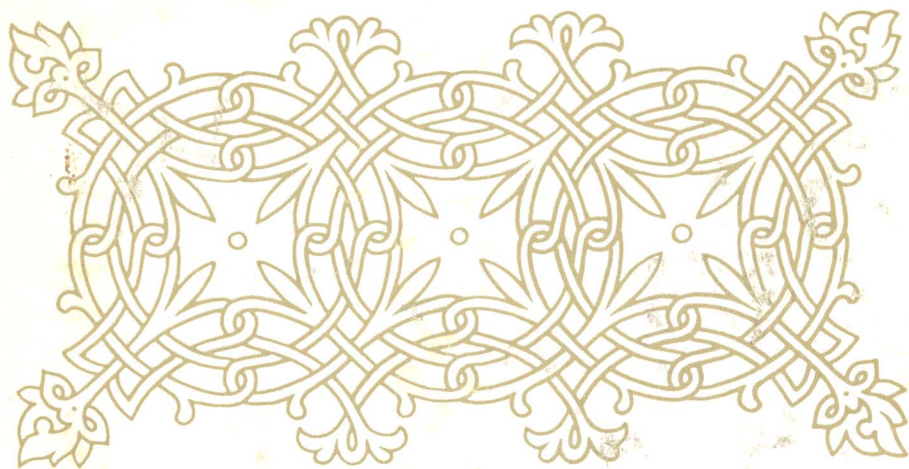
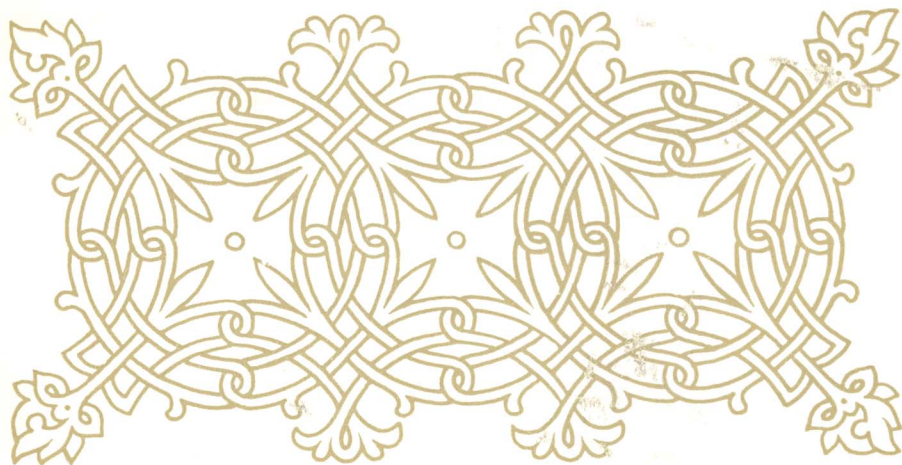


ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES



NICOLAS IORGA

L'HOMME ET L'ŒUVRE



ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE





OUVRAGES PARUS DANS LA
COLLECTION «BIBLIOTHECA
HISTORICA ROMANIAE»

SÉRIE MONOGRAPHIES

- I C. DAICOVICIU et MIRON
CONSTANTINESCU (sous la
direction de), **La désagrégation de la Monarchie austro-hongroise. 1900 — 1918**, Bucarest, 1965 (Paru en roumain en 1964)
- II D. BERCIU și D. M. PIPPIDI,
Din istoria Dobrogei (Pages
d'histoire de la Dobroudja),
tome I^{er}, Bucarest, 1965
- III C. DAICOVICIU et MIRON
CONSTANTINESCU, **Brève
histoire de la Transylvanie**,
Bucarest, 1965
- IV RADU VULPE et I. BARNEA,
Din istoria Dobrogei (Pages
d'histoire de la Dobroudja),
tome II, Bucarest, 1968

N I C O L A S I O R G A
L'HOMME ET L'ŒUVRE

ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
BIBLIOTHECA HISTORICA ROMANIAE
MONOGRAPHIES

IX

NICOLAS IORGA
L'HOMME ET L'ŒUVRE
À L'OCCASION DU CENTIÈME ANNIVERSAIRE
DE SA NAISSANCE

RECUEIL ÉDITÉ PAR

D. M. PIPPIDI

Professeur à l'Université de Bucarest

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
BUCAREST 1972

La collection
BIBLIOTHECA HISTORICA ROMANIAE
paraît sous les auspices de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques
Directeurs : MIRON CONSTANTINESCU et CONSTANTIN DAICOVICIU

/

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA,
str. Gutenberg 3 bis, Bucureşti

S O M M A I R E

	<u>Page</u>
MIRON CONSTANTINESCU, Avant-propos	7
MARIO ROQUES, <i>Eloge funèbre de M. N. Iorga, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres</i>	13
HENRI FOCILLON, <i>Hommage à un patriote roumain</i>	21
MARCEL ÉMERIT, <i>Quelques souvenirs personnels sur Nicolas Iorga</i> .	23
MARIA HOLBAN, <i>N. Iorga et le don de vie</i>	29
★	
ALEXANDRU ELIAN, <i>Histoire et sociologie d'après Nicolas Iorga</i> . . .	37
V. LIVEANU, <i>N. Iorga et les forces motrices du développement historique</i>	47
VAL.-AL. GEORGESCU, <i>Nicolas Iorga et l'histoire des institutions</i> . .	65
ION IONAȘCU, <i>N. Iorga, éditeur de sources historiques</i>	85
D. M. PIPPIDI, <i>N. Iorga, historien de l'Antiquité</i>	115
M. BERZA, <i>Nicolas Iorga, historien du Moyen Age</i>	137
ANDREI PIPPIDI, <i>N. Iorga, historien de l'Orient latin</i>	157
M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU, <i>N. Iorga et l'histoire de l'Empire ottoman</i>	175
VIRGIL CÂNDEA, <i>Nicolas Iorga, historien de l'Europe du Sud-Est</i> .	187
ȘTEFAN PAȘCU, <i>N. Iorga, historien du Moyen Age roumain</i>	251
VALERIA COSTĂCHEL, <i>N. Iorga, historien des institutions roumaines féo- dales</i>	267
ȘT. ȘTEFĂNESCU, <i>N. Iorga, historien de la paysannerie roumaine</i> . . .	283
GHEORGHE ZANE, <i>N. Iorga et l'histoire économique</i>	303
★	
EUGEN STĂNESCU, <i>Le cadre européen de la culture roumaine dans la vision historique de Nicolas Iorga</i>	333
MARIA-ANA MUSICESCU, <i>La place de l'art dans l'œuvre de N. Iorga</i>	345
ALEXANDRU DUȚU, <i>N. Iorga et la place de l'homme dans la littérature universelle</i>	359
ȘERBAN CIOCULESCU, <i>N. Iorga, écrivain et historien littéraire</i> . . .	367
I. D. ȘTEFĂNESCU, <i>Nicolas Iorga, historien de l'art roumain</i>	379
★	
NICOLAE BĂNESCU, <i>Nicolas Iorga, martyr de la liberté des peuples</i> .	391
★	
<i>Table chronologique</i>	405
<i>Bibliographie sommaire des travaux de N. Iorga concernant l'histoire générale et l'histoire culturelle</i>	409



N. Iorga à Stockholm, en 1929.

AVANT-PROPOS

MIRON CONSTANTINESCU

Président de l'Académie
des Sciences Sociales et Politiques

Il y a des personnalités scientifiques dont la silhouette s'estompe au gré des années qui s'écoulent et dont l'œuvre subit elle aussi l'attaque inexorable du temps ; il y en a d'autres, auxquelles l'éloignement confère des dimensions jamais atteintes auparavant, que ce soit là l'effet d'un rayonnement spirituel insoupçonné ou l'éclat d'une existence à quelque égard exemplaire.

L'œuvre et la personnalité de Nicolas Iorga sont de celles qui grandissent dans une perspective historique, ce qui s'explique par l'universalité et la richesse de son savoir, par l'originalité et la nouveauté de sa pensée, ainsi que par la leçon impressionnante d'une vie vouée au bien public, couronnée par une mort de martyr au service de la liberté et de la dignité humaines.

Nicolas Iorga a été un grand historien de son peuple, dont il a exploré le passé dans d'innombrables travaux, parmi lesquels il suffira de citer la grande Histoire des Roumains et de la romanité orientale, en dix volumes ; il a également été l'un des meilleurs connaisseurs du Sud-Est européen, de Byzance et de l'Empire ottoman ; enfin, il a consacré de nombreux ouvrages à l'histoire universelle, s'efforçant d'en retracer l'essor dans des raccourcis toujours plus audacieux, depuis l'Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité (4 volumes, Paris, 1926), jusqu'au dernier travail auquel il ait mis la main, — l'Historiologie humaine, — resté inachevé et publié à titre posthume en 1968 seulement.

Dans plus d'un domaine parcouru par son génie intrépide, Iorga a été un précurseur : un érudit doué d'une rare capacité d'associer les faits et les données de l'histoire, un esprit pénétrant, capable de découvrir aux situations les plus banales ou les plus obscures des significations cachées et d'échafauder là-dessus des interprétations d'une grande originalité ; enfin, un artiste puissant, doué à un degré éminent du don d'évoquer et de faire revivre sous nos yeux les hommes et les événements du passé.

En utilisant une ample documentation et en examinant des fonds d'archives pour la plupart inconnus jusqu'à lui, Nicolas Iorga a étudié dans une égale mesure des aspects essentiels de la vie agraire, des métiers et du commerce, du développement de l'enseignement ; il s'est longuement attardé sur des problèmes d'ethnographie et de géographie et a fait preuve d'un intérêt non moins digne d'être souligné pour l'histoire de la littérature, l'histoire de l'art et celle de la culture des Roumains.

S'engageant sur la voie indiquée par Gh. Şincai dans l'ouvrage posthume intitulé « *Hronicul Românilor și al mai multor neamuri* », il a présenté notre histoire en étroite connexion avec celle des peuples voisins, surtout des peuples de l'Est et du Sud-Est de l'Europe. De cette manière l'historien, qui était aussi un homme d'Etat, soulignait le fait que l'histoire d'un peuple ne saurait être comprise sinon dans l'ambiance du développement général des autres peuples.

A cet égard, il est intéressant de rappeler ce que Iorga disait dans une leçon inaugurale intitulée Vérité et erreur dans la manière d'écrire l'histoire, en novembre 1935, à l'Université de Bucarest : « Les grands phénomènes dont l'enchaînement forme l'histoire doivent être connus en eux-mêmes avant que leur localisation et signification puissent être saisies dans chaque cas particulier. C'est dire que nous sommes tenus de suivre tel phénomène partout où il se produit pour être sûrs de comprendre les nécessités inhérentes qui le font paraître »¹ (c'est nous qui soulignons — M. C.). Dans le même exposé, il faisait encore observer : « A s'interdire les rapprochements, on peut afficher des certitudes ; mais sans de tels rapprochements, on ne saisit pas l'histoire. Ceux-ci une fois fixés, — étant donné que les faits humains peuvent s'entendre en eux-mêmes, à l'aide d'autres faits encore et, je dirais même, grâce à l'ensemble des faits de même genre, — tout ce qui est aux alentours prend du relief »² (c'est encore nous qui soulignons — M.C.).

Comme il est facile de s'en rendre compte, l'idée de l'interdépendance des phénomènes historiques, des rapports et correlations, d'une certaine nécessité même, inhérente aux phénomènes, n'est pas étrangère à la pensée de N. Iorga, qui insiste sur le fait que les phénomènes historiques doivent être étudiés comme des totalités, partout où ils se rencontrent, pour réussir à connaître « leurs nécessités inhérentes ».

Tout aussi révélatrice est la pensée exprimée par N. Iorga relativement à l'œuvre de son maître Karl Lamprecht, le grand historien allemand, qui pourrait tout aussi bien s'appliquer à lui-même : « Survint alors ce grand esprit inquiet. Il voulait trouver non pas la vérité des faits mais la vérité du dedans des faits, non pas la surface mais, en même temps qu'elle, l'essence, le sens supérieur de l'agitation de l'humanité, les physionomies que son âme mobile revêt successivement, les voies sûres de son développement, les types qui marquent chacun de ses arrêts »³.

Nicolas Iorga a incarné dans une grande mesure la figure de l'homme de science avec des préoccupations multilatérales, ce qui le rapprochait des représentants les plus remarquables de l'esprit encyclopédique : parmi les Roumains Dimitrie Cantemir, Ion Budai Deleanu, Bogdan Petriceicu Hasdeu.

Nous avons signalé dans un ouvrage antérieur⁴ le fait que, à cause des conditions spécifiques dans lesquelles s'est développée la société roumaine dans cette partie du monde, aux historiens est revenu pour une bonne part le rôle de la formulation et de l'analyse des problèmes sociaux et politiques, qui dans d'autres pays ont été le partage des économistes, des philosophes, des sociologues et

¹ Generalităţi cu privire la studiile istorice³, p. 209.

² Ibid., p. 203.

³ N. Iorga, *Oameni care au fost*, B.P.T., vol. II, p. 30.

⁴ *Bibliotheca Historica Romaniae*, n° 5, *Outline of Romanian historiography*, 1965.

des politologues. Si, en Angleterre par exemple, ceux qui ont formulé l'ensemble des problèmes du développement de la société anglaise ont été avec priorité les économistes (nous pensons en premier lieu à Adam Smith et à David Ricardo), si en France cette mission est revenue plutôt aux sociologues et aux politologues (Saint-Simon, Ch. Fourier, Auguste Comte, Proudhon), ou en Allemagne aux philosophes (de Kant à Hegel, à Feuerbach et à I. Dietzgen), dans les pays roumains, dans les circonstances de l'oppression nationale et sociale, un rôle primordial dans la formulation des idées relatives au développement historique est revenu aux historiens et aux linguistes (parmi ceux-ci nous rappelons les représentants de l'« Ecole transylvaine », puis N. Bălcescu, M. Kogălniceanu, G. Barițiu, B. P. Hasdeu, Radu Rosetti, Ioan Nădejde, C. Dobrogeanu-Gherea, A. D. Xenopol, N. Iorga, Ioan Bogdan, Vasile Bogrea, Emil Petrovici, M. Diaciuc-Dăscălescu, Lucrețiu Patrașcanu).

Le rôle social et idéologique de ces remarquables guides de la société et de la culture roumaines a été précisément de militer pour l'élaboration et la défense des idées de continuité, d'unité, d'indépendance nationale, des idées sur les insurrections et les révolutions, sur la libération sociale et nationale du peuple roumain. Entre eux ont existé de profondes divergences de vues, déterminées par leurs positions de classe, mais on doit aussi attirer l'attention sur certains aspects de généralité et de continuité.

« Non idem est si duo dicunt idem », ce n'est pas la même pensée si deux hommes disent la même chose, surtout quand ils s'expriment en partant de positions de classe différentes et comme représentants de courants et de conceptions différents, parfois opposés. Mais, dans certains problèmes, les points de vue se sont rencontrés en gardant la relativité qu'on a mentionnée.

Dans cette illustre galerie des représentants les plus importants de la vie spirituelle roumaine, N. Iorga occupe une place de choix. Dans cette ambiance doit être encadrée aussi son œuvre.



Evidemment que la conception de Nicolae Iorga est différente de notre manière de penser et d'interpréter les faits historiques, mais, pour pouvoir émettre des jugements de valeur sur son œuvre, nous devons l'encadrer dans l'époque dans laquelle il a vécu et dans laquelle il a déployé sa prodigieuse activité.

De la sorte, nous pouvons apprécier que ce qui forme la caractéristique de l'activité scientifique, culturelle et politique de N. Iorga est le fait que, bien que puissamment lié par sa position sociale aux classes dominantes de l'époque dans laquelle il a vécu, il a conservé une certaine indépendance de pensée, une certaine sympathie émotionnelle envers la paysannerie et, généralement, envers les classes exploitées, ce qui lui a permis de prendre des positions parfois particulièrement tranchantes en faveur de celles-ci. Un trait remarquablement positif de l'activité de N. Iorga, et qui doit être souligné dans les présentes circonstances, est celui de l'appui qu'il a accordé à la lutte de la paysannerie pour la terre. On sait que, depuis l'article intitulé significativement « Cachez les paysans », publié en 1906 en pleines festivités royales, à ses véhémentes protestations contre la répression des paysans insurgés au printemps de 1907

et jusqu'au moment de la réforme agraire de 1921, N. Iorga a milité pour la distribution des terres aux paysans. Cette attitude n'était pas seulement née d'une position sentimentale, de sympathie envers les masses de ceux qui peinent sur la terre mais se fondait en premier lieu sur sa conviction profonde que la paysannerie était en possession d'une immense énergie capable de servir au développement de la nation roumaine, que les sauvages mesures de répression contre ceux qui étaient opprimés et affamés frappaient, au fond, la cause même de l'unité nationale et du progrès de la nation roumaine. Sans doute est-ce là qu'il faut chercher la source du courant littéraire propagé par la revue « *Semănătorul* » (le Semeur), conception patriarcale, idyllique, conservatrice, qui l'empêchait de voir que la paysannerie était désagrégée par le capitalisme, qui le faisait regarder avec nostalgie la vie archaïque du peuple roumain. L'analyse critique du courant du « *Semănătorul* » est une tâche importante de notre historiographie littéraire.

N. Iorga a eu un rôle remarquable dans le rétablissement des prérogatives normales de la langue roumaine dans la littérature et au théâtre.

Certaines thèses doctrinaires de N. Iorga ont pourtant évolué dans un sens rétrograde, en prenant une teinte nationaliste et xénophobe ; mais il s'est repris lui-même sur quelques-unes de celles-ci, surtout dans la période de la lutte antihilérienne (1933—1940). De même l'activité politique de N. Iorga a connu des méandres brusques et contradictoires.

La conception historique de N. Iorga a réuni des courants et des orientations à caractère divers ; il a étudié avec attention les grandes lignes de développement théorique de l'historiographie mondiale et a cherché à donner une interprétation personnelle à la réalité sociale dans son évolution continue. Digne d'être souligné est le fait que ses idées théoriques ne sont pas le fruit d'une élaboration spéculative abstraite ; elles sont tirées de sa pratique historiographique, elles fusionnent avec l'édifice gigantesque mais contradictoire qu'il a élevé dans l'historiographie.

On peut considérer que la conception générale de l'œuvre historique de N. Iorga part d'un idéalisme psychologiste, qui a ses racines dans le positivisme et dans le relativisme. Pourtant, il faut montrer qu'en étudiant la réalité historique dans toute sa variété et sa complexité, il a souvent été obligé d'adopter des solutions et des interprétations qui incluaient des éléments de pensée matérialiste. C'est à cause de cela que l'appréciation d'ensemble de l'œuvre de N. Iorga doit tenir compte aussi bien du facteur dominant, qui était sa conception idéaliste, que des éléments constructifs qui sont une conséquence de l'examen direct des documents et de la vie historique. A l'égard de cette œuvre, on doit émettre un jugement critique juste et non une appréciation simplificatrice et totalisatrice, entropique, de nivellement.

On peut poser la question : qu'expriment les efforts de N. Iorga pour élaborer des études et des monographies dans certains domaines et branches de l'activité humaine (agriculture, métiers, commerce, culture, art militaire) ? Celles-ci représentent des tentatives, souvent très valeureuses, d'étudier certaines composantes essentielles de la vie sociale globale. Mais N. Iorga ne s'est pas arrêté à des études partielles ; dans ses travaux de synthèse, tant dans ceux qui concernent l'histoire des Roumains que dans ceux d'histoire univer-

selle, il comprend la totalité du phénomène historique dans sa multiplicité et il cherche le sens du développement historique.

Le point névralgique de l'œuvre de N. Iorga est le fait qu'il n'a pu fonder sa conception sur l'étude des phénomènes du développement matériel et que son non-matérialisme l'a privé de la possibilité de connaître les forces motrices du développement et du progrès social, ce qui l'a mené à l'incompréhension de quelques phénomènes historiques. La position critique qu'il prend parfois contre « la doctrine de Karl Marx » part d'une connaissance incomplète, simplifiée, inexacte du marxisme.

On doit remarquer le fait que, bien qu'il ait été le contemporain d'Oswald Spengler, de N. Berdiaev, de Jean Wahl et d'autres qui prophétisaient le déclin de la civilisation, N. Iorga ne s'est pas laissé influencer par ces thèses. De la sorte, avec toutes ses oscillations, N. Iorga conserve une vision réaliste et progressiste de l'évolution des événements, ainsi que la foi dans le développement progressif, non pas au sens révolutionnaire, mais évolutionniste, de l'humanité en général, sans en exclure la nation à laquelle il appartenait.

N. Iorga donnait de l'importance au problème de l'intuition, ce qui le rapprochait de Droysen, de W. Dilthey et de H. Rickert, desquels pourtant il se séparait par l'accent spécial mis sur l'examen des faits historiques. Le problème de l'intuition historique apparaît chez N. Iorga, dans un autre contexte, à l'égard des relativistes (des intuitionnistes) historiques; ceux-ci niaient la possibilité de connaître la vérité historique objective, tandis que N. Iorga cherchait cette vérité en utilisant aussi l'intuition de l'historien (souvent fondée sur une vaste documentation et sur l'expérience).

Ceci lui a permis de saisir quelques aspects saisissants de l'évolution de la société européenne aux III^e et IV^e décennies de notre siècle, respectivement le grand danger que représentait l'expansion hitlérienne. Sa possibilité d'avoir l'intuition de l'avenir se reflète avec beaucoup de relief surtout dans ses articles à caractère journalistique. Ainsi, voilà ce que N. Iorga écrivait en 1934, cinq ans avant le commencement de la seconde guerre mondiale, dans un article sur la mort de Hindenburg :

« Et alors ceux qui avaient voulu Hindenburg pour président ont érigé Hitler comme „prince” de la nation. Le vieillard s'est tu. Peut-être croyait-il aussi que le nouveau venu accomplirait le prodige que lui-même, qui savait ce qu'était la guerre, s'était senti, au début, incapable d'accomplir ? Est-ce que, au moment où il fermait les yeux, a-t-il eu la vision du Rhin traversé, de la Pologne envahie, de Vienne annexée sous la direction d'Adolf I^{er}, devenu empereur du „III^e Reich”, qu'il avait créé lui ? Ou bien, peut-être, a-t-il béni Dieu de l'enlever avant la catastrophe que celui-ci prépare ? »⁵

Ce don de prévision, fondé sur l'intuition historique, est vraiment stupéfiant chez N. Iorga.

N. Iorga a stigmatisé l'hitlérisme allemand, dans lequel il a vu un danger pour la paix, pour l'humanité et pour son pays, conséquence aussi à ses sentiments contre l'impérialisme allemand de la période de la première guerre mon-

⁵ N. Iorga, *Hindenburg*, dans *Oameni care au fost*, vol. II, p. 273—274.

diale. Il avait toutefois montré une attitude moins ferme envers le fascisme italien qui, surtout par son système corporatiste (qui correspondait d'une certaine manière à quelques-unes de ses propres vues), l'avait induit en erreur. On doit donc faire une distinction entre les positions de N. Iorga à l'égard du fascisme italien et envers l'hitlérisme.

L'assassinat de N. Iorga par les légionnaires fut une action bestiale, ignoble, née aussi d'une vengeance longtemps préméditée; à ce dénouement tragique ont contribué aussi, bien sûr, les ressentiments paranoïaques des cercles dirigeants hitlériens. Ces explications sont pourtant partielles, à notre avis. Dans une analyse plus poussée des circonstances qui ont mené à l'assassinat de N. Iorga on doit avoir en vue aussi le fait, qui nous paraît essentiel, que dans les années 1939—1940 Hitler cherchait à exterminer ces personnalités qui, par leur position, pouvaient polariser les forces antihitlériennes des nations européennes. Incontestablement, la puissante autorité morale, culturelle, scientifique, politique de N. Iorga pouvait contribuer au regroupement des forces d'opposition antihitlérienne des nations européennes. C'est pour cela que N. Iorga devait être anéanti et la bande criminelle légionnaire de Horia Sima a été chargée de jouer ce rôle odieux. De fait, dans ces circonstances-là, Nicolae Iorga était, tout à son honneur, considéré comme un exponent et un symbole de la résistance nationale antihitlérienne.

Devant le peuple entier, par sa mort, N. Iorga a reçu l'auréole du martyr.

Combattant conséquent pour la réalisation du parachèvement de l'unité d'Etat, N. Iorga a déployé une activité des plus soutenues dans le cadre de la Ligue culturelle, pour l'éducation patriotique de la génération qui allait accomplir cet idéal grandiose.

On doit aussi signaler le fait que, plus tard, dans la période 1939—1940, ont travaillé dans la Ligue culturelle — au su et avec l'approbation de N. Iorga — des membres du parti communiste roumain, dans le cadre de la lutte commune antihitlérienne.

N. Iorga a contribué par ses travaux, par ses conférences données devant les grandes institutions internationales, à l'information des cercles scientifiques du monde entier sur l'histoire et la culture de la Roumanie. Parallèlement, il a créé certaines institutions comme l'Ecole roumaine de Rome, celle de Venise et celle de Paris.

Nous considérons que l'activité déroulée dans notre pays ces dernières années, liée à l'étude de l'œuvre de N. Iorga, a donné de bons résultats, parmi ceux-ci pouvant être compté aussi le présent volume. Elle doit continuer, pour obtenir une reconsidération et une revalorisation plus complète de son œuvre immense.

ÉLOGE FUNÈBRE DE M. N. IORGA,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE
DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.
SÉANCE DU 6 DECEMBRE 1970

MARIO ROQUES

Président de l'Académie
des Inscriptions et Belles Lettres

Un communiqué du Conseil des ministres de Roumanie transmis à la presse le 29 novembre a fait connaître ceci : Le soir du 27 novembre le professeur Nicolas Iorga a été enlevé de son domicile à Sinaïa. Les mesures prises rapidement pour retrouver l'ancien premier ministre et pour le libérer furent sans succès. Le 28 novembre, des gendarmes du district de Prahova ont découvert le corps de N. Iorga « percé de six balles de revolver ». Le 30 novembre une autre dépêche de Bucarest annonçait que les obsèques du professeur Iorga avaient eu lieu en présence d'une assistance considérable dans laquelle on remarquait, avec de nombreuses personnalités politiques et universitaires, le chargé d'affaires de France.

La nouvelle de l'assassinat de notre confrère nous était arrivée, par voie radiophonique, dès le jeudi 28 novembre ; nous avions voulu conserver l'espoir qu'elle pouvait être encore démentie et nous n'en avions pas fait état à notre séance du lendemain. Notre espoir était illusoire : ni l'âge de Iorga, presque septuagénaire, ni les cinquante années de son labeur scientifique et national, ni son patriotisme si sincère et si ardent, ni la courageuse dignité de sa vie civique, ni l'éclat qu'il a donné dans le monde savant au nom roumain ne l'ont préservé des hideuses violences où sont entraînées les frénésies de vengeance politique.



Les jeunes nations, dans leur course hâtée pour monter au même niveau de culture intellectuelle et d'exigence morale, au même plan d'organisation politique et sociale que les Etats de formation ancienne, ont parfois le bonheur de trouver en elles-mêmes des guides qui éclairent leur route, des chefs qui assurent leurs pas. La conscience nationale se forme à travers des hésitations et des retouches : lentement dégagée des incertitudes, elle reste longtemps exposée à se dévoyer et à se corrompre si des hommes de sagesse, de sens large et de foi ne la ramènent pas sans cesse au principe de liberté dont elle est née, ne lui rappellent pas sans cesse la fin dernière de progrès humain où elle doit tendre.

Nicolas Iorga a été un de ces hommes des temps épiques, initiateurs, conducteurs, directeurs de la nation, qui doivent inlassablement tout comprendre de leurs pays, tout apprendre, mais aussi tout démêler, trier, adapter de ce que les autres nations peuvent lui fournir, tout essayer chez eux, tout commencer, tout organiser, plus tard tout vérifier, corriger et souvent

tout reprendre à la base. Les hommes de cette sorte tiennent nécessairement une grande place, excessive au goût de certains : leur activité multiple, rapide, vive, brusque quelquefois, trouble les esprits lents, blesse les vues trop basses, inquiète les âmes timorées et bouscule tant d'intérêts étroits, que l'opinion va pour eux de l'enthousiasme au sarcasme, de l'affection à la haine. Tout cela, Nicolas Iorga, l'a vécu, senti, subi.

Il était merveilleusement armé pour cette carrière héroïque. Ce Moldave (il était né le 5/18 juin 1871, à Botoșani) n'avait rien de l'indolence gracieuse et un peu sceptique que l'on prête aux gens d'entre Prut et Carpathes. Grand malgré sa tendance à se vouër, avec une endurance voulue à la fatigue qui arrivait à suppléer une résistance physique moins certaine, il avait une puissance de travail, une continuité dans la préoccupation du travail, faites pour étonner les plus laborieux, les plus vigoureux d'entre nous. En Roumanie ou à l'étranger, à la ville ou à la terre, en tournée dans le pays ou en voyage à travers l'Europe, jamais Iorga n'a cessé de lire, de transcrire, de composer, de dicter. Je ne pense pas que le mot de vacances ait eu pour lui un sens, et peut-être non plus le mot de repos : je ne l'ai jamais rencontré, où que ce soit, et même dans la rue, qu'il n'ait eu à m'expliquer, à me montrer ou me démontrer le travail auquel il se donnait à ce moment-là même, la trouvaille qu'il avait faite, l'idée qui lui était venue, le système qu'il construisait, le projet qu'il établissait. Ses visites aux bouquinistes juifs de Bucarest ou de Iassi ou aux boîtes de nos quais n'étaient pas plus des flâneries que ses séances dans les bibliothèques ou les archives étrangères, mais une perpétuelle recherche menée par un esprit aussi curieux qu'averti de tout ce qui a été action ou pensée humaine, et dans les longues heures de ses voyages vers l'Italie ou la France, ou la Pologne, quand il avait épuisé les forces de ses compagnons de wagon à les faire écrire sous sa dictée, il s'accordait le divertissement d'écrire des scènes de quelqu'un de ses drames d'histoire nationale.

En effet, l'activité de N. Iorga pouvait se manifester sous des formes diverses : il a fait des vers, il a composé pour le théâtre, en vers et en prose, et il a imprimé de gros recueils de documents anciens ; il a tenté de larges synthèses d'histoire orientale ou d'histoire universelle et broché de rapides aperçus historiques ; il a écrit des études très spéciales sur des questions obscures d'histoire roumaine et rédigé des manuels d'enseignement ou des brochures de vulgarisation, il a enseigné les étudiants de Bucarest, mais aussi les officiers des écoles militaires, le public de Paris et les auditeurs ruraux ou les touristes étrangers du village de Vălenii-de-Munte ; il a prononcé de grands discours au Parlement roumain et dans les cérémonies officielles et il a donné presque quotidiennement à ses journaux de brefs et mordants articles de critique politique. Il a abordé chacun de ces genres si divers avec le même allant, la même confiance en son intelligence, sa valeur, son talent, qui était une grande force pour lui et une nécessité de sa nature. Ce qu'il avait appris ou compris, aperçu ou construit dans son esprit, il était incapable de le conserver en lui, de le réserver pour lui seul ou de le laisser se décanter, prendre du corps et de l'âge : il lui fallait le jeter immédiatement au public, le répéter, le multiplier :

aussitôt su, aussitôt dit et fixé par écriture, dictée ou sténographié ; aussitôt fixé, aussitôt imprimé, bien ou mal, et distribué largement avec l'aide de l'Académie, du roi, du ministère ou du service des Ecoles, par la Ligue Culturelle ou les journaux qu'il avait créés, ou par Iorga lui-même, à ses frais. Il est arrivé à avoir une imprimerie à lui, à Văleni, non pour son profit certes — et il a dû peiner pour la faire vivre, — mais à son usage, comme le porte-voix nécessaire de l'orateur ou plutôt de l'apôtre qu'il a toujours été, et il suffisait pour ne pas laisser chômer ses typographes.

Pour être orateur, il lui manquait la souplesse et le dramatique de la voix, du geste, je dirais de la pensée ; mais c'était un inlassable explicateur, un surprenant montreur de soudains points de vue. Sous le déroulement rapide, heurté, mais continu de sa parole aux sonorités monotones, insistantes, corrosives, l'on était emporté — parfois un peu étouffé, — vers la conclusion que Iorga, en parlant, semblait toujours, par-delà son public, regarder de ses yeux noirs, brillants, dilatés, comme pour la fasciner, la saisir et la jeter toute chaude aux pieds des auditeurs harassés.

Et son style était sa parole même, plus insistant que passionné, plus entraînant que limpide, ne décourageant pas les objections par sa sûreté, les nivelant plutôt par son élan et sa masse.

Les bibliographes qui se sont risqués à tenter de dresser la liste des publications de N. Iorga comptaient déjà, il y a 7 ou 8 ans, 800 volumes grands et petits et plus de 10 000 articles. Puissance de travail, facilité de parole ou d'écriture, besoin de s'exprimer n'expliqueraient pas ces chiffres, si l'on ne savait pas l'extrême rapidité d'information et d'adaptation de l'auteur. Iorga s'était très vite donné un précieux outillage de polyglotte ; vous avez jugé de sa connaissance du français et nous ne saurions oublier qu'une grosse partie de ses ouvrages, et des plus importants, est écrite dans notre langue ; il s'est servi de même, bien plus rarement, de l'allemand et de l'italien ; il pouvait user pour sa documentation du grec moderne, du hongrois et des langues slaves.

Il avait aussi de bonne heure acquis une pratique suffisante des moyens auxiliaires de la recherche historique, tels que paléographie ou diplomatique, dans les domaines byzantin ou slavon aussi bien que latin. Il s'était donné sur l'histoire des pays de l'Europe centrale et orientale une information parfois rapide, mais souvent de première main, et qui embrassait les institutions, les faits économiques, les arts, les lettres et le folklore aussi bien que les faits politiques, diplomatiques ou militaires. Pour la Roumanie, c'était merveille de le voir saisir, recueillir, enregistrer dans sa mémoire autant que dans ses notes, les matériaux les plus disparates, les faits les plus aberrants, pour les replacer dans un ensemble ou plutôt pour y agréger presque instantanément d'autres faits, d'autres matériaux analogues qui transformaient d'emblée un minime détail en un embryon d'histoire et aboutissaient toujours à un article, une brochure, un livre ou un recueil : ici une inscription, là une lettre privée, là encore un livre de comptes ou le carnet d'échantillons de quelque marchand transylvain, un fragment de manuscrit ou de livre liturgique, une tapisserie, un portrait,

une croix. Et l'on comprenait que ce qui, chez Iorga, paraissait à certains improvisation s'était en réalité dégagé spontanément de la collection de faits et d'observations ramassées sans relâche, conservées et organisées dans une mémoire sans défaillance.

Ce n'est pas davantage une improvisation ou une poussée d'ambition qui, en 1907, a jeté Iorga dans la vie politique. Histoire nationale, culture nationale, politique nationale, tout se tient en lui. Historien, il a dégagé la tradition héroïquement obstinée des Latins d'Orient ; critique des institutions et des mœurs, il a reconnu la nécessité pour le peuple roumain de garder intacte son originalité propre, de ne pas la sacrifier à l'imitation d'aucune autre civilisation, fût-ce de la civilisation française si tentante, si aimée et si proche de l'esprit roumain ; chef de parti ou homme d'Etat, il a voulu une politique non pas étroitement, mais essentiellement nationale, toute dirigée vers le progrès de l'esprit, de la culture, de la valeur du peuple roumain et qui prendrait son ferme point d'appui chez le paysan et non dans l'instabilité morale du cosmopolitisme des villes. Je ne veux juger ni ce programme, ni les efforts de Iorga pour le réaliser, mais je puis dire que, dans sa vie politique comme dans toute son activité, Iorga a apporté la même puissance de labeur et le même oubli de soi, et je ne saurais taire qu'il y a gardé sa dignité personnelle, sa liberté d'opinion, et aussi sa pauvreté. Il a disposé au cours de sa vie de beaucoup de ressources ; elles lui ont valu beaucoup de jalousies : rien ne lui en est jamais resté, ni aux siens ; il a fallu que la reconnaissance et l'amitié lui donnent à Bucarest une maison digne de lui et de ses collections, pour qu'il puisse sortir d'un médiocre logis trop étroit pour sa famille nombreuse et son multiple travail ; la vieille maison de boyard qu'il habitait à Văleni lui avait été remise par ses admirateurs et avant de disparaître lui-même il l'avait vue détruite par le tremblement de terre ; tout le reste, il l'avait donné toujours, ou légué, pour la culture nationale.

Ne croyez pas pourtant que je veuille vous représenter Iorga comme ayant uniquement vécu un incessant et douloureux sacrifice, jusqu'à ce suprême supplice du 27 novembre. Sans doute, en cinquante années d'action ou de vie politique, il a éprouvé bien des amertumes, qu'il confiait rarement à des amis très sûrs ; il en a gardé des rancunes, il n'est jamais apparu qu'il en conservât des rancœurs bien cuisantes. C'est qu'il avait le goût inné de la lutte, la jouissance de la riposte chez lui toujours prompte et coupante, et que, bon escrimeur, le coup porté effaçait pour lui le coup reçu. Il avait le besoin de se mettre en avant, d'être au premier rang, toujours, mais il avait le courage d'encourir les risques, et le succès public lui était une volupté à peine troublée par les irrésistibles mais brèves crises de jalousie que lui causait le succès d'autrui. Il avait surtout l'âme et les joies des fondateurs. Il a inscrit en tête d'un des volumes de sa grande *Histoire des Roumains* ce sous-titre : *Les fondateurs d'Etat* ; j'imagine qu'il a mis dans cette tournure sa plus ardente sympathie : commencer quelque grande entreprise, préparer le sol où se fondera quelque établissement national ou humain conçu pour de grands desseins qui s'y réaliseront peut-être, cela a été la permanente tentation, sans doute la plus grande satisfaction de N. Iorga.

La Ligue Culturelle roumaine, le parti national-traditionaliste, plusieurs journaux ont été les plus vastes, mais les plus éphémères de ses fondations. Voici des entreprises scientifiques plus durables : les *Notes pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, les *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains, rassemblés dans les dépôts de manuscrits de l'Occident*, le recueil roumain des *Etudes et documents*, dont Iorga a publié lui-même 30 volumes avant de le faire adopter par l'Académie roumaine comme une série régulière de ses publications, et la « Revue historique roumaine » et le « Bulletin de la Commission des monuments historiques ». Voici maintenant des établissements, non pas seulement ceux de Văleni où les jeunes enseignants roumains et étrangers devaient prendre contact dans l'étude commune des choses de Roumanie et d'Europe, mais à l'étranger, cette *Ecole roumaine en France*, établie à Fontenay-aux-Roses sur les conseils de notre confrère Ferdinand Lot et par où sont passés les meilleurs des professeurs de l'enseignement supérieur roumain, l'*Ecole roumaine de Rome* qui, plus jeune, a déjà à son actif des publications méritoires ; en Albanie, initiative hardie, l'*Institut Roumain d'Archéologie* de Santi-Quaranta, et en Roumanie l'*Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, avec son « Bulletin », puis sa « Revue historique du Sud-Est européen », la *Commission Historique de Roumanie* et sa collection de textes. L'on pourrait allonger cette liste ; elle suffira à tous ceux qui, dans l'espoir ou la peine, ont pu fonder quelque œuvre viable, pour mesurer la volonté et l'intensité des efforts de Nicolas Iorga, pour estimer la grandeur de son rôle, pour sentir la puissance des joies qu'il a pu y trouver.

Ces fondations scientifiques nous ramènent aux préoccupations normales de notre compagnie. Je m'excuserais bien volontiers de m'en être trop longuement éloigné, si vous ne pensiez pas comme moi que, dans les circonstances où nous avons à déplorer la mort de notre confrère roumain, le grand citoyen qu'il a été méritait plus de respect encore que l'historien. Je n'oublie pas cependant que c'est l'historien et non l'homme politique que vous avez accueilli le 8 janvier 1932 comme votre associé étranger, en remplacement de Kr. Nyrop et que ses titres vous ont été exposés ici par deux historiens, Charles Bémont et M. Charles Diehl. Ils vous ont dit fortement, brillamment, — comment en auriez-vous perdu le souvenir ? — que M. Iorga est resté sans cesse un historien, que son œuvre historique considérable est, dans sa diversité, souvent excellente et toujours illuminée d'intelligence ; ils vous ont, l'un et l'autre, donné un sommaire aperçu de ses ouvrages historiques principaux.

Vous me permettez de me borner à dire très brièvement quels traits marquent pour moi le travail d'historien de N. Iorga. C'est d'abord le souci de la recherche documentaire, bien naturel chez un élève de notre École des Hautes Etudes ; il se manifestait déjà largement dans la thèse présentée par Iorga pour le diplôme de l'Ecole, sur *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle (1896)* ; il s'est affirmé de plus en plus, non seulement dans les séries documentaires dont je vous ai rappelé la fondation ou dans les milliers de pages des sept énormes volumes qu'il a ajoutés de 1897 à 1913 à la collection Hurmuzachi des *Documents concernant l'his-*

toire des Roumains, mais plus encore dans le nombre infini des monographies insérées dans des revues, des journaux, des mélanges, ou dans les « Annales » de l'Académie roumaine, et consacrées à des documents isolés ou en petits groupes. Ces documents ne sont pas toujours des documents d'archives, mais aussi bien des informations commerciales, des témoignages de voyageurs, des monuments figurés, des inscriptions, des objets d'art, des correspondances privées, des documents humains.

La conception de l'histoire qui s'est affirmée chez Iorga est en effet très large : c'est, pour la Roumanie, toute la civilisation, toute la vie qu'il a voulu étudier et restituer. A côté de ses diverses *Histoire du peuple roumain*, sans cesse reprises et accrues, et pour les préparer ou les compléter, il a composé toute une série d'histoires partielles, non d'une époque, mais d'un aspect de la vie du pays : histoires de l'église et de la vie religieuse en Roumanie (1908, 1929, 1932), histoire de l'armée roumaine (1910, 1919, 1929), de l'enseignement en Roumanie (1928), de la presse (1922), des industries (1927), du commerce (1914, 1923, 1925), de l'agriculture, histoire de la vie des femmes roumaines (1930), du costume et des modes, histoire des diverses familles de princes ou de boyards (1902), histoire des villes (1899), histoire des Juifs en Roumanie (1914), histoire de la littérature roumaine ancienne et moderne (1902, 1904, 1907, 1926, 1930) et de l'art roumain ancien (1922), autant d'ouvrages distincts, souvent considérables, plusieurs fois revus et encore développés et entourés d'une multitude d'articles de détail ; trouverait-on pour beaucoup de pays des ensembles aussi divers et aussi étendus ?

Terre de passage, champ de bataille, provinces disputées, soumise, démembrées, le pays roumain n'est pas une unité historique qui se suffise, et il en est de même à des degrés divers de la plupart des États balkaniques, carpatiques ou danubiens qui enserrant la Roumanie. C'est un des mérites de Iorga d'avoir mis en une nette lumière cette interdépendance des développements et des transformations historiques dans l'Europe sud-orientale, d'avoir poussé les travailleurs de son pays à l'étude commune de tous les peuples et de tous les groupements nationaux de cette région, et de leur avoir fourni les moyens en même temps que l'exemple de cette étude. Ses articles, brochures ou livres sont nombreux où il a fait l'histoire des relations des provinces roumaines avec les nations voisines : Serbes, Bulgares, Grecs, Hongrois, Russes, Polonais, Tchécoslovaques. Il a directement tracé l'histoire de plusieurs de ces nations, en de courts résumés parfois, comme pour l'Albanie, la Petite Arménie, la Bulgarie, la Hongrie, ou pour les peuples dispersés, Roumains sud-danubiens ou Tziganes, sous une forme plus ample pour les Turcs dans les 5 volumes de son *Histoire de l'Empire ottoman* (1908 — 1913), parue en langue allemande à défaut d'éditeur français, ou dans ses diverses *Histoires des États balkaniques* (1913, 1914, 1924), fragments déjà poussés d'histoire générale. C'est à l'histoire générale, au moins de l'Europe orientale, que Iorga aboutissait quand il étudiait dans des conférences, des communications, des mémoires *La survivance byzantine dans les pays roumains* (1913), *Les formes byzantines et les réalités balkaniques* (1923), *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*

(1929), *La création religieuse du Sud-Est européen* (1929) ou encore *L'histoire du commerce de l'Orient* (1923 — 1925), *Les premiers essais de fédération dans le Sud-Est européen* (1931), ou *Les origines des idées d'indépendance balkanique* (1927).

Les influences à distance ont joué dans l'histoire du Sud-Est européen un rôle que Pompiliu Eliade avait déjà bien marqué dans ses livres sur *L'influence française* et *La formation de l'esprit public en Roumanie*. N. Iorga à son tour a insisté sur l'importance de *La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est européen* (1934) et il a jugé nécessaire d'écrire en 1919 pour nos compatriotes une *Histoire du peuple français*, où ils devaient apprendre la raison et le sens de leurs aspirations propres et, suivant la formule, le « secret de la culture française ». L'histoire générale de l'Europe s'était ainsi amorcée dans les enseignements de Iorga et il en a traité des chapitres importants : *Question du Rhin* (1912), *Question de la Méditerranée* (1914), *Question des océans* (1919) même, qui le faisait tourner autour du globe, en même temps qu'il esquissait des vues d'ensemble : *La latinité d'Orient* (1921), *La conception de latinité* (1923), *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale* (1937), *Les croisades et leurs fondations en Terre-Sainte* (1924) et, plus larges encore, le *Développement des institutions politiques et sociales en Europe* (1920 — 1922), *L'Histoire des littératures romanes dans leur développement et leurs rapports* (1920) ou *Les éléments d'unité du monde médiéval, moderne et contemporain* (1921 — 1923).

Là, c'est à l'histoire universelle qu'on atteint, et N. Iorga y tendait de tout son esprit d'historien, de toute son ambition de penseur et de conducteur d'hommes. Dès 1905 — 1907, il avait composé pour l'enseignement roumain une *Histoire du Monde* ; de 1926 à 1929 il publia en 4 volumes *l'Essai de synthèse d'une histoire de l'humanité*, essai hasardeux sans doute, mais riche d'idées, ébauche d'une grande œuvre.

A l'époque où il publiait ce vaste *Essai*, Iorga imprimait à Văleni un petit livre en roumain, *L'évolution de l'idée de liberté* (1928). Il avait toujours été préoccupé de la valeur morale de l'histoire, de l'aide qu'elle peut apporter à la marche chancelante de l'humanité ; que son examen de l'histoire des hommes ait abouti à des réflexions sur la liberté, cela prend devant le crime qui l'a frappé comme une horreur tragique, mais cela reste aussi pour nous dans l'état présent du monde un symbole d'espoir.

HOMMAGE À UN PATRIOTE ROUMAIN

HENRI FOCILLON

Français,

C'est parmi des tombes que nous nous acheminons vers l'avenir. Vous avez répandu votre sang sur les champs de bataille jonchés de jeunes morts. Demain des événements immenses vous trouveront prêts à le verser de nouveau pour la patrie et la liberté. A présent ce sont vos frères et vos amis qui sont frappés, non seulement dans les combats, mais dans les révolutions hideuses que propagent partout les Barbares. Des fosses nouvelles se creusent sans relâche à nos pieds. L'affreux massacre de Bucarest arrache à la France et à la Roumanie quelques-unes des forces les plus hautes et les plus pures qui maintenaient la fraternité des âmes entre nos patries. Vous venez de perdre un des hommes qui vous comprenaient le mieux et qui vous chérissaient le plus. Et, s'il est mort assassiné par des misérables, c'est parce qu'il aimait son pays et parce qu'il vous aimait. Ajoutez à vos douleurs cette blessure de plus.

L'illustre Nicolas Iorga, professeur à l'Université de Bucarest, professeur agrégé à l'Université de Paris, ancien président du Conseil des ministres de Roumanie, vient de tomber sous les coups de la Garde de Fer : tel est le nom dérisoire que donnent à leur secte les lâches qui préfèrent le crime à la bataille et qui, sans armes contre l'ennemi, en retrouvent pour égorger leurs concitoyens. Iorga se trouvait dans sa demeure, don de la nation reconnaissante au plus grand de ses fils. Les assassins l'y surprennent, l'en arrachent et l'entraînent. Plus tard on retrouve dans un bois son corps percé de coups. Victoire éclatante, en vérité, pour la réaction européenne. Elle le déplore hypocritement. Mais rien ne retardera l'échéance de son propre désastre. Ce crime sans nom la frappe au cœur.

Iorga avait fait la Grande Roumanie d'hier. Ses livres, sa parole, son œuvre colossale d'historien et d'homme d'action avaient montré au monde entier l'unité séculaire d'un peuple déchiré. Pendant la grande guerre, il l'avait exhorté à prendre les armes. Dans les mauvais jours, quand la moitié du territoire était occupée et la Roumanie coupée en deux, comme la France d'aujourd'hui, il l'avait prise dans ses bras puissants, il lui avait mis au cœur, non je ne sais quelle ignoble philosophie de l'expiation, mais la force et la générosité des révolutions viriles. La prospérité revenue, la victoire couronnant nos armes, il n'avait pas cru que sa tâche fût terminée, multipliant partout les institutions fraternelles, unissant les Roumains dans le même idéal, tendrement attentif à la vie des paysans, dont il sen-

tait les forces profondes et les inépuisables dons. Nous qui l'avons connu, nous qui l'avons aimé, nous avons eu le privilège de voir vivre sous nos yeux, dans sa rayonnante plénitude, une de ces personnalités légendaires qui sont plantées debout, à jamais, dans le sol d'un pays et dans l'histoire de l'intelligence humaine. Il joignait à la connaissance l'instinct de la divination et cette flamme poétique qui reste le signe distinctif du génie. Nul n'a jamais respiré plus fortement et plus noblement la vie. Du haut de ses soixante-dix ans, il dominait les hommes jeunes, comme une falaise encore baignée de lumière, tandis que les régions basses sont déjà dans les ombres. Sa vitalité formidable, toute au service de la patrie et du savoir, épuisait les êtres ordinaires, mais leur donnait des forces nouvelles.

Français, il ne cessait de vous les prodiguer. Chaque année le ramenait en France, à la Sorbonne, où sa généreuse parole était bienfaisante. Les universités de France et l'Institut s'étaient honorées en lui décernant leurs plus hautes dignités. En France, il s'était formé à notre Ecole des Hautes Etudes, dont les leçons lui semblaient nécessaires à l'éducation de tout chercheur. En France, il avait formé l'Ecole roumaine de Fontenay, institut de recherches et trait d'union entre deux élites, où les meilleurs de ses élèves venaient travailler sous nos maîtres. Enfin, c'est à la France qu'en pleine tourmente, cette année même, il a consacré le dernier de ses livres. C'est à l'un de nous qu'il demandait d'en écrire la préface, honneur d'amitié auquel s'attache désormais l'effrayante solennité du malheur.

Ainsi cet homme visible de tous les points de l'horizon, ce voyageur acclamé aux Etats-Unis, où il portait aux Roumains d'outre-mer l'esprit, la langue et l'image même de leur patrie, terre excellente, gardait pour la nôtre, à travers les vicissitudes des temps, cette tendresse de la force qui est, de toutes les formes de l'amitié, celle dont nous pouvons être le plus fiers. La France blessée, la France de la liberté, salue avec douleur la mémoire de Nicolas Iorga. Certaines morts sont immortelles, aussi bien par la grandeur de la vie qu'elles viennent couronner que par le sacrifice dont elles l'accompagnent. Les massacres de Bucarest, en touchant les gloires d'une patrie [...] avaient moins pour but de supprimer des adversaires politiques que de frapper des patriotes et surtout d'assassiner l'esprit. Nous reconnaissons sans hésiter la source et la doctrine, l'appel aux instincts les plus sauvages et les plus bas. Nous devons nous attendre à de terribles convulsions de la bête. Des régions éternelles, Iorga et ses amis nous exhortent à la confiance. Leurs noms, leur souvenir précèdent les hommes libres dans le combat*.

* Discours prononcé à la Radio des Etats-Unis en décembre 1940. *Témoignages pour la France*, New York, 1945.



Au Ve Congrès International des Sciences Historiques, Varsovie, 1933.

QUELQUES SOUVENIRS PERSONNELS SUR NICOLAS IORGA

MARCEL ÉMERIT

Correspondant de l'Institut
(Académie des Sciences morales et politiques)

Qu'on veuille bien me pardonner si, au lieu d'envoyer à mes amis de Roumanie une étude même très partielle de l'œuvre immense laissée par Nicolas Iorga, je me borne à réunir quelques souvenirs, comme le ferait un reporter de journal. Je n'ai pu conserver qu'une faible partie des travaux historiques du maître et, victime moi aussi d'un régime fasciste qui fit la loi en Algérie pendant huit années, je n'ai pu ramener en France qu'une fraction de mes notes et de mon matériel d'historien. C'est donc avec mon cœur que j'entends évoquer la noble figure du grand historien et du grand écrivain roumain qui voulut bien éclairer quelques bonnes années de ma jeunesse.

Lorsque j'arrivai à Bucarest, au printemps de 1924, jeune agrégé désireux d'étudier l'histoire sociale de ce pays (après avoir appris à Paris les rudiments de sa langue), Iorga venait d'y réunir le premier congrès des études byzantines. C'est sur le perron de l'Athénée que le secrétaire de l'Institut français me présenta au maître pressé d'aller présider la séance d'ouverture. Je fus très impressionné par ce géant à barbe noire, aux yeux perçants, ironiques mais bienveillants. Pendant quelques minutes il écouta avec bonté l'exposé de mes projets et me dit seulement : « Venez me voir dans une semaine, après le congrès ». Je n'y manquai pas. Je le trouvai chez lui, après avoir parcouru les rayons de son immense bibliothèque (« un cadeau que je ferai à mes étudiants », me dit-il), dans un cabinet de travail encombré de papiers et de gravures. Il n'avait oublié ni mon nom ni mes projets (oubliait-il jamais quelque chose?) et la conversation reprit comme si, la semaine précédente, elle n'avait pas été interrompue. Ce fut plutôt un monologue ; car le maître avait toujours un torrent de faits et d'idées à déverser sur son interlocuteur, dont il semblait capter les paroles au fond de la tête avant qu'elles n'eussent pris forme. « J'écris beaucoup, me dit-il, et tout ce que j'écris est imparfait, parce que mon pays a beaucoup de temps à rattraper. Il doit mieux se connaître pour aller en avant. Faites comme moi. Ne vous perdez pas dans les nuées de la philosophie. Travaillez dans les archives, recueillez des faits, essayez de les interpréter ».

En cela il se montrait un fidèle disciple de l'école critique qui dominait alors l'historiographie française. Il avait gardé une grande vénération pour le professeur Bémont, des Hautes Etudes, et je me rappelle qu'un

jour, commençant une conférence à la Sorbonne, il descendit de la chaire pour aller complimenter son vieux maître qui venait d'entrer dans la salle. L'« histoire critique », dont les jeunes gens de ma génération commençaient à se détacher, car ils avaient lu et médité Karl Marx, constituait une étape indispensable pour aboutir à une conception plus féconde de l'histoire et elle avait le mérite de nous fournir des instruments de travail auxquels nous n'avions pas l'intention de renoncer.

La critique des œuvres antérieures, Iorga ne se gênait pas pour la faire, avec une verve pittoresque, mais aussi la critique des hommes. Notre première heure d'entretien fut une satire d'une bonne partie du personnel érudit que j'allais fréquenter à Bucarest. Le maître avait la dent dure et, bien qu'il n'eût aucune méchanceté dans l'âme, il ne résistait pas à la tentation de lancer une vigoureuse boutade. A cette époque d'ailleurs, où les traces de la « grande guerre » étaient encore toutes fraîches, Iorga avait tendance à classer ses confrères en patriotes et amis des Allemands, et ces derniers, il les poursuivait de ses invectives. Il a conservé d'ailleurs cet état d'esprit jusqu'à sa mort. L'Allemagne, il la connaissait bien ; il y avait fait une partie de ses études et il admirait sa civilisation ; mais il avait trop connu l'esprit de domination de ses dirigeants pour pouvoir mettre sa défiance en sourdine.

« Et puis, ajouta-t-il, les livres et les vieux papiers ne suffisent pas. Observez la vie courante, fréquentez le peuple. Si l'histoire vous aide à le comprendre, il vous aidera aussi à comprendre le passé ». Il saisissait donc ce que nous appelons la méthode « régressive », qui nous pousse à étudier les problèmes historiques en fonction des situations présentes, dont nous percevons mal les causes et le véritable caractère si nous ne remontons pas vers les sources.

Je suivis ses conseils. Je fréquentai les Archives de l'Etat, où le regretté Condeescu (depuis éminent professeur) m'apprit la paléographie cyrillique. Et, pour mieux connaître le peuple, je voyageai et je fis de fréquents séjours à Vălenii de Munte, dont Iorga avait fait une petite capitale intellectuelle, avec son univéristé populaire, son imprimerie, son école des jeunes filles « missionnaires ». J'y passais souvent le week end, et j'y retrouvais la famille du maître, modèle de vertus domestiques. Iorga, qui obtenait des crédits considérables pour les recherches d'histoire et pour les monuments historiques, vivait très modestement dans sa coquette maison de style valaque et exigeait que chacun travaillât de ses mains aussi bien que de l'esprit. Dans les foyers d'étudiants il voulait bannir les serviteurs et il désirait habituer les jeunes filles à s'intéresser au ménage et à ne jamais séparer de la vie matérielle l'art et la science. Sa conception de la vie familiale était en somme très traditionnelle, ou, si l'on veut, proudhonienne. Chaque jour le maître faisait une promenade d'une heure ou deux. Je l'accompagnais et c'était pour moi, comme pour ses disciples roumains, l'occasion de recueillir une foule d'informations et de sujets de méditations. Rien de gourmé d'ailleurs dans les propos du professeur. Ses plus érudites démonstrations étaient coupées d'histoires joyeuses, parfois « gauloises ».

Souvent il me parlait de politique ; car, avant sa promenade, il n'oubliait pas d'écrire l'article quotidien pour son journal. Mon socialisme l'amusa, lui plaisait presque ; mais j'avoue que je ne trouvais dans les conceptions politiques du professeur rien de bien doctrinal. Il était « nationaliste », c'est-à-dire qu'il s'intéressait à tout ce qui représentait dans le passé et le présent l'originalité du peuple roumain, et, au cours de ses voyages à travers le pays, il ne négligeait rien en ce qui concerne la vie culturelle et il s'attachait à restaurer tous les trésors artistiques menacés par la ruine. Il était « du peuple », c'est-à-dire qu'il rêvait d'une égalité qui eut procuré à chacun les moyens de vivre décemment, tout en donnant au travail et au mérite les récompenses nécessaires. Mais je ne crois pas qu'il ait eu une conception bien nette du problème social. D'ailleurs son inaptitude aux questions financières et techniques était proverbiale et je crois qu'il en tirait une certaine coquetterie. Il affectait de ne pas savoir compter et, dans ses déplacements, il se faisait toujours accompagner d'un auxiliaire qui tenait la bourse. On conçoit mal aujourd'hui un chef de gouvernement qui aurait un pareil dédain de la vie matérielle. En ce sens Iorga appartenait encore à l'époque romantique.

Il s'intéressait aux églises, et partout les papes le considéraient comme leur protecteur. Et cependant il m'avouait qu'il était parfaitement incroyant. Le christianisme pour lui c'était une partie du passé de son pays et il le considérait en archéologue. Mais il ne voyait pas en la religion un élément de progrès et il croyait plutôt au développement du génie populaire affranchi des conceptions d'un autre âge.

L'union des Roumains lui semblait la première œuvre à accomplir dans ce pays qui venait de fonder son unité, mais où chaque province conservait, par la force des choses, un particularisme qui pouvait être un danger pour la construction future. C'est pourquoi il avait organisé son université populaire. Chaque été des centaines de jeunes gens de toutes les régions de Roumanie s'y rendaient pour écouter des conférences, participer à toutes sortes de réunions culturelles, faire en commun de longues excursions. Roumains et peuples minoritaires apprenaient ainsi à se connaître et à s'estimer. C'était le creuset où se forgeait la Roumanie nouvelle. Le nationalisme de Iorga travaillait ainsi à supprimer les nationalismes, en respectant les particularités ethniques et en appelant tout le monde à collaborer, en attendant une transformation sociale qui, sans qu'il en eût bien prévu la forme, fonderait un monde meilleur.

Iorga était historien avant tout. Je ne dis pas qu'il n'était pas aussi un grand écrivain. La richesse de sa langue, la puissance de son imagination, la vigueur de sa pensée, en faisaient un poète, un auteur dramatique et un critique littéraire de grande valeur. A Văleni il faisait jouer ses pièces par les étudiants et tout le monde en appréciait la saveur. L'humour de l'écrivain était plus goûté que son sens dramatique, ce qui tenait au fait que, par suite du travail gigantesque auquel il s'astreignait, ses contacts avec le peuple étaient intermittents et superficiels. Il avait beaucoup de capacité d'observation, mais très peu de temps pour l'exercer.

En revanche son érudition en histoire ne nuisait pas à une conception d'ensemble. Cette érudition n'a sans doute jamais eu sa pareille dans le passé humain. Iorga lisait presque instantanément toute une page d'un livre ou d'un manuscrit, en tirait en quelques secondes tout le suc, et tout restait gravé dans sa prodigieuse mémoire. Il ne gardait pas longtemps pour lui ce qu'il trouvait. Il le déversait en conférences improvisées, en quatre ou cinq langues, et en innombrables écrits. Les auteurs des bibliographies qui le concernent ne sont pas sûrs de n'avoir rien oublié en recensant un millier de livres et quelque vingt mille articles de ce géant de la science historique. Et, si des personnes dévouées corrigeaient peut-être ses épreuves (mais je l'ai souvent vu en corriger lui-même et les renvoyer très raturées), je crois bien qu'il n'avait pas de collaborateur, car il trouvait moyen de tout faire par lui-même ; et je m'étonnai, quand je fus rentré en France, de recevoir de lui des lettres de plusieurs pages, couvertes de sa petite écriture très lisible, et nullement nerveuse comme on aurait pu le croire. Il n'était pas de ces universitaires qui ajoutent leur signature aux œuvres de leurs élèves. Au contraire, c'était lui qui leur donnait la substance qui pouvait leur manquer, et il n'oubliait jamais ceux dont il avait lu les travaux, si ces derniers apportaient une pierre, si modeste fût-elle, à l'édifice historique.

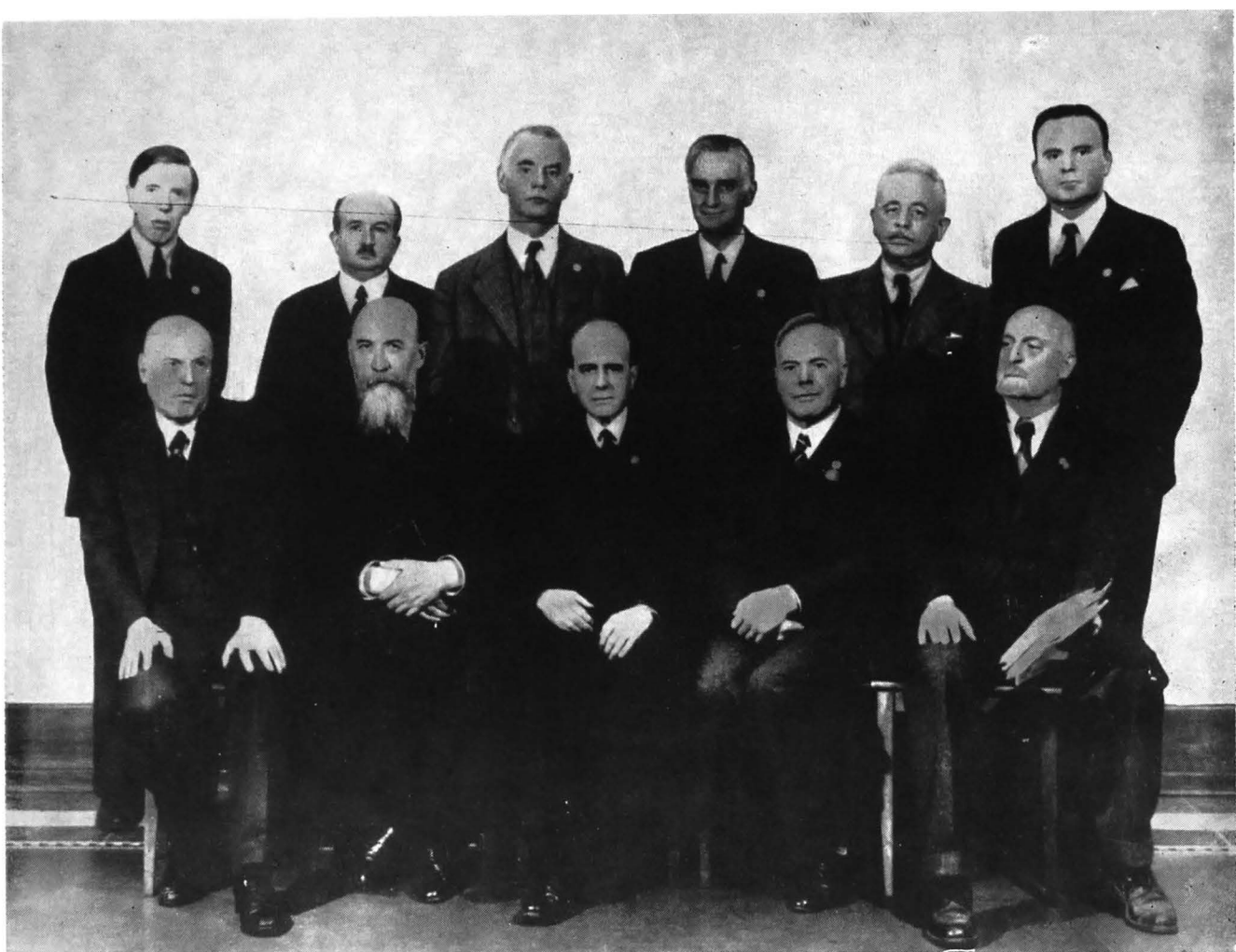
Me permettra-t-on encore un souvenir personnel, qui est aussi une dette de reconnaissance ? Quand j'eus passé deux années à apprendre le roumain et le slavon et à fouiller à l'Académie roumaine et aux archives, mon gouvernement, suivant les règles adoptées pour l'Institut français de Hautes Etudes en Roumanie, m'invita à rentrer dans mon pays. Je confiai à Iorga que mes travaux préparatoires avaient été trop longs et trop ardues pour que j'aie pu avoir le temps de réunir une documentation suffisante sur le sujet choisi par moi : l'abolition du régime féodal en Roumanie. « Qu'à cela ne tienne, me dit-il. Je vous prends comme assistant à l'université. Vous y mettrez les étudiants au courant des derniers travaux des historiens français et vous pourrez continuer vos recherches ». Et c'est ainsi que je pus rester encore deux ans en Roumanie et bâtir une thèse sur les paysans roumains de 1829 à 1864, œuvre provisoire, il va sans dire, car les documents sont si abondants qu'ils peuvent occuper plusieurs vies d'hommes, et la belle équipe d'historiens roumains qui travaillaient actuellement sur la même question a réalisé des progrès considérables. Puis, quand je fus nommé à Lille, Iorga, qui avait lu mes premiers ouvrages, exprima le désir de me voir enseigner à la faculté des Lettres de cette ville l'histoire de la civilisation roumaine, et son Institut du Sud-Est européen accorda une subvention à cet effet. Ce fut le début de ma carrière universitaire et de la création en France d'un centre provincial d'études concernant la Roumanie. Il eut ses cours, sa bibliothèque, publia un bulletin et plusieurs thèses de doctorat.

Au cours de l'une de nos promenades, je disais à Iorga que je ne comprenais pas pourquoi Napoléon III (et non Bismarck) avait provoqué l'installation de Charles de Hohenzollern sur le trône de Roumanie. Il me dit : « C'est en effet obscur ; mais vous trouveriez peut-être des indica-

tions dans les lettres de Napoléon III que conserve la Bibliothèque nationale de Paris ». Je m'étonnai. Était-il possible qu'il y eût encore, dans un grand dépôt de manuscrits, des lettres inédites de Napoléon III ? Mais Iorga savait tout !

Revenu dans mon pays, je trouvai en effet 300 lettres inédites de l'empereur à sa filleule, madame Cornu. Je réussis à reconstituer le rôle de cette égérie et j'en tirai un ouvrage qui eut en France le plus vif succès. C'est à Iorga que j'avais dédié mon premier livre (sur Victor Place), mais il eût été normal de lui faire plutôt hommage du second (*Madame Cornu et Napoléon III*). Que mon bon maître, au centième anniversaire de sa naissance, reçoive le témoignage de ma reconnaissance.

Je prie le lecteur de me pardonner. Sur un si grand sujet je ne dis, en toute modestie, que ce que je suis bien placé pour savoir. Mais combien de chercheurs, Roumains et étrangers, ont bénéficié sans doute d'informations et de conseils aussi précieux ! Chaque année le passage de Iorga à Paris et à Lille était pour moi une eau de jouvence. Quand le hasard fit de moi l'historien de l'Afrique du Nord, j'avais obtenu pour Iorga le titre de docteur *honoris causa* de l'Université d'Alger et je lui avais demandé de venir là aussi chaque année nous faire bénéficier de la magie de son éloquence. Un horrible destin a mis fin à cette collaboration. Quand, démobilisé après l'occupation de la France, j'appris que le grand Roumain avait été assassiné par les nazis, je fus plongé dans une affliction profonde. Elle ne fut atténuée que lorsque j'ai pu reprendre les armes pour collaborer à la délivrance de mon pays, et aussi de la Roumanie amie, d'une affreuse oppression. Mais jamais je ne pourrai oublier le grand honnête homme, le savant génial que j'ai eu l'honneur de connaître intimement aux débuts de ma carrière d'historien et qui tiendra toujours la première place dans mon cœur.



Comité International des Sciences Historiques, Zurich, 1938. Premier rang, assis : Holtzmann, Iorga, Leland, Nabholz, Volpe. Deuxième rang debout : Woodward, Libérier, Kolt, Temperley, Handelsmann, Ganshof.

<https://biblioteca-digitala.ro/> / <https://www.acadsudest.ro>

MARIA HOLBAN

de l'Institut d'Histoire « N. Iorga »

« Commémorer est chose facile lorsqu'on a oublié. Et ceux que l'on commémore avec le plus de bruit sont ceux sur lesquels depuis longtemps a passé la vague lourde de mythes de l'oubli ». Ces paroles de N. Iorga expliquent pourquoi il ne peut s'agir ici de commémoration au sens propre du terme. Car sa présence est demeurée réelle, actuelle, vivante. Il s'en dégage pour ceux qui l'ont approché une telle force de vie, une sollicitation si directe, qu'on ne peut s'en éloigner pour obtenir la distance nécessaire à toute vision objective et concrète. Mais quelle vision extérieure pourrait être à sa mesure ? L'homme et l'œuvre tiennent du prodige et presque de la légende. Leur sens s'éclaire de l'intérieur dans des pages autobiographiques parmi les plus belles de notre langue : écrites en premier lieu pour mieux fixer le souvenir fuyant jusqu'à l'extrême limite, où une ombre aimée dérobe son visage aux yeux de l'enfant et demeure ainsi, à tout jamais vainement poursuivie, ou pour errer une fois encore dans le naguère, de déracinement en déracinement, s'efforçant chaque fois de recréer le décor et l'ambiance des étapes dépassées et d'emprisonner parfois quelque instant de grâce dans la splendeur d'une vision paradisiaque, comme celle des jardins de l'enfance qui illumine par un si juste retour les tristesses et les grisailles des épreuves imméritées. Plus tard, décrivant le monde terne ou sordide de l'école — avec ses ombres souvent grimaçantes, l'atmosphère glaciale au propre et au figuré, la galerie des maîtres et des pions — l'évocation nostalgique cède la place au souci attentif d'une sincérité scrupuleuse qui ne s'épargne pas soi-même. Mais transfigurant la réalité de tous les instants, dans ce que celle-ci pouvait avoir d'insoutenable pour une âme qui se cherche, s'ouvrait maintenant l'horizon toujours plus vaste du monde enchanté des livres, d'où elle pouvait s'élancer « d'un vol soudain et vertigineux vers les pures ivresses de l'esprit », délivrée à jamais des atteintes grossières et désolantes. Elle en rapportait un autre sentiment du temps et de l'espace, et le don précieux et terrible que l'on peut appeler comme on veut : don de vie ou poésie.

Ce souffle anime toute son œuvre prodigieuse d'historien du passé ou de témoin de son temps. Témoin, et plus que cela. Par une sorte d'obscur fusion il devenait lui-même l'âme de ce passé, la voix secrète de tout un peuple, d'où devait jaillir la promesse d'une vie nouvelle. Une sorte d'esprit prophétique animait ses paroles.

Mais on ne vit pas impunément en son corps et en son âme le drame même de l'Histoire sans que l'existence ne se change en destin. Une pré-

destination invisible à tous s'inscrivait pourtant visiblement dans les traits de son visage qui rejoignaient l'image puissante des prophètes de l'ancien testament : titans vus par des titans.

C'est encore une communion, mais d'une autre sorte, qui s'établissait entre lui et ses auditeurs de l'Université. Dès ses premières paroles son regard s'attardait un instant sur l'un ou l'autre des visages tournés vers lui, interrogeant leur attente muette, y cherchant semble-t-il un appel. Par cette rencontre se créait le contact nécessaire entre la pensée devenue parole et l'attention avide devenue résonance, vibration, pensée. Comme les artistes authentiques doués d'antennes d'une sensibilité presque douloureuse, il avait besoin de cet écho pour vaincre une timidité venue de loin, qu'il avouait lui-même et que l'on ne devinait pas sous tant de rayonnement. Les cœurs qu'il aurait voulu atteindre dans son enfance lui étaient livrés maintenant, mais à condition d'aller à leur rencontre seul et sans armure jusqu'au moment où une étincelle jaillie sur un visage plus tendu lui apportait la réponse désirée. Il pouvait y suivre comme sur un écran lumineux la trajectoire de sa pensée et le choc en retour des richesses qu'elle y éveillait. Et tout à coup il n'était plus seul. Le don de lui-même était reçu. Une sorte de reconnaissance généreuse se changeait en source d'énergie, en foi capable de transporter les montagnes.

Plus que toute chose au monde il détestait l'indifférence, la tiédeur, la passivité.

Il parlait librement, sans gestes et sans éclats de voix, sans rien qui ne fût direct, sincère, naturel. Ennemi de toute rhétorique, il refusait d'emprisonner sa pensée dans des feuillets écrits d'avance selon des règles immuables, pour être débitée du haut de la chaire sous forme de discours appris ou de lecture à peine déguisée. N'admettant que l'authentique en toute chose, il fuyait l'artifice et la répétition. Jamais un cours n'était resservi une seconde fois. Chaque année il élargissait le cercle de ses investigations, ou en variait l'angle de vision. Il n'avait jamais la prétention de savoir, mais de chercher, de découvrir. Ce qu'il cherchait, ce n'était jamais une abstraction sèche, mais la résurrection d'un milieu, d'un moment, d'un personnage, ou la poursuite obstinée dans la durée des permanences de notre histoire. Malgré un penchant avoué par lui pour la philosophie, il ne croyait pas aux lois philosophiques de l'histoire et ni aux systèmes artificiels de présentation de l'histoire découpée en tranches, groupée en tiroirs ou deshumanisée en symboles abstraits répartis selon qui sait quelle savante géométrie. Pour lui l'histoire était la vie d'êtres humains, surpris dans l'instant ou dans le devenir, avec leurs gestes familiers, l'étincelle de leur esprit et l'industrie de leurs mains.

Dans une dernière phase de son activité créatrice, sa vision en vint à embrasser le genre humain tout entier. Ce qui le passionnait chaque fois c'était la vibration de la vie elle-même qu'il s'agissait de recréer. Vers l'histoire l'avait poussé son *« infinie curiosité et son amour pour l'âme humaine n'importe où et n'importe comment »*. En pleine maturité se reportant vers son enfance émerveillée par les récits des chroniques

moldaves, il constatait que ce qui s'imposait à son esprit qui s'ouvrait alors à de plus vastes horizons, c'était *l'événement, la scène*, et de celle-ci ce qui le retenait ce n'étaient pas les détails qui dans les contes oraux s'enfoncent si profondément et de manière presque indélébile dans la mémoire, mais *l'impression de totalité, la sensation de vie*. « De vie vécue en tout point semblable à celle que je vivais moi-même. Je me transportais purement et simplement de cette vie-ci dans cette autre vie, dans ce monde qui avait vécu voici un siècle ou deux ou bien d'avantage. Du coin de la modeste chambre au plafond bas et aux fenêtres étroites je voyais se livrer des combats et je prenais part aux jugements des Divans. De son siège de justice timbré de l'aurochs moldave le prince parlait, mais de telle sorte que ses paroles arrivaient jusqu'à moi. Je n'étais pas un participant, mais le fait d'être moi aussi un témoin était une vérité que je ne pouvais mettre en doute. Depuis lors . . . j'ai acquis la possibilité de vivre dans l'ailleurs, n'importe quand et n'importe où, avec une réalité aussi entière que celle que je venais de quitter et à laquelle je devais retourner enrichi de souvenirs étranges et rares. Je ne me suis pas fait historien au moyen de manuels ou de professeurs et ni par les méthodes des travaux pratiques, car je l'étais déjà depuis que je me souviens ». Vocation depuis toujours, et prédestination peut-être par l'hérédité remontant à l'aïeul considéré avec piété comme une sorte de dieu tutélaire. . . Mais il fallait encore acquérir l'apprentissage du métier de professeur. Et le très jeune titulaire de la chaire d'histoire allait devoir découvrir ce métier, l'inventer en quelque sorte tout seul. Car il ne pouvait entrer dans le moule solennel du maître grandiloquent aux gestes étudiés, au parler pédant, qui aurait été de mise à ce moment-là. Il ne le pouvait, sous peine d'éclater de rire. Au lieu de la morgue distante vis-à-vis de ses étudiants, il allait faire régner une sorte de camaraderie dans une atmosphère de franchise et de joie. Qu'importe si dans le flot impétueux de ses connaissances, quelques-unes plus récentes lui donnaient certaines incertitudes qu'il était trop fier et trop vrai pour songer à dissimuler à ses auditeurs ? Deux éléments allaient lui venir en aide, l'un de nature morale : « *ce grand amour des hommes qui prend son point d'appui dans l'effort de les comprendre en toute sympathie* » qu'il apportait « *comme dot venant d'une poésie presque totalement abandonnée* », l'autre de nature plus concrète, qui devait lui donner le sens véritable, l'impression vivante et palpitante de cette humanité révolue qui ne lui donnait pas de repos, à savoir la présence irremplaçable des sources dont il devait « *extraire cette chose impossible à définir que ne peuvent offrir ni même cent dissertations savantes amoncelées en tas les unes sur les autres et à défaut de quoi il n'est pas d'histoire au sens propre du mot* ». Compréhension passionnée venant de la poésie, et qui est poésie, nommée comme telle dans l'aveu consigné par lui au seuil de *l'Historiologie* — et que nous avons appelée don de vie — et contact tangible avec une réalité qu'il s'agissait de recréer au moyen de ce don, voilà les deux aspects essentiels de l'immense œuvre historique de N. Iorga. Le

nombre de documents publiés par lui est fabuleux, celui des sources explo-
rées, analysées, parcourues ne se compte plus.

Mais par l'une de ces ironies dont l'histoire est coutumière, il fallait que même le labeur génial et gigantesque de sourcier — entrepris par lui de son propre chef, par ses propres ressources de boursier, puis de jeune professeur sans fortune, mobilisant toutes ses facultés au service d'une volonté que rien ne pouvait arrêter — ne rencontre que tiédeur et hostilité. L'impression de sa première collection d'extraits de documents intéressant notre histoire (*Acte și Fragmente*) fut arrêtée brusquement, sans raison, au début du troisième volume consacré aux mentions les plus rares du XV^e siècle. Pour les autres collections qui devaient bientôt en prendre la relève, les augures tout-puissants allaient lui faire *la grâce* (!) de les publier, sans manquer de faire la petite bouche devant un tel festin. Que savaient-ils de la vie grouillante et palpitante qui se cachait dans la masse apparemment chaotique du matériau historique si opiniâtrement rassemblé? Mais lui, il savait.

A travers le foisonnement des témoins et des messages contradictoires ou énigmatiques, il savait se frayer un chemin, devinant les visages, poursuivant une trace, en découvrant tant d'autres, rejetant les masques, déchiffrant les signes, retrouvant sous le tumulte des gestes les permanences, les dominantes, le rythme de l'histoire, la vie profonde de ceux qui vivent dans la longue durée. Pour connaître tout le prix d'une pareille réalisation il faut s'être aventuré dans cette jungle de documents réunissant le meilleur et le pire dans leur luxuriance maléfique : rapports souvent menteurs, informations intéressées, références fausses, accusations forgées de toutes pièces, témoignages diamétralement opposés contenus dans un même acte sous une signature unique, mais révélant une contradiction absolue entre deux commissaires impériaux cheminant côte à côte, investis d'une même mission et se donnant le démenti le plus formel d'un alinéa à l'autre de leur rapport commun (!), verbiage torrentiel d'agents doubles ou triples, véritables requins masqués d'innocence, enfin déclarations d'une perfidie inimaginable du lamentable élève des jésuites, Sigismond Báthory.

De toute cette flore et cette faune il allait tirer les deux volumes de l'histoire de Michel le Brave, évocation frémissante de vie d'une érudition si discrète. Il n'y étalait pas le mécanisme de ses déductions et se montrait peu prodigue de notes savantes au bas des pages. Le raisonnement était sous-entendu. La démonstration était implicite. La pensée avançait les schémas logiques élémentaires. Il n'y avait pas assemblage, mais fusion, pas composition, mais création au sens propre du mot.

Le document n'y apparaissait pas comme élément distinct et extérieur, sous forme de référence, car il était englobé dans la texture même de l'ouvrage, assimilé à lui, devenu sa substance. Ce n'est qu'à titre d'exception, pour mieux souligner quelque trait, ou pour marquer un emprunt ou reconnaître une dette, qu'il y recourait aux notes, et toujours avec sobriété. Pour lui le document n'était pas une fin en soi, mais un moyen,

comme le rameau d'or de l'*Enéide*, qui devait ouvrir le monde du passé. N'ayant pas la superstition du texte écrit en tant que tel, il cherchait par-delà le texte la voix vivante, et par-delà son message apparent son sens réel.

L'authenticité, l'exactitude matérielle de la pièce ne lui suffisaient pas. Il lui fallait aussi sa sincérité. C'était cette dernière qualité qui l'emportait : la plus personnelle, la plus susceptible d'être perçue par les antennes de la sensibilité, la plus difficile à être froidement démontrée. Dans des pièces d'une indéniable authenticité formelle il décelait la voix qui ment, comme une fausse note sonnante dans la mémoire. Les témoins demeuraient pour lui des êtres vivants avec leurs âmes singulières, leurs fictions, leurs petitesesses et leurs arrière-pensées. Une contemplation passionnée les ressuscitait dans leur variété et en faisait des contemporains, habitant sa mémoire et peuplant son horizon. Sa mémoire était affective, d'une richesse d'associations prodigieuse, véritable univers où se rencontraient les souvenirs réels, et ceux tout aussi réels arrachés au monde du passé. Pour lui, écrire l'histoire, c'était se souvenir. Avec recueillement, avec piété. Et aussi avec cette liberté d'esprit que vous donne le monde des vivants. Les grandes figures du passé n'étaient pas pour lui des momies sacrées figées dans une immobilité d'idole mais des êtres doués de vie et de mouvement, soumis au jugement des hommes et pouvant en quelques sorte recommencer leur destin. Un esprit de justice élémentaire exigeait pour elles un acte de réparation, dût-on pour cela revivre leur calvaire dans les fibres les plus profondes d'une sensibilité pour laquelle l'idée de toute souffrance humaine était intolérable.

Ce même souci de justice s'affirmait dans ses évocations de contemporains parfois obscurs, ou d'êtres appartenant à la génération précédente, ensevelis déjà dans l'oubli. Aprement, inlassablement il s'interrogeait à l'occasion de cette pesée d'âmes dont il tenait la balance. Ses jugements révèlent souvent un débat intérieur, qui donne bien le mouvement des deux plateaux cherchant leur équilibre. Après un premier mouvement plus absolu, la cause est reprise. On voit se produire tout un travail d'intégration de l'être ou du phénomène étudié dans les conditions générales, de comparaison, de confrontation, de contrastes. Une pensée dialectique l'entraînait à ces hauteurs d'où l'œil ne voit plus les contraires s'annuler, mais se compléter, et une générosité réfléchie l'aidait à descendre dans l'âme individuelle qu'il faisait sienne par la compréhension. Juge, témoin et objet du jugement, il était à la fois tout cela. Parfois ce débat intérieur est implicite. On en trouve la trace dans le fin travail de nuancement qui sépare l'énoncé initial de la conclusion finale. Seuls quelques jalons invisibles marquent la distance parcourue. D'autres fois il se poursuit à découvert, parfois même à un certain intervalle à l'occasion d'un nouveau coup d'œil adressé directement ou de biais au sujet de l'analyse antérieure. Un scrupule toujours présent, engageant tout son être, le liait à l'objet de son arrêt. Mais il était pourtant des actions et des êtres vis-à-vis desquels il n'a jamais désarmé. Dans son rôle de justicier il était pleinement

conscient qu'il avait charge d'âme. Il était des limites extrêmes qu'il n'était pas permis d'outrepasser sous peine d'égarer les esprits. Limites essentielles morales, nationales, civiques ou simplement esthétiques. Pour la sauvegarde des premières il sacrifiait la paix de son âme, capable de se sacrifier lui-même et tous les siens. Et pourtant ici aussi il se laissait gagner par la chaleur humaine de l'amitié. Son jugement sur Caragiale en fait foi. Désapprouvant la rupture par celui-ci des attaches profondes devant relier tout être avec son pays et déplorant l'attitude froidement critique d'un individualisme extrême se traduisant non point dans son art, mais dans ses manifestations extérieures de frondeur absolu, il se laisse pourtant envoûter par la magie d'une présence plus forte que les réserves de sa conscience, qui proteste tout bas dans un accompagnement assourdi du thème majeur, laissant toutefois passer par moments quelques notes plus pénétrantes de ce scrupule intérieur. Il lui cherche des justifications et il croit les avoir trouvées dans le conflit fondamental de son tempérament et de son esprit. « Cet homme dans les yeux duquel passaient des lueurs étranges d'ironie et d'attendrissement, d'admiration et de passion destructive, cet homme à l'impressionnante voix imposant ses croyances et ses caprices, avec ses gestes de génial acteur sachant maîtriser, ébranler, anéantir, cet esprit plein d'intentions ironiques et de caprices raffinés, capable d'assauts élémentaires et cruels et d'enthousiasmes aveugles, d'implacable et provocante négation aujourd'hui en un sens, demain dans un autre entièrement opposé, mais toujours au dessus de la commune mesure de l'être humain dans sa poésie et dans sa plaisanterie corrosive... »

En son être s'est livré un combat tragique.

Il était déchiré par le conflit incessant entre les instincts classiques les plus purs avec les élans romantiques les plus audacieux... ».

D'autres portraits de ses grands contemporains sont de véritables confrontations avec lui-même. Confrontations par contraste et opposition irréductible, ou au contraire par l'aveu d'une identité fondamentale ayant suivi deux routes divergentes. Pour les premières nous avons l'évocation de l'olympien Titu Maiorescu, véritable dissection morale, eau forte tracée d'un burin sans défaut et qui s'achève sur des aveux d'une brûlante sincérité. « Auprès de lui personne n'a eu ni chaud ni froid. Il a passé parmi les hommes s'en servant souvent, les méprisant en secret toujours. Lui aussi devait s'être à lui-même profondément indifférent. On n'arrive à s'aimer quelque peu que par un mouvement de pitié pour soi, après s'être amèrement pris à partie. Et l'on arrive ainsi à découvrir l'or fondu à tout ce feu dévorant de l'existence : ne fût-ce qu'un grain perdu dans tant de cendre vaine, après ce qui s'est consumé. Arrivé à une profonde vieillesse, cet homme-là c'est toi-même. Et c'est tout. Et l'on en vient à se respecter pour tout ce qu'on a sacrifié et détruit — n'importe la souffrance — afin que ce qui au moins demeure... ».

Il est allé encore plus loin sur cette voie dans son hommage à la mémoire de Léon Tolstoï au reçu de la nouvelle de sa mort. Peu auparavant il avait célébré « cette âme de foi et de beauté, comme il n'en est plus

guère de nos jours... ». Il voyait dans l'apôtre de Iasnaïa Poliana une sorte de saint bien au-dessus de la sainteté, car « il ne s'est pas fait chrétien selon l'évangile pour la félicité du paradis... mais pour la souffrance de cet enfer dans lequel se débat et s'épuise, sans but visible, l'humanité divisée par la haine... » Le drame de la fuite éperdue de Tolstoï et de sa mort solitaire au milieu de l'assaut des foules venant assister à son agonie, lui inspire maintenant une profession de foi illustrant de manière définitive ce don de vie qui est après tout le don de soi-même.

« Qu'il est difficile de vivre pour son idée, uniquement pour elle ! Verrouiller les portes de la maison et celles de l'âme. Se tourner vers soi, vers sa conscience, sa foi, mais non pour s'y arrêter, mais pour entrer ainsi en rapport avec les éternelles forces-maîtresses d'où procède tout ce monde intérieur que l'on ne peut plus ensuite croire périssable.

Rêve immense et rêve vain. Mais rêve interdit, à coup sûr. Tu es ici bas non pas pour ce Dieu dont tu crois que tu procèdes et que tu réclames pour toi, mais justement pour ce monde que tu veux écarter, dont tu veux te défendre, duquel tu veux te cacher. Tu es ici pour ta femme à l'humeur bonne ou mauvaise, pour tes enfants qui te ressemblent ou guère dans la formation ou la direction de leur âme, tu es ici pour tes voisins, même s'ils troublent ton repos, pour ceux qui te voient passer dans la rue et, peut-être, se moquent de toi, tu es ici pour les curieux qui envahissent ta maison, aussi bien qu'elle soit gardée... tu es ici pour ton ennemi le plus acharné, qui semble avoir lui aussi un droit sur toi. Homme, tu te dois aux hommes. Et non pour leur épargner la charge de se soucier de toi, mais bien pour recevoir celle de te soucier d'eux... Pour sortir de ce monde il n'est qu'une seule porte : celle de la mort. Il est plus sage d'attendre que vienne te l'ouvrir la puissance dont tu tiens la vie. Et, jusqu'alors, sois aux autres le plus que tu pourras et avec le plus de joie. Un jour viendra — et peut-être qu'il est proche — quand tu ne vivras plus que par eux. Aussi lumineux que soit le paradis de toutes les espérances ».

ALEXANDRU ELIAN

Professeur à l'Université de Bucarest

Lorsque, il y a trente ans, la mort mit brutalement fin à la prodigieuse carrière scientifique de Nicolas Iorga, peu de personnes savaient que l'illustre historien avait depuis peu commencé à rédiger l'« Historiologie humaine », vaste travail qui devait embrasser l'histoire de l'humanité depuis sa préhistoire jusqu'à nos jours. C'était, dans l'intention de son auteur, moins un ouvrage où les faits, dûment choisis et soumis à la critique du spécialiste, eussent fourni au lecteur un moyen sûr de s'orienter dans l'histoire universelle, qu'un nouvel essai de synthèse de l'histoire de l'humanité, conçu d'après un plan à la fois plus vaste et plus hardi, et à l'aide duquel la pensée historique du savant, mûrie et enrichie par toute une vie de recherches et de méditations, aurait communiqué son suprême message. Ce fût en 1941 que nous connûmes, dans une traduction française, la préface d'une œuvre destinée à demeurer à jamais inachevée¹. Quelques années plus tard, D. M. Pippidi, qui avait eu le bonheur de connaître les fragments de l'« Historiologie » restés jusqu'à ce jour inédits, nous présentait² avec sa maîtrise habituelle quelques aspects de l'ouvrage qu'on espérait alors pouvoir publier, tout en dissipant quelques malentendus qu'en des esprits mal informés aurait pu susciter le titre même choisi par Nicolas Iorga pour son travail.

C'est donc à la préface de l'« Historiologie » qu'on doit s'adresser pour surprendre la pensée historique du Maître, telle qu'il l'avait formulée, au moins sur quelque point, au soir de sa vie. En second lieu, les leçons d'ouverture, conférences et communications recueillies dans son volume en roumain : *Généralités au sujet des études historiques*³, sont d'une grande ressource pour quiconque s'attache à établir comment a évolué la pensée de Iorga dans ses aspects d'ordre théorique, en commençant avec sa première jeunesse jusqu'à la fin de sa vie.

Il va sans dire que ces aspects sont loin d'être épuisés par la connaissance des sources ci-dessus mentionnées. Il faut avoir parcouru et médité, tâche presque surhumaine, l'œuvre colossale du savant roumain pour être

¹ Préface à une « Historiologie ». Pages posthumes, dans le « Bulletin de la Section Historique » de l'Académie roumaine, t. XXII, 1 (1941), p. 5–12.

² D. M. Pippidi, *Une œuvre inédite de Nicolas Iorga : « Historiologie »*, dans la « Revue historique du Sud-Est européen », t. XXIII (1946), p. 21–30.

³ N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice (= Generalități)*, 3 éd., Bucarest, 1944.

sûr d'avoir surpris dans toute son étendue et dans toute sa richesse une pensée toujours en quête de moyens plus nuancés pour s'exprimer et d'exemples plus suggestifs pour se faire valoir.

Tant qu'on est avisé à ne recourir, pour la plupart, qu'aux *Généralités* pour élucider un point de la pensée théorique de Nicolas Iorga, on court toujours le risque non pas de se tromper sur la signification profonde de cette même pensée, mais de retrouver ailleurs, dans l'œuvre du savant, une manière plus heureuse, parfois aussi claire, d'exprimer les mêmes idées. C'est dire que les travaux d'approche par lesquels on doit aborder l'œuvre du Maître seront sujets à des retouches à mesure que la connaissance et la compréhension nécessaires des innombrables travaux de Iorga feront les progrès que l'on souhaite.

Avec ces réserves, nous nous proposons de discuter, dans les pages suivantes, une ou deux questions soulevées par la manière dont Nicolas Iorga envisage les rapports entre histoire et sociologie.

Dans la préface à l'« Historiologie » on peut lire : « ... l'historien ne rivalise pas avec le sociologue. Celui-ci est intéressé par certaines croyances et formes de vie qu'il poursuit d'un bout à l'autre du monde, d'un extrême à l'autre du temps. Il leur associe certaines constatations qui, à ce qu'il pense, s'éclaireraient par ce voisinage jusqu'à faire émaner des lois, qu'on croit valables. Les faits serviraient à cette fin seule, tandis que dans notre conception — celle de l'historiologie — les faits entreront vivants dans la structure de la création qu'on envisage »⁴. Le texte date de 1940 mais deux années auparavant, dans sa communication de Zurich sur les *Permanences de l'histoire*, Iorga touchait d'un mot « certaines illusions d'une sociologie encore si personnelle et si contradictoire, s'arrêtant seulement à des formules vagues et de valeur contestable »⁵. En 1925, dans *Une note sur la valeur morale de l'Histoire*, Iorga faisait observer que « si la sociologie glisse facilement vers des généralisations séduisantes, et d'autant plus fausses, l'histoire, elle, explique mais en même temps *représente* et ne détruit pas le matériau qu'elle emploie pour les explications »⁶.

Enfin, pour remonter jusqu'à la fin du siècle dernier, le savant roumain, alors tout jeune encore, dans sa leçon d'ouverture de 1898, *Comment écrit-on l'histoire*, abordait pour la première fois peut-être, le problème qui retient notre attention. En partant de la distinction rickertienne entre les sciences de la nature et celles de l'esprit, Iorga faisait les précisions suivantes : « L'historien ne peut découvrir telles généralités dans les faits historiques, et, même s'il le pouvait, elles ne l'intéresseraient pas. Comment pourrait-on déterminer et étudier une catégorie scientifique (sic) appelée : *revolution*, /ou/ développement d'une forme dynastique, etc.? Et quel intérêt aurait-il, du point de vue où il se place, d'entreprendre cette étude. qui relève de la sociologie? Il veut savoir, lui, comment s'est passé la Révolution française de 1789, ou bien celle anglaise de 1642, comment se sont

⁴ *Generalități*, p. 344.

⁵ *Ibidem*, p. 240.

⁶ *Ibidem*, p. 147.

développées la dynastie carolingienne ou bien celle capétienne »⁷. La constance dont témoigne Iorga dans son attitude envers la sociologie comme science explicative des conduites humaines est évidente et elle s'étend sur plus de quatre décennies, période où la pensée historique du savant avait évolué sur plus d'un point et notamment dans le sens d'un infléchissement dans la direction des thèses du positivisme. Ainsi même si l'appartenance d'un Lamprecht au positivisme est évidente, la méfiance de Iorga envers la pensée historique du maître de Leipzig est notoire, et en fin de compte c'est à l'inspiration sociologiste des hasardeux échafaudages historiques de Lamprecht que Iorga s'en prend.

Reprenant un terme forgé par von Gottl-Ottlilienfeld dans sa fougueuse attaque de 1903 contre Lamprecht⁸, Iorga marque ses distances envers la métahistoire de son ancien maître, avec ses phases (Stufen) dont il voulait compartimenter la vie de l'humanité⁹.

Point n'est besoin d'expliquer l'attitude de l'historien roumain ; elle est commune à tous les représentants de ce qu'on appelle l'« Ecole historique allemande » à laquelle Iorga se rattache sur plus d'un point. Son plus brillant théoricien¹⁰, Wilhelm Dilthey, a mené de front et avec éclat le combat contre la philosophie de l'histoire d'une part, contre la sociologie de l'autre, et il a cherché un auxiliaire pour l'intelligence du passé dans la psychologie. La position adoptée par Iorga envers les mêmes disciplines est très proche de celle prise par Dilthey à commencer par la célèbre *Einleitung in die Geisteswissenschaften* du penseur allemand, qui date de 1883¹¹. Encore faut-il ajouter que Dilthey, dans des annexes à son livre destinées à une nouvelle édition et datant des années 1904—1905, avait notablement adouci ses attaques contre la sociologie¹², à laquelle il reconnaissait le droit de cité parmi les « sciences de l'esprit », à la suite surtout des positions prises par Georg Simmel, un des créateurs de la sociologie formelle. L'attitude adoptée par Iorga n'en est que plus conséquente. En fait il n'a jamais nié la justification de la sociologie en tant que science sociale autonome ; il a contesté seulement la possibilité pour celle-ci de saisir les faits historiques dans leur individualité « vivante », et partant de remplacer un jour — comme il le craignait peut-être — par ses objectifs et ses méthodes, la science historique.

⁷ *Generalități*, p. 53.

⁸ Friedrich Gottl, *Die Grenzen der Geschichte*, Leipzig, 1904, p. 27—28 ; l'étude a été reproduite dans : Friedrich von Gottl-Ottlilienfeld, *Wirtschaft als Leben. Eine Sammlung erkenntniskritischer Arbeiten*, Iéna, 1925, p. 357. La communication de Gottl, où il avait employé pour la première fois le terme *Métahistoire*, a été lue le 17 avril 1903, devant la VII^e Assemblée des historiens allemands, à Heidelberg.

⁹ *Generalități*, p. 216 ; cf. aussi p. 116.

¹⁰ Cf. Ernst Troeltsch, *Der Historismus und seine Probleme*, Tübingen, 1922 p. 528 : « Dilthey ist der geistreichste, feinste und lebendigste Vertreter des reinen Historismus ». D'ailleurs, tout l'admirable chapitre consacré à Dilthey (p. 509—530) est à lire.

¹¹ Voir par ex. Wilhelm Dilthey, *Einleitung in die Geisteswissenschaften*, I², Leipzig und Berlin, 1923, p. 86 et sqq. : (chapitre XIV) : *Philosophie der Geschichte und Soziologie sind keine wirklichen Wissenschaften*.

¹² Cf. W. Dilthey, *op. cit.*, p. 420—423.

Nous ne nous arrêterons non plus sur les polémiques entre historiens et sociologues (Seignobos, Mantoux, Simiand, etc.) qui ont défrayé les pages des revues de spécialité, surtout sur des questions de méthode, au commencement du XX^e siècle¹³. Nous nous arrêterons seulement aux objections présentées par Iorga ou impliquées par sa pensée historique. Le degré croissant d'abstraction visé par les concepts et lois sociologiques n'a-t-il pas comme contre-partie une certaine vacuité qui menace de priver faits et processus sociaux de leur substance véritable? Ou bien l'ignorance exagérée des coordonnées *hic et nunc* qui situent un fait social, autant qu'un fait historique, n'est-elle pas un danger pour quiconque en dernière analyse s'intéresse aux réalités humaines? Laissons parler deux sociologues, sans conteste parmi les plus remarquables de leur temps. Max Weber, par exemple, en opposant histoire et sociologie, reconnaît que les concepts propres à cette dernière « doivent être — par rapport à la réalité concrète du fait historique — relativement vides de contenu »¹⁴. Et Marcel Mauss, le plus brillant des élèves de Durkheim ne peut s'empêcher de formuler les observations ci-dessous : « Les historiens sentent et objectent à juste titre que les sociologues font trop d'abstractions et séparent trop les divers éléments des sociétés les uns des autres. Il faut faire comme eux : observer ce qui est donné. Or, le donné, c'est Rome, c'est Athènes, c'est le Français moyen, c'est le Mélanésien de telle ou telle île, et non pas la prière ou le droit en soi. Après avoir forcément un peu trop divisé et abstrait, il faut que les sociologues s'efforcent de recomposer le tout »¹⁵. Nous pensons que Nicolas Iorga aurait salué, s'il l'avait connu, l'aveu d'un sociologue, doublé d'un ethnologue de la qualité de Marcel Mauss.

D'ailleurs l'école sociologique française ne s'est pas contentée de faire remarquer la direction prise par les travaux de certains sociologues contemporains. On essaya de rapprocher la sociologie de l'histoire en approfondissant la pensée remarquable d'un Augustin Cournot, connu par ses travaux sur la notion de hasard, et Célestin Bouglé, autre élève de Durkheim, qui avait consacré à cette fin, il y a longtemps déjà, une étude appréciée sur *Les rapports de l'Histoire et de la Science sociale d'après Cournot*¹⁶. Rappelons, enfin, parmi les sociologues de l'après-guerre, Jules Monnerot, qui posa les rapports entre histoire et sociologie d'une façon qui intéresse particulièrement l'historien de la pensée de Nicolas Iorga. Pour Monnerot, « le so-

¹³ Cf. par ex., Lucien Febvre, *La terre et l'évolution humaine*, Paris, 1922, p. 450, et C. Bouglé, *Bilan de la sociologie française contemporaine*, Paris, 1938, p. 79.

¹⁴ Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, II, Aufl., Tübingen, 1925, p. 9—10 : « Wie bei jeder generalisierenden Wissenschaft bedingt die Eigenart ihrer (d.h. der Soziologie) Abstraktionen es, daß ihre Begriffe gegenüber der konkreten Realität des Historischen relativ inhaltsleer sein müssen », Weber ajoute : « Was sie dafür zu bieten hat, its gesteigerte *Eindeutigkeit* der Begriffe ».

¹⁵ Marcel Mauss, *Essai sur le don, forme archaïque de l'échange* ; dans « L'Année Sociologique », n.s., t. I (1925), p. 182, cité par Henri See, *Science et Philosophie de l'Histoire*, 2^e éd., Paris, 1933, p. 131, n. 1, qui ajoute : « On ne peut mieux dire ».

¹⁶ Publiée pour la première fois dans la « Revue de Métaphysique et de Morale » en mai 1905 et recueillie dans le volume *Qu'est ce que la sociologie?*, 5^e éd., Paris, 1925, p. 57—97.

ciologue dégage de la considération des ensembles sociaux historiques, des analogies entre ces ensembles. Tenant ces analogies pour des caractères communs, il fait de ces caractères communs des faits sociologiques ». Et encore : « La sociologie recherche des constantes dans l'histoire permettant de conclure à des processus analogues dans des sociétés différentes. Le parti pris de l'esprit humain : trouver des constantes, pose arbitrairement que l'histoire ne saurait être contingence pure. Dès lors, à l'intérieur même de l'histoire, la sociologie naît. Il y a des considérations sociologiques dans Hérodote. La sociologie est virtuellement présente dès que l'historien se demande s'il n'y aurait pas des uniformités dans le fonctionnement de l'histoire, et l'intention de trouver ces uniformités se cache au fond de toute comparaison »¹⁷. Formules saisissantes qu'on devra se rappeler chaque fois qu'on méditera sur Nicolas Iorga et ses *Permanences de l'histoire*, ou bien sur son brillant travail, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*¹⁸, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. On se souviendra aussi, et tout naturellement, de la distinction que Paul Lacombe tâchait d'établir entre « l'événementiel » et « l'institutionnel » dans l'histoire, *les institutions ou faits institutionnels* formant d'après Lacombe l'objet propre de l'histoire scientifique si proche de la sociologie. On voudra bien, enfin, se souvenir qu'une des gloires de l'historiographie française moderne, Fustel de Coulanges, « s'est occupé surtout de l'histoire des institutions, /et/ semblait n'attribuer que fort peu d'importance aux individus »¹⁹ et à l'histoire « événementielle ». Si l'on regarde donc les choses de cet angle on voit se rétrécir sans cesse le fossé qui séparait naguère histoire et sociologie, sans que pour autant l'histoire perde ses droits si âprement défendus par Nicolas Iorga. En effet entre les tenants de la sociologie historique et les historiens sociologisants les différences s'avèrent moindres qu'on ne le pensait. Leurs disputes, s'il y en a, s'apparentent plutôt aux débats qui divisèrent, il y a trente ans, les partisans de la morphologie sociale des adeptes de la géographie humaine, qui opposèrent un François Simiand à un Lucien Febvre. D'ailleurs, comme le faisait remarquer Célestin Bouglé, « ce qui différencie les esprits en pareille matière, ce qui distingue historiens historisants, historiens sociologisants et sociologues proprement dits, c'est l'idée qu'ils se font de ce que c'est qu'une cause, et une loi, et une explication »²⁰. A mesure que les faits sur lesquels portent leurs recherches se rapprochent les uns des autres jusqu'à s'identifier, les débats entre historiens et sociologues se déplacent sur le terrain théorique (et méthodologique) et tendent à dégager toujours plus fortement la spécificité qui assure l'autonomie de chaque science sociale particulière.

Si, jusqu'ici, nous nous sommes attaché à relever des aspects du problème mis en lumière surtout par la sociologie française, il faut reconnaître que les plus gros efforts de formuler d'une manière rigoureuse les rapports entre

¹⁷ Jules Monnerot, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris, 1946, p. 104–105.

¹⁸ Paris, Gamber, 1929,

¹⁹ Henri Sée, *op. cit.*, p. 121, n. 2.

²⁰ C. Bouglé, *op. cit.*, p. 79.

la sociologie et l'histoire sont dus à des penseurs allemands et surtout à Hans Freyer. Celui-ci s'est demandé s'il est possible que l'événement historique, en tant qu'historique, offre la base objective pour être abordé à la fois par la connaissance historique et par les *concepts structuraux* (Strukturbegriffe), propres à la sociologie. Ces concepts structuraux — ajoute Freyer — ne doivent pas transformer les faits historiques en des cas particuliers qui relèvent d'une loi atemporelle (zu Fällen eines zeitlos gültigen Gesetzes). Les concepts structuraux sont le résultat d'un processus d'abstraction et en tant que tels ne peuvent s'approprier toute la substance de leur objet. Ils doivent toutefois recueillir l'historicité des faits sociaux, leur « effectivité » dans le temps concret (die Geschichtlichkeit der gesellschaftlichen Tatsachen, ihr Wirklichsein in der konkreten Zeit). Il est possible (et nécessaire), d'après Freyer, de former un concept structural sociologique pour chaque réalité sociale séparée, tout en respectant son insertion dans le temps historique. Il est même possible qu'un phénomène individuel qui s'est produit une fois, et seulement une fois, dans le temps historique soit soumis au double processus d'élaboration conceptuelle (Begriffsbildung) qui vise d'abord à un concept historique et ensuite à un concept structural sociologique. Et Freyer trouve la possibilité de ce fait dans la structure dialectique de la réalité sociale. La réalité sociale est, d'une part, essentiellement événementielle (Geschehen); c'est la substance réelle du mouvement historique (der geschichtlichen Bewegung) et, d'autre part, elle est à chaque moment une « Création pétrie par la vie » (Gebilde aus Leben), elle représente une « ordonnance » (Ordnung), pourvue, à un certain degré, de durabilité et de forme²¹. Par ces deux aspects, conjoints et opposés à la fois, la réalité sociale devient l'objet propre tant de la science historique, que de la sociologie.

Nous nous sommes arrêté plus longuement sur la pénétrante analyse de Freyer, parce qu'elle représente, à notre sens, l'effort le plus remarquable réalisé dans la pensée idéaliste contemporaine d'envisager les rapports de deux sciences sociales qui se sont contestés, durant de longues années, objectifs et méthodes.

Il n'est pas probable que l'illustre historien roumain ait connu la tentative de Freyer de sauvegarder pour sa sociologie « concrète », qui aspirait à être une science de la réalité (Wirklichkeitswissenschaft), le caractère « vivant » des faits sociaux et leur insertion dans le temps historique qui devrait, paraît-il, leur garder toute la fraîcheur. Il est oiseux de se demander qu'est-ce que Nicolas Iorga, l'ayant connu, en eût pensé. Ce que nous sommes en droit de nous demander, c'est si le savant roumain n'a

²¹ Nous avons résumé, et parfois traduit, les pages 193—194 du livre de Hans Freyer, *Soziologie als Wirklichkeitswissenschaft. Logische Grundlegung des Systems der Soziologie*, Leipzig und Berlin, 1930. Pour un essai antérieur de Freyer consacré aux rapports de la sociologie avec l'histoire et publiée dans le Festschrift Walter Goetz (1927), cf. Joseph Vogt, *Wege zum historischen Universum*, Stuttgart, 1961, p. 88. Aux pages 86—97 de son livre, sous le titre : *Soziologie und Universalgeschichte*, Vogt nous offre par ailleurs un tableau très nourri de l'état actuel du problème, sous tous ses aspects.

pas assumé, le cas échéant, les tâches d'un historien sociologisant ; s'il n'a pas eu recours, dans ses écrits théoriques, à des concepts sociologiques. C'est ce qui nous reste à examiner brièvement.

Arrêtons-nous d'abord sur son livre, dont nous fîmes mention, sur le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe. Cet excellent travail commence par l'ethnographie des Balkans, considérés par rapport aux plus anciennes traces de coutumes anté-romaines, qu'on y puisse trouver. Il continue par l'étude des institutions politiques, économiques, juridiques, etc. du Sud-Est européen, poursuivie à l'aide de la méthode comparative. Partout l'interprétation, toujours personnelle, domine les faits d'ailleurs finement choisis. Partout, aussi, des aperçus qui devront toujours retenir l'attention des plus exigeants spécialistes. Rappelons, par exemple, l'idée du combat continu, dans la Serbie médiévale, « entre la notion de tribu et la notion de territoire », ou bien la manière dont Iorga présente les conceptions sur le pouvoir suprême dans les Balkans et leurs sources, asiatiques, occidentales ou byzantines. C'est de la sociologie historique, ou bien l'œuvre d'un historien « sociologisant » ? Peut-être ni l'une ni l'autre, mais de toute façon l'ouvrage brillamment conçu et mené à son terme par un maître auquel nul problème majeur de la sociologie ne fut étranger.

C'est une méthode analogue que Nicolas Iorga employa pour remédier aux lacunes des sources historiques utilisées pour retracer telle époque lointaine de l'histoire de son pays.

« La vie populaire — nous fait-il observer dans sa préface à *l'Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité* — rassemble dans ses profondeurs souvent insondables des éléments pris à la vie historique, des éléments qui ne sont guère fossiles, qui conservent leur vie dans les formes coutumières traditionnelles, et, dans mon cas spécial, alors que les sources ne donnaient pas de renseignements sur la vie des classes dominantes, il fallait se plonger dans les profondeurs de cette vie populaire pour trouver les éléments supplémentaires nécessaires à donner à cette exposition non discontinue de l'histoire d'une nation »²². Faire état de l'ethnographie et du folklore pour tâcher de faire revivre telle période, mal éclairée par les sources, du passé d'un peuple, c'est recourir toujours aux méthodes qu'on rencontre aux confins de l'histoire et de la sociologie.

Si l'on passe maintenant de l'historiographie proprement dite à la spéculation théorique de Nicolas Iorga, on rencontre en premier lieu les *permanences* de l'histoire, parmi lesquelles l'illustre savant avait rangé le *milieu naturel* et la *race*, réalités qui relèvent du domaine propre de la morphologie sociale tout autant que de celui de la géographie humaine ou de l'anthropologie. Sur les rapports qu'on peut établir entre ces *permanences* d'une part et histoire ou sociologie de l'autre nous nous promettons de revenir dans un autre contexte. Nous nous contentons pour le moment de relever un passage d'une leçon inaugurale de Iorga, datant de 1935 et inti-

²² N. Iorga, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, t. I, Paris, 1926, p. X.

tulée : *Vérité et erreur dans l'historiographie*²³. Parmi les sources d'erreur énumérées par l'auteur figure entre autres la méconnaissance du « phénomène historique pris en lui-même. » Le passage, à vrai dire, est loin d'être clair et on surprend l'effort du Maître d'exprimer une pensée encore en voie de gagner ses contours, mal préparée pour pouvoir indiquer sans ambages ses véritables intentions. Si, pourtant, nous nous sommes arrêté sur ce petit texte, c'est que nous sommes persuadé d'avoir saisi son importance pour la pensée historique de Iorga. L'exemple qu'il nous propose pour fixer ses idées nous aide, pensons-nous, à deviner leur sens. Il s'agit de la guerre et Iorga observe qu'on écrit sur la guerre sans trop savoir toujours ce que c'est, sans en avoir eu l'expérience directe. Pour pouvoir comprendre telle guerre localisable en telle époque et sur tel territoire il faut d'abord savoir ce qu'est la guerre *en soi*. On penserait à une essence que Iorga se plairait d'appeler, paradoxalement, *phénomène*. Peut-être vaudrait-il mieux parler du fait, à la fois historique et social, qui devient événement dès qu'il s'insère dans le temps historique, et par là il acquiert une sorte de « vie à lui » (*viață a lui*) susceptible d'une évolution propre, tandis que — ajoutons-nous — le fait demeure relativement inchangé. Celui-ci peut et doit être connu pour que l'on puisse comprendre ses manifestations, mais on n'arrive à le saisir qu'à travers ceux-ci. C'est à cause de cela que les manifestations doivent être étudiées partout où elles se produiraient.

Sous les apparences trompeuses d'une sorte de métaphysique expérimentale, nous pensons qu'il s'agit plutôt de la manière d'élaborer un concept empirique, un concept structural, pour employer la terminologie de Freyer. Puisqu'il s'agit d'un fait social autant qu'historique (la guerre) et d'un concept structural, nous nous retrouvons en pleine sociologie, et la pensée de Nicolas Iorga rejoint la science des faits sociaux, cette fois-ci, sur un plan spéculatif. Comme Max Weber le faisait remarquer, ce que les concepts sociologiques perdent peut-être par leur relative vacuité, ils gagnent en échange par leur précision accrue (*gesteigerte Eindeutigkeit*) et c'est ce qu'en définitive cherchait Iorga, pour conjurer l'erreur qui rôde autour des historiens.

Si notre interprétation se trouve fondée, nul ne contestera l'importance du passage analysé par nous. Les contacts insoupçonnés jusqu'ici du savant historien roumain avec la pensée sociologique valaient bien la peine d'être relevés. Est-ce à dire que Nicolas Iorga, à la fin de sa vie, s'était

²³ *Generalități*, p. 209. Parce que nous ne pensons pas que le texte en question puisse être aisément traduit et pour donner la possibilité d'un contrôle rapide de nos assertions nous en reproduisons ce qui nous paraît essentiel, dans la langue où il fut conçu :

« Dar greșeli se fac în istorie și dacă nu se cunoaște *fenomenul istoric* în el însuși, la care se raportează pentru momentul acela ceasul X sau Y, care este o manifestare a fenomenului, dar își are și o *viață a lui*, care evoluează de la sine. Și fenomenul acesta de istorie nu este așa de ușor de prins, cum s-ar crede. Cutare scrie despre război, dar ce știe el ce este războiul? Poate nici nu l-a văzut în epoca lui . . . Prin urmare, fenomenele acestea mari din care se combină istoria, trebuie cunoscute în ele înseși pentru ca localizarea sau personificarea lor să fie înțeleasă în cutare caz particular. Aceasta înseamnă să cercetezi fenomenul pretutindeni pentru a vedea care sint necesitățile inerente lui ».

orienté, sans s'en douter, vers une discipline qu'il n'avait épargnée de ses flèches quarante ans durant? Nous ne le pensons pas. Nous croyons plutôt que c'est la sociologie, trop rarement rencontrée par Iorga, science encore jeune et vigoureuse, qui se soit dirigée toujours davantage, au moins dans quelques-uns de ses secteurs, vers une compréhension à la fois plus équitable et plus large de la réalité historique. C'est avec cette nouvelle sociologie, qui avait retrouvé sa véritable profondeur par ses efforts pour saisir les coordonnées historiques des faits sociaux, que l'illustre historien eût, sans doute, fini par s'accorder et c'est peut-être avec son aide qu'il eût mené à terme sa longue enquête, si tragiquement interrompue, sur le passé de l'humanité.

N. IORGA ET LES FORCES MOTRICES DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE

V. LIVEANU

de l'Institut d'Histoire « N. Iorga »

N. Iorga avait commencé son activité d'historien au moment où, sur le plan national et international, l'historiographie allait à la recherche de nouvelles voies. L'affirmation du marxisme et du mouvement ouvrier dans la vie sociale se manifestait aussi par l'accroissement de l'influence générale du matérialisme historique et par l'apparition de l'historiographie marxiste.

Entre 1888—1893, lorsqu'il était jeune, N. Iorga était entré en relations avec les milieux socialistes de notre pays et avec leurs revues, où il a collaboré. Ainsi, il a eu l'occasion de connaître, dès sa jeunesse, les conceptions socialistes du temps et il a lu l'œuvre de Karl Marx « Le capital ».

En tant qu'auteur d'articles sur la Roumanie publiés dans *La Grande Encyclopédie*, œuvre élaborée par les personnalités les plus marquantes de la culture française de la fin du siècle dernier, N. Iorga a fait paraître dans cette Encyclopédie — et en un certain sens, dans le circuit international de la culture — un article élogieux consacré à Constantin Dobrogeanu-Gherea, le théoricien du socialisme en Roumanie et à son ouvrage « La conception matérialiste de l'histoire ».

Mais, à partir de 1894, N. Iorga a cessé de fréquenter les cercles socialistes, en se situant sur des positions opposées au mouvement socialiste.

Dans la pensée historique non marxiste on remarquait un certain effort pour la recherche des grandes lignes du développement historique et des fondements théoriques de l'historiographie. Sur cette voie se situaient aussi les ouvrages d'A.D. Xenopol, le plus respecté maître que N. Iorga ait eu. Même lorsque notre historien est devenu adversaire du matérialisme historique, il a été préoccupé, lui aussi, par le problème de déchiffrer les grandes lignes du développement historique.

Les préoccupations de Iorga ayant trait à la théorie de l'histoire ont eu comme point de départ non pas le problème des facteurs du développement historique, mais celui de l'objet et du caractère de la recherche historique.

L'une des idées maîtresses de sa conception historique a été que l'objet de l'histoire devait être l'étude de la vie humaine, dans sa totalité. Dès ses premiers écrits, N. Iorga a critiqué l'érudition sèche, limitée à l'accumulation de faits exacts mais disparates, manquant de rapport entre eux.

Selon lui, la différence entre un érudit et un historien consiste dans le fait que ce dernier a le don d'évoquer une vision globale de la vie humaine. En opposition avec tous ceux qui ramenaient l'histoire à la simple narration des événements politiques et militaires, à la présentation d'aspects fragmentaires de la vie sociale, N. Iorga soutenait l'unité de l'histoire, entre autres dans le sens qu'il fallait introduire dans l'étude de l'histoire *tous les peuples et tous les aspects de la vie humaine*.

Dans la leçon tenue lors de l'inauguration, en 1894, de ses cours à l'Université de Bucarest, le jeune professeur relevait le besoin de renforcer l'idée que « tous les genres de manifestations de la vie humaine ont le même droit de cité dans l'attention de l'historien »¹; il définissait alors l'histoire comme l'exposé systématique « *des faits — quelle que fût leur nature ... — par lesquels s'est manifestée, indifféremment du temps et du lieu, l'activité de l'humanité* »². Donc, dans l'histoire doivent être inclus tous les domaines de manifestation des activités humaines, et non seulement les faits se rapportant aux activités de gouvernement ou de création d'œuvres culturelles, comme c'était le cas pour la plupart des historiens de son temps. En précisant que l'histoire doit embrasser toutes les manifestations humaines, quelle que fût leur nature, sans tenir compte du temps et du lieu, N. Iorga envisageait — comme il l'expliquait lui-même d'ailleurs — la nécessité d'étudier « la préhistoire », autrement dit l'histoire dont on ne possède pas de sources écrites, donc de l'homme primitif. Il y exigeait aussi que l'on supprimât les notions de « barbares » et de « Kulturvölker », qui écartaient ou lésaient certains peuples en faveur d'autres³. De ce point de vue, c'était là une idée scientifique avancée, en un temps où « l'histoire universelle » était artificiellement restreinte par les historiens non marxistes à un petit groupe de peuples élus, considérés à tort comme étant les seuls en état de créer une culture originale.

Chez N. Iorga, l'intégration de tous les aspects de la vie humaine dans l'histoire devait être jointe à l'idée que le développement historique est, d'abord, le résultat d'une pluralité de facteurs où s'affirme la force créatrice de l'homme. Cela est en même temps un élément décisif dans la conception historique de N. Iorga, fait qui a été insuffisamment relevé dans les ouvrages qui lui ont été consacrés, à savoir que l'intégration dans l'histoire de tous les aspects de la vie humaine était liée à la conviction de la *dépendance sociale* des actions humaines, du rôle déterminant que joue le *milieu social* dans le déroulement des actions historiques.

Dans l'un de ses premiers articles, notamment dans un compte rendu concernant le premier volume des « Etudes critiques » de Dobrogeanu-Gherea, N. Iorga estimait, en effet, que cet ouvrage « consacre son auteur comme maître de notre critique scientifique et que nous tous, qu'il

¹ N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », Bucarest, 1944, p. 23.

² *Ibidem*, p. 10.

³ *Ibidem*.

dépasse de beaucoup, nous lui serons redevables de son travail consciencieux et sérieux, et nous serons fiers de marcher sur ses traces »⁴.

Dans ses premiers articles, où il se déclarait l'adepte de l'école de la critique scientifique, N. Iorga introduisait des remarques critiques d'orientation divergentes ; en passant de Dobrogeanu-Gherea à Taine et à Sainte-Beuve, le jeune historien soulignait que l'analyse d'une œuvre « doit mettre en évidence les liaisons étroites qu'il y a entre elle et le milieu naturel, physique et social »⁵, et il ajoutait : « comme tous les phénomènes de la vie humaine, l'apparition et le développement des genres littéraires ont des causes insoupçonnées, dont les racines se trouvent dans l'organisation de l'Etat où vit son créateur »⁶. L'idée de l'influence du milieu social revient constamment dans les écrits de N. Iorga : « Tout ce que nous faisons est un acte social »⁷. « Dans une société, tout objet dans n'importe quel domaine présente une interdépendance (ont des rapports de dépendance entre eux). La culture d'une époque reflète la constitution politique du temps, de même que l'organisation politique d'un moment donné a une analogie avec la poésie qui lui était contemporaine »⁸. En 1935, N. Iorga affirmait que « dans l'histoire il y a „la nécessité d'une vérité du milieu", c'est-à-dire „une vérité comportant le milieu moral et celle du milieu matériel" »⁹ car « les faits ne se projettent pas seulement sur le milieu, mais ils en sont même influencés et déterminés »¹⁰. L'idée de l'influence du milieu social sur les actions historiques est l'une des idées constantes dans la pensée historique de N. Iorga. Dans *Philippe de Mézières* — sa première monographie, qu'il venait de publier en 1896 à Paris —, N. Iorga remarquait que ce noble picard, devenu chancelier du royaume de Chypre et écrivain militant pour la croisade, est un véritable représentant de la société de son temps, de « ces bons vieux temps » de la chevalerie du XV^e siècle qui l'ont formé.

En 1923, N. Iorga fait paraître un livre dont le titre est bien significatif : « L'histoire de l'art médiéval et moderne en rapport avec le développement de la société ». L'ouvrage, lisait-on dans la préface, « cherchait à montrer l'effort de l'auteur de présenter une synthèse du développement artistique à la fin de la civilisation antique, en rapport avec la vie générale de la société. Car, d'après mon opinion, l'art est explicable seulement par la société à laquelle l'art doit être applicable ». En faisant le compte rendu de ce livre, peu de temps après sa parution, l'historien communiste Petre Constantinescu-Iași, tout en soulevant des critiques à l'égard des inconséquences de l'auteur dans l'application du principe énoncé, ne peut s'empêcher cependant de l'apprécier comme « le triomphe d'une conception

⁴ N. Iorga, *Ion Gherea*, publié dans « Lupta » des 26 et 27 mars 1890.

⁵ *Ibidem*.

⁶ N. Iorga, « Pourquoi n'avons-nous pas de romans », dans « Lupta » du 17 avril 1890.

⁷ N. Iorga, *Observații ale unui nespecialist asupra istoriei antice*, Bucarest, 1916, p. 7.

⁸ *Ibidem*, p. 185.

⁹ N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 205.

¹⁰ *Ibidem*, p. 207 (souligné dans l'original).

historique vouée à un grand avenir » — celle de la conception matérialiste de l'histoire ¹¹.

De ce point de vue, il faut que nous examinions maintenant « l'Histoire des Roumains », publiée par N. Iorga dans les dernières années de sa vie, entre 1936—1939. L'empereur Trajan apparaissait et apparaît, certes, dans tout traité d'histoire concernant la Roumanie. Comment est-il envisagé par N. Iorga dans son « Histoire des Roumains » ? « Pour mieux comprendre l'œuvre grandiose accomplie par Trajan, et glorifiée à juste titre, il ne suffit pas d'étudier seulement la biographie de cet homme exceptionnel, mais il s'impose surtout de reconstituer le milieu social qui l'a vu naître » ¹². N. Iorga explique la décision de Trajan d'aller à la conquête de la Dacie par la poussée d'un courant romantique, par un esprit d'épopée qui s'était fait jour à Rome et qui incitait les hommes à des actions risquées, extraordinaires et glorieuses. Or, ce « besoin de gloire » qui planait dans le ciel de Rome est déterminé par les troubles politiques qui existaient au sein de la classe dirigeante de Rome. L'action de Trajan correspond, en somme, à cet état d'esprit qui s'était formé dans l'armée romaine après plusieurs règnes sans actions militaires et comme une réaction contre son prédécesseur Nerva, qui se caractérisait par le retour au Sénat et au gouvernement républicain, à ce que l'on a appelé le « régime civil » ¹³.

Si l'on prend les titres des volumes composant « l'Histoire des Roumains », titres qui coïncident avec les dénominations données par N. Iorga aux périodes successives de notre histoire nationale — les « Fondateurs », les « Chevaliers », les « Braves », les « Monarques », les « Réformateurs », les « Révolutionnaires » —, l'on dirait que le déroulement de l'histoire de notre patrie était dû exclusivement « aux chefs », en la réduisant ainsi aux actions historiques des grandes personnalités. Rien de plus faux. Dans les dix volumes de « l'Histoire des Roumains », N. Iorga remarquait que « le caractère de notre vie, dans le passé, résidait dans les rapports étroits avec le milieu environnant » ¹⁴. Une lecture attentive de cette monumentale synthèse réalisée par N. Iorga nous fait voir le vrai sens des titres susmentionnés, liés dans la conception de son auteur non pas à la succession de leurs « chefs », mais aux changements intervenus dans le *milieu historique*, qui sont concrétisés par l'évolution du *milieu spirituel*, voire par *l'état d'esprit général* dont les représentants ont été les « chevaliers », les « braves », les « monarques » ou les « réformateurs » qui se sont succédé à la tête des Etats roumains.

Pour ce qui est de la signification que N. Iorga voulait donner au phénomène historique du passage d'une époque à l'autre, il est bien important de remarquer l'observation suivante faite par l'auteur sur la transition de l'époque des « chevaliers » à celle des « braves ».

¹¹ « Archiva », XXII^e année, janvier 1925, p. 76—77.

¹² N. Iorga, « Histoire des Roumains », I^{er} tome, II^e partie, Bucarest, 1936, p. 129.

¹³ *Ibidem*, p. 177.

¹⁴ N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 346.

Après l'expédition de Ștefan Rareș en Transylvanie, en 1552, tout autour de notre pays se passèrent des événements qui changeaient non seulement l'état de choses de la Valachie, mais qui marquèrent aussi le début d'une nouvelle époque. « Car, depuis longtemps déjà, le caractère chevaleresque d'un Etienne le Grand ou d'un Bogdan, qui, cherchant à défendre le pays, se mettaient à la tête de leur armée et mouraient face à l'ennemi, ou d'Etienne le Jeune, qui offrait à tous une alliance contre les Turcs... était près de s'éteindre ». Ce qui s'ensuivra, « ce ne sera plus une action chevaleresque » mais une des ces « *preuves de bravoure* qui se multiplieront, devenant ainsi un fait habituel, propre à cette époque »¹⁵. Le problème soulevé par Iorga, ayant trait à la distinction entre « chevaliers » — dont l'idéologie était celle de la croisade, de la lutte « pour la croix », contre « les païens » — et « braves », caractérisés par leur « désir d'héroïsme » à tout prix, quel que soit l'idéal, est bien intéressant pour l'étude de la mentalité collective, ce qui vaudrait une analyse plus ample. Mais, ce que nous voulons souligner par le présent exposé, c'est la conception de l'auteur que les lignes générales du développement historique ne sont pas déterminées par la succession des gouvernants, mis bien par l'enchaînement des faits « habituels », « normaux », propres à une société, l'activité des chefs d'Etat y incluse.

En ce sens, la conception historique de N. Iorga sur la dépendance sociale des actions historiques présentait des traits particuliers. Ses vues à l'égard de l'histoire, comme étude de la vie humaine dans son ensemble et de l'influence du milieu social sur les hommes, l'ont conduit à une étude plus complexe, embrassant tous les aspects de la vie humaine, voire même l'histoire économique. De ce point de vue, N. Iorga a écrit une histoire du commerce roumain et une autre de l'industrie chez les Roumains ; il a publié de nombreux documents et des études sur l'histoire des relations agraires dans notre pays, de même que des livres concernant l'histoire du commerce international, médiéval et moderne. Dans les traités et les monographies, comme ceux ayant trait à l'histoire nationale, à l'histoire du monde et de Byzance ou bien à l'histoire de l'Empire ottoman, partout on trouve des alinéas, des chapitres et, bien entendu, beaucoup de renseignements se rapportant à la vie économique.

N. Iorga a renouvelé ainsi l'histoire économique de la Roumanie, en mettant en circulation non seulement de nouvelles sources — il est le premier historien roumain qui ait publié des livres de compte (appartenant aux princes régnants, aux boyards, aux cités) et des documents concernant les villes, les négociants, les artisans —, mais aussi par les conclusions qu'il tirait des sources étudiées. Il suffit de rappeler que, jusqu'à N. Iorga, dans les ouvrages ayant en vue le passé économique des Principautés roumaines, on estimait que l'Empire ottoman avait monopolisé, jusqu'au traité d'Andrinople (1829) l'entière exportation des pays roumains. Dans la préface au X^e volume des « Documents Hurmuzaki » (préface qui constitue une innovation de méthode dans l'historiographie roumaine, dans le sens qu'un volume de documents soit précédé par une vaste étude

¹⁵ N. Iorga, « Histoire des Roumains », VI^e vol., p. 396, Bucarest, 1937.

introdutive ayant un caractère de synthèse), le jeune historien d'alors démontrait l'existence et le développement d'une exportation roumaine même dans les conditions du monopole turc, qui a) était appliqué seulement sur certains produits d'exportation roumains, qui b) par le traité de Kutchuk-Kaïnardji (1774) avait été restreint et c) qu'en pratique ce monopole était toujours limité par une ample contrebande. L'historiographie marxiste a reçu et a fait valoir cette découverte essentielle pour la compréhension de l'apparition et du développement du capitalisme dans notre pays.

N. Iorga n'a jamais nié l'influence des conditions matérielles de vie, des facteurs économiques et sociaux sur le développement historique, en reconnaissant que « tout facteur idéal doit se réunir à un ou à plusieurs facteurs matériels en vue de produire quelque chose »¹⁶. Par « facteurs matériels » il désignait les conditions économiques, les relations des classes et des catégories sociales, mais aussi les institutions et les organisations politiques. Il n'est pas rare que les phénomènes politiques, militaires et culturels aient été expliqués, dans ses ouvrages, par les facteurs économiques-sociaux. Nous allons présenter une série d'exemples convaincants en ce sens, non pas pour soutenir à tout prix leur valabilité actuelle, mais simplement pour illustrer la présence des explications matérialistes dans l'œuvre de N. Iorga.

Dans les guerres menées par les pharaons de l'Égypte antique « il n'y avait pas un but vers ce que nous appelons „gloire”, mais chez eux, comme en Mésopotamie, la pénétration de l'armée était en somme la recherche des matières premières nécessaires à leur civilisation plus avancée »¹⁷. L'expansion babylonienne, semblable à celle assyrienne, s'explique par le besoin de conquérir les routes commerciales des caravanes, les esclaves et les produits naturels¹⁸. L'écriture démotique de l'Égypte antique, l'idée de loi en Chaldée, l'alphabet phénicien, tous sont issus des besoins du commerce¹⁹. Dans les États de l'Orient antique, l'homme se sentait dominé par les dieux, c'est pourquoi il attribuait tous les événements de sa vie à la volonté des dieux. Le sentiment de *l'individualité humaine*, de la *capacité créatrice* indépendante de l'homme est né dans la Grèce antique, grâce à des conditions sociales-économiques propices. La fondation de nombreuses et nouvelles cités-colonies, dans tous les coins du monde méditerranéen, a rendu à l'homme la conscience de son pouvoir de créer quelque chose de neuf²⁰. C'est ainsi que se sont développées la « spécialisation », la division du travail, la diversification des professions²¹. Le commerce devient un facteur primordial pour la « diaspora » grecque²², on frappe de la mon-

¹⁶ N. Iorga, « Facteurs matériels de l'histoire contemporaine », I^{er} vol., Bucarest, 1931, p. 118.

¹⁷ N. Iorga, « Matériaux pour une historiologie humaine », Bucarest, 1968, p. 103 ; cf. p. 120.

¹⁸ *Ibidem*, p. 201–202.

¹⁹ *Ibidem*, p. 150, 212, 214, 224, 273.

²⁰ N. Iorga, « Observations d'un non spécialiste sur l'histoire antique », p. 108.

²¹ *Ibidem*, p. 108–109.

²² *Ibidem*, p. 109–110.

naie et le « négoce au moyen de l'argent enrichit ainsi l'initiative individuelle »²³. C'est de la sorte que « chez les Grecs prit naissance une classe dont la vie n'est plus fondée sur la tradition du passé, ... tradition d'ordre divin, mais sur ce qui allait devenir une tradition dans l'avenir, leur propre activité humaine »²⁴.

L'expansion ottomane dans l'Asie mineure et dans la Péninsule balkanique a suivi la route des caravanes, les voies commerciales dont voulaient s'emparer les Turcs-Ottomans²⁵.

Selon les affirmations de N. Iorga, le développement des latifundia cultivés par des esclaves en Italie et la concurrence du blé apporté d'au-delà des mers, qui ont réduit à la misère les paysans de l'Italie antique, ont donné cours à un puissant mouvement d'émigration des paysans d'Italie qui sont partis pour la Dacie même avant la conquête des Romains — ce qui a rendu possible, plus tard, la romanisation de la Dacie²⁶.

La formation de la Valachie et de la Moldavie comme deux Etats séparés est expliquée par N. Iorga, entre autres, par l'existence de deux routes commerciales séparées, l'une qui unissait la Transylvanie aux régions byzantines, et en général sud-danubiennes, et la seconde, qui, en passant par la Moldavie, joignait Lvov, Cracovie au littoral de la mer Noire et même à Caffa, colonie génoise en Crimée²⁷.

Les exemples cités, visant seulement à illustrer la variété et la richesse des suggestions que renferment les ouvrages de N. Iorga, ne nous permettent, certes, pas de tirer la conclusion que N. Iorga fait partie du courant « économiste ». Et cela parce qu'il s'est occupé de tous les domaines de l'histoire, depuis l'histoire militaire, où il a donné notamment la première synthèse concernant l'histoire de l'armée chez les Roumains, à celle culturelle, où il a présenté tant de synthèses et de découvertes (à savoir, d'abord la découverte et la publication du premier document écrit en roumain — la lettre datée de 1521, écrite par Neacșu de Cîmpulung — et la découverte du fait que l'écuyer Constantin Cantacuzène n'a pas été seulement un homme politique, comme on le croyait jusqu'à N. Iorga, mais aussi un grand lettré, l'auteur de l'« Histoire de la Valachie »).

Même si N. Iorga reconnaissait le rôle décisif joué par les conditions de la vie matérielle dans certains phénomènes et processus historiques, il convient de dire tout d'abord que parmi ces conditions, son attention s'est arrêtée premièrement sur le commerce et la circulation monétaire, sur la fiscalité et la nature de la consommation. Il examine aussi, en divers

²³ *Ibidem*, p. 110.

²⁴ *Ibidem*, p. 111.

²⁵ N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I^{er} tome, XIII^e partie, p. 208, 209, 213 et 214 ; *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*, Bucarest, p. 8—9 ; *Cours d'histoire universelle*, 1935/36, p. 480.

²⁶ N. Iorga, « Observations d'un non spécialiste sur l'histoire antique... », p. 191—192 ; « Histoire des Roumains », I^{er} vol., II^e partie, p. 8 et suiv. Après que N. Iorga ait formulé cette idée, elle a été reprise par d'autres chercheurs, qui ont admis la présence de certains éléments romains dans la péninsule balkanique et en Dacie avant la conquête romaine.

²⁷ N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I^{er} vol. Bucarest, 1933, p. 10 ; « Histoire des Roumains ». III^e vol., Bucarest, 1937, p. 22.

cas, les relations de classe, par exemple lorsqu'il présente Michel le Brave comme appartenant « à cette *classe de boyards valaques* » qui s'était élevée dans la seconde moitié du XVI^e siècle et « qui s'évertuait à dépenser, par tous les moyens, les richesses accumulées, les pouvoirs qui résultent de la conscience de cette fortune et de la suprématie qui en découlait »²⁸.

Mais surtout, N. Iorga accordait de l'importance historique, pas tant aux régimes sociaux ou aux classes sociales des sociétés basées sur l'exploitation, mais aux groupes et aux catégories sociales. En caractérisant ses travaux sur le développement des institutions politiques en Europe, il avoue avoir cherché à « préciser d'une part les rapports existant entre le mode de vie humaine au long de l'histoire et les institutions qui sont nées du développement des différents groupements sociaux »²⁹. Quant aux forces de production, N. Iorga s'y intéressait, relativement, fort rarement. N. Iorga ne se rendait pas compte du rôle décisif du mode de production dans le développement historique, ne distinguait pas le rôle primordial de la structure sociale-économique dans l'articulation des diverses structures sociales, dans la configuration du milieu social. Mais l'immense quantité de *faits* accumulés dans l'œuvre de N. Iorga, de même que ses *idées profondes*, ayant trait à la connexion des phénomènes historiques les plus divers, et apparemment disparates, et au conditionnement social de ces phénomènes, représentent, si elles sont interprétées d'une manière critique, en partant du matérialisme historique, une aide précieuse pour ceux qui veulent déchiffrer les ressorts intimes des sociétés passées.

La force motrice décisive, non pour un phénomène historique ou pour un autre, mais pour le processus historique pris *en son ensemble*, était, selon l'avis de N. Iorga, le développement de l'esprit, plus exactement du *milieu spirituel*, de *l'état d'esprit* collectif. L'idée de la détermination des événements historiques à partir du milieu social se transforme ainsi, en dernière analyse, dans l'idée du rôle déterminant du *milieu social spirituel*, donc de la *conscience sociale*, dans le développement historique. L'histoire c'est l'histoire de la civilisation et « dire civilisation c'est entendre un état d'âme, car tout ce qui existe, tout ce qui est constaté par les monuments du temps passé, n'est autre chose que la réalisation de différents états d'âme »³⁰. « Tout changement profond dans une société découle d'un état d'esprit particulier à cette société »³¹. « Ce sont ces états d'esprit qui dominent tout. C'est dans ces états d'esprit que réside la force motrice de toute évolution historique... »³².

N. Iorga estime que ce n'est pas la conscience individuelle qui est la force motrice essentielle de l'histoire, mais, au contraire, la *conscience collective, sociale*. « L'âme commune d'une société — mentionnait N. Iorga en 1937 — renferme tout ce que les hommes donnent pour elle, et ce quel-

²⁸ N. Iorga, « Histoire de Michel le Brave », Bucarest, 1968, p. 100.

²⁹ N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 345.

³⁰ N. Iorga, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, Paris, 1926, 1^{er} vol., p. 1.

³¹ N. Iorga, « Histoire contemporaine », 1^{er} vol., Bucarest, 1930, p. 30.

³² N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 252.

que chose de neuf qu'on appelle „l'esprit d'une époque". L'histoire de n'importe quel temps n'est, somme toute, que la manifestation sous une certaine forme de l'esprit de ce temps »³³. L'historien se distingue de l'érudit justement par sa capacité de saisir « l'esprit de l'époque »³⁴. « Même lorsque nous voulons présenter un individu³⁵, nous revenons toujours à ces phénomènes spirituels de groupe, à ces actes sociaux ».

L'activité sociale découle de l'activité des gens doués de conscience et la conscience sociale intervient, en effet, dans tout phénomène historique, elle jouit d'une certaine autonomie, d'une indépendance relative à l'égard de l'activité matérielle de la société. La conscience sociale ne plane pas dans les sphères éthérées, elle n'est pas indéterminée. La psychologie collective — plus exactement la psychologie nationale —, affirmait N. Iorga à un moment où il identifiait la psychologie collective avec celle nationale, « est la résultante d'un nombre infini de facteurs, dont les plus importants paraissent être les plus insignifiants »³⁶. Suivie jusqu'au bout, cette idée mène à la conclusion que l'existence sociale a un rôle décisif dans le développement de la conscience sociale. N. Iorga n'est pas arrivé à cette conclusion, mais son effort de saisir les états d'esprit des sociétés qu'il étudiait et le résultat auquel il en est arrivé sont particulièrement utiles pour tous ceux qui, en partant de l'examen des actions et des faits historiques, veulent discerner les forces motrices profondes du développement social.

Les gens agissent dans l'histoire poussés par certaines idées, par certains sentiments et buts. Le matérialisme historique ne nie pas le rôle des états d'esprit dans l'histoire, mais il cherche seulement à les expliquer en tenant compte des conditions matérielles de la vie sociale. Pour comprendre le déroulement concret de l'histoire il faut envisager les états d'esprit des participants à ces événements, c'est-à-dire il faut examiner *l'état d'esprit de la société*. L'influence décisive de la base matérielle, du mode de production sur le développement général de la société ne s'exerce pas d'une manière automatique ou sur une voie insaisissable, cachée, mystérieuse, mais par *l'intermédiaire de la conscience sociale*. La connaissance de *l'évolution de la conscience sociale* est l'étape intermédiaire, nécessaire en vue de connaître réellement le mode par lequel le développement des conditions de vie matérielle de la société explique les différentes actions historiques, les divers événements, les phénomènes, les processus historiques.

Pour expliquer la conscience sociale il faut premièrement la connaître, et pour saisir son évolution il est nécessaire d'acquérir une riche information, des connaissances variées, de la hardiesse scientifique.

N. Iorga envisageait l'intérêt de ses travaux non pas dans les faits isolés, mais dans le système qui les a fait naître. Quelques-uns des écrits de N. Iorga paraissent à la première lecture un amalgame de faits, insuffisamment systématisés. Cela s'explique par le fait que leur auteur voulait

³³ *Ibidem*, p. 231.

³⁴ *Ibidem*, p. 168.

³⁵ *Ibidem*, p. 234.

³⁶ *Ibidem*, p. 147.

évoquer la vie du passé par des faits significatifs mais bruts, présentés tels qu'ils se sont succédé chronologiquement. Mais, si l'on suit attentivement le fil de ses écrits, la signification des faits qui s'y enchaînent, les explications inattendues, les idées surprenantes par le nouvel horizon qu'elles ouvrent, qui jaillissent soudain, ce que le lecteur y découvre alors, maintes fois, c'est justement l'évolution des états de l'esprit, de la conscience sociale, et cette découverte permet au chercheur d'aujourd'hui d'aller de l'avant, d'expliquer l'évolution de cette conscience.

Nous allons présenter en ce sens deux exemples : un exposé abrégé de « l'Histoire des Roumains », rédigé par N. A. Constantinescu³⁷ et publié par N. Iorga, remarquait que le VII^e volume de « l'Histoire des Roumains » était destiné à l'analyse des chroniques de la première moitié du XVIII^e siècle « en vue de révéler l'état d'esprit des boyards », dans le but de « vérifier le reflet de l'état d'esprit de la classe à laquelle l'écrivain appartenait »³⁸. Les conclusions ainsi formulées, de même que la méthode employée, ont été utilisées par les historiens marxistes qui, de plus, ont situé la classe des boyards dans l'ensemble du mode de production féodal, dans l'organisation sociale féodale.

Dans le même volume, N. Iorga a radicalement rompu avec l'ancienne tradition historiographique, d'après laquelle l'époque des règnes phanariotes de 1711 à 1821 a représenté une seule époque de l'histoire nationale. N. Iorga estimait que, jusqu'en 1776, s'étendait l'époque des « réformateurs », caractérisée par un état d'esprit réformateur, et, après cette date, a commencé une autre époque, celle des « révolutionnaires », celle d'un état d'esprit révolutionnaire. « De ce point de vue, donc, c'était pour la première fois qu'un historien roumain, en découvrant les causes secrètes du changement des états d'esprit, allait abandonner les vieilles étiquettes dépourvues de sens d'une division de l'histoire des Roumains, à caractère presque intangible par son unité extérieure : l'époque phanariote »³⁹. Il y faut ajouter que les dénominations mêmes données aux époques comprises entre les années 1711 et 1821, les « réformateurs » et les « révolutionnaires », montrent que N. Iorga saisissait les progrès réalisés par la société roumaine au temps de la domination phanariote. La négation de tout progrès de la société roumaine dans l'intervalle 1711—1821, soulignait N. Iorga dans l'un de ses premiers ouvrages, serait l'acceptation, sans raison, d'une rupture dans la continuité de l'histoire nationale et empêcherait la compréhension de l'évolution ultérieure, progressiste, des Pays roumains.

A l'égard de la suppression des préjugés concernant toute l'histoire du XVIII^e siècle, comme pour d'autres périodes de l'histoire nationale⁴⁰, le jeune historien remarquait en 1898 : « Il est bien et beau d'écarter le mensonge des panégyristes, avant tout et par-dessus tout simplement pour

³⁷ N. A. Constantinescu, *op. cit.*, p. 119.

³⁸ *Ibidem*, p. 118.

³⁹ *Ibidem*, p. 118.

⁴⁰ N. Iorga, « Deux conférences », Bucarest, 1898, p. 54—59.

le fait que c'est un mensonge . . . Dans la science que je cultive j'ai la tâche de dire la vérité, et j'affirme être capable d'accomplir cette tâche »⁴¹.

L'historiographie marxiste roumaine a repris la conclusion de N. Iorga concernant les progrès réalisés par la société roumaine du XVIII^e siècle. Si N. Iorga considérait l'année 1776 comme le commencement d'une nouvelle époque, celle des révolutionnaires, dans l'historiographie marxiste roumaine on estime aussi que l'année 1774 (pendant laquelle le monopole turc sur l'exportation roumaine a été réduit en grande mesure et pendant laquelle s'est produit, en général, une certaine restriction de la domination ottomane) a représenté un moment crucial vers une époque de transformations révolutionnaires, vers une époque moderne. En allant plus loin, l'historiographie marxiste a dévoilé la base sociale-économique des transformations spirituelles et politico-institutionnelles, qui ont suggéré à N. Iorga l'idée d'une époque « révolutionnaire » ; elle a montré que la base des transformations de superstructure, saisies par N. Iorga, étaient dues, après 1774, à l'accélération du processus, véritablement révolutionnaire, de désagrégation de la féodalité et de développement du capitalisme. Et les faits sur lesquels cette dernière conclusion est fondée sont dus en grande mesure aux découvertes susmentionnées faites par N. Iorga relativement au développement au XVIII^e siècle — et notamment après 1774 — en dépit du monopole turc du commerce, des métiers et des manufactures, qui ont été étudiés par le grand historien. Il convient encore de rappeler les idées de ce savant à l'égard du rôle des masses et des personnalités. Prenant comme point de départ le rôle décisif de la conscience sociale dans le développement historique, N. Iorga considérait les personnalités seulement comme une incarnation de la conscience *collective*, et des tendances des sociétés dans lesquelles elles vivaient. « Je n'affirme pas que l'individu ne joue pas un grand rôle dans l'histoire. Il y a des individus qui, par leur seule apparition, ont contribué à ce que l'histoire prenne une autre voie. Mais, même lorsque l'individu intervient, il n'est autre chose que celui qui concentre les éléments spirituels de la société dans laquelle il vit . . . »⁴². En un style animé et coloré qui lui était caractéristique, N. Iorga constatait : « les héros, que l'histoire des vieilles conceptions et méthodes avait isolés des autres gens, tandis que d'autres historiens, plus récents, se sont vengés d'eux . . . , les héros reviennent au sein de ceux qui les avaient élevés et qu'ils ont conduits, nourris et éclairés, et qui, à la fin des fins, ont donné tous les éléments matériels, et bien plus, tous les éléments inconscients et sous-conscients ou moins conscients par lesquels l'intelligence supérieure ou la volonté surhumaine des héros a élaboré, magnifiquement, cette idée lumineuse et cette volonté qui guide et par lesquels leurs noms vivront toujours, mais sans qu'ils puissent seuls représenter une époque entière »⁴³.

⁴¹ *Ibidem*, p. 54.

⁴² N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 234.

⁴³ *Ibidem*, p. 90.

Une illustration de ces idées, telles que nous les avons montrées, a été, de fait, la périodisation de l'histoire de la Roumanie, effectuée d'après le critère des états d'esprit des chefs, qui reflètent l'évolution des états d'esprit sociaux des époques successives.

Dans ses travaux, N. Iorga s'est rapporté maintes fois aux mouvements sociaux des masses, omis ou ignorés par d'autres chercheurs de son temps, et, surtout, il s'est préoccupé du mode de vie des masses, de l'activité économique populaire, de l'art populaire. Il a signalé et étudié les normes juridiques populaires (en ce sens N. Iorga est un innovateur), de même que le mode d'employer les loisirs.

La manière de traiter ces problèmes révèle souvent un « idyllisme » prononcé. Le « solidarisme social » professé par N. Iorga, de même que ses appels politiques à l'impossible solidarité entre les exploités et leurs exploités, ne l'ont point empêché de saisir plus d'une fois les aspects des luttes de classe dans l'histoire, mais ils l'ont empêché de voir le rôle général des antagonismes, des luttes de classe, comme force *motrice essentielle et permanente* des sociétés basées sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Et surtout ils l'ont déterminé à voir dans les révolutions — qui représentent des moments culminants de l'activité indépendante des masses — des phénomènes essentiellement destructifs qui font interrompre le « développement organique », le progrès. Son attention a été surtout attirée par les masses paysannes, par les petits artisans ou négociants, par les esclaves — dans l'Antiquité —, mais il s'est arrêté moins, en étudiant l'époque moderne, à la classe ouvrière (quoiqu'il eût saisi et eût mis en évidence le rôle des masses pauvres de Paris pendant la grande Révolution française).

Par la mise en évidence de ces limites, nous sommes loin de vouloir amoindrir l'apport du grand historien, qui a élucidé tant de courants sociaux, tant de problèmes liés à la vie et à l'activité des masses ; au contraire, ces remarques ne représentent qu'une condition en vue de valoriser les idées de N. Iorga dans ce domaine essentiel de l'histoire.

Le problème des forces motrices est lié à celui des lois du développement social. N. Iorga n'entrevoyait pas la possibilité et la nécessité de découvrir les lois historiques⁴⁴, mais il attribuait à l'histoire la tâche de constituer des « types sociaux »⁴⁵. En saisissant l'unité dialectique, du général et du particulier, de ce qui peut se répéter ou non, N. Iorga soulignait que dans l'histoire, les faits ne se répètent pas *identiquement*, stéréotypés. « Les faits historiques ne se reproduisent jamais exactement, de même que les feuilles d'un arbre et les fleurs des jardins réapparaissent toujours autrement »⁴⁶. En même temps, N. Iorga soulignait la présence des côtés, des aspects qui peuvent se répéter pourtant dans des phénomènes qui ne se reproduisent jamais d'une manière stéréotypée. Dès 1926, dans la préface de sa synthèse de l'histoire universelle, il avait noté : « les événements his-

⁴⁴ *Ibidem*, p. 16—18, 216.

⁴⁵ N. Iorga, *Socoteală definitivă cu dl Pompiliu Eliade*, Bucarest, 1903, p. 13.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 95—96.

toriques ne sont que fort rarement nouveaux. Si nous les regardons moins superficiellement, nous verrons qu'ils se répètent »⁴⁷. Quelques philosophes et historiens ont vu une contradiction entre les écrits dans lesquels N. Iorga admettait la répétition dans l'évolution historique de l'humanité et les ouvrages où il soutenait que les faits historiques ne se reproduisent pas identiquement. Mais il n'y a là qu'une contradiction apparente⁴⁸. Chaque phénomène a quelque chose qui ne peut se répéter, mais il a, en même temps, quelque chose capable de se reproduire. C'est graduellement que N. Iorga est arrivé (comme il le souligne en 1937) à « une conception d'unité absolue de la vie humaine — quels que soient l'espace et le temps — » qu'il a dénommée *historiologie*, laquelle, en établissant et en exposant le déroulement concret des événements et des processus historiques, devait aboutir non pas à des lois, mais à des « similitudes, aux parallélismes, à la répétition historique, les éléments mêmes qui forment l'historiologie dont je parle »⁴⁹.

N. Iorga envisageait ainsi la répétition de phénomènes tels que les révolutions, les migrations, les guerres, de même que les répétitions moins évidentes. C'est ainsi qu'il a décelé dans l'iconoclasme byzantin des VIII^e et IX^e siècles, un mouvement religieux contre le culte des icônes qu'il expliquait par le mécontentement soulevé, dans les plus diverses classes et groupes sociaux, contre l'accumulation d'immenses richesses par le clergé, par les églises — un mouvement similaire à la Réforme luthérienne, aux mesures prises par Marie Thérèse et par Joseph II contre les monastères orthodoxes de l'Empire des Habsbourg, au conflit entre la Révolution française et l'Église, au mouvement pour la sécularisation des biens des monastères en Roumanie⁵⁰.

N. Iorga joignait aussi les répétitions historiques à ce qu'il nommait « les permanences de l'histoire » — le terre, la race, l'idée. Ces trois éléments, soulignait-il, sont constants au long des siècles et des millénaires et ils impriment au déroulement des événements certaines lignes, certains traits permanents qui mènent à la répétition persistante des mêmes phénomènes.

Il voyait dans l'idée, par quoi il entendait la vie spirituelle en général, le principal élément de permanence historique. Lorsqu'il parlait de la permanence de l'idée, il se rapportait à la permanence *non pas de toutes les idées*, mais de *certaines idées et états d'esprit*. Il a poursuivi, par là, l'évolution, la transmission et la persistance de l'idée de l'Empire universel, à partir des monarchies de l'Orient antique à l'Empire d'Alexandre le Grand et à l'Empire romain, à l'Europe occidentale du Moyen Âge, et à l'est chez les Arabes, les Byzantins, les Turcs, etc.

En parlant de races, dans le sens de groupes humains ayant certains traits physiques et biologiques communs, il condamnait en même temps

⁴⁷ *Ibidem*, p. 147, 161.

⁴⁸ M. Berza, « Science et méthode historique dans la pensée de N. Iorga », Bucarest, 1935.

⁴⁹ N. Iorga « Généralités concernant les études historiques », p. 217.

⁵⁰ N. Iorga, *Les origines de l'iconoclasme*, dans le « Bulletin de la section historique », tome X (1924), p. 8-9.

le racisme. Dans la communication faite au Congrès mondial d'histoire, en 1938 à Zurich, où il avait exposé ses idées sur les trois éléments formant la permanence de l'histoire, N. Iorga a précisé, faisant allusion à la propagande hitlérienne, qui soutenait l'existence des races pures, données une fois pour toutes et dont les « infiltrations » et les mélanges devaient être empêchés, même par la destruction des « races inférieures » : « On parle beaucoup de race et de racisme dans notre époque, car une certaine politique l'exige. En réalité, il n'y a pas de race qui soit cristallisée une fois pour toutes et qu'on doit protéger contre toute infiltration qui devrait être empêchée... L'anthropologie, et ses constatations absolues, est le plus grand ennemi des rigides conceptions raciales » ⁵¹.

Les notes de « l'Historiologie humaine », auxquelles il travaillait au moment où les « légionnaires » s'emparèrent de lui pour l'assassiner, comportaient aussi des critiques à l'adresse des aberrations hitlériennes concernant la « race germanique », soutenaient l'idée qu'il y a des *langues* indo-européennes, aryennes, mais non pas une *race* aryenne et que l'« homme blanc qui parle la langue aryenne et celui dont la langue présente des caractères d'organisation et de vocabulaire sémites ne se distinguent en anthropologie, en rien, si ce n'est dans certains aspects physiologiques » ⁵².

Il faut encore observer que dans quelques-uns de ses ouvrages, parmi les facteurs de « permanence humaine », N. Iorga énumérait aussi « les causes économiques, d'ailleurs souvent signalées, car elles s'imposent à quiconque a le sens des réalités humaines, de la vie permanente des sociétés » ⁵³ et parmi celles-ci il mentionnait les *occupations humaines* qui modifient la nature ⁵⁴.

Dans l'histoire il y a, certes, certains facteurs qui évoluent plus lentement, qui manifestent une permanence relative. Le traditionalisme proclamé par N. Iorga — au moins sous certains aspects et dans certaines périodes — en littérature, en art comme en politique, l'a conduit à contester le rôle historique, profondément progressiste des révolutions, et à surestimer les permanences historiques. Il préférerait chercher les continuités historiques, relever ce que dans la discontinuité il y a de continu, de persistant, et en ce sens il a révélé beaucoup d'éléments intéressants. Il a accordé moins d'attention à la fonction différente que le même élément permanent — institution ou idée — peut accomplir dans les différents stades de l'évolution sociale (par exemple à la fonction différente que l'« idée permanente » d'Empire universel a eu dans l'Antiquité, au Moyen Age, à l'époque moderne) ou à l'influence différente que la position géographique d'un pays a en rapport avec le développement de la technique des transports et de la technique en général.

⁵¹ *Ibidem*, p. 248.

⁵² N. Iorga, « Matériaux pour une historiologie humaine », Bucarest, 1968, p. 326 et 274.

⁵³ N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, tome I^{er}, p. 49.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 50, et « Les bases populaires de tout mouvement dans les Balkans », Bucarest, 1940, p. 16–18.

Ces remarques ne démentent certes pas l'existence des éléments de pérennité, de permanence historique. Les conditions géographiques, les caractéristiques biologiques de l'homme, les traditions (« permanences ») spirituelles, économiques et d'un autre genre, toutes ont une influence non décisive mais fort réelle sur le développement historique, dont ont déjà parlé les classiques du marxisme. Tous ces facteurs peuvent, en effet, imprimer certains traits ou phénomènes aux différentes sociétés, qui se transmettent d'une génération à une autre pendant des siècles et des millénaires, ayant une relative constance. L'application créatrice, dans la pratique des transformations révolutionnaires de la société, des lois historiques générales découvertes par la théorie marxiste, exige, entre autres, que l'on prenne aussi en considération les traditions, les héritages du passé, particuliers à chaque pays. De ce point de vue, il nous semble que l'idée de N. Iorga sur les « pérennités », les permanences historiques, contient un noyau rationnel et actuel et que cette idée vaut d'être examinée et vérifiée.

L'étude du problème des « permanences historiques » doit être envisagée dans son cadre réel, déterminé par le caractère relatif de toute « permanence », par le fait que la succession des régimes sociaux, des transformations progressives, en s'accumulant le long des décennies et des siècles, mène à la fin à des transformations radicales, révolutionnaires dans tous les domaines de la vie humaine.

En ce qui concerne le problème des répétitions historiques, les idées de N. Iorga ont de même un intérêt évident. Dans l'évolution historique il y a des traits généraux communs à plusieurs ou à toutes les sociétés, donc il existe certains côtés, phénomènes, situations qui se répètent dans des formes sociales différentes. N. Iorga relevait de telles répétitions et cela comportait un progrès considérable dans la compréhension du déterminisme historique. La reproduction des phénomènes ou des situations historiques doit être envisagée dans l'ensemble historique général de la structure sociale. C'est une chose le contenu concret de la révolution dans la société féodale, et il est tout autre chose dans la société bourgeoise, bien que, sans doute, *il y ait* des lois générales des révolutions et, par conséquent, des éléments qui se reproduisent dans toute révolution, d'après les remarques de N. Iorga. De même, les mouvements contre les biens ecclésiastiques — en nous rapportant aux observations de N. Iorga à l'égard de l'iconoclasme byzantin — sont différents en fonction des couches et des classes sociales qui prennent part à de tels mouvements, du stade général du développement social, mais le problème des traits généraux qui se répètent dans ces mouvements est, croyons-nous, intéressant et mérite d'être examiné.

Dans la littérature marxiste récente on a déjà formulé l'opinion que les historiens doivent s'occuper non seulement des lois générales de l'évolution sociale ou des lois des différentes formations sociales, mais aussi des lois qui se manifestent dans des situations historiques répétables, des régularités qui se manifestent dans les différents types d'événements, des circonstances concrètes. Les répétitions des situations historiques, dont l'importance a été puissamment mise en évidence par N. Iorga, représentent ainsi une des préoccupations actuelles de la pensée historique contemporaine.

Sans franchir le pas décisif, de la reconnaissance des répétitions historiques à l'admission de la « légité » historique, N. Iorga a saisi le rapport existant entre la *réitération* historique et la *nécessité* historique.

Ce n'est pas une seule fois que dans ses ouvrages N. Iorga a parlé de la « fatalité » ou de la « nécessité » de l'événement ou du processus historique étudié. Par là, la décision de Trajan de conquérir la Dacie est présentée comme une continuation de ce que Rome devait faire, poussée par les nécessités inéluctables du développement historique ⁵⁵.

L'idée d'unité organique de l'histoire est celle qui a conduit notamment N. Iorga à l'idée de la nécessité historique. L'histoire universelle est, selon lui, « le mouvement qui a un caractère organique, non pas accidentel ou fortuit, de la société humaine » ⁵⁶. « Car toutes les choses apparaissent *organiques* dans l'histoire, ce n'est pas un arrangement fortuit des choses disparates, mais d'éléments qui se sont réunis nécessairement » ⁵⁷.

C'est à la nécessité historique que N. Iorga attribuait quelquefois les répétitions historiques. L'histoire, considérait-il, est un assemblage de grands phénomènes qui se répètent, comme les guerres, les révolutions, etc. . . ., localisés ou personnifiés dans des cas particuliers ⁵⁸. Être historien signifie « chercher partout le phénomène pour discerner quelles sont les nécessités qui l'ont créé et qui lui sont propres » ⁵⁹.

La tâche de l'historien — affirmait N. Iorga — est d'établir « les grandes lignes au milieu des faits » et de déchiffrer celles du développement historique. « Les faits n'existent pas *pour* eux seuls, et n'existent pas seulement *par* eux ; leur manifestation est due à des actions puissantes, continues, profondes, qui s'extériorisent par leur entremise ; ainsi les faits sont seulement les manifestations de ces grandes forces, de ces facteurs décisifs, de ces développements dominants » ⁶⁰.

N. Iorga a publié bon nombre de recueils de sources, de nombreux livres et articles en vue d'établir certains faits. Ces sortes de travaux étaient pour lui des études préparatoires, en vue de créer des synthèses où il s'évertuait de mettre en lumière les grandes lignes du développement et des nécessités propres aux phénomènes étudiés. Parmi les mérites — si nombreux et si variés — qui ont consacré le nom de N. Iorga dans l'historiographie roumaine et universelle, il nous semble que le plus important de tous est l'effort permanent de déchiffrer les *lignes essentielles* des déroulements historiques.

L'œuvre de N. Iorga nous paraît être, même de nos jours, un vif stimulant pour les historiens, qui les incite à réaliser ce qui est, en effet, la grande vocation de la recherche historique, à savoir le fait de mettre en évidence les

⁵⁵ N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, Bucarest, 1935, p. 21.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 1.

⁵⁷ N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 161. Ensuite Iorga reprenait l'idée que les processus historiques ne se répètent pas exactement.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 209.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ N. Iorga, « Généralités concernant les études historiques », p. 88—89.

tendances fondamentales manifestées dans la succession concrète des événements.

Le marxisme n'a jamais prétendu détenir le monopole de la pensée créatrice, le monopole de la découverte de la vérité, du progrès de la culture, mais, par contre, il s'est affirmé et s'est développé par l'assimilation des réalisations des plus divers courants et orientations scientifiques et idéologiques. Mais le marxisme ne se limite pas à une simple accumulation éclectique d'idées glanées un peu partout : il procède à la *refonte critique*, à l'intégration organique des conquêtes réalisées par d'autres courants, dans le contexte de ses propres coordonnées, de son système de références basé sur les principes marxistes du matérialisme dialectique et historique. C'est une intégration qui donne un nouveau contenu, une nouvelle valeur aux idées élaborées par d'autres systèmes, et qui retient ce qui est rationnel dans ces idées et rejette le reste. Mais ce travail suppose une confrontation permanente avec les courants d'idées contemporains, aussi bien qu'avec ceux du passé.

La confrontation avec la pensée historique de N. Iorga révèle dans l'œuvre du grand historien une immense réserve de renseignements, d'idées lumineuses, actuelles, qui, valorisée d'une manière critique, apporte une inestimable contribution à la découverte de l'évolution concrète de l'histoire, de ses lois et de ses tendances fondamentales. L'exégèse, dans l'esprit de la conception marxiste de l'œuvre tout entière de N. Iorga, dans son extraordinaire ampleur et multilatéralité, constitue une tâche difficile et complexe, bien loin d'être épuisée, largement ouverte aux discussions créatrices.

VAL.-AL. GEORGESCU

de l'Institut des Etudes sud-est européennes
Membre de l'Académie des Sciences
Sociales et Politiques

I

Les préoccupations multilatérales de N. Iorga et, somme toute, l'ouverture de son esprit nous empêcheraient, à elles seules, de le définir — en le rétrécissant un peu — comme un historien des institutions, par excellence. Certes, dans le vaste ensemble de son œuvre, cette féconde direction de recherche est représentée par d'importantes réalisations. Non pas dans de lourds traités systématiques ou des monographies exhaustives, mais distribuées dans un grand nombre d'études et d'articles variés, ainsi que dans des ouvrages de synthèse d'un type particulier¹, visant à des objectifs de beaucoup plus larges et plus ardues que ceux de l'histoire institutionnelle spécialisée. D'ailleurs, ses réalisations s'y rattachent souvent par leur titre même².

¹ Il a écrit l'*Histoire de l'Eglise et de la vie religieuse des Roumains* (2 vol., 2^e éd., 1928—1930), celle de la presse (1922), du commerce (2 vol., 2^e éd., 1925), de l'industrie (1927), de l'enseignement (1928) et de l'armée (2^e éd., 1929—30), etc., ou des ouvrages comme l'*Histoire de la vie byzantine* (3 vol., 1934); **Elém. d'unité du monde médiéval, mod. et contemp.* I. **Papes et empereurs*, II. *Etats et dynasties*, Bucarest, 1921—1922. On ne peut passer sous silence la place que les institutions occupent dans sa *Geschichte des rumänischen Volkes* (1905) et dans l'*Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, 11 tomes, 1936—1939, trad. fr. 1937—1945. Les titres des ouvrages publiés en roumain seront précédés d'un astérisque *.

² **L'origine et le développement de l'Etat autrichien*, Jassy, 1918; **Le développement des institutions politiques et sociales de l'Europe*, I, *Le moyen âge*, Bucarest, 1920; II—III, *L'époque moderne*, 1921—1922; **L'historique de la Constitution roumaine*, dans *Noua Constituție a României*, Bucarest, 1922 et toute une série d'articles sur la Constitution; *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, 1929; **Brève histoire du droit coutumier roumain*, introduction aux *Anciens documents de droit roumain*, I, Bucarest, 1930; **L'origine des formes de la vie contemporaine*, Bucarest, 1934 (1935); *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain* dans « Bulletin de la Section historique. Académie roumaine », 19(1935) et toute une série d'articles sur ces problèmes; une série d'articles et d'études sur le problème de l'Etat et plus particulièrement de l'Etat roumain, parmi lesquels nous citons: *Die Entwicklung des rumänischen Staatswesens*, Gotha, 1915; **L'origine et le sens des directions politiques dans le passé de nos pays*, Bucarest, 1916; (= BSHAR, 9, 1921, p. 36—62); **Les premières cristallisations d'Etat des Roumains*, dans « Revista istorică », 5, 1919, p. 103—113 (= BSHAR, 5—8, 1920, p. 33—46); *Le royaume dace et la civilisation romaine*, Lyon, 1923; **Les rapports de l'Etat et de la société; Qu'est-ce que l'Etat? Etat et société*, dans « Neamul românesc » 4, 1909, n° 149—150; *ibid.* (pentru popor), 7, 1916, p. 342—345; « Neamul rom. », 18, 1923, n° 196; **Frontières et espaces nationaux*, Vălenii de Munte, 1938; **Le sens traditionnel de la monarchie*, Bucarest, 1934; *Les plus anciens Etats slavo-roumains sur la rive gauche du Danube (VII^e siècle)*, dans « Revue des études slaves », 5 (1925), n°s 3—4, p. 171—177.

Mais quelle fut sa position théorique vis-à-vis de l'histoire des institutions (II)? Quelle place lui fit-il dans sa conception générale de l'histoire (III) et en quoi consiste son apport personnel à la théorie institutionnelle (IV)?

Au début de sa carrière, cette adhésion apparaît plutôt indirecte et liée à d'importantes réserves concernant les implications positivistes et sociologisantes que cette théorie comportait chez la plupart de ses représentants. Mais plus tard, c'est N. Iorga lui-même qui dévoilera l'intérêt qu'il avait pratiquement porté, dès le début, au développement des recherches d'histoire institutionnelle en Roumanie, et ce développement, il aura l'occasion de l'appuyer au cours de sa carrière par de significatives prises de position. Il se rapprochera même de l'histoire du droit et de l'étude des institutions juridiques. Et s'il est indéniable que sur le plan général les rapports de l'histoire et de la sociologie sont devenus plus compréhensifs et même de coopération, par un rapprochement réciproque ³, l'on constate aussi que N. Iorga lui-même, élargissant ses positions, établira des liens féconds et durables avec une histoire des institutions, interprétée et pratiquée par lui toujours d'une manière fort personnelle.

Voici pourquoi, au lieu de présenter — ce que des contributions anciennes ⁴ ou récentes ⁵ ont déjà fait — les résultats concrets que N. Iorga a obtenus dans l'étude des principales institutions nationales ou étrangères, sur lesquelles s'est portée son attention, il nous semble intéressant de montrer que la rencontre originale du grand historien avec la théorie institutionnelle constitue un aspect important et mouvementé de sa conception générale de l'histoire, et que cette rencontre assure à son œuvre, par-delà l'idéalisme qu'il professait, un surcroît de rayonnement durable.

³ Voir Al. Elian, *Histoire et sociologie d'après Nicolas Iorga*, dans « Revue roumaine d'histoire », 4 (1965), p. 1091—1100 (ci-dessus, p. 37—45).

⁴ M. Berza, *N. Iorga, historien du Moyen Age*, Bucarest, 1943 (ci-dessous p. 136 et suiv.); Idem, *Science et méthode historique dans la pensée de N. Iorga*, dans « Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii istorice », 3^e série, tome 27 (1944—1945), p. 245—308; D. M. Pippidi, *Une œuvre inédite de Nicolas Iorga: L'Historiologie humaine*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », 23 (1946), p. 21—30, et la préface à la récente édition de cette œuvre inachevée: « *Matériaux pour une historiologie humaine*, publiés par Liliana N. Iorga, Bucarest, 1968.

⁵ Voir les études sur N. Iorga et l'histoire nationale (C. Daicoviciu, E. Condurachi, A. Oțetea), médiévale (Șt. Pascu), byzantine (E. Stănescu) et universelle (Al. Elian) et celles consacrées à ses rapports avec la sociologie (Al. Elian) et à l'histoire du droit (G. Fotino, Val.-Al. Georgescu) ou encore à sa contribution à la question agraire (G. Zane, Șt. Ștefănescu, Damian Hurezeanu) et aux problèmes de l'Etat et des institutions politiques et juridiques des Roumains (I. Vintu—V. Șotropa—L. Marcu; Gh. Cronț—O. Sachelarie), parues dans « Studii », 18 (1965), n^o 6, et 10 (1967), n^o 1; « Revue roumaine d'histoire », 4 (1965), n^o 6; « Studii clasice », 8 (1966), p. 297—305; « Bulletin de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen », 3(1965), n^o 2, p. 15—27; « Revista de filozofie » 12 (1965), n^o 4; « Studii și cercetări juridice », 11 (1966), n^o 1; pour une vue d'ensemble, voir M. Berza, *N. Iorga, Bucarest, 1965* et sa monographie sur l'œuvre et la personnalité de N. Iorga, qui paraîtra en français et en anglais; Șt. Ștefănescu, « *Les débuts des Etats roumains dans la vision de Nicolas Iorga*, in « Studii » 24 (1971), p. 673—681.

II

Ni dans les pages des « Généralités sur les études historiques »⁶, ni dans d'autres ouvrages, autant que l'on puisse en juger, N. Iorga n'a consacré à la théorie de l'histoire des institutions un exposé systématique.

D'une part, sa préférence semble, à première vue, aller à des problèmes et à des thèmes, tels que l'existence des lois du développement historique⁷ et le rôle des masses populaires et des personnalités dans l'histoire, la conquête de la vérité dans la reconstitution du passé ou la beauté de la forme et l'harmonie d'une œuvre d'histoire, la valeur morale des études historiques, ou les rapports de l'histoire et de la poésie ; enfin, revenant vers la fin de sa carrière au problème des *lois*, qu'il avait abordé en 1894, les permanences du développement de l'humanité.

D'autre part, dans l'une de ses premières leçons inaugurales (1897), N. Iorga définissait l'essence des études historiques comme étant irréductible aux objectifs fondamentaux des sciences naturelles, d'un côté, et à ceux de la sociologie, de l'autre, car l'histoire ne peut consister que dans l'analyse des faits uniques, non susceptibles de répétition, et qui ne nous intéressent que par leur caractère concret, loin de toute élaboration *abstraite*, obtenue à l'aide de formes typiques. L'historien — disait-il — ne peut ni déterminer, ni étudier une catégorie scientifique comme *la révolution* ou *le développement de la dynastie*, etc. Une telle étude ne relèverait que de la sociologie. L'historien, lui, devrait se limiter à nous dire comment s'est déroulée la Révolution française de 1789 ou celle de 1642 en Angleterre, comment s'est développée la dynastie carolingienne ou la capétienne⁸.

Il y a dans cette double constatation le reflet d'un débat fondamental qui agite la pensée historique et sociale du grand savant roumain, et ce débat n'était qu'un aspect du processus d'affirmation et de renouvellement où se trouvaient engagées les sciences sociales, et l'historiographie avec elles, au moment de l'entrée de N. Iorga dans l'arène scientifique. Antipositiviste, aux yeux duquel la *Stufentheorie* de son maître de Leipzig, K. Lamprecht, ne trouva pas grâce, et sceptique sur la possibilité pour les sciences sociales d'aboutir à la découverte de lois d'évolution de la société humaine, N. Iorga ne pouvait adhérer ouvertement à l'histoire des institutions. En effet, à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, c'est sur cette nouvelle direction de recherches, illustrée par Taine et Fustel de Coulanges, que s'appuyaient les sociologues et les historiens positivistes ou simplement sociologisants.

⁶ *Generalități cu privire la studiile istorice*, 3^e éd., Bucarest, 1944.

⁷ Avec une position plutôt négative, que l'on retrouve chez des « matérialistes » comme l'ancien positiviste Paul Lacombe (qui n'admettait que l'existence de courants portant dans certaines directions) et le socialiste H. Sée (beaucoup plus ouvert), ou chez l'historien historisant Louis Halphen, qui réservait à la sociologie le privilège d'établir des lois de répétition.

⁸ *Comment on écrit l'histoire*, dans *Generalități*, p. 53. Voir un langage semblable et, parfois, identique, chez L. Halphen, dans sa polémique avec le sociologisant H. Berr, dans « Revue de synthèse historique », 23(1911), p. 122 et suiv.

Un nombre d'historiens *historisants*, que l'on pourrait nommer partisans d'un historisme critique, y voyaient déjà pour l'histoire un danger de désincarnation, d'asservissement à une sociologie qui, en quête d'une méthode, se taillait bruyamment un vaste domaine d'investigation et définissait avec beaucoup d'éclat ses fondements philosophiques.

Dans ce mouvement, Emile Durkheim et son école ont joué un rôle de premier plan. Pour le sociologue français⁹, les faits sociaux doivent être traités comme des *choses*, seule pareille qualité les rendant susceptibles de devenir objet de science. Ces faits contiendraient de par leur nature sociale un pouvoir de pression ou de contrainte, d'où dériveraient leur caractère typique et obligatoire, ainsi que leur organisation nécessaire en un réseau d'institutions, selon les fonctions et les besoins de la collectivité. Durkheim définissait même la sociologie comme étant « la science des institutions, de leur genèse et de leur fonctionnement ».

De cette orientation objectiviste, Paul Lacombe¹⁰, historien qui cherchait à faire triompher un matérialisme sociologique assez confus, tira l'opposition retentissante entre *l'événementiel* et *l'institutionnel*, avec rejet de l'histoire des événements au profit d'une étude sociologisante des institutions. Dans les premières années du siècle, H. Berr¹¹, essayant par sa *Synthèse historique* de dissiper certains malentendus et de rassurer les historiens traditionnels, maintenait sur le problème des institutions les thèses essentielles de la nouvelle sociologie. Celle-ci, comme le remarquera un historien traditionnel comme Louis Halphen¹², qui à la fin de sa carrière dirigeait une grande collection d'*Histoire des institutions* (R.H.E.), avait l'ambition

⁹ *Les règles de la méthode sociologique*, 8^e éd., Paris, 1927; voir p. XXII–XXIII le passage capital.

¹⁰ *De l'histoire considérée comme science*, Paris, 1894, 3^e éd., 1930. Voir sur ce penseur H. Berr, *L'histoire traditionnelle et la synthèse historique*, nouv. éd., Paris, 1935, p. 57–146 et surtout p. 84. La nouvelle édition du livre de Lacombe devait s'appeler *Histoire institutionnelle* (Berr, p. 126). L'opposition postulée par Lacombe se trouvait déjà chez A. A. Cournot, *Considérations...*, Paris, 1872. Séparés sur les principes, Lacombe et Iorga se rencontrent sur d'autres thèses que chacun réintégrait dans un contexte philosophique différent. Lacombe critique Durkheim d'avoir divinisé le social et encourt de la part d'Henri Berr le reproche de n'avoir pas discriminé suffisamment le collectif dans l'institutionnel.

¹¹ *En marge de l'histoire universelle* (1934), Paris, 1954, p. 7, 8, 12, 119 : « où il y a société, il y a institutions ». *La synthèse en histoire* (1911), nouv. éd., Paris, 1953, p. 129 : « les institutions par lesquelles s'accomplissent les grandes fonctions (politique, juridico-morale, économique, p. 260) de la vie sociale et qui manifestent les besoins primordiaux de l'être social » ; « le social, c'est l'institutionnel. Si les sociologues ne sont pas assez historiens, les historiens ne sont pas assez sociologues » (p. 302) ; « la société communique le caractère institutionnel à des créations de l'individu en tant qu'individu » (p. 260).

Pour Simiand, l'objectif principal consiste à « tâcher de saisir des types ». Cf. H. Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, 2^e éd., Paris, 1933, p. 213 : « des faits généraux et permanents, qu'on désigne souvent sous le nom générique d'institutions ». Nous ne pouvons insister ici sur la place des institutions dans les travaux de l'école évolutionniste de Bastien et Kohler. La sociologie officielle de l'époque passait sous silence l'impulsion profonde, venue du matérialisme historique, soit directement (voir l'ouvrage classique d'Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*), soit par des réactions provoquées chez ses adversaires.

¹² *L'histoire en France depuis cent ans*, Paris, 1914, p. 175 et *Introduction à l'histoire*, Paris, 1946, p. 94.

de devenir « le fil conducteur » de l'histoire, en fournissant aux historiens, attardés dans leur « empirisme », des méthodes réellement *scientifiques*.

Implicitement, c'est contre ce qui — du point de vue de la méthode et de la philosophie sociale — semblait devenir une annexion de l'histoire par la sociologie, une dépersonnalisation de sa discipline, que N. Iorga a toujours réagi, même lorsque les positions méthodologiques des sociologues, autant que les siennes, auront évolué¹³, en se rapprochant sensiblement, et que la crainte initiale se soit révélée non fondée.

Mais ni à la fin du siècle dernier, ni plus tard, la réaction de l'historien roumain n'avait rien de surprenant. Un L. Halphen notait en 1914 que peu d'historiens, y compris Lacombe, pourraient se réclamer dans leurs travaux de la nouvelle théorie sociologique, et pensait en 1946 que cette théorie avait dépassé la mesure dans ses critiques¹⁴. La réaction ne fut pas moins énergique en Allemagne, où cependant la sociologie connut un grand essor, avec une nette préférence pour la notion de *structure sociale*, à la place de celle d'institution. D'ailleurs, aujourd'hui encore les critères de distinction entre *fait social* et *institution* sont discutés¹⁵. Et un sociologue

¹³ Voir sur ce point la démonstration d'Al. Elian, qui relève (ci-dessus p. 43), le recours final de N. Iorga à l'ethnographie et au folklore, pour combler les lacunes d'une documentation directe. Pour l'intérêt que N. Iorga attacha aux méthodes sociologiques d'Eugène Ehrlich et aux travaux de l'école monographique du Prof. D. Gusti, voir « Studii », 18 (1965), n° 6, p. 1354—1355. En 1935, il recommanda l'étude des coutumes des Roumains de Macédoine, celle des institutions du droit pastoral (v. aujourd'hui R. Vulcănescu) et des coutumes tziganes, qui ne pouvait se faire qu'à l'aide de méthodes sociologiques. Pour l'évolution des sociologues, voir G. Gurvitch, *La vocation de la sociologie*, 2^e éd., Paris, 1957, ch. 1^{er} : *Les faux problèmes de la sociologie au XX^e siècle*, vus, bien entendu de l'intérieur de la pensée sociologique bourgeoise ; Fl. Znaniecki, *Organisation sociale et institutions*, dans *La sociologie au XX^e siècle*, sous la dir. de G. Gurvitch, Paris 1(1947), p. 174—222.

¹⁴ *L'histoire*, p. 180 ; *Introduction*, p. 94 et p. 95, où il se demande si la méthode de Lacombe et la synthèse prônée par H. Berr sont ou non du domaine des possibilités pratiques. Sur les prétentions « impérialistes » de la sociologie à ses origines, aujourd'hui dépassées, voir G. Gurvitch, *La vocation de la sociologie*, I. *Vers la sociologie différentielle*, 2^e éd., Paris, 1957, p. 4 et 419—429.

¹⁵ A. J. Godechot (*A propos de l'histoire des institutions*, dans « Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle », 1951, p. 92—99) selon qui, le fait social, dès qu'il se répète une ou deux fois, doit être promu au rang d'usage, c'est-à-dire d'institution, M. Paul Ourliac (*L'objet de l'histoire des institutions*, dans « Revue historique du droit », 33 (1955), p. 282—293, voir p. 288) réplique énergiquement : « Un fait pour être répété ne devient pas institution ni coutume », et maintient le critère de la *fonction*, et de la *finalité* : « Ce qui importe, c'est le but atteint ou cherché, le rôle joué, les décisions prises, bref l'entrée dans le domaine du droit » [voir dans le même sens, excellemment, G. Sautel, in « Rev. hist de droit », 44 (1966), p. 630—632, à propos de l'ouvrage de Felix Ponteil, *Les Institutions de la France de 1814 à 1870* (1966), qui défend la position de Godechot ; dans notre historiographie, les inconvénients de l'ancienne méthode techniciste des juristes ont été relevés par H. H. Stahl, « *Controverses d'histoire sociale*, 1968, p. 10—15].

Dans la conception de G. Le Bras, l'institution, en tant que structure sociale durable, est agencée pour la vie collective et ses éléments distincts sont coordonnés grâce « à l'action motrice et régulatrice du droit ». C'est ce qui fait que l'institution sociale est aussi une institution juridique : et un réseau bien dessiné de règles commande tout son exercice. La sociologie et le droit y sont donc « associés », comme le fait remarquer, pour approuver cette position, J. Gaudemet, in « L'Année sociologique », 3-e série 20 (1969), p. 306—307. N. Iorga, dans un texte isolé mais significatif, semble pencher pour un critère restreint, lorsqu'il écrit : « Rome est, avant tout, non pas une cité d'institutions, mais une cité d'habitudes et de libres instincts » (*L'origine des formes*, p. 75). Mais ailleurs, il opposera « les institutions purement juridiques »,

fort écouté, comme G. Gurvitch¹⁶, préconisant une *sociologie structuraliste en profondeur*, et un échange soutenu entre sociologues et historiens, n'hésite pas à déclarer que le terme d'institution est « le plus confus et le plus flottant dont dispose la sociologie » ; il en dénonce *l'inutilité et la nocivité* et veut que la sociologie gagne « un de ses titres de gloire les plus authentiques », en éliminant ce terme de son vocabulaire. Il ne précise pas si ce terme, devenu *maudit*, doit être banni aussi de l'histoire.

Ce que N. Iorga continua de reprocher à la sociologie — en 1925 et en 1940 ou dans la préface posthume de *l'Historiologie humaine*¹⁷ — c'était de glisser vers des généralisations sinon toujours *fausses*, souvent *contestables, contradictoires* ou *vagues*. Et aussi de se servir des faits historiques pour les associer inconsidérément, avec la seule préoccupation d'en tirer des lois « que l'on croit valables ». Il insiste sur le privilège de l'histoire de conserver aux faits leur caractère *vivant*, car elle « explique, mais en même temps elle *représente*, sans détruire le matériau qu'elle utilise pour ses explications ». Etrangère à l'action de lois, l'histoire restait donc pour N. Iorga susceptible de proposer des *explications*. Par contre, il lui semblait que les abstractions de la sociologie désincarneraient les faits en les généralisant pour les faire entrer dans des constructions applicables, « d'un bout à l'autre du monde, d'un point extrême à l'autre du temps ».

III

Ce grave obstacle que le programme des sociologues contemporains dressait devant lui, N. Iorga l'a tourné par la pratique de sa discipline. Il étudiera les institutions en historien non sociologisant, sans doctrine institutionnelle entérinée, mais, bien entendu, il les étudiera en tant que résultat de l'activité et du développement des différents groupes sociaux, et envisagées comme autant de formes organisées de la vie sociale. Cette étude n'ira pas sans quelques contradictions, qui furent en partie neutralisées justement par la liberté que lui laissait l'absence d'un exposé systématique sur la théorie de l'histoire des institutions.

celles « de droit écrit », aux institutions de « droit non écrit », aux coutumes. Et l'opinion publique est considérée tantôt comme *institution*, tantôt comme simple *forme* (voir sur cette terminologie, ci-dessous note 49).

¹⁶ *Op. cit.*, p. 79. Il reproche aux institutionalistes d'inclure « sous le même concept les appareils organisés, les modèles et les conduites collectives de régularité variée, tels que les rites, les procédures, les pratiques flexibles ». Cf. p. 419—425 la critique de l'usage que la sociologie américaine fait aujourd'hui du concept d'institution, surtout en équivalant la notion d'institution à celle de structure (E. C. Tolman) et en voyant dans la structure une intégration institutionnelle (Parsons). N'empêche qu'en France, la réforme de 1954, un peu limitée par celle de 1960, ait érigé en matière d'enseignement dans les facultés de droit *l'histoire des institutions et des faits sociaux*.

¹⁷ Voir *Generalități*, p. 147 ; 316 ; 344. Nous n'insisterons ici ni sur la place modeste que la théorie de l'institution a tenue dans la pensée allemande, ni sur la préférence donnée par les Allemands à la notion de *structure*, parce que N. Iorga ne semble guère avoir accueilli la moindre impulsion de ce côté-là (Al. Elian, *op. cit.*, p. 42, le constate à propos du structuralisme de Freyer). Voir, en général, R. Aron, *La philosophie critique de l'histoire. Essai sur une théorie allemande de l'histoire*, 3^e éd., Paris, 1964.

Tout d'abord, les réserves que lui inspirait la sociologie ne l'empêchèrent pas de reconnaître au *peuple*, aux *foules*, aux masses populaires, un rôle créateur en histoire, réservé jusqu'alors aux héros, aux personnalités¹⁸. Or, cette position réduisait de beaucoup la sphère d'action de la volonté individuelle et des événements, tout comme chez les tenants de l'histoire institutionnelle, et N. Iorga se rapprochait de Fustel de Coulange, qui déclarait que les institutions « ne sont jamais l'œuvre de la volonté d'un homme », car elles représentent « l'ensemble de leurs intérêts... le fond de leurs opinions »¹⁹. Il se prononcera toujours contre l'individualisme anarchique ou stérilisant, et pour un système de « solidarité naturelle », *organique*. C'est cette position qui l'a conduit vers sa grande théorie du *droit populaire* (roumain, sud-est européen, byzantin), sur laquelle nous reviendrons plus loin, et à cette excellente exigence qui consistait à étendre l'étude historique « aux institutions et aux pratiques sociales »²⁰, méthode aujourd'hui généralisée, dont N. Iorga fut l'un des pionniers.

Sans jamais devenir un déterministe au vrai sens du mot et sans arriver à la connaissance des lois réelles du développement social, N. Iorga accepta de plus en plus l'évidence de certaines régularités et répétitions, de certains parallélismes, des caractères essentiels ou communs²¹. Et l'on verra plus loin la place que les idées de *lien* et d'*unité* occupent dans sa conception du développement historique. C'est ainsi que dans sa communication au Congrès international des sciences historiques (Zurich, 1938), réimprimée dans ses *Généralités*, il concevra la race, le milieu naturel et l'idée comme des facteurs permanents (*permanences*) de l'histoire, mais il faut préciser que la race n'était pas interprétée dans le sens de fatalité biologique et ne devenait pas un critère qualitatif discriminatoire.

On ne peut s'empêcher d'évoquer à ce sujet le déterminisme pluraliste et esthétisant de Taine — la race, le milieu, le moment — qui conduisait celui-ci vers l'étude des institutions. Et l'on doit constater que de 1929 à 1940 l'intérêt de N. Iorga pour l'étude des institutions ne fait que s'élargir et gagner en profondeur. Malgré l'éloge de l'unicité des faits historiques, présenté dans sa jeunesse et repris depuis à maintes reprises, il n'en écrira pas moins en 1929 un ouvrage retentissant et solide sur *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, où l'emploi des documents roumains qu'il préconisait constituait une évidente méthode sociologique (voir ci-dessus). En même temps, le droit roumain coutumier était reconstitué (1930) dans sa structure institutionnelle et avec son système d'institutions, dont seule une conception sociologique peut rendre compte de manière satis-

¹⁸ *Generalităţi*, p. 210 ; cf. p. 141—142 (1920) : « Les masses ne sont plus quelque chose qui correspond aux esclaves de l'antiquité, enfermées dans la prison de l'ignorance et dans celle des ergastules. Si nous descendons vers elles, à chacun de nos pas nous sentirons en fait progresser » ; mais cf. p. 111 et 262—263.

¹⁹ *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, 2^e éd., Paris, 1877, p. 2.

²⁰ Pour l'idée de solidarité, voir « *Le caractère du droit roumain*, dans « *Gazeta juridică* », Bucarest, 1930, n^o 1, p. 4, et dans de nombreux autres endroits ; pour l'étude des pratiques sociales, voir la préface à la *Contribution...* de G. Fotino (1925), p. II.

²¹ *Generalităţi*, p. 217, 241 ; *Le caractère du droit roumain*, p. 4.

faisante. Et dans son livre sur le développement des formes de la vie contemporaine (1920 — 1922) il n'avait pas hésité à étudier même le droit, les partis politiques, l'opinion publique, le commerce et l'industrie, comme formes institutionnelles de la société.

Enfin, l'on constate que l'éloge des faits historiques, vivants et significatifs, opposés aux abstractions *illusoire*s des sociologues n'avait chez N. Iorga rien de dogmatique, du moment qu'il a, dès le début, condamné le romantisme en histoire²² et la *factologie*²³, le culte borné des faits, fût-il exercé avec une parfaite érudition. Capable de manier comme personne une masse déconcertante de faits historiques, à l'aide de quoi il étoffera d'ailleurs incomparablement des milliers de travaux variés, il portera un jugement sévère sur l'histoire événementielle, tantôt simple narration de guerres, tantôt simple biographie des monarques²⁴. Mais il est allé même plus loin. Selon N. Iorga, le véritable historien devrait ne plus se limiter à juxtaposer l'histoire politique (racontée année par année, y compris la description des batailles) et l'*histoire des institutions*, comme si celles-ci n'étaient pas elles-mêmes « l'effet du même état d'esprit qui donne naissance aussi aux événements »²⁵.

C'était sa façon — antilacombienne — de concilier *l'événementiel* et *l'institutionnel*, d'aboutir à la *synthèse historique*. Au fait, sans toujours entrer dans des détails de méthode, il transférait à l'histoire les plus hautes ambitions généralisatrices de la jeune sociologie, non sans opposer aux abstractions de celle-ci sa grandiose vision de l'histoire — son *historiologie* de l'humanité — dont il proclamera infatigablement le caractère vivant, organique et humain, ainsi que la puissante continuité de développement. Se méfiant des lois mécaniques, mais contraint d'admettre des *permanences*, des caractères *communs* ou *essentiels*, il demandera à l'historien — et avant tout à son génie — de construire une synthèse destinée à embrasser dans une vision unitaire mais non pas simplificatrice, la vie sociale comme une totalité vivante, comme un ensemble organique et bien « structuré » par des liens sur lesquels N. Iorga insiste avec force, mais sans autres précisions²⁶.

²² • *Deux conceptions historiques* (1911), • *Romantisme et nationalisme dans l'historiographie roumaine* (1933), dans *Generalităţi*, p. 77, 173.

²³ *Generalităţi*, p. 44 ; cf. M. Berza, *Science et méthode*, p. 274 (30).

²⁴ *Generalităţi*, p. 345 ; *L'origine des formes*, p. 36 : « Toute l'histoire se limitait aux biographies des monarques ».

²⁵ *Generalităţi*, p. 345 ; cf. M. Berza, *Science et méthode*, p. 268 (24) : aux historiens qui exigent une connaissance concrète des faits dans leur unicité (*L'origine des formes*, p. 7 : « Un homme n'est pas identique à un autre homme, pas plus qu'une situation à une autre... Chaque terre possède une logique à elle » ; cf. Engels, *Anti-Dühring*, Bucarest, 1955, p. 102), N. Iorga rappelle avec force les lignes d'unité entre le passé et le présent, entre les nations, puisque « c'est la même humanité qui s'appitoie et se brise, tantôt ayant atteint ses buts, tantôt foulée aux pieds et écrasée » (*Generalităţi*, p. 262 ; *L'origine des formes*, p. 6).

²⁶ *La beauté dans l'écriture de l'histoire*, dans *Generalităţi*, p. 44 (1897) : « Celui qui écrit l'histoire — disait-il en 1897 en s'adressant à ses étudiants — doit avoir... cette conviction : elle a pour objet la vie, non pas une série d'actions mécaniques... Elle doit tendre à donner cette vision qui ne réside qu'en son pouvoir, ne dépend que de lui ». Et ailleurs (*L'origine des formes*, p. 6) : « Entre tous les faits et entre toutes les choses humaines il existe un lien... chaque génération reçoit l'héritage des générations passées, et ceci par l'intermédiaire de choses dont nos

Or, les structures d'un tel ensemble organisé dans le cadre d'un développement dont N. Iorga (sans employer le terme de *structure*) a toujours accentué le caractère unitaire, ce ne sont que les institutions. Cette unité, N. Iorga ²⁷ la recherche sur le plan national — avec le développement et l'action des forces nationales où viennent se fondre tous les faits de détail pour y participer d'une fondamentale unité organique — et sur le plan de l'histoire des peuples, position que reflète les 4 volumes de son *Essai de synthèse de l'histoire universelle* (1928) et que devait illustrer l'ambitieuse *Historiologie humaine*, dont sa mort tragique empêcha l'achèvement.

A partir de ce moment, l'histoire devient « la reconstitution totale », une œuvre de « réintégration de la vie du passé ». Elle doit nous présenter « la totalité de la vie passée » ²⁸. Le sens et le sentiment de la totalité vivante, organique, et celui de l'incessant développement ²⁹ sont les qualités d'esprit et de sensibilité qui, à côté du don de la création poétique ³⁰, font de l'avis de N. Iorga, les grands historiens.

Cette conception qui tendait vers un unanimité vitaliste, presque bergsonien, loin de détourner N. Iorga de l'histoire institutionnelle, l'y a ramené par une voie ardue mais sûre. En effet, sa conception n'était valable et réalisable qu'à partir des résultats solides que fournit aujourd'hui l'étude critique des institutions. Et inversement, l'histoire institutionnelle ne révèle pour N. Iorga sa signification profonde qu'en se référant à une pareille conception : « Quand je dis histoire, je n'entends ni l'histoire de telle ville, de telles provinces, ni celle de tel Etat ou de telle nation, mais j'entends l'histoire dans sa totalité, avec ses liens infinis, qui vont d'un aspect à l'autre et traversent les millénaires³¹. . . (*les institutions*) ne pouvant être bien représentées qu'en étant rapportées à cette unité qui n'a jamais été interrompue et qui n'est que la vie de toute l'humanité de tous les temps et de tous les lieux ».

En 1933, évoquant l'état des études historiques dans son pays à la fin du siècle dernier et au début du XX^e, N. Iorga faisait cette intéressante confession : « Quant aux *institutions* (c'est nous qui soulignons) il n'y avait (en Roumanie — V.G.) que les anciennes collections (de docu-

sens ne perçoivent qu'une partie ». Dans cette perspective superindividuelle et, partant, institutionnelle, il constate que celui qui établit une date controversée, ou celui qui attribue une œuvre à son véritable auteur ou décrit le plan d'une bataille, fait une chose utile, mais, ajoute-t-il, ce ne sont là qu'« éléments qui conduisent à la vision du passé ». Si l'on se demande pourquoi, il n'y a qu'une réponse à faire : parce que la véritable vision est un ensemble. Dans son retentissant discours de réception à l'Académie roumaine (1911), cette idée s'élargit encore : « Il n'existe qu'un développement unique et toutes les manifestations de vie s'y inscrivent pour apparaître chacune à sa place » (*Generalităţi*, p. 90; 1911). On serait tenté de dire que les institutions ne sont, somme toute, que les manifestations organisées de la vie sociale, perçues dans leur unité et situées chacune à sa place. — Pour le débat possible sur les rapports existant entre *structure* et *institution*, voir ci-dessus, note 15.

²⁷ *Generalităţi*, p. 91—92 (1911).

²⁸ *Generalităţi*, p. 113—114 (1912).

²⁹ *Generalităţi*, p. 160 (1929).

³⁰ *Generalităţi*, p. 44—47; 160; 209; 262; 307—308; 348.

³¹ *Generalităţi*, p. 328 (1940).

ments — V.G.), pour la plupart défectueuses ou fort bien faites, mais limitées à 300 pages. Et alors, pour avoir les fondements des œuvres futures (en matière d'histoire institutionnelle — V.G.), j'ai dû publier quelques 30 autres volumes »³². Cet aveu est précieux. Loin de se désintéresser de l'étude des institutions, N. Iorga s'est consciemment voué à la construction d'une indispensable base documentaire de travail scientifique, qui manquait dans ce domaine. Cette œuvre fut réalisée dans des conditions qui, certes, ne permettaient pas d'atteindre toujours la perfection. Mais ce qu'il convient de constater aujourd'hui c'est que cette œuvre gigantesque et encore utile³³ a été fondamentalement positive. A partir d'elle et des publications qui ont bénéficié de l'impulsion ainsi donnée, vers 1910 il devenait possible aux historiens roumains d'aborder avec quelques chances de succès l'histoire des institutions. Le premier qui a su en tirer tout le profit même avant cette date fut N. Iorga lui-même. Dans sa remarquable *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatbildungen* (2 volumes, 1905, collection *Allgemeine Staatengeschichte*, Gotha, dirigée par K. Lamprecht), N. Iorga accordait à l'histoire des institutions (la communauté villageoise, l'Etat, le pouvoir princier, la noblesse, la propriété foncière) une place qui confère à cet ouvrage une valeur non encore épuisée. Mais ici déjà l'étude des structures institutionnelles *venait se fondre dans la vision générale*, unitaire, du développement du peuple roumain et de ses formations étatiques. C'est cet ouvrage hardi qui, selon le propre aveu de N. Iorga en 1938³⁴, rejetait la méthode d'une juxtaposition mécanique de l'histoire politique et de l'histoire institutionnelle. Le pouvoir princier sera ensuite un sujet de prédilection.

En 1935³⁵, N. Iorga dévoilait aux juristes historiens de la Faculté de droit de Paris comment son œuvre d'éditeur de documents et la connaissance chaque jour plus profonde et plus large de ces documents l'avaient graduellement poussé vers l'histoire des institutions dans ce qu'elle a de plus frappant et de plus précis : l'aspect juridique et ses rapports avec le droit. C'est ainsi qu'à partir de 1925 et surtout en 1929, en 1930 — 1931 et en 1935, N. Iorga aborda des problèmes d'histoire du droit, avec des résultats remarquables³⁶ qui se rattachent en grande partie à l'histoire des institutions juridiques. Ce rapprochement nous autorise à penser que N. Iorga se préoccupait d'élargir l'étude des aspects juridiques d'une institution. Mais il est certain qu'il n'a jamais mis l'accent sur le côté trop technique des mécanismes du droit, qu'il entendait abandonner aux juristes en tant

³² *Generalități*, p. 186.

³³ Voir Șt. Pascu, dans « *Revue roumaine d'histoire* », 4 (1965), p. 1153—1155, notes 2—21.

³⁴ Voir ci-dessus, note 23 ; le mérite de cet ouvrage de mettre en relief « la formation des institutions publiques », en même temps que le développement de la vie économique et culturelle, est signalé par l'Acad. A. Oțetea dans son article de la « *Revue roumaine d'histoire* », 4(1965), p. 1074.

³⁵ *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain*, dans « *Bulletin de la Section historique. Académie roumaine* », 19 (1935), p. 3 de l'extrait.

³⁶ Voir ci-dessus, note 5, les études sur N. Iorga et l'histoire du droit. /

que tels ³⁷. Mais il aurait en fin de compte salué l'esprit à la fois « sociologisant » et historique dans lequel l'histoire du droit entend participer depuis des décennies à une étude complexe et « en profondeur » des institutions, considérées dans leur relation directe avec tous les faits sociaux, susceptibles d'en rendre compte ³⁸.

Ni en 1925 ni en 1935, le grand historien *n'a entendu faire de l'histoire des institutions une recherche autonome*, une méthode exclusive, un but en soi. Elle devait rester une étape et un instrument ³⁹ de la recherche historique globale. A l'aide et au-delà de l'histoire institutionnelle, N. Iorga restait fidèle à l'effort de conquête scientifique et poétique d'une vision intégrale, organique, de l'histoire, où les institutions, en trouvant leur place naturelle, révéleraient aussi leur signification profonde et durable, qu'un historien, spécialisé à outrance, risque de ne plus saisir ni exprimer avec la force nécessaire. « J'ai essayé ensuite — dira-t-il dans un passage très significatif à ce sujet — ... d'établir de nouveaux rapports, à la fois plus larges et plus précis, d'une part, entre les différents genres de vie humaine, le long de l'histoire, et, d'autre part, *entre les institutions* (c'est nous qui soulignons) qui sont sorties du développement des différents groupes sociaux »⁴⁰. Cette position que j'appellerais « superinstitutionnelle » et « intégraliste » avait pour N. Iorga le mérite de mettre parallèlement en lumière un autre aspect de la vie sociale, qui lui semblait fondamental, à savoir que « les institutions dérivait les unes des autres ».

Formule exacte si, après l'excellente thèse qui précède, elle relève l'interdépendance des formes institutionnelles, leur aménagement naturel en système et leur relative stabilité dans le temps sous des aspects susceptibles d'un processus de croissante abstraction, qui en rend la connaissance et l'intelligence possibles.

IV

A l'exposé général qui précède, nous devons ajouter la brève analyse d'un certain nombre de problèmes particuliers qui constituent l'apport précieux et original du grand historien roumain à la théorie de l'histoire des institutions.

³⁷ Cette position n'est plus contestée aujourd'hui. (Voir J. Ellul, *Histoire des institutions*, I, Paris, 1955, p. V—VII ; P. Ourliac, *op. cit.* p. 289). Faisant l'éloge de la remarquable synthèse de G. le Bras sur *Les Institutions ecclésiastiques de la chrétienté médiévale* (vol. 2, 1959—1964), J. Imbert (« Revue historique de droit », 44 (1966), p. 457) pouvait dire récemment : « Seules les conséquences institutionnelles de ces péripéties de la grande ou de la petite histoire sont retenues » ; voir ci-dessous, note 68.

³⁸ Voir sur ce point Paul Ourliac, *op. cit.* ; Jacques Ellul, *loc. cit.*, et les critiques de M. Godechot, *op. cit.*, qui en fait s'adressent aux historiens du droit d'un passé déjà lointain, et à des exceptions mineures (et peu nombreuses) du présent.

³⁹ Cf. M. Berza, *op. cit.*, p. 281 (27), qui signale que la recherche des éléments communs était chez N. Iorga « un moyen de reconstitution de faits » ou de marquer « l'unité du développement historique ».

⁴⁰ Voir ci-dessous, note 68, à propos de l'idée de *groupe*.

N. Iorga distinguait des « institutions écrites » et des « institutions non écrites », tels les partis politiques et l'opinion publique ⁴¹. A la seconde catégorie, il appliquait de préférence l'expression de *formes de la vie sociale*, utilisée aussi, mais sans rigueur, pour toute forme institutionnelle. La classification est faite en fonction du *droit écrit* ou *non écrit* dont relève l'élément d'organisation sociale qui caractérise l'institution envisagée et auquel N. Iorga accorde ainsi une importance significative. Quant aux « institutions purement juridiques » dont il parle à un moment donné ⁴², ce n'est, semble-t-il, qu'un autre nom pour les institutions de droit écrit, terminologie rapide, qui veut attirer l'attention sur la forte charge éthique, diffuse, que la coutume véhicule, et sur l'élasticité qu'elle possède, aussi longtemps qu'elle n'est pas assujettie à un système de droit écrit, laïcisé et rationalisé.

N. Iorga, d'après un critère organiciste et évolutionniste, réserve à certaines institutions le qualificatif de « produit historique », qu'il refuse à d'autres. C'est ainsi qu'il se demande si la monarchie constitutionnelle a été ou non un tel produit, et déclare à ce propos que « ce qui résiste à toute attaque, ce qui survit à tout danger, c'est l'institution qui s'est formée lentement, par la volonté des hommes ou par leur instinct, en rapport avec ces besoins : la plus imparfaite, jaillie de l'histoire est de beaucoup supérieure à la chose fabriquée dans un bureau, sans que l'on possède le sens d'une société et sans consulter personne » ⁴³. Il n'hésiterait pas à soutenir que toutes les institutions d'origine idéologique sont vouées à l'échec ⁴⁴.

Ni l'histoire ni la sociologie des institutions ne peuvent se passer d'un schéma classificateur. On trouve des essais de classification chez Durkheim,

⁴¹ N. Iorga, *L'origine des formes*, 102 : « parmi les institutions qui ne sont pas écrites, il faut ranger l'opinion publique », « une puissance » semblable aux partis politiques (ch. VIII). Mais ces derniers, même au temps de N. Iorga, n'étaient pas dépourvus d'un statut juridique écrit, dérivant surtout des lois électorales, et leur qualité de personne juridique était régie par une loi écrite, sans rien dire de la liberté d'association garantie par les constitutions. Aujourd'hui, le P.C.R. est directement une institution à caractère constitutionnel.

⁴² *Ibidem*, p. 23 : « Les Romains entendaient la "constitution" comme une institution purement juridique, une forme quelconque du droit, à laquelle la société est soumise », alors que les Anglais, eux, ont en matière d'institutions (constitutionnelle) « le droit non écrit ».

⁴³ *Ibidem*, p. 22 ; *adde*, ci-dessus, la note 17 ; cf. la définition de J. Ellul, *Hist. des institutions*, I, 1955, p. V (« tout ce qui est organisé volontairement dans une société donnée »), qui ne laisse aucune place à une catégorie d'institutions « instinctives ».

⁴⁴ *Ibidem*, p. 23 : « tout ce qui vient d'un livre ou d'une théorie n'a de valeur qu'aussi longtemps que ce livre est lu et que cette théorie est adoptée » ; cf. *ibid.*, p. 39–40, à propos des révolutionnaires de 1789 et de Rousseau, auxquels il a toujours reproché le manque de « sens historique, qui est le sens de la vie organique d'un Etat », exigeant que dans le gouvernement des sociétés humaines se retrouvent ensemble « la reconnaissance de la supériorité humaine et le mystère, le seul coagulant puissant des sociétés humaines : le mystère une fois disparu, tout est fini ». La sociologie « en profondeur » de G. Gurvitch offre des motivations sociologiques pour une telle conception. Cette conception du rôle social du *mystère* n'empêchait N. Iorga de constater qu'au XIX^e siècle « les fabriques étaient l'enfer sur la terre » pour les ouvriers, et que si « cette technique ne s'arrête... là où la santé de l'ouvrier est mise en péril... la machine tue l'homme » (*Cours d'histoire contemporaine*, 1931–1937, polycopié, p. 404–405). Sur l'homme *abstrait*, opposé à celui du moyen âge, sur les excès rationalistes du XVIII^e siècle et sur l'impossibilité de réduire la société à une collection « d'hommes abstraits », dirigée par la seule raison et transformée en source unique de produits admirables, voir *L'origine des formes*, p. 64–65.

chez Lacombe, chez H. Berr, et des classifications implicites chez de nombreux auteurs, mais malheureusement la plus grande confusion y règne, couvrant d'insurmontables difficultés de conception. À côté des catégories que nous venons d'analyser et qui sont une création personnelle de N. Iorga, celui-ci emploie aussi la terminologie courante. En 1934, il parle de formes *politiques* (monarchie absolue et constitutionnelle, république, les ministères, l'administration, le parlement, les partis, le droit, l'opinion publique), de formes *économiques* (l'industrie, le commerce, les finances) et *culturelles* (l'école, etc.). Ce schéma n'est pas complet, parce qu'il avait consacré, en 1920—1922, un ouvrage aux *établissements* « politiques et sociaux ». Et nous venons de voir qu'il admettait l'existence d'institutions juridiques, tout en rangeant, en 1934, le droit sous la rubrique des *formes politiques* (qu'on appelle parfois aussi *publiques*, en opposition avec les institutions *privées*). Chez lui, comme chez la plupart des auteurs, l'expression d'institution sociale désigne surtout la division de la société en catégories sociales et le statut social et juridique de chaque catégorie. Cet usage se maintient encore, quoique M. Ourliac⁴⁵ estime que, toute institution étant de nature sociale, la réunion des deux notions ne se justifierait pas, alors que G. Gurvitch⁴⁶ déclare que personne ne songerait à qualifier d'institution une classe sociale. Si l'on se rappelle que sociologues et historiens ou juristes, mis devant la complexité des structures sociales et de l'interférence de leurs fonctions, parlent aussi d'institutions territoriales, corporatives, tribales, domestiques ou familiales, agraires, urbaines, administratives, judiciaires, procédurales, morales, religieuses, militaires, parfois en accolant deux de ces termes (juridico-politiques, juridico-morales), le problème de la classification se révèle d'une importance substantielle. La disparité des critères de classification subsiste même après avoir éliminé les doublets ou les notions visiblement subordonnées. Et nous n'avons rien dit des classifications des juristes, dont les historiens ne se soucient pas beaucoup, en institutions-personnes ou corporatives, institutions-mécanismes ou choses, institutions-règles (Hauriou, juriste sociologue, P. Cuhe, Réglade, Desqueyrat, Delos). Les plus grandes difficultés surgissent à propos de la qualification de *juridique* et d'*économique* d'une institution⁴⁷. La forme juridique revêt toutes les structures institutionnelles en tant que formes organisées, réglementées et contraignantes. Quant à l'économie, on doit se demander, par exemple, si elle étudie la propriété — indiscutable institution « juridique », d'après l'opinion commune actuelle — en tant qu'institution économique, car dans ce cas il faudrait distinguer dans la propriété un élément institutionnel de nature juridique et un autre de nature économique. La difficulté disparaît chez un juriste marxiste

⁴⁵ *Op. cit.*, p. 287.

⁴⁶ *Op. cit.*, p. 455.

⁴⁷ Voir les réserves de P. Ourliac, *op. cit.*, p. 299 sur l'emploi de la notion d'institution économique dans l'ouvrage de M. Godechot sur les *Institutions de la France à l'époque de la révolution et sous l'Empire* (1951).

comme A. V. Venediktov⁴⁸, qui distingue la propriété en tant que catégorie économique (l'appropriation) et le droit de propriété en tant que catégorie (et institution) juridique relevant de la superstructure de la société, avec possibilité que la catégorie économique d'appropriation s'y reflète sous la forme de plusieurs institutions juridiques et non pas sous celle du seul droit de la propriété. Vu la position adoptée par N. Iorga vis-à-vis de la théorie de l'institution et son peu d'inclination pour les schémas théoriques, on comprend qu'il se soit tenu un peu à l'écart de certaines difficultés apparemment scolastiques du problème. C'est pourquoi nous ne nous y sommes arrêté que pour montrer comment ce débat se reflète quand même dans les solutions adoptées par le grand historien et pour relever que ses hésitations font partie d'un problème plus ample et plus grave, qui est loin d'être résolu, car il reste commandé par des antinomies fondamentales qui sont inhérentes à la notion d'institution, à l'intérieur de la conception générale de l'histoire et de la société, où elle a été utilisée. Ce qui, comme de juste, a prévalu chez N. Iorga, ç'a été la pratique de l'histoire des institutions, dont les résultats lui apparaissaient indispensables pour l'élaboration de toute grande synthèse historiologique.

Etudiant parfois les institutions sous le nom d'*așezăminte* (établissements, *instituta*), mais marquant une visible préférence pour le terme de *forme* (d'organisation sociale), N. Iorga a toujours opposé, en cette matière, pour les confronter et les juger, la *forme* (sociale), autrement dit l'institution, au fond, aux *forces matérielles*⁴⁹, à la *réalité de la vie sociale*⁵⁰. C'est là une des constantes de sa pensée, qu'en 1924 il a exposée sous le titre significatif de « Fond et forme dans la recherche de la vérité historique »⁵¹. Dans la vie des institutions, il en est ainsi venu à donner le pas aux hommes qui les portent, sur les formes qu'elles revêtent : « les hommes voient les institutions à travers ceux qui les représentent »⁵². Ce critère permet à N. Iorga de déceler l'imitation en matière de formes institutionnelles et à en prononcer la véhémence condamnation, d'abord parce qu'il assignait à chaque ensemble historique (peuple, nation, Etat), la mission de se réaliser lui-même profondément, d'être original, d'apporter au trésor commun de la civilisation universelle une contribution inimitable et irrempla-

⁴⁸ Государственная социалистическая собственность, I, Moscou-Leningrad, 1948, §§ 2—3, (trad. roum., 1951, I, p. 28—54).

⁴⁹ Voir *Les facteurs matériels de l'époque contemporaine*, II, Bucarest, 1931, c'est-à-dire, pour lui, les classes et les catégories sociales, y compris leur position économique, en tant que porteurs des transformations sociales et institutionnelles. Cf. *L'origine des formes*, p. 74, pour le rôle historique de l'autorité morale d'un homme qui, « ne fût-il rien dans la forme, est tout dans la réalité ». Il pensait à Périclès. Devant Hitler, sa condamnation impitoyable est dans toutes les mémoires.

⁵⁰ Cf. *Formes byzantines et réalités balkaniques* (1922), dans *Et. byz.*, Bucarest, 1, 1939, p. 51—157.

⁵¹ *Generalități*, p. 231—235 (1937).

⁵² *L'origine des formes*, p. 37, 39, 46, 69 : « Toute forme politique a la valeur des hommes qui la représentent . . . la république est avant tout celle des âmes, non pas celle des formes . . . Il ne suffit pas de retourner au passé en tant que formes, mais il faut créer à nouveau la vie qui s'en est envolée, afin d'animer les formes où la vie n'a jamais pulsé ».

çable. Et ensuite parce que l'imitation, en histoire, serait impensable⁵³ et stérile. Le problème était de la plus brûlante actualité pour la Roumanie et pour tout le sud-est de l'Europe pendant le XIX^e siècle et la première moitié du suivant, et il l'est, de nos jours, pour des continents entiers. C'est en se référant aux réalités de son pays, où la valabilité historique des constitutions *imitées* d'après modèle belge était sans cesse remise en discussion depuis 1866, que N. Iorga⁵⁴ affirmait : « Les constitutions... ne se transportent pas et les législations ne se décalquent pas », car le mouvement serait non pas de l'institution à la réalité vivante, mais inversement. Les institutions, pour renfermer une « vérité durable », devraient être *la suprême expression, le dernier et le plus haut afflux naturel* « d'une vie organique, dont tous les éléments collaborent pour la création d'un ensemble solidaire ». Il jugeait sévèrement les *imitations* législatives de Justinien et de Napoléon.

Mais son historicisme organiciste ne fit guère de N. Iorga un esprit xénophobe, fermé aux contacts entre les peuples et les civilisations, lui, l'ambassadeur itinérant le plus prestigieux de la culture de son pays, aussi bien en Europe qu'en Amérique, auprès des grandes comme auprès des petites nations, dont il n'a ignoré aucune dans son œuvre. Au contraire, c'est avec force qu'il a souligné ce fait caractéristique et incontestable que son peuple ne s'est pas figé « dans cette immobilité des idées, dans cette immutabilité *des institutions et des coutumes* (c'est nous qui soulignons) qui distingue Byzance. L'Occident nous envoyait sans discontinuer, dans sa rapide et vivace création continuellement originale, des pensées que les Grecs n'eurent pas et que l'on ne trouve pas non plus chez les Asiatiques, les Serbes et les Bulgares. Et quant à nous, nous ne les repoussions pas ; on les recevait et on s'en pénétrait »⁵⁵. La doctrine de l'imitation institutionnelle, elle non plus, n'est pas chez Iorga appliquée à outrance et d'une manière dogmatique.

Condamnant la réception des institutions occidentales de type bourgeois-capitaliste, sans tenir compte que dans son essence elle était historiquement inéluctable, quoique non exempte d'exagérations et de vices chèrement payés par les masses populaires, il concluait souvent sur une note qui susciterait d'amples commentaires : « Nous vivons avec des institutions qui ne sont pas faites pour nous et nous n'avons pas le courage de les remplacer par ce qui devrait être »⁵⁶. C'est la reconnaissance du rôle que peut jouer dans la vie des institutions le facteur volonté et raison critique,

⁵³ Le procès de la forme sans contenu (« forma fără fond ») avait formé l'essence du criticisme retentissant de Titu Maiorescu et de son groupe (*Junimea*). Mais N. Iorga le réduisait à une « ironie d'intellectuels formés à l'étranger, dirigée contre quelques inintelligents de chez nous » (**Conférences et leçons*, Bucarest, 1943, p. 56).

⁵⁴ *Genealogiile*, p. 161—162. Voir sur le problème de l'imitation « Studii » 18 (1965), n° 6, p. 1349—1353. Sur Napoléon et Justinien, voir « Studii clasice », VII (1966), p. 301—304.

⁵⁵ * *Lettres princières*, Bucarest, 1912, p. V—VI ; mais cf. **Ce qu'est Byzance*, Bucarest, 1939, p. 15 : « Byzance a donc vécu une continue transformation ». Les deux thèses de Iorga sont relativement exactes.

⁵⁶ *L'origine des formes*, p. 179.

lorsque la société a le courage de réaliser *ce qui doit être*, après avoir fait un acte de complexe cognition. Le rôle des institutions est certainement exagéré lorsqu'on affirme que le maintien de la monarchie du XV^e siècle et de la vie locale aurait pu empêcher la révolution de 1789⁵⁷.

Il y a chez N. Iorga⁵⁸, dans l'histoire des institutions, une évidente tendance à idéaliser le Moyen Age : « Ensuite vint l'époque du Moyen Age, qui fut merveilleux »⁵⁹. Il s'agit, selon nous, non pas d'un diagnostic à prendre au pied de la lettre, mais d'une idée-force qui lui inspirait les solutions les plus libres, dès qu'il s'agissait de s'en guider pour choisir entre les options de son temps. Car au Moyen Age, N. Iorga aurait été à coup sûr un grand bâtisseur de cathédrales, prédicateur de croisades, érudit bénédictin et trouvère rayonnant, peut-être homme d'Etat comme Thomas Morus. Mais il aurait été aussi un démolisseur de beaucoup de mythes et de contraintes, prêt à monter sur quelque bûcher pour défendre le *merveilleux* d'un monde futur que la réalité historique du Moyen Age a affronté en aveugle. C'est pourquoi ses pages inspirées sur le rôle de la tradition dynamique et créatrice, braquée sur l'avenir et y basculant, sont à méditer⁶⁰.

Retrouver et expliquer « l'origine et le sens » d'une institution, d'une forme d'organisation sociale⁶¹, fut pour N. Iorga un objectif fondamental de recherches, rejoignant le programme des sociologues : « la genèse et le fonctionnement des institutions » (Durkheim). Retenons cependant la préférence donnée à la *signification* sur le *fonctionnement*, et rappelons, sans pouvoir insister sur ce point, que chez Iorga l'origine n'est pas toujours une notion *temporelle*, mais aussi qualitative, ce qui lui confère un rôle formateur, déterminant pour l'essence de l'institution. Mais cette position alterne avec celle qui laissa aux conditions historiques ultérieures un plus ample pouvoir de transformation sur une forme institutionnelle.

A la notion de *forme*, les auteurs contemporains préfèrent celles de *structure* ou de *cadre*. Gabriel Le Bras constate que « si l'on entend par institution leur structure durable, agencée pour la vie collective », les institutions ne sont qu'« autant de réalités sociales dont nous percevons les éléments distincts et coordonnés ». M. Godechot voit dans les institutions « les cadres dans lesquels se débattent les hommes », ce débat fondamental reflétant la lutte de classe. Dans une formule plus neutre, M. Ourliac propose de dire que « les institutions traduisent le jeu des forces sociales », for-

⁵⁷ *Ibidem*, p. 20.

⁵⁸ Sur N. Iorga médiéviste par formation et par vocation, voir note 4.

⁵⁹ *L'origine des formes*, p. 137.

⁶⁰ *Generalităţi*, p. 74 (1901) : « La forme de la vie sociale qui s'appuie (sur la tradition — V.G.) n'est pas éternelle... Cette vie n'exige pas l'immutabilité de la mort ; elle change, se transforme, évolue » ; **Les observations d'un non-spécialiste sur l'histoire ancienne*, Bucarest, 1916, p. 172 : « Qui défend le passé dans sa tradition capable de porter des fruits pour le présent, lui seul est vainqueur » ; *Generalităţi*, p. 141 — 142 (1920) : « Une vie géante, en pleine transformation tumultueuse exige tout pour elle et anéantit ce qu'on lui refuse ». *Adde* : **Une autre histoire contemporaine*, Bucarest, 1933, p. 44 ; *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain*, Bucarest, 1935, p. 21 ; *Anciens documents*, I, 1930, p. 53.

⁶¹ *L'origine des formes*, p. 35, à propos de la république.

mule à laquelle, certes, N. Iorga aurait donné sa préférence, en tant que thèse théorique. Mais dans ses recherches, il n'a pas manqué de noter la lutte que les hommes ont livrée pour se créer des cadres institutionnels : « Si un grand nombre d'hommes ont combattu et ont souffert pour cette monarchie constitutionnelle, il est certain qu'elle représente un élément fort résistant et, dès lors, utile pour la vie du présent »⁶². Il n'hésitait pas à constater qu'en France, par la III^e République, la bourgeoisie établissait « sa domination de classe » et que cette « république des capitalistes » suscitait l'opposition de la classe ouvrière et d'une partie des intellectuels⁶³.

N. Iorga a fait un usage remarquable de la méthode comparative, commandé par le but même d'intégration et de synthèse que nous lui avons vu poursuivre. Il appliquera cette méthode pour évoquer les origines et la signification des institutions politiques et sociales de l'Europe. Ou encore, en confrontant dans le même exposé la position d'une forme institutionnelle chez des peuples différents, ou en passant, avec une brillante adresse, d'un Etat à un autre dans des chapitres successifs mais fondus dans une vision d'ensemble toujours suggestive. Et lorsqu'il survolait les étapes du développement de la même institution chez le même peuple, la méthode comparative ne se révélait pas moins aiguë et efficace. Mais l'application vraiment originale et féconde qu'il en fit concerne l'étude des caractères communs des institutions du Sud-Est européen. Cette étude lui est apparue possible, en mettant à profit, d'une manière critique, la riche documentation que l'on possède sur l'ancien droit roumain. Ce dernier « terrain à reconnaître »⁶⁴ du plus haut intérêt pour le comparatiste, devait être considéré comme « un véritable trésor » pour la connaissance de l'ancien droit des très vieilles races du sud-est de l'Europe et du droit byzantin, « réel, populaire, vécu »⁶⁵, sur lequel nous manquons de documents directs d'autre genre. L'intuition, plus ancienne (1911), s'est cristallisée durant les travaux du I^{er} Congrès de byzantinologie de Bucarest (1924), qu'il organisa et présida. Dès 1929, dans l'importante monographie dont le titre était à lui seul un programme⁶⁶, N. Iorga mit toute son érudition et l'ingéniosité de ses intuitions pour démontrer méthodiquement sa thèse, non sans citer les suggestions que lui avait fournies l'œuvre de Jireček. En fin de compte, le droit roumain, si longtemps ignoré ou méconnu, lui semblait fournir « la révélation extrêmement intéressante d'un troisième droit, qui, au Moyen Age, jaillit de la vie paysanne, isolée, telle qu'elle se développa dans les communautés que l'Empire romain, à son déclin, avait abandonnées, coincées (qu'elles furent) par les invasions et méprisées des barbares envahisseurs, en raison de leur position géographique et de leur pauvreté ».

⁶² *L'origine des formes*, p. 22.

⁶³ *Ibidem*, p. 46, 48 ; cf. **Discours parlementaires*, II, Bucarest (1940), p. 242-243.

⁶⁴ Préface à *Contribution...* de G. Fotino, 1925, p. I.

⁶⁵ *Anciens documents*, I, 1930, p. 1 ; *Les éléments originaux de l'ancienne civilisation roumaine*, Jassy, 1911, p. 7.

⁶⁶ *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, 1921.

La publication dans le texte original et en traduction française de plus de 600 documents internes relatifs aux institutions de l'ancien droit roumain (1930—1931), première anthologie de ce genre, fut un événement et une surprise⁶⁷. Une *Brève histoire du droit coutumier roumain*, qui la précédait, constituait une courageuse synthèse de la structure institutionnelle du droit coutumier roumain, à la lumière des actes de la pratique et des décisions princières à caractère normatif. L'anthologie donnait suite à un engagement que N. Iorga avait pris lors du Congrès de 1924. Elle était destinée à permettre un démarrage fécond des études comparatives dont son auteur avait, une année plutôt, illustré la valeur. L'histoire des droits nationaux, la byzantinologie et la balkanologie juridiques en étaient concernées au même titre, et pour toutes ces disciplines le programme dressé par N. Iorga reste valable encore aujourd'hui, comme en témoignent les références élogieuses dont il fut l'objet durant les travaux du I^{er} Congrès de l'Association internationale d'Études balkaniques et sud-est européennes de Sofia (1966) et du II^e, à Athènes (1970).

V

Pour conclure, disons que N. Iorga « a vécu » les problèmes de l'histoire des institutions dans toute leur complexité contradictoire, sans s'en laisser détourner de la réalisation d'une œuvre qui, durant toute sa carrière, n'a fait que gagner en ampleur et en pouvoir de suggestion. De l'analyse qui précède, il nous semble se dégager tout d'abord la nécessité d'accepter pour l'étude des institutions — à moins d'attitude plus radicale — une triple vocation : sur le plan de la sociologie, sur celui de l'histoire sociale générale et sur le plan spécialisé de l'histoire du droit. Tous ces plans sont à la fois distincts et solidaires, sans que l'une des disciplines intéressées puissent prétendre légitimement à un monopole. Leur *condominium* d'ailleurs est aujourd'hui consacré⁶⁸ et, en fait, les échanges critiques de méthodes, de conceptions générales et de résultats n'ont fait que s'intensifier depuis le début du siècle. Le sociologue généralise, il élabore des instruments de penser fort abstraits, sans pouvoir dédaigner les matériaux et les résultats accumulés par l'historien⁶⁹. Celui-ci, indélogeable du devenir de l'histoire, étudiera toujours mieux les arbres, en connaissant la forêt, laquelle,

⁶⁷ *Anciens documents de droit roumain*.

⁶⁸ C'est ainsi que le P^r J. Gaudemet, in « L'Année sociologique », 3^e série, 20 (1969), p. 306—307, constatait que dans la conception institutionnelle du P^r Le Bras « la primauté de la donnée sociologique est manifeste », mais qu'elle intéresse aussi le droit, celui-ci et la sociologie restant intimement associés, car l'Institution, juridique et sociale, s'insère dans le flux de l'histoire », et « dans cette perspective diachronique, la sociologie et le droit... reprennent contact avec la vie des groupes, qu'ils ne devraient jamais ignorer » ; voir surtout G. Le Bras, *Prolégomènes à l'histoire du droit et des institutions de l'Eglise en Occident*, Paris, 1954 et idem, *Institutions ecclésiastiques de la Chrétienté médiévale*, Paris, 1959—1964.

⁶⁹ On n'hésiterait pas aujourd'hui à voir dans la construction sociologique d'une institution le modèle des institutions concrètes, étudiées par l'histoire sociale générale ou par l'histoire du droit.

comme N. Iorga le pensait, a une *histoire* propre : l'histoire de l'humanité. Et l'on sait depuis longtemps que la Révolution française ou la dynastie capétienne sont elles aussi des notions, des concepts, par rapport à une histoire impitoyablement événementielle et pratiquement irréalisable autant qu'inintéressante. Tout comme il existe aujourd'hui une micro-sociologie et des études sociologiques sur des sujets fort concrets et limités dans le temps et l'espace. Quant à l'historien du droit, sa perspective, depuis près d'un demi-siècle, débouche, de plus en plus sur la sociologie et sur l'histoire, à tel enseigne qu'en France est devenu nécessaire le léger correctif de la réforme de 1960 par rapport à celle de 1954 qui avait introduit dans les Facultés de droit des cours portant le titre si significatif d'*histoire des institutions et des faits sociaux*. Mais l'historien du droit reste le détenteur d'une dot inestimable : l'indispensable connaissance approfondie des principes, des formes et des techniques (celles du droit au sens le plus large du mot), par lesquels les faits sociaux, à des niveaux différents de pression et de contrainte, s'organisent en structures institutionnelles et en systèmes hiérarchisés d'institutions.

L'évolution de la théorie et de la pratique de l'histoire institutionnelle depuis la mort du grand historien et la présence en plein essor d'une historiographie matérialiste-historique nous facilitent l'interprétation des difficultés et des contradictions que N. Iorga a su vigoureusement affronter. La notion d'institution n'est pas à l'abri de toute critique. L'on peut aussi fort bien étudier les « institutions » en tant que structures animant des formes organisées ou en tant que formes structurées. Et surtout l'on constate que l'historiographie marxiste, sans jeter l'interdit contre la notion d'institution, en dépasse la perspective, à l'aide de catégories et de méthodes d'investigations qui donnent une réponse justement aux contradictions soulevées par l'institutionnalisme.

L'histoire institutionnelle n'est pas un but en soi ; elle doit, en tout cas, rester, comme chez N. Iorga, un instrument au service d'une synthèse d'*histoire sociale* de la société dans sa *totalité*⁷⁰. Son affirmation sur le plan de l'historiographie, depuis la révolution de 1848 et l'apparition du matérialisme historique, a eu une signification profonde : la « découverte » du *social*, du *collectif*, la conquête de nouvelles méthodes sociologiques et statistiques ; le délogement du droit de sa splendide isolation abstraite et positive (droit écrit, législatif) ; les progrès incessants de l'histoire économique. Mais notamment l'histoire des institutions s'est révélée inséparable d'une conception scientifique sur le déterminisme historique, sur le rôle historique des masses et de leurs forces collectives. Dans l'histoire institutionnelle la plus traditionnelle, les conceptions sur le rôle respectif de l'économie et du droit, ainsi

⁷⁰ A propos de la conception de G. Le Bras, J. Gaudemet, *op. cit.*, p. 307, faisait remarquer à juste titre que si l'objet final des institutions est « la connaissance des groupes », « il ne s'agit pas de groupes immuables ni de formes abstraites. Un mouvement continu de direction et de rythme variables, les entraîne ».

que sur les rapports réciproques des différentes structures sociales, ont involontairement subi un bouleversement que d'éminents auteurs préfèrent reconnaître aujourd'hui même dans les préfaces des cours universitaires.

L'évolution de la pensée de N. Iorga en cette matière et surtout la succession de ses œuvres confirment cette idée, où il est permis aussi de chercher l'explication de certaines limites que, chemin faisant, nous avons dû souligner ou suggérer. Mais l'on constate que sur la plupart des points, sa pensée n'est jamais restée sur place, et que son mouvement s'est toujours engagé vers des solutions de plus en plus compréhensives, vers des vues de plus en plus larges et humanistes.

ION IONAȘCU

Professeur à l'Université de Bucarest

Après avoir brillamment passé, au cours de l'été de 1889, tous ses examens de I^{re} année, le jeune Nicolas Iorga, convaincu d'avoir accumulé le vaste bagage de connaissances dispensées par trois années d'étude en vue de l'obtention de la licence, sollicite à la Faculté des lettres de Jassy l'autorisation de passer les examens fixés pour les II^e et III^e années, pour pouvoir obtenir ainsi sa licence. Sa requête ne fut que difficilement admise, et certains professeurs même s'y opposèrent, mais le candidat finit par obtenir la licence « en littérature classique *magna cum laude* ¹, le 19 décembre 1889. Sur la proposition du professeur A. D. Xenopol, le jeune licencié, qui faisait la gloire de l'Université de Jassy, fut fêté au cours d'un banquet donné en son honneur, « chose tout à fait inaccoutumée dans notre pays, pour les étudiants universitaires » ².

En mars 1890, un concours est tenu à Bucarest en vue de l'occupation d'une chaire de latin vacante à Ploiești; Iorga s'y présente avec deux autres concurrents. Bien que les deux autres candidats eussent fait leurs études à l'Université de Bucarest et que les examinateurs aient été Gr. G. Tocilescu et A. Odobescu, qui enseignaient à cette même Université, le fait que Iorga lisait « sans aucune difficulté n'importe quel classique » et possédait une vaste culture, fit une forte impression sur la commission qui lui accorda sa préférence. Les vastes connaissances de Iorga dans le domaine du classicisme gréco-latin lui valurent la sympathie d'Odobescu, « qui s'avéra chaleureuse, durable et riche de conséquences » ³. Sur les instances d'Odobescu et de B. P. Hasdeu, le ministère de l'Instruction publique lui accorde une bourse de voyage en Italie et, à l'automne de 1890, une bourse de trois ans aux fins de parachever l'étude de la langue grecque à Paris, encore que Iorga songeât à se consacrer à la philosophie et à l'histoire littéraire. Ayant fait part ultérieurement à Odobescu de ses préférences pour l'histoire, celui-ci lui facilita de passer officiellement à cette spécialité, en lui recommandant de prendre son diplôme à l'École des Hautes Études, mais sans lui donner également les conseils requis; de sorte que, déclare Iorga,

¹ A. D. Xenopol, *Istoria ideilor mele* (Histoire de mes idées), dans la collection I. Torouțiu « Studii și documente literare » (Études et documents littéraires), vol. IV, « Junimea », Bucarest, 1933, p. 399—400.

² Idem, *ibid.*, p. 400.

³ N. Iorga, *Orizonturile mele. O viață de om, așa cum a fost* (Mes horizons. La vie d'un homme, telle qu'elle fut), vol. I, *Copilărie și tinerețe* (Enfance et jeunesse), Bucarest, 1934, p. 183.

« j'ai dû tâter moi-même le terrain, expérimenter des matières et des professeurs et tenter de faire une sélection, faute de laquelle mes études auraient été menées à l'aveuglette et auraient constitué une perte de temps »⁴.

A son retour au pays, Iorga, en comparant le stade de développement de l'enseignement et de la science dans les pays où il avait fait ses études avec celui atteint par notre pays dans la dernière décennie du XIX^e siècle et en s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles l'Université de Jassy, qui pourtant passait pour être une bonne Université, ne produisait aucun savant, Iorga découvrait en 1899 une explication on ne peut plus judicieuse à cet état de choses, à savoir la direction générale erronée des études, tout le monde étant convaincu en Roumanie que l'Université se devait de fournir simplement des professeurs pour l'enseignement secondaire ; à cette fin on ne faisait que des cours très généraux, embrassant toute la matière à enseigner, dans un intervalle de temps plus ou moins long. Lesdits cours tendaient à dispenser aux étudiants la seule connaissance des faits, sans jamais leur expliquer comment on en arrivait à la détermination des faits historiques, des résultats psychologiques ; tout cela continuait à rester pour eux un mystère. On ne leur donnait pas de bibliographie, et les leçons pratiques étaient inconnues. Il y avait même des étudiants qui avaient oublié l'écriture cyrillique qu'ils avaient apprise au lycée et qui n'étaient plus capables de lire un livre imprimé en caractères anciens, d'avant 1860.

Pour ce qui est de l'histoire, l'homme qui avait été l'ornement de l'Université de Jassy en vint à confesser qu'il avait quitté les bancs de cette université sans avoir eu connaissance des sources touchant les faits étudiés et dans une ignorance totale des sources historiques de son pays, qu'il ne se rendait nullement compte du stade des recherches portant sur l'histoire de la Roumanie, de la consistance des résultats obtenus, des perspectives qui s'ouvraient aux savants, de la direction dans laquelle devaient s'acheminer les recherches. Alors qu'en 1890 il lui avait été possible de soutenir qu'on ne pouvait rien savoir de plus sur l'histoire des Roumains que ce qui se trouvait résumé dans le traité d'histoire de A. D. Xenopol, à présent, fort de la connaissance d'un autre milieu scientifique, il se sentait capable de déclarer aux néophytes qu'il n'y avait pas d'histoire dont la reconstruction s'imposât de manière plus impérieuse que l'histoire du peuple roumain. S'il avait affirmé autre chose en 1890, c'est qu'il n'avait entendu dire aucun mot qui lui laissât deviner l'inconsistance et la pénurie des connaissances acquises. Quant aux sources, il ne doutait nullement qu'elles n'aient été toutes réunies, publiées, étudiées. Il ne pouvait supposer qu'aucune chronique n'ait été jusqu'alors éditée au niveau de l'archéographie occidentale, que les matériaux publiés, chroniques et documents, ne représentaient qu'une infime partie des matériaux pour ainsi dire intarissables, qui attendaient d'être mis au jour. « Je croyais — poursuit l'auteur des feuillets publiés dans l'« Indépendance Roumaine » en 1899 — que le maigre

⁴ Idem, *ibid.*, p. 184, 199, 208. Le programme envoyé par le ministère lui demandait de fréquenter aussi la Sorbonne, l'École des Chartes, « capable à elle seule de retenir quelqu'un » — écrivait Iorga — et l'École du Louvre.

récit que j'avais sous les yeux était tout ce qu'on peut savoir touchant l'histoire de mon peuple, et on m'encourageait dans cette illusion décevante, immobilisante, absurde. On me disait : tout est fini, alors que quelque chose avait été, à peine, commencé »⁵.

Mais l'utilisation des sources inédites, en roumain et en slavon, impliquait la connaissance de la langue et de la paléographie slavonne ainsi que de la paléographie cyrillique roumaine, seulement l'idée même de cette nécessité ne s'était pas encore fait jour dans nos universités. Les professeurs de Jassy avaient de la peine à lire la paléographie cyrillique, aucun d'eux n'avait songé à entraîner à cette fin les étudiants, pour leur permettre ensuite de voler de leurs propres ailes et de s'atteler à la besogne, au lieu de laisser des jeunes gens, avides d'entreprendre des recherches personnelles d'étudier ces paléographies au prix d'un dur labeur et avec le risque de maintes erreurs. Les étudiants quittaient la faculté, leur licence en poche, mais n'ayant qu'une faible préparation dans leur spécialité et, pour toute lecture, les notes prises aux cours.

Par ailleurs, l'histoire n'intéressait personne ; documents et chroniques étaient aux yeux des étudiants choses barbares, ennuyeuses, qu'ils ne pouvaient manier sans se couvrir de honte. Superficiels qu'ils étaient, ils méprisaient le labeur patient de l'érudit. Ceci étant, faisait observer Iorga, « avec des maîtres fatigués ou inconscients, qui comprenaient leur mission ainsi que je l'ai dit et ne croyaient pas avoir charge d'âmes, avec des étudiants qui pensaient ainsi, il n'est pas étonnant que l'Université de Jassy n'ait guère rempli le haut rôle scientifique qui lui était dévolu »⁶.

Telles étant les conditions qui présidaient à l'activité de la Faculté des lettres et de philosophie de Jassy, il n'est nullement surprenant que l'un de ses licenciés, aussi brillant et capable qu'il était N. Iorga, une fois débarqué à Paris pour y poursuivre ses études, en cette capitale où les traditions de la vie universitaire étaient vieilles de plus de six siècles⁷, s'y soit senti tout à fait désorienté, surtout parce que les organes officiels de Bucarest s'étaient avérés incapables de lui donner de judicieuses directives, faute de bien connaître l'organisation de l'enseignement supérieur à l'étranger et vu aussi le développement difficile de l'enseignement en Roumanie.

La différence de niveau didactique aussi bien que scientifique entre les facultés de lettres et de philosophie des universités roumaines et celles de l'Occident de l'Europe résultait — pour ce qui est de la science de l'histoire — de la conception romantique des représentants de l'historiographie roumaine des années 70, 80 et 90 du siècle dernier ; cette différence devint claire à Iorga en 1899, mais seulement au terme de profondes, fatigantes et solides études d'érudition historique, trois années durant, à Paris, Berlin et Leipzig, après avoir examiné de vastes collections de matériaux documentaires dans les archives du Centre et de l'Ouest de l'Europe, après avoir

⁵ N. Iorga, *Opinions sincères. La vie intellectuelle des Roumains en 1899*, Bucarest, 1899, p. 43—44.

⁶ Idem, *ibid.*, p. 51.

⁷ F. Buisson, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, 1911, p. 2014.

parcouru une immense littérature historique dans les bibliothèques étrangères dotées de fonds de livres rares inexistantes dans notre pays et après avoir enseigné pendant cinq ans l'histoire universelle à l'Université de Bucarest.

Pour pouvoir réellement servir la recherche historique, les sources historiques doivent être publiées de manière scientifique, car ce n'est qu'à cette condition que les publications de sources peuvent être utiles et ne perdent pas leur actualité, comme il va de la littérature historique. Les sources de l'histoire moderne et surtout contemporaine ne posent pas de problèmes particulièrement difficiles, comme le sont ceux soulevés par l'histoire ancienne et l'histoire médiévale — problèmes qui doivent être résolus par une technique complexe dont on ne devient maître qu'après de longs et pénibles efforts⁸. La publication des premières est plus facile, ce qui ne signifie aucunement qu'on puisse négliger les principes et les méthodes d'une autre science auxiliaire, *l'archéographie* ou science de l'édition des textes, dont les débuts remontent en Europe occidentale au XVII^e siècle, dans la période de l'existence des monarchies féodales-absolues, en tant que forme de la lutte des féodaux et de l'Eglise catholique... contre les mouvements progressistes, antiféodaux et anticléricaux. N'ayant point la somme de connaissances nécessaires à un jeune homme venu parachever ses études dans un pays ayant un autre milieu culturel et disposant d'un enseignement supérieur des plus spécialisés et développés, le jeune licencié de Jassy se heurta au début à nombre de difficultés, mais il sut s'orienter et choisit l'Ecole pratique d'études supérieures, organisée près la Sorbonne en 1868, école destinée à préparer les jeunes en vue de recherches originales à caractère scientifique et ne se proposant pas de former des professeurs pour l'enseignement secondaire.

Plus de quarante ans plus tard, à l'occasion de l'inauguration de l'Institut pour l'étude de l'histoire universelle, Iorga déclarait : « J'ai trouvé à l'Ecole des hautes études de Paris... une *école d'érudition* d'après le système allemand le plus strict des années 1870—1890... Mon esprit, qui tendait vers d'autres horizons et était accoutumé à une liberté absolue, cet esprit impatient eut beaucoup de mal à se soumettre à cette dure discipline des recherches méthodiques, système convenant aux esprits lents, mais qui met à la torture les esprits plus vifs »⁹.

Les étudiants qui s'acheminaient vers l'Ecole des hautes études devaient s'informer des résultats atteints par la science historique et par la science philologique, mais sans se limiter uniquement à la France, objectif poursuivi par l'Ecole de chartes ; ils devaient étudier toute l'histoire et la philologie universelle, et le diplôme en histoire était délivré aux étudiants qui

⁸ Ch. V. Langlois et Ch. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1898, p. 37 : « L'apprentissage technique est relativement court et facile pour qui s'occupe d'histoire moderne ou contemporaine, long et pénible pour qui s'occupe d'histoire ancienne ou d'histoire médiévale ».

⁹ N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités sur les études historiques), III^e éd., Bucarest, 1945 (allocution du 1^{er} avril 1937).

passaient avec succès un rigoureux examen portant sur les sciences auxiliaires des recherches historiques et présentaient un travail original¹⁰.

Outre l'École des hautes études, Iorga voulait passer son doctorat ès lettres et en philosophie à la Sorbonne, mais le diplôme de licence obtenu à Jassy ne lui ayant pas été reconnu, il dut passer son doctorat en Allemagne. Il chercha tout d'abord à faire connaissance avec certains professeurs de Paris, en visitant entre autres Em. Picot, par lequel il fut présenté à G. Weigand, qui devait jeter les bases du Séminaire de langue et littérature roumaine de Leipzig. Son entrevue avec Picot ne fut pas pour le flatter, et ses impressions sur le slavisant Louis Léger, qui doutait un peu de la valeur de Has deu, qui avait donné une recommandation à Iorga, n'étaient guère faites pour l'encourager dans sa tentative de faire connaissance avec le corps enseignant français dans un cadre débarrassé de la morgue officielle¹¹.

Son premier contact avec le corps enseignant de l'institution qu'il fréquentait on ne peut plus assidûment fut la visite qu'il rendit à Gabriel Monod, savant réputé dans le domaine des sources mérovingiennes et carolingiennes¹². Ayant connu aux cours les professeurs Roy, Thévenin et A. Giry, il renonça bientôt à eux, mais regretta par la suite de n'avoir pas suivi Giry, qui tenait un cours de diplomatique, « si nécessaire » ; il fit cette réflexion lorsqu'il en vint à s'occuper de la diplomatique roumaine, à quelle occasion il se pencha sur le problème de la chronologie¹³.

Il fréquenta régulièrement les cours de professeurs tels que l'abbé Duchesne, G. Monod, Ch. Bémont et Charles V. Langlois, mais les meilleurs conseils lui vinrent de Bémont, élu membre de l'Institut de France, qui tenait un cours intéressant sur les sources de l'histoire d'Angleterre, cours qui ne fut jamais publié, et de Charles Langlois, professeur de paléographie, puis directeur des Archives d'Etat de France, qui faisait « de louables efforts pour former ses élèves et leur faire de la publicité ». Ayant observé que Iorga avait une profonde connaissance du latin et du grec, il lui recommanda de se familiariser avec le déchiffrement des textes manuscrits dans ces langues et d'examiner, en vue de la publication d'un article dans la « Revue historique », dirigée par Monod, le manuscrit des lettres du chevalier picard Philippe de Mézières, chancelier du royaume de Chypre dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Au terme d'un travail assidu et sagace, l'étude fut écrite et publiée dans la célèbre revue¹⁴, ce qui ne manqua pas de réjouir le jeune chercheur et d'aviver sa passion pour l'étude méthodique de l'activité du personnage en question, se proposant même d'en faire le sujet de sa thèse de diplôme aux Hautes études, « thèse qui — comme le dit l'auteur

¹⁰ Ch. V. Langlois et Ch. Seignobos, *op. cit.*, p. 297—298, 304—305.

¹¹ N. Iorga, *Orizonturile mele...* p. 207, 211—219 ; idem, *Generalități...* p. 178. En 1930, Iorga caractérisait Hasdeu comme un « éditeur érudit et d'une haute intelligence ».

¹² *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne* (Paris, 1872, 1885), et *Etudes critiques sur les sources de l'histoire carolingienne* (Paris, 1898).

¹³ N. Iorga, *Notes de diplomatique roumaine*, dans Acad. Roum., « Bulletin de la section historique », t. XVII (1930), p. 114—141.

¹⁴ P. (erroné, au lieu de N.) Iorga, *Une collection de lettres de Philippe de Mézières (Notice sur le n° 499 de la bibl. de l' Arsenal)*, dans « Revue historique », XLIX, Paris, 1892, p. 1—36.

— m'a demandé deux ans de travail et m'a laissé une précieuse discipline pour toute la vie »¹⁵. Pour un tel ouvrage d'érudition, il ne lui suffisait pas de connaître la teneur du manuscrit de la Bibliothèque de l' Arsenal et les données recueillies systématiquement à la Bibliothèque nationale qu'il fréquentait régulièrement, n'éclairaient pas tous les côtés du sujet, si bien que Iorga dut entreprendre des voyages de documentation supplémentaire en Italie, où il examina la correspondance des papes du XIV^e siècle, puis en Angleterre à Londres et à Oxford, où il découvrit des lettres adressées par Mézières au roi Richard II. Ces amples recherches étaient facilitées par le fait que le jeune historien connaissait bien les langues des sources du temps étudié, les seules qu'il continua d'ignorer toute sa vie étant « les langues slaves et touraniennes »¹⁶.

Iorga devait par la suite se souvenir bien souvent de la forte influence que cette Ecole des hautes études avait eue sur lui, et il déclara que c'est « plutôt ici que comme élève de Xenopol à Jassy » qu'il avait appris la méthode de travail, la pratique de l'érudition, pour continuer en ces termes : « Non seulement nous étions précis, mais on travaillait dur ; on ne nous donnait pas de certificats de complaisance. Et on nous recommandait toujours : „recueillez le document et tenez compte du document”. C'est ce que j'ai fait une vingtaine d'années, dans mon pays »¹⁷.

A la fin de l'année 1891, après avoir obtenu son diplôme¹⁸ à Paris, Iorga part pour Berlin aux fins d'y passer son doctorat ès lettres et en philosophie. Il séjourna ici un semestre, écoutant une série de cours monotones ; la rigidité des professeurs n'était point pour l'attirer, non plus que la froideur manifestée par les étudiants envers un jeune homme formé à l'école française. La méthode pratiquée aux heures de séminaire, les sempiternelles questions posées par le professeur, apparemment dépourvues du sens pédagogique requis, le firent renoncer à ses cours pour consacrer tout son temps à la préparation de sa thèse d'histoire universelle consacrée à l'activité d'un grand féodal du Nord de l'Italie, et à sa traduction du français en allemand. Il dut également se rendre à Turin, pour y consulter un manuscrit important intéressant son sujet. Revenu à Berlin, il entreprit des recherches intenses dans les archives de la capitale allemande où il découvrit les rapports des consuls prussiens de Bucarest et de Jassy ; il les déchiffra et les copia en vue de leur publication ultérieure dans la collection Hurmuzaki, accompagnés d'une remarquable préface, constituant une véritable histoire économique des Pays roumains pour cette époque.

Du fait de certaines clauses du règlement de l'Université berlinoise, touchant les conditions d'attribution du titre de docteur, Iorga s'en fut pas-

¹⁵ N. Iorga, *Orizonturile mele*, p. 212, 218.

¹⁶ Idem, *ibidem*, p. 220.

¹⁷ Idem, *Romantism și naționalism în istoriografia românească* (Romantisme et nationalisme dans l' historiographie roumaine), dans *Generalități...*, III, p. 184—185 (conférence donnée à Paris en 1933).

¹⁸ Titre de la thèse : *Philippe de Mézières, 1327—1405, et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896.

ser son doctorat en 1892 non pas à Berlin, mais à Leipzig où enseignait le célèbre historien K. Lamprecht ; sa thèse avait pour titre « Thomas III marquis de Saluces »¹⁹. Alors que d'autres jeunes Roumains venus parachever leurs études à l'étranger, durant trois ou quatre ans, sollicitaient à l'expiration de ce délai la prolongation de leur bourse sous motif qu'ils n'avaient pas terminé leurs études, Iorga, au bout de deux années seulement, obtenait les titres de diplômé de l'École des hautes études et de docteur de l'Université de Leipzig, en disposant d'une bonne année encore jusqu'au terme qui lui avait été fixé.

Il passa le temps qui lui restait à effectuer des voyages de documentation, fouillant les archives, les bibliothèques et les musées du monde occidental, afin d'y recueillir les sources nécessaires à l'essor de la science historique dans son pays, pleinement conscient à cet égard que « les informations étaient encore si restreintes que se risquer à faire des narrations, à écrire des pages d'histoire avec le seul matériel dont nous disposions, était un travail vain »²⁰. Il visita ainsi Dresde, Munich (où il découvrit dans la collection de l'humaniste Schedel l'intéressante lettre de Vlad l'Empaleur, adressée en 1462 à Mathias Corvin), Nuremberg, Innsbruck, Vérone, Venise. Dans cette dernière ville, il dépista les manuscrits roumains de Vlad Boțulescu, dont il ne faisait surtout que deviner la teneur, car, de son propre aveu, « je ne m'étais pas exercé à Jassy à lire l'écriture cyrillique manuscrite »²¹. Dans la collection d'un ancien archiviste de Murano, il tomba sur la précieuse correspondance de la princesse Catherine de Péra, l'épouse d'Alexandre II Mircea, et de son fils, le voïévode Mihnea le Turc, avec Marietta Adorno Vallarga, dont il eut peine, comme il le dit, « à déchiffrer l'humble et embrouillée écriture grecque »²². Il découvrit également un matériel de valeur pour l'histoire de Byzance et du peuple roumain, à Gênes, de sorte qu'à l'été de 1894, il put rentrer à Bucarest avec une riche moisson puisée dans les archives étrangères, moisson qui l'aidera à constituer la collection « Actes et fragments ».

En octobre 1894, à la suite d'un concours tenu à Jassy devant une commission présidée par A. Odobescu et dont faisaient partie A.D. Xenopol, P. Râșcanu, I. Caragiani — concours où il surpassa ses rivaux, et cela en dépit de l'hostilité que lui témoignaient certains membres de la commission —, Iorga fut nommé professeur suppléant à la chaire d'histoire universelle de Bucarest, occupée jusqu'alors par une figure intellectuelle falote, P. I. Cernătescu, qui n'avait laissé derrière lui aucune œuvre originale, ni une tradition de travail méthodique. Un an seulement plus tard, après un nouveau concours, il fut nommé professeur titulaire. La leçon inaugurale, tenue le 1^{er} novembre et intitulée « De la conception actuelle de l'histoire et sa genèse »²³, présentait l'évolution de l'histoire dans le

¹⁹ N. Iorga, *Orizonturile mele* (p. 237—238). La thèse fut imprimée à Paris, en 1893.

²⁰ N. Iorga, *Generalități...*, p. 185.

²¹ Idem, *Orizonturile mele*, p. 241—247.

²² *Ibidem*, p. 248—249.

²³ N. Iorga, *Generalități...*, III^e éd., p. 9—28.

temps ; le jeune professeur s'attachait, sur la foi de vastes lectures où la première place était réservée à l'œuvre de Ranke et à celle de Bernheim, à définir l'histoire comme « l'exposé systématique sans nul but étranger, des faits de toute nature, recueillis méthodiquement, par lesquels s'est manifestée, indépendamment du lieu et du temps, l'activité de l'humanité ». Dans cette première leçon, il faisait tomber l'accent sur les sciences auxiliaires de l'histoire, en examinant leur apparition, leur évolution et leur rôle dans l'essor de la discipline qu'il enseignait. Dans maintes des leçons qui inaugurèrent pendant des décennies ses cours à l'Université de Bucarest, dans son discours de réception à l'Académie roumaine²⁴, dans les leçons spéciales données aux universités de l'étranger, en réponse aux invitations répétées qui lui étaient faites, dans ses communications à nombre de congrès internationaux d'histoire, de byzantinologie, d'histoire de l'art et autres, dans toutes ses conférences données à telle ou telle occasion, l'éminent professeur ne se faisait pas faute de rappeler qu'il s'était formé à une haute école d'érudition, en soulignant sans cesse qu'un historien, « ne peut être complet, s'il n'est pas lui-même érudit »²⁵, entendant par là « un intellectuel qui possède le sens de l'histoire et l'amour du passé »²⁶. L'érudit est l'homme qui s'est rendu parfaitement maître des disciplines auxiliaires de l'histoire, qui s'entend à établir par une critique pénétrante les sources authentiques, dignes d'être prises en considération, et qui les édite conformément aux principes fixés par l'archéographie, science qui détermine la méthode d'interprétation des sources historiques en vue de leur publication, qui est l'objectif final du travail d'érudition historique. Bien que ces derniers temps on n'ait plus guère fait de distinction sensible entre les notions d'« érudit » et de « savant »²⁷, cette distinction avait encore cours dans la seconde moitié du siècle dernier ; on appelait érudit l'homme connaissant à la perfection les langues classiques et orientales des inscriptions, des monnaies, des documents et ainsi de suite, fournissant des informations à la science de l'histoire, et le savant était spécialement l'intellectuel qui travaillait et se distinguait dans le domaine des sciences exactes²⁸.

Des recherches historiques approfondies et compétentes exigent avant tout un travail sérieux en vue de la collection, de la classification et de la publication des sources historiques²⁹, et c'est là la tâche fondamentale

²⁴ Idem, *Două concepții istorice* (Deux conceptions historiques), dans *Generalități...*, III^e éd., p. 79—98 (séance du 17 mai 1911).

²⁵ Idem, *Cum se scrie istoria?* (Comment écrit-on l'histoire?), dans *Generalități...*, III^e éd., p. 57 (leçon inaugurale tenue en 1898).

²⁶ Idem, *Frumusețea în scrierea istoriei* (La beauté dans la manière d'écrire l'histoire), dans *Generalități...*, III, p. 47 (leçon inaugurale de novembre 1897).

²⁷ Voir *Dictionarul limbii române moderne* (Dictionnaire de la langue roumaine moderne). Ed. Academiei, Bucarest, 1958, p. 279, 737.

²⁸ E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. II, Paris, 1875, lit. D—H., p. 1482 ; t. IV, 1876, lit. Q—Z, p. 1841—1842.

²⁹ Iorga tenait en haute estime les sources « plus utiles qu'une centaine d'érudites dissertations et sans lesquelles l'histoire, dans la véritable et bonne acception du mot, ne se peut ai re ».

et très difficile qui incombe à l'érudit, lequel, s'il s'en est acquitté dans les conditions requises par le niveau scientifique de son époque, peut dédier le temps qui lui reste à la rédaction de l'œuvre d'interprétation historique de telle ou telle période, entreprenant ainsi des études restreintes, des monographies historiques, des synthèses limitées dans le temps et dans l'espace. Pour pouvoir passer à de telles synthèses restreintes, spécialement dans le domaine de l'Antiquité et du Moyen Age, il convient d'avoir sacrifié maintes années d'étude dans le vaste domaine de l'érudition, qui, comme le déclare Iorga, « précède la véritable histoire, dont j'ai longtemps évité les généralisations et les synthèses », car le jeune historien se rendait fort bien compte, de retour de ses études, qu'il ne connaissait pas par exemple « l'écriture ancienne, toujours si artistique, mais si différente d'une époque à l'autre et d'un homme à l'autre », qu'il ne connaissait « pas un mot de slavon », et qu'il lui a fallu, comme il le dit, « apprendre moi-même, à la sueur de mon front », ce qu'il n'avait pas appris à Jassy³⁰. C'est pourquoi un certain temps dut s'écouler avant que Iorga ne passât du travail d'érudition, qui « m'attirait, me retenait toujours davantage... , convaincu que cette activité contribuerait essentiellement à l'enrichissement des connaissances sur l'histoire de la Roumanie »³¹, à de vastes œuvres de synthèse.

Fermement convaincu que l'histoire du peuple roumain ne pouvait être écrite sans que soient réunies les sources de partout, le professeur Iorga ne cessa, surtout jusqu'en 1900, de voyager à travers l'Europe au cours de ses vacances d'été, fouillant passionnément les archives de Florence, de Naples, de Ferrare, de Bologne, d'Ancône, de Zara (Zadar), de Fiume (Rijeka), de Lvov, de Raguse (Dubrovnik), de Cracovie, de Danzig (Gdansk), de Königsberg (Kaliningrad) (c'est ici qu'il écrivit de nuit la préface au tome XI de la collection Hurmuzaki), de Vienne, d'Innsbruck (où il recueillit de précieux matériaux documentaires sur les Pays roumains à l'époque de Michel le Brave, matériaux qu'il publia dans le tome XII de la collection « Hurmuzaki », rédigeant toujours de nuit la remarquable monographie historique *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, publiée à Bucarest en 1899 et qui reçut un prix de l'Académie en dépit de l'opposition de Hasdeu), de La Haye (c'est ici qu'il prépara une préface de plus de 150 pages pour « Les documents de Bistrița », I—II, ouvrage publié à Bucarest en 1899, et qu'il copiait en secret, pendant la nuit, à son hôtel, avec l'aide du directeur des archives dont les autorités lui interdisaient l'accès). Un voyage en Transylvanie et ses recherches dans les archives locales lui permirent de connaître « la vie on ne peut plus précieuse, pour la nouvelle direction de mes idées, de nos frères transylvains ». Il foulait alors pour la première fois cette partie du sol roumain, en butte aux suspicions des autorités, résolu à étudier également les archives de Brașov et de Sibiu³², afin d'y recueillir des informations pour un nouveau traité d'histoire du peuple roumain. Certains des maté-

³⁰ N. Iorga, *Orizonturile mele*, p. 258—259.

³¹ *Ibidem*, p. 301.

³² *Ibidem*, p. 282—300.

riaux recueillis dans l'Occident de l'Europe, concernant les croisades du XV^e siècle ³³, furent publiés dans la « Revue de l'Orient latin », entre 1897 et 1899, éveillant l'intérêt du savant K. Krumbacher, fondateur de la byzantinologie en Allemagne, qui eut des paroles élogieuses pour la contribution du jeune érudit roumain à l'enrichissement des données relatives aux relations économiques et politiques des villes italiennes de Gênes, de Venise, de Florence et d'autres encore, avec le Sud-Est de l'Europe ³⁴.

Cette activité extraordinairement intense, par laquelle — comme nous le dit Iorga — « je ne désirais que mettre à la portée de tous ce qu'avec tant de peine j'avais pu apprendre et découvrir, sans même fixer de démarcation entre ce que l'on savait et ce que, après mes efforts, il était possible de savoir désormais », n'était pas au gré des historiens plus âgés, qui lui étaient hostiles et agissaient comme tels, ouvertement ou sournoisement, en empêchant son élection comme membre de l'Académie et en s'opposant par tous les moyens à ce que fussent primés des ouvrages d'une valeur exceptionnelle par la nouveauté de l'information et de l'interprétation, comme l'« Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle » ³⁵. En dépit de l'adversité ³⁶ témoignée par ceux aux côtés desquels il était tenu de travailler dans le domaine de l'enseignement et de la culture, Iorga ne renonça ni à sa conviction qu'il était nécessaire de s'employer intensément pour recueillir des matériaux documentaires, ni à sa conception historique positiviste, qui marquait la fin de l'école romantique ³⁷, illustrée par B. P. Hasdeu, homme d'une vaste érudition, savant d'une intelligence des plus vives, phénoménale pourrait-on dire, capable d'élaborer de vastes synthèses écrites avec un grand talent, « une des lumières de la science roumaine » ³⁸, mais qui ne put former des disciples de valeur, ses élèves étant généralement dépourvus et de la vaste érudition et du sens aigués nécessaires à la critique historique. Sans parler de Iorga ³⁹, ni A. D. Xenopol, ni D. Onciul, ni Ion Bogdan, ni C. Giurescu, ni V. Pârvan, ni d'autres professeurs encore, qui illustrèrent les chaires d'histoire et de langues et

³³ La collection a pour titre : *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, vol I—III, Paris, 1899, 1902 ; IV—VI, Bucarest, 1915.

³⁴ N. Iorga, *Orizonturile mele*, p. 309—311.

³⁵ *Ibidem*, p. 315—316.

³⁶ Les adversaires de Iorga sont allés jusqu'à l'empêcher, pour un temps, de publier le vaste matériel documentaire externe qu'il avait amassé, action hostile à propos de laquelle l'ostacrisé devait écrire en 1903 : « En un temps où il ne m'était permis de publier nulle part, en 1900 » (N. Iorga, *Despre adunarea și tipărirea izvoarelor relative la istoria Românilor. Rolul și misiunea Academiei Române* (De la collection et de l'édition des sources relatives à l'histoire des Roumains. Le rôle et la mission de l'Académie roumaine), dans *Prinos lui D. A. Sturdza* (Hommage à D. A. Sturdza), Bucarest, 1903, p. 106).

³⁷ En 1911, Iorga affirmait à juste raison : « Le plus brillant représentant de ces tendances romantiques fut Hasdeu » (Voir *Două concepții istorice*, dans *Generalități...*, III^e éd., p. 84).

³⁸ N. Iorga, *Opinions sincères*, p. 29—30.

³⁹ En soulignant son attitude différente dans la manière de concevoir l'histoire, Iorga écrivait : « Au lieu de continuer à voler dans les airs sur des ailes romantiques, comme l'étaient les ailes de mes prédécesseurs, je dus très modestement me mettre à la besogne » (Cf. *Generalități...*, III^e éd., p. 185).

littératures slaves des universités de Bucarest et de Jassy, n'eurent pour professeur Hasdeu. Le seul élève dont il convient de mentionner le nom, formé à l'école historique de Hasdeu, fut Gr. G. Tocilescu, « l'un des derniers représentants, chez nous, de l'école romantique occidentale »⁴⁰, mais qui, n'ayant pas l'extraordinaire érudition, la faculté de découvrir les mines d'information inédites et l'exceptionnelle intelligence capable d'embrasser presque tous les domaines de la pensée, de son maître et mentor⁴¹, ne put réaliser des œuvres comparables à celles de Hasdeu, le seul domaine où il eut des contributions importantes demeurant celui de l'archéologie et de l'épigraphie.

Il est juste de dire cependant que Iorga eut également des professeurs qui soutinrent son activité, tels que : I. Bianu, qui trouva le moyen de publier, dans la collection « Hurmuzaki », passant outre à la volonté des adversaires de Iorga, tout puissants à l'Académie, l'immense matériel d'histoire roumaine rassemblé par Iorga dans les archives étrangères ; D. Onciul, élève de l'école viennoise, « plus étroite, mais plus précise que celle de Berlin, à laquelle s'était formé Xenopol », laquelle était en premier lieu « une école de paléographes, une école d'élèves étudiant la diplomatie, une école d'éditeurs de textes. . . , Onciul, qui écrivit maintes pages où — estime Iorga — rien ne sera changé »⁴², pages consacrées à la formation des Etats féodaux roumains, étayées d'une patiente et profonde critique historique ; Ion Bogdan, formé lui aussi à l'école autrichienne, mais ayant également fait des études en Russie, un Jirecek roumain — selon l'expression de Iorga —, bien que son activité n'ait pas été aussi vaste que celle du savant autrichien⁴³. Sans atteindre de loin le volume de matériaux historiques rassemblés par Iorga, Bogdan découvrit cependant et publia de manière irréprochable les chroniques slavo-roumaines, une somme de documents sur les relations de la Valachie avec la Transylvanie au XV^e siècle, et « Les documents d'Etienne le Grand », se distinguant comme un excellent éditeur de textes, ce qui lui valut de se voir confier en 1910 la direction de la Commission historique de Roumanie, institution chargée de fixer des normes scientifiques unitaires dans l'interprétation des sources destinées à être mises au jour, charge qui après sa mort sera assumée par Iorga, le plus grand explorateur d'archives et collectionneur de sources historiques, le plus prodigieux éditeur de textes de l'historiographie roumaine.

Bien qu'ayant occupé toute sa vie la chaire d'histoire universelle, le professeur N. Iorga a toujours parfaitement compris que les phénomènes d'histoire générale doivent être utilisés afin d'élargir le cadre de l'histoire

⁴⁰ N. Iorga, *Două concepții istorice*, dans *Generalități...*, p. 82.

⁴¹ Idem, *Romantism și naționalism în istoriografia românească*, dans *Generalități...*, p. 177. L'intéressante étude de V. Maciu (*Activitatea istoriografică a lui B. P. Hasdeu*) (L'activité historiographique de B. P. Hasdeu), parue dans « Studii », XVI, 1963, n° 5, p. 1021–1031), laisse de côté la caractérisation de l'école de Hasdeu sous le rapport des résultats concrets obtenus dans la formation des spécialistes.

⁴² Idem, *Romantism și naționalism în istoriografia românească*, dans *Generalități...*, p. 182–183.

⁴³ *Ibidem*, p. 183.

nationale, convaincu qu'il était que « pour étudier l'histoire des Roumains, il faut d'abord connaître non seulement l'histoire de tous leurs voisins, mais encore l'histoire de toute la moitié orientale de l'Europe, et comme, sur cette Europe orientale, se sont exercés, à différentes époques, tous les courants de civilisation de l'Occident, comme cet Orient a vécu, à partir d'un certain moment, avec des traditions, avec des idées nouvelles qui lui ont été données, à partir de certaines dates, par l'Occident, il faut étudier en même temps une large partie, tout un côté de l'histoire de l'Occident » ; en conséquence, « pour donner un bon exposé de l'histoire de cette nation. . . , il faut connaître en même temps l'histoire de beaucoup de nations et de beaucoup de territoires »⁴⁴. Iorga a souligné bien des fois que « la différence qui a existé jusqu'ici entre l'histoire universelle et l'histoire nationale disparaît », que la vie d'un peuple est mêlée à celle des autres et que l'histoire universelle « ne sera pas un recueil d'histoires nationales, groupées d'après des motifs géographiques ou culturels »⁴⁵. Fidèle à cette conception, chaque fois qu'il a traité des sujets touchant le développement de l'histoire de notre peuple il les a placés — comme dit Iorga — « dans le cadre de l'histoire universelle »⁴⁶, sans se laisser influencer par les théories de son ancien et illustre professeur K. Lamprecht. C'est pourquoi le savant Iorga n'était pas l'adepte d'une étroite spécialisation en matière d'histoire, critiquant l'historien qui s'estime être « l'arbitre dans un coin minuscule de sa science »⁴⁷.

Fort de cette conception sur le rapport entre l'histoire nationale et l'histoire universelle, Iorga a poursuivi avec plus de résolution encore un labeur d'exploration de nouvelles sources relatives à l'histoire de notre peuple, tant à l'étranger que dans le pays, labeur auquel il s'était déjà attelé avec autant de compétence que d'ardeur depuis l'année 1893, alors qu'il parachevait ses études hors des frontières.

La première collection de *documents externes* éditées par N. Iorga et imprimée aux frais du ministère de l'Instruction porte le titre : « Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains colligés dans les dépôts de manuscrits d'Occident », et est dédiée à A. D. Xenopol, son ancien professeur. Dans la préface au premier tome⁴⁸, écrite à Munich en janvier 1894,

⁴⁴ N. Iorga, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, I, préface, Paris, 1926, p. IX.

⁴⁵ Idem, *Două concepții istorice*, dans *Generalități...*, p. 91—92. Déjà depuis l'année 1911, Iorga proposait la fondation d'un institut pour l'Europe sud-orientale, « ici à Bucarest », où « il a à jouer un rôle plus grand et plus naturel que l'Institut analogue, à tendance politiques évidentes » de Vienne (p. 94).

⁴⁶ Idem, *Cuvîntare la deschiderea Institutului pentru studiul istoriei universale* (Discours à l'inauguration de l'Institut pour l'étude de l'histoire universelle), dans *Generalități...*, p. 215 (du 1^{er} avril 1937).

⁴⁷ Idem, *Noi direcții în istorie* (Nouvelles directions dans l'histoire) dans *Generalități...*, p. 139 (leçon inaugurale de 1920).

⁴⁸ Bucarest, 1895, p. III—V ; le tome I a deux parties : la première comprend 112 pièces, recueillies à la Bibliothèque nationale et dans certaines archives de Paris (p. 9—104), et la deuxième partie contient 578 actes (p. 107—400), recueillis à la Bibliothèque et dans les archives secrètes royales de Berlin (avec la correspondance des ambassadeurs prussiens à Constantinople et à St.-Petersbourg, etc.). Au début du livre, il y a deux planches, représentant des costumes de princes régnants roumains, reproduits d'après un manuscrit italien.

l'éditeur estime que le lent essor de notre historiographie est également dû, pour une part, au manque de sources. On ne saurait contester l'importance de la contribution archéographique de B. P. Hasdeu⁴⁹ et de A. Papiu Ilarian⁵⁰, mais elle n'a pas été continuée par d'autres chercheurs⁵¹, spécialement pour ce qui est des sources internes. Quant aux sources de l'extérieur, celles-ci commencèrent à pénétrer avec intensité dans le circuit historique grâce à la monumentale collection « Hurmuzaki », qui inaugure « une nouvelle et heureuse époque sur ce terrain », du fait de la publication des matériaux documentaires colligés dans les riches archives viennoises par Eudoxiu de Hurmuzaki, tenu en estime par les milieux influents de Vienne qui l'autorisèrent à consulter les archives secrètes, interdites aux personnes privées. Iorga mentionne également les autres fonds d'archives étudiés à Paris, à Berlin, à Leipzig, à Nuremberg et à Munich. Il précise ensuite que les documents seront publiés dans l'ordre chronologique, mais d'après leur provenance. Pour ce qui est de la transcription du texte, l'éditeur déclare être opposé à la reproduction des matériaux tels qu'ils avaient été écrits par les scribes, en sorte qu'il modernise l'orthographe et signale les erreurs. Les documents ne sont pas reproduits *in extenso*, mais par fragments, en résumant en roumain les parties d'une moindre importance et en recourant aux parenthèses rondes. Les documents n'ont pas de numéro d'ordre ni dans le texte, ni dans la table analytique des matières (p. I—LXI), et le résumé donne l'essence du texte; l'indication topographique est omise. Après chaque acte, on en indique la cote (signature) en petits caractères et entre parenthèses rondes, sans aucune description. Les notes du sous-sol contiennent d'importantes annotations.

Le volume se termine par une table analytique (noms de lieux et de personnes, les noms géographiques étant imprimés en italiques). Dans la préface au tome II⁵², qui comprend la suite des rapports des ambassadeurs de Prusse à Constantinople et à St.-Pétersbourg pour la période allant de 1768 à 1839, avec un appendice (1594—1821), l'auteur nous donne quelques indications sur la manière d'interpréter les matériaux, tout comme il l'avait fait au tome I, en nous prévenant que les rapports des consuls

⁴⁹ L'auteur souligne la valeur des « Archives historiques de Roumanie », ouvrage paru en 1864—1867, spécialement pour l'édition des anciens documents internes (p. III).

⁵⁰ L'ouvrage de Papiu Ilarian *Tezaur de monumente istorice* (Trésor de monuments historiques) (vol. I—III, Bucarest, 1862—1864), est mentionné surtout pour les sources externes publiées et est regardé comme « une belle publication »; ailleurs, son auteur est caractérisé en ces termes : « concis dans la forme, sûr dans la critique et maître des sources » (N. Iorga, *Despre adunarea și tipărirea izvoarelor*, p. 69) en réponse aux critiques apportées par Hasdeu à cette collection.

⁵¹ A une autre occasion, Iorga cite Gr. Tocilescu, A. D. Xenopol, I. Tanoviceanu, Gh. Ghibănescu (voir *Note critice asupra culegerilor de documente interve românești* (Notes critiques sur les collections de documents internes roumains), Bucarest, 1903, p. 27—28).

⁵² Portant au sous-titre : *Extracțe din corespondența ambasadorilor prusieni la Constantinopol și Petersburg cu privire la țările române* (Extraits de la correspondance des ambassadeurs prussiens à Constantinople et à St.-Pétersbourg concernant les pays roumains), Bucarest, 1896. Deux planches en noir et blanc précèdent le titre : l'une représente le portrait de Vlad l'Empaleur au château d'Ambras; l'autre, les sceaux des voievodes Aron le Tyran et Etienne le Sourd.

prussiens dans les pays roumains devaient être publiés au tome X de la collection « Hurmuzaki », lequel a en effet paru en 1897. La préface précisait encore qu'en cette même année 1897 serait publié le III^e tome contenant des documents provenant de Bologne, de Dresde, de Ferrare, de Gênes, de Leipzig, de Milan, de Modène, de Munich, de Nuremberg, de Parme, de Turin, de Venise, avec les limites chronologiques : de la seconde moitié du XIV^e siècle à la première moitié du XIX^e siècle. Mais pour des raisons d'économies budgétaires, le dernier volume de la collection ne fut publié que partiellement, avec 94 documents des XIV^e—XVI^e siècles et un appendice⁵³. Par cette collection totalisant 1 247 pages de texte et 167 pages pour les préfaces, les listes chronologiques et les index de noms de lieux et de personnes (au total 1 414 pages), Iorga mettait à la disposition de l'historiographie roumaine un précieux et immense matériel documentaire inédit, soit 2 173 documents, grâce auxquels le champ des informations sur le Moyen Age roumain se trouvait considérablement élargi.

L'année où fut interrompue brusquement la parution de la collection « Actes et fragments », Iorga réussit à publier les rapports des consuls de Prusse à Bucarest et à Jassy dans le tome X de la collection « Hurmuzaki »⁵⁴, matériel qui avait été présenté à l'Académie en 1895. Aux 603 rapports recueillis dans les Archives royales secrètes de Berlin, venait s'ajouter un appendice, comprenant le précieux mémoire de Kreuchely sur les boyards de Valachie, ainsi que d'autres documents découverts dans les Archives de l'Etat de Bucarest, à l'Académie, à la Communauté luthérienne, à la Bibliothèque de la Cour de Vienne et ailleurs, soit au total 100 documents encore ; tous les 703 documents étaient reproduits sur 649 pages. Les matériaux sont précédés d'une longue préface, où l'éditeur expose notamment la vie économique des pays roumains dans la période allant de 1763 à 1844. On y donne également quelques informations de nature archéologique, en mentionnant le changement de l'orthographe, la datation de tous les actes « occidentale, grégorienne, également utilisée dans les notes », sans indiquer les noms de lieux lorsque « les consuls se trouvaient à leur résidence habituelle et officielle » (p. LXXXIV). Alors que dans les « Actes et fragments » les pièces ne sont pas numérotées, ici elles portent un numéro d'ordre en chiffres romains, avec indication de la provenance, de sorte que dans l'appendice on reprend le numérotage à partir de I à la p. 493 et à la p. 663. Les reproductions sont très étendues, nombre d'actes sont publiés intégralement, les parties omises étant résumées en roumain et disposées entre des parenthèses rondes. C'est ce qu'on peut voir également en comparant un volume des « Actes et fragments » (par exemple le vol. II, de format in-8° et comprenant sur 740 pages 1389 documents) et

⁵³ Bucarest, 1897, sans préface. Nous voyons apparaître en tête du volume le portrait du voïévode Etienne, fils de Petru Schiopul (Pierre le Boiteux), et un ordre de paiement de ce dernier, en facsimilé.

⁵⁴ Avec le sous-titre : *Rapoarte consulare prusiene din Iași și București* (Rapports consulaires prussiens de Jassy et de Bucarest) (1763—1844), Bucarest, 1897, CXXXII+694 p.

ce volume, in-4°, dénombrant sur 649 pages 703 actes⁵⁵. Seul le premier rapport, daté de 1763 (p. 1), est signé, les autres ne portent pas de signature, car on a sans doute considéré qu'il s'agissait d'un seul fonds. On ne procède pas à la description des actes. Les résumés figurant en tête de chaque document se réfèrent également à l'essence de la teneur, et sont repris dans la table des matières (liste chronologique, p. XCIX—CXXX).

Au regard des volumes publiés antérieurement dans la collection « Hurmuzaki », le tome X, paru par les soins de Iorga, représente un sérieux progrès sur le terrain des éditions de textes, du fait de sa préface substantielle (qui n'existait pas dans les volumes antérieurs, lesquels s'ouvraient sur la liste chronologique des documents), du grand nombre d'annotations, et grâce aussi à « l'introduction bibliographique » (p. LXXXIX—XCVIII), qui est en fait une vaste liste bibliographique de sources et de littérature historique, qu'on ne trouvait pas dans les volumes antérieurs ; signalons également l'index, d'une facture nettement supérieure aux précédents, ainsi que la liste des illustrations (p. CCCXXXI). Dès ses débuts, la collaboration de Iorga à la collection « Hurmuzaki » s'est traduite par un esprit nouveau, par la modernisation de la technique d'interprétation des sources destinées à être publiées.

Les années suivantes, 1898—1899, Iorga fit paraître un grand nombre de documents, dans des ouvrages plus ou moins amples, mais pour avoir une image d'ensemble de son activité dans le cadre de la collection « Hurmuzaki », il nous faut passer au tome XI et suivants de ladite collection, édités par lui. Le tome XI⁵⁶ exigea de sa part un vaste travail d'exploration et de recherche dans les archives et les bibliothèques italiennes, allemandes, autrichiennes, transylvaines, ainsi qu'à la bibliothèque de l'Académie roumaine et aux Archives de l'Etat de Bucarest. Ce volume comprend des documents de la période 1517—1606, ainsi que d'autres documents des années 1528—1612 et les comptes de Braşov (1551—1601) et de Sibiu (1521—1598). Une partie considérable de ces matériaux concerne le règne de Petru Schiopul (Pierre le Boiteux), règne que l'éditeur analyse minutieusement dans sa préface, à la lumière de sources jusqu'alors ignorées et révélatrices. Dans le compte rendu touchant l'historiographie roumaine des années 1900—1906, compte rendu publié par A. D. Xenopol dans la « Revue historique » de Monod, l'auteur tente injustement de minimiser l'importance de l'étude et des matériaux figurant dans ce volume sous le motif que le règne de Petru est « très insignifiant »⁵⁷. L'éditeur ajoute à

⁵⁵ A juste raison, Iorga, en analysant la collection *Uricarul* de T. Codrescu, forte de 10 000 pages, écrivait que : « une page pèse aussi, même du point de vue matériel, par ce qui est écrit dessus » ; en effet, les pages de l'*Uricarul* étaient de petites dimensions (in-8°) et imprimées en gros caractères (voir *Note critique*... , p. 8).

⁵⁶ Avec le sous-titre : *Acte din secolul al XVI-lea (1517—1612) relative mai ales la domnia și viața lui Petru-Vodă Schiopul* (Actes du XVI^e siècle, relatifs surtout au règne et à la vie du voïévode Petru Schiopul), Bucarest, 1900, CLIV+884+XLIV pages, au total 1082 pages et 958 documents. Maria Iorga a collaboré non au tome XI, comme il est dit dans la « *Revista Arhivelor* » XII (1969), n° 2, p. 38, mais au tome X de la collection.

⁵⁷ V. *Bulletin historique, Roumanie*, p. 6 (Extrait de la « *Revue historique* », tome XCVI, année 1907, 55 p.).

ce volume un extrait à part, mais dont la pagination continue celle du volume lui-même, et comprenant des résumés d'actes internes⁵⁸.

Trois ans plus tard, Iorga publie un massif tome XII (I^{re} et II^e parties) de la collection, sur Michel le Brave⁵⁹. Dans une brève mais émouvante préface, l'auteur explique pourquoi il ne s'occupe pas de la provenance des actes réunis dans ce volume, en alléguant que cela « ne siérait pas à une activité militaire, à un éclat, à une puissance et à un renom comme ceux du Prince roumain qui s'est élevé plus vite et plus haut sur les ailes de l'aigle enchanté de la chance : Michel le Brave » (p. I). Puis viennent quelques « explications sur les sources » et l'auteur exprime le regret que ce volume « paraît trop tard pour pouvoir être une commémoration de la part de la science historique roumaine » (p. I—III). Chaque document porte en tête l'indication de la localité et de la date (année, mois). Après la signature, on donne, lorsque la chose est nécessaire, des éclaircissements sur l'acte en question, en indiquant aussi l'éventuelle édition antérieure, qui n'avait pas donné satisfaction. La parution de ce volume, riche de matériaux de première main, colligés avec patience et compétence dans différents centres d'Europe (Innsbruck, Venise, Milan, Vienne, Naples, Berne, Cracovie, Varsovie, Graz, Rome), ouvrit de larges perspectives pour l'élaboration d'une ample histoire de Michel le Brave, entreprise que Iorga mènera à bonne fin après plus de trois décennies⁶⁰. Xenopol reconnaissait que « par cette publication (vol. XII), les sources d'histoire du célèbre prince valaque... ont été enrichies de matériaux nouveaux »⁶¹.

En adoptant comme critère de présentation des collections de sources éditées par Iorga l'ordre chronologique et non pas l'ordre numérique, nous passerons à présent au volume XV, en deux parties, qui comprend des matériaux découverts dans les archives des villes de Transylvanie : à Bistrița, à Brașov et à Sibiu. La première partie, comprenant 1603 docu-

⁵⁸ Titre du supplément : *Regeste de documente mai mult interne (1526—1626) pentru a servi la înțelegerea documentelor străine ce formează vol. XI al colecției Hurmuzaki* (Résumés de documents surtout internes (1526—1626) pour servir à la compréhension des documents étrangers qui constituent le tome XI de la collection Hurmuzaki) ; le supplément comprend 389 documents, qui ajoutés aux 953 du tome XI, font un total de 1347 actes.

⁵⁹ Avec le sous-titre : *Acte relative la războaiele și cuceririle lui Mihai-Vodă Viteazul* (Actes relatifs aux guerres et aux conquêtes du voïevode Michel le Brave), Bucarest, 1902, LXXXIX + 1281 + XXXIV p. (au total 1404 pages et 1872 documents). En tête du volume nous pouvons voir le tableau de Michel le Brave, dû à Fr. Francken, suivi de quatre planches portant 30 signatures en fac-similés des voïevodes Michel, Aron, Ștefan Răzvan et Nicolae Pătrașcu, Rodolphe II, Sigismond III, Sigismond Báthory, de plusieurs boyards valaques, de quelques grands prélats, etc.

⁶⁰ *Istoria lui Mihai Viteazul* (Histoire de Michel le Brave), I—II, Bucarest, 1935, 301 + 231 p.

⁶¹ *Bulletin* cit., p. 6. L'observation comme quoi nombre de documents n'ont pas d'importance et qu'il convenait donc de faire un tri, ne me semble pas fondée, car l'éditeur a résumé es parties secondaires, en fournissant en même temps de précieuses explications dans les notes du sous-sol.

ments de la période 1358—1600⁶², s'ouvre sur une intéressante préface, où il est montré que les copies faites pour l'Académie par les archivistes Zimmermann, Berger et Stenner ne donnaient pas tout à fait satisfaction, vu qu'il y manquait tout renseignement « sur la lettre, sur les sceaux et sur d'autres éléments, maintes fois fort intéressantes et parfois même indispensables pour une datation et une meilleure compréhension », ce qui témoigne que l'éditeur attachait l'attention qui se doit à la description (à la légende) du document. Il a également dû corriger les fautes qui s'étaient glissées dans les copies défectueuses et copier lui-même nombre de documents omis par les transpositeurs cités plus haut à cause de l'écriture difficile à déchiffrer. Mais il n'a pu consulter tous les originaux, « parfois surveillés avec une explicable jalousie nationale », à cause aussi du peu de temps qu'il avait à sa disposition. Il exprime l'espoir que « avec le temps, pareils actes seront revus et complétés, et il se trouvera certainement quelqu'un dans l'agréable situation de pouvoir donner d'ici quelques décennies une nouvelle édition ». Mais voilà que soixante ans se sont écoulés et une nouvelle édition n'a pas encore été mise au jour !

Plus loin, l'auteur précise que nombre de corrections ont été faites sans qu'il ait devant lui les originaux ; l'orthographe nécessaire a été introduite afin de faciliter la compréhension du texte et l'auteur est revenu à la graphie primitive, « dans la forme... où tous les médiévistes impriment aujourd'hui leurs collections de documents ». On réimprime ici les « Documents de Bistrița » (publiés pour la première fois en 1899—1900). L'auteur remarque la difficulté qu'il y a d'obtenir des « traductions sûres des documents hongrois ; il nous manque un spécialiste »⁶³. Aujourd'hui, dans les conditions de l'unification de l'État national, ce problème est résolu.

La deuxième partie continue par des documents datant de la période allant de 1801 à 1825⁶⁴, et comprend 1892 pièces, ce qui, ajouté aux documents de la première partie, fait un total de 3495 actes.

Après trois années de travail assidu, Iorga fait paraître le premier volume de documents grecs relatifs à l'histoire du peuple roumain⁶⁵. Dans la préface, il répond au savant français E. Legrand, qui, dans l'un de ses livres, en reproduisant des sources grecques, considérait le fait que notre Académie n'avait pas publié de documents grecs comme un acte d'hostilité « contre une époque qui certes n'a pas été flattée dans le jugement des descendants », en soulignant qu'au contraire, vingt années auparavant,

⁶² Vol. XV—1, Bucarest, 1911, LXXVII+775 p. Il contient le sous-titre : *Acte și scrieri din arhivele orașelor ardeleni Bistrița, Brașov, Sibiu* (Actes et lettres des archives des villes transylvaines de Bistrița, Brașov, Sibiu).

⁶³ P. I—III.

⁶⁴ Vol. XV—2, Bucarest, 1913, CIII+1168 p. (les deux parties totalisent 2123 pages : texte, préface, listes chronologiques, index alphabétiques, numérotation en chiffres romains et arabes).

⁶⁵ Vol. XIV—1, Bucarest, 1915, avec le sous-titre : *Documente grecești privitoare la istoria Românilor, publicate după originale, copiile Academiei Române și tipărituri* (Documents grecs sur l'histoire des Roumains, publiés d'après les originaux, les copies de l'Académie et divers écrits), I^{re} partie (1320—1716), XLVII+766 p. (759 pièces).

l'Académie avait accepté l'offre de M. Gédéon de copier les documents grecs existants à la Bibliothèque du couvent du Saint-Sépulcre de Constantinople; puis il publia dans « Hurmuzaki », XIII, les actes amassés et interprétés par A. Papadopoulos-Kéraméous, et fit l'acquisition d'un grand nombre de documents grecs de Constantinople. Iorga lui-même publia dans les « Annales de l'Académie » la correspondance de la famille de Mihnea Turcitul, découverte à Venise, les actes figurant dans les dossiers de Petru Schiopul découverts à Innsbruck, ainsi que des manuscrits grecs de Vienne.

Pour ce qui est de la réalisation du volume, un philologue comme D. Russo lui aurait certes donné « une forme extérieure plus satisfaisante », mais « l'historien était seul appelé à faire le choix requis et à interpréter le texte, ce qui ne fut pas toujours facile ». Puis l'éditeur ajoute, à juste raison : « Je crois avoir gagné ce droit par un long commerce avec tous les détails de notre histoire aux différentes époques ». Il n'oublie pas de souligner le fait que les années consacrées à l'élaboration de cet ouvrage « furent les plus agitées de notre histoire contemporaine », ce qui explique pourquoi les notes explicatives sont rares et la préface brève⁶⁶. Les documents sont publiés sur deux colonnes parallèles, à gauche le texte grec, à droite la traduction roumaine.

Deux années plus tard, au cours de la première guerre mondiale, la deuxième partie de l'ouvrage est mise au jour⁶⁷. Cette partie n'a pas de préface. Dix-neuf ans plus tard, Iorga publiera la troisième partie, comprenant des documents de la période des années 1520 à 1820⁶⁸. La préface du volume fait connaître la provenance des matériaux, en soulignant l'importance des documents laissés par le voïévode Mavrogheni, exécuté par les Turcs à Biela-Slatina (Bulgarie) en 1790, documents achetés par l'Etat roumain à Athènes et offerts à l'Institut sud-est européen de Bucarest, fondé et dirigé par Iorga. Ces matériaux constituent « une contribution essentielle à la connaissance du règne des Phanariotes, dont les dessous sont ainsi éclairés pour la première fois »⁶⁹.

La contribution de Iorga à l'élaboration de la collection « Hurmuzaki » fut prodigieuse, surpassant de beaucoup celle de tous les autres collaborateurs, et se matérialisant dans les volumes : X, XI, XII 1—2; XIV 1—3; XV 1—2, soit 9 volumes totalisant 7425 pages (et non pas « environ 6000 », comme on l'admettait ces derniers temps)⁷⁰.

En dehors de la collection personnelle de sources externes « Actes et fragments » et des 9 volumes de la collection « Hurmuzaki », Iorga a entrepris de publier en 1899 la collection d'histoire générale intitulée : *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, dont le

⁶⁶ P. I—V.

⁶⁷ Vol. XIV—2 (1716—1777), XXVII + 522 p. (total 549 p. et 515 doc.)

⁶⁸ Vol. XIV—3, Bucarest, 1936, XLIII + 588 p. (au total 631 p. et 425 doc.)

⁶⁹ *Ibidem*, p. 7.

⁷⁰ N. Iorga, *Pagini alese* (Pages choisies), I, Bucarest, 1965, p. XIII, note 1.

dernier volume, le VI^e, paraîtra en 1916⁷¹. Après la parution des deux premiers tomes, l'érudit allemand Reinhold Röhricht écrivait : « Depuis Karl Hopf... personne n'a traité avec tant de soin et tant de compétence que Iorga, sur la base de vastes études d'archives et d'une connaissance parfaite de la littérature existante, les rapports avec l'Orient aux XIV^e et XV^e siècles »⁷².

En cette même année 1899, Iorga entreprit la publication du volume en deux parties, intitulé : *Documente românești din arhivele Bistriței (Scrisori domnești și private)* (Documents roumains des archives de Bistrița. Lettres des princes régnants et privées)⁷³. En 1901 est publié un volume intitulé : *Documente privitoare la Constantin vodă Brîncoveanu, la domnia și sfîrșitul lui* (Documents relatifs au voïévode Constantin Brîncoveanu, à son règne et à sa fin), ouvrage comprenant des documents colligés dans les archives de Dresde, des extraits de la correspondance hollandaise à Constantinople, ainsi que quelques documents internes⁷⁴.

Toujours en 1901, l'inlassable éditeur de textes se proposa de jeter les bases d'une autre collection de vastes proportions, afin de mettre au jour, notamment, des documents internes. Cette collection, intitulée *Studii și documente cu privire la istoria Românilor* (Etudes et documents concernant l'histoire des Roumains) parut en 31 volumes, dont la publication fut achevée en 1916. Les fonds de publication lui ayant été octroyés à l'improviste par le ministère de l'Instruction, il dut préparer en toute hâte les matériaux pour les deux premiers volumes, qui constituèrent un tout⁷⁵. L'ouvrage comprend des documents internes, mais également recueillis à Vienne. La préface n'indique pas le mode d'édition. En tête de chaque document, figure le nom du lieu, ainsi que la date (le mois, puis l'année). La table des matières comprend les résumés des documents avec la date (année, mois) et le lieu de l'émission. Puis vient un index alphabétique à part pour chaque volume. La même année, paraît aussi le tome III, portant le

⁷¹ Vol. I, Paris, 1899, 581 p.; vol. II, IX + 600 p.; vol. III, Paris, 1902, 395 p.; vol. IV, Vălenii-de-Munte, 1915, VI + 378 p.; vol. V, 351 p.; vol. VI, Văleni, 1916, 219 p.

⁷² « Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung », Vienne, 1900, apud « Convorbiri literare », 1900, p. 526.

⁷³ Première partie, Bucarest, 1899, CXVI + 103 p.; II^e partie, Bucarest, 1900, XLIX + 147; au total 404 doc.

⁷⁴ Bucarest, 1901, XXIV + 174 p.

⁷⁵ Vol. I. *Socotelile Bistriței (Ardeal) (1524—1692)*; II. *Acte relative la istoria cultului catolic în Principate* (Les comptes de Bistrița (Transylvanie) (1524—1692); II. Actes relatifs à l'histoire du culte catholique dans les Principautés), Bucarest, 1901, XLIX + 536 p. Les comptes de Bistrița sont indiqués par année, avec mention du mois pour chaque note. Le texte en est donné en latin jusqu'au début du XVII^e siècle, puis en allemand. Toutes les années ne figurent point; ainsi, on saute de 1529 à 1547. La datation par les fêtes est modifiée; la seconde férie ante Assumpcionis Marie est accompagnée, entre parenthèses droites, de la mention « 13 Augusti ». Dans les comptes, on voit apparaître, pour la période 1524—1692, 112 ans. Les années 1599—1600, pendant lesquelles la Transylvanie se trouve placée sous le sceptre de Michel le Brave, sont les plus riches en comptes (p. 15—28). Les documents relatifs au catholicisme montent à 554 pièces + 112 = 666 pièces.

sous-titre : *Fragmente de cronici și știri despre cronicari*⁷⁶ (Fragments de chroniques et informations sur les chroniqueurs). Ainsi qu'il résulte du titre même, ce volume comprend spécialement des fragments de chroniques (serbes, ragusaines et moldo-valaques) ; les documents proprement dits sont peu nombreux. Il aurait été bon que les sources narratives soient séparées des chroniques, pour continuer un corpus : *Scriptores*. La préface ne contient pas d'indications de nature archéographique.

Un autre volume est mis au jour l'année suivante⁷⁷ et comprend en premier lieu les documents découverts par Iorga dans les archives de Budapest, lesquels constituèrent « une véritable chance, l'une des plus grandes de mon existence de recherches dans les archives », confesse avec émotion l'éditeur à la première page de sa longue préface, qui expose les relations politiques de la Moldavie et de la Valachie avec la Transylvanie au XVII^e siècle. L'éditeur y a ajouté aussi des actes émanant des archives viennoises ou hollandaises. Rangés parmi les premiers documents des années 1598—1601, on peut voir là les fac-similés des signatures de Michel le Brave et des notes sur le dos des propositions faites par le prince aux commissaires impériaux ou bien sur des lettres de Basta et autres, au nombre de 25. La préface ne donne pas d'explication quant à la technique employée, mais le texte nous permet de déduire ce qu'elle était. En général, il n'y a pas de résumé au début du document, la date ne figure qu'avec l'année, mise entre des parenthèses droites, bien que l'acte soit également daté avec le mois. Il n'y a pas de signature, en revanche une attention spéciale est accordée à l'aspect de la graphie et des sceaux⁷⁸. L'index alphabétique se réfère aux tomes III et IV.

Iorga observe qu'il est plus facile d'écrire l'histoire politique des Principautés en s'étayant des documents externes, mais qu'en revanche, lorsqu'il s'attache à connaître des habitudes, des coutumes, et à avoir « des renseignements sur l'existence dans les campagnes, dont se compose la plus grande partie de notre passé... », il reste passablement embarrassé et, quand il veut écrire en connaissant les choses, il lui reste — poursuit Iorga⁷⁹ — à faire ce que j'ai fait moi-même, encore que dans une bien faible mesure pour des études poussées — dans ces deux volumes de documents internes » (il s'agit des tomes V et VI de la collection). Dans la suite de la préface, l'éditeur nous donne des indications sur le procédé suivi par lui. Ainsi,

⁷⁶ Bucarest, 1901, LXXXI + 104 p. Le sous-titre continue : « colligées et éditées avec une préface sur l'histoire valaque touchant l'historiographie serbe ».

⁷⁷ Vol. IV, Bucarest, 1902, CCCXXX + 345 p. et 229 documents ; sont également publiées 3 descriptions à caractère narratif sur les campagnes des voievodes roumains en Hongrie en 1663—1664, ainsi qu'un fragment de chronique valaque et un autre fragment extrait d'un journal transylvain.

⁷⁸ Cf. p. 24, doc. XXXII ; p. 27, n^o XXXVI ; p. 49, n^o XLVIII. etc. Sont reproduits les autographes des personnages suivants : l'argentier Radu, le grand ban Hirzea, le voievode Matei Basarab, le métropolitain Simion Ștefan de Transylvanie, Gheorghe Ștefan, le grand *serdar* Ștefan, Const. Cantacuzino, Mihnea III Radu, Șerban et Mihai Cantacuzino, le voievode Radu Șerban, p. 23, 24, 27, 28, 30, 33, 58, 164.

⁷⁹ Préface du tome V (p. III), ayant pour sous-titre : *Cărți domnești, zapise și răvașe* (Livres princiers, lettres et documents), publiés en entier ou sous forme de résumés et accompagnés de notes explicatives, Bucarest, 1903, VII + 721 p.

pour les documents de Spiridonia-Jassy, « je ne donne parfois que le signalement... vu le temps bref dont je disposais ». Pour le reste, « j'ai cherché à ne pas priver le résumé, minutieusement élaboré de tout ce que pouvait contenir d'intéressant l'original que j'avais sous les yeux » en éliminant « tout ce qui est stéréotypé et se retrouve dans n'importe quel autre document de l'époque... et j'ai épargné au chercheur la fatigue de devoir peiner sur des tours de phrases figées ». Mais il donne « *la fable* de l'acte, l'affaire qu'il raconte... j'ai recueilli les noms *historiques* aussi bien que les noms *inaccoutumés*... ; j'ai amassé avec soin les éléments touchant la vie générale du pays, les notes d'*histoire culturelle*, que je me suis essentiellement proposé de rechercher ; je n'ai pas omis les mots rares, les formes peu courantes et caractéristiques ⁸⁰. On ne saurait demander davantage à un homme sensé, qui sait apprécier son temps et ne croit pas pouvoir abuser de celui des autres, en leur servant des choses inutiles et en leur laissant le soin de balayer ce qui est vain ». Iorga ne donne pas le résumé des documents, ce qui aurait exigé un surcroît de travail et d'espace, mais élabore en échange un index chronologique, un autre alphabétique et un troisième d'« institutions et de coutumes : il y sera donné la définition de chacune... ce sera ainsi donc le premier ouvrage d'un *dictionnaire culturel du passé roumain* » (au grand dam de l'historiographie roumaine, cette œuvre fondamentale n'a pas été réalisée). Après avoir montré comment il lui a été possible de parvenir jusqu'à certaines collections privées, répandues en différents coins du pays, l'éditeur nous donne également quelques explications sur le contenu du VI^e volume à suivre, en précisant que « à partir du VII^e volume, je continuerai par des documents surtout externes »⁸¹. Nous avons insisté plus spécialement sur ce volume, car ici « Iorga montre plus en détail quelle fut la méthode appliquée dans l'édition des documents »⁸². Mais le plan exposé dans la préface ne fut pas entièrement réalisé,

⁸⁰ A propos de l'importance des documents internes et sur la manière dont il convient de les éditer, Iorga écrivait, dans un autre ouvrage : « il faut reproduire exactement tous les noms intéressants, tous les mots roumains mêlés aux mots slaves, toutes les parties relatives aux us et coutumes, tous les divans, témoignages de boyards, inédits, qu'on ne trouve pas ailleurs ». Il faut dire ensuite que les documents internes « ne peuvent être comparés à un document politique, où des faits, des opinions et des sentiments nouveaux sont évoqués du début jusqu'à la fin, et où même les formules de politesse, soigneusement examinées, peuvent compléter les informations sur les rapports entre deux personnes » (voir *Note critique*... , p. 9).

⁸¹ *Ibid.*, p. III—VII. Le tome V n'a pas d'index chronologique, ni de noms, ni de faits. Le numérotage des documents est effectué séparément pour chaque collection. Le volume comprend 1109 documents moldaves, 854 documents valaques et 3 documents de Transylvanie, soit au total 1966 documents.

⁸² Xenopol lui aussi reconnaissait l'importance plus grande des documents internes au regard des documents externes, les premiers contenant des données sur le développement économique et social du peuple roumain, mais il critiquait le fait que Iorga les reproduisait sous forme de résumés (Voir *Bulletin*, cit., p. 8). L'éditeur a expliqué son attitude, comme nous l'avons vu, mais Xenopol ne pouvait réprimer son envie, pour ainsi dire, de voir que son ancien élève faisait montre d'une prodigieuse activité sur le terrain des éditions de textes, domaine où lui-même brillait par son absence. Il ne pouvait par ailleurs lui pardonner certaines considérations à l'endroit de la revue « *Arhiva* » de Jassy, dirigée par Xenopol, « qui l'achemine peu à peu vers la littérature des gens sans talent » et où est réservée une rubrique pour les actes internes, faiblement soutenue par Xenopol et d'autres encore (Voir Iorga, *Note critique*, p. 27—28).

du fait aussi, bien entendu, de l'immense matériel qu'il s'attachait à publier à cette époque.

En 1904 paraît le tome VI, où entre autres documents figure « Con-dica de porunci » (le Livre de commandements) du voïévode Constantin Mavrocordato, manuscrit de quelque 1500 pages, in-4°, comprenant 1703 pièces, que Iorga résuma, en montrant que : « Je n'ai rien sacrifié de ce qui avait quelque intérêt sous les trois rapports que voici : politique, culturel et linguistique », pour souligner plus loin que son œuvre est « une collection de matériaux pour l'histoire culturelle. Ce qui peut se trouver encore est à côté du sujet, et n'a pour moi qu'une valeur secondaire »⁸³. Certes, c'est là une autre preuve indubitable du caractère idéaliste de l'œuvre de Iorga. Mais il convient de ne pas oublier qu'à cette époque le savant rédigeait sa première synthèse sur l'histoire de la patrie : *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*⁸⁴, à la demande de l'illustre historien allemand K. Lamprecht, son ancien professeur à l'Université de Leipzig.

Dans la partie finale du tome VI, l'éditeur faisait savoir que deux mois plus tard il publierait séparément « la table des noms et des faits des V^e et VI^e tomes », que le tome VII était lui aussi partiellement imprimé et comprendrait toujours des matériaux internes. « Ce n'est que plus tard que je pourrai donner le *dictionnaire d'institutions que j'ai promis*, et qui, s'il paraît, devra se présenter d'une manière aussi complète et durable que possible ».

Le volume suivant parut la même année⁸⁵. La préface, succincte, est suivie d'une ample étude, intitulée « Histoire de la littérature religieuse des Roumains jusqu'en 1688 », étude qui constitue la partie préliminaire à l'« Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle (1688—1821) », parue en 1901. A la fin de son étude, l'éditeur annonce qu'avec ce tome (VII) « j'achève ma collection » et que « le tome VIII brosera l'histoire de la culture roumaine ou pour mieux dire le tableau historique de cette culture ». Il publiera bientôt une table analytique et les noms de villages, les noms de baptême, les notions culturelles figureront au tome VIII⁸⁶. Mais les promesses faites ne purent être tenues, car le tome VIII de la collection, paru deux ans plus tard, sera lui aussi un volume intitulé « Lettres de boyards et de négociants olténiens et munténiens à la maison de négoce Hagi Pop de Sibiu »⁸⁷. Les lettres sont précédées de la généalogie de 55 familles de boyards. A la fin, l'éditeur nous donne un index de noms et de faits.

⁸³ Vol. VI, Bucarest, 1904, XI + 661 p. et 2672 doc. (voir préface, p. VII—XI).

⁸⁴ Vol. I, Gotha, 1905, XIV + 402 p. ; vol. II, III + 541. Voir aussi la traduction roumaine *Istoria poporului românesc* d'Otilia Teodoru-Ionescu, vol. I—IV, Bucarest, 1922—1928, où l'auteur s'efforce d'être « à jour » (I—6).

⁸⁵ Vol. VII, Bucarest, 1904, 8 + CCXLIII + 383 p. ainsi que 1013 documents. Xenopol fait une affirmation inexacte à propos du tome VII, en soutenant qu'il « ne contient pas de documents » (Voir *Bulletin*, cit. p. 8), alors que plus de 1000 documents y figuraient.

⁸⁶ Vol. VII, p. CCXLIII.

⁸⁷ Le titre continue comme suit : « publiés avec des notes généalogiques sur plusieurs familles ». Il est également précisé qu'il s'agit du tome VIII de la collection, Bucarest, 1906, LXXI + 203 p. (contenant 951 pièces).

Le tome IX, paru avant le tome VIII⁸⁸, porte le sous-titre : « Récits, lettres et chroniques ». C'est là un mélange de documents et de sources narratives, le matériel le plus important étant la chronique de Charles XII, écrite en italien par Al. Amiras ; on y trouve aussi des études succinctes de l'éditeur, consacrées aux campagnes des Turcs contre les Polonais en 1672—1676 et sur d'autres sujets. Un autre volume voit le jour en cette même année 1905, portant le chiffre dix de la collection, et contenant des lettres roumaines découvertes dans les archives de la ville de Braşov⁸⁹. La préface nous fait savoir qu'ont été éliminés les signes diacritiques. Les lettres se succèdent dans l'ordre chronologique, mais également dans le cadre de plusieurs divisions : marchandises diverses, problèmes de démarcation, relations politiques et autres. L'éditeur aurait bien fait de nous donner à la fin du livre le résumé de ces lettres, au nombre de 308, dans l'ordre chronologique pour en faciliter la consultation.

Un nouveau volume voit le jour en 1906⁹⁰ et contient des documents très variés, recueillis dans diverses collections valaques et moldaves, du XV^e siècle jusqu'au XIX^e, entre autres le rapport d'un *capuchehaia* (représentant du prince régnant auprès de la Porte ottomane) d'Al. D. Ghica, des mémoires moldaves pour des réformes, datant de 1821, des actes émanant de Bibescu et de Ştirbei, etc. Le volume n'a pas de préface, mais simplement un index de noms et de faits.

Toujours en l'an 1906, l'inlassable explorateur de sources publie deux autres tomes contenant des matériaux relatifs à la Transylvanie, intitulés tous deux : *Scrisori și inscripții ardelenene și maramureșene* (Lettres et inscriptions de Transylvanie et du Maramureş), le premier constituant le tome XII de la collection⁹¹, et l'autre, le tome XIII⁹². Ce dernier tome a une brève

⁸⁸ Bucarest, 1905, p. 225.

⁸⁹ Intitulé *Braşovul și Românii. Scrisori și lămuriri* (Braşov et les Roumains. Lettres et explications). C'est là le tome X de *Studii și documente*, Bucarest, 1905. Il ne comprend pas « toutes les lettres des archives de Braşov », comme on peut le constater en consultant *Catalogul documentelor românești de la oraşul Stalin (Braşov)* (Catalogue des documents roumains de la ville de Braşov), tome I, (1521—1799), Bucarest, 1955, soit au total 3758 pièces.

⁹⁰ Vol. XI, Bucarest, 1906, 307. Sous-titre : *Cercetări și regeste documentare* (Recherches et résumés documentaires).

⁹¹ Vol. XII, Bucarest, 1906, LXXVII + 303, avec le sous-titre : *I. Scrisori din arhiva grecilor Sibiului, din arhiva protopopiei neunite a Făgăraşului și din alte locuri* (Lettres des archives des Grecs de Sibiu, des archives de l'archidiocèse orthodoxe de Făgăraş et d'autres lieux). La préface présente brièvement la compagnie des négociants grecs de Sibiu, etc. (LXXVII). Puis viennent 531 documents transylvains, entre autres le livre foncier de Beiuş, de l'an 1600, quelques documents de l'exposition de Sibiu, dont un diplôme délivré par le voïevode Léon (1631), ainsi qu'une lettre de rémission émanant du patriarche de Jerusalem Chrysante, imprimée.

⁹² Vol. XIII, Bucarest, 1906, II + 336 p., avec le sous-titre : *II. Inscripții și însemnări*. S'occupant, dans un compte rendu de 1907, de ce volume, A. D. Xenopol affirme qu'il « publie aussi de courts extraits de lettres adressées par des boyards et des commerçants des Principautés à la maison Basile Pop de Sibiu » (*Bulletin*, cit., p. 8), ce qui est une erreur, ces lettres figurant au tome VIII, dont nous avons parlé plus haut. Il convient également de rectifier le nom de la firme : Hagi Constantin Pop, et non pas « Basile », Par ailleurs, il indique (p. 8, n° 2) *Scrisori și inscripții maramureșene* (Lettres et inscriptions du Maramureş), Bucarest, 1900, 1 vol, 336 p., qui n'est autre que le tome XIII, paru en 1906.

préface, qui nous fait savoir que les inscriptions et les notes transylvaines ont été recueillies par l'éditeur au cours d'un voyage effectué en août—octobre 1905. Il avait visité alors des monuments et copié autant qu'il en avait eu le temps. Il exprime sa conviction que de Transylvanie et des autres régions d'au-delà des montagnes, « on pourrait tirer... jusqu'à dix livres comme celui-ci ». Il suggère que la maison d'édition « Astra » de Sibiu organise une action soutenue en vue de dépister et de copier ces matériaux, « tant qu'il en est encore temps »⁹³.

Dans l'année des violentes révoltes de 1907, la collection de Iorga atteignait le tome XIV, lequel s'ouvre sur un historique du monastère de Hurez⁹⁴. Un an plus tard, il offrait aux chercheurs un autre volume d'inscriptions internes, dont nous parlerons plus tard. A cela vient s'ajouter en 1909 un autre volume de documents mélangés⁹⁵, pour la plupart internes, mais quelques-uns aussi externes, provenant de Florence ou de Hongrie, intéressant l'époque d'Etienne le Grand (p. 111—123). Les documents internes sont variés, quant à leur provenance, époque et teneur ; il convient de signaler la proclamation de C. Mavrocordato aux Olténiens (1737), où le prince les exhorte à se dresser contre les occupants autrichiens ; mentionnons également différents actes datant de l'époque de l'Union et du prince Cuza, et d'autres des XVII^e et XVIII^e siècles. Quelques inscriptions y figurent aussi. A la page IX, nous lisons que le volume « n'a pas l'unité qu'on ne peut exiger de lui, ni la division que j'aurais désirée, ce que j'aurais fait si j'avais eu dès le début en mains tout le matériel ». Mais il aurait été possible de suppléer à cette lacune par une liste chronologique des matériaux, placée avant l'index alphabétique.

La collection comprend également des *Însemnări din bisericile Maramureșului* (Notes sur les églises du Maramureș), recueillies par I. Bîrlea⁹⁶, avec une brève préface de Iorga, où le savant nous montre qu'il a unifié l'orthographe, effectué certaines corrections de lecture, traduit quelques fragments, ajouté quelques notices et unifié les index. Les puissantes révoltes paysannes de 1907 déterminèrent Iorga, qui sous de multiples aspects défendait la cause des paysans, à rédiger l'ouvrage : *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor și politica agrară a țărilor românești* (Constatations historiques concernant la vie agraire des Roumains et la politique agraire des pays roumains), avec un appendice : « Types de documents concernant les conditions agraires », et un autre comprenant des actes intéressant les Roumains de Bosnie⁹⁷. Ces « Constatations », ainsi qu'une autre

⁹³ *Ibidem*, p. II.

⁹⁴ Vol. XIV, Bucarest, 1907, XLV + 386 p. ; le titre en est : *Hirtii din arhiva mănăstirii Hurezului precum și din a protopopiei Argeșului, din a boierilor Brîncoveni și a altor neamuri, găsite în casele proprietății din Brîncoveni* (Papiers des archives du monastère de Hurez ainsi que de l'archidiocèse d'Argeș, de celles des boyards Brîncoveanu et d'autres familles, découverts dans les maisons de la propriété de Brîncoveni). Le volume contient 404 documents.

⁹⁵ Vol. XVI, Bucarest, 1909, X + 453 p. (avec 750 documents et inscriptions, ainsi que 108 actes imprimés).

⁹⁶ Vol. XVII, Bucarest, 1909, II + 245 p. (avec 798 inscriptions et notes).

⁹⁷ Vol. XVIII, 1^{re} partie, Bucarest, 1908, 91 p. (avec 35 documents datant des XV^e—XVIII^e siècles).

brochure intitulée : *Scrisori și alte acte cu privire la Unirea Principatelor* (Lettres et autres actes touchant l'union des Principautés) formeront la matière d'un nouveau volume de la collection ⁹⁸.

En même temps que la seconde partie du tome XVIII, nous voyons paraître un autre volume ayant pour sous-titre : *Documente felurite. Cîteva înscricțiuni și însemnări de biserici. Conдика de menziluri a lui Scarlat Vodă Callimachi* ⁹⁹ (Divers documents. Quelques inscriptions et mentions d'église. Le registre de chaises de poste du voïévode Scarlat Callimachi). Ce volume comprenait également quelques matériaux externes, rédigés en italien, concernant le voïévode Ion cel Cumplit (Jean le Terrible) (p. 75—78).

Dans leur majeure partie, les volumes de la collection, analysés jusqu'ici du point de vue archéographique, comprennent des sources internes. Ayant colligé « nombre de copies de documents externes, effectuées surtout à l'époque où je faisais mes études en occident », et que Iorga n'avait pas jugé dans le temps mériter d'être imprimées, à présent, « en faisant des recherches sur quelque point spécial », l'historien en vient à constater « encore une fois que même la notice la plus insignifiante peut servir », et c'est ainsi qu'il est amené à élaborer un nouveau volume d'actes externes ¹⁰⁰, colligés dans les archives d'Innsbruck, de Venise, de Vienne, de Munich, de Milan. La même année, il fit également paraître un volume de documents internes ¹⁰¹, comprenant aussi quelques inscriptions. Deux années plus tard ¹⁰², un autre volume est mis au jour, comprenant lui aussi divers matériaux internes. On y trouve entre autres quelques notes de chronique et un obituaire de l'église de Prigoreni, dû au chroniqueur Neculce. Dans la préface (p. 5) on signale que « les documents, d'origine très diverse, sont rarement expliqués par des notes ». Parallèlement est publié un volume de *Acte străine din arhivele Galiciei, vechii Prusii și Țărilor de Jos* ¹⁰³ (Actes étrangers des archives de Galicie, de l'ancienne Prusse et des Pays-Bas). La préface de l'éditeur contient cette émouvante confession : « Puis vient un temps où, d'un côté, les voyages d'études devenant toujours plus difficiles et, d'un autre côté, l'heure approchant où des notes prises à la hâte, pleines d'abréviations personnelles, ne pourront plus servir à autrui, on est tenté de classer ses papiers de jeunesse, que jusqu'alors on n'avait pas songé à publier. C'est ce que je fais avec ces copies et résumés, que je prenais en Occident en ces années de liberté, qui ne reviendront plus, mais auxquelles, avec l'âge, on songe avec toujours plus de nostalgie » (p. III). Les matériaux sont classés en trois divisions : I. Correspondance polonaise de Königsberg, de Danzig, etc. ...concernant l'histoire des Roumains ; II. Correspondance hollandaise de Constantinople ; III. Actes relatifs au commerce

⁹⁸ II^e partie du tome XVIII, Bucarest, 1910, 104 p. (avec 52 actes, les deux parties totalisant 195 pages et comprenant 87 pièces documentaires).

⁹⁹ Vol. XIX, Bucarest, 1910, 130 p. (avec 164 pièces diverses).

¹⁰⁰ Vol. XX, Bucarest, 1911, II + 540 p. (avec 802 documents).

¹⁰¹ Vol. XXI, Bucarest, 1911, 615 p. (avec 380 documents).

¹⁰² Vol. XXII, Bucarest, 1913, 471 p. (avec 280 documents).

¹⁰³ Vol. XXIII, Bucarest, 1913, III + 519 p. (avec 975 documents).

roumain avec Lemberg (Lvov). La même année est publié un autre volume de documents ¹⁰⁴, comprenant la « Correspondance de Dimitrie Aman, négociant de Craiova », matériel reflétant la vie économique de l'Olténie dans la première moitié du XIX^e siècle. Dans cette collection ont également été publiées deux sources narratives ; l'une est une description fort intéressante de la Valachie à l'époque de C. Brîncoveanu, de Șt. Cantacuzino et du premier prince phanariote, due au florentin Del Chiaro ¹⁰⁵, l'autre comprend « Deux mémoires de Teodor Văcărescu », présentant la « Serbie en 1871—2 » ¹⁰⁶.

Outre les inscriptions de Transylvanie et du Maramureș, dont on a parlé plus haut, Iorga a publié, dans la collection dont nous nous occupons, des *Inscripții din bisericile României* (Inscriptions des églises de Roumanie). Dans sa préface au premier tome de « sources épigraphiques » ¹⁰⁷, l'éditeur soutient à juste raison que « ces inscriptions votives ont une grande importance pour l'histoire... Les portraits des fondateurs, peints sur les murs, nous montrent l'aspect et l'habillement de ces gens... ; la langue en laquelle sont écrites ces inscriptions..., riche, vivante, équilibrée, est un guide précieux pour tous les temps ». L'auteur y avoue que, voyageant à travers le pays à l'été de 1904, « je ne songeais pas à faire de la science, à recueillir des informations..., convaincu que tout ce qu'il y avait de meilleur avait déjà été amassé » par Melchisedec, Gr. Tocilescu et Gr. Musceleanu. Mais à prendre des notes çà et là et à les vérifier par la suite, il observe « que ces choses n'étaient pas connues ou qu'on en avait une connaissance erronée ». Il entreprend alors de colliger des inscriptions « aux fins de compléter ma collection... Nul doute que, avec d'autres moyens et en d'autres conditions de travail, loisir, éclairage convenable, bon accueil, photographies, décalques, j'aurais pu lire infiniment mieux. De sorte qu'il m'a fallu me contenter de ce que j'avais ». En entreprenant d'éditer ces inscriptions, Iorga songea à publier « une collection aussi complète que possible des inscriptions de la Roumanie, de toute la population roumaine. Je poursuivrai ce projet et, si j'ai au moins une partie de la chance qu'ont tant de paresseux, de misérables et d'exploiteurs, je mènerai à bonne fin cette tâche

¹⁰⁴ Vol. XXV Bucarest, 1913, XV + 255 p. (avec 460 documents). Il convient de retenir que le tome XXIV de la collection ne contient pas de documents. De même, les tomes XXVI, XXVII, XXVIII et XXX ne comprennent que de vastes études historiques comme : *Chestiunea Dunării* (La question du Danube — 1913), *Istoria Statelor Balcanice* (Histoire des Etats balkaniques — 1913), *Chestiunea Mării Mediterane* (La question de la mer Méditerranée — 1914), *Viața și domnia lui Const. Brîncoveanu* (La vie et le règne de C. Brîncoveanu — 1914) et *Observații ale unui nespecialist asupra istoriei antice* (Observations d'un non spécialiste sur histoire antique — 1916).

¹⁰⁵ *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia...* (dans « Studii și documente », vol. XXVIII, Vălenii-de-Munte, 1914, 249 p.).

¹⁰⁶ Vol. XXXI, Bucarest, 1916, III p. (reproduits en français, sans préface ni annotations).

¹⁰⁷ Bucarest, 1905, 1907, fasc. 1, 312 p ; II, 62 (374 p.). Le volume comprend 944 inscriptions et notes précieuses mettant en lumière leur valeur historique.

aussi... Après le millier (d'inscriptions) que je donne aujourd'hui, viendra un autre millier. Et ainsi jusqu'à la fin »¹⁰⁸.

En dehors de ce volume, indépendant de la collection, l'éditeur publia également un II^e volume, celui-ci dans le cadre de la collection¹⁰⁹. La préface s'adresse à ceux « qui ont plus grand plaisir à harceler qu'à découvrir la vérité ». Il y annonce que suivra « un troisième tome ; le dernier... comprendra la table générale » (l'index). Mais le travail intense déployé pour la publication d'autres sources (dont nous n'avons parlé qu'en partie) et pour la rédaction d'innombrables ouvrages de synthèse ne lui permit pas de mener à bonne fin cette œuvre de grande érudition. Malgré tout, l'historiographie roumaine ne peut que rester profondément reconnaissante à Iorga de tout ce qu'il a réalisé, surtout si l'on songe que cette activité s'est poursuivie dans les publications « Buletinul Comisiunii monumentelor istorice » (Bulletin de la Commission des monuments historiques) (à partir de 1908), « Buletinul Comisiei istorice » (Bulletin de la Commission historique), à partir de 1915, et « Revista istorică » (Revue historique), à partir de 1915, qu'il a dirigées jusqu'à sa fin tragique en 1940.

L'édition des inscriptions est une œuvre difficile. Elle exige de la part de l'éditeur une profonde et solide connaissance de l'histoire de la patrie, faute de quoi certains passages ne peuvent être compris et déchiffrés. Iorga l'a démontré à E. A. Kozak, qui en 1903 publia à Vienne *Die Inschriften aus der Bukovina*, en soulignant dans un remarquable et vaste compte rendu¹¹⁰, que l'auteur ignore l'historiographie roumaine, qu'il orthographie incorrectement les noms des localités, qu'il s'embrouille dans notre chronologie médiévale, acceptant pour début de l'année le 1^{er} mars et ainsi de suite, et en terminant par l'avertissement « que les savants étrangers ne peuvent plus étudier, comme ils l'ont fait jusque naguère, notre histoire sans s'adresser à nos travaux », car à procéder ainsi, ils font « des livres erronés, incomplets, qui ne vivent que du jour au lendemain et qu'il est impérieux de remplacer. On n'entre pas, par Ițcani et Predeal, dans un pays de barbarie, dont l'activité scientifique peut être ignorée des docteurs en philosophie saxons et des professeurs de l'Université de Czernowitz ».

¹⁰⁸ Fasc. I, p. VI—VIII. Signalons cette émouvante conclusion : « Et puis, un beau jour, viendra un établissement culturel, viendra un érudit, digne, solennel et imposant, viendront des travailleurs précis, qui parachèveront, avec ce que j'ai donné, quelque chose de plus vaste, de plus brillant que je ne puis le faire aujourd'hui. Et on fustigera alors toutes mes erreurs et toutes mes lacunes, en oubliant simplement deux choses : mon travail inlassable et le cœur que j'ai toujours mis à ce travail », 65 ans se sont écoulés depuis que Iorga entreprit de publier les inscriptions de la Roumanie, et ce corpus « plus vaste et plus brillant » n'a pas paru, encore qu'en 1951 ait été constitué à l'Institut d'histoire « N. Iorga » un groupe de travail qui n'a réussi à publier jusqu'à nos jours, en l'espace de vingt ans, qu'un volume d'inscriptions portant uniquement sur Bucarest. A quand ceux de tout le pays ? Probablement au cours du prochain millénaire.

¹⁰⁹ *Studii și documente*, vol. XV, Bucarest, 1908 (avec le titre du premier volume d'inscriptions), III + 381 p. (avec 1079 inscriptions qui ajoutées à celles du premier tome, font un total de 2023), sans compter le grand nombre de notes recueillies sur les livres).

¹¹⁰ Voir *Studii și documente*, VI, Bucarest, 1904. Digression, *Culegearea de inscripții moldovenesti din Bucovina a d-lui dr. E. A. Kozak* (Collection d'inscriptions moldaves de Bucovine du dr. E. A. Kosak, p. 605—657).

Entre 1901 et 1916, époque où sont publiés les « Etudes et documents », le prodigieux éditeur s'est efforcé d'enrichir l'historiographie roumaine d'une série d'autres sources documentaires et narratives. Ainsi, il publia plusieurs documents internes et externes découverts dans les archives des Cantacuzino ¹¹¹; parallèlement sont publiés les comptes financiers de la dernière période des règnes phanariotes, relatifs surtout à la Moldavie ¹¹², ainsi que des documents extraits notamment des archives de Lvov, de Vienne, de Copenhague, de Stockholm, de Venise, de Budapest, concernant la famille Callimachi ¹¹³. Vers la fin de cette période, il fait paraître un volume massif de documents relatifs à l'Olténie à l'époque de Tudor Vladimirescu ¹¹⁴ et fait également paraître de précieux actes roumains illustrant les relations des Szeklers avec la Moldavie ¹¹⁵. En 1901, il publie, dans une nouvelle édition, *Istoria Țării Românești* (Histoire de la Valachie), de l'érudite *stolnic* Constantin Cantacuzino, où est également présenté le précieux carnet, inédit, d'étudiant à Padoue, de l'auteur ¹¹⁶. L'année suivante, Iorga réédite la chronique *Istoriile domnilor Țării Românești* (Histoires des princes de Valachie), en l'attribuant au capitaine Constantin Filipescu ¹¹⁷; puis *Genealogia Cantacuzinilor* (Généalogie des Cantacuzène) du ban Mihai Cantacuzino ¹¹⁸, enrichie de divers documents, et, ultérieurement, *Cronica expediției turcilor în Moreea* (Chronique de l'expédition des Turcs en Morée, 1715) ¹¹⁹, attribuée à C. Diichiti.

En concevant sa vaste collection d'« Etudes et documents » comme un groupement de sources historiques recueillies sur tout le territoire de la Roumanie actuelle, « afin d'embrasser tout la vie de notre peuple », en se penchant surtout sur celles qui provenaient de collections privées, plus susceptibles de se perdre, l'historien Iorga, en dépit des obstacles dressés devant lui par les autorités de Transylvanie et de Bucovine ¹²⁰, entreprit plusieurs voyages dans ces provinces, afin d'explorer les archives des différentes localités, Blaj, Oradea, Sibiu, Brașov et autres, découvrant par exemple à

¹¹¹ *Documente privitoare la familia Cantacuzino* (Documents concernant la famille Cantacuzène), Bucarest, 1902, 360 p.

¹¹² *Documente și cercelări asupra istoriei financiare și economice* (Documents et recherches sur l'histoire financière et économique) Bucarest, 1902, 182 p.

¹¹³ *Documente privitoare la familia Callimachi* (Documents concernant la famille Callimachi), vol I—II, Bucarest, 1902—1903, CCXV + 605 + XXXVIII + 770 p. (= CCLIII + + 1375 p.).

¹¹⁴ *Situația agrară, economică și socială a Olteniei în epoca lui Tudor Vladimirescu* (La situation agraire, économique et sociale de l'Olténie à l'époque de Tudor Vladimirescu), Văleni, 1915, XXVI + 423 p.

¹¹⁵ *Acte românești din Ardeal...* (Documents roumains de Transylvanie), dans « Bul. Com. Ist. », II, 1916, XI + 179—272 p. (et extraits).

¹¹⁶ *Operele lui Constantin Cantacuzino Stolnicul* (Les œuvres du *stolnic* Constantin Cantacuzino), Bucarest, 1901, XLIV + 180.

¹¹⁷ Bucarest, 1902, XXXIX + 223 + 6 photographies (et plusieurs documents inédits dans la préface).

¹¹⁸ Bucarest, 1902, XI + 565 p.

¹¹⁹ Bucarest, 1913, XV + 226 p.

¹²⁰ Le métropolitain Vladimir de Repta lui interdit de consulter les archives (N. Iorga, *Orizonturile mele*, II, p. 64).

Sibiu des caisses entières remplies de papiers d'affaires de la maison Constantin Hagi Pop, puis la correspondance des consuls autrichiens de Bucarest et d'autres matériaux encore. Quant au grand nombre d'inscriptions et de notes sur les livres des églises transylvaines, recueillies au prix de gros efforts, dans des conditions infiniment difficiles dues aux sources épigraphiques ¹²¹, elles formèrent, comme nous l'avons vu, la matière de deux des volumes de la collection. Iorga s'était familiarisé avec l'étude sur les lieux des monuments architectoniques et des sources épigraphiques, en visitant les villes, les villages et les églises d'Olténie, de Munténie et de Moldavie. Le contact avec la vie de ces agglomérations humaines lui permit de connaître plus à fond les ressources créatrices et artistiques du peuple roumain, pour s'attacher ensuite inlassablement à en populariser l'originalité et la beauté, par des notes de voyage et des études approfondies.

En s'attachant, au prix d'efforts acharnés et intelligents, à bien posséder les éléments théoriques et pratiques des sciences auxiliaires de l'histoire, en explorant et en éditant inlassablement les sources relatives à l'histoire de la patrie et à l'histoire universelle, le professeur Iorga mit son extraordinaire force de travail et toute son érudition, toute sa sagacité au service de la science de l'histoire. En 1905, alors qu'il publiait à Gotha sa première synthèse *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, traduite ultérieurement en roumain, avec la sûreté du savant scrutant des horizons que ses prédécesseurs n'avaient pas entrevus, l'illustre historien pouvait écrire avec confiance et fierté : « Mon but ne fut pas d'aligner l'un après l'autre, sur des murs blancs et nus, de beaux portraits biographiques »¹²².

¹²¹ Les inscriptions figurant sur les monuments, les façades, les murs, les pierres tombales, les divers objets signalés pour la première fois par l'inlassable explorateur scientifique présentaient des difficultés de transcription et de traduction, lorsqu'elles étaient rédigées en slavon et l'homme qui parfois s'infligeait la torture de rester « à quatre pattes sur les dalles humides » ne possédait pas encore assez bien la langue et n'avait avec lui ni photographe, ni dessinateurs, etc. (Idem, *Orizonturile mele*. II, p. 59–60).

¹²² Idem, *Istoria poporului românesc*, trad. par O. Teodoru-Ionescu, vol. I, Bucarest, 1922, p. 8.

D. M. PIPPIDI

Professeur à l'Université
Directeur de l'Institut d'Archéologie de Bucarest

Dans une étude publiée il y a une trentaine d'années dans la « Revue historique du Sud-Est européen » — l'une des plus riches et des plus suggestives qu'on ait jamais consacrées à l'inoubliable savant — le professeur Berza, dont il serait vain de relever l'autorité dans un domaine où il est passé maître, écrivait, en parlant de son prédécesseur : « Nicolas Iorga n'a pas été médiéviste parce qu'au lieu des études de grec auxquelles on le destinait il a suivi à Paris des cours d'histoire du moyen âge, ou parce que — plus qu'aucun historien de notre temps — il s'est attardé à fouiller des archives. Il fut médiéviste de vocation, par structure organique, pourrait-on dire. Le moyen âge qu'il a toujours passionnément aimé n'est pas le moyen âge romantique des châteaux et des troubadours. Dans cette longue période de l'histoire de l'humanité il a cherché et fait affleurer les éléments qui convenaient le mieux à sa propre personnalité. C'est un monde où il se retrouve, qu'il recrée en lisant les chroniques et les autres sources contemporaines, avec ce don d'évocation qu'il possédait à un degré éminent et qu'il osait appeler de son nom grec : *poiesis* »¹.

Elégamment formulé, ce jugement est aussi profondément juste. Des domaines explorés par le génie intrépide de Iorga, aucun, assurément, ne lui aura été plus familier, aucun n'a éveillé en lui des échos plus puissants, aucun ne lui a inspiré des idées plus originales et plus fécondes que — pour citer une fois de plus M. Berza — « ce millénaire tourmenté de vie historique qui porte encore un nom indigne de lui »².

C'est donc à raison qu'on y a reconnu une affinité facile à surprendre, un cas de prédestination peut-être sans précédent dans l'histoire de l'historiographie. Cependant, sa grande évidence ferait de cette constatation une constatation banale, si elle voulait simplement dire que Iorga a été un grand médiéviste. Son véritable intérêt me paraît résider ailleurs, à savoir dans l'affirmation implicite qu'en écrivant l'histoire de n'importe quelle autre époque, Iorga a mis à contribution des idées et des sentiments propres au médiéviste qu'il était, que l'évolution de l'humanité tout entière lui apparaissait commandée par des facteurs qu'il avait appris à connaître par l'étude des siècles vers lesquels le poussaient à la fois sa passion de chercheur et sa nostalgie d'artiste.

Pour la période qui fait l'objet de cet exposé, une preuve de ce que je viens d'avancer on peut la trouver dans l'éclaircissement dont l'auteur

¹ « Revue historique du Sud-Est européen », XX, 1943, p. 29. (ci-dessous p. 154).

² *Ibid.*, p. 5.

de *Philippe de Mézières* a fait précéder la série de leçons publiées en 1910 sous le titre : *Observations d'un profane sur l'histoire de l'antiquité*. « Ce qu'est l'histoire médiévale — ou même moderne — interprétée par un historien de l'antiquité — y lit-on — on le savait de longue date. Aussi peut-il y avoir de l'intérêt à voir un médiéviste traiter d'histoire ancienne, non pas pour prendre simplement sa revanche, mais pour essayer de comprendre avec sa préparation une autre matière que celle dont il a fait son occupation ordinaire »³. Dans ces lignes, Iorga se posait en spécialiste de l'histoire du moyen âge, et cette déclaration a son prix. Mais, alors même que tant de pages de caractère autobiographique ne nous auraient conservé les confidences de l'historien sur ce qu'il estimait être sa véritable vocation, sa formation de médiéviste se laisserait deviner rien qu'aux exemples qu'il invoque, aux rapprochements qu'il esquisse, à ses efforts pour découvrir — même aux époques les plus reculées — des formes d'organisation politique propres aux siècles par lui étudiés avec une inépuisable ardeur.

Parmi ces dernières, ce qu'on a appelé de nos jours « l'idée impériale » occupe un telle place qu'il serait à peine exagéré de dire qu'aux yeux de N. Iorga elle résume les vicissitudes millénaires de l'histoire universelle. Or, encore que l'idée impériale en tant qu'idée-force se retrouve toujours et partout, il me paraît indéniable que nulle part et jamais elle n'a dominé les esprits, ni canalisé les efforts de toute une époque autant qu'au moyen âge. Si, par conséquent, ainsi que j'aurai l'occasion de le montrer, l'auteur des *Observations d'un profane* croyait y reconnaître le facteur dominant de l'histoire de l'antiquité, depuis les premières manifestations de vie en société jusqu'au triomphe du christianisme, on est en droit de supposer que ce qui a dû lui suggérer cette conception a été une longue familiarité avec un monde dont l'aspiration vers l'unité devait par ailleurs lui fournir la matière de l'important ouvrage intitulé *Papes et Empereurs*⁴. Combien risquerions-nous de nous tromper toutefois si, dans l'adoption de cette perspective, nous ne voyions qu'une vulgaire déformation professionnelle, la difficulté de renoncer à des clichés par trop familiers ! En réalité, ici comme dans le cas des interprétations sur lesquelles j'aurai l'occasion de m'attarder, nous nous trouvons devant une conception du développement des sociétés humaines qui revendique une portée générale : inspirée par des réalités médiévales, mais s'appliquant à l'ensemble de l'histoire universelle.

Dans cet ordre d'idées, il importe de rappeler que pour Iorga l'histoire universelle (ou, comme il préférerait s'exprimer, « l'histoire de l'humanité »⁵) n'est en somme que l'histoire de la civilisation. A son tour, celle-

³ *Observații ale unui nespecialist asupra istoriei antice*, Bucarest, 1916, p. 11—12.

⁴ *Elementele de unitate ale lumii medievale, moderne și contemporane. I. Papi și Împărați*, Bucarest, 1921.

⁵ A rigoureusement parler, entre l'une et l'autre il établissait une certaine différence, pour autant que l'histoire de l'humanité lui semblait supposer « un système, et non la simple classification des faits plus ou moins importants qui composent à notre esient la vie des sociétés humaines » (*Essai de Synthèse de l'Histoire de l'Humanité*, Paris, 1926, I, p. 1).

ci lui apparaissant comme la cristallisation de certains états d'âme⁶, toute l'histoire de l'humanité — l'histoire de la civilisation — en venait à signifier pour lui « l'histoire de l'âme humaine considérée soit dans les œuvres de l'esprit, soit dans ces manifestations sans doute brutales, mais décisives, dans ces dures réalités qui s'appellent guerres »⁷.

Ce qui tout d'abord ressort de cette identification, c'est l'extension inusitée des limites de l'histoire traditionnelle, censée embrasser — probablement pour la première fois dans la vision d'un historien moderne — la préhistoire elle-même. « Il n'y a de "préhistoire" que pour les géologues ... et les anthropologues », affirme-t-il quelque part⁸. « Aussitôt qu'on se trouve devant des manifestations de l'art humain, qui, à lui seul, pré-suppose toute une élévation de moyens spirituels et toute une mise en œuvre des éléments qui forment le milieu naturel, aussitôt qu'apparaît la coexistence pacifique entre humains disposant de tout ce qu'il faut pour se défendre et s'entraider, on a affaire à l'histoire proprement dite ». Le simple fait de se trouver sur le terrain de l'histoire ne veut pourtant pas dire que l'histoire universelle commence avec l'apparition des premières créations culturelles. « Car — a-t-il soin de préciser — histoire de la civilisation signifie non seulement histoire de la culture formée, mais encore celle de la culture en mouvement. Je dirai même, usant d'un autre terme, que c'est une sorte de physiologie chronologique des sociétés humaines. Tout comme la physiologie étudie le jeu des organes, l'histoire de la culture étudie le jeu des influences culturelles embrassant l'humanité tout entière. Et j'ajoute : *chronologique*, parce qu'elle s'étend sur des siècles et des millénaires, consciente de leur écoulement et de leur direction »⁹.

Dans cette dernière définition, on retiendra l'importance des échanges de civilisation en tant que moyen de déterminer le degré plus ou moins avancé de l'évolution historique. Si, ainsi qu'il a été relevé plus haut, celle-ci commence, selon notre auteur, avec les essais les plus élémentaires de création intellectuelle et artistique, entre la phase végétative ou statique de l'histoire et ce qu'on pourrait appeler sa phase dynamique, il convient d'observer une distinction dont l'utilité pour l'intelligence des idées de Iorga est loin d'être négligeable. Ce que j'entends par là, ce n'est pas seulement le fait que l'importance attribuée à la « culture qui circule » peut à la rigueur expliquer la partie considérable de son œuvre consacrée aux échanges entre civilisations : influences et emprunts mis en lumière avec une acuité et une maîtrise dont peu d'historiens auraient été capables ; encore plus riche en conséquences que l'extension dans l'espace a dû lui apparaître la persistance à travers les siècles de certaines réalisations

⁶ « Dire civilisation, c'est entendre état d'âme, car tout ce qui existe, tout ce qui est constaté par les monuments du temps passé n'est autre chose que la réalisation de différents états d'âme » (*Essai de Synthèse*, I, p. 1).

⁷ *Observații ale unui nespecialist*, p. 95.

⁸ *Essai de Synthèse*, I, p. 2.

⁹ *Observații ale unui nespecialist*, p. 18.

collectives — formes d'organisation politique ou conquêtes de l'esprit —, capables de déterminer, parfois à de très longs intervalles, des effets d'une importance extrême pour le progrès de l'humanité. « Il n'existe pas dans l'histoire du monde des phénomènes isolés — affirme-t-il dans une œuvre maintes fois citée — mais des courants, lesquels, en emportant dans leur cheminement des expressions élémentaires de vie humaine, les font connaître à la postérité après les avoir auparavant fécondées. Comme les pluies de printemps, ils ne créent pas le blé qui attend sous la neige, mais, tout comme celles-ci, sitôt que le premier rayon de soleil donne l'impulsion à la vie, ils aident à faire germer les semences de l'automne »¹⁰.

Ce qui, dans les lignes à peine reproduites, peut sembler uniquement une belle envolée poétique trouvera dix ans plus tard, dans la préface à *l'Essai de Synthèse de l'Histoire de l'Humanité*, un commentaire aussi explicite qu'inattendu. « Les événements historiques — y lit-on — ne sont que très rarement nouveaux : s'ils sont considérés d'une manière moins superficielle, on voit qu'ils se répètent... Il y a des noms qui changent, des accidents qui ne sont pas les mêmes, mais, au fond, c'est le même événement, c'est la même situation. La terre elle-même, qui ne change pas, détermine des situations qui, d'un siècle à l'autre, souvent à distance de plusieurs siècles, correspondent parfaitement entre eux. Il y a dans les éléments profonds de la race des attributs qui donnent la même interprétation à des situations dont les motifs sont ressemblants. S'il n'y avait que la terre et la race et les éléments essentiels par lesquels se manifeste l'être humain dans certaines conditions, il faudrait néanmoins reconnaître cette correspondance des situations et des manifestations historiques, des éléments, disons, statiques et dynamiques de l'histoire »¹¹.

Quiconque à une certaine familiarité avec la pensée de N. Iorga a pu reconnaître dans ce bref énoncé d'une conception qui, dans les dernières années de sa vie, allait s'imposer à son esprit avec une évidence sans cesse croissante, les fameuses « permanences » de l'histoire — la terre, la race et l'idée — auxquelles, deux ans avant sa fin tragique, il devait consacrer une communication au Congrès international d'histoire de Zurich¹². Ces permanences — y proclamait-il — « relient à travers le temps et l'espace les chapitres de cet organisme en marche qu'est l'histoire, elles sont au fond des divergences qui frappent l'esprit au premier abord et des caprices qui intéressent la curiosité. S'appuyer sur elles, c'est donner un squelette solide à ce qui paraît être sujet à toutes les fluctuations. Les distinguer dans la trame compliquée de l'histoire, c'est donner les notes fondamentales de sa vraie compréhension »¹³.

¹⁰ *Ibid.*, p. 56.

¹¹ *Essai de Synthèse*, I, p. VII.

¹² « Rev. hist. du Sud-Est européen », XV, 1938, reprise dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, III^e éd., Bucarest, 1944, p. 237—255.

¹³ « Rev. hist. du Sud-Est européen », XV, 1938, p. 221—222.

Où mène cette manière de comprendre l'histoire, on a pu s'en rendre compte par un passage cité précédemment ; on peut encore l'apprendre par l'allocution prononcée lors de l'inauguration de l'Institut d'Histoire Universelle, à savoir à ce qu'il appelle « la conception de l'unité absolue de toute vie humaine dans n'importe quelles limites d'espace et de temps »¹⁴, à la constatation des « similitudes », « parallélismes » et « répétitions » dont, selon Iorga, est faite la trame de l'histoire et qui, en dernière analyse, se réduisent à la « manifestation toujours égale de la raison humaine et des actions qui en découlent, même dans des circonstances qui ne se ressemblent pas dans tous leurs éléments »¹⁵.

« Pour certains esprits — fait remarquer André Chamson dans une intéressante méditation ¹⁶ — l'Histoire est commandée par la durée d'une façon si puissante qu'elle finit par se réaliser dans une sorte de permanence sous le signe d'éternels retours. Pour ces esprits-là, logiquement, la substance même de l'histoire est jugement et expérience, et ce qu'elle met en œuvre, c'est la fidélité de l'homme envers lui-même, son alliance avec ce qui, déjà, a fait sa grandeur ». Aux yeux de N. Iorga, « la fidélité de l'homme envers lui-même », « son alliance avec ce qui, déjà, a fait sa grandeur » revêtent une double forme : d'une part, « l'idée comme puissance abstraite » ; de l'autre, « le souvenir, devenu instinct, et d'autant plus irrésistible, des actions accomplies » : en d'autres termes, *l'idée condensée dans un état d'esprit*. « Dans ces états d'esprit qui plus d'une fois forcent toute une nation à marcher contre ses propres intérêts, à courir même à sa perte — proteste-t-il dans sa communication de Zurich — ... réside la force motrice de tout mouvement historique... ». Et ailleurs : « sentiment, instinct, résidus d'une pensée qui paraît morte, aube encore indistincte d'une pensée qui s'affirme, voici ce qui meut les peuples »¹⁷.

A l'instar de Thucydide, pour qui l'utilité des recherches historiques résidait dans l'intelligence du passé autant que dans le déchiffrement de l'avenir et à qui la répétition des événements historiques apparaissait déterminée par le comportement toujours égal de l'âme humaine inchangée à travers les siècles ¹⁸, Nicolas Iorga compte donc parmi ceux qui postulent un éternel humain dont les réactions peuvent être prévues, parmi ceux qui identifient — avec l'heureuse formule de Thibaudet — « la pérennité de l'histoire et des retours inévitables avec la pérennité de l'homme et les plis du cœur humain »¹⁹. Dans l'ordre de la connaissance historique, ceci revient à dire que, selon notre historien, à des intervalles plus ou moins réguliers, les sociétés humaines rééditent des situations identiques ou seulement analogues, créent des institutions parallèles ou remettent en usage des institutions tombées en désuétude ; du point de vue méthodolo-

¹⁴ *Generalități*³, p. 216.

¹⁵ *Essai de Synthèse*, I, p. 153.

¹⁶ *Clio ou l'Histoire sans les historiens*, Paris, 1929, p. 39.

¹⁷ « Rev. hist. du Sud-Est », XV, 1938, p. 219.

¹⁸ Cf. D.M. Pippidi, *Les Grecs et l'esprit historique*, « Rev. hist. du Sud-Est européen » XXI, 1944, p. 29 et suiv.

¹⁹ *La campagne avec Thucydide*, Paris, 1922, p. 126—127.

gique, que de pareilles correspondances ou similitudes autorisent une sorte de transfert de matériaux documentaires, grâce auquel si les informations viennent à manquer pour une époque, pour un territoire, pour une nation, nous sommes autorisés à les chercher ailleurs, « souvent à une grande distance chronologique »²⁰.

Avec quelle virtuosité il allait se servir — lui le premier — de la méthode qu'il préconisait, en associant sous le signe d'un développement parallèle des peuples sans contact dans l'espace et le temps, comme les Turcs et les Cassites, les Hyksos et les Tatars, ou encore les Egyptiens et les Russes, on peut s'en rendre compte rien que par cet exemple, emprunté au même ouvrage qu'il m'est déjà arrivé de citer. « Quelles sont les causes de la grandeur de Rome ? » se demande l'historien. Pour aussitôt répondre : « Ce n'était guère une république citadine imbue de théories, mais une communauté paysanne nourrie de traditions. Pour retrouver l'image de Rome à son début, ce n'est pas dans tel Etat de l'Amérique du Nord qu'il convient de la chercher... mais dans un vieux village roumain, qui constituait une république, en ce sens que c'était la communauté dirigée par les anciens, ... groupée autour de l'église et du saint patron local, qui distribuait la justice et qui, à l'heure du danger, ordonnait la levée — le voévode-dictateur en tête — pour résister à l'ennemi. Dire, au XV^e siècle, "ceux de Negrești", c'était comme on aurait dit au VII^e siècle av. n. è. 'les Romains' »²¹.

De tels rapprochements, on en trouve à chaque page de l'œuvre de N. Iorga et leur étude systématique révélerait, en même temps qu'une érudition prodigieuse mais qui ne saurait surprendre, une extraordinaire mobilité d'esprit et un don de se représenter plastiquement les hommes et les événements qui tient des vertus poétiques de l'âme et que, depuis Michelet, aucun historien ne me paraît avoir possédé au même degré.

Pour important qu'il soit, cet aspect de l'œuvre qui retient notre attention est cependant moins important que l'aspect systématique de la pensée que j'ai essayé d'esquisser, à savoir la conviction, nourrie par de nombreuses années de méditation, que certaines aspirations de l'âme collective étant permanentes ou éternelles, les institutions par lesquelles, au cours des siècles, on s'est efforcé de les matérialiser doivent être considérées elles aussi comme permanentes ou éternelles. Or, ainsi qu'il m'est déjà arrivé de le faire remarquer, des besoins profonds éprouvés par les sociétés humaines depuis qu'il est permis de parler d'une vie en commun des hommes échappés à l'emprise du milieu naturel, aucun, selon N. Iorga, ne revêt le caractère impérieux de ce qu'il appelle *le besoin de vie unitaire de l'humanité*. « Un arbre — écrit-il, dans cet ordre d'idées — porte chaque printemps de nouvelles fleurs : son tronc reste le même. Le tronc, dans la vie de l'humanité, c'est son besoin de vie unitaire, mais les fleurs et les feuilles viennent de ce que les pluies de l'année et la richesse de la terre

²⁰ *Generalități cu privire la studiile istorice*³, p. 153.

²¹ *Observații ale unui nepecialist*, p. 168—169. Cf. également les pages 41—42, 43, 44, 45, 51—52.

ajoutent à la vie essentielle de l'arbre, et les cultures nationales sont, par rapport au besoin des hommes de vivre en commun dans certains cadres ordonnés, tout ce qui — de l'automne au printemps — vient s'ajouter comme vigueur aux racines de l'arbre pour que le tronc puisse de nouveau parer ses branches de tendres fleurs et de feuilles »²².

L'aspiration vers une vie s'épanouissant dans des cadres toujours plus vastes, s'étendant parfois jusqu'aux limites du monde connu — ce que de nos jours on se plaît à appeler « idée impériale » — n'est pas nécessairement déterminée par la forme de gouvernement de l'Etat qui s'arroge une telle mission. « A peine une nation se sent-elle capable d'accomplir, en son nom ou sous son autorité, la tâche de concentrer à quelque égard que ce soit la vie de l'humanité — fait observer notre historien ²³ — on est devant une manifestation d'impérialisme ». Et ailleurs : « celui qui, dans une cité de la Chaldée, eut le premier le courage de s'intituler 'maître des quatre points cardinaux' a créé une œuvre immortelle. On était arrivé à cette conception, plus vaste que tout ce qu'on avait connu jusqu' alors, par l'occupation pastorale des indigènes, habitués à laisser errer leurs regards sur l'immensité du ciel. La plus grande force et la plus grande gloire apparaissait de ce fait la domination des quatre coins de l'horizon. Chaque peuple recevra à son tour l'héritage de cette aspiration, qui est aussi une inéluctable nécessité. L'Occident, à son tour, devait recueillir cet ordre venu de l'histoire la plus reculée de réaliser en paix l'unité politique — si nécessaire — de l'humanité ». En effet, nous apprend-t-on encore, « les empires... représentent un effort d'organisation à tel point considérable que, le type une fois établi, il se survit en changeant de dynasties et de fondements ethniques, tout en restant le même dans son essence. L'Asie millénaire vit surgir un empire en Egypte et un autre en Mésopotamie, entretenant peut-être des rapports dès une époque très reculée, encore que le fait soit impossible à déterminer. Or, à peine dans ces contrées de la Mésopotamie eut-on fondé, par-dessus les royautes divines de caractère local, un empire de concentration des dieux et des hommes, les peuples vinrent à tour de rôle mettre à son service leurs ressources et leur nom. Aussi l'Assyrie ne signifie-t-elle rien de plus que des tribus du Nord, des guerriers de la montagne descendus dans la plaine babylonienne, offrir, pour un temps, une interprétation « assyrienne » à l'empire fondé par les Babyloniens. Et, préjugéant sur les événements à venir, on peut dire qu'Alexandre le Grand... dans toute sa gloire de conquérant macédonien ne représente lui aussi que la confirmation de cette vérité : à savoir que les anciens empires se survivent. Babyloniens, Assyriens, Mèdes, Perses, Macédoniens, sous des dynasties et avec des forces différentes, ne sont, tous, que des incarnations éphémères de la vieille idée fondamentale de l'Empire asiatique d'origine divine et de caractère, jusqu'à la fin, divin... »²⁴

²² *Ibid.*, p. 198.

²³ *Ibid.*, p. 160.

²⁴ *Ibid.*, p. 76.

Le texte est parmi les plus intéressants que puisse offrir l'œuvre de N. Iorga et, au point de vue où nous nous sommes placés dans cette recherche, capital. Il résume les vues de l'historien sur l'évolution politique du monde antique et même, pourrait-on dire sans crainte de se tromper, du monde en général puisque, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par mes citations, ce que Iorga appelle « la notion fondamentale d'Empire » apparaissait à ses yeux comme un cadre permanent du développement historique, dont le contenu a pu varier selon les temps et les lieux, mais qui — par dessus les différences de toute sorte — est restée l'aspiration tantôt consciente et tantôt instinctive d'une humanité assoiffée d'unité. « Ces vieux empires — écrit-il, en précisant sa pensée — ne se maintenaient pas par des forces nationales mais, ainsi qu'il est prouvé par l'exemple de Byzance au temps de sa grandeur, pendant des siècles, grâce à leurs ennemis mêmes. L'ancien ennemi aidait toujours les Byzantins contre l'ennemi nouveau, lequel à son tour ne demandait pas mieux que de devenir l'auxiliaire de Byzance contre un concurrent éventuel... »²⁵ Et ailleurs : « le même impérialisme qui se fait jour dans l'Égypte à peine libérée de la domination des Hyksos fera prendre les armes à Naboukoudouroussour. Il a à sa disposition ... des barbares à peine apaisés qui entrent à son service, au service de l'« Empereur », tout comme en France, au XV^e siècle, « les grandes compagnies », après s'être d'abord adonnées au pillage, s'engagent au service de Louis XI et combattent pour la royauté absolue française. Cimmériens ou Scythes, tous ces barbares ne disparaissent pas, ne deviennent pas non plus « des hommes d'ordre », mais restent aussi turbulents et avides de sang que jamais, à la différence près que ce qu'ils font désormais ils le font au nom du roi de Babylone, au nom de l'Empire »²⁶.

A son tour, cet « Empire » de type asiatique ne doit pas être imaginé comme une monarchie de notre temps : unitaire, centralisée, soumise dans toutes ses parties à des lois d'application générale. « Une monarchie orientale — nous dit-on — n'est rien d'autre que la soumission d'un certain nombre de contrées restées à tous égards autonomes au milieu desquelles surgit quelque part un centre nouveau. Les Perses, ce n'est pas une nation, ce n'est pas non plus une nouvelle forme de gouvernement : c'est un clan guerrier, une dynastie ; ce qu'ils apportent, c'est une nouvelle ville sainte, une nouvelle capitale et un certain nombre de gouverneurs de provinces qui remplacent les gouverneurs de provinces assyriens »²⁷. Le chef d'un tel empire « n'accepte pas des limites à son pouvoir, si ce n'est celles que lui imposent les circonstances »²⁸. Même lorsqu'elle n'est pas aussi clairement exprimée que dans les paroles du prophète s'adressant à Nabuchodonosor : « ô roi, roi des rois, à qui le Dieu du ciel a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire, entre les mains de qui il a livré, en quelque

²⁵ *Ibid.*, p. 80—81.

²⁶ *Ibid.*, p. 82.

²⁷ *Ibid.*, p. 152.

²⁸ *Ibid.*, p. 167.

lieu qu'ils habitent, les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux des cieux »²⁹, la conscience d'une mission providentielle inspire son action et guide ses pas vers la soumission des peuples de la terre. « Ashour et les grands dieux qui ont rendu grand mon règne m'ont accordé force et puissance, m'ont ordonné d'étendre les frontières de leur pays, ont dans ma main mis leurs armes puissantes » — proclame un cylindre de Téglath-phalasar I^{er} ³⁰. Et une inscription de Thoutmès III (où Amon est censé s'adresser au roi) : « Je t'ai donné par décret la terre en son long et en son large, les Occidentaux et les Orientaux sous le lieu de ta face... Tu as traversé le fleuve de la grande courbe de Naharina dans ta force et dans ta puissance... J'ai donné que tes conquêtes embrassent toutes les terres... et que les peuples viennent sous leurs tributs se courber devant Ta Majesté... »³¹. Dans un cas comme dans l'autre, dira N. Iorga, « le même égoïsme de l'impitoyable dieu national 'permet' aux peuples de s'asservir et de s'entretuer » ; dans un cas comme dans l'autre, « la même conception d'un dieu tutélaire qui ne tolère pas d'autre dieu, qui proclame son droit d'anéantir ses rivaux et, du même coup, d'étendre sa domination sur les peuples qui leur auraient été soumis »³².

L'explication politique d'un fanatisme affiché avec autant d'ostentation me paraît résider dans l'impossibilité de trouver, à l'époque en question, un autre *modus uiuendi* entre des populations trop différentes par l'origine, la religion et les mœurs. Comme le faisait observer avec raison Gaetano De Sanctis : « presque sans exception, le moment de crise intérieure d'un état était le moment choisi par ses voisins pour lui tomber dessus ; d'où la nécessité de prévenir de telles agressions en prenant l'initiative de l'attaque, toutes les fois que les circonstances le permettaient. Et l'agresseur devait pousser l'agression jusqu'à ses dernières limites, parce que laisser au vaincu la possibilité de refaire ses forces, c'était s'exposer à subir sa vengeance à la première occasion favorable »³³.

Aussi l'histoire de l'antiquité n'a-t-elle connu que dans sa dernière période et dans des circonstances sur lesquelles je reviendrai la coexistence pacifique des peuples. Jusqu'aux premiers siècles de notre ère le seul moyen de résoudre les conflits entre les nations avait été la soumission de l'État le plus faible par l'État le plus fort et ceci explique pourquoi, en fin de compte, l'histoire antique c'est l'histoire des tentatives d'unification politique du monde connu, tentatives commencées, vers le milieu du II^e millénaire av. n. è., par les Egyptiens de Thoutmès, et continuées au cours des siècles, sous des dynastes différents, par des peuples divers, jusqu'à la plus réussie et la plus durable de toutes, l'Empire romain. Par rapport à celui-ci, l'empire perse et les empires qui l'avaient précédé ne représentent que les antécédents réels et idéaux des prétentions de Rome à gou-

²⁹ Daniel, II 37—38 (trad. de l'abbé Crampon).

³⁰ L. Delaporte, *La Mésopotamie*, Paris, 1923, p. 380.

³¹ A. Moret et G. Davy, *Des clans aux empires*, Paris, 1923, p. 323.

³² *Observații ale unui nespecialist*, p. 60.

³³ *Essenza e caratteri della storia antica*, dans *Problemi di Storia antica*, Bari, 1932, p. 37.

verner le monde, les étapes successives d'un processus qui ne devait s'achever qu'à la chute de l'Empire d'Occident.

Après les précisions que je viens de fournir, il ne saurait surprendre personne si, aux yeux de N. Iorga, le principal trait de l'histoire grecque dans l'intervalle qui va de la bataille de Marathon à celle de Chéronée, c'est l'échec des Grecs dans leurs tentatives de réaliser l'unité nationale. « Il est des drames qui comportent une morale qui s'accomplit triomphalement sur la scène — écrit-il à ce propos ; il en est d'autres qui symbolisent non pas un triomphe, mais une défaite, et cette défaite... est telle qu'elle ne saurait s'épuiser entièrement sur la scène... sans l'aide ultérieure de nos propres méditations. L'histoire de Grèce de 490 à 330 av. J.- C. appartient à cette dernière catégorie de spectacles dramatiques. Ce qu'elle nous présente, c'est une défaite, une des plus grandes défaites — non pas des moins méritées, mais des plus fatales que l'histoire du monde ait connues. Jamais d'aussi grands moyens, poursuivant d'aussi nobles buts, ne sont tombés d'aussi haut, dans une catastrophe plus émouvante pour le cœur. Il s'agit d'un peuple ayant vainement aspiré à devenir une nation, d'un peuple au sens matériel du mot, qui rêva de devenir un peuple sous le rapport moral également, mais qui en dépit de tous ses efforts n'y parvint pas. On dirait qu'il s'y refusait. Or, instinctivement, il le voulait. Il y eut un temps où il n'y pensa pas, mais il y en a eu un autre où il poursuivit ce but de toutes ses forces. Tout comme les Romains, les Grecs s'y sont essayés, mais là où Rome a abouti, la Grèce, en dépit de ses efforts, a essuyé un échec, parce que l'indigence spirituelle de Rome, jointe au commencement à une misère matérielle difficile à imaginer, comportait des éléments d'organisation qui manquaient au monde grec. Malheureusement, faut-il ajouter, car si le peuple grec avait accompli dans l'ordre politique ce que Rome, beaucoup moins douée, a pu accomplir, qui sait quel aurait pu être aujourd'hui le sort du monde ! Mais les dieux, jaloux de l'humanité, ont partagé leurs dons entre les peuples... »³⁴.

Quelles qu'en aient été les causes, les Grecs n'ont donc pas réussi à constituer un Etat unitaire, et encore moins un Etat capable de disputer aux Perses l'héritage de la monarchie universelle. Loin de là, dira N. Iorga, du moins jusqu'à un certain moment, le prestige de cette monarchie s'est exercé sur eux dans une plus grande mesure qu'on n'est enclin à l'admettre d'ordinaire. « Je puis dire — écrivait-il en 1940, dans une communication à l'Académie roumaine intitulée « Individualisme et solidarisme dans le développement de l'histoire » — et, si les circonstances me le permettent, je me propose de développer cette idée... que l'histoire du peuple grec antérieure au V^e siècle est insuffisamment et, j'ose l'affirmer, faussement connue du fait qu'elle est écrite d'après des sources récentes... manquant de véracité et dominées par la nécessité de défendre des idées politiques qui, certainement, n'avaient pas cours à une époque aussi reculée »³⁵. La tragédie qui a mis fin à ses jours l'a empêché de réaliser

³⁴ *Observații ale unui nespecialist*, p. 118—119.

³⁵ *Generalități cu privire la studiile istorice*^a, p. 319.

l'œuvre de révision qu'il projetait et en vue de laquelle il avait commencé à rassembler des matériaux. Je ne crois pourtant pas me tromper en affirmant que le sens dans lequel il comptait exercer sa critique se laisse deviner et que ce qu'il se proposait de souligner d'une manière plus vigoureuse qu'il n'est de règle dans les œuvres les plus réputées de l'érudition contemporaine, c'est la dette spirituelle des Grecs envers les anciennes civilisations de l'Orient. « Si l'on cherche à approfondir tant soit peu l'histoire des institutions grecques — faisait-il observer dès 1916 — on trouve des formes de tout point identiques à celles qui nous sont devenues familières par l'étude des anciennes civilisations de l'Asie, y compris l'Égypte. Aussi n'est-ce pas dès le début que les Grecs se sont distancés de leurs prédécesseurs : leur originalité s'est révélée plus tard. En plus de l'extraordinaire facteur racial, opérant dans un milieu naturel incomparable, il y a eu, dès le premier instant où les Grecs ont respiré cet air miraculeux, quelque chose qui ne s'était pas rencontré auparavant, à savoir un processus de collaboration historique auquel ont pris part, en même temps que la nature et la psyché ethnique, bien des influences étrangères et des "accidents". Tout ceci a contribué à produire à un certain moment le Grec tel qu'on le voit combattre à Marathon, aux Thermopyles et à Salamine, tel qu'on l'admire — dans le domaine des arts — dans les œuvres de Phidias et d'Hérodote, tel qu'il apparaît enfin dans les drames d'Eschyle et de Sophocle, ou encore dans les chants de Pindare. Pour y aboutir, une longue et complexe évolution a été nécessaire, dont seules les méthodes d'investigation d'une science aussi pénétrante dans ses explications que mesurée dans ses affirmations pourront élucider les détails »³⁶.

Dans le domaine de la politique, les liens qu'il se proposait de mettre en lumière revêtent dans la conception de notre historien l'aspect d'une assez étroite dépendance des Grecs par rapport au Grand Roi, laquelle — tout au moins symboliquement — se serait fait sentir jusqu'en plein V^e siècle. « La conscience de soi acquise par les Grecs victorieux était encore si faible — notait-il dans le I^{er} volume de son *Essai de Synthèse* ³⁷ —, leurs attaches à la monarchie de Suse si fortes et si naturelles... que, dès le début, Thémistocle fut soupçonné d'entretenir des relations avec la Cour royale où, persécuté par ses compatriotes, il allait en fin de compte chercher un asyle ». Et, à propos du même épisode, dans un livre posthume intitulé « Personnalités représentatives dans la conduite des guerres »³⁸ : « Entre Thémistocle cherchant un asyle auprès du roi des Perses... et les démarches de Michel le Brave, vaincu à Mirăslău, auprès de l'empereur Rodolphe II, il y a une certaine similitude. Dans la conception du voïvode roumain, l'Empereur était son empereur... De même, entre Grecs

³⁶ *Observații ale unui nespecialist*, p. 97. Cf. p. 99, 102, 104 et *Essai de Synthèse*, I, p. 88—89 : « On est Hellène au moment où les courants d'influences auront fini de se rencontrer, de se transformer réciproquement, de se fondre dans une nouvelle formule où, à travers les dieux humanisés, presque sans autres attributs que leur beauté, tout part de l'homme pour revenir à l'homme ».

³⁷ *Essai de Synthèse*, I, p. 114.

³⁸ *Oameni reprezentativi în purtarea războaielor*, Bucarest, 1943, p. 31.

et Perses il y avait eu des dissides, il y avait eu des guerres, et les Grecs avaient fait couler le sang des Perses, et les Perses celui des Grecs . . . 'mais de tout ceci à peine résultait-il une diminution de cette notion fondamentale, qui se fait jour tout au long de l'antiquité et qui a nom Empire . . . »

Même sans la référence expresse à l'exemple de Michel le Brave, le passage que je viens de reproduire trahit un esprit familiarisé avec l'organisation politique d'une époque où la double investiture de la tradition romaine et de l'Eglise apostolique faisait du chef du Saint Empire le maître incontesté du monde. Mais, alors même que, dans le cas de Thémistocle, le sentiment auquel il obéissait en cherchant refuge auprès de Xerxès n'aurait rien eu de l'état d'esprit du prince valaque à la Cour de Prague, ce qu'il y a d'intéressant dans la manière de N. Iorga de se représenter les rapports entre Grecs et Perses, c'est la lumière qu'il projette sur la vie politique de l'Hellade, à commencer par les guerres d'indépendance qu'on appelle « les guerres médiques ».

Pour exagérées qu'aient été ces dernières par une historiographie enivrée de gloire, et quelle que soit la part de doute qu'une critique toujours plus sûre de ses méthodes se doit de faire entrer dans l'exposé traditionnel, on ne saurait nier de nos jours que, dans leur résistance aux « Barbares », les Grecs aient eu la conscience de défendre un bien commun à leur race, un bien pour la sauvegarde duquel ils acceptaient de risquer leur existence nationale. « Dans la lutte inégale contre les grandes monarchies . . . ou dans sa vaine résistance à la toute-puissance de Rome — écrit, dans cet ordre d'idées, un historien italien qu'il m'est déjà arrivé de citer — Israël défendait ses traditions religieuses. Dans ses luttes séculaires contre les Barbares, Rome défendait le patrimoine de la civilisation classique. A une époque où cette civilisation était encore à ses débuts, dans leur conflit avec les Perses, les Grecs ont défendu leur unique richesse, la liberté de la Cité, base sur laquelle ils allaient élever l'édifice de leur future civilisation »³⁹.

Peut-être parce que son attention est toute absorbée à suivre les moments successifs d'une certaine évolution, en faisant ressortir chaque fois les germes des étapes à venir plutôt que les aspects — aussi intéressants qu'ils puissent être — destinés à une existence éphémère, la liberté grecque et son corollaire, la démocratie, ne suscitent chez N. Iorga qu'une admiration mitigée, vite dépassée par l'intérêt qu'il éprouve pour la mission universelle de la monarchie macédonienne. « La vulgaire démocratie des phrases vides, des déclamations sans sincérité et du patriotisme sans dévouement, dans lequel étaient tombés les Athéniens du IV^e siècle — écrit-il quelque part — était menacée dans son existence par l'apparition de la puissance macédonienne. C'est ce qui conduisit à la bataille de Chéronée. Sans doute, à prendre ainsi les choses, on arrache quelques feuilles au laurier qui ceint le front des guerriers de la Grèce. Aussi ne sommes-nous plus dans la situation où se trouvaient de leur temps les défenseurs de la soi-disant liberté hellénique par rapport à la prétendue tyrannie

³⁹ G. De Sanctis, *Essenza e caratteri*, loc. cit., p. 11.

macédonienne, mais dans la situation favorable de qui a vu s'accomplir une révolution historique et qui la juge d'après les résultats favorables qui en sont résultés pour l'humanité »⁴⁰. A cet égard, plus féconde encore que l'idée de l'indépendance hellénique, — dont les jours sont comptés et qui, après quelques vains soubresauts, va s'éteindre définitivement avec la transformation de l'Achaïe en province romaine, bien plus riche en conséquences que la phase nationale de la culture grecque apparaissait à N. Iorga ce qu'on a appelé sa phase « internationale », durant laquelle, portés jusqu'à l'Indus par la triomphale avance macédonienne, l'art et la pensée d'Athènes cesseront de constituer des titres de gloire d'une race privilégiée pour devenir le patrimoine commun d'une humanité en train de recouvrer son unité. « Si Alexandre avait été seul à contribuer à la diffusion de l'hellénisme en Orient — fait-il observer à ce propos — le lendemain de sa mort l'Orient tout entier se serait soulevé pour rejeter avec empressement les derniers vestiges . . . lui rappelant une époque de décadence et d'asservissement. Mais l'Orient était à tel point imprégné d'hellénisme, il se l'était approprié de tant de manières et si profondément, qu'au lieu de tenir Alexandre pour l'introducteur de l'hellénisme en Orient, il convient plutôt de voir dans sa conquête l'achèvement d'un processus de pénétration économique et culturelle s'étendant sur plus de deux siècles »⁴¹.

Ainsi comprise, la conquête macédonienne cesse d'apparaître comme une aventure personnelle — aussi brillante fût-elle — pour revêtir la signification d'un grand événement historique : dans la mesure où ils ouvrent à l'hellénisme les voies de l'Orient et, grâce à ce renouvellement de forces, celles de l'avenir, les exploits d'Alexandre assurent la perpétuation d'une forme d'organisation qui semblait épuisée et à laquelle ils insufflent une vitalité nouvelle. Loin d'avoir cherché à changer quoi que ce soit à la mission de la monarchie œcuménique, comme on ne l'a cru que trop, le fils de Philippe n'a rêvé que d'en assumer la charge, à un moment où elle avait besoin qu'un peuple nouveau vint lui faire le sacrifice de ses forces. « Et alors — dira N. Iorga — Alexandre s'en va en Asie sans éprouver de l'hostilité envers personne. Il est l'homme destiné à remplacer Darius, il est le pilier qui soutiendra un édifice qu'on ne pouvait laisser s'écrouler : aussi rien de sa part ne signifie-t-il une persécution du monde de là-bas. A ses yeux, ses sujets doivent tous faire partie de son Etat, collaborer avec lui à la restauration d'une bâtisse qui menaçait ruine »⁴². Et ailleurs : « Alexandre éprouvait le besoin non pas de proclamer son triomphe (sur les Perses), mais de manifester . . . son désir de s'identifier à la dernière forme de monarchie universelle, qu'il se proposait non pas d'écraser, mais de continuer. C'est pourquoi, en Egypte, il se fait représenter sur les monnaies comme dieu et se laisse saluer par les prêtres comme fils d'Ammon ; c'est pourquoi, dans les vieilles capitales babyloni-

⁴⁰ *Observații ale unui nespecialist*, p. 145.

⁴¹ *Oameni reprezentativi în purtarea războaielor*, p. 33.

⁴² *Ibidem*.

enne et perse, il revêt le costume porté naguère par les rois babyloniens, assyriens, mèdes et perses, de même que les rois germaniques du moyen âge, alors qu'ils allaient à Rome, quittaient leur étroite tunique de campagne, tachée de sang, pour la cuirasse d'Octavien Auguste, parce que c'était là être autant que possible "impériaux", c'est-à-dire autant que possible légitimes »⁴³.

Sur les traces du Macédonien, ses successeurs immédiats — comme les Lagides et les Séleucides — ou simplement des descendants spirituels, tels Pyrrhus et Agathocle — renouvelleront la tentative de faire du monde entier « un seul troupeau sous un seul pasteur », avec des résultats plus ou moins considérables, chaque fois éphémères. Pas même la tentative d'Hannibal (cette « imitation africaine » d'Alexandre, comme l'appelle N. Iorga) ne dépasse la signification d'une entreprise aventureuse, destinée à servir une dévorante ambition personnelle, plutôt que les intérêts de l'Etat qui en assume les moyens : « le Carthaginois met à profit la puissance de ses compatriotes, il sert leur revanche, mais l'armée qu'il commande est une armée de mercenaires, prête à recevoir ses ordres, et rien que ses ordres ; à sa tête il trouve dans la guerre, dans l'assouvissement d'une passion irrésistible, la légitimation de son action ... »⁴⁴. Les véritables continuateurs d'Alexandre, ceux qui assument avec vigueur la tâche de réunir sous une seule autorité l'Orient et l'Occident, les créateurs de l'empire le plus durable que l'ancien monde ait connu, ce sont les Romains, dont la mission ne devait pas être uniquement de parfaire ce que d'autres, avant eux, avaient tenté sans succès, mais aussi d'assurer, grâce à l'unification du monde par eux accomplie, le triomphe de la dernière forme d'impérialisme antique dont nous aurons à nous occuper. « S'il n'y avait pas eu de concentration africaine et méditerranéenne par le fait des Carthaginois, s'il n'y avait pas eu de concentration grecque et orientale aux mains des dynastes macédoniens, (Rome) aurait été obligée de conquérir le monde par petites étapes, en s'attaquant chaque fois à des organisations et à des peuples différents. Or, ayant trouvé le monde entier groupé en deux grandes formations politiques, il lui a été possible — en frappant deux coups seulement — de détruire toute la civilisation antérieure, ou plutôt de se l'approprier, jusqu'à ce que, son tour venu, le christianisme mît à profit l'unité romaine et, par la seule vertu de sa propagande, à l'intérieur de l'Empire unifié, réalisât l'unité du monde civilisé sous une forme nouvelle »⁴⁵.

Une sorte de lucide Fatalité guide dès lors les pas de l'humanité. Sans que, dans son cas, l'on puisse parler d'une véritable téléologie, aux yeux admiratifs de l'historien une logique immanente fait que les efforts des peuples ne soient jamais perdus : c'est elle qui règle la succession des empires ; au milieu des ruines, c'est elle qui bâtit l'avenir. « Le monde a abdiqué aux mains du Macédonien — lit-on dans les mêmes *Observations*

⁴³ *Observații ale unui nespecialist*, p. 156.

⁴⁴ *Observații ale unui nespecialist*, p. 175.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 178.

d'un profane — dans l'espoir qu'une fois proclamé dieu, il serait, comme tout dieu, bâtisseur pour l'éternité. Mais son existence terrestre a été courte, et après lui il n'est resté que le souvenir d'une conquête fulgurante, d'une gloire immense, d'une magnifique ivresse d'action et de triomphe. Dès lors, qu'est-ce qu'ils pouvaient faire, ces peuples ? Les Grecs de l'époque macédonienne pouvaient-ils retrouver l'état d'esprit des contemporains des guerres médiques ? L'histoire universelle ne revient jamais sur ses pas . . . On éprouvait le besoin de la même institution, soutenue par une force nouvelle, que ni la Macédoine, ni la société grecque, ni l'Orient tout entier ne pouvaient plus fournir. Par conséquent *Rome devait venir* . . . Sur les vestiges d'un passé enseveli dans l'oubli, scellé du sceau divin des religions abolies, un empire devait s'élever, un empire qui ne serait plus le même. Ce n'est donc pas de sa propre initiative que Rome est partie à la conquête du monde, mais sa force régénératrice fut absorbée par l'immense désir de l'humanité de se plier tout entière à une seule autorité, partout la même et pour toujours . . . »⁴⁶.

Cependant les créations impériales ne sont pas toutes pareilles. Chaque époque a ses aspirations et dans leur lutte pour la domination universelle, les peuples, comme les individus, font preuve des qualités qui leur assurent le succès. « Jusqu'alors — fait observer à ce propos N. Iorga — il n'y avait jamais eu au monde de civilisation exclusivement paysanne, longtemps limitée au seul milieu rural. Ce sont les Romains et les peuples italiques qui ont inauguré cette voie . . . Aussi les Romains sont-ils un peuple qui accomplit constamment, tranquillement, inflexiblement les mêmes gestes traditionnels. Rien ne saurait entamer leur solidarité profonde. Ce qui, par le bras de Rome, remporta la victoire sur le monde entier, ce fut cet invincible sentiment de solidarité »⁴⁷. Et ailleurs : « Si Rome réussit à s'imposer au monde, si elle put grouper autour d'elle toutes les forces de l'humanité, c'est . . . parce que jamais individu ou collectivité n'avait déployé une énergie mieux ordonnée, mieux soutenue et mieux dirigée qu'au temps de l'Empire romain »⁴⁸.

Dès lors, sa mission historique Rome devait l'accomplir, « et l'accomplit de tout autre manière que les monarchies asiatiques. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait rien reçu de celles-ci ou de la monarchie macédonienne qui leur avait succédé. Mais, à ce qu'elle avait hérité de ses prédécesseurs, elle ajoutait des éléments originaux qui constituent son mérite à jamais. Et voici quels étaient ces éléments : Tout d'abord, l'idéal qui l'animait était un idéal occidental, et non pas oriental. Ce dont elle était imbue, à ses débuts, c'étaient les principes moraux d'une saine civilisation rurale, encore intacts au moment où elle commençait son œuvre de conquête . . . Pour la première fois au monde un peuple moralement libre partait à la conquête de la terre. Et, par sa vitalité, il allait infuser sa vigueur aux autres peuples également. Mais ce n'est pas tout. Si

⁴⁶ *Ibid.*, p. 187—188.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 170—171.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 185.

l'Empire romain était resté jusqu'à la fin à ceux qui l'avaient créé, au peuple qui avait jeté ses fondements, il n'aurait pas tant duré. La suprême sagesse des empereurs ç'a été que, tout en conservant Rome comme un centre sacré aux yeux du monde entier, comme source des droits politiques et comme guide idéal de l'humanité, ils ont effectivement passé le pouvoir, à tour de rôle, aux différentes provinces... »⁴⁹.

Dans ce dernier trait, le regard pénétrant de l'historien roumain discernait une cause de la grandeur de Rome sur laquelle, de Canuleius à Claude, quelques-uns de ses chefs les plus clairvoyants n'ont cessé d'attirer l'attention de leurs contemporains. *Dum nullum fastiditur genus, in quo eniteret uirtus, creuit imperium Romanum* — proclame le premier par la plume de Tite-Live : « L'Etat romain s'est accru tant qu'il n'a méprisé aucun peuple doué de vertu »⁵⁰. Et l'empereur-historien, dont les mérites d'organisateur commencent à peine à être reconnus, dans un discours prononcé au Sénat en faveur de l'élite de la Gaule Chevelue, qui sollicitait l'accès aux magistratures : *Tot ecce insignes iuuenes, quot intueor, non magis sunt paenitendi senatores, quam paenitet Persicum, nobilissimum uirum, amicum meum inter imagines maiorum suorum Allobrogici nomen legere* (« nous n'avons pas plus à regretter que ces jeunes gens < qui sont Allobroges > soient sénateurs, que nous n'avons à regretter que Persicus, le plus noble des hommes, mon ami, lise sous le portrait d'un de ses ancêtres le nom d'Allobrogique »⁵¹). « Avec une audace que l'embarras de l'expression masquait pour un instant au patriotisme du Sénat — notait à propos de ce texte Jérôme Carcopino — Claude passe l'éponge sur les triomphes des siècles révolus, met sur le même pied, dans le Sénat et l'Empire, les Allobroges et les Allobrogiques, égalise, non plus seulement en pratique, mais en principe et en droit, les descendants des vaincus et ceux des vainqueurs ». Et plus loin : « ... en ce jour de la mi-août 48, où il risqua à abdiquer en plein Sénat, au bénéfice de la civilisation tout entière, la suprématie des Romains dans leur empire, il sut ... sinon exprimer en artiste, du moins insinuer en politique consommé, la profonde sagesse d'un grand empereur »⁵².

La sagesse que l'historien français met en lumière chez Claude, sur la foi d'un document dont on vient à peine de dégager la véritable portée, le savant roumain l'attribuait au gouvernement impérial dans son ensemble, non seulement dans le sens d'un renoncement théorique aux privilèges du vainqueur, mais dans celui — autrement efficace — d'un renouvellement périodique de la classe dirigeante, par la participation au pouvoir des éléments nationaux les plus divers, appelés à se succéder sans troubles au fur et à mesure de leur épuisement. « Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans l'Empire romain — fait-il observer judicieusement — c'est qu'il pouvait changer de fondements, et qu'alors

⁴⁹ *Ibid.*, p. 194—195.

⁵⁰ *Ab Urbe condita*, IV 3.

⁵¹ CIL, XIII 1668, 63—66.

⁵² *Points de vue sur l'impérialisme romain*, Paris, 1934, p. 198—199.

qu'une première base venait à céder, le poids de l'édifice passait automatiquement sur la plus proche, encore solide. Rome ne peut-elle plus soutenir le fardeau ? Ce sont les Illyriens qui vont le porter. Lorsque les Illyriens eux-mêmes seront hors d'état de continuer, la charge passe à l'Orient »⁵³. Et, dans le même ordre d'idées : « Quand l'Etat romain en était venu à reposer sur la péninsule balkanique, il avait conservé son caractère initial, parce qu'ici, en Illyrie, dans l'Ouest de la péninsule, aucune civilisation supérieure n'avait jamais fleuri, comme la civilisation orientale. Lorsqu'il a été question de transporter les assises de l'empire en Asie, celle-ci s'est refusée à être un simple soutien matériel et a prétendu transformer à sa guise l'empire qu'elle soutenait, en lui infusant l'esprit oriental. L'heure du christianisme, principe asiatique de régénération, avait sonné... »⁵⁴.

D'une époque à l'autre, nous arrivons ainsi aux derniers siècles de l'histoire ancienne, nous touchons à la dernière manifestation d'impérialisme que le monde antique allait connaître. En effet, dans la conception de N. Iorga, par rapport à l'Empire romain, « le christianisme n'est pas une religion qui fait face à un organisme d'Etat, comme c'est aujourd'hui le cas de l'orthodoxisme, du protestantisme ou de l'anabaptisme par rapport aux formes de gouvernement monarchique ou républicaine... *Le christianisme n'était qu'une nouvelle forme d'impérialisme*, et deux formes d'impérialisme ne pouvaient coexister... »⁵⁵ Et ailleurs : « Le christianisme est le dernier... des aspects revêtus par l'impérialisme dans le monde ancien. Le christianisme n'a pas ruiné un empire pour qu'il n'y en ait plus aucun, mais il l'a détruit afin de fonder — aidé par d'autres forces, tirées de cultures différentes et écloses dans des circonstances différentes — une nouvelle vie unitaire de l'humanité ... un nouvel Empire »⁵⁶.

Ouvert sous le signe de la conquête brutale, le cycle des tentatives d'unification du monde ancien s'achève sous le signe d'une fraternisation universelle, à la chaleur de laquelle paraissaient devoir fondre les dernières inégalités sociales et nationales. Aussi loin qu'on se fût avancé sur la voie de l'assimilation des peuples de l'Empire — entre les frontières duquel, à partir du commencement du III^e siècle, il n'y avait plus que des sujets jouissant de droits égaux devant l'autorité — le problème des relations avec les Barbares restait ouvert et d'autant plus aigu que la résistance des légions touchait à sa fin. De même, aussi loin qu'on se fût avancé sur la voie de l'égalisation juridique des différentes classes, l'esclavage, « cancer moral » de la civilisation antique, continuait à être la cause de troubles profonds, blessure inguérissable au flanc d'une société affamée de justice. Devant ces deux problèmes, dira N. Iorga, « ... l'Empire se montrait incapable de prendre une décision. Il fallait que d'autres

⁵³ *Observații ale unui nespecialist*, p. 196.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 197.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 180.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 198—199.

forces vinssent répondre à l'aspiration générale vers plus de confiance, de justice et, dans l'ordre politique, d'unité des peuples du monde, de l'humanité. Et c'est ainsi que la splendide aventure, l'idylle galiléenne de Jésus devint l'instrument qui allait révolutionner le monde »⁵⁷.



Au terme d'un exposé où, sans entrer dans les détails et d'une manière aussi succincte que possible, j'ai tenté d'esquisser les vues de Iorga sur l'histoire ancienne — l'aspect qu'elle revêtait à ses yeux et les grandes lignes de son développement — deux observations me paraissent s'imposer, faites pour éclairer l'attitude de l'historien non seulement envers ce secteur spécial de son activité, mais devant l'histoire en général. Toutes les deux étaient sousentendues dans les éclaircissements par lesquels j'ai commencé mon étude, mais gagnent à être rappelées maintenant que les précisions que j'ai apportées nous offrent plus d'un élément d'appréciation et que — poursuivie le long de toute une période de l'histoire de l'humanité — la pensée de l'historien nous révèle ses traits les plus frappants.

La première, sur laquelle il m'est déjà arrivé d'attirer l'attention, c'est que la formation de médiéviste de N. Iorga se trahit dans l'importance tout à fait exceptionnelle attribuée par lui à l'idée impériale, à l'idée, et non pas aux diverses tentatives de conquête impérialiste, dont l'intérêt pour qui se propose de comprendre l'histoire ancienne a été et continue à être reconnu comme essentiel. Ce qui, à cet égard, distingue la position de N. Iorga de celle d'un Gaetano De Sanctis, pour ne citer qu'un exemple, c'est que, tandis que pour ce dernier l'histoire ancienne est « l'histoire de l'unification politique du monde méditerranéen » (entendez : l'histoire de sa conquête par les Romains, ce qui revient à dire que l'histoire de n'importe quel autre peuple n'y est comprise que pour autant qu'elle sert à expliquer cette conquête⁵⁸), aux yeux de N. Iorga l'autonomie de l'idée d'empire — conçu comme une catégorie historique — confère une égale autonomie à ses réalisations successives, à commencer par l'Empire égyptien et à finir par le christianisme. Dans la mesure où elle incarne l'idée impériale, chacune de ces formations politiques participe à sa plénitude, autrement dit revêt une portée qui rend vaine toute tentative de n'y voir que des préfigurations de l'Empire romain.

Combien — par ce changement de perspective — s'élargit le cadre de l'histoire ancienne et quelle variété vient s'introduire là où l'on n'a voulu voir qu'un développement uniforme, j'ai à peine besoin de le dire. Mais il n'est peut-être pas inutile de faire observer combien cette attitude apparaît naturelle de la part d'un savant qui osait proclamer : « en matière d'histoire, plus il y a de la simplicité dans la forme, plus il y a d'erreur dans le fond »⁵⁹, et dont la longue familiarité avec l'époque où « l'humanité

⁵⁷ *Ibid.*, p. 209.

⁵⁸ *Problemi di Storia antica*, p. 33—34.

⁵⁹ *Generalități cu privire la studiile istorice*³, p. 161.

⁶⁰ *Probleme de istorie universală și românească*, Vălenii de Munte, 1929, p. 33.

a créé le plus et le plus diversement »⁶⁰ le confirmait dans l'opinion que ce serait « une illusion » que de prétendre réduire à des développements rectilignes « une réalité qui ne saurait être connue qu'à travers beaucoup de difficultés et encore partiellement »⁶¹.

Cependant, nous n'aurons ainsi relevé qu'une partie des dons d'historien de N. Iorga, celle orientée vers le particulier, vers le spécifique, vers le distinctif. En réalité, comme tout processus dialectique, sa faculté de création comporte deux temps et, si le premier vise à surprendre l'infinie diversité des événements, le second se propose de les classer, de les subordonner à quelque idée générale, de les insérer dans la trame d'« un développement sans fin ... pour leur faire revêtir autant de sens qu'il appartient à notre compréhension, et plus encore à notre divination de leur conférer »⁶².

Nous sommes ainsi amenés à formuler la deuxième constatation annoncée, à relever le deuxième trait caractéristique de la formation du grand savant : j'entends *son don de synthèse*. « Vouloir dire beaucoup de choses avec un nombre de paroles relativement limité et ne rien omettre de ce qu'il pourrait exprimer — a écrit de lui Tudor Vianu ⁶³ — voilà le double ressort de la technique d'écrivain de N. Iorga ». Le double aspect de toute son activité créatrice, pourrait-on ajouter sans crainte de se tromper, à tel point le mélange « de synthétisme et d'abondance » où le même critique se plaît à reconnaître « la particularité la plus frappante de sa contribution littéraire », peut être considéré comme le trait distinctif de toute production intellectuelle de notre historien. La volonté de l'artiste d'enfermer dans les méandres de chaque phrase le plus possible du tumulte d'idées et de sentiments dont il se sentait dominé est à la mesure de l'effort de l'homme de science d'embrasser par la pensée des faits toujours plus nombreux et plus essentiels.

Cet effort allait lui inspirer successivement toute une série de synthèses partielles conçues comme autant de travaux préparatoires en vue d'une histoire générale de l'humanité et, après l'*Essai* publié en 1926, — moment mémorable mais non point culminant dans son âpre ascension vers un horizon toujours plus large, — le projet d'une *Historiologie humaine* qu'il n'allait pas achever et dont il nous reste — en même temps qu'une *préface* publiée de son vivant et une *introduction* tout aussi intéressante — dix-huit cahiers de notes, embrassant la période des empires orientaux.

Ce que devait être cette œuvre, « la plus vaste et, peut-être, la dernière histoire universelle écrite par un seul homme », comme on l'a appelée avec raison ⁶⁴, j'ai essayé de le dire dans l'avant-propos de l'édition des fragments procurée en 1968 par Liliane Iorga ⁶⁵. A cette place, qu'il me

⁶¹ *Generalități cu privire la studiile istorice*³, p. 161.

⁶² *Ibid.*, p. 160.

⁶³ *Arta prozatorilor români*, Bucarest, 1941, p. 162.

⁶⁴ M. Berza, *art. cit.*, p. 22.

⁶⁵ *Materiale pentru o istoriologie umană. Fragmente inedite publicate de Liliana N. Iorga*, Bucarest, 1968, p. V—XV.

soit seulement permis de relever combien un tel projet venait couronner un demi-siècle de travaux et de méditations et, puisque les matériaux conservés concernent une partie de l'époque dont je me suis occupé aujourd'hui, de montrer dans quelle mesure l'*Historiologie* venait confirmer ou infirmer la conception du développement du monde antique que je me suis efforcé d'esquisser.

A cet égard, un fragment reproduit plus haut, concernant l'apparition chez les Chaldéens de l'aspiration à une domination universelle, nous aura permis de saisir l'importance attribuée, dans l'œuvre posthume, à l'idée que j'ai qualifiée d'« impériale ». On peut donc affirmer sans hésitation que Iorga lui aurait conservé dans l'explication de l'évolution politique de l'antiquité le rôle qu'on a vu, de même qu'on peut affirmer que, dans l'économie générale de l'œuvre, la conception des événements qui se répètent et des développements parallèles aurait trouvé elle aussi une large application. Où l'*Historiologie* aurait marqué un pas en avant par rapport à l'œuvre antérieure de l'historien, c'est, à n'en pas douter, dans l'exposé des faits, ceux-ci devant nous être présentés autrement que dans leur simple succession chronologique ou leur enchaînement causal. « En repoussant le système des divisions et subdivisions ... qui servent à débiter par tranches l'histoire universelle — faisait savoir dès 1916 l'auteur des *Observations d'un profane*⁶⁶ — nous nous proposons de rechercher le principe vital des civilisations et, une fois trouvé, de le suivre dans son développement progressif, chaque élément nouveau venant se fixer ... là ... où il contribue à influencer la vie de l'humanité ». Dans l'*Historiologie*, la recherche de cette nouvelle technique aurait constitué l'un des traits les plus originaux de l'œuvre, à en juger par les lignes de la préface où Iorga révèle ses intentions. « Les événements caractéristiques — écrit-il, en entendant par là les événements ou les faits dont l'importance se sera imposée à l'attention de l'historien — entrent ensuite dans une construction dynamique. Il ne s'agit rien moins que de la tragédie de cette race humaine, qui ne comporte pas seulement des scènes d'exposition, mais encore des actes où se développe le conflit. Autour des protagonistes évolue une foule de personnages qui ne disent rien, parce qu'ils n'ont rien d'utile à dire. Mais, même ceux qui parlent au milieu de ces muets *κωφὰ πρόσωπα*, ne le font que lorsque leurs paroles ou leurs actes font progresser l'action »⁶⁷.

Que, de par sa nature même, une construction comme celle préconisée ici ne saurait être qu'arbitraire, Iorga était le premier à le comprendre, puisqu'il la faisait dépendre de la personnalité de l'auteur. « Il faut que quelqu'un ait le courage d'entreprendre l'œuvre et d'en assumer la responsabilité »⁶⁸, écrivait-il, persuadé que les vérités historiques sont de celles qu'il importe de discerner et non pas de celles que l'on se con-

⁶⁶ *Observații ale unui nepecialist*, p. 53.

⁶⁷ *Materiale pentru o istoriologie*, p. 1.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 1.

tente de constater. Aussi ajoutait-il : « Dans la tragédie attique, la voix du chœur se fait entendre périodiquement : c'est lui qui commente et qui juge. L'historien remplit le même rôle et il n'a guère le droit — il n'en a d'ailleurs pas le pouvoir — de s'en départir »⁶⁹.

Parmi les derniers messages légués par le grand savant, il faut compter cette preuve de courage intellectuel. Comme la noblesse, et plus que la noblesse, toutes les fois qu'elle est autre chose qu'une stérile compilation, l'histoire oblige. Elle oblige sur le plan de la vie, à laquelle plus qu'un autre l'historien est tenu de faire face — et avec quel courage et à quel prix a su lui faire face N. Iorga, le professeur Bănescu nous l'a rappelé dans sa belle communication à l'Académie roumaine⁷⁰ —, elle oblige aussi sur le plan spirituel, où précisément ce qui pourrait apparaître comme une manifestation d'orgueil n'est en réalité qu'une leçon de modestie, l'aveu des difficultés qui hérissent la route de la vérité et de l'insuffisance des moyens nous permettant de l'atteindre.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 3.

⁷⁰ *Nicolae Iorga, martir al libertății popoarelor*, Analele Academiei Române, Mem. Secțiunii Istorice, III^e série, t. XXVII (1944–45), mém. 3 (= *infra*, p. 391 et suiv.).

M. BERZA

Professeur à l'Université de Bucarest
Directeur de l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes

Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis que, en 1893, Nicolas Iorga, âgé alors de 22 ans, faisait paraître son premier livre, qui était aussi sa thèse de doctorat présentée à l'Université de Leipzig : *Thomas III, Marquis de Saluces*. La même année, il présentait à ses maîtres de l'Ecole des Hautes Etudes de Paris son ouvrage *Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle*¹, par lequel le jeune auteur allait s'imposer à l'attention du monde savant. Les deux études portaient sur le même domaine de recherches, l'histoire du Moyen Age.

Médiéviste de formation, Nicolas Iorga débuta comme tel et, au cours de sa longue activité, si féconde et si variée, il cultiva de préférence ce champ d'études : de la publication de documents et de l'examen de certains aspects particuliers de l'époque, son esprit s'éleva jusqu'aux vastes synthèses par lesquelles il essaya de fixer les contours et de faire revivre le sens de ce millénaire tourmenté de vie historique qui porte encore un nom indigne de lui.

Les recherches sur Raguse et Venise, celles qui traitent de la domination latine en Chypre, en Morée ou en Terre Sainte, les études sur les dernières croisades ou les débuts de la pénétration turque en Europe, de même que toute l'histoire de Byzance et une bonne partie des histoires nationales que Nicolas Iorga embrassa dans leur totalité — histoires de France, des Roumains, des Slaves orientaux et d'autres peuples —, jusqu'au premier volume de l'admirable *Histoire des littératures romanes*, tous ces travaux représentent des recherches sur le Moyen Age. Rien que l'énumération des volumes, brochures ou articles que Nicolas Iorga consacra à l'étude du Moyen Age exigerait presque autant d'espace qu'il nous est accordé pour évoquer cet aspect de son activité ; aussi, pour notre part, essayerons-nous de saisir, à l'aide de ses ouvrages de synthèse et de quelques études particulièrement significatives, uniquement les vues de l'historien sur l'époque jugée dans son ensemble et à travers ses manifestations les plus caractéristiques.

Ne nous abusons pas sur la difficulté de l'entreprise et les risques qu'elle comporte. Le danger nous guette à chaque pas, dans l'effort d'enfermer dans un contour précis un esprit toujours en éveil ; et là où nous

¹ Paru en 1896, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, Sciences phil. et hist., fasc. 110.

nous serons efforcés d'éclaircir, nous ne réussirons peut-être qu'à mettre un autre sens à la place de celui qui était contenu dans les pages du livre. Nous avancerons donc avec précaution, en tâchant de fixer le point de vue de Nicolas Iorga dans les problèmes controversés de l'histoire du Moyen Age, ensuite ses contributions essentielles à la connaissance de cette époque. Remarquons dès le début qu'alors même qu'il se range à des opinions déjà exprimées, ses arguments sont toujours nouveaux, sa présentation des faits toujours originale. Du reste, à qui suit l'évolution des problèmes, ce ralliement ne manque jamais d'être significatif. D'autre part, les résultats ainsi obtenus nous aideront à comprendre la conception d'ensemble de l'historien, qui formera le second point de notre exposé.

Le premier problème qui, chronologiquement, s'offre à notre examen est celui de la limite entre l'Antiquité et le Moyen Age. Bien entendu, il ne s'agit pas de préciser l'année-même qui marque la fin d'une époque et le commencement d'une autre. L'histoire ne connaît pas de dates fatales et Nicolas Iorga le savait si bien qu'il consacra toute une leçon à montrer l'inanité des divisions traditionnelles de l'histoire universelle². Cependant, formulée d'une manière plus nuancée, la question reste toujours importante, car de sa solution dépend le contenu même que nous accordons à la notion de Moyen Age.

La conception de Iorga à ce sujet est en parfait accord avec sa manière d'envisager le déroulement de l'histoire. Pour lui, l'élément essentiel en histoire est l'âme humaine. C'est là que s'opèrent les plus grandes révolutions; c'est là que se préparent les réalisations à venir, qui ne sont que l'expression concrète des transformations intervenues dans l'état psychique d'une société. « Cette chose — écrivait-il un jour, en parlant de l'esprit humain — d'une complication infinie, idée et sentiment et instinct tout ensemble, dont vient le mouvement perpétuel qui change d'un moment à l'autre toutes les situations »³. Or, la plus grande transformation spirituelle que le monde ait connue dans le passé fut, sans conteste, celle amenée par le christianisme.

Pourtant l'ère nouvelle ne date pas de l'époque où la prédication de l'Évangile et les missions des Apôtres ne faisaient que jeter la semence des transformations à venir; pas davantage de 313, année où le prétendu édit de Milan sembla consacrer le triomphe du christianisme: son début se situe au moment où la nouvelle foi achève de passer du plan individuel sur le plan collectif, envahissant la vie de la société jusqu'à en modifier la conception de l'État. Ce point de vue est amplement développé dans l'article intitulé *Moyen Age et Antiquité*⁴: « Non, il n'y a pas eu de changement subit entre cette fin de l'Antiquité que, du reste, on ne saurait où placer du V^e au VIII^e siècle, et un Moyen Age commençant, qui n'avait

² *Zădărnicia împărțirilor obișnuite ale istoriei universale*, dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, 3^e éd., Bucarest, 1944, p. 169—172.

³ *Une note sur la valeur morale de l'histoire*, « Revue bleue », 1925, n^o 10.

⁴ « Scientia », Revue internationale de synthèse scientifique, mars 1930.

qu'un motif de croire qu'il y a eu un changement, et combien important : la nouvelle religion chrétienne.

« St. Augustin est, à vrai dire, le seul qui ait cherché et réussi à fixer une démarcation, en séparant de la cité antique la cité de Dieu, dont il annonce, avec satisfaction, l'avènement. Sur ce point, sur ce seul point, il y a une différence entre ce qu'on appelle antique et ce qui peut être appelé médiéval. Le christianisme reconnu, accepté, le christianisme devenu principe du gouvernement, légitimation du pouvoir, le christianisme érigé en créateur, contrôleur et gouverneur des forces et des régimes politiques, voilà ce qui crée véritablement un nouvel ordre de choses. Tant que la religion importée de l'Orient fut jointe, annexée à ce qu'avait transmis l'Antiquité, acceptée et juxtaposée à ce glorieux héritage, tant qu'on n'eut affaire qu'à des fondements ayant le paganisme pour base, on ne peut encore parler de Moyen Age. Les dominations passagères comme celles d'un Odoacre, les simples vicariats de l'Empire d'Orient, seul empire qui subsistât, comme la royauté de Théodoric, les Etats qui furent les points d'arrêt des invasions alaine, suève, vandale, visigothe, burgonde, franque même dans les Gaules et en Espagne, ne sont que des chapitres mouvementés du même ordre ancien. Ce n'est qu'après que les rois conquérants eussent accepté le Sauveur comme maître réel, les saints comme appui efficace, les évêques comme interprètes d'une volonté divine au-dessus de toutes les traditions et de toutes les lois, ce n'est qu'alors que tout changea »⁵.

Intimement lié au débat sur la limite inférieure du Moyen Age est le problème des invasions barbares et des changements amenés par elles dans la constitution du monde ancien. On remarque aisément que la position adoptée par Nicolas Iorga dans le choix de l'élément déterminant du nouvel âge — le facteur chrétien — exclut la possibilité d'attribuer un rôle essentiel dans le développement historique aux peuples barbares à l'assaut de Rome. Avec Dopsch et Pirenne, il partage les vues de Fustel de Coulanges sur le vrai caractère de l'établissement des peuples germaniques dans les provinces de l'Empire, en niant l'existence d'une solution de continuité entre le monde antique et celui du Moyen Age à la suite des migrations du V^e siècle, aussi bien que la régénération morale du monde romain en décadence, par l'infusion de sang barbare.

« De fait, il n'y eut pas d'affaïssement de la vieille société », dit-il dans un petit livre d'apparence très modeste, qui s'intitule simplement *Problèmes d'histoire universelle et roumaine. Conférences aux cours d'été de Vălenii de Munte*⁶, mais qui devrait connaître une plus large diffusion, car il contient en 70 pages les vues du maître sur les problèmes historiques essentiels, de la préhistoire jusqu'au XIX^e siècle. Et il y ajoute : « Ce ne fut pas un affaïssement, mais une abdication.

⁵ *Moyen Age et Antiquité*, p. 188—189.

⁶ *Probleme de istorie universală și românească. Conferințe la cursurile de vară din Vălenii de Munte*, 1929.

« La Rome païenne avait cru pouvoir s'adjoindre, annexer le christianisme . . . , l'employer à ses propres fins. "La cité de Dieu" de St. Augustin témoigne de l'âpre ironie avec laquelle la pensée chrétienne s'opposait à tout ce qui appartenait à la tradition morale du paganisme. St. Jérôme — Pannonien ayant vécu dans l'atmosphère de la Capitale — n'aura, dans sa retraite de Palestine, avec des amies intellectuelles, quelques mots pour les malheurs de la Ville lointaine. Sous l'influence d'une foi qui promet le bonheur de la "vie future", on ne recherche plus les honneurs, on refuse son sang aux guerres de l'Empire profane; les *curiales*, magistrats municipaux, solidaires pour l'encaissement des impôts, fuient la charge qui les accable: parmi les gens appelés à servir l'État, ceux qui peuvent entrer dans les "ordres" se retirent et font partie du clergé »⁷.

Par ailleurs, les invasions ne sont pas « une *migration* capricieuse, un sauvage remous de peuples, dénué de sens. Ainsi comprises, elles seraient absurdes »⁸. « Les Germains soumis à de grands changements économiques et à de profondes commotions internes, réclament de la terre, des champs, *n'importe où, n'importe comment* »⁹. « Rome, abandonnée des siens tend les bras vers ceux qui s'offrent, dans n'importe quelles conditions, les appelle, les reçoit, *les adopte et les transforme* »¹⁰. Et c'est pourquoi « chez nous, comme ailleurs, l'idée de continuité historique s'impose. Supposer une interruption, ce serait substituer les délicatesses de notre psychologie au sens de nette et inéluctable réalité de ces temps »¹¹.

En faveur de la continuité historique, Nicolas Iorga invoque d'importants arguments, tirés de l'examen des liens commerciaux entre l'Occident et l'Orient à l'époque des grandes invasions. Ses constatations ont d'autant plus de poids qu'elles portent particulièrement sur la région danubienne, importante voie d'invasion. Elles s'appliquent donc d'autant mieux aux contrées jouissant d'une existence relativement paisible. Même « s'il n'y avait que la continuation, dans la Péninsule balkanique, des anciennes villes avec leurs anciens noms — écrit-il au sujet d'une invasion jugée parmi les plus catastrophiques — ce serait un argument contre la théorie du désemparement général et des résultats ruineux provoqués par l'invasion des Huns »¹². Sous la domination gothique ou dans son voisinage, « les villes de la rive droite du Danube conservaient leur foires, qui ont duré pendant la plus grande partie du Moyen Age, de même qu'aujourd'hui, lorsque la rive gauche du Danube présente sous le rapport économique une civilisation plus avancée, les habitants de la Bulgarie viennent aux foires du Danube roumain, à Calafat, à Giurgiu

⁷ *Op. cit.*, p. 23.

⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Age*. Conférences données à la Sorbonne, Paris, 1924, p. 6.

et ailleurs »¹³. Un peu plus tard, dans une autre région danubienne, au Norique, la situation n'est pas différente, comme le prouve la Vie de St. Séverin : « On voit, dans cette source, une région toute couverte de villes, de châteaux, de bourgs. Il y a une population — des *populi* — qui se livre à l'agriculture ; des champs qui appartiennent en propre aux habitants. Il y a même des barbares qui gardent les villes, mais ils sont de si mauvais soldats qu'aussitôt que d'autres barbares paraissent, ils demandent aux Romains qu'ils devraient garder (ce sont des Romains populaires, pas des Romains d'Empire) la permission de sortir. On leur ouvre les portes et les bons gardiens s'en vont retrouver ces ennemis qu'ils redoutent peut-être, tout en s'attachant à la bande qui passe.

« En dehors de l'agriculture, on voit une industrie dans ces villes au milieu des barbares... »

« Le Danube est bien vivant dans ces régions. Des embarcations, des *scafae*, traversent sans cesse le fleuve et, à un certain moment, comme il y a disette dans une de ces villes, on dit qu'elle est due au fait que les vaisseaux qui doivent venir du côté de l'Inn ont tardé. Et, comme le pays invoque le secours divin, la glace qui obstruait la rivière disparaît, et on a des provisions qui viennent, par cette rivière, de l'Italie »¹⁴.

La région du Danube détient dans les études de Nicolas Iorga une importance particulière, sur laquelle il nous faut encore insister. Ses recherches sur les riverains de ce fleuve ne lui permettent pas seulement d'apporter d'utiles précisions sur le caractère des invasions barbares, ou de fixer de nouveaux repères dans le développement des rapports entre l'Orient et l'Occident — aspect sur lequel nous aurons à revenir ; elles le poussent aussi à souligner la présence de l'Empire sur le Bas-Danube jusqu'à une date tardive (le *Danube d'Empire* est le titre d'une de ses études les plus révélatrices¹⁵). Ce fait a une double importance, car, d'une part, il achève de définir l'Empire en tant que maître des voies navigables ; d'autre part, cette présence est le facteur qui assurera la persistance de la population romane sur les deux rives du fleuve.

Les mêmes recherches sur les provinces danubiennes conduisirent l'historien à l'élaboration de certaines idées que nous pressentons dans ses ouvrages antérieurs, mais qu'il formulera pour la première fois dans une communication faite au Congrès de Bruxelles, en 1923, sur *La « Romania » danubienne et les barbares au VI^e siècle*¹⁶. Il s'agit de la théorie des « *Romaniae populaires* », véritable clef de voûte de la conception de Nicolas Iorga sur le Moyen Age.

Que sont-elles ces « *Romaniae* », dont celle du Danube fait l'objet spécial de la communication mentionnée ? « ... Les populations romanes — en Gaule aussi bien qu'à Rome, dans l'ancienne capitale de même que

¹³ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴ *Ibid.*, p. 16—17.

¹⁵ *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris, 1924, p. 13—22 ; réimprimé dans *Études Byzantines*, Bucarest, 1940, II, p. 199—210.

¹⁶ *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. III, 1924, p. 35—50.

sur la rive de l'Adriatique, dans les vallées des Balkans, sur le Danube et dans les Carpates, en Sardaigne aussi — réduites à se protéger et à s'organiser elles-mêmes, s'érigèrent en démocraties populaires, ayant l'orgueil de représenter, devant un maître établi dans leur voisinage ou sur leur territoire même, des *Romaniae*, des pays de romanité nationale, dont le souvenir s'est perpétué dans les noms de la *Romagne* italienne, de même que dans celui des Roumanches alpins, dans celui des *Români*, des Roumains de la Péninsule balkanique et du territoire de l'ancienne Dacie »¹⁷.

Ne nous trompons pas sur le terme « populaire ». Il peut tout aussi bien désigner les masses paysannes qui prédomineront dans une région de vie rurale comme la Dacie ou encore une population urbaine comme dans les villes de la côte dalmate, ou même une prédominance des nobles, comme à Rome à certaines époques. Son caractère essentiel est celui d'une organisation spontanée, reposant sur des forces locales. Dans un sens plus large, la notion de « Romania » dépasse les régions échappées à la domination effective de l'Empire et qui, en gardant la conscience de leur appartenance à la Romanité, n'entrent pas dans la formation des nouvelles organisations d'Etat, barbares. Elle comprend des phénomènes différents, mais qui ont, tous, comme point de départ, le même besoin d'auto-organisation, comme la résistance des villes de la Gaule ou de l'Italie contre les barbares organisée par la population avec, en tête, l'évêque, ou la constitution, sur une base d'autonomie, des villes médiévales, et même le phénomène dominant au Moyen Age, la féodalité.

« Devant l'instabilité générale, remarque Nicolas Iorga, le roi barbare ne pouvant jamais réaliser le même "ordre" que l'empereur romain dans le cas même où il en revêtait la pourpre par la volonté du "peuple", de la "démocratie" de Rome, plus que par la faveur intéressée du Pape, lui-même plutôt un mandataire toujours contrôlé, souvent renversé, de ce "peuple", il fallut que ces nouvelles sociétés, au milieu desquelles les Germains de toute espèce ne faisaient que "camper", s'accommodassent, *produisant d'elles-mêmes de nouveaux organes*. La "recommandation" des terres, restées seule expression de la richesse, seule mesure de la valeur, seul appui matériel de l'importance politique et sociale, la hiérarchie qui en résulta, beaucoup plus que le "fief" et le "bénéfice" des protecteurs militaires, façonnèrent ce monde du Moyen Age qui, tout en fixant les principes brefs et durs des *leges barbarorum*, restait assoiffé de la justice romaine, qu'il arriva à découvrir dès avant l'an mille, d'autant plus que l'Orient n'avait jamais abandonné l'ancien droit, pendant longtemps enseigné en latin »¹⁸.

Si les « *Romaniae* » représentent « les facteurs de vie et de développement au Moyen Age »¹⁹, cela ne signifie pas que tout, à cette époque, ne soit que pulvérisation locale, juxtaposition de forces dans un déploie-

¹⁷ *La « Romania » danubienne*, p. 36.

¹⁸ *Ibid.*, p. 38.

¹⁹ *Probleme de istorie universală și românească*, p. 31.

ment anarchique, informe conglomérat d'organisations particularistes. Sur tout le Moyen Age plane l'ombre de l'Empire, véritable élément d'unité du monde médiéval, tandis que l'Eglise « n'est que l'autre forme, plutôt même un *revers*, de la perpétuité romaine »²⁰.

« Tout ce qui se passe en Europe et dans les régions voisines d'Asie, jusqu'au califat des Arabes, qui abandonne bien vite son caractère patriarcal, le bournous et le sac à figues des premiers successeurs du Prophète, pour chausser les brodequins impériaux — lit-on dans une communication au Congrès de Londres, fondamentale pour la pensée de l'historien —, peut être classé sous cette rubrique des luttes pour le rétablissement de l'Empire. C'est la vraie unité de l'histoire du Moyen Age. Elle ne doit donc pas commencer par l'analyse des germes de nation, qui ne se développeront que dans quelques centaines d'années, ce qui appartient à l'histoire moderne, occupée de royautes nationales, mais bien poursuivre ces combats incessants, cette continuelle tension de tous les peuples pour avoir l'Empire, le seul Empire »²¹.

De cette conception découlent certains travaux préparatoires de la grande synthèse — qui sera la réalisation du programme esquissé en 1913 — et aussi, dans un autre ordre d'idées, le rôle attribué à certains facteurs dans l'ensemble de la vie historique du Moyen Age.

Publiés après la Guerre Mondiale, les deux volumes intitulés *Papes et Empereurs*²² et *Le développement des institutions politiques et sociales de l'Europe*²³ sont de fait des travaux préparatoires, de véritables « prologomènes à une histoire universelle ». Le volume *Papes et Empereurs*, ayant comme sur-titre « Eléments d'unité du monde médiéval », ce qui, à lui seul révèle le point de vue de l'historien, fixe l'un des deux aspects fondamentaux du Moyen Age : une histoire de l'époque vue à travers les facteurs unificateurs, l'Empire et la Papauté. Le second ouvrage, qui poursuit le développement des institutions politiques et sociales en Europe, s'étendant jusqu'aux Scandinaves et aux peuples slaves, est en fait une mise en valeur de la puissance créatrice de l'élément roman. Cette idée est exprimée substantiellement dans les lignes suivantes de l'introduction de l'étude mentionnée sur la « Romania » danubienne : « Dans une série d'études en roumain sur le Moyen Age, nous avons essayé de prouver que ce qui forme l'originalité de cette longue époque, du plus haut intérêt, vient des éléments mêmes que Rome lui avait fournis, que toutes les transformations sont dues à l'action de facteurs formés dans l'ancien monde romain, que c'est la « cité antique » dans son dernier stade qui a donné d'elle-même les caractères distinctifs de la nouvelle ère »²⁴.

²⁰ *Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Age*, Bucarest, 1913, p. 15.

²¹ *Ibid.*, p. 14—15.

²² *Papi și împărați*, Bucarest, 1921. Ce livre fait partie d'une série de trois volumes dont les deux suivants portent le titre : *State și dinastii* et *Revoluții politice și întregiri naționale*.

²³ *Desvoltarea așezămintelor sociale și politice ale Europei*, Bucarest, 1920. Le volume consacré au Moyen Age est suivi par deux autres, sur les temps modernes et l'époque contemporaine.

²⁴ *La « Romania » danubienne*, p. 36.

Nous disions que la place spéciale que certains facteurs acquièrent dans la hiérarchisation des éléments composants du monde médiéval découle de cette conception. Nous pensions surtout à Byzance. Les peuples de l'Occident désiraient l'Empire, Byzance *le possédait*. De fait, elle seule le représentait vraiment. De là son rôle de premier ordre dans l'histoire du Moyen Age, au cours duquel elle représenta, avant tout, la tradition politique de Rome et la continuation, sous bien de rapports, de la civilisation antique.

En parlant de Byzance, nous devons rappeler tout au moins en passant l'aspect de 'thalassocratie' que la puissance byzantine revêtait dans la pensée de Nicolas Iorga, à qui la maîtrise des mers — tout comme celle, déjà mentionnée, du Danube — apparaissait comme le fil conducteur de l'action politique byzantine.

S'il est vrai que chez aucun historien antérieur Byzance n'avait eu, dans l'ensemble des facteurs de l'histoire médiévale, le rôle qu'allait lui octroyer Nicolas Iorga, — point sur lequel nous aurons du reste à revenir, — la voie dans ce sens lui avait été frayée par les longs efforts des byzantinistes. Il existe cependant une autre région dont on peut affirmer qu'elle a été en bonne mesure introduite dans l'histoire universelle par Nicolas Iorga, et c'est la Péninsule balkanique.

Les voies par lesquelles l'histoire de cette région sera intégrée dans l'histoire européenne, considérée comme un ensemble unitaire, sont faciles à distinguer : la romanité balkanique, allant jusqu'aux autonomies urbaines de la côte dalmate, et la même aspiration vers l'Empire, déjà rencontrée chez les peuples de l'Occident et que nous retrouverons chez les Slaves des Balkans. L'action politique des Bulgares et des Serbes n'est qu'un continuel effort de reprendre à leur compte l'Empire — l'Empire unique, quelle que soit la nation qui le soutient, qui le sert et lui sacrifie le meilleur d'elle-même, quand elle n'est pas de taille à en porter le poids. La tentative exténua ces peuples, de même qu'en Occident la poursuite de l'idée impériale affaiblit l'Allemagne, dont les énergies s'épuisent au service de fins étrangères à ses intérêts ; ce qui explique son retard historique par rapport à la France ou à l'Angleterre.

De l'autre côté du Danube, au-delà des peuples slaves rivalisant pour l'Empire, les Roumains représentèrent pendant longtemps une « Romania » rurale, comme les cantons suisses. Cependant ici comme en Occident, la notion d'Empire persiste. Les Roumains n'ont jamais oublié l'Empereur, à preuve « les portes *impériales* des églises et le monde d'empereurs, d'impératrices et de princesses des contes de fées »²⁵. De la forme latente, dirions-nous, sous laquelle survit la notion d'Empire, surgira plus tard le caractère impérial du pouvoir des voïvodes.

D'une part, Byzance impériale et ses émules balkaniques ; de l'autre, l'Occident émietté, à la poursuite de l'Empire ; ne dirait-on pas deux mondes distincts, rapprochés par cette unique idée ? Bien que partagée

²⁵ *Probleme de istorie generală și românească*, p. 31.

par de nombreux historiens, cette opinion n'est pas celle de Nicolas Iorga. Si la notion d'Empire confère à l'ensemble de l'histoire européenne son unité formelle, d'étroits liens entre l'Occident et l'Orient assurent à ses yeux l'unité du contenu. Sans doute, l'histoire des rapports entre ces deux aires de civilisation s'est enrichie par les contributions de nombreux chercheurs. Mais on peut, sans exagération, affirmer que personne avant Nicolas Iorga ne donna un sens historique plus décisif aux relations étroites entre ces deux régions de l'Europe, que jamais on n'accorda tant d'importance au contact intime entre les deux mondes comme élément d'unité.

Dans ce domaine également, des travaux d'approche préparèrent la grande œuvre de synthèse. Nous rappellerons ici les deux ouvrages si importants pour la pensée de l'historien : *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Age*, paru en 1923 ²⁶, et *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Age*, publié l'année suivante ²⁷. Il devait y revenir — une fois la synthèse réalisée — au Congrès d'Oslo, en 1928, par la communication au titre significatif : *L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen Age*²⁸. « Il n'y a pas de fonds ancien différent pour ces deux parties du monde européen — écrit-il dans ce dernier mémoire — et il n'y a pas non plus de branches barbares particulières à chacune d'elles »²⁹. « Mais — y lit-on encore — on n'a pas assez inspecté les chroniques occidentales de cette époque qui va, à travers l'iconoclasme, jusqu'à l'an mil, pour constater à mainte reprise que la vie politique de l'empire n'était pas intercalée ci et là, en passant, . . . mais que les événements qui se passaient à Constantinople étaient aussitôt connus, commentés et enregistrés par ce monde occidental en pleine formation, douloureusement retardataire »³⁰.

Quoique la théorie d'Henri Pirenne sur le rôle déterminant de l'Islam dans la genèse du Moyen Age y soit vigoureusement combattue, l'historien roumain reconnaît toutefois que « l'Islam s'intercalait entre les deux morceaux, autant qu'ils pouvaient être séparés et définis, du monde chrétien. Et c'est d'alors, d'alors seulement, que la distinction existe, par la solution d'une continuité qui avait existé auparavant »³¹.

« Lorsque le Byzantin Basile et le Germain Louis collaborèrent, contre les Sarrasins pour les faire sortir de la terre romaine d'Italie, bien que l'attitude du premier fût à l'égard du second plutôt celle du maître qui recourt aux services d'un de ses sujets couronnés, on put voir pour la première fois *deux façons d'être empereur et, sous les mêmes drapeaux de la*

²⁶ Réimprimé dans *Etudes byzantines*, I, 1939, p. 159—297.

²⁷ Dès 1909, Nicolas Iorga avait publié dans *Studium Lipsiense, Ehrengabe Karl Lamprecht*, p. 89—99, une étude portant sur le même sujet : *Der lateinische Westen und der byzantinische Osten in ihren Wechselbeziehungen. Einige Gesichtspunkte*.

²⁸ « Bulletin de la section historique », de l'Académie roumaine, t. XV, 1928, p. 15—52 ; réimprimé dans *Etudes byzantines*, II, p. 95—136.

²⁹ *Etudes byzantines*, II p. 99.

³⁰ *Ibid.*, p. 111.

³¹ *Ibid.*, p. 113.

Croix du Christ, deux formes de civilisation tendant aux mêmes buts d'une façon sensiblement différente »³².

Pourtant les rapports, l'interpénétration continuèrent, surtout à travers les Normands de l'Italie méridionale et ensuite par les Croisades. « On ne pouvait pas faire ce voyage d'Orient, poursuit-il, sans s'initier à une civilisation supérieure comme ordre administratif, solidité et ornementation des monuments. Il en résulta, entre autres, la reconstruction en pierre de l'Occident tout entier, l'architecture romane, dont les plus lointaines origines sont également byzantines, comme vient de le prouver M. Puig y Cadafalch »³³.

Cependant, le flux de l'Orient vers l'Occident est suivi par le reflux de ce dernier vers le Levant. La première étape est marquée par la conquête de Chypre par Richard Cœur de Lion, « tout autre chose que les principautés, formées par le hasard de la conquête et dans une forme mal définie théoriquement, par la première croisade. *Pour la première fois l'Occident transporta, imposa ses formes à lui, ne cherchant aucun autre appui que celui de sa force victorieuse* »³⁴. Bientôt la même chose allait se passer à Constantinople : « *c'est déjà l'Occident qui prend le dessus* »³⁵.

Les considérations finales de cette étude sont des plus remarquables :

« Une ère latine, que faisaient prévoir, du reste, les goûts de chevalier d'un Manuel, s'ouvre ainsi en Orient. Sa marque est non seulement dans les nouveaux liens personnels, dans la soif d'aventures, dans les mariages avec des princesses franques, dans les costumes et les fêtes, dans la bourgeoisie des βουργέζιοι, dans les villes tendant vers l'autonomie, mais encore *dans cette conscience nationale grecque, dérivant du localisme populaire des civilisations politiques de l'Occident.*

« Ce qu'allait conquérir en 1453 Mahomet II, infiniment plus byzantin avant même d'entrer à Constantinople que le demi-Serbe Dragassés Paléologue, n'était, sous les oripeaux de la vieille pourpre orientale, qu'un petit Etat latin infidèle à ses grandes origines, dont le monde entier avait été pendant si longtemps couvert »³⁶.

Ces remarques nous conduisent aux derniers siècles du Moyen Age. Cependant, avant d'examiner la conception de l'historien sur la limite inférieure de cette période, nous nous arrêterons un instant sur deux problèmes qui intéressent de près sa pensée et auxquels nous avons, du reste, déjà touché : le problème des croisades et, se rattachant à lui, celui de l'établissement des Turcs en Europe.

Il y a tout d'abord les croisades classiques, dont « la seule véritable, la seule intéressante pour nous »³⁷, remarquera Iorga, est la première ».

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 115.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p. 136.

³⁷ *Probleme de istorie universală și românească*, p. 44.

Elle n'est pas l'œuvre des hiérarchies médiévales : « nous avons affaire à un phénomène de masses, déterminé lui aussi par l'instinct créateur des foules, qui plus d'une fois s'est révélé comme le principal facteur de changements et de progrès au cours du Moyen Âge »³⁸.

Mais, qu'elles aient eu une très grande portée ou un intérêt plus restreint, les croisades ne finirent pas avec celles, classiques, du XVIII^e siècle. Bien que ce soit Delaville le Roulx, l'auteur de l'important ouvrage *La France en Orient au XIV^e siècle*, qui, le premier, ait reconnu ce fait, celui à qui l'on est redevable de l'intronisation de cette notion en historiographie est sans conteste Nicolas Iorga, avec sa thèse sur *Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle* et sa grande collection de sources : *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*³⁹.

A la croisade pour la libération de la Terre Sainte succédait ainsi la croisade contre les Turcs ottomans, issue de la même idée, mais poursuivie dans des contrées différentes et contre de nouveaux ennemis. En participant à cette dernière forme de croisade, les Roumains participaient en même temps à l'histoire générale ; à la même époque, ils remplissaient d'ailleurs un autre rôle européen encore, en tant que gardiens des routes commerciales vers la mer Noire, fonction qui aurait expliqué, selon Nicolas Iorga, la création rapide des Principautés roumaines.

Pourtant la croisade antiottomane n'est pas, dès le début, une action qui s'oppose délibérément à une tendance réfléchie d'expansion et de conquêtes. Ici encore nous nous heurtons à une idée chère au médiéviste roumain, exprimée dès 1906 dans une étude intitulée *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*⁴⁰, reprise plus tard dans sa grande *Geschichte des Osmanischen Reiches*⁴¹, et même dans d'autres travaux, comme, par exemple, *La question du Danube*⁴². La conclusion de la première de ces études est la suivante : « Ce n'est donc pas l'ambition turque qui établit un empire musulman à la place des Grecs, des Serbes, des Bulgares et des Latins. La faute en est à Cantacuzène et, au même degré, à ces représentants en Orient du commerce et de la civilisation occidentale, qui, pour de mesquins buts de suprématie, manquèrent à leur devoir d'Européens »⁴³.

Tout d'abord dépourvue d'un plan systématique de conquête, l'activité des Turcs se poursuivit le long des voies de commerce de la Péninsule balkanique ; un siècle plus tard, « le chef de la seconde génération de descendants de ces simples bandits devenait à Constantinople empereur romain de foi musulmane »⁴⁴.

³⁸ *Ibid.*, p. 45.

³⁹ Six séries, Paris-Bucarest, 1899—1916.

⁴⁰ *Byzantinische Zeitschrift*, XV, p. 179—222. Réimprimé dans *Etudes byzantines*, II, p. 277—328.

⁴¹ Cinq volumes, Gotha, 1909—1913.

⁴² *Chestiunea Dunării, Istorie a Europei răsăritene în legătură cu această chestie*, Vălenii de Munte, 1913.

⁴³ *Etudes byzantines*, II, p. 328.

⁴⁴ *Probleme de istorie universală și românească*, p. 56.

Appelés en Europe par les discordes des Byzantins, leur impressionnante expansion vint de la mésentente des chrétiens et de la faiblesse des Etats balkaniques. « Sans capital de traditions, ils s'adaptèrent aisément »⁴⁵, en s'appropriant la conception byzantine de l'Etat. « Une Rome nouvelle avait surgi en Orient, employant, avec une religion *officielle*, comme celle des anciens Césars, toutes les forces humaines qui se trouvaient à sa disposition et donnant à chacun le rôle auquel ses forces l'appelaient. Or, c'est ainsi que naissent et s'accroissent les Etats. Le Romain de foi arabe Soliman sera de la sorte César d'organisation, de cérémonial, comme ses prédécesseurs chrétiens »⁴⁶.

Cependant, cette renaissance de Byzance sous une forme musulmane ne nous achemine pas seulement vers un passé dominé par la notion d'Empire, mais aussi, et surtout, vers des phénomènes sous bien des rapports semblables qui se passent en Europe Occidentale : la formation des grandes unités territoriales, constituées en Etats qui tendent à l'absolutisme monarchique. De cette manière, nous arrivons à la limite finale du Moyen Age.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une date précise, mais, comme pour ses débuts, d'une époque de transition vers des temps nouveaux. Pour connaître l'opinion de notre historien à ce sujet, nous aurons recours au petit livre déjà mentionné, dont un des chapitres porte le titre : « Problème de la clôture du Moyen Age »⁴⁷. En voici la fin :

« De fait, le Moyen Age finit avec la disparition du principe qui l'avait déterminé et maintenu : la *puissance créatrice des masses populaires*.

« Déjà au XII^e siècle, en Italie, où l'on employait des manuels de droit byzantin, l'école d'Irnerius, à Bologne, prêchait la nécessité de revenir au droit romain. Empereur et sujets, celui qui commande et ceux qui obéissent ; entre eux : des lois et des fonctionnaires. Ni élection, ni délégation, ni droit coutumier, ni adaptation. Frédéric Barberousse accepte le nouveau mandat et le proclame à la diète de Roncaglia. Son fils, Henri VI, inscrit sur son étendard la domination effective du monde. Frédéric II, le demi-Normand, son fils, promulgue les lois romaines de l'ordre nouveau ; il gouverne directement par des légistes et des fonctionnaires. Détruit avec toute sa dynastie, il est remplacé dans le royaume des Deux-Siciles par le prince français Charles d'Anjou, frère du clément Saint-Louis, qui se conduira encore plus en tyran. Philippe le Bel, en France, est le roi des légistes et il refuse au Pape, qu'il combat, insulte et vainc, l'argent de la France qui est au roi de France.

« C'est maintenant, après 1300, que le Moyen Age s'éteint. Ne nous trompons pas sur la guerre de Cent Ans, entre la dynastie de Philippe de Valois et celle d'Edouard d'Angleterre, pour le trône français. Elle est une *phosphorescence chevaleresque*, rien de plus. Dans les souffrances des

⁴⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁷ « Problema închiderii evului mediu », dans *Probleme de istorie universală și românească*, p. 46 – 49.

luttres, le peuple essaye les Etats Généraux, avec la bourgeoisie, au temps de la régence du futur Charles V, et la révolte paysanne. Les deux échouent. Quand, après 1400, la France étant partagée entre les amis du roi français et ceux du roi anglais de la France, Paris se trouve entre les mains d'une plèbe meurtrière, c'est un spasme, ce n'est pas un moment de nouvelle création.

« *La grande démocratie organique du Moyen Age est finie* ».

A sa place s'établit, écrit-il ailleurs, « *cette réalité territoriale qui sera le signe distinctif de l'époque qui s'ouvrira bientôt* »⁴⁸. « Partout la nouvelle vie moderne s'affirme et gagne la partie. Bientôt, pour clore définitivement le Moyen Age, il ne manquera que l'intervention de guerres comme celle de Cent Ans, dont le but est de déterminer les frontières de ces territoires royaux »⁴⁹.

Maintenant que nous connaissons les éléments essentiels de la pensée de Nicolas Iorga sur le Moyen Age, essayons d'embrasser du regard le volume qui, dans son ouvrage fondamental, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*⁵⁰, est consacré à cette époque. Nous rappellerons que pour nous cette œuvre reste fondamentale, parce que jamais plus nous n'aurons à notre disposition l'ultime élaboration de l'immense matière historique parcourue pendant un demi-siècle par l'un des esprits les plus originaux de son temps. Des mains impies ont ravi à l'humanité ce qui devait être la plus vaste — et peut-être la dernière — histoire universelle écrite par un seul homme : l'*Historiologie humaine*, dont il demeure l'esquisse des deux premiers volumes, qui n'épuisent même pas les civilisations de l'Orient Ancien.

Parmi les déceptions de la vie scientifique de Nicolas Iorga, l'une des plus grandes a certainement été causée par l'incompréhension rencontrée dans le monde scientifique par son *Essai de Synthèse*. En 1937, lors de l'inauguration de l'Institut d'Histoire universelle il avouait avec tristesse : « On a vu des répétitions là où il y avait la clarté que j'avais voulu y projeter et que je crois avoir réalisée, une composition fautive, qui à tel jeune Français apparaissait "un peu moins qu'embryonnaire" et qui n'était que le résultat final d'une longue méditation, torturante parfois, sur la relation entre faits et pensées humains de partout et de tous les temps »⁵¹. De fait, il n'y a là rien d'étonnant, car on peut affirmer que l'*Essai de Synthèse* est un ouvrage destiné aux initiés et aux personnes jouissant de longs loisirs. Vouloir le lire comme on parcourt un article de revue, c'est risquer de n'y rien comprendre. Car il serait difficile de trouver un ouvrage plus dense que les 600 pages du massif volume consacré au Moyen Age. Son ardeur à saisir le plus possible de la

⁴⁸ *Les bases nécessaires*, p. 18.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Quatre volumes, Paris, 1926—1928. Le deuxième volume, *Histoire du Moyen Age*, a paru en 1927.

⁵¹ *Institutul pentru studiul istoriei universale, Ședința de deschidere* (1 aprilie 1937), Bucurest, 1937, p. 9; réimpr. ds. *Generalități*, 3^e éd. (p. 216).

matière traitée est telle, que souvent les notes hâtives se succèdent fébrilement, en phrases nerveuses, qui exigent une attention soutenue, pour réaliser mentalement les relations insoupçonnées qu'elles renferment, les suggestions qu'elles proposent, les explications qu'elles présentent elliptiquement.

Ailleurs, la lecture est alourdie par une longue file de noms, d'alliances, d'apparentages, de noms de villes ou de régions. Ne nous y trompons pas. Le double nom d'un pape, même moins illustre, avant et après son élection au siège pontifical, peut exprimer l'appartenance originare à un puissant parti romain ou un programme politique à suivre, exprimé par le choix du nom significatif d'un grand prédécesseur. L'apparentage qui semble un simple accouplement de noms peut indiquer une hérédité, certaines affinités, certaines influences culturelles ou d'atmosphère morale, tout comme une alliance peut représenter une lignée d'influences ou un programme politique. La mention d'une ville, d'une région ou d'un pays dans lequel le personnage en question passa une partie de sa vie, ne représente jamais un ballast de détails inutiles, mais explique souvent une trace laissée dans la formation d'une personnalité par une certaine ambiance, ou, encore, l'origine d'une institution.

Mais il n'est pas question que de loisirs. En dehors d'une connaissance approfondie de l'époque, il faut s'initier dans le plan que l'historien s'est proposé de réaliser, pénétrer sa pensée historique et, pourrait-on dire, ses méthodes de pensée. C'est alors seulement que nous comprendrons ce livre, qui est surtout une œuvre d'interprétation de faits supposés connus. Qui voudrait l'employer comme un simple manuel d'information, ferait mieux de chercher ailleurs.

Les idées directrices de l'*Essai* sont celles préconisées dans *Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Age* : les éléments d'unité, représentés par l'Empire et la Papauté, et les éléments créateurs — romans, locaux, populaires — dans l'acception particulièrement étendue que l'historien accorde à ce terme. Le premier chapitre s'intitule « L'Empire » ; le second s'appelle « Formation des *Romaniae* populaires, leurs relations avec les barbares et leur première action sous l'Empire ». Par conséquent, le cadre et la substance. Sans entreprendre l'analyse détaillée du livre, nous nous bornerons à signaler, pour rendre plus évidente la réalisation du plan tracé dès 1913, que des 21 chapitres du livre, 9 renferment, dans leur titre même, la notion d'Empire ou de hiérarchie, 8 celle de vie populaire, 2 embrassent les deux facteurs, deux autres traitent des concentrations territoriales qui annoncent les temps nouveaux. Un seul chapitre ne contient aucune de ces notions directrices dans son titre. Il s'appelle : « Un demi-siècle d'anarchie ».

Dans cette course après l'Empire, par-dessus les réalités locales, Byzance, qui le possédait effectivement, tient une part qu'elle n'avait jamais eue dans une histoire générale du Moyen Age. Byzance attirera dans l'orbite de l'histoire les peuples balkaniques. Cependant, le regard de l'historien ne s'arrêtera pas aux limites du monde roman, ni de celui

engagé dans une lutte sans répit pour le maintien ou l'acquisition de l'Empire. Il dépassera souvent ces frontières, pour se tourner tantôt vers la Russie kiévienne ou la Hongrie arpadienne et puis angevine, tantôt dans la direction des pays scandinaves, tantôt, enfin, vers le monde anglo-saxon.

La présentation des faits n'est non plus fragmentaire, remplissant successivement les compartiments réservés à chaque peuple. Ici encore, nous nous trouvons devant l'application du programme tracé en 1913 : « garder d'un bout à l'autre l'unité naturelle et indispensable qui peut dominer parfaitement le chaos des faits, le tourbillon des influences, traiter en même temps des Romains et des barbares, de l'Occident et de l'Orient, poursuivre aussi toutes les relations de cette moitié du monde européen avec les mouvements militaires et politiques de l'Asie voisine, soumettre enfin le fouillis de faits de la féodalité à des principes supérieurs — idéalisme de la hiérarchie, réalisme de la domination — mais reconnaître en même temps le caractère opportuniste, provisoire de cette organisation défensive, préservatrice, comme, aussi, celle des villes — tel doit être le programme de celui qui osera — et devra oser — écrire l'histoire des mille ans du moyen âge »⁵².

Cette manière synthétique d'envisager le développement de l'histoire allait être exposée, une fois de plus, par l'auteur de l'*Essai*, en 1940. Il rappelait à cette occasion « cette marche générale de l'humanité », qu'il considérait « unitaire et organique, c'est-à-dire une manifestation de la pensée, du sentiment et du vouloir humains, qui part des temps les plus reculés où l'on puisse parler de l'homme autrement que sous le rapport anthropologique, pour que sans cesse — sur cette ligne de développement qui appartient à tous les peuples — les nations viennent se grouper et que chacune soit introduite et présentée surtout quand elle apparaît comme élément nouveau et décisif dans le courant général qui traverse les siècles et renferme toute l'essence spirituelle et toute la manifestation vitale de tous les peuples »⁵³.

S'il n'y a pas de « cases » pour les peuples, encore moins existent-elles pour les régions : l'Orient d'un côté, l'Occident de l'autre. Depuis quelque temps, alors que Iorga écrivait son « Essai », les histoires du Moyen Âge accordaient déjà une place relativement importante à Byzance, mais en plaçant des chapitres d'histoire byzantine à côté de chapitres consacrés à l'histoire occidentale. Dans l'œuvre de Nicolas Iorga ces chapitres ne se juxtaposent pas, car il ne s'agit pas de deux mondes étrangers. Aussi n'est-ce pas le nombre de pages consacrées à Byzance — plus important, peut-être, que partout ailleurs, compte tenu de l'étendue de l'ouvrage, quoique plus réduit que celui concernant l'Occident — qui doit retenir notre attention ; ce qui en faisait la nouveauté, c'était la continuelle mise

⁵² *Les bases nécessaires*, p. 18—19.

⁵³ *Originea și dezvoltarea istoriei universale*, dans *Generalități*, p. 278.

en relief de l'action exercée par Byzance, grâce à l'interpénétration de l'Orient et de l'Occident, dont il a déjà été question.

C'est de ce phénomène que découle, en partie, la place spéciale que l'Italie occupe dans l'ouvrage. Pays de vie romane vigoureuse et presque inaltérée, siège de la Papauté, — ayant elle-même de profondes racines romaines, locales, — l'Italie, dont la possession était inséparable du titre impérial, fut en même temps, grâce à la longue domination byzantine et à ses étroites relations avec la Rome nouvelle, la région où l'interpénétration se réalisa au plus haut point. Pour ces différentes raisons, elle est, dans la conception de Nicolas Iorga, le centre de la vie historique médiévale, rôle qu'elle ne détient dans l'œuvre d'aucun historien qui ne soit pas italien.

Si l'histoire n'y est pas présentée par régions ou par peuples, on y trouvera encore moins de divisions par catégories d'activité humaine. C'est que le maître met ici en œuvre les recommandations qu'il faisait jadis à ses élèves, en parlant des qualités requises par une bonne leçon d'histoire : « Une leçon d'histoire bien faite devrait contenir non pas des chapitres d'histoire littéraire, scientifique ou militaire, mais renfermer, mêlés au développement homogène de la société, tous les éléments qui viennent du domaine artistique, économique, militaire »⁵⁴. Voilà pourquoi nous n'y rencontrerons jamais la description d'une institution ou les détails d'une organisation sociale. Institutions et faits sociaux — supposés connus — trouveront leur place dans l'exposé dans la mesure où ils auront marqué « un pas en avant ou un changement de direction dans le développement d'une société »⁵⁵. Une telle conception sera naturellement dominée par le facteur politique, considéré comme expression de l'âme de la collectivité. Car, ainsi, que nous l'avons déjà signalé, ce qui intéresse l'historien est, par-dessus tout, l'âme humaine, cette « réalité première ... phénomène original, enveloppé de secret et riche en vibrations »⁵⁶.

De même que l'histoire du Moyen Age n'est pas vue par peuples ni par catégories d'activité, il n'y aura, à l'intérieur de l'époque, ni articulations précises, ni lignes de démarcation. Débutant, pour les raisons mentionnées, « aux environs de l'an 500 »⁵⁷, elle se déploie comme un tissu dont les fils s'entrelacent jusqu'au XV^e siècle, quand les fils de la nouvelle vie recouvriront ceux du passé et que la toile détachée du métier aura pris un tout autre aspect.

Cela ne pouvait être autrement, car Nicolas Iorga ne conçoit pas le développement de la vie historique sous une forme géométrique, claire, délimitée ; pour lui, le paysage historique n'est pas un jardin dessiné par Le Nôtre, où à un arbre correspond forcément un arbre, à une allée une autre allée, à une pelouse une pelouse nouvelle. Dans une de ses leçons

⁵⁴ *Ce inseamnă astăzi concepția istorică*, dans *Generalități*, p. 268.

⁵⁵ *Concepția umană a istoriei*, dans *Generalități*, p. 227.

⁵⁶ *Spiritul istoric*, dans *Generalități*, p. 162.

⁵⁷ *Probleme de istorie universală și românească*, p. 33.

inaugurales il faisait remarquer : « L'histoire nous enseigne que nous n'avons pas affaire en ce monde à des choses qui subsistent par elles-mêmes, qui vivent par elles-mêmes. Chacune vient d'un passé qui est vivant en elle et qui renferme les germes d'un avenir prêt à éclore »⁵⁸. Et ailleurs : « Du tréfonds des siècles, d'infiniment loin, par des voies à peine entrevues ou ignorées à jamais, se sont rassemblés d'eux-mêmes les éléments devant concourir à la création d'une nouvelle forme de vie, qui surgit alors et là-bas et qui, de la même manière, ne sera plus jamais nulle part »⁵⁹.

Ces « longs et douloureux tâtonnements dans l'obscurité », comme il les appelle à un autre endroit, notre compréhension peut-elle les éclairer, les ordonner, leur donner un contour ? Sans doute, il lui est possible, et Nicolas Iorga lui-même s'est efforcé d'en retrouver les lignes directrices, les éléments d'unité, les permanences qui puissent donner à l'ensemble sa forme organique. Cependant son ambition la plus haute est de saisir la vie même dans son déploiement, la transposer, en substituant aux processus et aux concepts l'être vivant qui joue son rôle sous nos regards. Sollicité par les voix innombrables qui l'appellent des pages des chroniques et des documents d'archives, l'historien devra, avec une attention jamais relâchée, choisir celles dont le son a le plus de prix, soit qu'elles expriment la pensée et le sentiment des foules, soit qu'elles évoquent la force du passé, la plénitude de l'heure présente ou les aspirations qui engendrent l'avenir.

Pour oser poursuivre ce but, il eut le privilège d'être doué de toutes les rares qualités qu'à diverses reprises il ne s'est pas fait faute d'exiger de l'historien : « ... outre la connaissance des sources, outre leur critique, ... la compréhension humaine de l'homme de jadis, sa résurrection par l'intelligence et la divination, par la sympathie et ce don que les Grecs appelaient *poiesis*, donc : création »⁶⁰.

Sa manière de concevoir le développement historique exerce indubitablement une certaine influence sur l'aspect formel de son œuvre. Nous avons signalé les reproches d'obscurité, de répétition, d'erreur de composition qu'on lui adressa. A ces critiques, c'est lui-même, sans doute, qui donna la réponse la plus compétente, dans la même magistrale leçon d'ouverture sur l'*Esprit historique*, que nous avons déjà citée plus haut :

« C'est une illusion que de croire qu'il est possible de réduire à la simplicité des phénomènes d'une complexité infinie, dont nous ne pouvons choisir qu'une partie des notes si variées qui les composent ». « ... En histoire, plus la forme est simple, plus il y a de fausseté dans le fond. Quand on a pris l'habitude d'envisager les choses d'une manière historique, on introduit dans tous les domaines ce sentiment d'inextricable

⁵⁸ *Spiritul istoric, ibid.*, p. 160.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 161.

⁶⁰ *Spiritul istoric, ibid.*, p. 160

complexité, qui convainc de la relativité des connaissances et de la nécessité de la tolérance »⁶¹.

Remarque fort juste, surtout pour celui qui désire embrasser le passé dans sa totalité, suprême ambition pour un historien.

Nous écrivions, au commencement de cet exposé, que les premiers livres de Nicolas Iorga avaient été des études d'histoire médiévale, et nous le considérions comme un médiéviste de formation. Arrivés au terme de notre étude, nous devons remplacer ces clichés et regarder la vérité en face. Nicolas Iorga n'a pas été médiéviste parce que, au lieu des études de grec auxquelles on le destinait, il fréquenta des cours d'histoire médiévale ou parce que, plus qu'aucun autre historien contemporain, il fouilla les archives. *Il fut médiéviste de vocation*, par structure spirituelle ; par structure organique, pourrait-on dire. Son Moyen Age n'est pas le Moyen Age romantique des châteaux et des troubadours. Dans cette longue période de la vie de l'humanité, il cherche et met au jour d'autres éléments, qui s'accordent mieux à sa personnalité. C'est un monde où il se retrouve, qu'il recrée en scrutant les chroniques et les profondeurs de son être, avec ce don qu'il appelait de son nom grec : *poiësis*.

Pour Nicolas Iorga le Moyen Age représente, par-dessus tout, « une possibilité infinie de création »⁶² ; un monde où toutes les énergies coopèrent, un monde d'affranchissement et, en même temps, de solidarité. Qu'elles sont humaines ces lignes : « C'est la première fois, avant la Révolution française, — qui, elle, procède par la théorie et le système, — qu'on eut largement recours aux forces humaines jusque-là enchaînées.

« Une forte vague de „popularité”, si l'on peut employer le terme dans ce sens, se dégage de cette accession des masses méprisées et humiliées à la vie de la communauté dans tous les domaines. Je ne sais si les médiévistes ont souvent ressenti la poussée de ces tard-venus qui envahissent le terrain. On croit entendre le sourd bruissement de leur tumultueuse invasion. L'humanité est devenue beaucoup plus vaste qu'à l'époque de la plus intense collaboration réalisée pendant l'Antiquité »⁶³.

Rien n'est banal, monotone, typisé dans cette époque au large souffle humain. « Localisme et initiative, éclosion de petites sociétés qui vivent chacune pour son compte, c'est là le principal caractère et l'originalité la plus tranchante de cette époque, qui fut, grâce à cela, d'une productivité magnifique, que nous autres modernes, uniformisés par nos imitations de l'ancien et par les brutales fabrications en série

⁶¹ *Ibid.*, p. 161.

⁶² *Moyen Age et Antiquité*, p. 190.

⁶³ *Ibid.*, p. 193—194.

destinées à toutes les races sans distinction, nous en sommes arrivés à ne plus pouvoir comprendre »⁶⁴. « Aux pyramides et aux temples gigantesques . . . construits avec la malédiction de milliers d'esclaves, les foules enthousiastes, se dépensant anonymement, opposent les cathédrales. Et tandis que notre temps est paralysé par la pléthore des formes, quelle puissance d'initiative que celle qu'on découvre au Moyen Age, quelle faculté d'adaptation ! Jamais l'humanité, d'elle-même, n'a créé davantage et plus diversement »⁶⁵.

Ces lignes ne vibrent-elles pas de son infatigable enthousiasme pour ce qui est éternellement nouveau, frais et, par cela même, vrai ? De toute sa soif de création — « la seule chose divine chez l'individu ou la collectivité »⁶⁶ — selon sa propre définition ? N'y sent-on pas frémir la passion de ce fouilleur d'énergies, le tressaillement continu de son cerveau toujours en éveil, de son être invaincu ?

⁶⁴ *Ibid.*, p. 195.

⁶⁵ *Probleme de istorie universală și românească*, p. 33.

⁶⁶ *Ce istorie contemporană se face*, dans *Generalități*, p. 192.

ANDREI PIPPIDI

de l'Institut des Études sud-est européennes

Il y a trois quarts de siècle, en 1896, en publiant sa thèse à l'École des hautes études, le jeune N. Iorga accédait à la consécration dans un domaine auquel il devait rester fidèle toute sa vie, celui de l'histoire des croisades. Un conseil de son professeur, Charles V. Langlois, dont Iorga évoqua par la suite la mémoire avec émotion¹, avait décidé du sujet auquel il allait consacrer ses premiers efforts scientifiques, mais de toute manière le duel entre la chrétienté et l'Islam ne pouvait lui demeurer étranger, Iorga ayant été, comme on l'a justement dit, « médiéviste par vocation »². Tôt établi, pour peu que nous songions à l'âge de l'auteur, le renom du livre devait rester intact, *Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle* figurant constamment à une place de choix dans la bibliographie des principaux travaux, plus ou moins récents, sur les expéditions en Orient, de René Grousset à Sir Steven Runciman.

L'historien, qui était alors au début de sa carrière³, « n'a pas conçu cette étude d'initiation comme un exercice de pure forme en vue d'un progrès scolaire, mais s'est passionné pour son personnage comme d'un être qu'il aurait connu, à côté duquel il aurait vécu, dont il aurait partagé les douloureuses aspirations vers l'idéal, qu'il aurait suivi au cours de ses longues pérégrinations et au chevet duquel il aurait veillé, dans la cellule du cloître des Célestins de Paris, où celui-ci avait enseveli sa suprême désillusion et son désir d'être délivré par la mort »⁴. Quarante ans plus tard, cet aveu témoigne de l'intérêt toujours aussi vif que N. Iorga n'a cessé de porter au prédicateur de croisade que fut ce personnage, jugé par lui « le plus hardi des rêveurs... celui dont la vie est un perpétuel acte de foi et un continuel désir de sacrifice, Philippe de Mézières, le vieux pèlerin »⁵.

¹ N. Iorga, *Oameni cari au fost* (Hommes qui furent), III, Bucarest, 1936, p. 295–296 ; Idem, *Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost* (Mes horizons. Une vie d'homme telle qu'elle fut), I, Bucarest, 1934, p. 216.

² M. Berza, *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age*, ci-dessus, p. 137.

³ Eugen Stănescu, *Contribuții la biografia de istoric a lui N. Iorga. Începuturile activității științifice* (Contributions à la biographie d'historien de N. Iorga. Les débuts de son activité scientifique), « Studii », 18, 1965, p. 1275–1312.

⁴ *O viață de om*, I, p. 217–218.

⁵ *Brève histoire de la Petite Arménie*, Paris, 1930, p. 54. Autres contributions de N. Iorga à la biographie de ce personnage : *Une collection de lettres de Philippe de Mézières. Notice sur le ms. 499 de la Bibliothèque de l'Arsenal*, dans la « Revue historique », XLIX, 1892,

Cette même sympathie allait également au chancelier de Chypre et à son roi, le vaillant Pierre I^{er} de Lusignan, le conquérant d'Alexandrie⁶. C'est à ce dernier d'ailleurs que Iorga attribua l'initiative de l'offensive chrétienne de 1359—1367⁷.

Ses études de jeunesse ont permis au savant d'entretenir un long et fécond contact avec l'histoire de la plus originale des formations politiques de l'Orient latin, Chypre, que Ludolphe de Sudhem, voyageur en Terre sainte, appelait « *Insula nobilissima* »⁸ et dont la position de mur défensif de la croisade se reflète dans ces mots de Philippe de Mézières : « ceste yslle mal fortunée estoit lors le vray mur defensable de la crestienté catholique »⁹. Pareils témoignages contemporains, dont Iorga sut saisir mieux que quiconque la haute portée, venaient à peine d'être édités, lorsque la biographie de Mézières voyait le jour. C'est également dans les dernières années du XIX^e siècle que paraissait, par les soins de l'érudit comte de Mas-Latrie, la chronique de Florio Bustron, qui, avec un don d'évocation sans égal, faisait renaître deux sociétés : l'une française, de courtisans et de chevaliers, superposée à une autre société, grecque, autochtone, qui, à Gorigo, à Limassol ou à Famagouste, conserve son caractère byzantin, jusqu'à l'intervention du troisième élément, constitué par les négociants génois et vénitiens¹⁰. Citons encore une autre source importante, à laquelle Iorga eut souvent recours dans l'édition du chanoine Ulysse Robert, à savoir le récit de Jean Dardel, évêque de Tortiboli et confesseur du dernier roi d'Arménie Léon V, durant ses pérégrinations en Occident.

Les documents qui lui permettaient d'avancer dans la connaissance de ce milieu incitaient le jeune érudit à entreprendre ces travaux dont il devait déclarer par la suite, dans une autobiographie datant de 1934 : « A Paris, en lisant les pages joliment calligraphiées des œuvres de Mézières, *Le rêve du vieux pèlerin*, les traités de propagande pour la croisade, j'avais formé le projet d'écrire l'histoire de la littérature française au XIV^e siècle, dessein ambitieux que j'ai longtemps poursuivi, ainsi que celui d'une histoire des dernières croisades, habituellement négligées, mais, comme il arrive avec de tels sujets longuement médités et longtemps portés en soi, je ne l'ai jamais réalisé »¹¹. A vrai dire, le premier projet aura été mené à bonne fin dans un cadre plus large, dès l'année 1920, vu que la littérature

p. 1—36; *L'épître de Philippe de Mézières à son neveu*, « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », VIII, 1921, p. 27—40; *Le testament de Philippe de Mézières*, ibid., p. 119—140.

⁶ *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896, p. 4—5. Cf. *France de Chypre*, Paris, 1931, p. 63.

⁷ *Brève histoire des croisades et de leurs fondations en Terre sainte*, Paris, 1924, p. 187—191, et *France de Chypre*, p. 54—63, 155—178. Voir aussi *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 30—31, dont il ressort que le mouvement fut provoqué par l'Etat cilicien, où regnait une autre branche des Lusignan.

⁸ « Archives de l'Orient latin », II, 1884, p. 335.

⁹ N. Bănescu, *Le déclin de Famagouste, fin du royaume de Chypre. Notes et documents*, Bucarest, 1946, p. 15.

¹⁰ *Mélanges historiques, choix de documents*, V, Paris, 1882.

¹¹ *O viață de om*, I, p. 231.

française du XIV^e siècle tient une grande place dans le premier tome de l'*Histoire des littératures romanes*¹². La manière dont le second sujet avait été traité dans la vaste compilation d'A.S. Atiya¹³ ne pouvait contenter Iorga, qui avait manifesté son intérêt pour les Etats de croisade dans les synthèses partielles d'histoire universelle qui marquent une étape décisive dans son œuvre.

Deux œuvres maîtresses de Iorga, *The Byzantine Empire* (1907) et la *Geschichte des Osmanischen Reiches* (1908—1913) touchent de près à ce même domaine et, bientôt, les guerres balkaniques conféreront une pleine actualité à ses études sur les Bulgares et les Serbes, ou bien sur les villes libres de la côte dalmate, région qui, elle aussi, porte l'empreinte de la croisade. Peu de temps après avoir caractérisé en quelques pages le rôle de Chypre, de Rhodes et de la Morée dans le bassin de la Méditerranée¹⁴, Iorga écrivait : « J'entreprends des études qui se poursuivront plusieurs années durant, car c'est là pour moi une préparation en vue de l'histoire universelle que je crois pouvoir écrire, inspiré par d'autres idées que celles qui ont cours de nos jours »¹⁵. C'est de cette période que datent les livres *Dezvoltarea așezămintelor politice și sociale ale Europei* (Le développement des institutions politiques et sociales de l'Europe) (1920), *Formes byzantines et réalités balkaniques* (1922), *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Age* (1923) et *Brève histoire des croisades* (1924), cette dernière allant dans l'enchaînement des événements relatés bien au-delà de la prise de Saint-Jean d'Acre qui, de manière conventionnelle, marquait la fin des croisades classiques. Cette tentative de présenter les campagnes chrétiennes au Levant, quel que soit leur but — Palestine, Syrie, Byzance ou Egypte — s'arrêtait juste au moment où commençait la lutte antiottomane, à propos de laquelle l'auteur avait amassé les *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*¹⁶. Le titre même de cette collection de documents montre à lui seul que, aux yeux de Iorga, la guerre contre l'Empire ottoman n'était qu'une suite des croisades. Le remarquable effort de synthèse que constitue la *Brève histoire des croisades* précède de peu un recueil d'études consacrées aux chroniqueurs de la première croisade, selon Iorga

¹² Editée par A. Dușu, I, Bucarest, 1968, p. 266—316, 360—378.

¹³ *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres, 1937. Le compte rendu de Iorga dans la « Revue historique du sud-est européen », XVI, 1939, p. 88—90, est presque favorable en comparaison avec le jugement très sévère de Fr. Pall, *Les croisades en Orient au Bas Moyen Age. Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, *ibid.*, XIX, 1942, p. 527—583..

¹⁴ Le chapitre *Statele france din Orient și legăturile lor cu marea* (Les Etats francs d'Orient et leurs relations avec la mer), détaché du volume *Chestiunea Mării Mediterane* (La question de la Méditerranée), Bucarest, 1914, a été publié à part dans la revue « Drum drept » (La voie juste), II, p. 117—127.

¹⁵ *Cărți reprezentative în viața omenirii* (Livres représentatifs dans la vie de l'humanité), I, Bucarest, 1916, p. 7.

¹⁶ *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, 6 tomes, Paris (I—III) et Bucarest (IV—VI), 1899—1916. Preuve que l'historien n'hésite pas à éloigner encore cette limite chronologique, l'une de ses conférences réunies dans le cycle *La France dans le Sud-Est de l'Europe* porte le titre *La croisade à la fin du XVI^e siècle* (RHSEE, XIII, 1936, p. 105—124).

« la seule véritable, la seule intéressante pour nous », car elle exprime « l'instinct créateur des masses, que depuis si longtemps j'estime être le principal facteur de changement et de progrès au Moyen Âge »¹⁷.

Ses recherches autour du problème de la domination latine en Orient ne se sont cependant pas arrêtées ici, car, de l'aveu même de l'auteur, « elles n'étaient qu'une préparation pour l'histoire universelle, considérée de manière synthétique et organique comme un torrent multimillénaire, jailli de sa source, mais nourri de quantité d'affluents, dont il convenait, pour chacun, de remonter le cours jusqu'à leur premier jaillissement hors de terre »¹⁸.

Après l'*Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité* (1926—1928), où nous voyons réaffirmé le rôle des États de croisade, cette fois dans un cadre beaucoup plus vaste, vient le cycle de conférences données à Paris, entre 1930 et 1935, où Nicolae Iorga étudiait tour à tour les particularités de chaque région, s'attachant à dégager les éléments de vie matérielle et spirituelle greffés par les étrangers d'outre-mer sur d'autres éléments qui trahissent la persistance d'un fonds local ancestral. Le lecteur de nos jours sent, davantage même que, jadis, les auditeurs de la Sorbonne, le besoin de comparer ces textes et de méditer sur eux à loisir, attitude qui, d'un côté, lui permet de mieux comprendre la place détenue par certaines idées directrices dans la pensée de Iorga et, de l'autre, le met en mesure d'apprécier toute l'originalité de certains points de vue. L'importance de telles contributions varie, depuis les quelques pages qui nous présentent dans une perspective entièrement nouvelle les relations entre l'Occident carolingien et le califat de Bagdad¹⁹ ou la première rédaction de la chronique de Morée²⁰, jusqu'aux simples références généalogiques d'une extraordinaire précision²¹.

¹⁷ *Les narrateurs de la première croisade*, Paris, 1928. Le jugement cité ci-dessus, extrait de l'ouvrage *Probleme de istorie universală și românească* (Questions d'histoire universelle et roumaine), Vălenii-de-Munte, 1929, n'exigerait pas de commentaire plus ample, si l'on n'avait émis l'opinion, issue de l'ignorance de la pensée du savant, parfois exploitée avec mauvaise foi, que N. Iorga « a ignoré le rôle des masses dans l'histoire ».

¹⁸ *O viață de om*, III, p. 8. Dans la préface à la *Brève histoire des croisades*, p. XIX, on lit : « cette histoire est en relation avec une histoire universelle en préparation ».

¹⁹ Dans l'intervalle qui sépare l'*Histoire des Croisades* (p. 6—8) et *France de Terre sainte* (p. 29), l'étude de M. H. Buckler, *Harunu'l-Rashid und Charles the Great*, a fourni à Iorga l'occasion de préciser son opinion dans *Les rapports de Charlemagne avec Haroun-al-Rachid, d'après une étude américaine récente*, RHSEE, X, 1933, p. 6—11. Trois ans après, il publie également un compte rendu de l'article de Steven Runciman, *Charlemagne and Palestine* (ibid., XIII, 1936, p. 82—83).

²⁰ *France de Constantinople et de Morée*, Bucarest, 1935, p. 85, 98—100. Signalons que d'autres chercheurs roumains se sont encore penchés sur ce texte : N. Camariano, *La chronique de la Morée sur les combats de Jean Assan avec les Latins*, « Balcania », VII, 2, 1944, p. 349—362, et I. Grubea, *Cronica anonimă a Moreei și Romaniei. Un document de viață franceză în Orient în secolul al XIII-lea* (La chronique anonyme de Morée et de Romanie. Un document sur la vie française en Orient au XIII^e siècle), Bucarest, 1932.

²¹ Un seul exemple suffira à illustrer la méthode de N. Iorga. Il écrit dans *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 143 : « De la branche arménienne des Lusignan restait seulement une Isabelle, en latinité : Marguerite, fille de Guy, qui épousa Manuel Cantacuzène, despote de Morée ». Sur ce personnage, l'un des plus effacés de la prosopographie franco-byzantine, voir D. A. Zakythinos, *Une princesse française à la Cour de Mistra au XIV^e siècle : Isabelle de Lus-*

15
 pro ceteris de Saloni qui qui auferant in unum lan de Scar.
 prout hec, faciendū armari et expediri ligna illa que
 veniunt de dicta insula. Nunc vestro per presentes vobis no-
 tifico quod dicta ligna recesserunt hinc hinc verso, ad
 horam primam noctis; Johanna vero Paleologo vobis mitto
 sub custodia in scriptura virorum, quibus promisi eis
 facere dari pporos xj pro suo labore et agogio ²⁾ multi-
 que vobis placeat facere dari et mihi rescribere per litem
 ras vestras.
 (16.2.)

5. mai 1194.

Lettere Du cardinal lieutenant de Genes # .. glorioso et
 potentissimo principi Domino Anselmo Bagdile, sereno in un. domi-
 ni regis unicus et totius Africa. primogenito... Il lui recom-
 mande Daphne de Diano, qui reclame du vice-roi et de quel-
 ques autres ^{personnes} le prix des marchandises qu'il leur a re-
 dues en turc ^{pluys} et ceterum carissimum erit nobis habere a
 celis de vestra dnos accipitres speciosos et bonos, qui
 ab experientia boni judicati erunt, lui offrant en echan-
 ge des produits genois (5 mai).

Lettere Du même # .. serenissimo et potentissimo principi
 et Domino, Domino Anselmo Piferis, unicus et totius Africa
 reg. Il lui recommande le citoyen genois Anfreano de
 Castiglione, qui ~~appartient~~ ^{appartient} a cet "innocens et pauvre
 hominum genus" que sont les ^{marchands} genois (5 mai).

Lettere Du même au même. Il reclame ^(7 mai) la
 restitution d'un caratellum... fili pater... pro Jean
 marchand qvis naufragé.

Il y aurait lieu de nous demander quelle est la place dévolue à N. Iorga dans l'essor général des études historiques sur l'Orient latin. Pour en juger en toute justice, il convient de tenir compte des difficultés que son activité eut à surmonter et auxquelles il lui arrive de faire parfois allusion : « J'ai dû laisser de côté certaines informations qu'on ne peut pas trouver dans les bibliothèques de Bucarest ; mais je propose des liaisons et des explications nouvelles qui méritent, je crois, d'être discutées »²². S'il est vrai que, comme le laissent d'ailleurs entrevoir ces paroles pénétrées d'une pointe d'orgueil, l'historien considérait avec quelque scepticisme les résultats de l'érudition contemporaine²³, il ne manquait pas cependant de souligner les mérites de ses devanciers, sans en oublier les plus lointains, tels que Bongars ou Du Cange, en insistant particulièrement sur le positivisme critique, école représentée en France par le comte Riant et en Allemagne par Hopf, Röhrich et Hagenmeyer²⁴. Convaincu des avantages de la rigoureuse discipline à laquelle il s'était plié à l'École des hautes études, Iorga n'a jamais cessé de reconnaître ses obligations envers le milieu où il avait parachevé sa formation scientifique²⁵. Cela ne l'empêchait pas, pour autant, de voir nettement les limites de la méthode de ses professeurs, et c'est bien pourquoi il espérait pouvoir enrichir les connaissances déjà acquises par ces maîtres : « Si au point de vue des faits, on peut se déclarer satisfait, il y a des interprétations qui restent encore à donner. Ces interprétations seront dans un domaine spécial, appartenant à ce que je pourrais appeler „la manière de situer les faits”. Je crois qu'en ce moment, en histoire, le premier devoir est de chercher à situer les faits d'une autre façon qu'auparavant ... il faut se rendre compte des lignes générales de l'histoire et, en tenant compte des lignes générales de l'histoire, on arrive à pouvoir interpréter parfois les choses du caractère le plus spécial dans un domaine particulier »²⁶.

Le but poursuivi par Iorga dans l'étude des Etats de croisade est donc de les mieux encadrer dans la vie du Moyen Age²⁷. C'est animé de cette ambi-

gnan Cantacuzène, « Revue des études grecques », XLIX, 1936, p. 62 - 76. Il ressort des données recueillies par le savant grec que la « despoina » était bien la fille de Guy de Lusignan et non pas celle du connétable Jean, comme l'affirme les chroniqueurs Machairas, Bustron, Amadi et Strambaldi. Iorga s'est fié à Dardel, mieux renseigné, cf. *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342-1362)*, « Byzantinische Zeitschrift », XV, 1906, p. 184-185. Néanmoins, un historien aussi qualifié que Steven Runciman dans la généalogie, de la maison royale d'Arménie (dans les annexes de sa *History of the Crusades*, III, Cambridge 1955), inscrit deux personnes différentes : Isabelle, fille de Guy et Cantacuzène par sa mère, et Marguerite, fille de Jean de Lusignan et d'une princesse géorgienne.

²² *Latins et Grecs d'Orient*, p. 179, n.1.

²³ *France de Terre sainte*, Bucarest, 1934, p. 4.

²⁴ *Histoire des croisades*, p. VII-XIX. Le dernier ouvrage général à jouir d'une mention élogieuse dans cette rapide énumération est le livre, paru en 1907, de Louis Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age : les Croisades*.

²⁵ *Les études d'histoire en Roumanie pendant le XIX^e siècle*, RHSEE, X, 1933, p. 105-118. Mais sa correspondance des années 1892 - 1894, lorsqu'il était l'élève de M^{gr} Duchesne laisse entrevoir une certaine impatience quant à la « découverte des chapelles problématiques et des saints des catacombes » (E. Stănescu, *art. cit.*, p. 1278, n. 22).

²⁶ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 7-8. Inutile de souligner l'importance méthodologique de ce passage.

²⁷ *Histoire des Croisades*, p. XIX.

tion qu'il se met au travail, pour publier en un bref laps de temps *Brève histoire de la Petite Arménie* (1930), *France de Chypre* (1931), *Rhodes sous les Hospitaliers* (1931), *France de Terre Sainte* (1934), *France de Constantinople et de Morée* (1935). Ces ouvrages s'attachent à mettre en lumière surtout ce que Jacques Le Goff appelle aujourd'hui « le contexte mental et émotionnel de la croisade ».

Il est incontestable qu'aucun des volumes dénombrés ci-dessus n'a atteint la notoriété de la monographie consacrée à Philippe de Mézières, l'ouvrage qui leur avait ouvert la voie. Les milieux de médiévistes ne leur accordèrent pas l'attention qu'ils méritaient. Leur manque d'écho semble tenir moins à la langue dans laquelle ils avaient été écrits²⁸ qu'à la spécialisation excessive de certains confrères de l'auteur, qui pratiquaient dans un esprit étroit l'« histoire historisante », critiquée par Lucien Febvre²⁹, en évitant de retenir l'interprétation nouvelle de faits généralement connus³⁰.

Mais un livre existe indépendamment de l'accueil qui lui est réservé à sa parution. Il en est qui se frayent difficilement un chemin et dont l'importance n'est reconnue que plus tard, par une autre génération que celle à laquelle ils s'adressaient. Bien entendu, certaines idées fondamentales sont reprises dans les écrits que nous avons signalés, sans pourtant donner d'impression fâcheuse. Nulle redite dans ces ouvrages. Leur lecture attentive, l'un après l'autre, révèle le secret de l'évolution de cette grande œuvre dans le temps : elle ne s'enrichit et ne change que dans ses nuances, se répète en profondeur jusqu'à atteindre des contours définitifs³¹.

Ainsi, le savant roumain s'en est tenu fidèlement à sa conception, selon laquelle les croisades furent « l'une des manifestations les plus énergiques de la vitalité croissante des pays occidentaux, du monde latin surtout, de la France en première ligne »³². Mais que signifie la vitalité d'un peuple aux yeux de Iorga ?

Nous devons chercher la réponse à cette question — situation fréquente dans l'œuvre extraordinairement diverse et vaste du grand historien — bien loin dans le temps et dans l'ordre de ses préoccupations, à savoir dans une conférence donnée à Vălenii-de-Munte en 1939. « La vitalité d'un peuple, la véritable vitalité, non pas celle qui prétend la supplanter, réclame deux choses : être populaire et profonde, être

²⁸ Les particularités du style français de l'auteur ont été relevées en quelques lignes pénétrantes par C. Th. Dimaras, *Nicolas Iorga*, « Ο Έραμιστής », Athènes, 1965, p. 221.

²⁹ L. Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, 1965, p. 114–118. Bien que Iorga ne soit jamais entré en contact avec le cercle des « Annales » (sauf avec H. Berr), une comparaison, entre les points de vue du savant roumain et ceux des historiens français, loin d'être inutile, pourrait surprendre des convergences frappantes.

³⁰ Pour les contacts établis par Iorga avec les historiens étrangers qui se sont occupés des croisades, outre la période où il avait collaboré à la « Revue de l'Orient latin » (1894), signalons l'article de John La Monte, dans la « Revue historique du sud-est européen », dirigée par Iorga, *The Rise and Decline of a Frankish Seigneurie in Syria in the Time of the Crusades* (RHSEE, XV, 1938, p. 301–320).

³¹ Voir M. Berza, *Science et méthode historique dans la pensée de N. Iorga*, (en roumain), Bucarest, 1945, p. 64.

³² *Histoire des croisades*, p. XIX.

permanente en toutes circonstances et dans tous les domaines, et pouvant se dispenser de la forme même de l'Etat... ». La conclusion ne se laisse guère attendre : « Du grand silence du Moyen Age roumain, nous verrons s'élever, remplissant ces conditions, la permanence populaire d'une vitalité indestructible »³³.

Donc, d'un côté, nous avons affaire à un caractère populaire. C'est pourquoi, dans son *Essai de synthèse de l'histoire universelle*, lorsque cessent les luttes entre la papauté et l'Empire et que nous atteignons le seuil de la première croisade, l'historien constate ce qui suit : « les grands faits de l'histoire étaient maintenant de ce côté-là où les masses agissaient, créant un monde de synthèse nouvelle »³⁴.

L'autre aspect du phénomène est un aspect « national », pour lequel on le voit également plaider en d'autres circonstances : « selon mon humble opinion, la place d'une nation dans l'histoire de l'humanité n'est pas déterminée par l'étendue de son territoire »³⁵. Une allusion dans ce même sens avait été faite sept ans auparavant : « Pour bien connaître l'histoire de n'importe quelle nation, il faut en dépasser les limites. Il faut passer non seulement à côté, mais souvent très loin »³⁶. Ou encore : « Il y a toujours une erreur à considérer la vie de la nation française entre les limites, si grandes et cependant si étroites, du territoire français »³⁷. Le fait est que, en étudiant l'expansion à l'extérieur de la société médiévale occidentale, N. Iorga s'est arrêté avec prédilection à la contribution de la France — contribution, il est vrai, décisive.

De ce point de vue, on peut considérer comme justifié le titre des études mentionnées ci-dessus, « ce titre qui pourrait paraître un peu prétentieux et hasardé, de la *France d'Arménie* »³⁸. L'historien roumain s'est expliqué souvent sur « ce que j'appelle la France d'Arménie, c'est-à-dire

³³ *Afirmarea vitalității românești* (Les manifestations de la vitalité roumaine), Vălenii-de-Munte, 1939, p. 9. A la même époque, témoin révolté de l'impérialisme allemand, Iorga se refusait d'y voir une véritable « poussée de vitalité » et il le comparait aux invasions des Mongols. Voir à ce sujet la leçon inaugurale de 1940 : *Istoria, marea judecată în sens moral a statelor și a națiunilor* (L'histoire, le grand tribunal, au sens moral, des Etats et des nations), dans *Generații cu privire la studiile istorice* (Considérations sur les études historiques), Bucarest, 1944, p. 328—333.

³⁴ *Essai de synthèse*, II, p. 286. L'initiative des masses est également rehaussée dans *l'Histoire des Croisades*, p. 39. Il convient d'observer que le rôle d'Urbain II, glorifié par l'historiographie traditionnelle, a été beaucoup réduit par Iorga dans ses *Relations entre l'Orient et l'Occident*, p. 154 ; *Probleme de istorie universală și românească*, p. 44—45 ; *France de Terre sainte*, p. 79—84, 97—98. Cf. aussi *Essai de synthèse*, II, p. 275 : « Il est extrêmement probable que le grand discours d'exhortation fut rédigé un peu plus tard pour relever le prestige du St.-Siège ».

³⁵ *Les rapports entre la Hollande et l'Empire ottoman au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e*, RHSEE, XIV, 1937, p. 283.

³⁶ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 8.

³⁷ *France de Chypre*, p. 55.

³⁸ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 19. L'expression « nova Francia » se retrouve dans une lettre du pape Honorius III à Blanche de Castille (*France de Constantinople et de Morée*, p. 24, n. 4).

les rapports si étroits entre les croisés et les Arméniens, puis la création d'une grande synthèse qui a duré pendant deux siècles »³⁹.

La vision de la « France hors de France » est l'une des coordonnées qui traversent d'un bout à l'autre l'œuvre d'histoire universelle de Iorga⁴⁰. Ses regards glissent sans cesse au-delà des frontières de la France, embrassant un espace immense. Et ceci, non seulement en Orient, comme en témoigne une observation pertinente sur les conquêtes de Charles d'Anjou, vers la fin du XIII^e siècle : « Je crois même qu'il y a beaucoup plus de France dans ce royaume des Deux-Siciles, conquis par les Angevins, que dans ce qui se passe, au même moment, dans la France elle-même. Car où il y a l'idée, l'activité, l'ambition d'une nation, là est le vrai centre dont on doit s'occuper, négligeant parfois le territoire d'où est partie cette initiative, et qui pourra de nouveau concentrer la vie nationale, aussitôt que ce qui a été gagné en dehors de ces frontières n'aura plus la même valeur ou aura cessé d'exister »⁴¹. Il faut dire d'ailleurs que l'intérêt du savant ne s'est point borné à une seule période, mais dépasse souvent les limites du Moyen Age, par exemple lorsqu'il cherche l'influence française en Autriche et en Prusse au XVIII^e siècle⁴². Certes, l'auteur aura ici en vue des représentations collectives, la circulation des idées et des formes littéraires et ainsi de suite. Point n'est besoin de souligner la grande actualité de pareilles préoccupations : ces derniers temps, Fernand Braudel, l'un des maîtres vénérés de l'historiographie française, a choisi pour son cours au Collège de France un sujet semblable : « L'Italie hors d'Italie »⁴³.

Comme on vient de le voir, « la vitalité d'un peuple » semblait, aux yeux de Iorga, pouvoir « se dispenser de la forme même de l'Etat ». C'est bien pourquoi les croisés français établirent en Orient non pas un Etat mais une société⁴⁴. Cette conception répond aux caractéristiques du royaume de Jérusalem, dont le trait distinctif est précisément l'absence de forme territoriale fixe et de forces propres, semblables à celles qui assuraient la défense des Etats de l'Europe occidentale⁴⁵. La contradiction innée de l'Etat de croisade est exprimée dans le livre au titre suggestif *Papes et Empereurs* : « Si les fiefs des Lieux saints ne fonctionnaient pas comme des organismes de l'Eglise universelle et si celui qui avait consenti à être à Jérusalem le roi de ses barons, élu et soutenu par eux, sans nul acte solennel du pape, n'était pour celui-ci que le *nobilis strenuusque vir Gotefridus*, c'est que le succès de la croisade était également une victoire

³⁹ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 5.

⁴⁰ Les *Mémoires* de Iorga (IV, p. 128) marquent, le 20 février 1924, un entretien avec le président Gaston Doumergue, qui « approuve mon idée d'écrire une histoire de la France hors de France ». Voir *O viață de om*, III, p. 200–201.

⁴¹ *France de Constantinople et de Morée*, p. 65–66.

⁴² *L'esprit français au XVIII^e siècle en Autriche*, RHSEE, XV, 1938, p. 1–33, 97–112 ; *Frédéric II roi de Prusse et l'influence française*, ibid. XVI, 1939, p. 201–250.

⁴³ *L'Italie hors d'Italie, XV^e–XVII^e siècle* (« Annuaire du Collège de France », 69^e année, Paris, 1969, p. 541).

⁴⁴ *France de Constantinople et de Morée*, p. 49.

⁴⁵ *France de Terre sainte*, p. 22, 57.

du nouvel esprit romain »⁴⁶. Les successeurs de Godefroy de Bouillon devront sans cesse solliciter de nouveaux renforts à la tête desquels chacun d'eux poursuivra la croisade⁴⁷. « Ainsi, le nouveau royaume se consolidera-t-il de plus en plus : il vit en marge de la croisade, la soutient et s'en nourrit »⁴⁸. La situation des Etats latins d'Orient n'a jamais été exposée avec plus de précision, ni plus brièvement. Aux yeux de l'historien, l'exemple le plus significatif est, on s'en doute, Chypre, « ce pays de continuelle croisade »⁴⁹. Chypre, remarque Iorga, « avait le monopole, pour ainsi dire, de l'idée latine, étant le point de rayonnement de toute tentative tendant au rétablissement de la domination latine en Orient »⁵⁰. Ainsi prend corps, peu à peu, l'idée du rôle créateur de la croisade permanente. « Sans l'apport amené par la croisade », lit-on dans un autre passage relatif aux premières cristallisations d'Etat ciliciennes sous l'autorité de dynastes arméniens, « sans cette infusion de sang occidental, sans cette influence toute-puissante de l'Occident vivifiant, l'Etat, si réduit de proportions, de Constantin aurait eu le même sort que celui, beaucoup plus fort et entouré d'une gloire passagère, de Kogh-Vassil. Il se serait perdu dans ce monde byzantin qui n'a jamais abandonné ses prétentions territoriales et qui a employé chaque occasion pour faire de nouveau valoir ses droits ». Cette fois encore, la conclusion, on ne peut plus pénétrante, vaut également pour toutes les formations politiques créées par les croisés du XI^e au XIII^e siècle : « Dès le commencement, on a donc affaire ici avec une création dont une des racines plonge dans l'ancien monde arménien, mais dont l'autre, la plus puissante, s'est infiltrée dans un terrain nouveau, amené par l'invasion des croisés »⁵¹. Les considérations émises par Iorga sur les circonstances qui présidèrent à la création des Etats de croisade sont le fruit d'un long commerce avec l'histoire universelle, d'une expérience infiniment plus riche que celle de tout autre érudit de son temps.

Tandis que la Morée, « une république chevaleresque », accède à une organisation interne par l'initiative de Champlitte et de Villehardouin, — geste que Iorga ne manquera pas de comparer avec la fondation de la principauté de Moldavie⁵² —, l'Etat arménien de Cilicie prend naissance par l'octroi du titre royal à Léon I^{er} le Magnifique par l'empereur d'Allemagne, Henri VI, lequel aurait voulu constituer un fief impérial capable de rivaliser avec Jérusalem et Chypre, placés sous l'influence française⁵³.

⁴⁶ *Elementele de unitate ale lumii medievale, moderne și contemporane* (Les éléments d'unité du monde médiéval, moderne et contemporain), I, Bucarest, 1921, p. 161—162. Le « nouvel esprit romain » veut dire la politique de Grégoire VII, continuée par Urbain II. Voir aussi l'*Histoire des Croisades*, p. 69.

⁴⁷ Une définition de la position du roi, qui hérite la situation du « chef de l'expédition sacrée », dans *France de Terre sainte*, p. 59. Cf. *Istoria poporului francez* (Histoire du peuple français), Bucarest, 1919, p. 128.

⁴⁸ *France de Chypre*, p. 29.

⁴⁹ *Monstrelet et le royaume de Chypre*, RHSEE, XIII, 1936, p. 275—276.

⁵⁰ *France de Chypre*, p. 32.

⁵¹ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 18—19.

⁵² *France de Constantinople et de Morée*, p. 67, 69—70.

⁵³ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 33—35.

Dans l'existence du nouvel Etat, l'historien saisira l'effet d'une idée qui lui était chère : « toute fondation politique porte la marque de ses débuts ». Cette observation, qui nous rappelle la valeur exceptionnelle accordée au facteur-tradition dans la conception de Iorga, semble viser jusqu'aux Pays roumains, à côté des Etats de croisade, voués, eux, à un tout autre destin : « Il existe des pays de formation populaire : ils le resteront jusqu'au bout ; des pays de conquête : on sentira la conquête jusqu'au dernier moment. Il y a des pays fondés par une unité ou une harmonie : il y aura toujours l'unité et l'harmonie dans leurs institutions. D'autres enfin sont dus à un fort conflit : la trace du conflit restera jusqu'à une époque avancée, lorsque les éléments même du conflit n'existeront plus »⁵⁴.

Le déterminisme des origines s'allie étroitement à celui des conditions naturelles. Huit ans avant sa remarquable communication de Zurich — véritable pierre angulaire de l'œuvre de Iorga — *le sol* est présenté comme un facteur de permanence, conditionnant la vie des sociétés humaines dans leur pendulation incessante : « Il y a des pays qui ne peuvent pas vivre sans s'annexer d'autres pays. Il y a des liens géographiques que rien ne peut briser. Et alors la tendance naturelle de l'Arménie était bien vers le littoral, mais avant tout sa tendance était de reconstituer une ancienne unité byzantine, qui comprenait la Cilicie, Antioche et même l'île de Chypre »⁵⁵. Un autre exemple de la constance des orientations, donnant matière à réflexion pour les témoins que nous sommes d'une autre crise au Proche-Orient, nous est donné par « ce rapport si étroit, cette solidarité historique si naturelle, maintenue de l'époque des Pharaons jusqu'à celle de Méhémed-Ali et d'Ibrahim, entre la Syrie et l'Egypte, deux pays dont l'un doit nécessairement soumettre et manger l'autre »⁵⁶.

Dans ce cadre géographique, manifestant impérieusement ses exigences, prirent naissance quelques formations d'Etat : les royaumes de Jérusalem, de Chypre, d'Arménie et de Thessalonique, les principautés d'Antioche et de Morée, pour ne citer que les plus importantes et laisser de côté Constantinople, œcuménique par ses aspirations, et Rhodes, où régnait l'ordre des Hospitaliers. Leur fondation a donné lieu à des codifications de droit féodal encore rares sur le continent auquel elles appartenaient. C'est d'ailleurs ce qui fait leur originalité. Dans une situation sans précédent, il convenait de mettre sur pied un ordre constitutionnel nouveau. « Pour la première fois, le Moyen Age se vit contraint de le faire... A l'époque, en 1099, ne se faisait pas sentir l'influence du droit ancien, de l'ordre impérial romain : alors tout le monde se trouvait soumis à l'ordre féodal, à peine influencé

⁵⁴ *France de Chypre*, p. 34–35.

⁵⁵ *Brève histoire de la Petite Arménie*, p. 26. Cf. *Permanențele istoriei* (Les permanences de l'histoire), dans *Generalități*, p. 240–248.

⁵⁶ *France de Terre sainte*, p. 81. Un an plus tard, Iorga écrivait : « La vie d'une nation est déterminée souvent d'une façon décisive, fatale, à laquelle on ne peut pas résister, par l'assiette géographique dans laquelle elle a dû se développer » (*La place des Roumains dans l'histoire universelle. I, Antiquité et Moyen Age*, Bucarest, 1935, p. 3).

par les conceptions italiennes plus élastiques, plus adaptables et ouvrant de plus larges horizons »⁵⁷. Examinant de près ce monument de la pensée juridique médiévale connu sous le nom d'« Assises du royaume de Jérusalem », le savant sent le besoin d'une explication : « le mot en français — car c'était là la langue courante dans l'Etat fondé par les Français d'abord — correspond à notre mot « așezăminte », *assises* signifiant à la fois la loi et le tribunal qui juge selon elle »⁵⁸. De toute évidence, la notion attirait celui qui, jusqu'à la fin de son existence marquée par la création de nombreuses fondations, et des plus diverses, en parlait avec une légitime fierté. Un tel recueil de coutumes ne pouvait que refléter la variété des législations de l'Europe occidentale, car on voyait collaborer à l'organisation socio-politique de l'Etat de croisade « des hommes d'origines différentes, de classes différentes, venant de pays différents, par des routes différentes, en des circonstances différentes »⁵⁹. Entre les Anglo-Normands d'Etienne de Blois, par exemple, qui conservaient le souvenir de la Conquête encore récente, les Italo-Normands, usurpateurs des autonomies périphériques byzantines et les Provençaux et Catalans, bénéficiant de l'expérience de la Reconquista, il y avait certes de grandes différences, fondées sur les particularités de développement du coin du monde dont ils venaient ; néanmoins toutes ces différences se sont fondues comme dans un creuset pour ne laisser survivre que les éléments communs. Considérées de ce point de vue, les institutions de Syrie ou de Chypre aux XI^e—XIII^e siècles, prennent du relief jusqu'à permettre une véritable radiographie de la société féodale.

De là à considérer les Etats latins d'Orient comme des « féodalités d'importation », selon l'expression de Marc Bloch⁶⁰, il n'y a qu'un pas. Cette manière de présenter les faits, presque traditionnelle chez les historiens des croisades, pêche par un excès de schématisation et néglige la complexité des structures sociales. A une époque où était reconnue l'autorité de l'ouvrage de J. L. La Monte, *Feudal Monarchy in the Latin Kingdom of Jerusalem, 1100 to 1291*, qui accentuait le caractère classique « pur » de la société féodale en Terre sainte, Iorga, dans le compte rendu de ce livre, reprochait au médiéviste de Cincinnati d'ignorer la composante byzantine⁶¹. Cependant, lui-même arrivait à des résultats différents dans l'étude de l'organisation administrative de la Morée : « l'apparence est que l'ancien fonds de la population aborigène et des premières dominations, tant de fois séculaires, qui ont précédé celle des Français, que l'élément gréco-byzantin même, n'ont rien donné. On se dit : c'est une fondation féodale . . .

⁵⁷ *Dezvoltarea așezămintelor politice și sociale ale Europei* (Développement des institutions politiques et sociales de l'Europe), I, Bucarest, 1920, p. 154. Voir Valentin A. Georgescu, *Unele probleme istorice ale dreptului roman în gândirea lui Nicolae Iorga* (Quelques problèmes historiques du droit romain dans la pensée de N. Iorga), « Studii clasice », VIII, 1966, p. 297—305.

⁵⁸ Cf. *France de Terre sainte*, p. 9—14.

⁵⁹ *Dezvoltarea așezămintelor*, I, p. 150. Voir aussi *France de Terre sainte*, p. 2—8.

⁶⁰ *La société féodale*, Paris, 1968, p. 267—269, 455.

⁶¹ RHSEE, XI, 1934, p. 262. Voir aussi d'autres comptes rendus de Iorga sur les travaux du savant américain, *ibid.*, XIII, 1936, p. 299—300, et XVII, 1940, p. 383—384.

Mais en regardant de plus près l'organisation de la Morée, je crois qu'on arrive à se rendre compte que beaucoup de choses du passé survivent sous des noms nouveaux »⁶². La division administrative, le régime fiscal, la vie économique, les normes juridiques réglant les rapports entre les autochtones conservèrent leur caractère byzantin. En même temps, Iorga ne manqua pas de souligner l'intérêt que présente l'histoire de Chypre, parce que, dans cette région, le féodalisme du type occidental s'est superposé au féodalisme byzantin, qui lui avait frayé la voie⁶³. Il n'y a pas lieu de reprendre ici la discussion autour du problème du féodalisme byzantin, question controversée où, parmi les premiers, encore qu'avec certaines réserves, le savant roumain se prononça pour l'affirmative⁶⁴. Ce qu'il importe de déterminer pour l'instant c'est l'opinion de Iorga quant au caractère mixte des formes sociales et politiques engendrées par la croisade.

Dans le premier domaine, il a poussé moins loin ses investigations. Toutefois, bien qu'il ne se soit pas proposé de procéder à une analyse systématique des rapports sociaux au sein des États de croisade, l'auteur y fait de fréquentes références, soulignant par exemple les conflits au sein de la classe dominante, tandis que pour Mas-Latrie Chypre était « un petit royaume fort uni, qui ne sut jamais ce qu'étaient guerres seigneuriales ou révolte de commune »⁶⁵. Les influences occidentale et byzantine s'affrontent le plus souvent dans un contexte politique. A vrai dire, nous assistons à une conversion des nouveaux venus à la conception byzantine de gouvernement. L'intégration de ce processus dans la vision d'ensemble des traditions politiques qui traversent comme des lignes de force la vie de l'humanité — idée que nous avons déjà eu l'occasion de signaler — ne peut échapper à quiconque est tant soit peu familiarisé avec la pensée de Iorga : « On ne saurait assez dire, dans l'étude de l'histoire, que les anciens fondements ne disparaissent jamais », déclare l'historien dans un texte qui, jusqu'ici, a échappé à l'attention des exégètes. « On peut recouvrir le passé, mais non l'écarter ; il revient toujours sous un autre nom »⁶⁶. Et de conclure : « Il est impossible de s'établir en terre byzantine sans devenir un peu byzantin ». Il y a là un écho de l'idée énoncée pour la première fois en 1913, au III^e Congrès international d'études historiques de Londres⁶⁷ : « On s'était attaqué à Byzance pour en détruire l'esprit séparatiste au profit de l'unité romaine, incarnée dans l'Eglise, puisque l'Empire, première incarnation de cette tendance fatale, avait fait — il faut le dire — faillite. Mais les empereurs latins de Constantinople se sentirent bientôt en première

⁶² *France de Constantinople et de Morée*, p. 85 et suiv.

⁶³ *France de Terre sainte*, p. 103.

⁶⁴ *Y a-t-il eu un Moyen Âge byzantin ?* et *Le village byzantin*, dans *Etudes byzantines* I, Bucarest, 1939, p. 300—311 ; II, Bucarest, 1940, p. 375—412.

⁶⁵ *France de Chypre*, p. 45.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 51. Voir la préface à *l'Essai de synthèse*, I, p. VII, passage commenté par M. Berza, *Știință și metodă*, p. 35—37.

⁶⁷ Voir quelques souvenirs sur la participation à ce congrès dans *O viață de om*, II, p. 124

ligne successeurs des *basileis*, dont ils copiaient les vêtements et la pompe»⁶⁸. On pourrait croire qu'il ne s'agit en l'occurrence que de la perpétuation à Constantinople de l'antique cérémonial, mais l'historien découvre dans la chronique de Guibert de Nogent la preuve que, un siècle avant la quatrième croisade, Baudouin I^{er} de Jérusalem avait eu recours aux mêmes méthodes : « Pour imposer son autorité aux indigènes, celui-ci employait les dehors de la souveraineté orientale, le manteau impérial, les cothurnes de pourpre, le bouclier d'or timbré de l'aigle, la barbe, et demandait à être adoré »⁶⁹. Pour caractériser le gouvernement des féodaux français sous des formes byzantines, l'érudit roumain a tout naturellement recouru à la comparaison avec Michel le Brave, qui, en Transylvanie, ne put écarter la domination de la noblesse hongroise⁷⁰.

La synthèse ne s'accomplit pas seulement en Terre Sainte, mais partout où les croisés occidentaux entrent en contact avec le milieu byzantin, et jusque dans l'Archipel devenu protectorat vénitien. Or, à propos des Gattilusi de Lesbos qui écrivaient en grec, tout comme les Lusignan chypriotes du XV^e siècle, Iorga se demande : « Si l'Empire avait duré un siècle de plus, qui sait si tout cela ne se serait fondu dans son unité refaite par le lent travail du temps ? »⁷¹. A cet égard, particulièrement éloquente est l'affirmation selon laquelle les projets de Robert Guiscard, réduits à néant par la mort du vieux conquérant normand en 1085, « tendaient à faire revivre l'Empire byzantin sous de nouveaux maîtres »⁷². Ici est sous-entendu un rapprochement entre l'épisode du faux Michel Dukas et la future persécution des Ange, prétexte à la conquête de Constantinople par les croisés en 1204. La formule témoigne d'une manière de penser caractéristique du chercheur, qui bien souvent avait souligné en des termes analogues la continuité historique reliant l'Empire ottoman à Byzance. Nonobstant la religion officielle ou l'origine des dirigeants, la même conception d'Etat finit par s'imposer — un livre comme *Byzance après Byzance* en analysera les dernières incarnations : le patriarcat œcuménique et les Etats féodaux roumains —, à savoir celle de l'Empire unique, expression politique de la tendance éternelle à une unité qui n'est jamais parfaite. C'est pourquoi Iorga s'érigera en défenseur de la légitimité des dynasties de Nicée, de Thessalonique et de Trébizonde — les trois capitales n'étant que des places de refuge et d'attente pour des princes qui se considéraient comme des « empereurs des Romains », dans la plénitude de leur droit⁷³. Pour la même raison, les avatars subis par l'idée politique romaine jusqu'en

⁶⁸ *Les bases d'une nouvelle histoire du Moyen Age*, Bucarest, 1913, p. 16.

⁶⁹ *Histoire des Croisades*, p. 79.

⁷⁰ *France de Constantinople et de Morée*, p. 39.

⁷¹ *Histoire de la vie byzantine*, III, Bucarest, 1934, p. 196. Voir aussi *ibid.*, p. 135 : « La Grèce continentale est latine. . . Les îles de l'Archipel, que la République a distribuées de la même façon, laissant toute autonomie à leurs seigneurs, les Sanudo, les Ghisi, avec lesquels elle forme une association libre comme celle des anciens Athéniens avec leurs clients, sont latines ».

⁷² *Histoire des Croisades*, p. 38.

⁷³ *Une nouvelle théorie sur l'origine et le caractère de l'Empire de Trébizonde*, RHSEE, XIII, 1936, p. 173.

Chypre, l'île d'Isaac Comnène, le déterminent à voir en celui-ci « un empereur local, un empereur de protestation contre l'usurpation d'Andronic »⁷⁴.

Byzance est donc un modèle pour les Etats de croisade, surtout pour celui qui vient de s'établir sur les rives du Bosphore. Derrière le comte de Flandre et ses successeurs éphémères, l'historien aperçoit les intérêts de Venise : une fois, il parlera même, sans ambages, du « doge créateur de l'Empire latin de Constantinople »⁷⁵. La question de la « déviation » de la quatrième croisade lui offre l'occasion d'établir un rapport entre l'intervention militaire d'Enrico Dandolo et le souvenir des lointains débuts de la Cité, à l'époque où elle reconnaissait encore l'autorité byzantine⁷⁶. Sans doute, il reste à savoir dans quelle mesure la conscience de l'appartenance à l'Empire a influencé les actions de la République dans les premières années du XIII^e siècle ; le fait que c'est précisément à cette époque que les armateurs vénitiens s'efforçaient de pénétrer dans les eaux de la mer Noire suggérerait plutôt une explication d'ordre économique⁷⁷.

A l'égard de l'Empire latin de Constantinople, l'attitude de Iorga est dépourvue de toute sympathie, comme l'ont déjà laissé à penser ses remarques, citées ci-dessus, à propos des cours impériales en exil. Le résultat de la *partitio Romaniae* de 1204 apparaît comme une exception, car c'est là le seul Etat franc extérieur à la croisade, en dépit des prétextes hypocrites invoqués par ses défenseurs⁷⁸. C'est pourquoi le savant, doublé d'un moraliste⁷⁹, lui consacre une page vengeresse, aussi injuste qu'éloquente : « Cet Empire latin de Constantinople qui, sauf cette illusion d'un moment due à un homme entreprenant et habile » (allusion à Henri d'Angre) « n'a jamais existé que par son titre, ne laissera, sur ses vains efforts et sur la paralysie complète, sur le marasme qui les suivit, une seule ligne d'histoire, un seul souvenir d'art : les diplômes et tous les documents officiels sortis de cette chancellerie fantôme ont été détruits après l'immanquable catastrophe. Ces soixante ans de pauvreté nue ne représentent que le sort,

⁷⁴ *France de Chypre*, p. 36.

⁷⁵ *Latins et Grecs d'Orient*, p. 206. Voir encore *Deux siècles d'histoire de Venise*, RHSEE, IX, 1932, p. 43 et suiv.

⁷⁶ *France de Constantinople et de Morée*, p. 1–12. Auparavant, dans *Istoria literaturilor romanice*, I, p. 137–138, l'auteur avait tenté, en passant, d'en donner une autre explication.

⁷⁷ Il convient d'ajouter que les études de N. Iorga, *Veneția în Marea Neagră* (La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire), dans « *Analele Academiei Române* », *memoriile secțiunii istorice*, seria a II-a, tom XXXVI, 1914, et *Dardanelele, amintiri istorice* (Les Dardanelles, souvenirs historiques, *ibid.*, XXXVII, 1915), précédées seulement par le livre classique de W. Heyd, ne disposaient pas de données suffisantes sur les premiers rapports entre Venise et le rivage du Pont-Euxin. Le premier document, faisant état, en 1206, de certains intérêts commerciaux vénitiens dans les ports de la Crimée, n'a été édité qu'en 1940 (R. Morozzo della Rocca – A. Lombardo, *Documenti del commercio veneziano nei secoli XII e XIII*, II, Turin, 1940, p. 18–19), étant signalé à l'époque par G. I. Brătianu, *Notes sur un voyage en Crimée*, RHSEE, XIX, 1, 1942, p. 178, et *La mer Noire, plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Age*, *ibid.*, XXI, 1944, p. 39–40. Voir un compte rendu de cette publication de documents par M. Berza, *ibid.*, XIX, 2, 1942, p. 619–621.

⁷⁸ *Histoire des Croisades*, p. 150 : « Pour la Croisade, elle ne signifie que, pendant un demi-siècle, le principal empêchement ».

⁷⁹ M. Berza, *Nicolae Iorga, moralist*, « *Revista istorică* », XXXII, 1946, p. 9–36.

toujours menacé, d'une ville perpétuellement assiégée et qui sait bien qu'elle doit succomber... La seule chose vivante fut le commerce, et encore, ce commerce représente-t-il avant tout le monopole vénitien »⁸⁰. La raison de cette véhémence contestation ne tarde pas à percer : « C'est bien une France qui s'établit à Constantinople..., une France qui se laissera exploiter par les Vénitiens, qui s'affaiblira précisément parce qu'elle n'arrive pas à être internationale, parce que cette transplantation de colonie française entend vivre et mourir avec ce caractère initial de sa fondation à Constantinople »⁸¹. La fidélité envers les propres origines, que, dans d'autres circonstances, l'historien aurait qualifiée d'exemplaire, est à présent interprétée comme une incapacité d'adaptation, comme une attitude anormale et condamnable, vu que Constantinople ne doit pas être séparée de la conception de l'Empire universel. Se limitant à l'imitation des formes byzantines extérieures, au cérémonial et au costume, les princes français n'ont réalisé, selon Iorga, qu'une contrefaçon dérisoire.

Seulement, Byzance n'est pas uniquement le modèle proposé et, la plupart du temps, adopté dans les Etats latins d'Orient mais, notamment à l'époque de restauration des Comnène, un concurrent. En fait, les croisés entrent en compétition avec deux formes de l'idée impériale : la chrétienne, byzantine, et l'islamique. C'est pourquoi un chapitre de l'*Histoire des croisades* relatif à la succession du « royaume de David » — l'expression appartient au chroniqueur Orderic Vital — porte le titre bien choisi « Impériaux byzantins et musulmans ». Egalement remarquable est l'observation que, après Nur-ad-Din, Salah-ad-Din « reprenait sous la forme musulmane l'idéal impérial en Orient »⁸².

Ceci nous mène à la question fondamentale des rapports entre les croisés et l'Islam. A juste raison, Nicolas Iorga relève une certaine tolérance dans l'intervalle d'une campagne à l'autre. Après avoir distingué dans la culture de la société indigène plusieurs couches successives — hellénistique, romaine, byzantine et arabe — il s'arrête à la plus récente, liée à la religion du Prophète, pour aboutir à la conclusion que l'attitude des éléments locaux vis-à-vis des croisés était une attitude « je ne dirais pas de mépris, mais de profonde conviction que ce qui arrive est une chose voulue par Dieu, qui durera quelque temps et qui devra nécessairement disparaître : c'est la punition due à leurs péchés, ceux qui sont chargés de cette œuvre de punition s'en iront d'eux-mêmes »⁸³. Par ailleurs, la véhémence des polémiques théologiques ne doit pas nous faire oublier que si l'Islam, en général, a résisté à l'acculturation, les chrétiens en revanche ont été fortement influencés par le milieu environnant. Le type du Franc orientalisé, que nous

⁸⁰ *Histoire de la vie byzantine*, III, p. 109—110. Ici, l'historien sous-estime la valeur de certaines sources narratives, telle la chronique d'Henri de Valenciennes (*Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, éd. J. Longnon, Paris, 1948), ou documentaires (voir, par exemple, B. Hendrickx, *Les chartes de Baudouin de Flandre comme source pour l'histoire de Byzance*, in « Byzantina », I, Thessalonique, 1969, p. 61—80).

⁸¹ *France de Constantinople et de Morée*, p. 24—25. Cf. *ibid.*, p. 85 : « L'Empire français de Constantinople s'est effondré parce qu'il a voulu être trop occidental, trop français ».

⁸² *France de Terre sainte*, p. 59.

⁸³ *Ibidem*, p. 26—27.

voyons apparaître dans les mémoires de l'émir Ousâma- ibn-Mounqidh ⁸⁴, était assez répandu dans la réalité. Vivement intéressé par cet aspect du problème, Iorga s'est longuement penché sur lui : « Y a-t-il eu un emprunt ? les chevaliers de l'Islam, grands bretteurs, grands chasseurs, grandiloquents dans le récit de leurs exploits, riches de souvenirs glorieux dans leur vieillesse sont-ils des imitateurs de ces „satans" francs contre lesquels ils sont appelés à combattre d'une génération à l'autre ? ... Les chants épiques d'un Firdousi et les pages des chroniqueurs byzantins du VI^e et du VII^e siècle donnent la réponse. C'est de l'ancienne Perse que l'Islam a hérité certaines de ses plus grandes et nobles qualités. Ne serait-ce pas plutôt de ce monde des Perses et des Arabes que vint le „miroir" de chevalerie des Occidentaux ? » ⁸⁵. Inattendue, troublante, la suggestion de l'origine persane de certaines structures mentales que les Arabes, après avoir conquis l'Iran, auraient transmises à leurs adversaires, les féodaux européens, se fait jour aussi à une autre occasion : « C'est un sentiment chevaleresque qui venait, sans doute, de la Perse, et je me suis demandé plus d'une fois si, au fond, la chevalerie musulmane et la chevalerie des Francs n'ont pas au moins une partie de leurs origines dans cet Empire persan, qui a été toujours un pays de chevaliers, d'aventuriers, de nobles, d'aristocrates, disposés à sacrifier leur vie pour le bien de l'Etat et pour la dévotion personnelle qu'ils portaient à leur roi » ⁸⁶.

Une fois de tels rapports établis entre les adversaires, une croisade permanente était-elle encore possible ? Elle avait été la fonction créatrice des Etats latins d'Orient et son déclin ne devait pas tarder à se manifester par leur décadence. Après la mort d'Amaury, en 1174, le royaume de Jérusalem n'est plus qu'« un Etat féodal mourant ... des formes vieilles et tombées bientôt en désuétude » ⁸⁷. Ce qui suit, un siècle durant, est tout simplement l'agonie ou, pour mieux dire, l'existence entière de ces formations politiques n'a été, dans l'acception donnée à ce mot par le pieux Espagnol Unamuno, qu'une longue « agonie ». La redoutable pression extérieure a grandement contribué à leur affaiblissement. Comme le disait Iorga, « ces créations de Terre sainte ont abdicqué par usure, par cette longue usure d'une classe si restreinte de défenseurs en pays étranger, devant une forte puissance militaire capable de faire disparaître cette infiltration passagère des chrétiens » ⁸⁸. Cependant, les termes mêmes de la formulation laissent entrevoir la nature plus profonde, intime, des causes de la défaite. Avant d'être celle de l'Etat, la crise est celle d'une classe sociale, à savoir la classe dominante. Parlant de cette minorité d'origine étrangère, vivant

⁸⁴ Après l'édition de H. Derenbourg, *Ousama ibn Mounqidh. Un émir syrien au premier siècle des Croisades*, Paris, 1893, l'ouvrage a été traduit en anglais (Ph. K. Hitti, *An Arab-Syrian Gentleman of the Crusades*, New York, 1929) et en italien (Fr. Gabrieli, *Storici arabi delle crociate*, Turin, 1966).

⁸⁵ *Quelques observations sur les rapports entre le monde oriental et les Croisades*, dans *Mélanges d'histoire du Moyen Age offerts à M. Ferdinand Lot*, Paris, 1925, p. 268—269, 273—274.

⁸⁶ *France de Terre sainte*, p. 32—33.

⁸⁷ *Histoire des Croisades*, p. 112.

⁸⁸ *Rhodes sous les Hospitaliers*, Paris—Bucarest, 1931, p. 15.

à Chypre — « continuation du royaume de Jérusalem, mais aussi forme nouvelle, adaptée à d'autres besoins correspondant à d'autres possibilités » —, N. Iorga déclare que « plus on devenait Chypriote, moins on pensait à la Terre sainte »⁸⁹. Aux facteurs qui déterminèrent la fin de la domination latine en Orient vint aussi s'ajouter le morcellement politique caractéristique de la société féodale⁹⁰.

Les dernières croisades étudiées par Iorga ne purent sauvegarder les conquêtes antérieures. Quoique brève, leur existence en tant qu'Etat a eu en Europe des conséquences dont on a souvent essayé de faire le bilan, avec les résultats les plus divers. L'âge de cette tradition historiographique a largement dépassé un siècle⁹¹. Dans cette question l'historien roumain a changé d'opinion avec les ans. Ainsi, il écrivait en 1920 : « De beaucoup antérieures aux prescriptions de la Grande Charte les *Assises* sont des lois écrites, beaucoup plus efficaces contre les abus que l'acte anglais ne l'est contre des abus spéciaux ; elles représentent une norme de droit infiniment supérieure, et par son champ d'action et par sa forme, autant que par l'harmonie de ses éléments constitutifs, à la Charte d'Angleterre. *Que l'une soit dérivée de l'autre est même chose possible* (souligné par nous, A.P.), car ceux qui se dressaient contre Jean sans Terre étaient accoutumés depuis tout un siècle à l'état de choses d'Orient : les croisés, en effet, se rendaient d'Angleterre en Terre sainte et, durant leur séjour là-bas, ils assistaient aux jugements faits selon les Assises de Jérusalem. La Grande Charte elle-même a été octroyée au moment où toute l'Angleterre était hantée par l'idée des croisades, idée embrassée déjà par Henri II et servie ensuite par Richard Cœur de Lion »⁹². Il faut voir dans ce passage une réaction contre les exagérations qui faisaient dériver le régime constitutionnel directement de la Grande Charte. Quelque temps plus tard, Iorga exprimera certaines réserves à ce sujet, doutant que les institutions existantes dans les Etats de croisade aient été transplantées telles quelles dans l'Occident de l'Europe⁹³. Il est fort possible qu'aient joué ici les inclinations personnelles du savant, moins attiré par les études arides d'histoire des institutions que par le domaine on ne peut plus actuel de l'analyse des mentalités, des comportements et des états affectifs. Mais à cette tendance vers le concret humain se joignait — et c'est là toujours une condition de succès — une claire vision des structures sociales qui, en dernière instance, décident les formes mentales et les réactions psychiques, pour subir à leur tour l'influence de celles-ci. Le fait est que Iorga croyait déchiffrer au sein

⁸⁹ *France de Terre sainte*, p. 100.

⁹⁰ *France de Constantinople et de Morée*, p. 83, sur l'infériorité numérique des Francs. Dans le royaume de Jérusalem, d'après Steven Runciman, *A History of the Crusades*, II, p. 291 — 292, « there can only have been from two to three thousand adult members of the Frankish upper classes ».

⁹¹ Maxime de Choiseul-Daillecourt, *De l'influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, Paris, 1809.

⁹² *Dezvoltarea așezămintelor*, I, p. 155.

⁹³ RHSEE, XI, 1934, p. 262 : « L'influence, aussi minime qu'elle paraît, des fondations de Terre sainte sur celle de l'Europe me semble exagérée ».

de la classe féodale franco-anglaise des XIII^e—XIV^e siècles des états d'esprit formés dans l'Orient latin. La dernière des « Frances » qu'il avait étudiées tour à tour fut donc celle *d'Angleterre*. « J'espère pouvoir prouver que la *France d'Angleterre*, d'abord, au XIII^e siècle, cette France de Henri III, avec ses querelles entre partisans du Parlement et entre partisans du régime absolu, et ensuite la France de la Guerre de Cent Ans ont été révolutionnées et dominées par cet esprit, un peu arriéré, d'un Moyen Age plus lointain, qui s'est formé là, avec ce sens des libertés, avec cette initiative des mouvements libres, se plaçant sur le chemin de la monarchie absolue, ce qui a fait qu'entre Philippe Auguste et Louis XI il y ait eu un écart, rempli par cette autonomie et par cette initiative chevaleresque venant de l'Orient français »⁹⁴.

Incertaine dans l'Occident médiéval, l'influence des Etats de croisade se manifeste en échange, sans nul doute possible, sur la Byzance des Paléologues. « Elle apparaît non seulement dans les nouvelles liaisons personnelles, dans la soif d'aventure, dans les mariages avec des princesses franques, dans l'habillement et les fêtes, dans l'existence de la bourgeoisie des βουρgeoisίοι, dans les villes aspirant à l'autonomie, mais aussi *dans cette conscience nationale grecque, dérivant du localisme populaire des civilisations politiques d'Occident* »⁹⁵. Aussi, à l'amertume avec laquelle Nicolae Iorga considérait la fin de Byzance s'alliait encore quelque espoir, car, en 1453, Mahomet II, « infiniment plus byzantin avant même d'entrer dans Constantinople que le demi-serbe Dragasès Paléologue », allait restaurer l'Empire de tradition romaine, à la place d'un organisme politique bâtard qui n'était plus « sous les oripeaux de la vieille pourpre orientale, qu'un petit Etat latin, infidèle à ses grandes origines ».

⁹⁴ *France de Constantinople et de Morée*, p. 68, 101—102. Sur « l'anachronisme » de la période de la Guerre de Cent Ans, voir encore *Istoria poporului francez*, p. 214—218.

⁹⁵ *Etudes byzantines*, II, p. 136.

M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU

de l'Institut d'Histoire « N. Iorga »

Dans l'œuvre scientifique de Nicolas Iorga, prodigieuse par ses vastes proportions, ainsi que par la variété des objectifs de ses recherches, l'histoire de l'Empire ottoman occupe une place insigne due à la continuité des préoccupations du grand historien, à l'ampleur et à la solidité de sa documentation, à la nouveauté de ses vues et enfin à l'importance qu'il lui attribue dans l'évolution de l'histoire universelle.

Environ deux siècles après l'élaboration de l'œuvre remarquable d'un autre savant roumain, le prince Démètre Cantemir, consacrée à l'histoire de la grandeur et de la décadence de l'Empire ottoman¹, le grand historien allemand Karl Lamprecht proposait à son ancien élève de Leipzig² de reprendre ce vaste sujet pour la collection fondée par Heeren et Uckert, dont il venait d'assumer la direction.

La tâche s'avérait longue et rude, mais le jeune historien roumain, arrivé à la notoriété par la publication de sa monographie sur Philippe de Mézières³, était plus qualifié pour la mener à bien que tous les autres historiens de son époque, qui comptait cependant des noms illustres tels que Brockelmann, Jireček, Gerland. Il s'y était déjà orienté par ses grandes publications de documents.

En vue de réaliser son ancien projet d'écrire une histoire des croisades au Moyen Age, N. Iorga avait dépouillé les principales archives et bibliothèques d'Allemagne (Berlin, Munich), d'Italie (Venise, Gênes, Florence, Rome, Naples) et de Raguse, dont la riche moisson parut dans la précieuse collection des « Notes et extraits »⁴, attirant l'attention du fondateur des études byzantines, Karl Krumbacher, et l'admiration des érudits

¹ *Historia incrementorum atque decrementorum Aulae Othomanicae*, publiée dans la traduction anglaise du pasteur N. Tindal (*History of the Growth and Decay of the Othoman Empire*, Londres, 1734 — 1735), dans la traduction française de l'abbé de la Jonquière (*Histoire de l'Empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence*. Avec des notes très instructives par S.A.S. Demetrius Cantemir, prince de Moldavie... Paris, 1743, 4 vol.), puis en allemand (*Geschichte des osmanischen Reiches nach seinem Anwachsen und Abnehmen...*, Hamburg, 1745) et en roumain, dans la traduction du Dr. Joseph Hodosiu (*Istoria Imperiului Ottoman. Creșterea și scăderea lui*, éd. de l'Acad. roum., Bucarest, 1872, 2 vol.)

² N. Iorga avait passé son doctorat à Leipzig en 1893.

³ *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896 (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes. Sciences philologiques et historiques, fasc. 110).

⁴ *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, 6 tomes, Paris — Bucarest, 1899 — 1916.

E. Gerland⁵ et R. Röhrich⁶. Il y ajoutait bientôt la collection des « Actes et fragments »⁷ hautement appréciée par P. Pierling⁸ et celle intitulée « Etudet et Documents »⁹ qui, tout en poursuivant le but d'éclairer l'histoire roumaine par de nouvelles sources découvertes dans les archives hongroises, polonaises, hollandaises et suédoises, comprenaient de nouvelles données portant sur l'histoire de l'Empire ottoman et sur ses relations avec l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne et les Principautés roumaines. C'est aussi le cas des volumes publiés par N. Iorga dans la collection Hurmuzaki¹⁰, qui offrent un intérêt presque égal pour l'histoire générale de l'Empire ottoman.

L'attrait de la recherche pour un monde encore peu exploré incitait N. Iorga à introduire dans ses collections de documents certains fragments extraits des anciennes chroniques turques traduites en langues européennes — telles que les chroniques anonymes *Tarikh-i al-i osman*¹¹ et les chroniques de Neşri¹², Husein Vegihi¹³, Naima¹⁴. Il y ajoutait l'édition complète de la *Chronique de l'expédition des Turcs en Morée (1715)*¹⁵, supérieure par l'exactitude, la précision et la richesse de l'information, ainsi que par l'objectivité du récit au rapport étendu de Benjamin Brüe¹⁶.

A ces nombreuses publications de sources qui auraient suffi à elles seules à établir sa renommée, N. Iorga ajoutait une série de notes éparses en différentes revues, ayant trait aux croisades¹⁷, puis une solide étude portant sur l'établissement des Turcs en Europe¹⁸ et enfin sa remarquable synthèse consacrée à Byzance¹⁹, dont les derniers chapitres sont riches en vues d'ensemble sur la formation des émirats turcs d'Asie Mineure et de l'Etat ottoman de Thrace et sur leurs relations avec l'Empire des basileis.

⁵ Cf. « Deutsche Literaturzeitung », 1901, p. 739 — 741.

⁶ Cf. « Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung », 1900.

⁷ *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor*, 3 vol., Bucarest, 1895 — 1897.

⁸ Cf. N. Iorga, *Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost*, Bucarest, 1934, I, p. 258.

⁹ *Studii și Documente cu privire la istoria românilor*, 25 tomes, Bucarest, 1901 — 1913.

¹⁰ Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, X (1673—1844), Bucarest, 1897; XI (1517—1612), Bucarest, 1900; XII (1594—1602), Bucarest, 1903; XIV/1 (1320—1716), vol. XIII, Bucarest, 1915; XIV/2 (1716—1777), Bucarest, 1917; XIV/3, Bucarest 1936; XV/1 (1358—1600), Bucarest, 1911; XV/2 (1601—1825) Bucarest, 1917.

¹¹ Cf. *Studii și Documente*, III, p. XXX—XXXI.

¹² *Ibidem*, III, p. XI—XII.

¹³ Cf. N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor* dans « Analele Academiei române. Memorii. Secția istorie », s. I, t. XXI (1898—1899), p. 54—62.

¹⁴ Cf. *Acte și fragmente...*, I, p. 55—62.

¹⁵ *Chronique de l'expédition des Turcs en Morée (1715) attribuée à Constantin Dioikêtès*, Bucarest, 1913.

¹⁶ *Journal de la campagne que le Grand vézir Ali Pacha a faite en 1715 pour la conquête de la Morée*, Paris, 1870.

¹⁷ *Un projet relatif à la conquête de Jérusalem (1609)* dans la « Revue de l'Orient latin », II, 1894, p. 1—7; *Une lettre apocryphe sur la bataille de Smyrne (1349)*, *ibidem*, III, 1895, p. 1—3; *Un auteur de projets de croisades : Antonio Marini*, *ibidem*, IV, 1896, p. 445—457.

¹⁸ *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe* dans « Byzantinische Zeitschrift » XV, Munich-Leipzig, 1906, p. 179—222, rééditée dans les *Etudes Byzantines* II, Bucarest 1940, p. 277—328.

¹⁹ *The byzantine Empire*, Londres, 1907.

Les grands problèmes de l'histoire des Roumains qui exerçaient sur son esprit un attrait irrésistible le conduisirent à traiter les rapports politiques, économiques et sociaux turco-roumains dans son étude substantielle sur les grands ports Chilia et Cetatea Albă²⁰, dans ses brillantes monographies sur les règnes glorieux des princes Etienne le Grand²¹ et Michel le Brave²² et surtout dans ses ouvrages de synthèse tels que l'« Histoire des Roumains en portraits et en images »²³ où des chapitres entiers sont consacrés à l'influence turque dans les Principautés roumaines et surtout dans sa remarquable « Histoire du peuple roumain » parue dans la collection Heeren et Uckert²⁴. Etayées par une connaissance solide des détails, ces œuvres sont parsemées d'observations souvent très suggestives sur l'histoire ottomane.

Cette riche activité où la publication des sources se complétait harmonieusement par des études spéciales, des monographies et des ouvrages de synthèse portant sur une aire vaste qui embrasse presque tout le sud-est de l'Europe, offrait ainsi à N. Iorga une base solide pour sa nouvelle œuvre consacrée à l'Empire ottoman.

A l'encontre des anciens historiens de cet Empire, Hammer²⁵ et surtout Zinkeisen²⁶ — dont l'intérêt s'était restreint à étudier l'histoire des Turcs ottomans surtout dans leurs rapports avec l'histoire de l'Europe — N. Iorga fait figure de précurseur lorsqu'il considère l'établissement des Turcs en Asie Mineure et leur expansion en Europe comme un épisode de la migration de la race turque vers le pays de Roum. Il fut ainsi amené à étendre le cadre traditionnel de l'histoire de l'Empire ottoman en y englobant un exposé succinct du passé des tribus turques à l'époque reculée de la transhumance pastorale. Il lui ajoutait ensuite un chapitre glorieux lorsqu'il esquissait à grands traits, suivant les possibilités d'information très restreintes de son époque, l'expansion seldjoukide dans le Proche Orient et en Asie Mineure, qui chassait définitivement les Arabes de la scène politique et jetait les croisés vers la mer.

Mais N. Iorga ne se contenta pas d'ajouter à l'histoire ottomane ces quelques siècles de préparation où les chapitres de modeste histoire nationale alternent avec les brillants chapitres d'histoire universelle.

²⁰ *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, Bucarest, 1900.

²¹ *Istoria lui Ștefan cel Mare pentru poporul românesc*, Bucarest, 1900, rééditée en 1966 (Editura pentru literatură).

²² *Scurtă istorie a lui Mihai Viteazul în amintirea celor săvârșite acum trei sute de ani*, Bucarest 1900; *Istoria lui Mihai Viteazul* dans les « Convorbiri literare », XXXV, 1902, p. 67 — 74, 136 — 152, 233 — 244, 337 — 350, 416 — 430, 513 — 521, 611 — 633, 975 — 993, 1073 — 1082; XXXVII, 1903, p. 1 — 15 rééditée par N. Gheran et V. Iova, Bucarest, 1968.

²³ *Istoria românilor în chipuri și icoane*, Bucarest, 1905 — 1906.

²⁴ *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, 2 vol., Gotha, 1905.

²⁵ Jo. von Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, 10 vol., Pest, 1827 — 1835.

²⁶ J. W. Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, 7 vol., Gotha, 1840 — 1863.

Par ses recherches méthodiques, basées sur une critique rigoureuse des problèmes ayant trait aux croisades des XIV^e- et XV^e siècles, N. Iorga a eu la révélation de cette précieuse mine historique qu'est l'Empire ottoman. Aussi considère-t-il son histoire trop importante pour être réduite à une succession de dates et de détails et trop sérieuse pour être traitée d'une manière « anecdotique ou poétique » comme du temps où la société se trouvait placée sous l'influence des légendes des *Mille et Une Nuits* et des allégories des *Lettres persanes* de Montesquieu ²⁷.

A son sens, l'histoire ottomane offre une thématique d'une importance spéciale pour l'histoire universelle du fait que l'empire des sultans ottomans a allié en une synthèse originale l'héritage des despotats orientaux et en premier lieu de la monarchie universelle de Ginghiz khan à la tradition romaine et byzantine, assurant ainsi pendant plusieurs siècles un cadre de vie unitaire aux peuples du sud-est de l'Europe.

Par la vaste étendue de son territoire, par sa longue durée de six siècles et par sa civilisation qui fit de Constantinople la rivale des capitales musulmanes du Caire et de Bagdad, l'Empire ottoman, étayé sur l'ancien concept de l'Etat hérité de Byzance et, par elle, de Rome et sur l'idée turque de l'unité indivisible et nécessaire de l'Empire, constitue un des facteurs les plus importants de l'histoire universelle dont l'action se fit ressentir non seulement en Europe, où il exerçait au XVI^e siècle une hégémonie incontestée, mais aussi en Asie et en Afrique.

Pénétrant l'essence intime du processus historique grâce à son extraordinaire intuition, N. Iorga découvre le sens profondément médiéval de l'Empire ottoman. C'est l'Empire universel hérité de Byzance où peuvent prendre place tous les peuples du sud-est de l'Europe pour lesquels le sultan est l'héritier des basileis byzantins ainsi que les peuples d'Asie et d'Afrique qui respectent dans le sultan de Constantinople le successeur des Seldjoukides et des khalifes. A ce titre, l'Empire ottoman est le centre de la légitimité politique pour tous les peuples vivant dans les frontières de l'ancien empire byzantin ainsi que dans le cadre de certaines monarchies orientales d'obédience sunnite. C'est, en un mot, une synthèse de la légitimité romano-byzantine, de la souveraineté mongole ginghizkhanide, de l'héritage seldjoukide et de l'orthodoxie musulmane. C'est un empire basé sur le droit de conquête, une forme étayée sur des réalités multiples, servie, défendue et gouvernée à tour de rôle par les éléments les plus actifs et les plus capables de l'Empire. C'est, selon N. Iorga, « la forme la plus ancienne, la plus logique, la plus naturelle de la vie médiévale et, sous certains aspects, de la vie moderne de la péninsule des Balkans » ²⁸. C'est enfin l'Empire unique, d'une extension indéfinie en vertu du droit de conquête prôné par l'Islam.

Avec son remarquable sens historique, N. Iorga a découvert l'explication de la rapidité étonnante de la conquête ottomane, « composée de

²⁷ N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, I, Gotha, 1907, p. VI.

²⁸ N. Iorga, *L'origine des idées d'indépendance balkanique* dans « Le Monde Slave » IV, n° 3, 1927, p. 73.

Préface

Malgré ses proportions restreintes, cette nouvelle Histoire de Byzance est rédigée sur les sources mêmes.

Les textes de détail n'en ont été employés dans une mesure restreinte et seulement pour combler les vides atteints par l'auteur à cause d'opinions diverses avant les précédentes.

Le tout semblait n'a pas été celui de donner encore une chronologie raisonnée de l'histoire byzantine, considérée comme une succession d'anecdotes tragiques se succédant sur un fond invariable. La présente est l'essai d'un développement de la vie byzantine dans tout son aspect et sa richesse et de la rendre plus intéressante et plus vivante plutôt que dans une succession de faits sans liens et sans

ou même en elle-même ou en elle-même trop peu de renseignements sur les diverses branches et les sujets divers et de rendre la lecture plus intéressante et de donner à l'auteur une vue plus complète de l'histoire de Byzance et de la rendre plus intéressante et plus vivante plutôt que dans une succession de faits sans liens et sans

redditions, d'actes de vasselage, de relations de famille »²⁹ qui n'a rien d'une avalanche sillonnée de massacres dus au fanatisme religieux. Il fut le premier à reconnaître que la population grecque d'Asie Mineure, abandonnée à ses propres ressources par l'Empire affaibli des Paléologues, ainsi que les peuples de la péninsule des Balkans, pressurés par le fisc byzantin et par leurs propres classes dirigeantes, ont accepté finalement la domination ottomane parce qu'elle leur apportait un ordre économique et social meilleur et plus juste³⁰, en leur assurant une unité³¹ où disparaissaient les conflits de race et les différends nationaux et sociaux.

Dans cette formation politique dominante des Turcs ottomans, détournés de leur modeste histoire nationale pour assumer un grand rôle d'histoire universelle, N. Iorga découvre deux couches. C'est d'abord la couche supérieure musulmane, formée par les Turcs, inconscients au début de la grande mission historique qui les attendait, et par les renégats qui donnèrent à l'Empire la première armée permanente de janissaires et les éléments du gouvernement. C'est ensuite la couche inférieure des sujets non musulmans vivant dans les limites de cet empire supra-national. Serbes et Bulgares, Grecs et Albanais, Arméniens, Géorgiens, Syriens et Arabes formèrent un tout où chaque partie subit l'impulsion venue du centre. Car selon la conception idéaliste de N. Iorga, les peuples soumis ne vécurent point au Moyen Age sous « le joug turc ». Ils vécurent dans « la formation politique dominante » marquée par « l'énergie guerrière et par l'incontestable esprit d'une administration âpre et sûre, de lointaine origine romaine des Turcs », imitateurs grossiers du monde romano-byzantin, qu'ils venaient de remplacer³².

L'attention particulière accordée par N. Iorga à l'histoire de Byzance et du sud-est de l'Europe qui fut toujours au centre de ses études ainsi que la préoccupation constante d'éclairer par elle les faits du passé turc, jamais considéré en vase clos, lui permirent d'en discerner les lignes générales dans la masse touffue des faits.

Alliant à la hardiesse des vues la précision de l'érudit acquise à l'Ecole des Hautes Etudes, où il s'était approprié la conception courante à l'égard de la classification des sources historiques et de leur hiérarchie fondée sur la valeur des informations fournies, N. Iorga réussit à mettre sur pied une œuvre où l'on peut suivre d'une manière générale l'évolution des Etats turcs et surtout celle de l'Empire ottoman. Sa parfaite connaissance des sources byzantines, italiennes et occidentales — dont il contribua plus que tout autre érudit à faciliter l'accès aux chercheurs — secondée par son intuition historique, l'aidèrent à résoudre les nombreuses difficultés soulevées par la complexité souvent déconcertante des phénomènes d'allure parfois contradictoire.

²⁹ Cf. « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », 1916, p. 11.

³⁰ N. Iorga, *Poçoare turanice parazitave*. Vălenii de Munte, 1915, p. 19 — 20.

³¹ N. Iorga, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, II, Paris, 1927, p. 86.

³² N. Iorga, *Ce înseamnă poçoare balcanice*, Vălenii de Munte, 1916, p. 15.

Il réussit ainsi à condenser dans les cinq tomes massifs de sa *Geschichte des osmanischen Reiches* tout l'essentiel sur l'évolution de l'Empire des sultans tel que peut seul le discerner un grand maître vivant dans la familiarité des sources et repensant plus d'une fois les problèmes posés par l'étude du passé ottoman.

Esprit universel doué d'une vaste culture et d'une érudition vraiment encyclopédique, mises au service d'un sens critique pénétrant, N. Iorga s'est élevé contre la conception dominante à son époque suivant laquelle l'Empire ottoman aurait connu une évolution ininterrompue depuis Osman, « le patriarche de sa tribu » jusqu'à Abdul Hamid, « le sultan rouge ». Il se refuse à présenter l'histoire de l'Empire ottoman comme « une course pressée à la victoire, à travers des champs de massacre et des villes détruites par une fureur barbare »³³. Il se refuse à accepter la conception courante des historiens qui soutenaient que l'Empire ottoman, fondé par une race de conquérants doués d'une parfaite organisation militaire et conduits par une conception politique bien arrêtée, aurait poursuivi sous l'impulsion du clergé musulman la soumission de la péninsule des Balkans, de l'Europe centrale et occidentale et du monde entier ³⁴.

Partant de l'histoire de type positiviste pratiquée à la fin du XIX^e siècle, N. Iorga a substitué à cette vision romantique, formée sous l'influence néfaste de la tradition de « la question orientale », une interprétation scientifique de l'évolution de l'Etat ottoman, basée sur l'étude critique des sources connues à son époque, qu'il avait enrichies par ses importantes découvertes de fonds d'archives.

Dans les documents arrachés à l'oubli, dans les pages des chroniques découvertes en des manuscrits ignorés, dans les relations de voyage des contemporains, dans les mentions souvent retouchées des chroniqueurs officiels des sultans et dans les pages vivantes des byzantins, N. Iorga cherchait avec avidité le témoignage originel, le détail significatif où battait la vie. Car selon sa propre conception de l'histoire universelle, la vie doit se trouver au centre de tout exposé historique ³⁵.

La recherche de la vie réelle, qui est pour N. Iorga une exigence de méthode, le conduit à dépasser la conception formulée par de grands historiens tels que Ch. Seignobos et Ch. Langlois ³⁶, qui avaient établi une distinction très nette entre les sources historiques d'une part et celles littéraires et juridiques de l'autre. Comme on l'a déjà remarqué ³⁷, pour N. Iorga, qui poursuivait l'idéal de Michelet de la « résurrection intégrale de la vie », il était impossible d'obtenir une image historique complète sans la mise

³³ N. Iorga, *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*, Vălenii de Munte, 1913, p. 5.

³⁴ *Ibidem*, p. 3.

³⁵ N. Iorga, *Ce înseamnă astăzi concepția istorică* dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, Bucarest, 1944, p. 262.

³⁶ Gh. Langlois et Ch. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1899.

³⁷ M. Berza, *Nicolae Iorga*, Bucarest, 1965, p. 50.

en valeur de tous les témoignages du passé, si modestes puissent-ils paraître ³⁸.

La conséquence méthodologique de cette conception unitaire de la vie humaine qui comporte un « seul développement » où tout se lie ³⁹ fut l'intégration organique dans l'histoire de l'Empire ottoman de ses différents aspects : politique qui en forme nécessairement la trame, économie et état social, dans la mesure où l'information le lui a permis.

Sa vision historique ainsi élargie réussit à embrasser la diversité des aspects de la vie si complexe et souvent si bouleversée du Sud-Est européen, qui fut unifié pendant près de cinq siècles dans le cadre de l'Empire ottoman, se trouvant pendant trois à quatre siècles à l'abri des invasions ⁴⁰.

L'histoire de cette grande formation politique privée d'unité territoriale et nationale est, pour N. Iorga, une histoire à plusieurs temps dont il nous faut souligner ici l'évolution ainsi que certaines idées directrices.

Aux débuts modestes de l'ancienne tribu à demi-nomade des Kayi's, conduite par Osman, dont N. Iorga fut le premier à déchirer le voile épais de la légende tardive qui l'enveloppait ⁴¹, à la lente infiltration poursuivie par Orkhan en Asie Mineure aux dépens de Byzance affaiblie, à la pénétration des mercenaires Turcs de Suleyman pacha en Thrace et à leur avance le long des grandes voies de commerce de la péninsule des Balkans, succède une époque d'expansion sous la direction de Murad I^{er}, qui réussit à réunir sous la souveraineté ottomane les peuples des Balkans divisés par une « terrible haine sociale » ⁴², en constituant un empire formé d'Etats vassaux ⁴³.

A ce nouvel ordre établi sur l'acceptation des masses populaires des Balkans qui préféraient une autorité centralisée à la domination abusive des seigneurs locaux ⁴⁴ succédait la tentative d'unification et de centralisation poursuivie par Bayazid I^{er} en Roumélie et en Anatolie, où les succès remportés sur Byzance avaient assuré aux Ottomans une prépondé-

³⁸ N. Iorga, *Generalități*. . . , p. 53, 96.

³⁹ *Două concepții istorice, ibidem*, p. 90.

⁴⁰ Cette idée est reprise par l'historien turc Halil Inalcik dans son rapport sur l'Empire ottoman présenté à la séance plénière du I^{er} Congrès international des Etudes balkaniques et sud-est européennes (*Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (XV^e — XX^e s.)*), Sofia, 26 VIII — 1 IX 1966, p. 41 n.).

⁴¹ *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 150 — 151.

⁴² N. Iorga, *Popoare turanice parazitare*, p. 19.

⁴³ Cette idée est acceptée par l'historiographie turque (Cf. H. Inalcik, *op. cit.*, p. 12).

⁴⁴ N. Iorga, *Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne*, Bucarest, 1914, p. 24 — 25. Les études récentes sur les conditions sociales dans les Balkans à l'époque de la conquête ottomane confirment la justesse de cette thèse. Cf. G. Ostrogorski, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, trad. H. Grégoire et P. Lemerle, Bruxelles, 1954 ; Idem, *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, Bruxelles, 1965 ; P. Charanis, *On the Social Structure and Economic Organisation of the Byzantine Empire in the Thirteenth Century and Later*, dans « *Byzantinoslavica* », XII, 1951, p. 94 — 153 ; D. A. Zakythinios, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*, Athènes, 1948 ; D. Anghelov, *Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs* dans « *Byzantinoslavica* » XVII|2, 1959, p. 220 — 275. Idem, *Zur Frage des Feudalismus auf dem Balkan im XIII. bis zum XIV. Jhd* dans *Etudes historiques à l'occasion du XI^e Congrès international des Sciences historiques*, Stockholm, 1960, p. 107.

rance incontestable. N. Iorga observe qu'elle fut compromise par la crise déclenchée par le conflit tragique qui mit aux prises le sultan turc influencé par la civilisation byzantine et le turcman fruste Timur, émule de Ginghiz khan⁴⁵. Ce fut le mérite incontestable de N. Iorga que d'avoir relevé le rôle de Mehmed I^{er} qui mit fin à l'époque de regers marquée par le long conflit dynastique, en rétablissant l'unité politique de l'Empire. Ce fut aussi son mérite que d'avoir reconnu dans Mehmed II le véritable fondateur de l'Empire ottoman, Etat absolutiste et centralisateur⁴⁶ qui conserve les institutions byzantines⁴⁷.

La conquête de Constantinople, capitale des basileis, qui fit du Fatih l'héritier légitime des empereurs romains, marque, dans la conception de N. Iorga, la restauration de l'empire unique sous la forme islamique-orthodoxe succédant à la forme byzantine et chrétienne de Constantin le Grand, qui avait remplacé la forme romaine. Aussi l'empire de Mehmed II est-il susceptible, observe N. Iorga, d'étendre ses frontières jusqu'aux limites des empires de Constantin le Grand et de Justinien.

L'histoire de ce vaste programme au double aspect territorial et maritime comporte des moments de grandeur. C'est d'abord le règne glorieux de Mehmed II qui instaurait une nouvelle « pax romana » dans l'étendue de l'Empire restauré dans les limites de la péninsule des Balkans. C'est surtout le règne de Suleyman I^{er} qui allie la politique orientale de Selim I^{er}, vainqueur de l'Iran Safévide et conquérant de l'Anatolie orientale, de la Syrie et de l'Egypte, à une politique européenne et mondiale qui ouvrait aux Turcs le chemin de Vienne.

Mais l'histoire de cette « nouvelle monarchie romaine »⁴⁸, de cet empire mondial, qui apparaît sous le règne du « Kanuni » comme un facteur d'équilibre européen, comporte bientôt des moments de stagnation et même de décadence. N. Iorga observe que l'apogée de l'Empire qui s'étendait sous le règne de Suleyman le Magnifique du Danube jusqu'à l'Euphrate et aux cataractes du Nil, est suivi de près par la crise de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle.

Dans les différentes étapes de sa pensée historique qui revêt un caractère d'actualité, N. Iorga a découvert certains facteurs qui l'ont préparée. A juste raison il considère les guerres d'Iran, qui débutèrent en 1578 et durèrent avec des intermittences jusqu'en 1639, comme l'une des causes princi-

⁴⁵ Cf. notre *Campagne de Timur en Anatolie (1402)*, Bucarest, 1942, p. 32.

⁴⁶ Cf. H. Inalcik, *Mehmed II*, dans *l'Islam Ansiklopedisi*, VII, 1957, p. 506 — 535.

⁴⁷ Les études récentes prouvent que les Ottomans ont conservé dans la péninsule des Balkans les anciens impôts (H. Inalcik, *The Problem of the Relationship between Byzantine and Ottoman Taxation* dans « Akten des XI. Internationalen Byzantinisten Kongresses », 1958, p. 237 — 242; B. Cvetkova, *Influence exercée par certaines institutions de Byzance sur le système féodal ottoman* dans « *Byzantinobulgarica* », I, Sofia, 1962, p. 237 — 257), les privilèges de certaines villes (M. Hadžijahić, *Die privilegierten Städte zur Zeit des osmanischen Feudalismus* dans « *Südost-Forschungen* », XX, 1961, p. 130 — 158; H. Inalcik, *Ştefan Duşan'dan Osmanlı İmparatorluğuna*, p. 136 — 184) et d'anciennes délimitations administratives.

⁴⁸ N. Iorga, *Cours d'histoire universelle*, Bucarest, 1933 — 34, p. 388.

pales de la décadence de l'Empire⁴⁹. N. Iorga dénonce le caractère destructeur pour l'organisation militaire et pour les finances ottomanes⁵⁰ de l'occupation de l'Azerbaïdjan et du Şirvan. Il souligne l'importance de la crise financière de l'empire, attribuée à l'arrêt des expéditions de conquêtes et à la perte des riches provinces de Syrie et d'Égypte, retournées à leur ancienne autonomie.

Avec sa profonde pénétration historique, N. Iorga découvre les répercussions des phénomènes démographiques sur le régime timariote. Il dénonce la crise du féodalisme ottoman, marquée par la transformation des timars en propriétés héréditaires⁵¹, c'est-à-dire par la substitution de la propriété foncière féodale absolue à la propriété féodale conditionnée. N. Iorga est ainsi en avance sur son temps lorsqu'il relève la ruine du système sipahi, accélérée par le gouvernement, qui encourage l'extension des domaines impériaux (*khass-i humayun*) au détriment des fiefs militaires (*timar*) et qui favorise l'accès à la propriété foncière de l'aristocratie de cour et des détenteurs des grandes fortunes.

Ce caractère moderne de la pensée historique de N. Iorga se manifeste également lorsqu'il dénonce l'aggravation des charges imposées aux paysans par les nouveaux maîtres de la terre⁵², les astreignant ainsi à abandonner leurs villages.

A ces facteurs d'ordre économique et social dont l'importance est confirmée par des recherches récentes⁵³, N. Iorga ajoute un facteur d'ordre politico-social représenté par la décadence de la classe des renégats, remplacée au XVIII^e siècle par l'aristocratie grecque et chrétienne des Phanariotes, devenus fonctionnaires de l'Empire⁵⁴. En même temps il relève l'apparition au XVIII^e siècle des tendances centrifuges représentées par le renforcement de la décentralisation qui aboutit, par suite de la faiblesse de l'autorité centrale, à transformer les notables (*âyân*) en de grands seigneurs féodaux, et les chefs de janissaires ou de sipahis en fondateurs de véritables dynasties locales.

N. Iorga dénonce le caractère rétrograde de cette nouvelle forme de gouvernement oligarchique des provinces, qui constituait au XIX^e siècle une sérieuse entrave au développement matériel et spirituel des peuples de l'Empire qui végète dans sa forme médiévale, étant incapable de s'adapter aux conditions nouvelles.

Dans ses ouvrages consacrés à l'effondrement de l'Empire ottoman, N. Iorga relève la contradiction profonde qui minait cette formation politique désuète, incapable d'assurer désormais aux peuples soumis, épuisés par de longues guerres et par l'intense exploitation économique des nouveaux seigneurs féodaux, la possibilité de se refaire en paix, car la paix était

⁴⁹ *Geschichte des osmanischen Reiches* III, p. 246 – 247.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ *Ibidem*, III, p. 174, 218 – 219.

⁵² *Ibidem*, III, p. 218.

⁵³ Cf. M. Akdağ, *Türkiye'nin İktisadi Vaziyeti*, p. 562 – 564.

⁵⁴ *Geschichte des osmanischen Reiches* IV, p. 368 et suiv. ; *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*, Vălenii de Munte, 1913, p. 17.

opposée à l'essence même de l'Empire, fondé sur la conquête et ne vivant que par elle. Il dénonce la contradiction entre les aspirations d'autonomie nationale et d'indépendance des peuples soumis, d'une part, et la conception d'intangibilité théorique de l'empire⁵⁵, basé sur le maintien de la tradition, de l'autre.

N. Iorga dénonce l'erreur fatale des Jeunes Turcs, qui croyaient que la Turquie réformée par le rétablissement de la constitution de Midhat, loin de se transformer en un Etat national turc, devait rester toujours un empire « international dans les limites des conquêtes du XIV^e et du XV^e siècle »⁵⁶. Il dénonce la contradiction entre le centralisme rigoureux du régime des Jeunes Turcs⁵⁷ et le particularisme des provinces, si différentes par leur évolution économique et culturelle. Il dénonce enfin la contradiction irréductible entre l'Etat des Jeunes Turcs, fondé par une révolution nationale, et l'absence d'une nation, remplacée par la théorie erronée que l'on pouvait être Grec, Serbe, Bulgare ou Roumain tout en restant un parfait ottoman⁵⁸. Dans cette illusion politique N. Iorga voit la cause profonde de l'abandon de « l'idéal » ottoman par les peuples de l'Empire qui refusèrent leur concours à la société internationale dont ils avaient fait partie⁵⁹. N. Iorga proclame que l'Empire ottoman, déchu par l'affaiblissement de sa puissance de conquête⁶⁰, s'est effondré par suite du réveil de la conscience nationale des peuples soumis. Il y reconnaît l'œuvre d'un « destin implacable, d'une fatalité absolue, de cette justice immanente qui, malgré les apparences trompeuses, dues à la courte vue de l'observateur, assure le triomphe à ceux qui étant sains et simples arrivent à leur heure pour renouveler, pour rajeunir un monde »⁶¹.

Bien qu'adepte de la conception idéaliste en histoire, N. Iorga était convaincu du fait qu'aucune forme de vie sociale n'est éternelle, étant soumise au changement, aux transformations, à l'évolution⁶². Comme pour Byzance, sa conception de l'histoire ottomane est, dans ses grandes lignes, évolutionniste, résultant de l'application concrète de l'historisme de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Grâce à son étonnante clairvoyance, qui l'aidait à soulever le voile de l'avenir, N. Iorga observait en 1913 que les Turcs auraient dû savoir abdiquer au moment opportun, abandonnant « les nationalités qu'ils ne pouvaient plus dominer », pour élever, sur les ruines de leur empire universel, une seule nation, la nation turque, forgeant avec ses forces une Turquie nationale⁶³. Ces vues prophétiques, préconisant un idéal national modeste mais sûr, prouvent que N. Iorga prévoyait en 1913 l'œuvre qu'allait réaliser plus tard Mustafa Kemal.

⁵⁵ *Etudes byzantines* I, p. 310.

⁵⁶ N. Iorga, *Istoria războiului balcanic*, Bucarest, 1915, p. 23.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 41.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 57.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*, p. 18.

⁶¹ *Ibidem*, p. 5.

⁶² N. Iorga, *Ideile în istoria universală* dans *Generalități...*, p. 74.

⁶³ *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*, p. 20.

Précurseur, N. Iorga a donné dans sa *Geschichte des osmanischen Reiches* un ouvrage de grande valeur où les connaissances encyclopédiques du savant et la précision de l'érudit se sont alliées à la profondeur des vues et à la nouveauté des hypothèses.

Historien, il a su utiliser les sources historiques jusqu'à en épuiser complètement les données afin de construire une image d'ensemble de l'Empire ottoman où les événements historiques voisinent avec la présentation des principaux faits économiques et sociaux.

Esprit riche et fécond, N. Iorga a renouvelé à chaque pas l'interprétation des aspects de l'histoire ottomane, en ouvrant par l'originalité de ses vues des horizons nouveaux à la recherche historique.

Esprit universel, il a su donner un sens universel à l'histoire de l'Empire ottoman en découvrant sa profonde signification pour l'histoire du Sud-Est européen en particulier et pour l'histoire de l'humanité en général.

Dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, qui est non seulement une œuvre fondée sur des sources historiques de première main, mais aussi une œuvre pensée dans sa totalité ainsi que dans ses parties composantes ; dans ses études consacrées aux problèmes décisifs avec lesquels fut confrontée la réalité ottomane — telles que *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe. Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman, L'origine des idées d'indépendance balkanique* ; dans ses ouvrages de synthèse tels que *l'Histoire de la vie byzantine*⁶⁴, *La question du Danube*⁶⁵, *La question de la Méditerranée*⁶⁶, *l'Histoire des Etats Balkaniques* et surtout dans son *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*⁶⁷, N. Iorga trace les lignes directrices de l'histoire ottomane en s'attachant à surprendre la connexion causale des faits. Il fut ainsi conduit à découvrir le sens historique de l'Empire ottoman dans la « mission historique » léguée par Byzance et par Rome : la réalisation de l'éternelle tendance vers l'unité qui forme dans sa conception un des aspects essentiels de l'histoire universelle⁶⁸.

Si, à l'instar de ses contemporains, N. Iorga a accordé au facteur externe une importance prépondérante en accentuant l'influence byzantine dans la formation de l'Empire ottoman et de ses principales institutions centrales — système des timars, janissaires, renégats —, il a reconnu aussi — mais en une bien moindre mesure — le rôle du facteur interne lorsqu'il a esquissé en un des chapitres qui compte parmi les meilleurs de son livre la structure sociale de la société turcomane basée sur une économie semi-nomade, lorsqu'il a reconnu l'ampleur du mouvement d'immigration des turcomans de l'Anatolie intérieure vers les terres de Roum et surtout lorsqu'il a souligné l'importance de l'autorité centrale ottomane dans la conquête ottomane.

⁶⁴ N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*. I — III, Bucarest, 1934.

⁶⁵ *Chestiunea Dunării. Istorie a Europei răsăritene în legătură cu această chestie*, Vălenii de Munte, 1913.

⁶⁶ *Chestiunea Mării Mediterane*, Vălenii de Munte, 1914.

⁶⁷ *Op. cit.*, tomes I — IV, Bucarest, 1926 — 1928.

⁶⁸ N. Iorga, *Cours d'histoire universelle*, p. 435.

Malheureusement l'état rudimentaire de l'historiographie turque, privée au début du XX^e siècle d'éditions critiques des sources, ainsi que son propre manque de connaissances en langues orientales, l'empêchèrent d'accorder au facteur interne toute l'importance qu'il comportait. De là provient sans aucun doute la différence établie entre l'histoire de l'Empire ottoman, considéré comme une création politique et militaire basée sur la tradition monarchique turco-mongole, islamique et byzantine et l'histoire nationale du peuple turc, pour l'étude de laquelle il proposait, dès 1910, la formation d'une commission de spécialistes chargés de publier et de traduire les chroniques et les documents turcs.

Si les lacunes manifestes de l'historiographie de son époque et sa propre formation historique et philologique ne lui ont point permis d'étudier de plus près le peuple turc dans ses institutions, dans sa littérature et dans ses arts, N. Iorga a cependant réussi, grâce à son étonnante érudition, à sa grande force de synthèse et à sa prodigieuse puissance de travail, à mener à bon terme une œuvre étendue, riche en idées fécondes et en vues suggestives, qui a ouvert des perspectives nouvelles à la recherche historique.

Bien que l'auteur de la *Geschichte des osmanischen Reiches* n'ait pas été en mesure d'utiliser dans l'original les sources turques et orientales, bien qu'il ait dû renoncer à approfondir l'histoire économique, sociale et culturelle de l'Empire ottoman et quoique ses interprétations se ressentent parfois de sa conception idéaliste, cependant son œuvre, étayée sur une riche information documentaire et douée d'un large horizon, constitue de nos jours encore une remarquable contribution historique. Car, de même que toutes les œuvres de N. Iorga, *l'Histoire de l'Empire ottoman* n'est pas seulement une œuvre d'érudition, mais aussi une œuvre de pensée, l'œuvre d'interprétation historique d'un grand maître, qui a médité profondément à chacun des problèmes que pose l'étude du passé ottoman.

Aussi l'œuvre de N. Iorga représente encore à l'heure actuelle la meilleure histoire de l'Empire ottoman que nous possédions et dont les découvertes d'archives confirment incessamment les conclusions.

Pour ses contemporains, la valeur de cette œuvre résidait dans la richesse et la nouveauté de sa documentation ainsi que dans sa méthode, où l'analyse critique se complétait heureusement par des comparaisons entre des événements similaires pour arriver à une explication intégrale. Elle résidait aussi dans la parfaite organisation de cet ensemble de sources et de connaissances en un exposé varié et nuancé de la vie de cette grande unité historique qu'a été l'Empire ottoman.

Pour nous, ses successeurs, la valeur de son œuvre — où la nouveauté du détail s'allie à l'originalité de la vision historique — réside surtout dans sa puissance d'évocation et de suggestion. Car ainsi qu'on l'a déjà remarqué, il n'y a pas une seule page écrite par la main du maître qui ne contienne « des idées fécondes, des vues suggestives, des points de départ pour de nouvelles interprétations, ... un excitant à la recherche, un engagement à la pensée personnelle, une invitation vers de plus larges horizons »⁶⁹.

⁶⁹ M. Berza, *Nicolas Iorga et les études sud-est européennes* dans « Bulletin de l'Association internationale d'Etudes du Sud-Est européen, » Bucarest, I, 1 — 2, 1963, p. 30.

VIRGIL CÂNDEA

de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes

Par sa contribution majeure à la connaissance du passé de l'Europe du Sud-Est, Nicolas Iorga occupe sans aucun doute la première place dans l'historiographie moderne relative à cette partie du monde. Les écoles nationales des pays balkaniques ainsi que l'école roumaine ont évidemment donné de nombreux chercheurs, réputés pour leur apport à l'histoire locale ou régionale ; mais la bibliographie des œuvres de Nicolas Iorga défie toute comparaison, aussi bien par son vaste horizon que par sa richesse et sa variété. Nul autre n'a, comme lui, fourni l'occasion ni imposé l'obligation d'être cité dans les problèmes les plus divers de l'histoire du Sud-Est européen. Aucun autre savant n'a prodigué à ses contemporains et légué à ses successeurs un nombre plus grand de synthèses consacrées à cette zone dans son ensemble ou à certaines de ses régions, de volumes de documents, de monographies ou de contributions scientifiques de détail. Et nous ne pensons pas que, parmi les historiens de ce temps, il se trouve quelqu'un pour lui disputer cette primauté ou qui nourrisse l'ambition de le faire.

Les pages qui suivent ne peuvent prétendre présenter, ni même résumer, la contribution de Iorga à l'histoire de l'Europe du Sud-Est. *La bibliographie provisoire ci-jointe répondra beaucoup mieux, croyons-nous, à un tel dessein.* La seule lecture des titres et des éléments de description suffit à démontrer la diversité des sujets traités et l'abondance de l'information communiquée, ainsi que leur diffusion par de nombreuses éditions et rééditions en plusieurs langues¹. Cette même bibliographie nous indique les prestigieuses tribunes auxquelles fut invité le savant historien et l'audience internationale dont jouissait son érudition. En dressant cette liste, nous ne pouvions avoir d'autre objectif que celui de signaler aux

¹ « Dans son œuvre... le sud-est de l'Europe — y compris, naturellement, l'histoire de son propre pays — occupe, sans doute, la place centrale. Cette place est telle par la continuité des préoccupations du savant roumain dans ce domaine d'études, par le nombre et l'ampleur des ouvrages qu'il lui a consacrés, par le sens qu'il a donné à ses recherches et par la fonction qu'il a attribuée à leurs résultats dans ses vues synthétiques de l'histoire générale de l'Europe... » (Mihai Berza, *Nicolae Iorga et les études sud-est européennes*, dans « AIESEE Bulletin » 1, 1963, p. 27). L'auteur remarque que la bibliographie sud-est européenne, « qui monte à plusieurs centaines de titres, n'est dépassée, dans l'ensemble de l'œuvre de Iorga, que par ses contributions à l'histoire roumaine » (*ibid.*, p. 28).

jeunes générations de chercheurs de toutes les écoles d'histoire du Sud-Est européen des sources — souvent ignorées — de toute première utilité pour leurs travaux. En même temps nous avons essayé de situer ces contributions de Nicolas Iorga dans l'ensemble de son œuvre d'histoire universelle ou roumaine et, par là, de rendre hommage au savant dont nous venons de commémorer le centenaire.



Quatre grandes idées semblent avoir régi la vision d'ensemble de Iorga touchant l'Europe du Sud-Est. Ce sont : *L'unité foncière de l'évolution historique, des formes de vie et de culture de cette région ; La force de la vieille civilisation gréco-latine qui y persiste tout le long du Moyen Age grâce à des institutions et à des conceptions dans la conservation desquelles les Roumains eurent un rôle majeur ; « Les méfaits, le danger et le ridicule » de certaines manifestations de la vie politique et sociale des Etats balkaniques modernes, facteurs de faiblesse et de discorde qu'il était nécessaire de combattre énergiquement ; Le devoir de renforcer la collaboration des pays du Sud-Est européen par l'étude de leur passé commun, par une éducation propre à développer chez ces pays une meilleure connaissance et une estime mutuelles, et, enfin, par des actions politiques solidaires.*

Pour Nicolas Iorga, le monde sud-est européen, donc la zone sur laquelle doivent porter les recherches, est défini par l'ancien Empire romain d'Orient, par les territoires soumis à son action politique et culturelle. Cet empire ne disparaît pas en 1453 : il sera continué politiquement par l'Empire ottoman et persistera, en tant que civilisation, sous la forme d'une « Byzance après Byzance », du fait des archontes, des voïvodes et des autonomies étatiques — comme celles des pays roumains — ou institutionnelles — comme celles des patriarcats et des établissements religieux d'Orient. L'apparition des formations balkaniques médiévales dans l'espace byzantin n'a pas pu rompre l'unité de la civilisation, des institutions et des conceptions de l'Empire, et Iorga rejette l'idée que les nouveaux « tsarats » bulgare et serbe aient pu constituer des « empires nationaux » à côté de l'Empire romain d'Orient ou dressés contre lui.

Le tsar Siméon et les Némanides aspiraient au gouvernement de l'Empire même des « Rhomées », car « on n'aurait pas pu admettre une autre forme impériale que celle ayant un caractère international, qui avait été créée par Rome, empruntant elle-même des éléments venus d'Orient. Il n'y avait qu'une possibilité d'empire, celle dont les racines étaient à Rome »². En ce qui concerne la continuation ottomane de Byzance, la page suivante éclaire pleinement la conception de l'historien : « Installé dans [Constantinople], cette magnifique capitale, dont le nom chrétien fut conservé sur les monnaies, Mahomet II se sentit empereur, basileus, et la „Porte” d'Andrinople, qui était celle d'un beg asiatique, toujours sur le point de partir pour une guerre ou, faute de mieux, pour une chasse

² 74, p. 43 ; les chiffres aldrines du texte et des notes renvoient aux titres des ouvrages de la *Bibliographie*.

au milieu de toute une armée, fut remplacée par la Cour de Byzance, avec tous ses officiers, changés de nom, mais ayant les mêmes attributions, avec son étiquette, minutieusement fixée, avec son code de cérémonies, avec sa garde et ses eunuques, ses clients et ses milliers de serviteurs, avec son influence et son prestige. Les begs, les sandschacs ou *flamburaires*, porteurs de drapeau, les soubachis formèrent un appareil administratif complet. Pour le reste, les chrétiens furent confiés à leurs chefs religieux, les patriarches, la nation et la croyance étant confondues dans le „milet“ qui resta pour les Grecs sous le vieux monde „Roum“ „Romains“, de même que l'Islam, avec la législation du Chériat qui en dérivait, était l'essence même de la nationalité ottomane. Les premiers décrets impériaux parurent, portant le vieux nom grec des „canons“, *kanoun*, décidant sur les affaires de l'Empire entier qui dépassaient tous ces privilèges des nations confédérées ainsi sous le même sceptre. Sous les Turcs seuls le monde du Sud-Est européen auquel appartenaient aussi les Roumains, restés entièrement autonomes, sauf le rivage danubien perdu, avait trouvé cet ordre dans l'unité, qui avait été vainement poursuivi sous les différents régimes chrétiens »³.

La perspective sous laquelle Nicolas Iorga considère l'Europe du Sud-Est nous apparaît donc comme une perspective d'ensemble, d'œcuménicité. Dès l'époque macédonienne, qui avait vu Alexandre le Grand adopter l'idée et l'institution impériale perse, puis pendant l'époque romano-byzantine et l'époque ottomane qui « continuait l'ancien Empire d'Orient, forme internationale qui gênait beaucoup moins qu'on ne se l'imagine les nations du Sud-Est »⁴, ce sous-continent connut une unité pleine et entière. L'historien s'élève contre certaines conceptions étroites partagées par les nouvelles écoles sud-est européennes d'historiographie régionale, selon lesquelles « chaque nationalité paraît surgir comme une individualité nettement séparée des autres », contre un « certain intérêt à maintenir ce préjugé qu'entre les nations de cette région de l'Europe il y a très peu de points de contact »⁵. Avant même d'avoir, dans son *Historiologie humaine*, affirmé la nécessité de combattre « l'habitude de se confiner chacun dans un domaine restreint » et de briser ces « petits tiroirs géographiques et chronologiques, commodes pour ceux qui ne cherchent que des faits et des situations présentés avec art »⁶, Nicolas Iorga, sans méconnaître les caractères propres de la création de chaque peuple de l'Europe du Sud-Est, avait soutenu dans de nombreuses études qu'il était du devoir de l'historien « de considérer cet ensemble dans sa totalité, dans ses lignes générales, qui sont plus ou moins uniformes »⁷.

³ 75, II, p. 560—561.

⁴ 150, p. 4—5.

⁵ 207, p. 1.

⁶ *Materiale pentru o istoriologie umană*. Fragments inédits publiés par Liliana N. Iorga, avec un avant-propos de D. M. Pippidi, Bucarest, 1968, p. 4 (cité par la suite : *Istoriologie*) ; cf. aussi D. M. Pippidi, *Une œuvre inédite de Nicolas Iorga : l'Historiologie humaine*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », 23, 1946, p. 21—30.

⁷ 207, p. 2

Aussi, lorsque, pour désigner la région étudiée, Iorga l'a nommée tantôt la *Péninsule balkanique* ou les *Balkans*, tantôt l'*Europe sud-orientale*,⁸ l'*Europe du Sud-Est* ou le *Sud-Est européen*, ces différentes appellations n'expriment nullement l'indécision de l'historien. Pour Iorga les *Balkans* proprement dites s'arrêtent au Danube ; par *Europe du Sud-Est*, il entend les Balkans + la Roumanie ; l'*Orient européen* ou simplement l'*Orient* comprend l'héritage de l'Empire romain d'Orient⁹. Par conséquent, en 1913, son *Histoire des Etats balkaniques* ne traitera pas de la Roumanie, mais l'*Institut d'études sud-est européennes*, créé la même année, sera précisément un centre de recherches sur la péninsule considérée dans ses rapports avec les pays roumains, comme l'attestent les publications et toute l'activité de cet institut. Il arrive aussi que Iorga parle de la zone « carpatobalkanique », « danubienne et balkanique » ou « carpatodanubienne »¹⁰. Ces dénominations correspondent à certaines parties du sous-continent, considérées en rapport avec les exigences d'un sujet particulier.

A la définition géographique de la région, Iorga préfère sa définition historique, politique et culturelle. C'est « la vieille communauté carpatobalkanique dont nous faisons également partie et qui, sous une forme ou l'autre, s'est maintenue sans interruption jusque hier »¹¹. En ce sens, plus que par un territoire roumain sis sur la rive droite du Danube et affranchi à peine en 1878 de la domination ottomane — la Dobroudja —, nous appartenons à l'ensemble balkanique par nos liens historiques avec les Etats du Sud, par l'aide que nous leurs avons accordée tout le long du Moyen Age et, à une époque plus récente, par les formes communes de la vie populaire, le substratum latin, la romanité balkanique perpétuée par notre rôle moderne de propagateurs et de diffuseurs des aspirations et des idées de l'Occident dans toute la péninsule.

Cette communauté s'est manifesté, selon Iorga, par « la même vie populaire d'une extrémité à l'autre de ce monde, et elle n'est ni hellénique, ni slave, ni latine, ni — bien-entendu — touranienne. Car c'est autrement que les Roumains, les Bulgares, les Serbes et les Grecs d'aujourd'hui que vivaient les Hellènes, c'est autrement que vivent les Latins d'Italie, autrement encore les Slaves de Bohême, de Pologne et de Russie. C'est dans un autre élément ethnique immémorial, antérieur à l'expansion latine, à l'invasion des Slaves, à la conquête touranienne, antérieur même à la civilisation hellénique dont l'influence s'étend aux barbares du voisinage,

⁸ Première dénomination utilisée, due sans doute aux études allemandes de l'historien et abandonnée dans les ouvrages postérieurs à la Première Guerre mondiale.

⁹ Pour les nuances que comportent ces dénominations, voir les ouvrages cités dans la *Bibliographie* : *Balkans, Péninsule balkanique* 70—73, 78, 81, 84—88, 104, 124, 127, 133, 138, 140, 144, 148—150, 153, 170, 239 (de 1908 à 1935) ; *Europe du Sud-Est* : 1, 20, 35—37, 74, 78—80, 82—83, 95, 160 (de 1912 à 1940) ; *Orient, Orient européen* : 15—19, 21—23, 25, 29, 31, 33, 89, 93, 169, 212, 217 (de 1913 à 1940) ; cf. aussi 70, p. 11.

¹⁰ 70, p. 9, 11 (éd. roumaine ; comme dans l'éd. française de son ouvrage l'auteur a supprimé l'Introduction et le chapitre premier de l'éd. roumaine, nous prendrons soin de marquer les références par (r)=éd. roum., 1913, ou par (f)=éd. fr., 1914 ; 146, 241.

¹¹ 70, p. 9 (r).

qu'il convient de chercher l'explication de ces similitudes élémentaires et fondamentales, qui se manifestent parfois par une unité absolue dans le costume, l'ornementation, le coloris, l'industrie ménagère, la construction et l'ameublement des maisons, dans le travail de la terre, dans les institutions patriarcales qui subsistent encore, dans les superstitions, dans la musique, dans la façon de penser et dans les sentiments »¹².

Nombre de ses ouvrages s'attachent à relever ces éléments communs, tels que : *Eléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen* (80); *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe* (207); *Formes byzantines et réalités balkaniques* (72); *Les Balkans et l'Empire byzantin* (81); *Les bases populaires de tout mouvement dans les Balkans* (84); *Rapports entre l'Etat des Osmanlis et les nations des Balkans* (133); *Origine des idées d'indépendance balkanique* (150); *Origine et développement de l'idée nationale, surtout dans le monde oriental* (62); *La création religieuse du Sud-Est européen* (219); *Livres populaires dans le Sud-Est de l'Europe et surtout chez les Roumains* (242) tels aussi des ouvrages de synthèse comme *l'Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne* (70), des études d'histoire politique — *La question du Danube. Histoire de l'Europe orientale par rapport à cette question* (135), ou *La question de la mer Méditerranée. Histoire de l'Europe méridionale par rapport à cette question* (136) — des études d'histoire économique (195—204), juridique¹³, religieuse (209—238), culturelle (239—243) ouvrages qui, tous, mettent en lumière les mêmes éléments communs et répondent à la même vision globale.

Le fonds le plus ancien de la communauté balkanique est, selon Iorga, le fonds thrace, qui « a créé les Roumains aux bouches du Danube et les Arméniens à la source de l'Euphrate, et embrasse à la fois la péninsule des Balkans et la péninsule de l'Asie Mineure; il est à l'origine de ces développements culturels qui nous rapprochent, que nous le voulions ou non »¹⁴. Cette idée de 1913 sera reprise plus tard sur un plan d'investigation plus élevé. Dans son *Historiologie humaine* l'historien parle du « continent thrace européen, que cette terre („dont la plus grande partie a disparu“ — note l'Auteur) reliait jadis au continent asiatique d'Anatolie », de « l'art géométrique des Thraces » et des emprunts faits par l'art grec à la stylisation des Thraces¹⁵.

Vient ensuite le *facteur latin*, qui dans cette explication de l'unité balkanique englobe et dépasse le facteur hellénique. Iorga n'ignore pas la qualité ou la force de la culture hellénique; il admire la langue grecque, « l'outil le plus noble et le plus propre à exprimer la pensée humaine, qu'il aide à se développer »¹⁶. Mais cette Rome que connaissent les

¹² *Ibid.*, p. 9—10 (r).

¹³ Pour ces ouvrages v. aussi Val. Al. Georgescu, *Nicolae Iorga și istoria dreptului românesc*, dans « Studii », 18, 1965, p. 1339—1356.

¹⁴ 70, p. 10 (r); cf. aussi 74, p. 49—50.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 294, 298, 311, 321, 331; 74, p. 27.

¹⁶ *Istoriologie*, p. 236.

Balkans dans la dernière phase de l'Antiquité et au Moyen Age comprend également les valeurs grecques. Dès le temps de Polybe et de Plutarque « la grécité dans ses nouvelles formes de coalition et Rome qui ne cessait d'étendre ses conquêtes, sont une seule et même chose ». Tite-Live ne traite de Rome que « parce qu'elle était arrivée à résumer l'humanité politique et, ayant passé intellectuellement à l'hellénisme, elle avait fait siens les idéaux de la Grèce ». Par conséquent, dès cette époque « tout ce qui est romain en matière d'histoire est par là même universel, au-delà de l'horizon méditerranéen hellénique »¹⁷.

La latinité apparaît dans l'Europe du Sud-Est « par cette lente infiltration de paysans italiques » dans la partie occidentale de la péninsule « avant que Trajan eût tiré les dernières conclusions politiques de cette romanisation sous forme d'immigration, par sa brillante conquête en-deçà du Danube »¹⁸. Cette latinité se maintient ensuite du fait de l'Empire romain d'Orient, « formule internationale, consacrée par la légitimité impériale, appuyée sur la loi romaine et l'Eglise chrétienne d'Orient »¹⁹. Mais dans l'œuvre de Iorga la présence latine dans les Balkans ne se réduit pas à ces seuls chapitres, et l'historien étudie tous les contacts ultérieurs établis entre l'Orient et le monde latin, par les croisades et Venise et, aux temps modernes, par l'Italie et la France.

La romanité orientale — formée par les Roumains et la population romanisée des Balkans — occupe une place prépondérante dans l'œuvre de Iorga²⁰. La conviction du savant historien touchant le rôle régional majeur de la romanité se fonde essentiellement sur les résultats de ses propres recherches. Celles-ci mettent en lumière « le rôle que les Roumains ont joué en Orient, non comme élément guerrier, mais sous le rapport supérieur, de la civilisation, des idées et surtout de la conservation des anciens idéaux d'unité et des anciennes liaisons avec l'autre monde, de l'Occident »²¹. Byzance, l'expression orientale de l'antique civilisation gréco-romaine, a continué de vivre sur le plan spirituel et par ses institutions après qu'elle eut disparu en tant que formation politique, c'est-à-dire pendant toute la période que Iorga définit par la formule heureuse de « Byzance après Byzance », et cela en bonne partie grâce aux Roumains. « Nous avons donné asile pendant cinq cents ans — écrit-il — à toute la vie religieuse supérieure, à toute la vie culturelle des peuples d'au-delà du Danube. La Byzance grecque et la Byzance slave qui en dérivait, ont ainsi vécu un demi-millénaire de plus chez nous et par nous, sinon pour nous... Il fut un temps où tout l'héritage byzantin balkanique

¹⁷ *Ibid.*, p. 9.

¹⁸ 70, p. 10 (r) ; cf. aussi D. M. Pippidi, *Nicolae Iorga, istoric al Antichității*, Bucarest, 1945, 51 p. (traduction française dans « Revue historique du Sud-Est européen », 22, 1945, p. 37-66) ; Em. Condurachi, *Nicolae Iorga și problema romanității orientale*, dans « Studii », 18, 1965, p. 1233-1239 ; C. Daicoviciu, *Nicolae Iorga și autohtonii*, *ibid.*, p. 1227-1232,

¹⁹ 72, p. 34-35.

²⁰ 85-95.

²¹ 85, p. 170 ; éd. roum. p. 424 ; cf. aussi Două concepții istorice, dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, 3^e éd., Bucarest, 1944, p. 93-94 (par la suite : *Generalități*).

semblait devoir revenir à nos voïvodes qui, seuls chefs d'Etat chrétiens restés à leur poste, prouvaient qu'ils désiraient et étaient en état de se sacrifier pour lui »²². Pour le Moyen Age, cette affirmation est corroborée par les nombreux témoignages de l'assistance politique et culturelle roumaine fournie aux nations de l'Europe du Sud-Est et du Proche-Orient²³.

Dans ce processus l'historien discerne trois phases : la première, qui coïncide avec l'expansion ottomane dans la péninsule, est celle où l'on voit s'introduire dans la hiérarchie roumaine naissante des notabilités de la vie d'Etat d'au-delà du Danube réfugiées en-deçà du fleuve, ce qui contribue à ce que les pays roumains en viennent à représenter dès le XIV^e siècle « la civilisation politique byzantine et slavo-byzantine dans la totalité de ses éléments divers ». La seconde phase commence après que les Etats libres des Balkans, puis Constantinople, eussent tombé sous la domination du Croissant, lorsque l'on demande l'aide de nos voïvodes, qui l'accordent largement. C'est la période de la concentration culturelle sud-est européenne sur notre territoire, laquelle « durera des siècles et donnera aux Roumains le rôle de conservateurs de l'unité chrétienne dans le monde soumis, sous le rapport politique, à l'Islam et, sous celui de la civilisation, à l'hellénisme. . . *Ce qui se conservait encore de la vie religieuse slavo-byzantine avait passé maintenant dans les pays roumains, et dans ces pays seuls* »²⁴. La troisième phase est celle où « l'hellénisme, réveillé à Constantinople par le nouveau commerce, par les nouvelles et vastes relations d'affaires avec le monde entier, cherche et trouve du côté des Principautés roumaines ce qui lui manquait là-bas : la sécurité, un milieu chrétien supérieur en civilisation et richesse, des honneurs suprêmes et, enfin et surtout, l'illusion de cet Empire qui avait péri à Byzance, mais que les savants de la nation espéraient pouvoir faire revenir ». C'est l'époque où tout prince roumain, qui comme Brâncoveanu, « a dépensé énormément pour la civilisation des peuples de l'Orient jusqu'en Ibérie et en Syrie, n'a pas dispensé en vain son argent car, en échange pour ce sacrifice, son peuple apparaissait devant tous les chrétiens orientaux, dans la personne de ce prince, comme le continuateur de la tradition des empereurs byzantins de jadis »²⁵.

Mais, même « par la suite, lorsque la vie culturelle dépérit et s'éteignit, et qu'il fallut l'apport des idées de l'Occident pour vivifier les peuples carpato-balkaniques, c'est par nous que leur vint cette impulsion, par nous que leur furent transmises les formes neuves propices à l'apparition ultérieure du fonds moral qui leur avait donné naissance à l'origine. Chez les Serbes par les Phanariotes et nos clercs érudits, chez les Grecs par cette même classe phanariote, qui n'était pas tout à fait grecque comme elle n'était pas tout à fait roumaine, qui était avant tout ottomane, *impériale*, chez les Bulgares surtout, par *tout* notre mode de vie, nous

²² 70, p. 11,8 (r).

²³ 209—238.

²⁴ 70, p. 46—50 (f).

²⁵ *Ibid.*, p. 52—58 (f).

avons répandu les principes de la politique moderne avec ses constitutions et ses partis »²⁶.

Examinant le rôle de la romanité dans les Balkans, Iorga fait une large place aux *Roumains de Macédoine*, comme peuple et sous le rapport de leur action culturelle, économique, éducatrice, religieuse, ou en tant que personnalités²⁷. Ils sont ceux qui, « par leurs colonies d'industriels, de commerçants, d'aubergistes... aux prises avec les maires des villages et les chefs de haïdouks, menaient une lutte pour l'existence et la gloire » dans la péninsule, inscrivant par leur activité tant de chapitres positifs dans l'histoire des peuples balkaniques²⁸. Sensible à la destinée et aux exemples d'admirable persistance de ces restes de latinité sud-est européenne, Iorga ne manque pas de mettre en lumière leurs personnalités remarquables, leurs institutions et leurs créations, plaidant pour l'encouragement d'un développement selon les formes de cultures qui leur soient propres, et, bien entendu, dans le cadre des nouvelles formations étatiques modernes des Balkans.

Mais il existe encore un autre facteur de latinité balkanique, fort par sa base en Occident et par la ténacité avec laquelle il s'attache à maintenir une *Romanie* en Méditerranée orientale, auquel Iorga accorde une attention particulière : *Venise*. Il sait que la République de Venise et le Royaume de Naples « tout en faisant partie, géographiquement, de l'Occident, appartenaient en tant que sens politique, en tant que direction, non pas à cette région, mais à l'Empire byzantin, dans leurs origines les plus anciennes et dans leur développement jusqu'à ce moment historique », jusqu'aux XI^e—XII^e siècles, quand ils sont en état d'inaugurer, à côté « du grand mouvement d'Occident en Orient des Croisades, un nouveau chapitre des relations entre Byzance et les nationalités balkaniques en formation ». En conséquence « on peut dire que, pendant le XIII^e siècle déjà la péninsule des Balkans a appartenu beaucoup plus aux Vénitiens et aux Napolitains qu'aux nationalités balkaniques elles-mêmes »²⁹.

L'intérêt que Iorga manifeste pour Venise et l'Italie en général est donc plus qu'un intérêt légitime pour des « sœurs latines », et s'adresse à des États auxquels le monde sud-est européen fut longtemps lié. C'est pourquoi il a jugé qu'une présence scientifique roumaine était indispensable *Aux lieux qui recèlent l'histoire ignorée des Roumains du Sud* (38). Dans ses écrits, Venise revient avec une fréquence particulière (559—572) : *Les relations des Roumains avec Venise* ; *Venise dans la mer Noire* ; *Cinq conférences sur Venise* ; *Venise et la Péninsule des Balkans* ; *Influences dalmato-vénitiennes en Roumanie* ; *Deux siècles d'histoire de Venise* ; *Hôtes roumains à Venise* ; *Venise à l'époque moderne* sont autant de sujets qui préoccupent l'historien au cours des années 1913—

²⁶ *Ibid.*, p. 11—12 (r).

²⁷ 96—123.

²⁸ 70, p. 6—7 (r).

²⁹ 72, p. 124—125.

1933. Il en est de même pour l'Italie, notamment après la guerre italo-turque de 1911—1912 : *Deux traditions historiques dans les Balkans : celle de l'Italie et celle des Roumains* (85) ; *Horizon italien. Traditions du Sud-Est européen et mission latine* (95) ; *Le problème balkanique et l'Italie* (565) sont des écrits des années 1912—1940 suscités par les différentes initiatives italiennes en Europe au cours de la même période, que l'historien essayait, parfois trop généreusement, de rattacher à l'ancienne présence romaine dans la péninsule balkanique.

L'influence française en Europe du Sud-Est a été suivie par Iorga dans toutes les voies par lesquelles elle a pu se manifester : par la Pologne des Jagellons, par la Hongrie des Anjou, des Corvin ou de la Réforme, par les croisés bourguignons, par les ambitieux projets de Louis XIV et de Napoléon I^{er}, par les Phanariotes, les missionnaires, par des voyageurs et des exilés, par les précepteurs chargés de l'éducation des enfants de souche princière, par les idées révolutionnaires et libérales dont s'imprégnait au cours des années d'études ou d'exil en Occident la jeune génération de penseurs et, plus récemment, par des hommes politiques des Balkans acquis aux idées nouvelles ; enfin par la politique française en Orient sous le Second Empire, pendant la première guerre mondiale et dans l'entre-deux-guerres. La principale contribution de l'historien porte sur les relations franco-roumaines, contribution que le préfacier d'une des éditions de l'ouvrage, le professeur Charles Bémont, saluait comme l'ouvrage par excellence sur « les rapports entre deux peuples séparés par de vastes espaces et par des empires ennemis (ces lignes furent écrites en 1918, *n.a.*), mais unis par la communauté de la langue et des intérêts depuis l'antiquité gauloise jusqu'à nos jours »³⁰. Tellement large était, en effet, la perspective de Iorga ! Dans de nombreuses conférences données à la Sorbonne ou dans le cadre de différentes sociétés scientifiques françaises, il s'attache à rappeler à ses auditeurs l'œuvre considérable accomplie par la France dans l'Europe du Sud-Est. Voici les thèmes de quelques-unes de ces conférences : *La France dans le Sud-Est de l'Europe* (82) ; *Créations européennes de la Révolution française* (157) ; *La Révolution française et le Sud-Est de l'Europe* (160) ; *Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe* (240).

Les contacts entre l'Occident et l'Orient par l'intermédiaire des Français ont de tout temps retenu l'attention de Nicolas Iorga et tiennent une place importante dans son œuvre. Dès 1892 il publie *Une collection de lettres de Philippe de Mézières*³¹, prélude de l'ouvrage qui paraîtra quatre ans plus tard sous le titre *Philippe de Mézières, 1327—1405 et la Croisade au XIV^e siècle*³². Six volumes de *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle* (5) contiennent d'abondants témoignages de

³⁰ Préface, à N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et la Roumanie*, Paris, Payot, 1918, p. XIII.

³¹ *Une collection de lettres de Philippe de Maizières*, Paris, Nogent-le-Rotrou, 1892, 36 p. (extrait de la « Revue historique » t. XLIX, 1892).

³² *Philippe de Mézières, 1327—1405, et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, Emile Bouillon, 1896, XXXV + 555 (557) p. (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes).

la présence française dans l'Europe du Sud-Est et la Méditerranée orientale, tout comme *La Civilisation française et ses créations en Arménie* (542), alors que d'autres ouvrages sont consacrés aux contacts établis par des voyageurs (*Les voyageurs orientaux de France* (15); *Les voyageurs français dans l'Orient européen* (16—17); *Aventuriers orientaux en France au XVI^e siècle* (19), etc. Mais ces recherches, stimulées par les fréquentes rencontres de Iorga avec les milieux scientifiques français à la Sorbonne, au Collège de France et dans les nombreuses institutions où il donnait chaque année des conférences ou des cours, n'impliquaient pas pour lui le danger d'accorder aux modèles étrangers un plus grand rôle que celui qu'ils pouvaient avoir dans la vie intellectuelle ou politique de l'Europe du Sud-Est.

Iorga a cherché les causes et les effets de la modernisation des peuples de la Péninsule balkanique sans jamais exagérer le rôle des « influences ». Ainsi, il savait que « ni à Bucarest, ni à Jassy, et encore moins à Constantinople, les premiers chapitres de la Révolution française n'ont provoqué une trop grande émotion »³³. De même, analysant le Romantisme dans le Sud-Est de l'Europe, il constate qu'« il y a des choses d'emprunt, il y a des choses d'un emprunt délicat (il n'y a pas de littérature qui n'en ait), il y a des choses d'un emprunt plus rude, plus gauche, plus grossier, mais il y a aussi des choses qui ne viennent pas du fonds occidental, qui viennent de la patrie même de ces poètes, de leur passé, de leur vie populaire »³⁴. Et dans le domaine politique il considère toujours qu'il est nécessaire de faire la distinction entre « les idées occidentales, françaises, et les idées locales, orientales, populaires, qui s'opposaient tout naturellement aux tendances d'organisation abstraite, dérivant de cette philosophie du XVIII^e siècle passée par la tourmente de la Révolution française et par l'Etat napoléonien costumé à l'antique »³⁵.

Ainsi, constamment attentif au rôle des facteurs extérieurs dans l'évolution du Sud-Est européen — autrichiens³⁶, russes³⁷ ou, comme nous le verrons, orientaux — *l'historien s'intéresse en premier lieu à la péninsule et à chacun de ses peuples*. On les retrouve tous dans les contributions documentaires de Iorga, dans ces « quelques dizaines de milliers de documents mis au jour par lui [lesquels] ont jeté une lumière nouvelle sur l'Europe du Sud-Est, contribuant par là à modifier un bon nombre des opinions admises jusque-là sur différents faits, et devenant le point de départ de plusieurs importantes études historiques »³⁸. La recherche de ces documents occupa les premières années de l'activité scientifique de

³³ 240, p. 106—107 (nous citons d'après RHSEE).

³⁴ *Ibid.*, p. 302.

³⁵ *Ibid.*, p. 132.

³⁶ 141—142, 154, 156, 158, 425, 429.

³⁷ 139, 151—152, 165; 70, pp. 53—71, 300 et suivantes.

³⁸ Stanislaw Wedkiewicz, dans « *Przeglad wspolczesny* » (trad. dans « *Revista istorică* », 29, 1943, p. 1—43), apud P. Simionescu, N. Iorga în *istoriografia română și străină*, dans « *Studii* », 18, 1965, p. 1464; v. aussi C. Marinescu, *Nicolae Iorga în lumina străinătății*, dans « *Balcania* », 2, 1944, p. 488—502.

l'historien, suivant un programme qui lui permit d'explorer les principales archives de France, d'Italie, d'Autriche et d'Allemagne ³⁹. Cette abondante récolte a été recueillie et publiée dans *Actes et fragments relatifs à l'Histoire des Roumains* (2), dans huit volumes des *Documents relatifs à l'histoire des Roumains* de la Collection Hurmuzaki éditée par l'Académie roumaine (3) et dans d'autres nombreux volumes de la série *Studii și documente privitoare la istoria românilor* (Etudes et documents relatifs à l'histoire des Roumains), créée et dirigée par Iorga lui-même. Ce sont là de précieux instruments d'information touchant tout le passé du Sud-Est européen, dont nul historien de cette région ne saurait se dispenser.

Mais, outre la place qu'il leur avait réservée dans son *Histoire de l'Empire ottoman* (402) et dans les ouvrages sur le Sud-Est européen déjà cités, Iorga consacre des études générales ou spéciales à chacun des peuples ou des pays de la péninsule.

Tout ce qui touche à l'Albanie jouit de son attention et de sa sympathie. Le premier cours au nouvel Institut d'études sud-est orientales, en 1914, est consacré à l'histoire du peuple albanais (248). Les rapports de ce peuple avec les Roumains inaugurent le programme de l'année suivante (249). Dans la seconde édition de l'*Histoire universelle* publiée sous la direction de Hans Helmolt, les pages relatives à l'Albanie sont rédigées par Nicolas Iorga (251). C'est lui également qui publie en 1919 une *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais* (252) qui, dans la période des conférences de la paix, répondait à un problème d'actualité de première importance : faire connaître à l'opinion publique d'Occident les aspirations de ce vaillant peuple qui devait le dernier accéder à l'indépendance dans l'Europe du Sud-Est, et cette œuvre d'information allait jouer un rôle important dans la réalisation de ses aspirations nationales.

A notre plus proche voisine du sud, la *Bulgarie*, Iorga consacra de nombreuses études (258—279). L'époque de la libération de la Bulgarie (c'est-à-dire tout ce qui touche à la guerre de 1877—1878) ⁴⁰ n'était pas la seule qui retint son attention. L'histoire des luttes de ce peuple à la fin du XVI^e siècle, liées à l'action balkanique générale de Michel le Brave (276); la parenté entre les folklores roumain et bulgare (273); le sort des Bulgares réfugiés chez nous au XVIII^e siècle (271); l'histoire religieuse de la Bulgarie à la même époque (277); les personnalités marquantes de la culture bulgare du XIX^e siècle, telles que le D^r Beron (262) et le poète Ivan Vazov (268); les premières relations diplomatiques de la Roumanie avec le nouvel Etat bulgare en 1878—1879 (264) font l'objet de remarquables études. Les notes de voyage publiées en 1907 sous le titre *A travers la Bulgarie vers Constantinople* (260) où il décrit Roustchuk, la vallée du Lom, Sofia, Plovdiv, attestent la profonde sympathie de Iorga pour le peuple voisin, attaché par des liens séculaires à notre propre histoire et qui occupa jadis une place de premier ordre dans l'Europe du Sud-Est.

³⁹ Cf. Eugen Stănescu, *Contribuții la biografia de istoric a lui Nicolae Iorga. Începuturile activității științifice, 1890—1894*, dans « Studii », 18, 1965, p. 1275—1312.

⁴⁰ V. plus haut note 37.

En 1913, dans son *Histoire des Etats balkaniques*, Iorga fait l'éloge des qualités de cette nation « douée de grandes qualités de travail, d'économie et de patriotisme »⁴¹. Le drame qui provoqua un revirement dans l'attitude de l'historien — et qui explique la réserve de certains spécialistes du pays voisin à l'endroit de son œuvre — fut déclenché par les guerres balkaniques de 1912—1913 et surtout par celle de 1916—1918. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect particulier des ouvrages de Iorga relatifs à l'Europe du Sud-Est, estimant qu'aujourd'hui, quand l'œuvre de Vasil Zlatarski est évoquée à Bucarest avec sérénité⁴², la contribution de Iorga à l'histoire de la Bulgarie peut être analysée et utilisée avec profit, indépendamment des réactions passagères de l'auteur.

La Grèce est, de tous les pays de la péninsule, celui auquel Iorga a porté le plus d'intérêt. Il ne s'agit pas uniquement de sa contribution à l'histoire de l'Empire byzantin et des Croisades. Comme historien des Roumains, comme historien de l'Europe du Sud-Est après son asservissement, il réserve une place privilégiée à l'œuvre grecque de l'époque moderne. Une référence d'ordre général à ceux de ses ouvrages qui intéressent spécialement les chercheurs grecs (280—410) serait insuffisante. Il convient de souligner tout particulièrement l'admiration de Iorga pour les archontes, et la justice qu'il rend aux Phanariotes, biens connus pour leurs liens étroits avec l'histoire des Roumains.

Fermement convaincu de l'activité considérable déployée par la grécité post-byzantine dans une vaste aire qui englobait l'Europe du Sud-Est, le Proche-Orient, la Roumanie vénitienne et une bonne partie de l'Europe occidentale, Iorga a suivi avec un intérêt particulier la destinée des familles byzantines après la chute de Constantinople. Des recueils de documents (280—286, 324, etc.), des études comme *Les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie* (130), de menues contributions telles que *Exilés grecs en France au XV^e siècle* (304), forment la substance initiale de quelques chapitres de *Byzance après Byzance*⁴³, qui expriment admirablement la progression et le plan de construction d'une de ses théories favorites. Les *Exilés*, les *Ralliés* aux nouvelles structures — chrétiens ou rênégats — les élites des *Autonomies locales* du continent, des îles, du mont Athos, des établissements religieux orientaux et des colonies italiennes, les *Patriarches et le haut clergé*, enfin les *Archontes* restent « les représentants d'un idéal qui se conserva assez longtemps... et leurs écrits sont inspirés souvent par l'idée d'une revanche de fait impossible, mais qui enflamma plusieurs des esprits les plus distingués et les plus nobles de l'Europe occidentale »⁴⁴.

Pour une bonne part les continuateurs de cette œuvre, « adulés de leur vivant, lapidés ensuite, à peine reconnus par une science impar-

⁴¹ 70, p. 370 (f).

⁴² Vasilka Tăpkova Zaïmova, *Vasil Zlatarski et son héritage scientifique*, dans « AIESEE Bulletin », 8, 1970, n^o 1—2, p. 79—86.

⁴³ 132, chap. I—IV, p. 15—125.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 7.

tiale »⁴⁵, les Phanariotes « avaient, en dehors de leurs défauts, de grandes qualités... Ainsi, dès le commencement du "phanariotisme", on rencontre ses trois caractères : les liaisons économiques et politiques avec la Constantinople des Turcs, avec toutes les perspectives qu'elle pouvait ouvrir, les relations de famille et de situation avec les Principautés roumaines, et un souci spécial pour la culture, pour cette culture hellénique à laquelle les Phanariotes contribuèrent essentiellement »⁴⁶. « Une des grandes qualités des Grecs, aussi bien au Moyen Age qu'à l'époque moderne, est leur grand amour pour la culture »⁴⁷. Car « les Phanariotes n'étaient pas seulement des diplomates, des administrateurs en Grèce. Très liés à l'Occident, ils le cherchaient et, s'ils pouvaient, s'y établissaient. Il y avait d'anciennes colonies de marchands grecs un peu partout en Europe, mais depuis quelque temps des oasis d'intellectuels commençaient à se former à côté de ces colonies de marchands. Ces colonies ont une très grande importance. Un certain développement de la culture grecque au XVIII^e siècle, les proportions de ce mouvement de traductions d'imitations ne peuvent s'expliquer que par la présence de ces nombreux et riches groupes grecs à l'étranger »⁴⁸. Aussi l'œuvre culturelle, économique et politique des Phanariotes est-elle attentivement suivie par Iorga, qui met en lumière leurs mérites, sans omettre de signaler, le cas échéant, leurs défauts ; il s'élève contre l'habitude « de plaisanter un peu sur les Phanariotes et sur tout ce qui les entourait » et entrevoit le moment où « l'on abandonnera, avec l'enthousiasme exagéré, aussi le persiflage et où l'on traitera tout le passé, ancien ou récent, avec la même critique »⁴⁹. Et, pour l'époque la plus récente, postérieure à la création de l'Etat grec moderne, Iorga n'oublie pas « les Grecs appartenant aux masses, ceux qui avaient combattu et qu'on a plus ou moins écartés »⁵⁰ au profit des élites recrutées dans les couches cultivées, puissantes par leur fortune et leur expérience politique, de la grécité constantinopolitaine, occidentale ou phanariote des Principautés roumaines.

Toutes les populations yougoslaves, mais surtout les *Serbes* trouvent dans l'œuvre de Iorga des témoignages réitérés d'intérêt et de sympathie. C'est que dans ses recherches d'histoire médiévale roumaine il avait toujours trouvé les Serbes à nos côtés, à ceux des Valaques notamment. Pour l'époque prémoderne, quantité de documents lui avaient fourni la preuve des rapports de collaboration et des liens d'amitié qui nous unissaient au peuple voisin. Les ouvrages que Iorga consacre aux Serbes expriment surtout des vues d'ensemble ou s'attachent à élucider certains points de détail, mais il n'est pas rare qu'ils constituent de véritables plaidoyers en faveur de la cause yougoslave. L'histoire médiévale de la Serbie,

⁴⁵ *Ibid.*, p. 222.

⁴⁶ 70, p. 220—221 (f).

⁴⁷ 240, p. 27.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 347.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 109.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 346.

ses luttes de libération, les mouvements culturels, les rapports avec l'Empire ottoman et celui des Habsbourg, le martyre des populations yougoslaves au cours des années 1914—1918 sont dûment traités par Iorga⁵¹. Touchant cette région des Balkans, il possédait non seulement les connaissances scientifiques puisées dans les documents et les lectures ou fournies par ses relations étroites avec les savants yougoslaves, mais il disposait aussi des informations recueillies au cours de deux voyages, en 1903 (412) et 1927 (452).

Avec l'*Histoire de l'Empire ottoman* (471), Nicolas Iorga inaugurait une optique nouvelle à la fois objective et irénique, dans l'étude des écoles nationales d'historiographie de l'Europe du Sud-Est. Œuvre de vaste envergure — en dépit des critiques de détail qu'elle a pu susciter — venant après les synthèses de J. von Hammer-Purgstall⁵² et de J. W. Zinkeisen⁵³, et répondant précisément au désir avoué de l'auteur « d'interroger les époques elles-mêmes par les témoignages contemporains, et entrant ainsi en contact par une communication spirituelle directe avec les hommes dont ils nous parlent »⁵⁴, l'*Histoire de l'Empire ottoman* exprime les conceptions de Iorga touchant toute la péninsule balkanique sous la domination turque. L'année où le cinquième volume de l'ouvrage paraissait à Gotha (1913), Iorga revient, dans l'*Histoire des Etats balkaniques*, sur le passé ottoman. Il suggère la modification de bon nombre des vieux clichés dont usent certaines écoles historiques dominées par des modèles occidentaux ou par des passions locales. Dans la conquête ottomane, l'historien voit non pas tant un acte de vengeance de l'Islam en réponse aux Croisades, que l'effet d'un morcellement dû « aux mêmes motifs qui amenèrent dans la même époque et dans des circonstances souvent semblables la ruine des formations politiques locales, provinciales du monde occidental »⁵⁵. Les Ottomans s'établissent dans les Balkans moins comme un peuple résolu à dénationaliser, convertir et assimiler les populations autochtones, que « comme une armée, comme une dynastie, comme une classe dominante » pour y imposer « l'unité monarchique, la paix de l'absolutisme, l'ordre dicté d'un seul maître »⁵⁶. Iorga préconise instamment une analyse plus attentive des rapports — religieux, sociaux et économiques — entre les nouveaux gouvernants et leurs sujets chrétiens, et insiste sur le fait que la détérioration progressive de ces rapports et « ses vices, développés plus tard », sont en grande partie l'effet « des germes que les renégats eux-mêmes avaient apportés de l'ancien milieu moral chrétien »⁵⁷. C'est dans le même esprit que sont présentées les principales phases de l'évolution de l'Europe jusqu'au début du

⁵¹ 141—142, 154—156, 170, 172, 425, 429.

⁵² *Geschichte des osmanischen Reiches grösstenteils aus bisher unbenützten Handschriften und Archiven*, I—X. Bd., Budapest, 1827—1835 (2., verbesserte Aufl., I.—IV. Bd., Budapest, 1834—1836).

⁵³ *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, I.—VII. Bd., Hamburg, 1840—1863.

⁵⁴ *Istoriologie*, p. 5.

⁵⁵ 70, p. 3 (f.).

⁵⁶ *Ibid.*, p. 4 (f.).

⁵⁷ *Ibid.*, p. 33 (f.).

XX^e siècle, c'est-à-dire, jusqu'à la révolution turque de 1908 laquelle en prétendant créer un « peuple » ottoman sans distinction de nationalité et parachever « sans partialité aucune l'œuvre de la civilisation »⁵⁸, préparait les événements de 1912–1913. Des études, des contributions documentaires, des articles embrassant un domaine aussi varié que l'établissement des Turcs en Europe (470), les récits des voyageurs ayant visité l'Europe ottomane (10, 16–18, 20–21, 22–25, 27–31, 33–34) les sources ottomanes et leur valeur pour l'histoire de l'Europe du Sud-Est (467, 476, 481, 491, 493, 498, 514), la domination turque en Dobroudja (482–485), le folklore turc (472, 503, 515), les causes de la chute de l'Empire (473, 475), etc., témoignent du vif intérêt de Iorga pour le peuple qui exerça une telle influence sur l'histoire médiévale et moderne de la péninsule balkanique⁵⁹.

Aux travaux de Iorga sur l'Europe du Sud-Est il convient d'ajouter ses recherches sur les « voisins » de la région : *Vénitiens, Arméniens, Cypriotes, peuples du Moyen-Orient*. Nous avons indiqué précédemment les raisons de son intérêt pour Venise. Les Arméniens sont considérés dans leurs rapports avec les Croisades et dans leur création artistique et littéraire (535–540, 548, 551), tant à l'époque où ils constituaient un Etat indépendant (547) qu'après leur dispersion (554), et plus particulièrement dans les activités qu'ils déployèrent dans les Principautés roumaines (530, 534, 541, 543). L'intérêt de l'historien pour des problèmes tels que la pénétration occidentale dans le Levant et nos relations avec les pays de cette zone sont à l'origine de ses ouvrages sur Chypre (555–558) et les régions du Proche-Orient (573–581). De telles contributions nous révèlent le vaste cadre de la vision de Iorga touchant l'Europe du Sud-Est, qui se prolonge en Orient sur toute l'aire d'influence byzantine d'abord, puis ottomane. Ainsi, *l'Histoire de Chah-Nadir* par Basile Vatatzès, qu'il publie en 1939 (581) comme illustration des relations byzantines à l'est, de même que l'histoire moderne de l'Egypte et les combats d'Irak et de Syrie au cours de la première guerre mondiale (574–575, 579–580), qui sont en fait autant de chapitres de la Question d'Orient et du démembrement de l'Empire ottoman, retiennent l'attention de l'historien pour une meilleure intelligence du contexte culturel et politique duquel le Sud-Est européen a longtemps fait partie.



L'importance que Iorga accorde à l'Europe du Sud-Est, son désir manifeste de mettre en lumière les qualités ignorées de la création de cette région dans différents domaines, ne l'empêchent pas pourtant d'apercevoir les aspects négatifs de son évolution. Les ouvrages cités plus haut nous le montrent fermement convaincu de la valeur des nations balka-

⁵⁸ *Ibid.*, p. 155, 169, 468 (r).

⁵⁹ 465–529; on trouvera une analyse des écrits de cette catégorie chez Matilda Alexandrescu-Dersca, *Nicolas Iorga, historien de l'Empire ottoman*, dans « Balcania », 6, 1943, p. 101–122.

niques et témoignent de son admiration pour l'élément populaire paysan, pour leurs artisans et leurs commerçants, leurs combattants, leurs savants. Mais un esprit critique qui se manifeste parfois avec une rudesse déconcertante, nourri en fait de sympathie, de tristesse et de la volonté de remédier aux défaillances, introduit dans sa vision de l'Europe du Sud-Est la note d'une objectivité que nul n'est en droit de mettre en doute. Il sait que « *balkanique* était un terme de mépris par lequel nous désignons des mentalités inférieures et des mœurs sauvages de la vie politique »⁶⁰. Il déplore « le mal, le périlleux, le ridicule qui sévissent dans la vie contemporaine » (celle d'avant 1913, *note de l'auteur*) des nouveaux Etats du Sud-Est européen, « le tumulte des passions pleines de mépris pour l'intérêt public, les coteries prêtes à sacrifier le pays, le défaut de continuité consécutif aux caprices et aux antagonismes de parti », et, les condamnant, il juge tout aussi durement ce qu'il appelle « notre expérience » dont nous nous complaisons à ne pas apercevoir les aspects affligeants, qu'il importe de corriger promptement. « *Nous n'osons pas être assez sévères envers nous-mêmes* »⁶¹ ajoute l'historien qui, au lendemain des conflits de 1912—1913, jugeait qu'il était nécessaire et possible d'instaurer entre les peuples du Sud-Est de l'Europe de nouveaux rapports de collaboration et d'estime mutuelle, fondés sur un long passé commun.

Analysant la situation sociale et politique de la péninsule au seuil de l'époque moderne, Iorga se rend compte de la fragilité de certaines structures indispensables aux transformations organiques pressantes dont avaient besoin les peuples de cette partie du monde pour pouvoir réaliser leurs aspirations. « Pour que les tendances de la Révolution française, qui sont la continuation naturelle et la mise en pratique des idées de la "philosophie" du XVIII^e siècle, eussent rencontré un écho puissant et continu en Orient européen — écrivait-il — il aurait fallu l'existence dans les pays dont il se compose de certaines classes, de certaines catégories qui n'existaient que dans une forme tout à fait primitive et incapable de développement spontané et rapide »⁶². Les milieux intellectuels étaient restreints et d'orientations diverses, car « tel représentait la philosophie matérialiste de Condillac, et tel autre l'idéalisme ». L'aristocratie, dans la mesure où elle existait — en fait, uniquement dans les Principautés roumaines — se contentait d'une imitation servile et souvent ruineuse de l'Occident, dans le seul but d'accroître son confort matériel ; soucieuse avant tout de sauvegarder ses privilèges de classe, elle était incapable de mouvements libéraux, réformateurs ; la petite bourgeoisie, constituée tardivement, agit longtemps dans des formes médiévales par les corporations qui défendaient leurs droits « en sonnant les cloches à la Métropole, l'église archiepiscopale » ; la population pauvre, mécontente de son sort, manquait des moyens d'action et de lutte « dont l'importance a été

⁶⁰ 70, p. 12 (r).

⁶¹ *Ibid.*

⁶² 240, p. 103.

bien vue dans le développement de la Révolution française »⁶³. C'est par ces sequelles d'ordre social, politique et économique que Iorga explique les événements qui suivirent la formation des Etats balkaniques modernes. Les nouveaux régimes connaissent bientôt les luttes fratricides dramatiques entre des partis politiques qui perdent de plus en plus le contact avec le peuple dont ils prétendent représenter les intérêts. A la volonté générale d'organisation et de progrès s'oppose trop souvent une vie politique empreinte de « byzantinisme décadent », marquée par des assassinats et par la primauté de l'intérêt particulier, au détriment de l'intérêt général. La remarque de Thouvenel au sujet de l'un des Etats de la péninsule — « le pays avance de tous les pas que son gouvernement fait à reculons »⁶⁴ — pourrait être généralisée. L'histoire politique moderne de ces pays avait été marquée par la lutte pour la liberté, par d'heureuses et nobles initiatives pour la création de tant de nouvelles structures, par de remarquables progrès dans tous les domaines, mais ç'avait aussi été l'époque « de tous les mécontents, les ambitieux et les aventuriers qui devaient surgir maintenant de tous côtés »⁶⁵. C'était l'affirmation d'une « diversité totale dans l'idéal, dans la conception des moyens par lesquels il peut être atteint ». Ces divergences n'étaient pas de date récente, et c'est à juste titre que Iorga écrivait : « Si le patriotisme doit contenir avant tout l'amour du sol natal, le sens de continuité avec les générations précédentes de la même nation... il signifie aussi une orientation, une accumulation d'énergie pour arriver le plus tôt possible à un but bien défini »⁶⁶.

De la faiblesse interne des nouvelles formations politiques devaient profiter les grandes puissances. Ainsi donc un Etat balkanique était pour l'historien un Etat « libre envers les Turcs, esclave sous tous les rapports — des finances et de la politique — des puissances protectrices, qui menaient une continuelle guerre d'influence, qui accroissait les troubles et la démoralisation »⁶⁷. Sortis « des efforts et des sacrifices des nations, et non pas des largesses d'un traité », ces Etats allaient se heurter maintes fois à l'Europe des grandes puissances, qui, « taillant aux ciseaux de sa diplomatie de routine, d'après les vallées et les lignes de collines, repoussant toute légitimité des tendances nationales, s'attribuait elle-même des territoires, continentaux et insulaires, destinés à empêcher, non seulement, comme par sa force matérielle et morale, comme jusqu'alors, mais par sa présence de fait, l'accomplissement de nécessités organiques profondes, de fatalités nationales irréductibles. C'était l'expropriation de tous au profit des puissances... *C'était, dans les limites de l'Europe, une*

⁶³ *Ibid.*, p. 104—106.

⁶⁴ Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, Paris, 1890, p. 270, *apud* 70, p. 257.

⁶⁵ 70, p. 264—265 (f).

⁶⁶ *Ibid.*, p. 177—178 (f).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 279 (f).

politique pareille à celle que l'on fait dans les continents destinés à se transformer en colonies de l'industrie européenne »⁶⁸.

Guidé par de telles convictions, Iorga estime que la condition première d'un libre développement des Etats du Sud-Est européen est le renforcement de leur collaboration, d'une amitié et d'une connaissance mutuelles fondées sur une œuvre non seulement politique, mais aussi scientifique et éducative.

De l'attention qu'il accorde à l'évolution des idées relatives à la « Confédération balkanique » (174—179) nous relèverons seulement l'intérêt de vieille date de l'historien pour les facteurs d'unité régionale, problème qui le préoccupe surtout au cours des années 1912—1913. Par la suite Iorga se ralliera à l'idée traditionnelle d'une « entente carpato-danubienne » et se fera le défenseur des nouvelles alliances d'après-guerre, la Petite Entente et le Pacte balkanique (180—194). Dès 1908 il avait milité pour la « dénonciation des alliances coûteuses et périlleuses avec les grandes puissances (l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, *note de l'auteur*) et le rapprochement (de la Roumanie) des Etats de la péninsule balkanique »⁶⁹.

« Mais pour adopter une ligne définitive en politique extérieure, le consentement absolu de la conscience publique est indispensable. Pour comprendre ce qu'est cette conscience publique, il est nécessaire de savoir ce qu'elle a été »⁷⁰. Les recherches consacrées à l'Europe du Sud-Est répondent, dans la conception de l'historien, à ce double objet, à la fois politique et éducatif. Beaucoup des initiatives de Iorga — la fondation de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest avec sa revue scientifique en français⁷¹, ses cours d'histoire de la péninsule à l'Université de Bucarest, les nombreuses conférences qu'il donne à l'étranger sur ce même thème ainsi qu'une bonne partie des ouvrages énumérés dans la bibliographie jointe à la présente étude — répondent au désir de l'historien de contribuer à une meilleure connaissance mutuelle et à une amitié durable entre les peuples balkaniques. « Aujourd'hui — déclarait-il en 1927 — l'interdépendance s'affirme de plus en plus ; de plus en plus on se rend compte que le principal n'est pas de se cantonner chez soi... mais de collaborer au grand mouvement solidaire de civilisation qui intéresse l'humanité entière »⁷².

Nous arrivons ainsi à la motivation complexe de la contribution de Iorga à l'histoire de l'Europe du Sud-Est, motivation propre à nous expliquer en même temps les formes variées de cette contribution.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 367 (f).

⁶⁹ *Ibid.*, p. III (r).

⁷⁰ *Ibid.*, p. IV (r).

⁷¹ 35—37 ; déjà en 1911 Iorga avait proposé de créer « un Institut d'études pour l'Europe sud-orientale ici à Bucarest, bien organisé et dirigé de façon adéquate » (*Două concepții istorice*, dans *Generalități*, p. 94).

⁷² 150, p. 23.



Nous trouverons la réponse à ces questions dans deux ouvrages assez peu répandus de l'historien, le premier en raison d'une incompréhension que Iorga lui-même déplorait, le second parce qu'il ne fut publié qu'après la mort de l'auteur sous forme de *Matériaux préliminaires*. Il s'agit de son *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité* (75) et de son *Historiologie humaine*. Les préfaces de ces deux ouvrages, complétées, dans les *Considérations générales sur les études historiques*, par un exposé de la conception de l'auteur et des méthodes employées, résument les raisons pour lesquelles notre historien s'est consacré à chacun des multiples domaines de son œuvre immense.

Ainsi, exposant en 1926 sa méthode de travail, Iorga déclarait avoir adopté pour ses recherches historiques le plan suivant : 1° *Découverte et étude des sources* : « après toutes les expériences faites dès le commencement du XIX^e siècle sur les sources considérées surtout sous le rapport philosophique et chronologique... , l'on soit parvenu à fixer les détails de l'histoire universelle, les détails jusqu'aux plus petits, jusqu'à ceux qui sont plus ou moins oiseux »⁷³. 2° *Triage de la documentation fournie par les sources* : une bonne partie de cette documentation, « une infinité de renseignements diplomatiques, militaires, politiques... nous intéressent d'une façon assez médiocre » ; par contre « il y a des points très importants sur lesquels les sources manquent complètement », à savoir ceux qui ont trait à la psychologie des masses, « à la psychologie de la majorité d'une nation ». Ici doit intervenir la contribution personnelle du chercheur, à qui il revient de : 3° *Compléter les lacunes de l'information à l'aide des éléments fournis par « la répétition des phénomènes historiques »*. En effet, remarque Iorga, « les faits se répètent. Il y a des noms qui changent, des accidents qui ne sont pas les mêmes, mais au fond, c'est le même événement, c'est la même situation. La terre elle-même, qui ne change pas, détermine des situations qui, d'un siècle à l'autre, souvent à distance de plusieurs siècles, correspondent parfaitement entre eux. Il y a dans les éléments profonds de la race des attributs qui donnent la même interprétation à des situations dont les motifs sont ressemblants... Il faudrait néanmoins reconnaître cette correspondance des situations et des manifestations historiques, des éléments, disons statiques et dynamiques, de l'histoire. Et, si ces éléments manquent pour une époque, pour un territoire, pour une nation, pour un groupe de faits, d'actions humains, il faut les trouver ailleurs, souvent à une grande distance chronologique. Mais, pour reconnaître le fait correspon-

⁷³ Pour cette citation et les suivantes, v. 75, p. V—IX (éd. française) et *Generalități*, p. 152—154 ; pour la conception et les méthodes de N. Iorga en matière d'histoire, v. M. Berza, *Știință și metodă istorică în gândirea lui Nicolae Iorga*, dans AARMS, I, III^e série, 27, 1946, p. 245—308 ; N. Bănescu, *Concepția istorică a lui Nicolae Iorga*, dans « Revista istorică », 28, 1942, p. 1—10 ; Șt. Pascu, *Concepția istorică a lui Nicolae Iorga*, dans « Acta Musei Napocensis », 2, 1965, p. 1—15 ; pour l'accueil fait à l'*Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, v. *Deux conférences en Suisse*, Berne, 1930, p. 3 et *Historiologie*, p. 4.

dant, il faut d'abord connaître plus ou moins l'histoire entière ». Aux deux facteurs qui expliquent les « répétitions » — la terre et la race — vient s'ajouter « la manifestation toujours égale de la raison humaine et des actions qui en découlent ». C'est là une première formulation de la théorie des « permanences historiques » que Iorga exposera en 1938 au Congrès international des historiens, à Zürich. 4° Mais l'historien est encore assujéti à une autre exigence : *la connaissance des réalités actuelles correspondant aux réalités passées*, autrement dit « la pratique même de la vie humaine et de la vie politique en général ». « Il y a des personnes qui croient pouvoir traiter les problèmes psychologiques les plus difficiles avant d'avoir fait elles-mêmes le premier pas dans cette vie politique, traiter des faits économiques sans avoir jamais été mêlées à un grand drame économique, traiter des faits sociaux sans s'être jamais conçues comme membres d'une classe, sans avoir jamais senti vibrer dans leur âme les aspirations de cette classe. Je crois donc que, si l'histoire doit commencer à être apprise à un certain âge, pour se risquer dans les interprétations il faut d'abord bien connaître la vie, parce que si on ne paye pas parfois de ses souffrances, si on n'achète pas par son activité ce que l'on propose comme explications pour les événements du passé, on s'expose à donner des dessins superficiels, alors qu'il s'agit de présenter tout autre chose : la réalité du passé avec ses lignes, avec ses couleurs ».

A quoi devront aboutir « ce dépouillement de sources et cette interprétation philologique, cette détermination exacte de tous les faits qui peuvent entrer dans l'histoire ? Le but doit toujours être une *synthèse* », déclare l'historien, qui nous explique ainsi la finalité de tant de ses contributions de détail, qui sont en fait de simples *matériaux* d'un adversaire de la morphologie du fait historique cultivée comme elle. *Mais le but scientifique de la recherche, la synthèse, est subordonné à un autre but plus élevé : servir la société, servir son propre peuple d'abord et, par là même, l'humanité tout entière.* « Je me permettrai de dire — déclarait Iorga — que toute ma vie je n'ai rien fait qui soit étranger à la société. J'estime que tout, la littérature aussi bien que l'art et la science, fait partie intrinsèque de notre vie humaine — enfermée dans les limites d'une nation et d'un Etat et, au-delà de la nation et de l'Etat, de la vie générale de l'humanité » ⁷⁴.

La méthode et les fins des recherches de Iorga sont illustrées par ses contributions à l'histoire de l'Europe du Sud-Est mieux que par tout autre chapitre de son œuvre d'histoire universelle. Comme on l'a dit avec raison, « Iorga n'était pas loin de souscrire à l'opinion de l'historiographie romantique, qu'à vrai dire on ne peut écrire que de l'histoire universelle » ⁷⁵. Iorga avait, en effet, affirmé que la vieille différence entre l'histoire universelle et l'histoire nationale était en train de disparaître. « La vie

⁷⁴ *Originea și dezvoltarea istoriei universale*, dans *Generalități*, p. 276.

⁷⁵ Al. Elian, *N. Iorga și istoria universală*, dans « Studii », 18, 1965, p. 1266–1267.

d'un peuple — disait-il — est continuellement mêlée aux vies d'autres peuples, étant en fonction de celles-ci et les influençant constamment»⁷⁶. Écrivant sur les Roumains, Iorga faisait donc en même temps œuvre d'historien du Sud-Est européen, de même que dans tous ses écrits d'histoire universelle ou balkanique l'on trouve des références, des analogies et des suggestions relatives au passé de son propre peuple. C'est là une constatation qui n'est pas sans péril, surtout pour les historiens roumains : pour pouvoir affirmer qu'ils ont profité de tout ce que Iorga a ajouté à la connaissance de notre passé national, il faudrait qu'ils aient étudié toute son œuvre... De là les difficultés qu'offre la classification de ses écrits d'histoire sud-est européenne, qui sont en même temps des éléments complémentaires pour l'histoire de la Roumanie, tout comme ses travaux d'histoire nationale sont de précieux auxiliaires pour l'étude du passé de la région balkanique.

Néanmoins, ce n'est pas dans la conception et les méthodes de l'homme de science, mais dans ses fins les plus hautes, dans le désir avoué de servir sa nation qu'apparaissent sous leur vrai jour le caractère et la principale motivation de son œuvre. L'histoire sud-est européenne ou universelle qu'écrivit Iorga répond à une nécessité fondamentale qui s'impose à l'historien de notre passé. La déclaration suivante est péremptoire à cet égard : « Si je suis arrivé à traiter de cette façon, d'abord l'histoire de mon pays et de ma race, ensuite l'histoire de tout l'Orient chrétien et de l'Orient musulman plus tard, et enfin l'histoire universelle, c'est grâce à la nature toute particulière de mes études concernant les Roumains... *Pour étudier l'histoire des Roumains, il faut connaître non seulement l'histoire de tous leurs voisins, mais encore l'histoire de toute la moitié orientale de l'Europe* et, comme sur cette Europe orientale se sont exercés à différentes époques tous les courants de civilisation de l'Occident, comme cet Orient a vécu à partir d'un certain moment avec des traditions, avec des idées nouvelles qui lui ont été données, à partir de certaines dates, par l'Occident, il faut étudier en même temps une large partie, tout un côté de l'histoire de l'Occident. De sorte que, pour donner un bon exposé de l'histoire de cette nation... il faut connaître en même temps l'histoire de beaucoup de nations et de beaucoup de territoires. Puis, il y a une autre chose encore : les sources concernant l'histoire des Roumains sont très restreintes ; il y a des époques entières où elles manquent presque complètement... Il a fallu donc chercher en dehors de sources directes pour donner l'exposé non discontinu de l'histoire de Roumains... Enfin, pour trouver l'interprétation nécessaire et parfois l'information elle-même, il m'a fallu recourir à cette vie populaire qui a un grand avantage... Ainsi je suis arrivé, par ces nécessités des premières études d'histoire concernant ma nation, à employer ce système et, lorsqu'on est habitué à un système peu à peu, on a le courage de l'appliquer à d'autres sujets. Je l'ai appliqué à l'histoire de Byzance,

⁷⁶ Două concepții istorice, dans *Generalități*, p. 91.

je l'ai appliqué à l'histoire de l'Empire ottoman, qu'il m'a fallu refaire, et, ensuite à l'histoire générale, en y comprenant celle de l'Occident »⁷⁷.

La tâche qu'assumait Iorga en entreprenant d'étudier tant d'aspects de l'histoire de l'Europe du Sud-Est lui fut par conséquent dictée par sa haute conception de l'histoire roumaine. Dans les institutions byzantines, dans les événements politiques de l'Empire ottoman, dans les littératures balkaniques, dans la spiritualité orthodoxe, dans l'évolution des établissements du mont Athos ou de l'Orient, dans la renaissance nationale des peuples de la péninsule, partout dans le passé de cette partie du monde il cherche l'apport du peuple roumain, des éléments de comparaison avec son histoire ou les facteurs qui avaient pu l'influencer. Hypothèses de travail des plus heureuses qui sont devenues des critères primordiaux pour tout historien de la Roumanie d'aujourd'hui, tenu d'accorder une attention constante au Sud-Est de l'Europe, notamment pour la période du Moyen Age⁷⁸.

Iorga a tenu à maintes reprises à expliquer sa conception du rôle de l'historien et comment il fallait interpréter son œuvre. De telles précisions sont de la plus grande importance, car elles permettent d'apprécier à sa juste valeur sa contribution à l'histoire du Sud-Est européen.

L'historien n'a pas qu'une tâche scientifique, mais aussi une tâche publique à remplir. Il a « le devoir de descendre dans le présent... de répandre parmi ses contemporains une plus large compréhension, formée à la grande école de toute l'expérience humaine »⁷⁹. Il y a une corrélation très étroite entre les recherches de Iorga et les événements mêmes des années où il fait connaître les résultats de ses travaux; nombre de ses écrits répondent à des besoins, à des intérêts déterminés de l'opinion publique à l'époque de la parution des ouvrages respectifs. C'est d'ailleurs le critère qui nous permet de distinguer entre son œuvre scientifique, son œuvre éducative et son action politique. Dans l'analyse de son œuvre, il est nécessaire de dissocier ces trois plans, et l'on ne saurait assez s'étonner de ce que certains jeunes critiques ne voient pas ce qu'il convient de mettre au nombre de ses contributions majeures et ce qui appartient à son activité politique, deux chapitres distincts mais qui vont nécessairement de pair dans le programme d'un savant qui jugeait de son devoir à la fois de chercher la vérité et de la répandre dans la société.

Faisant la distinction entre ces deux activités, Iorga déclarait « qu'entre l'une et l'autre il n'y avait aucune différence de principe et de tendances »⁸⁰. La différence réside uniquement dans les formes de commu-

⁷⁷ 75, p. IX—X; *Generalități*, p. 154—155.

⁷⁸ Cf. M. Berza, *Nicolae Iorga istoric al evului mediu*, Bucarest, 1943, 57 p. (aussi dans « Revue historique du Sud-Est européen » 20, 1943, p. 5—30); Gh. Brătianu, *Nicolae Iorga istoric al românilor*, Bucarest, 1943, 38 p.; A. Oțetea, *Nicolae Iorga istoric al românilor*, dans « Studii », 18, 1965, p. 1069—1082; Șt. Pascu, *Nicolae Iorga istoric al evului mediu românesc*, *ibid.*, p. 1241—1259.

⁷⁹ Două concepții istorice, dans *Generalități*, p. 96.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 98.

nication. Ses écrits s'adressaient à quatre groupes de lecteurs : les milieux scientifiques de Roumanie ; les milieux scientifiques de l'étranger ; le grand public de Roumanie et le grand public de l'étranger. A chacun de ces groupes correspondait une catégorie déterminée de publications : au premier, les revues scientifiques roumaines, dont bon nombre avaient été fondées par Iorga et paraissaient sous sa direction ; pour les milieux scientifiques d'autres pays, il reprenait les mêmes sujets dans les revues spécialisées de l'étranger ou donnait une traduction des études d'abord publiées en roumain, cela surtout après la création de revues d'histoire en langues étrangères⁸¹. Les ouvrages d'intérêt général étaient également écrits ou traduits dans les langues universellement connues. Au grand public il s'adressait par des revues de culture générale ou littéraire et par la presse. La diversité de ces formes de communication explique la fréquence des *séries parallèles* et des *répétitions* dans la *bibliographie des œuvres de l'historien*.

Iorga n'avait pas coutume de réserver ses découvertes pour une élaboration ultérieure, considérant comme son devoir de les introduire sur-le-champ dans la masse de l'information historique et de les soumettre à la discussion d'autres chercheurs, au risque d'avoir à les corriger après coup ou de leur voir apporter des corrections par d'autres. Sa hâte à communiquer un fait scientifique ou culturel ignoré l'amène fréquemment à user des moyens de publication qu'il a sous la main. Son journal « Neamul românesc » contient souvent des articles qui relèvent de la science. L'ampleur croissante de la documentation, des vues nouvelles ou des considérations dictées par la vie publique roumaine ou internationale, expliquent les différentes rééditions de certains de ses ouvrages. Iorga a toujours été particulièrement sensible à l'accueil fait à ses idées et n'hésitait pas à les répéter dans des milieux et à des moments différents lorsqu'il jugeait qu'elles restaient d'actualité. Chacun de ses grands ouvrages a son histoire propre et comporte de courtes notes relatives à ses premières découvertes documentaires et à leur enrichissement progressif, de brèves allusions en d'autres études, des formes embryonnaires, une communication ou une conférence de synthèse devenue chapitre d'un livre, voire un ouvrage à part, une édition en langue étrangère, une nouvelle édition « revue et augmentée » parue parfois sous un titre différent, actualisée en rapport avec le sentiment des milieux scientifiques ou de l'opinion publique à la date de la réédition.

Ces procédés, qui répondent, comme on l'a vu, à des fins précises de l'auteur, ont pu déconcerter certains chercheurs. L'un des reproches qu'on lui faisait est que, tel Origène, « il se sentait assez sûr de lui pour permettre aux sténographes de noter directement ses exposés, sans les

⁸¹ « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale » (1914 ; continué avec le titre changé depuis 1924 : « Revue historique du Sud-Est européen ») ; « Académie roumaine. Bulletin de la Section historique » (1912).

écrire lui-même »⁸². Etant donné que la plupart des ouvrages de Iorga furent imprimés dans des entreprises dirigées par lui et sous sa surveillance personnelle, ce reproche ne nous paraît pas fondé. Nous dirons plutôt, avec l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Iorga, que, tout comme sa conception de l'histoire, ses écrits représentent « une élaboration d'un intérêt exceptionnel extrêmement personnelle, que ne sauraient adopter ceux qui ignorent qu'Ulysse était seul capable de manier son arc »⁸³. Quant au lecteur déçu de ce que les ouvrages du grand historien se prêtent malaisément à la documentation courante, nous le renvoyons à la déclaration de Iorga lui-même, disant qu'il écrivait « pour ceux qui, au lieu de chercher tel détail en tel endroit précis où ils s'imaginent devoir le trouver, prennent la peine de lire un livre et non pas de le consulter et qui, en outre, veulent bien le juger selon l'idée dominante de l'auteur »⁸⁴.

Une dernière remarque enfin sur le *style* de l'historien. Il l'a défini lui-même dans son dernier ouvrage, s'attachant à justifier la *forme littéraire* en matière d'histoire. « C'est la coutume des chercheurs de détails et des esprits secs, dont la prétendue objectivité n'est que l'impuissance d'être subjectifs, de qualifier de dilettantisme tout ce qui se présente sous un autre vêtement que celui de simples formules de transmission. Depuis Ranke et Michelet... les plus grandes œuvres d'histoire ont en elles à la fois la poésie du sentiment et la poésie du style. Cette façon de présenter les résultats de la recherche répond d'ailleurs à une nécessité. Les „vérités“ historiques sont affaire de *discernement* et non pas uniquement de constatation et de reproduction. Les saisir exige tout ce que la connaissance approfondie de la langue, tout ce que la fantaisie créatrice de définitions peut trouver de plus fin et de plus subtil. Parler des hommes et des choses du passé en usant du vocabulaire courant, c'est se tromper du tout au tout. J'aurais voulu avoir, quant à moi, davantage de talent „poétique“ pour être plus près de la vérité »⁸⁵.

Après cet aveu, tout ce qu'a écrit Iorga sur l'Europe du Sud-Est, en d'autres termes tout ce qui figure dans la *Bibliographie* ci-jointe devra être lu avec une égale attention. Connaissant ses vues, ses intentions et son style, il est difficile de décider, à en juger uniquement d'après la forme de communication dont il use, ce qui est essentiel et ce qui est secondaire dans l'œuvre du grand historien. Cette œuvre est un trésor riche en surprises, en particulier pour l'Europe du Sud-Est où, suivant à la fois le passé de son peuple et le destin d'une civilisation vénérable — la civilisation byzantine — Iorga a cru pouvoir situer « ce phénomène, qui est un des plus attachants de l'histoire »⁸⁶.

⁸² Henri Grégoire, *Les persécutions dans l'Empire romain*, dans « Académie royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Mémoires » 46, 1951, p. 14.

⁸³ Al. Elian, *op. cit.*, p. 1271.

⁸⁴ *Istoriologie*, p. 4.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁶ 132, p. 6

L'EUROPE DU SUD-EST DANS L'ŒUVRE DE NICOLAE IORGA

BIBLIOGRAPHIE PROVISOIRE

Provisoire, en raison du stade encore imparfait de l'œuvre d'identification et de classification des écrits de Nicolae Iorga, la bibliographie que nous donnons en complément à notre étude, se propose :

- d'aider les chercheurs dont les travaux portent sur l'Europe du Sud-Est à connaître les idées et les ouvrages de Iorga touchant cette région, ses peuples et ses civilisations ;
- de signaler, en particulier aux étudiants des différents pays de l'Europe du Sud-Est, l'apport de Nicolae Iorga à l'historiographie de leurs nations, apport qui est souvent celui d'un pionnier et que l'on ignore en partie ;
- d'inciter, par ses lacunes mêmes, les milieux intéressés à dresser une bibliographie complète des ouvrages de l'historien consacrés à l'Europe du Sud-Est ;
- de fournir au lecteur un système de référence commode.

Selon une estimation sujette à révision, la bibliographie comprend environ 70% des ouvrages de Iorga sur l'Europe du Sud-Est, sans compter ceux qui traitent de l'histoire, de la culture ou de la vie politique roumaines. Ces derniers ouvrages intéressent dans une mesure égale tous ceux qui étudient l'Europe du Sud-Est dans ses rapports avec le peuple roumain, comme il apparaît des écrits de cet ordre que nous avons jugé utile d'inclure dans cette bibliographie.

Dans les conditions dans lesquelles nous avons rédigé notre étude et son annexe — à Genève, en avril-mai 1971 — ne disposant que de la littérature incomplète que possédaient les bibliothèques locales, nos lacunes sont explicables. Nous avons cherché à les combler à l'aide des si utiles SBI et TBI (v. la *liste des abréviations*), sans avoir pour autant la certitude d'avoir complètement réussi.

On pourrait s'étonner de voir figurer dans notre bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire de la Roumanie, notamment ceux qui ont trait à l'époque phanariote. Nous avons classé ces ouvrages dans la division relative à la Grèce, et cela pour la bonne raison que, par leur origine tout comme par bon nombre de leurs initiatives et de leurs créations, les souverains phanariotes des Principautés roumaines intéressent en grande mesure l'historiographie grecque (ce qui explique qu'ils aient été

si souvent évoqués au cours du récent colloque sur les Phanariotes, tenu en 1970 à Thessalonique). Une histoire complète de ces promoteurs des aspirations de la nation grecque aux XVII^e—XIX^e siècles ne saurait passer sous silence l'œuvre qu'ils ont accomplie dans les Principautés roumaines.

Les dimensions relativement restreintes de cette bibliographie ne permettaient pas d'adopter un plus grand nombre de subdivisions, qui en auraient en outre rendu la consultation fastidieuse. En conséquence, dans le cadre des ouvrages relatifs à toute l'Europe du Sud-Est, nous avons groupé ensemble ceux qui traitent des relations de cette région avec les divers Etats européens. De même, les ouvrages consacrés à un pays déterminé, par conséquent les ouvrages d'histoire politique, littéraire, artistique, etc., ont été groupés ensemble. Les mêmes raisons expliquent qu'à côté des récits des voyageurs étrangers en Orient, nous ayons fait place à ceux des voyageurs orientaux en Occident.

Dans le cadre de chaque subdivision nous avons adopté l'ordre chronologique de la parution des ouvrages, lequel nous révèle l'intérêt constant de Iorga pour chaque aspect de l'Europe du Sud-Est, et l'évolution de ses préoccupations dans ce domaine.

L'étroite corrélation d'entre l'œuvre scientifique de Iorga et ses activités publiques — d'homme politique ou d'animateur de la culture — nous ont déterminé à laisser de côté certains de ses écrits trop fortement marqués par des contingences fâcheuses. C'est en ce sens qu'il convient d'interpréter de telles omissions volontaires de notre bibliographie.

Pour simplifier, nous avons recouru aux abréviations dont nous indiquons ci-dessous le sens; les bibliographies omettent généralement les mentions du *numéro* et de la *page* pour les textes publiés dans des périodiques. Dans la nôtre les chiffres renvoient à la *page* dans le cas des revues à pagination continue, et au *numéro* lorsqu'il s'agit de journaux tels que « Neamul Românesc » (NR), « Universul », « Patria », etc., sauf dans des cas spéciaux. Le lecteur avisé retrouvera sans peine dans le périodique respectif le texte auquel renvoie la bibliographie.



LISTE DE ABRÉVIATIONS

AARMSI	Analele Academiei Române. II ^e série. Memoriile Secțiunii istorice, 9 (1886—1887)—39 (1915—1919).
AARMSL	Analele Academiei Române. II ^e série. Memoriile Secțiunii literare, 12 (1889—1890) — 40 (1919—1920).
ARBSH	Académie roumaine. Bulletin de la Section historique, 1 (1912—1913) — 22 (1941).
ARMSI	Academia Română. Memoriile Secțiunii istorice. III ^e série, 1 (1922—1923) — 23 (1940—1941).

BCIR	Buletinul Comisiunii istorice a României, 1 (1915)—16 (1938).
BCMI	Buletinul Comisiunii monumentelor istorice, 1 (1908)—34 (1941).
BIEESO	Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale, 1 (1914)—10 (1923).
CCL	Cuget clar, 1 (1928)—9 (1936).
CLC	Calendarul Ligii culturale, 1 (1908)—5 (1912); 1920—1934.
CLNR	Calendarul Neamul românesc, 1 (1909)—4 (1913); 1917—1918.
CNR	Cultura neamului românesc (Imprimerie).
DD	Drum drept, 1 (1913)—2 (1914); 1915—1919.
DR	Datina românească (Imprimerie).
FD	Floarea darurilor, 1 (1907).
ISESO	Institutul pentru studiul Europei sud-orientale.
NR	Neamul românesc, 1906—1940 (Journal; imprimerie).
NRL	Neamul românesc literar, 1908—1912, 1925—1926.
NRP	Neamul românesc pentru popor, 1910—1933.
R	réédition (intégrale, partielle ou traduction).
RHSEE	Revue historique du Sud-Est européen, 1 (1924)—18 (1941).
RI	Revista istorică, 1 (1915)—28 (1942).
Săm.	Sămănătorul, 1 (1901—1902)—5 (1906).
SBI	Aurelian Sacerdoțeanu, <i>Opera lui Nicolae Iorga (1934—1941)</i> , « Revista Arhivelor », 41 (1940—1941), 410—437.
TBI	Barbu Theodorescu, <i>Bibliografia istorică și literară a lui N. Iorga. 1890—1934</i> . Bucarest, Cartea românească, 1935. XXIV + 381 p. (n ^o 1—5614); du même, <i>Bibliografia politică, socială și economică a lui N. Iorga. 1890—1934</i> . Bucarest, Cartea Românească, 1937. VII + 370 p. (n ^{os} 5615—13682).
VM	Vălenii de Munte.

S O M M A I R E

Sources

Documents	164
Notes de voyage	166
Études sud-est européennes : centres et chercheurs.	168
Les peuples et leur histoire	
La romanité orientale	170
Les Aroumains	171
Les Slaves du Sud	172
Byzance après Byzance	173
L'époque moderne	173
Les conflits balkaniques	175
La Confédération balkanique	176
La Petite Entente et le Pacte balkanique	176

Le commerce	177
Les institutions:	
Les établissements religieux et le rôle des Roumains dans leur développement	178
La culture sud-est européenne (folklore, littérature, arts)	
Travaux spéciaux sur l'histoire et la culture des pays du Sud- Est européen et études d'histoire roumaine intéressant ces pays	
L'Albanie	181
La Bulgarie	181
La Grèce	182
Les Phanariotes	185
L'époque moderne	188
La Yougoslavie	190
La Turquie	193
Les voisins	
Les Arméniens	196
Chypre	197
Venise	198
Le Proche Orient	199



1. Ce este Sud-estul european. Bucarest, DR, 1940. 14 p.

SOURCES

Documents

2. Acte și fragmente cu privire la istoria Românilor. Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains. Vol. I—III. Bucarest, Imprimeria Statului, 1895—1897. 2 pl. + 400 p. + LXI + 1 f. (I); 2 pl. + 740 p. + XCI p. + 1 f. (II); 2 pl. + 107 p. + V p. (III).
(2253 documents des années 1367—1839)

3. Hurmuzaki (Eudoxiu de), Documente privitoare la istoria Românilor. Vol. X. Rapoarte consulare prusiene din Iași și București, 1763—1844. Documente 706 din Arhivele regale din Berlin, din colecțiunile Academiei Române și altele, culese și adnotate de N. Iorga. Bucarest, 1897. 1 pl. + CXXX + 694 p.

Vol. XI. Acte din secolul al XVI-lea relative mai ales la domnia și viața lui Petru Șchiopul și a familiei sale. Documente 958 adunate, adnotate și publicate de N. Iorga. Bucarest, 1900. 1 pl. + CLIV + 909 p.

(Années 1517—1612)

Vol. XII. Acte relative la războaiele și cuceririle lui Mihai-vodă Viteazul. Documente 1872 adnotate și publicate de N. Iorga. Bucarest, 1903. 5 pl. + LXXXIX + 1281 + XXXIX p.

(Années 1594–1602)

Vol. XIV. Documente grecești privitoare la istoria Românilor publicate după originale, copiile Academiei Române și tipărituri de N. Iorga. Partea I : 1320–1716. Bucarest, 1915. XLV + 766 p. ; Partea a II-a : 1716–1777. Bucarest, 1917. XXVII + p. 769–1288 ; Partea a III-a : c. 1560–c. 1820. Bucarest, 1936. LXIII + 588 p.

Vol. XV (Acte și scrisori din arhivele orașelor ardelenene – Bistrița, Brașov, Sibiu). Partea I : 1385–1600. Bucarest, 1911. LXXVIII + 778 p. ; Partea a II-a : 1601–1825. Bucarest, 1913. CXIII + p. 779–1943.

(5102 doc.)

4. Studii și documente privitoare la istoria românilor. Vol. I–XXXI. Bucarest, 1901–1916.

(Les volumes de documents de la collection contiennent de nombreuses sources concernant l'histoire générale ou régionale de l'Europe du Sud-Est. Voir spécialement :)

Vol. VI. Cărți domnești, zapise și răvașe. Bucarest, 1906. XI + 661 p.

(Contient aussi : *Condica de porunci, corespondențe judecătorești și cheltuieli a lui Constantin Mavrocordat ca domn al Moldovei, 1741–1742*)

Vol. XII–XIII. Scrisori și inscripții maramureșene. I. Scrisori din Arhiva grecilor Sibiului, din Arhiva Protopopiei neunite a Făgărașului și din alte locuri. Bucarest, 1906. LXVII + 303 p.

Vol. XVI. Chemarea lui Constantin-vodă Mavrocordat către olteni, etc. Bucarest, 1909. IX + 453 p.

Vol. XIX. Documente felurite... *Condica de menziluri a lui Scarlat-vodă Callimachi*. Bucarest, 1910. 130 p.

Vol. XX. Scrisori ale lui Gașpar-vodă Grațiani și despre dînsul înainte de domnie. Scrisori și rapoarte privitoare la războiul turco-german din 1683–1699. Acte polone privitoare la războiul cu turcii din 1620–1, etc. Bucarest, 1911. 540 p. Vol. XXI. Documente interne. *Miscellanea*. Bucarest, 1911. 613 [–615] p.

(Contient aussi : *Scrisori private ale familiei Callimachi și Cananău ; O hotărîre a mitropolitului Nichifor Grecul, etc.*)

Les volumes XXVI–XXVIII et XXXI comprennent de vastes monographies de l'histoire sud-est européenne (v. *infra*, n° 70, 135–136, 433).

5. Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle. T. I–III. Paris, Ernest Leroux, 1899–1902. 581 p. (I) ; IX + 597 [–599] p. (II) ; 394 p. (III) ; IV^e–VI^e séries. Bucarest, 1915–1916. VI + 379 p. (IV) ; 349 [–351] p. (V) ; 217 [–219] p. (VI). (Academia Română. Publicațiunile Fondului Alina Știrbey, IX).

6. Correspondance diplomatique roumaine sous le roi Charles I^{er} (1866—1880), publiée sous les auspices du ministère des Affaires étrangères de Roumanie. Paris, J. Gamber, 1923. XXIX + 351 p.

RÉCITS DE VOYAGEURS

7. Un călător englez în țările românești înainte de Eterie. « Arhiva Societății științifice și literare » 7, 1896, 10—36.
(William Macmichael, 1817)
8. Călători, ambasadori și misionari în țările noastre și asupra țărilor noastre. « Buletinul Societății geografice regale române » 17, 1898, II, 51—129 (éd. séparée, Bucarest, 1899. 81 p.).
(Tommaso Alberti, 1612; Giambattista Donado; Pietro Businello, 1768, etc.)
9. Străini oaspeți ai Principatelor în secolul al XVIII-lea. « Literatura și arta română » 5, 1900, 25—42.
(Entre autres : Rhigas Velestinlis)
10. Un călător italian în Turcia și Moldova în timpul războiului cu Polonia, AARMSI 33, 1910—1911, 35—60.
(Cornelio Magni de Parme, seconde moitié du XVII^{es}.)
11. Medici străini la noi, RI 3, 1917, 24.
12. Istoria românilor prin călători. Lecții făcute la Școala de Răsboiu. Vol. I—III. Bucarest, CNR, 1920—1922, 285[—287] p. (I); 251 p. (II); 87 p. (III).
R : Ed. 2-a, adăugită. Vol. I—IV. Bucarest, Casa școalelor, 1928—1929.
13. Români în străinătate și străinii în țările românești, în : *Istoria românilor în chipuri și icoane*, Craiova, Ramuri, 1921, p. 86—98.
14. Un evreu turcesc despre țările noastre în secolul al XVIII-lea. RI 12, 1926, 297—307; 13, 1927, 61—66, 120—129; 17, 1931, 119—132.
15. Les voyageurs orientaux en France. RHSEE 4, 1927, 1—25, 73—108, 161—203.
(Voyageurs grecs, roumains, turcs)
R : Paris, DR, 1927, 105[—107] p.;
Călători orientali în Franța, NR 1927, 4.
16. Les voyageurs français dans l'Orient européen. « Revue des cours et conférences » 30, 1926—1927.
R : Paris, J. Gamber et Boivin, 1928. 128 p.
17. Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient européen, pour faire suite aux « Voyageurs français dans l'Orient européen ». RHSEE 5, 1928, 288—354.
R : Paris, J. Gamber, 1928. 87 p.
18. Autres voyageurs occidentaux en Orient, RHSEE 6, 1929, 168—169.
19. Aventuriers orientaux en France au XVI^e siècle. ARBSH 17, 1930, 1—22.

20. Nouveaux voyages dans le Sud-Est européen. RHSEE 9, 1932, 130—133.
21. Quelques voyages en Orient. RHSEE 9, 1932, 310.
22. Quelques voyageurs occidentaux en Orient. RHSEE 9, 1932, 62—82.
23. Un tailleur westphalien en Orient (1829—1840). RHSEE 9, 1932, 372—379.
(P. D. Holthaus)
24. Encore un voyageur en Turquie au XVI^e siècle : Dernschwam. RHSEE 10, 1933, 144—155.
25. Trois voyageurs en Orient de 1841 à 1921. RHSEE 11, 1934, 103—127.
26. Români în străinătate de-a lungul timpurilor. Lectii la Școala superioară de Răsboiu. VM, DR, 1935. 1 f. + 169—171 p.
27. Cîteva lămuriri nouă cu privire la istoria românilor. AARMSI 37, 1914—1915, p. 459—473.
28. L'enquête d'un voyageur anglais à Constantinople sur l'Union des Principautés. RHSEE 15, 1938, 126—136.
(Nassau W. Senior et son *Journal de voyage en Turquie et en Grèce*)
R : V. n^o 34.
29. Encore un voyageur en Orient. RHSEE 16, 1939, 106—108.
(Le fils de Albert Spitaels et son *Journal de voyage de Bruxelles à Constantinople de 1839*)
30. Un voyageur anglais à Constantinople pendant la guerre de Crimée. RHSEE 16, 1939, 305—310.
(Earl of Carlisle, *Diary in Turkish and Greek Waters*, London, 1854)
31. Encore un voyageur allemand en Orient. RHSEE 17, 1940, 204—208.
(Fr. Wernick, *Städtenbilder — Constantinopel, Athen, Sanktpeterburg, Moskau, Warschau*, Leipzig, 1874)
32. « Le voyageur français » al abatelui Joseph Delaporte în traducere moldovenească (1785). Texte publié avec traduction et notes. Bucarest, Monitorul oficial, 1940. 195 p.
(Description de l'Europe du Sud-Est par un voyageur « à la plume »)
33. Un voyageur français en Orient (1869). RHSEE 17, 1940, 201—204.
(A. Wolff, *Voyage d'un parisien à travers le monde*, Paris, 1884)
34. O anchetă la Constantinopol despre Unirea Principatelor, în : N. Iorga, *Conferințe și prelegeri*, vol. I, Bucarest, 1943, p. 15—28. Pour d'autres voyageurs, v. TBI, 402—430, 530, 574, 579, 584, 724, 757, 956, 976, 1056, 1074, 1251, 1262, 1332 et SBI, *passim*.

ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES : CENTRES ET CHERCHEURS

35. O lămurire cu privire la Institutul pentru studiul Europei sud-ostice. « Universul », 1912, 194.
36. Institutul de studii sud-ost europene. NR, 1913, p. 1140—1141.
(Signé : N. Iorga, G. M. Murgoci și V. Pârvan)
37. Inaugurarea Institutului de studii sud-ost europene. Cuvîntare. NR, 1914, 6.
R : *Inauguration de l'Institut. Discours...* (24 janvier n.st.). BIEESO 1, 1915, 42—46.
38. Unde se cuprinde istoria neștiută a românilor din Sud. NR, 1929, 1.
(Casa romena de Venise)
39. Casa noastră de la Veneția. NR, 1930, 85.
40. Cuvîntare la inaugurarea Casei românești de la Veneția. « Boabe de grîu », 1, 1930, 422—424.
41. Constituirea Institutului român de bizantinologie. NR, 1934, 217.



42. Karl Krumbacher. NR, 1909, p. 2420.
43. Profesorul Agura. NRL, IV, 1911, 667—669.
44. La înmormîntarea profesorului Constantin Erbiceanu. DD 1, 1913, 65—67.
45. C. Sathas. BIEESO 1, 1914, 123—124.
46. Spiridon Lambros. NR, 1916, 67.
47. Frédéric Macler. NR, 1917, 71.
48. Un mare învățat : C. J. Jireček. NR, 1918, 29.
49. C. J. Jireček. BIEESO 5—6, 1918—1919, 1—3.
50. Ioan Bogdan. RI 5, 1919, 101—103.
R : NR 1919, 115.
51. Spiridon Lambros. NR, 1919, 193.
52. Emile Picot. BIEESO 6, 1919, 3—4.
53. Emile Picot. RI 5, 1919, 61—64.
54. Un prieten străin pe care l-am pierdut. NR, 1919, 84.
(Emile Picot)
55. Un prieten dispărut : Vatroslav Jagić. « Ramuri » 17, 1923, 417—418.
56. Vatroslav Jagić. NR, 1923, 243.
57. Ioan Bogdan. BCIR, X, 1924, I—VII.
58. Gh. M. Murgoci. NR, 1925, 64.
59. În memoria lui G. Murgoci. NR, 1925, 110.
60. Gheorghe Murgoci. « Universul literar », 1925, n° 21, p. 2.
61. Vasile Pârvan. NR, 1927, 73.
62. Vasile Pârvan. RI 13, 1927, 200.

63. Vasile Pârvan. RHSEE 4, 1927, 159—160.
64. Vasile Pârvan. « Societatea de mîine » 4, 1927, 354.
65. Vasile Pârvan. « Echos d'Orient », 1929, 304.
66. [Wilhelm] Meyer-Lübke. NR, 1930, 113.
67. Ramiro Ortiz. NR, 1930, 117.
68. Un prieten care se duce : profesorul Ortiz. NR, 1933, 189.

LES PEUPLES ET LEUR HISTOIRE

69. Vecinii noştri. VM, NR, 1908. 14 p.
70. Istoria popoarelor balcanice în epoca modernă. Lectii ținute la Universitatea din Bucureşti. VM, NR, 1913. IV + 413 p. (Studii și documente privitoare la istoria românilor, XXVII).
R : *Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne*. Bucarest, C. Sfetea, 1914. 496 p. ; *Histoire des Etats balkaniques jusqu'à 1924*. Paris, J. Gamber, 1925. 575 p.
71. Ce înseamnă popoare balcanice. NR, 1916, 4.
(Conférence à l'Athénée roumain, 13 décembre 1915)
R : VM, NR, 1916. 48 p.
72. Formes byzantines et réalités balkaniques. Leçons faites à la Sorbonne. Bucarest—Paris, H. Champion, 1922. 191 p.
(I. Origine et sens de la vie byzantine ; II. Les Slaves, les Bulgares ; III. Le Tzarat bulgare : son sens, son droit, ses bornes ; IV. Restauration byzantine, installation russe et offensive magyare. Tentatives de « Bulgaries » en Macédoine. « Esclavonies » diocléennes et rasciennes ; V. Influences latines en Orient. Pousée normande, royauté serbe et Empire « vlaque » ; VI. Les Paléologues et l'infiltration latine)
73. Influences étrangères sur la nation roumaine. Leçons faites à la Sorbonne. Paris, J. Gamber, 1923. 91[—93] p. (Etudes roumaines, I).
(Du sommaire : Slaves et Roumains ; Tzarats slaves et tradition impériale des Roumains ; Les Roumains et l'impérialisme balkanique)
74. Cinq conférences sur le Sud-Est de l'Europe. Paix roumaine, Idées politiques du Sud-Est européen, Art populaire roumain. Bucarest, P. Suru-Paris, Gamber éd., 1924. 87[—91] p.
75. Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité. Vol. I—IV, Paris, J. Gamber, 1926—1928.
(Des pages qu'on lui a consacrées se dégage une image de l'Europe du Sud-Est intégrée dans l'histoire universelle. La période qui nous intéresse est analysée dans le vol. II, chap. XX [pénétration des Turcs en Europe], vol. III et IV [fin de la première guerre mondiale])

76. Wavrin (Jean de), *La campagne des croisés sur le Danube (1445)*.
Nouv. éd. Paris, DR, 1927. 92 p.
(Extrait des *Anciennes chroniques d'Angleterre*)
R : *Cronica lui Wavrin și românii*. BCIR, 6, 1927,
57—148.
77. Probleme de istorie universală și românească. CCL, 1929, 370—427.
(Du sommaire : Problema evului mediu, a relațiilor
dintre Răsărit și Apus. Problema turcească).
R : VM, Fundația culturală Cuvintul, 1929. 71 p.
78. *My american lectures*. Collected and arranged by Norman L. Foster.
Bucarest, Imprimeriile naționale, 1932. 191[—194] p. + 16 pl.
(French influence in S. E. Europe. Is Roumania
a Balkan state? Democracy in S. E. Europe. French
and other literature in S. E. Europe. Catholic orga-
nization and propagand in S. E. Europe. Present-day
problems of S. E. Europe).
79. Comunitatea popoarelor din sud-estul european. NR, 1934, 54.
80. *Eléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen*.
Conférence donnée à l'Institut d'études sur le Sud-Est européen.
RHSEE 12, 1935, 107—135.
81. Les Balkans et l'Empire byzantin. « *Revue internationale des études
balkaniques* » 2, 1936, 398—406.
82. *La France dans le Sud-Est de l'Europe*. Conférences en Sorbonne.
RHSEE 13, 1936, 21—68, 105—172.
R : Paris, 1936. 1 f. + 119 p.
83. Un mare gânditor italian despre luptele din sud-estul Europei :
Giambattista Vico. ARMSI 19, 1937—1938, 331—344.
84. Bazele populare ale oricărei mișcări din Balcani. Conferință. Buca-
rest, 1939. 35 p.

LA ROMANITÉ ORIENTALE

85. Două tradiții istorice în Balcani : a Italiei și a românilor. AARMSI,
35, 1912—1913, 413—428.
R : *Deux traditions historiques dans les Balkans :
celle de l'Italie et celle des Roumains*. ARBSH 1,
1912—1913, 155—174.
86. Temeiuri romanice în Balcani. NR, 1918, 203.
87. Latinii și semi-latinii din Balcani. Ideea statului albano-româneșc.
NR, 1919, 42.
(Du volume *Brève histoire de l'Albanie et du peuple
albanais*, Bucarest, 1919)
88. Latinitatea în Balcani și românii din Macedonia. NR, 1921, 96—121.
89. *Les Latins d'Orient*. Paris, Dubois et Bauer, 1921. 51 p.
(Conférence au Collège de France, janvier 1921)

90. As vias do penetração da latinidade no Sueste do Europa e em especial na Romania. Lisboa, Celestino da Luz, 1928. 12 p.
(Conférence à la Société de géographie de Lisbonne)
91. Espagnes et Roumanies. RHSEE 5, 1928, 357—359.
92. La place des Roumains dans l'histoire universelle. Vol. I—III. Bucarest, DR, 1935.
93. Istoria românilor. Vol. I₁₋₂—X. Bucarest, 1936—1939. 11 vol.
R : *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*.
Vol. I₁₋₂—X. Bucarest, Imprimeria națională, 1937—1945.
94. Les Roumains et l'idée de croisade au commencement du XVII^e siècle. RHSEE 16, 1939, 114.
95. Orizzonte italiano. Tradizioni nel Sud-Est europeo e missione latina. Bucarest, DR, 1940. 53[—55] p. (Istituto per lo studio dell'Europa sud-orientale).
V. autres études d'histoire roumaine dans ses relations avec l'Europe du Sud-Est dans TBI, 12310—12700 et SBI, *passim*.

LES AROUMAINS

96. Un idealist : Apostol Mărgărit. Săm. 1, 1903, 659—661.
97. Scriitori macedoneni. Săm. 3, 1904, 353—356.
98. Încă un scriitor al aromânilor. FD 1, 1907, II, 65—67.
(Marchide Pullio)
99. Un călător român între aromânii Albaniei : D. C. Burileanu. FD 1, 1907, II, 337—339.
100. Cîntecele românilor din Serbia după o culegere nouă. « Ilustrația națională », 1913, martie, 2—3.
R : Bucarest, Carol Göbl, 1914. 17 p.
101. O culegere de nuvele macedonene. DD 2, 1914, 129—131.
(Marcu Beza, *Pe drumuri. Din viața oamenilor*).
102. Două contribuții la istoria bisericească a românilor. AARMSI 38, 1915—1916, 461—485.
(Un aromân mitropolit de Atena și concurent la Patriarhia de Constantinopol).
R : *Deux contributions à l'histoire ecclésiastique des Roumains*. ARBSH 3—4, 1916, 357—369.
103. Un patron macedonean și prenumeranți români. RI 4, 1918, 6—8.
104. Istoria românilor din Peninsula Balcanică (Albania, Macedonia, Epir, Thessalia etc.). Bucarest, CNR, 1919. 75 p. + 1 h.
R : *Histoire des Roumains de la péninsule des Balkans (Albanie, Macédoine, Epire, Thessalie, etc.)*. Bucarest, CNR, 1919. III + 64[—69] p. + 1 c. + 1 tab. (Publications de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale)

105. Români din Bosnia. RI 5, 1919, 138.
106. Despre români din Macedonia. RI 6, 1920, 119.
107. Marchide Puliù. RI 6, 1920, 66—67.
108. Macedoneni patroni de cărți. RI 7, 1921, 158.
109. Un « român » macedonean. « Gazeta Transilvaniei » 84, 1921, 78.
(M. Beza).
110. Nota « macedoneană » a d-lui N. Bațaria. « Ramuri » 16, 1922, 273—274.
111. Români balcanici. RI 11, 1925, 244—246.
112. Români balcanici. RI 12, 1926, 41—42.
113. Bălcescu și români din Pind. « Revista nouă », 1927, 278.
114. Momente istorice. ARMSI 7, 1927, 103—130.
(Du sommaire : Un memoriu al lui Pouqueville despre români din Balcani)
115. Un moscopolean patriarh de Ohrida și donația lui Gheorghe Castriotul. RI 18, 1932, 314—315.
116. Iarăși Moscopole. RI 18, 1932, 350—353.
117. O contribuție la istoria literară a aromânilor. RI 18, 1932, 132—133.
118. La « Macédoine » dace. RHSEE 10, 1933, 340—342.
119. La români din Balcani. RI 19, 1933, 18.
120. Știri nouă despre români din Peninsula Balcanică. NR, 1933, 33.
121. Un aromân dascăl al Academiei din Constantinopol. RI 21, 1935, 29.
122. Un mare negustor macedonean din secolul al XVII-lea. RI 23, 1937, 209—210.
123. O eresie. RI 25, 1939, 289—292.
(A. D. Keramopoulos, *Ce sint cuțovlahii*. Atena, 1939)
- V. aussi TBI, 9898—9923.

LES SLAVES DU SUD

124. Sirbi, bulgari și români în Peninsula Balcanică în evul mediu. AARMSI 38, 1915—1916, 107—126.
R : NR 1915, 42; *Serbes, Bulgares et Roumains dans la péninsule balkanique au moyen âge*. ARBSH 3—4, 1916, 207—229.
125. Români și slavi. RI 6, 1920, 260.
126. Români și slavi. Români și unguri. Două conferințe ale Institutului pentru studiul Europei sud-orientale. Bucarest, ISESO, 1922. 56 p.
R : *Istoria legăturilor dintre slavi și români*. NR, 1922, 55—60.
127. Epoque et caractère de l'établissement des Slaves dans la péninsule des Balkans. RHSEE, 7, 1930, 1—17.
(Conférence donnée à l'Ecole des langues orientales vivantes de Paris).

BYZANCE APRÈS BYZANCE

128. I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen âge. II. La survivance byzantine dans les pays roumains. Deux communications faites, les 7 et 8 avril 1913, au Troisième Congrès international d'études historiques, à Londres. Bucarest, 1913. 49[—51] p.
129. Moda bizantină din vremea lui Matei Basarab și Vasile Lupu. « Lamura » 3, 1921, 808—810.
130. Les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie. Communication faite au Congrès d'études byzantine à Athènes. ARBSH 18, 1931, 1—21.
131. Byzance après Byzance. Considérations générales pour le Congrès d'études byzantines de Sofia. Bucarest, DR, 1934, 11 p.
132. Byzance après Byzance. Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine ». Bucarest, Institut d'études byzantines, 1935. 272 p. + 22 pl.
133. Rapports entre l'Etat des Osmanlis et les nations des Balkans « Revue internationale des études balkaniques » 1, 1935, 129—147

L'ÉPOQUE MODERNE

134. Părerile d-lui Take Ionescu asupra Macedoniei. Bucarest, 1903. 16 p.
135. Chestiunea Dunării. Istorie a Europei răsăritene în legătură cu această chestie. VM, NR, 1913. 259[—262] p. (Studii și documente privitoare la istoria românilor, XXVI).
136. Chestiunea Mării Mediterane. Istorie a Europei de Miazăzi în legătură cu această chestie. VM, NR, 1914. 264 p. (Studii și documente privitoare la istoria românilor, XXVIII).
137. Dreptul la viață al statelor mici. AARMSI 37, 1914—1915, 323—336.
R: *Le droit à la vie des petits Etats*. ARBSH 3, 1915, 31—46.
138. Pluzii și drepturi naționale în Balcani. VM, NR, 1916. 34 p.
(Leçon inaugurale à l'ISESO)
139. Nélidow, Souvenirs d'avant et d'après la guerre de 1877—78. BIEESO 3, 1916, 131—152.
R: *La Russie en Orient de 1875 à 1878 d'après les confessions de M. Nélidow*. Bucarest, NR, 1916. 24 p.
140. Conferința balcanică. NR, 1917, 196.
141. Le « Livre rouge autrichien ». Étude critique. BIEESO 4, 1917, 1—12.
R: Jassy, Imprimerie de l'Etat, 1917. 12 p.
142. Originea și dezvoltarea statului austriac. Zece lecții făcute la Iași. Iași, NR, 1918. 117[—119] p. (Prolegomene la o istorie universală).
(Voir autres ouvrages sur la politique de l'Autriche dans les Balkans chez TBI, 11139—11177).
143. Conferința de la Prinkipo. NR, 1919, 14.

144. Politica balcanică a viitorului. NR 1919, 88.
145. Războiul nostru în note zilnice. Vol. I—III. Craiova, Ramuri, 1921—1923. 371[—380] p. (I); 378[—384] p. (II); 362[—364] p. (III).
(Première guerre mondiale. Pour d'autres ouvrages concernant la même période, v. TBI, 1359—1779 b).
146. Revoluții politice și întregiri naționale. Bucarest, CNR, 1922. 125 [—127] p.
147. State și dinastii. Bucarest, CNR, 1922. 141[—143] p.
148. România în Balcani. NR 1924, 6.
149. Probleme balcanice. NR 1926, 63—64.
150. L'origine des idées d'indépendance balkanique. « Le Monde slave » 4, 1927, juillet (extrait Paris, Gamber, 1927. 23 p.).
(Conférence donnée à la Société d'histoire moderne, 6 février 1927, Paris)
151. Războiul pentru independența României. Acțiuni diplomatice și stări de spirit. Bucarest, Cultura națională, 1927. 243 p. + 12 pl. (1877—1878; cf., sur le même sujet, TBI 1270—1282, 1297)
152. La guerre de 1877—78, nouvelles informations. Etat d'esprit des belligérants. « Revue d'histoire moderne », 1928, n° 14, 81—102.
153. La Roumanie, les Balkans et l'Europe centrale. « L'Esprit international » 2, 1928, 169—184.
154. Un témoin critique autrichien des débuts de la Grande guerre : Baernreither. Conférence à la Société d'histoire moderne de Paris. RHSEE 6, 1929, 309—336.
155. Memorii. Vol. I—VII. Bucarest, Naționala S. Ciernei, 1931—1939.
(Ouvrage rarement consulté, particulièrement précieux pour les informations politiques concernant toute l'histoire de l'Europe du Sud-Est à partir de 1917)
156. Etudes sur l'avant-guerre. I. Les mémoires d'un diplomate autrichien ; II. Un diplomate allemand à Bucarest : M. Friedrich Rosen. RHSEE 9, 1932, 350—366.
157. Creațiunile europene ale Revoluției franceze. NR 1932, 280.
(Conférence à l'Académie des Hautes Etudes Commerciales de Bucarest)
158. Comment la Roumanie s'est détachée de la Triplice (d'après les documents austro-hongrois et les souvenirs personnels). RHSEE 9, 1933, 233—307.
(I. Conséquences de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine; II. La guerre italo-turque; III. Le Pacte balkanique; IV. Premier conflit avec la Bulgarie; V. La médiation des puissances; VI. La Roumanie et le conflit entre la Bulgarie et ses alliés; VII. L'intervention militaire roumaine; VIII. La paix de Bucarest; IX. Vers la nouvelle politique roumaine; X. Mission du comte Czernin en Roumanie; XI. Le crime de Sarajevo; XII. La suprême décision)

159. Creațiunile napoleoniene. NR 1933, 19.
160. La Révolution française et le Sud-Est de l'Europe. Conférence donnée à Paris, à la Société de la Révolution française (février 1933). RHSEE 10, 1933, 342—366 (éd. séparée Bucarest, DR, 1934. 29 p.).
R : *Influența Revoluției franceze asupra Sud-Estului european*. NR 1933, 44, 63—64, 67.
161. Oameni cari au fost. Vol. I—IV. Bucarest, Monitorul oficial, 1934—1939. (Fundatiia pentru literatură și artă. Scriitori români contemporani).
(Contient aussi une série de biographies des personnalités de la vie politique, scientifique et culturelle de l'Europe du Sud-Est)
162. Origine et développement de l'idée nationale surtout dans le monde oriental. RHSEE 11, 1934, 1—23.
163. Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost. Vol. I—III. Bucarest, N. Stroilă, 1934, 319[—321] p. (I); 315[—319] p. (II); 257 p. (III).
(Ouvrage autobiographique renfermant aussi des informations concernant l'orientation scientifique, les recherches et les relations variées de N. Iorga dans le monde sud-est européen)
164. Idei asupra problemelor actuale. I. Forme care se duc și realități care vin. II. Vechea și noua Europă. Bucarest, Cugetarea, 1935. 213 p.
165. Dix ans de politique russe dans le Sud-Est de l'Europe. RHSEE, 14, 1937, 265—282.
(Commentaires à H. Sumner, *Russia and the Balkans, 1870—1880*)
166. Relații și iluzii asupra dedesupturilor vieții politice în neutralitate, în și după Marele război. RI, 23, 1937, 325—332.
167. Hotare și spații naționale. Conferințe la Vălenii de Munte. VM, DR, 1938. 1 f. + 148 p.
Pour l'histoire moderne de l'Europe du Sud-Est, v. aussi TBI 1270—1282, 1297 (La guerre de 1877—78), 12052—12164 (La politique de l'Italie dans les Balkans) et 13265—13408 (La première guerre mondiale).

LES CONFLITS BALKANIQUES

168. România, vecinii săi și Chestiunea Orientului. VM, NR, 1912. II + 254 + III p.
169. Les Roumains et le nouvel état de choses en Orient. [VM], NR, 1912. 19 p.

R : *România și noua stare de lucruri în Orient*. « Lumina nouă » 1, 1912, n^{os} 3—5.

170. Notele unui istoric cu privire la evenimentele din Balcani. AARMSI 35, 1912—1913, 117—158.
R : *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans*. ARBSH 1, 1912—1913, 57—101 ; • *Le courrier du Danube* • 3, 1913, 3.
171. Acțiunea militară a României. În Bulgaria cu soldații noștri. VM, NR, 1913. 254 p.
R : 2^e éd., Bucarest, Socec, 1914. 293 p.
172. Istoria războiului balcanic. NR, 1914, 44—51 ; 1915, 1—9.
(V. aussi *supra*, n^o 158).
R : Bucarest, NR, 1915. 151[—155] p.
173. Les conflits balkaniques. Leurs origines et leurs conséquences. « *Le Monde slave* » 3, 1926, n^o 2.
R : *Conflictele balcanice (Originile și urmările lor)*. NR, 1926, 103.

LA CONFÉDÉRATION BALKANIQUE

174. Citeva știri noi privitoare la istoria românilor. AARMSI 35, 1912—1913, 93—116.
(Du sommaire : Un prevestitor al Confederației balcanice : Marc-Antonio Canini).
R : *Quelques informations nouvelles concernant l'histoire des Roumains : Un précurseur de la confédération balkanique : Marc'Antonio Canini*. ARBSH 1, 1912—1913, 43—56.
175. Federația balcanică și contele Zichy. NR, 1918, 147.
176. Un apôtre italien de l'entente carpatho-danubienne : Marc'Antonio Canini. ARBSH 17, 1930, 102—114.
177. Trois conférences. Premiers essais de fédération dans le Sud-Est européen. Le paysan roumain. La Roumanie vue par les Polonais. Bucarest, l'Imprimerie nationale, 1931. 77 p.
R : La première conférence, publiée aussi séparément dans « *L'Europe du Sud-Est* », 1, 1931, 66—73.
178. Du nouveau sur Marco Antonio Canini. RHSEE 15, 1938, 136—141.
179. Un pensatore politico italiano all'epoca del Risorgimento : Marco Antonio Canini. ARBSH 20, 1938, 69—94.

LA PETITE ENTENTE ET LE PACTE BALKANIQUE

180. O întreită înțelegere dunăreană. NR, 1920, 205.
181. Încercarea alianței. NR, 1921, 265.
182. Adunarea de la Sinaia. « *America* », 18, 1923, 209.
183. Originile « Micei Înțelegeri ». « *Cuget românesc* », 2, 1923, 834—838.
184. Adunarea de la Belgrad. « *America* », 19, 1924, 26.

185. Conferința de la Belgrad văzută din străinătate. NR, 1924, 17.
186. Les fondements géographiques et historiques de la Petite Entente. Conférence donnée pour la Société des Amis de l'université de Paris. « Le Monde slave » 1, 1925, 438—461.
R : *Fundamentele geografice și istorice ale Micii Înțelegeri*. NR, 1925, 183—186 ; « Universul literar », 7, 1925, 29—31.
187. O călătorie în țările Micii Înțelegeri. NR, 1925, 78.
188. Conferința Micii Înțelegeri. NR, 1928, 137.
189. Pentru primirea Conferinței. NR, 1928, 142.
190. « Succesul » Conferinței balcanice. NR, 1930, 242.
191. « Conferința interbalcanică ». NR, 1931, 250.
192. Întilnirea de la Belgrad. NR, 1933, 273.
R : Paru d'abord dans « Neues Wiener Journal ».
193. La Petite Entente. « L'Europe de l'Est et du Sud-Est » 1, 1933, n^{os} 1—2, p. 3—4.
R : *Mica Înțelegere. La Petite Entente*. « Parlamentul românesc », 4, 1933, iunie 1, p. 82.
194. Interview despre Pactul balcanic și despre relațiile României cu Bulgaria. NR, 1934, 77.
R : Traduction d'après « Zoro ».
- V., pour les mêmes problèmes, TBI 13158—13180.

LE COMMERCE

195. Istoria comerțului românesc. Drumuri, mărfuri, negustori și orașe. Vol. I : Pină la 1700. VM, NR, 1915, 359 p.
R : Ed. 2-a. Vol. I—II. Bucarest, Tiparul românesc, 1925. 327 p. (I) ; 210 p. (II).
196. Lucruri nouă despre Compania grecească. RI 9, 1923, 181—183.
(La Compagnie grecque de commerce de Budapest)
197. Points de vue sur l'histoire du commerce en Orient au moyen âge. Conférences données à la Sorbonne. Paris, J. Gamber, 1924. 111 p.
198. Un drum la Țarigrad în secolul al XVIII-lea. RI 10, 1924, 245—248.
199. Points de vue sur l'histoire du commerce en Orient à l'époque moderne. Conférences données en Sorbonne. Paris, J. Gamber, 1925. 120[—123] p.
R : *Comerțul levantin în veacul al XVIII-lea*. NR, 1925, 63—64.
200. Scrisori de negustori. Bucarest, DR, 1925. XIV + 223 p.
(Entre autres : Benedetto da Gagliano, Pascal et Jean de Marini Polo, Nicolas Piraga, Gaspar Mazza, Battista Amoroso, membres des Compagnies commerciales grecques, négociants de Nicopolis et Philippopolis, pavliciens et Aroumains)

201. Acte românești și câteva grecești din arhiva Companiei de comerț oriental din Brașov publicate cu o introducere despre istoria Companiei. VM, DR, 1932. LII + 360 p.
202. Cronică lui Antonie Constantin, vice-notarul Companiei grecești din Brașov (1806—1837). VM, DR, 1932. 9 p.
203. Tradițiile comerțului în regiunile dunărene. Conferință ținută... la Academia Comerțială. Bucarest, Universul, 1935. 11 p.
204. Comerțul nostru cu Orientul, în *Conferințe și prelegeri*, vol. I, Bucarest, 1943, p. 29—42.
V. aussi pour l'histoire du commerce TBI, 2295—2304, 2307—2311.

LES INSTITUTIONS

205. Dezvoltarea așezămintelor politice și sociale ale Europei. Leçons données à l'École de guerre. Vol. I—III. Bucarest, CNR, 1920—1922. 269[—271] p. (I); 175 [—179] p. (II); 104[—113] p. (III). (Prolegomene la o istorie universală).
206. Instituțiile din Sud-Estul Europei. NR, 1927, 14.
207. Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe. Paris, J. Gamber, 1929. 139 p.
208. La continuation des hôpitaux byzantins par les hôpitaux roumains. Communication au IX^e Congrès d'histoire de la médecine à Bucarest. RHSEE 9, 1932, 345—350.

LES FONDATIONS RELIGIEUSES ET LE RÔLE DES ROUMAINS DANS LEUR DÉVELOPPEMENT

209. Condițiunile de politică generală în care s-au întemeiat bisericile românești în veacurile XIV—XV. AARMSI 35, 1912—1913, 387—412.
R: *Les conditions de politique générale dans lesquelles furent fondées les églises roumaines aux XIV^e—XV^e siècles.* ARBSH 1, 1912—1913, 124—153.
210. Vasile Lupu ca următor al împăraților de răsărit în tutelarea Patriarhiei de Constantinople și a Bisericii ortodoxe. AARMSI 36, 1913—1914, 207—236.
R: *Basile Lupu, prince de Moldavie, comme successeur des empereurs d'Orient dans la tutelle du Patriarcat de Constantinople et de l'Eglise orthodoxe (1640—1653).* ARBSH 2, 1914, 88—123.
211. Fundațiunile domnilor români în Epir. AARMSI 36, 1913—1914, 881—916.
R: *Fondations des princes roumains en Epire, en Morée, à Constantinople, dans les îles et sur la côte d'Asie Mineure.* ARBSH 2, 1914, 240—270.

212. Fundațiunile religioase ale domnilor români în Orient. AARMSI 36, 1913—1914, 863—880.
R : *Fondations des princes roumains en Orient. Monastères de Méléores en Thessalie*. ARBSH 2, 1914, 225—240.
213. Muntele Athos în legătură cu țările noastre. AARMSI 36, 1913—1914, 447—516.
R : *Le Mont Athos et les pays roumains*. ARBSH 2, 1914, 149—213.
214. Cîteva știri noi privitoare la legăturile noastre cu Biserica constantinopolitană în a doua jumătate a secolului al XVII-lea. AARMSI 38, 1915—1916, 1—20.
R : *Quelques données nouvelles au sujet des relations entre les Principautés roumaines et l'Eglise constantinopolitaine dans la seconde moitié du XVII^e siècle*. ARBSH 3, 1915, 143—162.
215. Domnii noștri la Muntele Athos. NR, 1919, 193.
216. Donațiile românești pentru mănăstirile din Marea Marmara. RI 7, 1921, 143—147.
(Donations du XVII^e siècle)
217. L'Eglise autocéphale de Roumanie, ses origines et son rôle parmi les Eglises nationales d'Orient. « L'Europe nouvelle » 9, 1926, 27 février, 264—268.
218. Portretele domnilor noștri la Muntele Athos. ARMSI 9, 1928—1929, 23—28.
(Petru Rareș, Alexandru Lăpușneanu, Elisabeta Movilă, Matei Basarab)
219. La création religieuse du Sud-Est européen. Conférence donnée en Sorbonne. PHSEE 6, 101—161.
220. Noi obiecte de artă găsite la Ierusalim, în mănăstirea Sf. Sava și la Muntele Sinai. BCMI, 24, 1931, 181—187.
221. Un adaus la raporturile domnilor noștri cu Patriarhia de Constantinopol. RI, 18, 1932, 3—13.
(D'après des informations de 1767)
222. Un privilegiu pentru Eleusa din Ianina. BCMI 25, 1932, 3—13.
(Daté : 1767)
223. Ceva din legăturile domniilor românești cu Ierusalimul. ARMSI, 13, 1932—1933, 109—129.
224. Donațiile românești pentru Megaspoleon și Vlah Sarai. ARMSI 13, 1932—1933.
225. Domnitorii români Vasile Lupu, Șerban Cantacuzino și Constantin Brîncoveanu în legătură cu patriarhii Alexandriei. ARMSI 13, 1932—1933, 139—148.
226. Legăturile românești cu Muntele Sinai. ARMSI 13, 1932—1933, 335—346.
227. Călugării de la Dochiariu, 1570. RI 19, 1933, 309—310.

228. Daniile românești la Muntele Athos. RI 19, 1933, 19—21, 25.
229. Două opere de artă românești din secolul al XV-lea la Muntele Athos. BCMI 26, 1933, 27—31.
230. Mănăstirea Drianou. RI 19, 1933, 308.
231. Două evangheliare ale fiilor lui Petru Rareș descoperite de D. M. Beza. BCMI 27, 1934, 87—90.
232. Evangheliarul lui Alexandru-vodă Mircea la Muntele Sinai. BCMI 27, 1934, 85—86.
233. Noi contribuții la istoria Bisericii noastre. I. Mitropolitul Antim Ivireanul în luptă cu Ierusalimul pentru drepturile Bisericii sale. II. Cîteva acte privitoare la Biserica Bucovinei și a Moldovei. « Biserica Ortodoxă Română », 52, 1934, n° 11—12.
234. Legături descoperite de d. Marcu Beza cu mănăstirile Meteorele din Tesalia. Cu o notiță despre Nicolae-vodă Petrașcu, fiul lui Mihai Viteazul. ARMSI 16, 1934—1935, 71—92.
235. Considerații istorice asupra documentelor descoperite de d. M. Beza. ARMSI 17, 1935—1936, 135—139.
236. Două hrisoave domnești pentru mănăstirea Mărgineni închinată Muntelui Sinai. ARMSI 17, 1935—1936, 1—28.
237. Nicolae-vodă Mavrocordat și Athosul. RI 22, 1936, 38.
238. Noi descoperiri privitoare la istoria românilor. ARMSI 19, 1937—1938, 189—198.

(Les portraits de Mihnea Turcitul et de son fils Radu découverts au monastère Iviron du Mont Athos)

V., en général, sur l'histoire de l'Eglise et des établissements religieux des pays roumains et d'Europe du Sud-Est TBI, 2112—2293.

LA CULTURE SUD-EST EUROPÉENNE (FOLKLORE, LITTÉRATURE, ARTS)]

239. Cultura română și rolul României în Balcani. Cu prilejul cărții d-lui K. Roth. FD 1, 1907, II, 81—83.
240. La pénétration des idées de l'Occident dans le sud-est de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles. RHSEE 1, 1924, 1—36, 102—138, 250—296.
- R: *Idées et formes littéraires françaises dans le sud-est de l'Europe. Leçons faites à la Sorbonne.* Paris, J. Gamber, 1924. 247 p. (Etudes roumaines, II).
241. L'élément occidental dans le conte danubien et balkanique. *Sbornik prace ve novamjeh profesoru d-ru Vaclavu Tillovi k set desátym naroženinam. 1867—1927*, Praha, 1928, 102—104.
242. Livres populaires dans le sud-est de l'Europe et surtout chez les Roumains. ARBSH 14, 1928, 7—73.

243. Entre Slaves et Roumains. *L'Art byzantin chez les Slaves. Premier recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenskij*. Paris, Paul Geuthner, 1930, 41—49.

TRAVAUX SPÉCIAUX SUR L'HISTOIRE ET LA CULTURE DES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN
ET ÉTUDES D'HISTOIRE ROUMAINE INTÉRESSANT CES PAYS

L'ALBANIE

244. Macedonenii și statul albanez. « Minerva » 4, 1912, novembre.
245. Proverbe turcești din Albania. NRL 1912, 177—178.
246. Den albanska Fragan. « Svensk Tidskrift » 1913, 447—456.
247. Balada albanesă. DD, II, 1914, 115—116.
248. Istoria Albaniei. Cursul de la Institutul de studii sud-est europene. « Universul », 1914, 35.
R : NR, 1914, 6.
249. Albania și România. Lecție de deschidere ținută la București la Institutul pentru studiul Europei sud-estice în ziua de 15 ianuarie 1915. NR, 1915, 52.
R : VM, CNR, 1915. 15 p.
250. O Albanie nouă. NR, 1917, 152.
251. Albanien. In : Hans F. Helmolt (Hrsg.), *Weltgeschichte*, 2. Aufl., IV. Bd., Leipzig u. Wien, 1919, 433—444.
252. Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais. Bucarest, CNR, 1919. 1 f. + 68 [—71] p.
R : V. *supra*, n° 87.
253. Cererile Albaniei. NR, 1919, 205.
254. Albania de astăzi. NR, 1921, 263.
255. Un prétendant albanais au XVIII^e siècle. RHSEE 6, 1929, 196.
256. Proverbe albanese. FD, 1933, 54, 101.
257. [Despre Albania]. RHSEE 11, 1934, 296.
V. d'autres articles dans TBI, 11058—11061 et 11065.

LA BULGARIE

258. Șipca și Plevna. « Epoca », 1902, 2076.
259. Români și bulgari. Săm. 3, 1904, 369—372.
260. Prin Bulgaria la Constantinopol. Bucarest, Minerva, 1907, 282 + II p.
(Roustchouk, Vallée du Som, Sofia, Plovdiv).
261. Un exemplu în viața politică a bulgarilor : Dragomir Țancov. NR 1911, 497—498.

262. Oaspeți balcanici la noi în secolul al XIX-lea. Un act românesc privitor la începătorul culturii bulgare, dr. Veron. Fiul lui Milenco Stoicovici în Oltenia. AARMSI 36, 1913—1914, 917—922.
R: *Un acte roumain concernant le docteur Béron, initiateur de la culture bulgare contemporaine.* ARBSH 2, 1914, 270—272.
263. Bulgarii judecați la 1877 de un prinț german. NR, 1916, 61.
264. Premières relations entre la Roumanie et l'Etat bulgare (1878—1879). BIEESO, 3, 1916, 169—170.
265. Un prétendant bulgare dans l'armée de paysans de Tudor Vladimirescu en 1821. BIEESO 3, 1916, 39—40.
266. Două documente moderne bulgare. Bucarest, 1918. 1f. + 62 p.
(En collaboration avec Șt. Berechet et Virgil Popescu-Rîmniceanu).
267. Die Bulgaren. In: Hans F. Helmolt (Hrsg.), *Weltgeschichte*, Leipzig u. Wien, 1919, 363—395.
268. Un poet reprezentativ. «Gazeta Transilvaniei» 84, 1921, n° 236.
(Ivan Vazov)
269. Une lettre du roi Charles de Roumanie au prince Alexandre de Bulgarie. RHSEE 2, 1925, 272—275.
270. Une lettre de N. Mileff. RHSEE 2, 1925, 361—363.
271. Privilegiul lui Constantin-vodă Brincoveanu pentru bulgarii coloniști. RI 11, 1925, 305—308.
272. Români și bulgari. «America», 20, 1925, n° 132.
273. Meșterul Manole în literatura bulgară. «Sezătoarea», 5, 1926, 121.
R: NR, 1926, 103.
274. «Bulgarii» din Ardeal. RI 14, 1928, 345—348.
275. Evanghelia țarului bulgar Alexandru și Alexandru Moldoveanul. RI 19, 1933, 207—208.
276. Michel le Brave et la poésie populaire des Bulgares. RHSEE 10, 1933, 16—17.
277. Une lettre bulgare du métropolit de Philippopolis en 1784. RHSEE 10, 1933, 16.
278. La Plevna. NR, 1934, 205.
279. Quelques lettres sur le conflit bulgare-roumain de 1914. Rapports du ministre de Grèce en Roumanie. RHSEE 17, 1940, 335—338.
V., pour la Bulgarie, autres articles dans TBI, 11224—11335.

LA GRÈCE

280. Scrisori ale unei familii domnești din Muntenia și Moldova în veacul al XVI-lea. «Arhiva Societății științifice și literare» 6, 1895, 111—132.

(Lettres grecques de 1559, 1574, 1579, 1584—1591).

281. Contribuții la istoria Munteniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea. ARMSI 18, 1896—1897, 1—112.
(Lettres grecques et italiennes de 1574—1595 concernant la famille des « Mircești »)
282. Manuscripte din biblioteci străine privitoare la istoria românilor. Întiul memoriu. AARMSI 20, 1897—1898, 197—253; Al doilea memoriu. AARMSI 21, 1898—1899, 1—108.
(Entre autres : manuscrits grecs, ouvrages de Matei al Mirelor, la chronique turque de Hasan Vegihi traduite par Jacob Tarsia)
283. Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilikos l'Héraclide dit le Despote, prince de Moldavie. Bucarest, C. Göbl, 1900, XXVI + 93 p.
(Sur le même, v. TBI, 697—702 et 705—709)
284. Un testament din secolul al XVII-lea. « Literatura și arta română », 6, 1901, 177—180.
(Testament d'Apostol Tzigara, 1599)
285. Despre Cantacuzini. Bucarest, Minerva, 1902. CXLV p.
286. Documente privitoare la familia Cantacuzino scoase în cea mai mare parte din arhiva d-lui G. Gr. Cantacuzino. Bucarest, Minerva, 1902. 360 p.
287. Genealogia Cantacuzinilor de banul Mihai Cantacuzino, publicată și adnotată de Nicolae Iorga. Bucarest, Minerva, 1902. XI + 565 p. + 9 pl.
288. Note cu privire la Ioan Mihail Cigala. *Prinos lui D. A. Sturdza*, Bucarest, 1903, 290—300.
289. Nichifor Dascălul, exarh patriarhal, și legăturile lui cu țările noastre (1580—1599). AARMSI 27, 1904—1905, 183—200.
290. Herodot. 1645. Traducere românească publicată după manuscriptul găsit la mănăstirea Coșula. VM, NR, 1909, VII + 553 p.
(Traduction faite d'après une version néogrecque et qui semble dater de 1669)
291. Povestea lui Mihai-vodă Viteazul scrisă de un om pe acele vremuri. VM, NR, 1910, 35 p.
(Vitejiile prea piosului și prea viteazului Mihai-voievod par Vistiernicul Stavrinus, 1595, traduites par Teodor M. Eliat, 1837).
292. Scrisori de boieri. VM, NR, 1912. VIII + 162 + IV p.
(Entre autres, lettres des Cantacuzène).
293. Un poem grec privitor la istoria noastră. NRL, 5, 1912, 577—579.
(Sur Petru cel Tânăr, voievode de Valachie, confondu avec Petru Șchiopul, prince de Moldavie. D'autres ouvrages sur ce prince et ses relations avec les Grecs, dans TBI, 711—714 et 716—721).
294. Pretendentul Iani, rege al Moldovei (1516—1521). RI 1, 1915, 25—26.

295. În legătură cu Biblia de la 1688 și Biblia de la 1667 a lui Nicolae Milescu. Prefața Bibliei elinești din Venezia, 1687. Un manuscris necunoscut al lui Nicolae Milescu. Cîteva prefețe grecești necunoscute. AARMSI 38, 1915—1916, 37—54.
296. Sfătuitoarul bizantin al lui Mihai Viteazul: mitropolitul Dionisie Rali Paleologul. RI 5, 1919, 26—35.
R: *Un conseiller byzantin de Michel le Brave: le métropolitte Denis Rhallis Paléologue.* ARBSH 5—8, 1920, 92—104.
297. Soarta faimei lui Mihai Viteazul. NR, 1919, 273—283.
R: Bucurest, CNR, 1919. 32 p.
298. Medici și medicină în trecutul românesc. Conferință ținută la Societatea studenților în medicină. Bucurest, CNR, 1919, 43 p.
(Références à quelques médecins grecs des pays roumains)
299. Relații culturale greco-române după cărțile bibliotecii din Ploiești. RI 5, 1919, 65—80.
R: *Relations culturelles gréco-roumaines d'après les livres de la bibliothèque de Ploiești.* ARBSH 5—8, 1920, 123—126.
300. Roumains et Grecs au cours des siècles... Românii și grecii de-a lungul veacurilor... Bucurest, CNR, 1921. 55 p. + 20 pl.
301. Le grec dans les pays roumains. ARBSH 11, 1924, 136—141.
302. Un portrait constantinopolitain. « Revue de l'Art ancien et moderne » 29, 1925, 66—68.
(Cyrille Lucaris, 1632)
303. Une biographie de Jacques Héraclide «le Despote», prince de Moldavie. RHSEE 4, 1927, 124—125.
304. Exilés grecs en France au XV^e siècle. RHSEE 5, 1928, 34.
305. Œuvres inédites de Nicolae Milescu. Bucurest, Cultura națională, 1929, 126 p.
(Comme il a été démontré par D. Russo, *Scrieri istorice greco-române*, t. I, Bucurest, 1939, p. 338—339, il s'agit de écrits d'un érudit grec, Athanasios Gordios)
306. Un « Héraclide » à Montpellier et un courtisan valaque de Henri III. ARBSH 17, 1930, 23—48.
(Despot-vodă et Petru Cercel)
307. Evanghelia grecească a lui Șerban-vodă Cantacuzino. RI 17, 1931, 22—23.
308. Șarlantani domnești pe la 1600. RI 17, 1931, 29—32 .
309. Rhodes sous les Hospitaliers. RHSEE 8, 1931, 78—113.
310. Știri nouă privitoare la familia lui Petru Șchiopul. ARMSI 12, 1931, 285—290.
311. Două texte grecești privitoare la țările noastre. I. Turcirea lui Ilieș-vodă Rareș. II. Petre Șchiopul. RI 19, 1933, 1—9.
312. Grecii în țările românești. RI 19, 1933, 250—253.

313. Panait Nikusios și românii. RI 19, 1933, 12—13.
314. Une inscription grecque sous le Sultan Mousa, 1407—1408, dans la région d'Ochrida. RHSEE 10, 1933, 11—12.
315. Marele logofăt al bisericii constantinopolitane Hierax și însemnările sale pe un manuscris al Academiei Române. ARMSI 17, 1936, 287—291.
316. Documents concernant les Grecs et les affaires d'Orient extraits des registres des notaires de Crète. RHSEE 14, 1937, 89—114 (éd. séparée. Paris, 1937, 28 p.).
317. Neamul lui Petru Șchiopul și vechi documente de limbă mai nouă ARMSI 18, 1936—1937.
318. I. « Calicii » lui Mihai Viteazul. II. Zavira și opusculul lui Dimitrie Cantemir despre lupta dintre Cantacuzini și Brîncoveni ARMSI 21, 1939—1940, 25—31.
319. O scrisoare către Petru-Vodă Șchiopul și un alt Nicolae Mavrocordat. RI 25, 1939, 132—134.

Les Phanariotes

320. Două scrisori dintre Ioan Calimach domnul Moldovei și ambasadorul englez Mitchell. « Arhiva Societății științifice și literare » 5, 1894, 355—358.
321. Două conferințe : I. Luptele românilor cu turecii de la Mihai Viteazul încoace. II. Cultura română supt fanarioți, ținute la Ateneul român în zilele de 1 și 8 februarie 1898. Bucarest, Socecu et Comp., 1898, 108 p. + 2 pl.
R : *Cultura română supt fanarioți*. Bucarest, Socecu et Comp., 1898. 58 p.
322. O scrisoare a lui Le Quien către Nicolae Mavrocordat. « Arhiva Societății științifice și literare » 8, 1899, 132—134.
323. Viața unui mitropolit de altă dată : Filaret al II-lea. După registrul său inedit de scrieri. « Convorbiri literare », 35, 1901, 999—1009 ; 1101—1137.
324. Documente privitoare la familia Callimachi. Vol. I—II. Bucarest, Minerva, 1902—1903. CCXII + 4 f. + 605 p. (I); XXXVIII + 760 [—763] p. × 1 h. (II).
325. Genealogia lui Nicolae Mavrocordat. « Convorbiri literare » 38 1904, 871—872.
326. Storia del soggiorno di Carlo XII in Turchia scritta dal suo primo interprete Alessandro Amira. Bucarest, I. V. Socecu, 1905, 98 p.
327. Viața lui Alexandru-vodă Callimachi, domnul Moldovei, cu prilejul descoperirii testamentului său. AARMSI 27, 1904—1905, 79—98.

328. Încă un portret domnesc al lui Grigore Matei Vodă Ghica. FD 1, 1907, II, 51.
(Sur les Ghiculești v. aussi TBI, 764—767)
329. O descoperire : pecetea lui Vodă Mavrogheni. NR, 1908, III, p. 147.
330. Pilde filozofești din grecește. VM, NR, 1909. 29 p.
(Réédition de l'ancienne traduction roumaine de 1713)
331. Reformele în Biserică ale lui Constantin-vodă Mavrocordat. « Ramuri » 4, 1909, 129—133.
332. Știri despre veacul al XVIII-lea în țările noastre după corespondențe diplomatice străine. AARMSI 32, 1909—1910, 1—39 et 569—640.
(Sur la période 1700—1812)
333. En grekisk krönika om Karl XII : svistelse i Bender (Afenduli). « Svensk Tidskrift », Stockholm, 1912, p. 192—205.
334. Scrisori domnești. VM, NR, 1912, VIII + 214 p.
(Entre autres, lettres de N. Mavrocordat, Ioan Teodor Callimach, Grigore Alexandru Ghica. etc.)
335. O hartă a Țării Românești din c. 1780 și un geograf dobrogean. AARMSI 36, 1913—1914, 923—930.
(Iosif Moesiadax)
R : Une carte de la Valachie vers 1780 et un géographe originaire de la Dobroudsha. ARBSH 2, 1914, 286—288.
336. Încercări de a da în Moldova înainte de 1821 un caracter oficial limbii grecești. RI 1, 1915, 31—33.
337. Un manuscris grecesc din Moldova la Atena. RI 1, 1915, 57—58.
(Oeuvres de St. Macaire l'Egyptien)
338. O notiță despre fuga lui Nicolae-vodă Mavrogheni în 1789. RI 2, 1916, 20.
339. Mormintul lui Manoli-vodă Ruset. RI 3, 1917, 120.
340. Testamentul doamnei Ecaterina Mavrocordat, născută Ruset. RI 3, 1917, 20—22.
341. O carte a lui Dionisie Fotino, RI 4, 1918, 9.
342. O operă a lui Nicolae Mavrocordat. RI 4, 1918, 3—5.
343. Un mitropolit de Patras după voința unui domn fanariot. RI 4, 1918, 5—6.
(Mihail Suțu intervient pour l'élection du métropolitte Policarp)
344. Iosif Moesiadax, geograful din Cerna-Vodă. « Arhivele Dobrogei » 2, 1919, 6—8.
345. Cu privire la mitropolitu Ignatie. R9, 4, 1918, 16
346. Nichifor Theotochis și Moldova. RI 7, 1921, 67—70.
347. Nouvelles notes sur les relations entre Roumains et Grecs. BIEESO 18, 1921, 1—12.
348. Biserica românească în 1809—10, după documente nouă. RI, 16, 1930, 141—143.

349. Inventariu de acte relative la familia lui Alexandru-vodă Șuțu. RI 10, 1924, 130.
350. I. Domnița Anca și patronajul ei literar. II. O prigonire politică sub fanarioți. ARMSI 4, 1924—1925, 374—380.
351. La mormîntul unui domn. « Universul literar » 41, 1925, n^o 29, p. 2—3.
(Grigore Ghica-vodă).
352. O dedicație către Vodă Hangerli. RI 11, 1925, 304—305.
353. O scrisoare a lui Manoli-vodă. RI 11, 1925, 1—4.
354. Charles XII à Bender. Conférence donnée à Upsal. RHSEE 3, 1926, 81—89.
(D'après Amiras et Afenduli)
355. Știri nouă despre biblioteca Mavrocordaților și despre viața munte-nească în timpul lui Constantin-vodă Mavrocordat. ARMSI 6, 1926, 135—170.
356. Deux lettres de princes roumains aux Archives de Naples. RHSEE 4, 1927, 122—124.
(De Ioan Teodor Callimah, 1759, et Grigore Ghica, 1775)
357. Știri nouă privitoare la medici. RI 13, 1927, 92—94.
(Médecins grecs dans les pays roumains)
358. Un médecin du prince roumain Nicolas Mavrocordato. RHSEE 4, 1927, 132.
(Pour d'autres médecins grecs dans les pays roumains, v. TBI, 2332—2336)
359. Din originile politicianismului român : O acțiune de opoziție pe vremea fanarioților. ARMSI 8, 1928, 361—374.
360. Domnii fanarioți și ctitoriile. BCMI 22, 1929, 90—91.
361. Domnii români după portrete și fresce contemporane. Sibiiu, Krafft et Drotleff, 1929. 1 f + 64 pl. (Comisiunea monumentelor istorice).
(Nombreux portraits de princes phanariotes) R : Sibiiu, Krafft et Drotleff, 1930. XV p. + 222 pl. (Comisiunea monumentelor istorice).
362. Callimachi. *Enciclopedia italiana*, VIII, Roma, 1930, 131, s.v.
363. Psihologia Ipsilanților. NR, 1930, 239—240.
(Publié d'abord dans « Le Messenger d'Athènes »)
364. Două portrete ale lui Ignatie de Arta, mitropolit al Țării Românești. « Studii teologice » 3, 1931, 3—6.
365. Încă un act privitor la tatăl lui Ioan-vodă Callimachi. RI 17, 1931, 299—300.
366. Piatra de mormînt a lui Sevastos Chimenitul din Trapezunt. BCMI 24, 1931, 154—155.
367. I. Pedagogia unui juriconsult fanariot din București la 1780. II. Înțoarcerea unei pribege : doamna Maria Minio. ARMSI 12, 1931—1932, 219—229.

368. La istoria Callimachilor. RI 18, 1932, 215—216.
369. Atanasie Cristopulo. RI 19, 1933, 271.
370. La titlurile boierești în epoca fanariotă. RI 19, 1933, 10—11.
371. Atanasie Patelaros, mitropolitul Cretei. RI 19, 1933, 308.
372. Un manuscris al lui Amiras. RI 19, 1933, 15.
373. Sfirșitul lui Alexandru-vodă Ipsilanti. RI 20, 1934, 305—307.
374. Un memoriu secret moldovenesc către contele Capodistria. RI 20, 1934, 366—368.
(Mémoire de 1817, rédigé par Iordache Rosetti Roznovanu).
375. O scrisoare a lui Ioan-vodă Caragea. RI 21, 1935, 193—194.
376. Formularul fanariot. ARMSI 17, 1935—1936, 119—134.
377. Trei rare documente fanariote. ARMSI 17, 1935—1936, 29—36.
378. Au fost Moldova și Țara Românească țări supuse fanarioților? ARMSI 18, 1936—1937, 347—366.
379. Portretele doamnelor române, Bucurest, Comisiunea monumentelor istorice, 1937. XXXV p. + 85 pl.
(Des nombreux portraits de princesses phanariotes)
380. Dialogues gréco-turco-italiens en 1789. Bernardino Pianzola. RHSEE 15, 1938, 226—227.
381. Zece inscripții de mormint ale Mavrocordaților. ARMSI 20, 1938—1939, 1—9.
382. « Algebra » lui Gobdelas. RI 25, 1939, 155—157.
383. O prefață greacă închinată lui Alexandru-vodă Ipsilanti, domn al Moldovei, RI 25, 1939, 344—346.
384. O rarisimă carte de gramatică franceză în grecește închinată unor fii de boier moldovean. RI 25, 1939, 331—333.
385. Textes post-byzantins. I. Chroniques de Constantin Mavrocordato et de son fils Alexandre. II. Lettres des patriarches d'Antioche aux princes roumains du XVIII^e siècle. Bucurest, DR, 1939. 86 p.
386. Două pagini din istoria fanarioților. ARMSI 22, 1940—1941.

L'époque moderne

387. Contribuțiuni la istoria literaturii române la începutul secolului al XIX-lea. Partea III-a : Scriitorii greci. AARMSI 29, 1906—1907, 1—31.
388. Un triumf? Incidentul de la Pireu după actele diplomatice. VM, NR, 1910. 16 p.
(Repris par NR, 1910, 7; v., sur le même problème TBI, 11982—11987)
389. Deux lettres du capitaine Jordaki l'Olympiote, un des chefs de l'Hétairie en 1821. BIEESO 2, 1915, 247—250.

390. Iordache Olimpiotul, vânzătorul lui Tudor Vladimirescu. AARMSI 38, 1915—1916, 447—460.
R : *Jordaki l'Olympiote et Tudor Vladimirescu*. ARBSH 3—4, 1915—1916, 288—302.
(V. sur l'Hétairie dans les pays roumains TBI, 1124—1127, 1129—1132)
391. Retragerea de la Dardanele. NR, 1916, 2.
(Cf. aussi « Universul » 1916, 4 ; TBI 12958—12960)
392. Un reprezentant al elenismului în Moldova sub vechiul regim : Constantin Evnomie. Cu note asupra familiei Hurmuzaki. AARMSI 39, 1916—1919, 35—50.
393. O carte a unui profesor grec din Moldova. RI 4, 1918, 9.
(Dimitrie Panaitachi Gobdelas, *Istoria lui Alexandru cel Mare*, 1822).
394. Constantin, fost rege al Greciei, « Patria », 1920, 261.
395. Școala și opera tipografică a fraților Cristidi. RI 6, 1920, 11—14.
396. La révolution grecque sur le Danube. Quelques renseignements nouveaux, surtout de source roumaine. BIEESO 8, 1921. 91—100.
397. Un poet grec despre noi. RI 10, 1924, 190.
398. Un poet grec modern. « Ramuri » 18, 1924, n^{os} 8—9, p. 1—10.
(Sotir Skipis)
399. Versuri ale grecilor din sudul Italiei. « Ramuri » 18, 1924, n^o 20—21, p. 14.
400. Dialoguri greco-slave-românești de pe la 1830. RI 11, 1925, 301-303.
401. Le « nouvel hellénisme » et l'iconoclasme. « L'Acropole », 1926, p. 5—12.
402. Palamas (Costis), [Versuri]. CLC 1927, 83.
403. Drossinis (G.), Mănăstirea. CCL, 1, 1928, 200.
404. Drossinis (G.), Satul (și alte versuri). CCL, 3, 1940, 534.
R : *Vederi din Grecia de azi*, Bucarest, 1931, p. 64.
405. Note ateniene. RI 16, 1930, 193—206.
406. Un testament grec de grande dame moldave. ARBSH 17, 1930, 96—102.
R : *Testamentul unei nepoate de fiică, mame și surori de domni moldoveni (Hélène Harting, 1830)*. RI, 17, 1931, 153—163.
407. Vederi din Grecia de azi și cinci conferințe despre viața grecească actuală. Bucarest, Casa școalelor, 1931. 175 p.
(Notes de voyage en Grèce : Salonique, Thessalie, Athènes, Pirée, Daphni, Corinthe, Mycènes, Tirynthe Nauplie, Epidaur, Mistra, Sparte, Delphi, la Macédoine grecque. Vers traduits de Drossinis, Rizu Rangabé, etc.)
R : *Εικόνας από την σημερινήν Ελλάδα και πέντε διαλέξεις για την συγχρόνη ελληνική ζωή. Μετάφρασις από το ρουμανικό υπό της κυρίας Μαρίκας Μανέσκου*. Athènes, Phlamma, 1931. 215 p.

408. Proverbe grecești. FD 1934, 96.
409. Une source négligée sur l'histoire contemporaine de la Grèce. RHSEE 15, 1938, 47—49.
(Sir Horace Rumbold, *Recollections of a diplomatist*, vol. II, London, 1902)
410. Știri nouă cu privire la mișcarea grecească din 1821. RI 26, 1940, 52—59.
Voir aussi, sur la Grèce, TBI, 11978—12051.

LA YOUGOSLAVIE

411. Fragmente de cronici și știri despre cronicari, adunate și tipărite cu o prefață despre istoriografia munteană în legătură cu istoriografia sirbească. Bucarest, 1901. LXXXI + 104 p. (Studii și documente privitoare la istoria românilor, III).
(Entre autres: Chronique des Branković publiée par Pejace
vie; sur Fotino, Manolache Persiano, Grigore Ghica, Scarlat Callimachi)
412. Schițe de drum : o zi la Belgrad. Săm. 2, 1903, 579—583, 595—507.
R : *Pe drumuri depărtate (Note de călătorie)*, Bucarest, Minerva, 1904. 225 p.
(La Mer Adriatique, la Dalmatic, Raguse, Belgrad)
413. Un prieten sirb. NR 1908, p. 2117—2118.
(I. Radonić)
414. Un aventurier interesant : Gheorghe Brancovici « Brincoveanu », fratele mitropolitului românesc Sava. NRL, 11, 1909, 897—899.
415. In Muntenegru. NR, 1910, p. 1537.
416. Un regat nou : Muntenegru, sau cum înalță un neam viteaz o țară mică. NRP 1, 1910, n° 545—547.
417. În Serbia. Cîteva însemnări. DD 1, 1913, 482—490.
418. Relations entre Serbes et Roumains. Communication faite le 10 novembre à l'Académie royale serbe. VM, NR, 1913, 27 p.
419. Un drum de cultură și înfrățire la Belgrad. NR, 1913, p. 1124—1126.
420. Clopotul dăruit de Carageorghe, întemeietorul Serbiei, bisericii satului Topola (1811). AARMSI 36, 1913—1914, 237—244.
R : *La cloche de Carageorges destinée à la chapelle de Topola (découverte à Craiova)*. ARBSH 2, 1914, 139—149; éd. séparée VM, NR, 1913. 11 p.
421. Steagul lui Mihnea-vodă Radul în Muzeul istoric din Belgrad. AARMSI 36, 1913—1914, 529—540.
R : *Le drapeau du prince Mihnea Radul, conservé dans le Musée d'Histoire de Belgrade*. ARBSH 2, 1914, 214—221.
422. Hartoig. N.R, 1914, 26
423. Stoian Novacovici. DD, 1915, 4, 45—46.

424. Pagini despre Serbia de azi. DD 2, 1914, 20—41.
R : Bucarest, Casa școalelor, 1914. 72[—75] p. (Din publicațiile Casei școalelor).
425. Politica austriacă față de Serbia. Conferință ținută în ședința solemnă a Institutului pentru studiul Europei sud-estice la 21 noiembrie 1914. NR, 1914, 47.
R : Bucarest, ISESO, 1915. 37 p.
426. Din legăturile noastre cu sîrbii. Corespondența românească a voievozilor din Cladova. AARMSI 37, 1914—1915, 229—244.
R : *Relations entre Roumains et Serbes. Correspondance roumaine des voïevodes de Cladova.* (Résumé par l'Auteur). ARBSH 3, 1915, 60—62.
427. Oltenia și Serbia. Conferință ținută la Craiova, în ziua de 22 noiembrie 1915, în folosul refugiaților sîrbi. NR, 1915, 49.
R : VM, NR, 1915. 31 p. ; *Pentru întregirea neamului. Cuvîntări din război, 1915—1917.* Bucarest, Ancora, 1925. 240 p.
428. Quelques observations sur la communauté politique entre Roumains et Serbes à l'époque la plus ancienne. BIEESO 2, 1915, 191—198.
429. Serbia eroică și martiră. NR, 1915, n° 44—45.
R : VM, NR, 1915, 31 p. : *Pentru întregirea neamului. Cuvîntări...* (v. n° 427).
430. O danie către mănăstirea Sf. Naum de la Ohrida. RI 2, 1916, 94—96.
(Donation de 1792).
431. Fragments des chroniques roumaines concernant les Serbes. BIEESO 3, 1916, 117—176 (pagination répétée).
432. Iovanovici (I.) Glorioasele morminte. NR, 1916, 138.
R : CLNR, 1917, 94—95.
433. La Serbie en 1871—2. Deux mémoires de Théodore Văcărescu, agent de Roumanie à Belgrade, publiés par N. Iorga. Serbia la 1871—2. Două memorii ale lui Teodor Văcărescu, agent al României la Belgrad. Bucarest. 1916. 107 [— 111] p. (Studii și documente privitoare la istoria românilor, XXXI).
434. Despre cronica lui Gheorghe Brancovici. RI 3, 1917, 9—15.
435. Relations des Roumains avec les Alliés. Trad. de Fr. Lebrun. Jassy, NR, 1917, 46 p.
R : *Legăturile cu aliații noștri: Franța, Italia, Rusia, Anglia, Serbia, Muntenegru, Belgia și ceilalți.* CLNR 1917, 22—55.
436. Rachici (D.), Morții. NR, 1918, 9.
437. Înțelegerea italo-iugoslavă. « Patria », 1920, 266.
438. Constantin-vodă Ipsilanti și revoluția sîrbească. RI 7, 1921, 139—143.
439. Deux cloches serbes en Roumanie. BIEESO 8, 1921, 58.
440. Regele Petru al Serbiei. NR 1921, 192.
441. Milicici (L.), Dialog. « Ramuri » 16, 1922, 323.

442. Relations entre les Serbes et les Roumains... Relații între sirbi și români... Bucarest, CNR, 1922, 50 [-53] p.
443. Notes roumaines sur l'architecture religieuse serbe. BIEESO 10, 1923, 77-79.
444. Raguse et les Roumains. BIEESO 10, 1923, 43-44.
R : Bucarest, 1923. 12 p.; *Ragusa și legăturile ei cu românii*. NR, 1923, 56.
445. Între vecinii slavi. NR, 1924, 153.
446. Bojici (M.), Mormîntul albastru. CLC 1925, 77.
447. Din poezia modernă a sîrbilor. CLC 1925, 29.
448. Duciei (I.), Veghea. CLC 1925, 32.
449. Rachici (M.), Dorința. Unei moarte. CLC 1925, 34.
450. Despre poezia sirbească. CLC 1925, 53-77.
451. L'élément roumain dans les annales serbes. RHSEE 4, 1927, 223-229.
452. În Serbia de după război. Cu 33 de schițe de pictorul Becu. VM, DR, 1927. 51 [- 53] p.
(Spre Belgrad; Belgradul; În Șumadia; Ravanîța; În Serbia veche; Nagoriciani; Pristina; Gracianița; Stolei; Scoplie; Crușevațul; Altă Serbie; Bosnia; Dalmația acum treizeci de ani; Ragusa acum treizeci de ani; Ragusa: trecutul).
R : Pe Dunăre spre granița sirbească. • *Gloria României* • 6, 1927, n^o 4-5, p. 1.
453. Un vieux livre sur la Serbie (1865). RHSEE 4, 1927, 25-30.
454. Sfirșitul unui agitator. NR, 1928, 182.
(St. Radici)
455. Croates en pays roumains. *Mélanges Sišić*, Zagreb, 1929, 197-199.
456. Mir (Ach.), Visul. CCL 1930, 142-143.
457. L'Histoire et les historiens de Raguse. *Mélanges ragusains offerts à M. Resetar*. Dubrovnik, Jadran, 1931.
458. Regele Alexandru al Iugoslaviei. NR, 1931, 184.
459. Une ville « romane » devenue slave : Raguse. ARBSH 18, 1931, 32-100.
460. Doamna Elina a Țării Românești ca patroană literară. ARMSI 13, 1932-1933, 57-67.
(Sur le *Penticostar*, Tirgoviște, 1649, imprimé sur la demande des moines serbes du monastère Hilandar).
461. Două feluri de revoluție : sirbească și cea spaniolă. NR, 1933, 62.
462. Proverbe muntenegrene. FD 1933, 164.
463. Arta sirbească. NR, 1934, 134.
464. Regele Alexandru al Iugoslaviei, « Revista Fundațiilor » 1, 1934, noiembrie, I-IV.
D'autres articles sur la Yougoslavie dans TBI, 12165-12240, 13432, 13444, 13559, 13645, 13647.

LA TURQUIE

465. Lupta pentru stăpînirea Vidinului în 1365—1369 și politica lui Vladislav-vodă față de bulgari. Un episod din cucerirea Peninsulei balcanice de turci. « Convorbiri literare » 34, 1900, 962—999.
466. Turcia de astăzi cu prilejul a două cărți recente. « Noua revistă română » 1, 1900, 448—452.
467. Cîteva manuscripte și documente din țară și din străinătate relative la istoria românilor. AARMSI 27, 1904—1905, 63—78 ; 28, 1905—1906, 505—530.
(Entre autres : Luptele contingentului muntean la Seghedin, 1686 ; O scrisoare a secretarului lui Nicolae Mavrocordat ; Două porunci turcești către domnul Moldovei)
468. Cercetări și regeste documentare. Bucarest, Edit. Ministerului de instrucție, 1906. 305 [—307] p. (Studii și documente privitoare la istoria românilor, XI).
(Entre autres : Știri nouă despre luptele turco-polone și turco-germane din anii 1671 și urm.)
469. Din Constantinopolul vechi. Săm. 5, 1906, 721—724.
R : *Prin Bulgaria la Constantinopol*. Bucarest, Minerva, 1907, 282 + II p.
(Roustchouk, Vallée du Som, Sofia, Plovdiv, Andri-nople, Constantinople).
470. Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342—1362). « Byzantinische Zeitschrift » 15, 1906, 179—222.
R : *Orsakerna till det ottomanska Rikets Utträngande ur Europa*. « Svensk Tidskrift Särtryck », 1913, 253—262 ; *Etudes byzantines*, vol. II, Bucarest, 1940, 277—328.
471. Geschichte des Osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt. Bd. I—V. Gotha, F. A. Perthes, 1908—1913. (Geschichte der europäischen Staaten. Hrsg. von A. H. L. Heeren, F. A. Ukert, W. v. Giesebrecht und Karl Lamprecht, 37. Werk).
472. Zicale turcești. După traducerea franceză a lui J. A. Decordemanche. VM, NR, 1908. 29 p. (V. aussi n° 245).
473. Auf und Niedergang des türkischen Herrschaftsgebiet in Europa. « Globus », 1913.
474. Cronica expediției turcilor în Moreea, 1715, atribuită lui Constantin Diichiti. Chronique de l'expédition des Turcs en Morée, 1715, attribuée à Constantin Diichiti. Bucarest, Comisia istorică a României, 1913. XIV + 228 p.
475. Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman. Conférence faite le 11 novembre à Belgrade. VM, NR, 1913, 20 p.
476. Privilegiul lui Mohamed al II-lea pentru Pera. Cu 2 stampe (1 iunie 1453). AARMSI 36, 1913—1914, 69—92.
R : *Le privilège de Mohamed II pour la ville de Péra (1^{er} juin 1453)*. ARBSH 2, 1914, 11—32.

477. Revoluția turcească din 1908. Consecințele ei. Anexarea Bosniei și Herțegovinei. Independența Bulgariei. Lupta aliaților creștini pentru Turcia și Macedonia. Discordia dintre dînșii și noul război. Pacea de la București, 1913. DD 1, 1913, 456—477.
R : Cf. nos. 70, 158, 172.
478. Quelques notes sur les relations entre les Roumains et le peuple turc. Conférence faite aux hôtes universitaires turcs à l'Université de Bucarest le 6/19 mai 1914. Bucarest, Minerva, 1914. 24 p.
479. Renegați în trecutul țărilor noastre și al neamului românesc. AARMSI 36, 1913—1914, 799—806.
R : VM, NR, 1914. 16 p. ; *Renégats dans le passé des pays et du peuple roumain*. ARBSH 2, 1914, 281—285.
480. Dardanelele. Amintiri istorice. AARMSI 37, 1914—1915, 385—414.
R : *Les Dardanelles. Réminiscences historiques*. Trad. par H. Stahl. ARBSH 3, 1915, 65—99.
481. Une lettre du Sultan au roi de Pologne sur un conflit de frontière à Akerman (Moncastro, Cetatea Albă), BIEESO 3, 1916, 103—104.
482. Comment nous sommes entrés dans la Dobrogea. BIEESO 3—4, 1916—1917, 21—27.
483. La population de la Dobrogea vers la moitié du XIX^e siècle d'après un manuscrit récemment découvert. BIEESO 3—4, 1916—1917, 166—174.
484. Sur l'école et l'église roumaines en Dobrogea avant l'annexion roumaine. BIEESO 3—4, 1916—1917, 97—100.
485. La Dobrogea, pays de synthèse. BIEESO 4 (1917), 11—17.
486. Califul. La moartea lui Abdul Hamid. NR, 1918, 33.
487. Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau : Vingt-six mois en Turquie. BIEESO 6, 1919, 35—45.
488. Vecinii noștri. Legăturile cu turcii. NR, 1923, 188, 201—202.
489. Românii și lupta de la Lepanto. RI 10, 1924, 106—107.
490. Frații păgini ai lui Radu Mihnea. RI 10, 1924, 81—82.
491. Ordinul lui Selim al II-lea către Alexandru al Țării Românești. (1572). RI 11, 1925, 153—155.
492. Du nouveau sur la campagne turque de Jean de Hunyadi en 1448. RHSEE 3, 1926, 13—27.
493. L'histoire romantique de Yakoub-Tchélebi. RHSEE 4, 1927, 308—314.
494. Quelques renseignements contemporains sur la campagne du sultan Mohammed IV en Pologne. RHSEE 4, 1927, 126—127.
495. Une source négligée de la prise de Constantinople. ARBSH 13, 1927, 59—128.
496. Les avatars diplomatiques de Descorches à Constantinople. RHSEE 5, 1928, 214—230.

497. Die Geschichtschreiber der Osmanen und ihre Werke von Franz Babinger. « Byzantinische Zeitschrift » 28, 1928, 144—146.
498. Cronicile turcești ca izvor pentru istoria românilor. ARMSI 9, 1928—1929, 1—22.
499. Moschei pe pământ românesc. BCMI 22, 1929, 184—187.
500. Probleme de istorie universală și românească. CCL, 1929, 370—427.
R: *Probleme de istorie universală și românească. Conferințe ținute la cursurile de vară din Vălenii de Munte*. VM, Fundația culturală Cuvintul, 1929, 69[—71] p. (Entre autres: Problema turcească)
501. Le Journal de Björnsthal. RHSEE 7, 1930, 102—109.
(*Briefe aus seine ausländischen Reisen*, Bd. I—V, Rostock-Leipzig, 1780—1781)
502. Peintres tures et peintres de Turquie. « La Revue de l'Art » 30, 1926.
(După TBI, 4396).
503. Proverbe turcești. CCL 1930, 396, 407.
504. Un livre négligé sur la Turquie. ARBSH 17, 1930, 77—90.
505. Un témoignage espagnol sur la Turquie de Soliman le Magnifique. RHSEE 7, 1930, 89—98.
(Cristobal de Villalón, *Viaje de Turquia*, Madrid, 1519)
506. Encore une source ignorée sur la Turquie. RHSEE 8, 1931, 31—32.
507. Originea lui Ștefan Răzvan. Petrecerea lui Vasile Lupu în exilul de la Constantinopol. ARMSI 11, 1931, 157—164.
508. « Coconul » lui Radu Mihnea și capuchehaiaua Curt Celebi. Cu prilejul unui document inedit de la Alexandru Coconul. RI 18, 1932, 97—102.
509. Altă școală : cea din Imperiul otoman. NR, 1933, 96.
R: Școală și cultură, Bucarest, 1934, p. 69—71.
510. Nouveaux travaux sur l'histoire des Turcs d'Asie Mineure. RHSEE 10, 1933, 33—36.
511. Sur les deux prétendants Moustafa du XV^e siècle. RHSEE 10, 1933, 12—13.
512. Turcirea lui Constantin Lăpușeanu. RI 19, 1933, 16—17.
513. Din viața socială a Brăilei sub turci. ARMSI 14, 1933—1934.
514. Noi porunci turcești către domnii noștri (1572—1658). RI 20, 1934, 381—383.
515. Proverbe turcești. FD, 1934, 87.
516. Une nouvelle source sur les campagnes de Mahomed II contre Etienne le Grand, prince de Moldavie. RHSEE 10, 1934, 341—342.
517. Scrisori de familie ale vechilor Brîncoveni. II. Două arzuri ale țării către sultan în sec. XVIII. ARMSI 16, 1934—1935, 183—210.
518. Biruința din 1423 a lui Dan-vodă contra turcilor. RI 22, 1936, 112.
519. Știri noi despre Pasvantoglu și relațiile lui cu noi. RI 22, 1936, 205—211.

520. Un izvor cu privire la războiul turco-polon din 1673. RI 22, 1936, 299—300.
521. Les rapports entre la Hollande et l'Empire ottoman au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e. RHSEE 14, 1937, 283—293.
522. Entre la Turquie moderne et les empires chrétiens de récupération. RHSEE 15, 1938, 142—168, 227—269.
523. Choses de Turquie dans des mémoires allemands de la moitié du XIX^e siècle. RHSEE 17, 1940, 366—382.
524. Deux lettres grecques de Sultans. RHSEE 17, 1940, 325—331.
525. Encore une vieille histoire de l'Empire ottoman. RHSEE 17, 1940, 332—333.
526. O carte a lui Mazar (Mazhar) Paşa. RI 26, 1940, 252—254.
(Sir Stephen Lakeman, *What I saw in Kaffir-Land*. Edinburgh and London, 1880).
527. Un discours jacobin à la Sublime Porte. Vieux souvenirs. Un document. RHSEE 17, 1940, 228—230.
528. Un livre d'interprétation de la Turquie. RHSEE 17, 1940, 224—228.
(N. von Bischoff, *Ankara, eine Deutung des neuen Werdens in der Türkei*, Wien—München, 1935).
529. Un livre du père d'André Chénier sur l'Empire ottoman. RHSEE 17, 1940, 7—16.
Autres articles sur la Turquie dans TBI, 12929—13017 ; sur la guerre italo-turque TBI, 12057—12061.

LES VOISINS

Les Arméniens

530. Armenii și românii. O paralelă istorică. AARMSI 36, 1913—1914, 1—38.
R : Gr. M. Bucliu, 1840—1912. *Testament biografic. Familia Bucliu. Armenii și românii : o paralelă istorică*, de N. Iorga. *Catalogul bibliotecii armenesti*. Bucarest, 1914, 113[—115] p. ; *Arméniens et Roumains. Une parallèle historique*. ARBSH 1, 1912—1913, 189—234.
531. Distrugerea armenilor din Turcia. NR, 1916, 79.
532. O nouă Armenie. NR, 1918, 170.
533. Problema armenească. NR, 1919, 184.
534. Un croitor armean al Curții (1739). RI 5, 1919, 100.
535. Literatura armenească. « Ramuri » 16, 1922, 655.
536. Iarăși literatura armenească. « Ramuri » 17, 1923, 485—488.
R : NR, 1923, 274.

537. Două festivaluri armenesti. Armenia, cîntecele și poezia sa populară. Conferință. « Universul literar » 41, 1925, n° 27, p. 14—15.
538. Inscripții din bisericile României. Bisericile armenesti din Botoșani. Fragmente. « Universul literar » 41, 1925, n° 27, p. 12.
539. Poezia armenescă în evul mediu. « Universul literar » 41, 1925, n° 27, p. 2.
540. Tumanian (A.), Plîngerea Armeniei. « Universul literar » 41, 1925, n° 27, p. 3.
541. Sur l'origine des Arméniens de Moldavie. « Haudes Amsorya », Viena, 1927, 907—910.
542. Civilizația franceză și creațiunile ei în Armenia. NR, 1929, 12, 25.
543. Patru conferințe despre Armenia ținute la Teatrul Național din București. II. Les Arméniens de Roumanie. Conférence donnée à l'Union arménienne de Paris. Bucarest, DR, 1929. 95 p.
544. Aharunian. Din poezia armeană. CCL, 1930, 204.
545. O afirmație națională armeană. NR, 1930, 175.
546. Armenii de la San Lazzaro. CCL, 1931, p. 353.
547. Brève histoire de la Petite Arménie. L'Arménie cilicienne. Conférences et récit historique. Paris, J. Gamber, 1930. 153 [—158] p. + 1 pl.
548. Note despre arta armeană. *Despre arta armeană*. Album. Bucarest, 1930, p. 5—9.
549. Un oaspete armean. NR, 1932, 53.
(Arșag Ciobanian)
550. Patriotism. NR, 1932, 54.
551. Choses d'art arméniennes et roumaines. Conférence donnée au Collège Morat en mars 1934. RHSEE 12, 1935, 1—14.
552. Despre țările locuite de armeni. « Ani » 1, 1936, n° 2, 1—14.
553. 1500 ani de la traducerea Bibliei în armeneste. « Ani » 2, 1936, n° 4, 14—19.
554. Trecutul și ceva despre viitorul poporului armean, « Ani » 2, 1936, n° 3, 32—38.

Chypre

555. Danii românești în Cipru. RI 5, 1919, 47—48.
(De Mihail Suțu)
556. France de Chypre. Paris, Les Belles Lettres, 1931. 215 p.
R: 'Η Φραγκοκρατία ἐν Κυπρῶ: Μετάφρασις Ἀ. Κ. Αἰμιλιανίδου. Leucosia. 1938. 128 p.; Paris, Les Belles Lettres, 1966. 215 p.
557. Răscoala Ciprului. NR, 1931, 244.
558. O danie românească în Cipru. RI 19, 1933, 14—15.

Venise

559. Un viaggio da Venezia alla Tana. «Nuovo Archivio veneto», XI₁, 1896.
560. Două documente din arhivele raguzane relative la un sol trimes la Veneția de Basarab Neagoe. «Arhiva Societății științifice și literare» 9, 1898, 66—69.
561. Relazioni dei rumeni con Venezia (1504). *Scritti storici in memoria di Giovanni Monticolo*, 1915.
562. Veneția în Marea Neagră. I. Dobrotici. II. Legături cu turcii și cu creștinii din Balcani de la lupta de la Cosovo pînă la cea de la Nicopoli (1389—1396). ARMSI 36, 1913—1914, 1043—1118; III. Originea legăturilor cu Ștefan cel Mare și mediul politic al dezvoltării lor. AARMSI 37, 1914—1915, 1—76.
R: *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*. ARBSH 2, 1914, 289—370.
563. Cinci conferințe despre Veneția. Bucarest, Casa școalelor, 1914. 167 [—170] p.
R: Ed. 2-a. VM, NR, 1926. 221[—223] p. + 12 pl.
564. Concurenți ai Veneției în dominația Mării Mediterane. DD, II, 1914, 65—77.
565. I. Venezia e la Penisola dei Balcani. II. Il problema balcanico e l'Italia. Due conferenze all'Ateneo veneto (Marzo 1914). Bucarest, C. Sfetea, 1914. 45 p.
R: NR, 1914, 9.
566. Influences dalmato-vénitiennes en Roumanie. «Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions» 78, 1922, 194—198.
R: «Ramuri» 16, 1922, 746—748.
567. Foaia de zestre a unei domnițe moldovence din 1587 și exilul din Veneția al familiei sale. ARMSI 6, 1926, 213—240.
568. L'Italia vista da un romeno. Prefazione di Giulio Bertoni. Traduzione di Nella Collini e Nico Ferrini. Milano, La Spiga, 1930. 382 [—386] p.
(Entre autres, quelques chapitres sur Venise)
569. Deux siècles d'histoire de Venise. Conférences données en Sorbonne: 1. Venise d'empire; 2. Venise de croisade; 3. Venise dominante. RHSEE 9, 1932, 1—62.
570. Ospiti romeni in Venezia (1570—1610). Una storia ch'è un romanzo ed un romanzo ch'è una storia. Bucarest, Imprimeria națională, 1932. 158 [—167] p. + 21 pl.
571. Venise à l'époque moderne. Conférences données en Sorbonne (février 1933). RHSEE 10, 1933, 156—179; 209—286.
(I. La double orientation de Venise au XV^e siècle; II. Organisation vénitienne; III. Venise moderne; IV. Venise, ville européenne. Chute de la République).
R: Veneția în epoca modernă. Dubla orientare a Veneției în secolul al XV-lea. NR, 1933, 50.

572. Un projet de mariage grec à Venise du futur prince de Moldavie Constantin Duca. RHSEE 16, 1939, 162—163.

Le Proche Orient

573. Un projet relatif à la conquête de Jérusalem, 1609. « Revue de l'Orient latin », 2, 1894, 183—189.
574. Căderea Bagdadului. NR, 1917, 58.
575. Luptele din Siria și înțelesul lor. NR, 1917, 111.
576. O biserică siriană în București. BCMI 22, 1929, 97—101.
577. Proverbe arabe. CCL, 1930, 407.
578. Inscripția arabă de la Sf. Spiridon din București. BCMI 24, 1931, 143.
579. Méhémed-Ali et l'Egypte, d'après de nouvelles publications. RHSEE 9, 1932, 379—410.
580. Recherches sur l'histoire moderne de l'Egypte. RHSEE 10, 1933, 313—340.
581. Vatatzès (Basile), Persica. Histoire de Chah-Nadir, publiée par N. Iorga. Bucarest, DR, 1939. XXV + 312 p. (Institut roumain d'études byzantines).
V. autres ouvrages sur le Proche-Orient chez TBI, 21, 77, 306, 13192—13195.

N. IORGA, HISTORIEN DU MOYEN ÂGE ROUMAIN

ȘTEFAN PASCU

Recteur de l'Université de Cluj

Embrasser d'un regard, synthétiser et systématiser tout ce qu'a produit cet esprit dynamique et encyclopédique, voila une difficulté qui ne saurait être aisément vaincue. Nul domaine de l'histoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la période contemporaine, n'a échappé à la curiosité et à l'intérêt du grand savant, préoccupé de connaître et de présenter dans son ensemble la vie de l'humanité, le long des époques historiques, celle de tous les peuples avec leurs cultures et leurs civilisations.

S'il se déclarait lui-même un « non-spécialiste » en ce qui concerne les problèmes de l'histoire ancienne, dans le domaine de l'histoire médiévale et moderne il était, sans aucun doute, un des meilleurs connaisseurs de son époque, parmi les savants de son pays et du monde entier. Cela s'explique, évidemment, par la formation qu'il avait reçue à l'École des Hautes Etudes de Paris et, plus tard, à l'Université de Leipzig, mais il est aussi vrai qu'il se sentait la vocation pour cette époque si étendue et si complexe. L'histoire du Moyen Age, de Byzance, du Sud-Est européen, de l'Europe toute entière a constitué le champ d'investigation qui l'a captivé le plus, et c'est dans ce domaine que sa contribution s'est fait le plus remarquer. Mais la plus riche des activités de N. Iorga, du point de vue volume et qualité, a embrassé en premier lieu l'histoire médiévale de notre pays. La diversité des thèmes abordés est vraiment étonnante. Iorga a publié le plus grand nombre de documents, le plus grand nombre d'études d'érudition dans tous les domaines : histoire des relations agraires, des métiers, du commerce, histoire politique (tant intérieure qu'extérieure), histoire de l'armée, de la culture (littérature, enseignement, presse, art), de l'Eglise, etc. Il a été un précurseur dans bien de voies, dans plusieurs autres il a pris la relève de ses prédécesseurs de la génération de 1848 : N. Bălcescu, M. Kogălniceanu, A. Papiu-Ilarian, et de leurs continuateurs, dont il a été pendant des années le contemporain : B. P. Hasdeu, A. D. Xenopol, pour ne rappeler que les plus importants.



Pour Nicolas Iorga, le problème des sources dépasse le cadre de la spécialité ; il s'inscrit parmi les coordonnés de sa conception historique. Il était fermement convaincu qu'on ne saurait écrire la véritable histoire que lorsque les faits auront été puisés à leur source, passés au tamis d'une

critique sévère et méthodique pour être établis avec tout le soin requis¹. C'était la conception positiviste de l'époque, qui inclinait vers une méthode de recherche plus rigoureuse, basée sur les sources et sur l'érudition. En employant dans ses recherches la méthode qu'il avait apprise en France et en Allemagne, il a dû aussi tenir compte des nécessités imposées par l'état des recherches historiques en Roumanie. A cela s'ajoutait sa passion constante de découvrir de nouvelles preuves nécessaires à une représentation véridique du passé du peuple roumain. C'est ce qui explique l'activité du plus méritoire chercheur et éditeur de documents parmi les historiens roumains de tous les temps. Le dur travail auquel il s'astreignait était nécessaire, comme il s'en rendait compte lui-même, « parce que l'information était si restreinte encore que se risquer à donner des récits, à écrire des pages d'histoire sur les documents qu'on avait alors à sa disposition, eût été peine perdue »².

Selon la conception de Iorga — et c'est ce qui ajoute encore à la valeur de ses collections de documents — la seule édition des documents n'était pas suffisante ; un travail d'érudition scientifique, une œuvre historique, requéraient la mise en valeur de leur contenu. C'est pourquoi Iorga joint toujours à ses collections d'amples introductions, de véritables études monographiques mettant à contribution, outre les documents compris dans la collection respective, une large information extraite des autres sources et travaux publiés auparavant.



L'historiographie positiviste, qui n'est pas sans rapport avec l'activité de Nicolas Iorga, accordait une certaine importance, parfois inégale, à tous les facteurs qui concourent au développement de la société : aux facteurs de la vie matérielle aussi bien qu'à ceux de la vie spirituelle. Les problèmes économiques et sociaux du Moyen Age et, par conséquent, l'intérêt accru pour la vie des masses populaires, rivalisent dans les préoccupations de Nicolas Iorga avec le rôle des personnalités qui, dans l'œuvre de ses prédécesseurs romantiques, remplissaient seules la scène historique.

La question agraire et les relations agraires ont été présentées en plusieurs études spéciales, pour constituer ensuite des chapitres entiers dans ses grands travaux de synthèse. En partant de la constatation de l'existence de certaines autonomies locales, les « Romanies » populaires, non seulement en Occident, mais aussi dans le sud-est de l'Europe, y compris dans la région carpato-danubienne, comme l'un des traits propres à la période qui précède le Moyen Age, Nicolas Iorga aboutit à la conclusion que, dans les pays roumains, il existait, aux premiers siècles du Moyen Age, un régime primitif de propriété paysanne libre, sans aucune classe dirigeante, « des villages sans maîtres, sans concurrence entre riches et pauvres ». Leurs habitants

¹ *Despre concepția actuală a istoriei și geneza ei*, leçon inaugurale du cours d'histoire universelle en 1894, publiée dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, Bucarest, 1944.

² *Romantism și naționalism în istoriografia românească*, in *Generalități ...*, p. 185.

étaient des laboureurs libres et paisibles, qui, dans quelques contrées seulement, obligés qu'ils étaient par le besoin, menaient une vie pastorale. Leurs juges, chefs des villages, et voïvodes, chefs des vallées, se seraient transmis le pouvoir judiciaire et militaire, tout en restant de simples paysans comme leurs confrères. Dans une pareille société, il n'y aurait pas eu de familles aux droits antérieurs et supérieurs sur tel territoire. Ce régime agraire, populaire et égalitaire, des communautés agricoles, où chaque paysan eut droit à la terre, son franc-alleu, trouvait son origine dans la société thrace, avant que les Romains viennent s'y établir. Ce régime, par une solidarité rurale dérivée de la descendance commune d'un même ancêtre de tous les habitants du village, aurait existé en Transylvanie jusqu'au XIII^e siècle, lorsque le droit de propriété des paysans a été usurpé par la féodalité magyare, et en Moldavie et Valachie jusqu'au XV^e siècle. Ces Etats étaient considérés comme une création paysanne, les princes ainsi que les boyards auraient été des paysans, leurs conseillers se seraient vêtus « de costumes roumains, pareils aux vieillards appelés aux jugements des litiges entre paysans ». Au début du Moyen Age, les boyards n'auraient pu être de grands propriétaires terriens : c'est grâce à des dons princiers qu'ils le seraient devenus ensuite ³.

La nouvelle historiographie, matérialiste, n'a pas confirmé ces thèses, en prouvant, au contraire, que le commencement du processus de différenciation a eu lieu au sein des collectivités villageoises, où trouvent origine les futures classes de la société féodale, les boyards et la paysannerie dépendante. Ces classes étaient en train de se constituer dans la période qui précéda la formation des Etats féodaux roumains. Or, on peut constater, dès les premiers documents internes des XIV^e et XV^e siècles, l'existence d'une classe de boyards nantis de villages et de terres, à côté d'une paysannerie dépendante, ayant des obligations en produits, plus tard aussi en travail et en argent, envers les maîtres féodaux. De même, l'origine de la propriété féodale ne saurait être limitée aux dons princiers ; l'usurpation des terres paysannes a constitué un autre moyen important de formation et d'augmentation de la propriété féodale. Les boyards, et encore moins les princes, n'étaient des paysans, ni par le costume, ni par leur position sociale ; c'étaient des féodaux semblables à ceux des autres sociétés médiévales.

En analysant les rapports sociaux de Transylvanie, Nicolas Iorga souligne la différence entre les « nations » privilégiées et les Roumains, afin de conclure que les Roumains étaient dépourvus de tout privilège à cause des invasions qu'ils avaient subies sur la place même de leur

³ De telles idées se retrouvent partout dans les nombreux écrits de N. Iorga, notamment dans : *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, Bucarest, 1908, p. 5—7 ; *Développement de la question rurale en Roumanie*, Jassy, 1917, p. 15—29 ; *Evolution de la question rurale en Roumanie jusqu'à la réforme agraire*, Bucarest, 1929, p. 1—12 ; *Anciens documents de droit roumain*, I, Bucarest, 1930, Préface ; *Scrisori de boieri, scrisori de domni*³, Văleni, 1931, introduction. Voir encore, pour les détails, Șt. Ștefănescu, *Nicolas Iorga, historien de la paysannerie*, dans ce volume même, p. 283 et suiv.

ancien établissement⁴. Cette situation explique les souffrances produites par l'exploitation des masses paysannes par la noblesse, ce qui provoqua les grandes jacqueries des XV^e et XVI^e siècles. Nicolas Iorga fait preuve de beaucoup de compréhension et de sympathie pour ces masses qui se sont révoltées pour obtenir des conditions de vie meilleures. Le soulèvement de 1437 est considéré comme provoqué par le profond mécontentement des « classes pauvres », auquel prend part la paysannerie « sans différence de nation »⁵. La révolte de 1514, conduite par Gheorghe Doja, « le héros populaire », a été déclenchée par les paysans roumains, avec « leurs camarades d'esclavage hongrois » et avec les Szeklers pressurés par les nobles élevés de leurs rangs⁶.

L'évolution des rapports agraires en Moldavie et Valachie durant les siècles suivants, le XVI^e et le XVII^e, est présentée avec beaucoup plus de réalisme : empiètements, saisies injustes de terres paysannes, par suite du développement de l'économie monétaire, les prétentions des boyards qui soutenaient être des propriétaires *ab antiquo*, la tendance à confondre la paysannerie libre et la paysannerie dépendante. La paysannerie libre, quant à elle, vivait en des conditions inférieures sur des terres qui, en fait, ne lui appartenaient plus ; sa seule raison d'être était le travail pour le compte du maître. La paysannerie réduite à cette situation ne pouvait plus garder longtemps sa liberté personnelle. Beaucoup de paysans quittèrent leur terre en quête de conditions de vie plus aisées. Mais les boyards ne pouvaient se dispenser de main d'œuvre. Aussi, Michel le Brave, pour obtenir l'aide des boyards, céda-t-il à leurs prétentions de disposer de la personne du paysan, ce qui amena l'*adscriptio glebae* de la paysannerie.

Malgré l'offensive de la classe des boyards, la paysannerie libre n'a pu être tout à fait annihilée. Les « răzești » et les « moșneni » réussirent à garder leur liberté et leur ancienne manière de vivre, situation que Nicolas Iorga a présentée dans ses études concernant les « moșneni » (petits propriétaires terriens) des différentes régions de la Valachie⁷.

La présentation des relations entre boyards et paysans durant les XVII^e et XVIII^e siècles contient quelques thèses justes et d'autres sujettes à caution. La tendance des boyards à agrandir leurs propriétés en empiétant sur les terres des paysans, l'aggravation de la situation de la paysannerie à cause de cette offensive et de l'augmentation des obligations envers les seigneurs féodaux, le gouvernement et la Porte ottomane sont fidèlement présentées, mais la thèse selon laquelle, au XVII^e siècle, au cours des luttes pour le trône qui ont affaibli la classe des boyards, l'oligarchie des boyards aurait cessé d'exister, ne saurait être confirmée. Ces luttes mêmes prouvent l'existence d'une oligarchie des boyards, qui se sont

⁴ *Unirea Ardealului*, dans *Conferințe și prelegeri*. Bucarest, 1943, p. 61.

⁵ *Istoria românilor din Ardeal și Ungaria*, I, Bucarest, 1915, p. 193.

⁶ *Ibidem*, p. 201.

⁷ *Din viața moșnenilor vieri ai ținutului Săcuienilor*, dans *Pagini de istorie culturală*, Bucarest, 1911 ; *Moșnenii din Cremenari. O contribuție la vechea viață a satelor muntene*, Bucarest, 1931.

constitués en « partis » et qui soutenaient leurs différents candidats à la principauté. Cependant, Iorga a bien saisi l'importance des grands boyards qui, au temps des phanariotes, gouvernaient le pays. C'est surtout à cause de la réaction paysanne contre ceux-ci que Constantin Mavrocordato s'est vu obligé de réaliser ses fameuses réformes ; on y distingue par surcroît l'influence de la « philosophie » occidentale. Iorga reconnaît le bon droit des paysans de Transylvanie, révoltés entre 1784 et 1785, afin de remplacer la classe dominante et abusive par une autre, capable de les comprendre et de les représenter⁸.

Par un grand nombre de ses thèses concernant les relations agraires au Moyen Age, Nicolas Iorga se place parmi les historiens progressistes, car il admet les droits « ancestraux » de la paysannerie à la terre et fait ressortir le rôle des « masses méprisées et humiliées » et leur « pouvoir créateur ».



Un autre aspect de l'histoire sociale et économique des Roumains souvent traité par Nicolas Iorga est l'artisanat médiéval. Son évolution est présentée, à commencer par l'industrie domestique, qui assurait à l'homme les vêtements et l'ameublement du logis, dont dérivent les différents travaux artisanaux villageois. Les paysans artisans assuraient les vêtements et les chaussures, les outils agricoles et tout le nécessaire de la vie domestique. Les premiers artisans « publics » semblent avoir été des étrangers, des Allemands, tandis qu'une « classe » d'artisans roumains se serait formée à peine au XVII^e siècle. Quoique les deux premières étapes du développement des travaux artisanaux sont justement présentées, la troisième, celle de l'artisanat citadin, n'est pas rendue avec exactitude. Car on sait que de nombreux artisans roumains venus s'établir dans les villes en ont constitué la première population, ainsi que les marchands. Certains artisans étrangers s'y sont ajoutés seulement plus tard. Le tableau des métiers esquissé par Iorga couvre toutes les « industries », ainsi qu'il les appelle lui-même ; l'industrie alimentaire, vêtements, chaussures, bâtiments, armement, l'industrie métallurgique, ensuite les industries de luxe : la peinture, l'horlogerie, etc. Une rectification s'impose aussi en ce qui concerne la fondation des corporations, dont l'origine remonte à la fin du XVI^e siècle et aux premières années du siècle suivant, et non pas au XVIII^e siècle.

N. Iorga a remarqué l'influence sur les vieux métiers des modes étrangères, orientales et occidentales, et la naissance des « fabriques », c'est-à-dire des manufactures, à la fin du XVIII^e siècle et au début du siècle suivant⁹.

⁸ *Istoria românilor din Ardeal și Ungaria*, II, p. 12.

⁹ *Meșteri din alte vremi*, dans « *Literatura și arta română* », 1900, p. 686—693 ; *Negoșul și meșteșugurile în trecutul românesc*, Bucarest, 1906 ; *Vechiul meșteșug de clădire al românilor*, dans « *Convorbiri literare* », 1905, p. 396 — 424 ; *Breasla blânarilor din Botoșani. Catastihul și actele ei*, Bucarest, 1911, 34 p. ; *Meșteșugul de pictură și sculptură în trecutul românesc*, dans *Istoria românilor în chipuri și icoane*, Craiova, 1921, p. 196 — 226 ; *Meșteșugurile la români*, *ibid.*, p. 202 — 284 ; *Scrisori și zapise de meșteri români*, Bucarest, 1926, VIII+142 p. ; *Istoria industriilor la români*, Bucarest, 1927.

De longues recherches ont été consacrées par Nicolas Iorga au commerce du Moyen Age. Les relations commerciales entre les trois pays roumains ont été minutieusement étudiées dans les archives de Brașov, Sibiu et Bistrița. Plusieurs volumes comprenant les documents de ces archives, les comptes de ces trois villes du sud et de l'est de la Transylvanie, les documents de la Compagnie orientale, la correspondance des boyards valaques avec la maison de commerce Hagi Pop de Sibiu, l'activité de certains grands négociants, tels que Démètre Aman, les relations commerciales avec la ville de Lwow, etc., sont accompagnés d'études d'une certaine étendue, de nouvelles contributions à la connaissance de l'activité commerciale au Moyen Age. L'historien même a publié un recueil de lettres de marchands — depuis le XV^e siècle jusque dans la première moitié du XIX^e siècle —, en le faisant précéder par un bref exposé synthétique. Tel autre volume, *Le commerce et les métiers dans le passé des Roumains*, est une synthèse du même problème regardé, cette fois-ci, d'un point de vue différent, celui de l'activité commerciale, de l'échange de produits entre les pays roumains pendant tout le Moyen Age¹⁰. Son *Histoire du commerce roumain* reprend le problème sous tous ses aspects, les routes commerciales, les marchandises, les négociants, les villes¹¹. Dans tous ces ouvrages on trouve de riches et importants renseignements, aussi bien que de justes appréciations concernant l'existence d'un échange incessant entre les trois pays roumains, tout au long du Moyen Age et de l'époque moderne, ainsi qu'avec les pays voisins, un trafic très actif qui s'étend vers l'ouest, le centre, le nord, le sud et l'est de l'Europe et même vers le Proche-Orient. On y trouve des vues judicieuses sur l'importance du commerce et des routes commerciales dans la formation et le développement des villes et même des Etats féodaux, sur le rôle des relations commerciales entre les pays roumains, « véritable forme économique de l'Union roumaine »¹².

Il y a toutefois certaines théories envers lesquelles une certaine réserve s'impose. Ainsi, l'affirmation que le commerce et la vie urbaine ne seraient pas issus du développement naturel de notre peuple, mais qu'ils seraient dus aux marchands étrangers (allemands, saxons, hongrois, polonais, grecs, turcs, etc.) qui auraient formé au XVI^e siècle « une bourgeoisie d'emprunt hétérogène »¹³, et que les marchands roumains se seraient saisis du commerce après quelque temps, nous semble sujette à discussion. Des recherches fondées sur une documentation plus complète ont découvert à l'origine de plusieurs villes des villages dont les habitants, s'étant adonnés au commerce, ont continué leurs occupations, dans des conditions meilleures, dans les bourgs et les villes. On connaît maintenant le nom de certains marchands roumains qui faisaient des affaires à l'étranger dès le XIV^e siècle ; au XV^e siècle les princes moldaves ou valaques collaborent avec ces négociants et les défendent contre la concurrence étrangère ; la

¹⁰ *Negoțul și meșteșugurile în trecutul românesc*, Bucarest, 1906, 263 p.

¹¹ *Istoria comerțului românesc. Drumuri, mărfuri, negustori și orașe*, I², Bucarest, 1925, 327 p.

¹² *Scrisori de negustori*, Bucarest., 1925, p. III.

¹³ *Ibidem*.

présence de marchands venus des principautés roumaines dans les villes de Transylvanie a laissé de nombreuses traces dans les documents et ceux qui ont décrit la vie économique de ces villes ne manquent pas de la mentionner. Si l'appréciation de l'importance des routes commerciales roumaines pour « le commerce mondial » est juste, le rôle que Iorga leur attribue dans la formation de nos Etats féodaux est, néanmoins, exagéré¹⁴. Enfin, c'est le mérite de Nicolas Iorga que d'avoir étudié parmi les premiers la circulation des monnaies dans les pays roumains au Moyen Age, les mesures pour les poids, les capacités et les superficies, tellement importantes pour la connaissance de la vie économique et sociale médiévale.



C'est une caractéristique de la conception positiviste et idéaliste, dans laquelle s'inscrit l'activité de N. Iorga, que d'accorder à la vie politique un rôle prépondérant dans la société, même si elle ne nie pas une certaine importance aux facteurs sociaux et économiques. C'est ce qui explique le poids accordé par N. Iorga à l'histoire politique dans l'ensemble du développement de la société. Dans ses études spéciales comme dans ses grandes synthèses, l'histoire politique est considérée de très près. Dans ces études, surtout dans sa dernière grande synthèse, *l'Histoire des Roumains*, N. Iorga a concentré tout ce qui lui a semblé de plus significatif dans l'amas de données et de faits et il a essayé de les ordonner en une large vision de l'histoire des Roumains de partout. Les événements se déroulent dans une simultanéité significative, depuis le Bas-Danube jusqu'au nord de la Transylvanie, depuis le Banat jusqu'au nord de la Moldavie.

Des phénomènes semblables, des mouvements à caractère politique et social, peuvent être enregistrés aux X^e et XI^e siècles, chez les Roumains de la Dobroudja et de la Transylvanie. Partout où ces mouvements se déroulent, ils ont un caractère populaire, parce que ces formations politiques, en voie de devenir des Etats, étaient des « pays » populaires, munis d'une culture et de traditions populaires, ce qui expliquerait aussi leur survivance pendant la domination des peuples des steppes : les Petchenègues, les Coumans et les Tatars, qui ont subi leur influence dans certaines de leurs coutumes et institutions¹⁵. Les formations politiques roumaines de la Transylvanie aux X^e et XI^e siècles ont été étudiées à l'occasion de l'analyse des anciennes chroniques magyares des XII^e et XIII^e siècles, et l'auteur est arrivé à la conclusion que ces formations politiques étaient assez puissantes pour essayer de défendre leur autonomie¹⁶. L'ancienneté des Roumains en Transylvanie, prouvée par les sources, est démontrée aussi par N. Iorga avec des arguments onomastiques et toponymiques à

¹⁴ *Drumurile de comerț creatoare ale statelor românești*, dans « Buletinul Institutului economic românesc », 1927, p. 455 — 470.

¹⁵ *Istoria românilor*, III, *passim*.

¹⁶ *Cele mai vechi cronici unguerești și trecutul românilor din Transilvania*, dans « Revista istorică », 1921, p. 1 — 22 ; 1922, p. 10—27. Voir aussi la version française, dans le « Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine », 1921, p. 193 — 223 ; 1922, p. 1 — 21.

l'appui¹⁷. La principauté de Transylvanie, encadrée du point de vue politique dans le royaume féodal magyar, a pu conserver son autonomie presque totale parce qu'elle aurait été composée de « voïvodats » roumains, dirigés par des knèzes et des voïvodes. Les formations de la Dobroudja — fin du XI^e siècle —, celles de Tatos, de Sestlav et de Satza, sont considérés comme des organisations « voïvodaes » roumaines, semblables à celles, contemporaines, de la Transylvanie — ce qui a provoqué une vive dispute au sujet de l'origine ethnique de ces formations et de celle de leurs chefs¹⁸.

Afin de pouvoir comprendre une époque des plus obscures de l'histoire des Roumains, Nicolas Iorga est sans cesse en quête de nouvelles informations qu'il interprète d'une manière originale, proche de la réalité historique de l'époque, en découvrant par ce moyen d'autres réalités politiques roumaines au temps de la domination coumane et tatare en Moldavie¹⁹.

C'est sur cette base populaire qu'auraient pris naissance les deux Etats roumains du sud et de l'est des Carpates, où n'auraient pas eu lieu « la prise de possession » du légendaire Negru-Vodă, pas plus que celle du « prince » de Maramureș Dragoș, seigneur seulement d'une « capitainerie » royale. Basarab non plus « n'est pas un fondateur, mais un continuateur et, à la fin, un libérateur ». A part ces deux pays-là, d'autres « pays » roumains existaient encore en différents endroits de la Transylvanie et aussi dans les Balkans²⁰.

Les problèmes économiques et surtout politiques soulevés par la situation du Bas-Danube ont fourni autant d'occasions à Nicolas Iorga de revenir sur ces questions et de les approfondir. A tels sujets, le grand historien a apporté des contributions lumineuses à l'histoire du Moyen Age. En utilisant une très riche documentation provenant de sources roumaines, hongroises, polonaises, italiennes, fussent-elles publiées ou inédites, la perspective de l'histoire de la Moldavie et de la Valachie s'élargit en rapport avec les deux cités de Chilia et de Cetatea Albă²¹ ou avec la présence et le rôle des Vénitiens dans les eaux de la mer Noire, ce qui permet de mieux entendre la situation de la Dobroudja au XIV^e siècle et le rôle du despote Dobrotici, les relations des Vénitiens avec les Turcs et les peuples balkaniques, celles, enfin, d'Etienne le Grand avec Venise²².

Son effort d'éclaircir les nombreux problèmes politiques du Moyen Age roumain est visible dans les centaines d'études où Iorga traite les plus différents problèmes, qu'il présente d'une manière bien à lui.

¹⁷ *Vechimea și originea elementului românesc în părțile Bihariei, Oradea, 1921, 16 p.*

¹⁸ *Cele dintâi cristalizări de stat ale românilor*, dans « *Revista istorică* », 1919, p. 103 — 113 ; en français, dans le *Bulletin de la section historique*, 1920, p. 33 — 46.

¹⁹ *Brodnicii și românii*, Bucarest, 1920, 28 p. *Imperiul cumanilor și domnia lui Băsarabă*, Bucarest, 1927, 7 p. ; *Românii și tătarii*, dans *Momente istorice*, Bucarest, 1927, 10 p.

²⁰ *Istoria românilor*, III, p. 156, 209, 215.

²¹ *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, Bucarest, 1891, 419 p.

²² *Veneția în Marea Neagră*, I — III, Bucarest, 1912 — 1914.

Le caractère paysan, patriarcal, de nos pays aurait persisté longtemps ; la conception fondamentale dans le domaine fiscal serait celle de l'ancienne vie du temps des « moșneni » et la défense de l'indépendance de nos pays par les seuls fils de ces pays — un principe fondamental. La Valachie du temps de Mircea l'Ancien aurait eu le but de diriger la vie du Sud-Est européen — jadis la patrie des Thraces et des Ilyres. Les anciennes coutumes élaborées durant des siècles et représentant une œuvre grandiose de création populaire et nationale constituent la base de la société ²³.

Le principal but des efforts héroïques des Roumains, après Mircea l'Ancien, a été de défendre non seulement leur pays, mais la chrétienté entière, contre la menace commune des Turcs. En tête de ce combat étaient les « chevaliers », titre qui se rattache au IV^e volume de la synthèse historique de Iorga, et notamment ceux que l'auteur aimait le plus : Dan « le vaillant », « le chevalier croisé » qui, le premier, avait employé une armée de mercenaires, et le prince Alexandre de Moldavie. « Les luttes partisans », dans lesquelles Iorga ne voit cependant que des rivalités personnelles, à la place du phénomène économique, social et politique du morcellement féodal, ont affaibli la capacité de résistance des pays roumains. La résurrection d'une époque glorieuse s'accomplit par Vlad le Diable et, surtout, par « le croisé de sang roumain » Iancu de Hunedoara, « Ioan, fils de Voicu d'Inidoara », qui était avant tout « un chevalier, un vaillant », et que les princes moldaves considéraient « leur père et protecteur »²⁴.

En même temps, le mécontentement d'« un monde opprimé » éclate en 1437, à la suite d'une révolte des Hongrois et des Roumains qui se constituent dans une « collectivité », ayant à leur tête un porte-bannière. Dans le désir des insurgés de faire siéger chaque année leurs capitaines et deux vieillards par conscription, Iorga voit une pratique « purement roumaine » ; l'assemblée sur le sommet d'une montagne correspondrait aux « marchés aux jeunes filles ». D'ailleurs de pareilles coutumes existaient alors un peu partout, et la mention en est faite en 1457 pour le Banat, où les districts roumains obtiennent « un vrai privilège national, pareil à celui des Saxons de jadis »²⁵.

N. Iorga s'est arrêté de préférence aux moments les plus importants et aux personnalités les plus marquantes de l'histoire médiévale des Roumains, auxquels il a consacré des œuvres fondamentales et des études détaillées, portant toutes le sceau de la nouveauté en ce qui concerne l'information et l'interprétation. Par exemple, il réussit à expliquer l'origine et la jeunesse d'Etienne le Grand, l'organisation de son armée, ses batailles, ses rapports avec l'Eglise, les possessions du prince moldave en Transylvanie, etc. De telles préoccupations et de telles connaissances a pu naître

²³ *Istoria românilor*, III, p. 288.

²⁴ *Ibidem*, IV, p. 5, 11, 21, 30, 64, 103, *passim*.

²⁵ *Ibid.*, p. 58 — 59, 115.

la première étude fouillée sur le grand prince moldave, œuvre scientifique, fondée sur l'ensemble des sources connues à l'époque et sur beaucoup d'autres inédites, en même temps qu'œuvre littéraire. Etienne est caractérisé comme « le défenseur de l'Orient chrétien », élevé sur le trône de Suceava où, « après la disparition de l'empire chrétien du monde oriental, ont été solennellement rétablies ses traditions sacrées ». La Moldavie, la Valachie et la Transylvanie y sont représentées dans une large perspective, on y décrit des actions, des combats, des hommes, Etienne le Grand surtout, dont le portrait est d'une rare beauté. « Droit et énergique, patient sans nul oubli des injures, vaillant sans cruauté, terrible dans sa colère et doux dans sa clémence, grave et mesuré dans ses paroles, grand bâtisseur et ami des arts, nullement orgueilleux dans ses actions ». Après avoir accompli son rôle de défenseur du Bas-Danube, Etienne lutte pour l'organisation de la Moldavie du point de vue politique, administratif, fiscal, afin que, son trône affermi, il puisse combattre pour « l'unité politique des deux pays roumains ». Les succès remportés contre les Turcs ont fait connaître à travers l'Europe « cette Moldavie... dont la force militaire et le puissant ressort moral étaient une révélation, une consolation et une garantie ». A l'étape suivante, Etienne règle « ses comptes avec la jeune Pologne » et, à cette occasion, « les deux Roumains (Etienne et Barthélemy Dragffy, voïvode de Transylvanie) se joignent à un troisième... le nouveau prince valaque, Radu »²⁶.

L'héritage d'Etienne le Grand s'est concrétisé en des efforts pour le maintien dans les pays roumains d'une situation, telle que l'avait transmise le vieux et vaillant prince, dans « l'hégémonie culturelle de Neagoe Basarab ». En Moldavie, les jeunes boyards désiraient ardemment ressusciter le passé glorieux, et Etienne le Jeune se décida à prendre la direction de cette « génération de nouveaux chevaliers », tandis qu'à l'autre bout du pays, « les habitants du Banat participaient au front de la croisade ». Pendant le règne de Pierre Rareș, la décision de la Diète de Transylvanie de créer un Etat souverain, dirigé par le voïvode d'origine roumaine Etienne Mailat, ne s'accordait guère avec les plans du prince moldave, vu que Mailat — qui marchait sur les traces de Iancu de Hunedoara — rêvait d'être « le seigneur d'une nouvelle Dacie ». Rareș perdit son trône à cause des ennemis qui l'entouraient de partout, tandis que les siens l'avaient abandonné, en même temps que la Moldavie perdait son indépendance. Au retour de Rareș sur le trône, le peuple de Moldavie manifesta une grande joie, parce qu'il espérait qu'on allait « le défendre contre les boyards » — ce que Iorga considère comme le début « de l'antagonisme entre les deux

²⁶ Ștefan cel Mare, Mihai Viteazul și mitropolia Ardealului, Bucarest, 1904, 35 p.; *Ceva nou despre mama lui Ștefan cel Mare*, dans « Semănătorul », 1904, p. 705 — 708; *Ștefan cel Mare și mănăstirea Neamțului*, Bucarest, 1910, 15 p.; *Steagul lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1918, 10 p.; *Unchiul lui Ștefan cel Mare*, dans la « Revista istorică », 1919, p. 367 — 370; *Stăpînirea lui Ștefan cel Mare asupra Ciceului*, dans la « Revista istorică », 1923, p. 128 — 137; *Istoria lui Ștefan cel Mare povestită neamului românesc*, Bucarest, 1904, 374 p.; *Istoria românilor*, IV, p. 125, 164, 178, 213, 230, passim.

classes », observation véridique, mais qui demande un correctif : cet antagonisme avait commencé bien avant que Rareș eut vu ses anciens desseins ressusciter. Il conseilla aux Transylvains de s'unir aux Moldaves et aux Valaques dans une diète pour la défense de ces régions, ce qui aurait signifié « une véritable union dacique », selon Iorga, qui se fonde sur les projets de Rareș, autant que sur l'opinion de certains hommes politiques de l'époque, tels que Pierre Porembski, secrétaire de la princesse Isabelle ²⁷.

C'est, sans doute, aux efforts de Nicolas Iorga que revient le mérite d'avoir tiré au clair la plupart des moments importants et critiques de l'histoire si mouvementée des pays roumains dans la seconde moitié du XVI^e siècle, travail accompli en s'appuyant sur une riche information amassée au cours de ses recherches dans les archives du pays et de l'étranger ²⁸.

« Les épigones des preux », les princes roumains de la seconde moitié du XVI^e siècle ont été incapables de défendre l'indépendance des pays roumains.

Dans la création culturelle de la première moitié du XVI^e siècle, l'accent est mis sur les manifestations dans la langue parlée, l'apparition de l'écriture en roumain, les écrits historiques, l'architecture à caractère religieux, sur l'art si remarquable de l'époque — art que Iorga appréciait comme une synthèse de l'Orient et de l'Occident, greffée sur les anciennes traditions locales et populaires d'origine thrace. C'est une « nouvelle Byzance, ayant subi des influences gothiques, mais portant aussi le sceau de notre équilibre et de notre harmonie »²⁹.

Dans ces conditions, par l'avènement au trône de certains princes « aventuriers », qui avaient passé leur jeunesse en Occident, une influence occidentale avec des reflets de la Renaissance se fait jour dans les pays roumains, dans leurs tendances politiques, leur culture, leurs premières créations littéraires (traductions de livres religieux), dans les premiers livres imprimés en roumain, grâce à l'activité des humanistes transylvains — du diacre Coresi, en particulier ³⁰.

Durant la période suivante on peut déceler « un commencement d'influence grecque », dû à l'établissement dans les pays roumains d'un nombre toujours croissant de Grecs (gens d'Eglise, boyards, marchands). La conquête de l'indépendance de la Moldavie a été entreprise par la « dernière lutte héroïque » de Jean le Terrible et par les tentatives de quelques Moldaves réfugiés chez les Cosaques. Une nouvelle « vague d'influence franco-italienne » se fait sentir en Valachie pendant le règne de Pierre Boucle d'Oreille et en Transylvanie au temps d'Etienne Báthory, mais ici par l'intermédiaire des jésuites ³¹.

²⁷ *Istoria românilor*, IV, p. 319, 322, 334, 374 — 376, 400, 406, 409.

²⁸ *Contribuțiuni la istoria Munteniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea*, Bucarest, 1896, 112 p. ; *Pretendenți domnești în sec. XVI*, Bucarest, 1892, 83 p. ; *Oameni și fapte din trecutul românesc. I. Petru Șchiopul*, Bucarest, 1905, 121 p.

²⁹ *Istoria românilor*, IV, p. 432 — 446.

³⁰ *Ibidem*, V, p. 45 — 128.

³¹ *Ibidem*, p. 129 — 201.

Le déclin de nos pays a été arrêté par « le combat pour l'indépendance » de Michel le Brave, qui a su acheminer « cet élan roumain dans la nouvelle croisade », dans le large cadre de la politique générale européenne — présentée dans ses lignes générales autant que dans ses détails significatifs — particulièrement lorsqu'il s'agit des trois pays roumains, mais aussi à propos de l'Empire des Habsbourg, du royaume de Pologne et de la péninsule balkanique.

Tous ces problèmes ont été étudiés par Nicolas Iorga non seulement sous leur aspect général, mais jusque dans leurs détails les plus secrets : l'origine du prince valaque, ses parentés et ses liaisons sentimentales, ses relations politiques et diplomatiques avec les représentants de l'Empire, avec le grand duc de Moscou, avec les peuples balkaniques, les guerres et les prouesses du prince téméraire, son lâche assassinat, sa personnalité telle qu'elle se reflète dans la poésie populaire balkanique et dans les sources contemporaines, — enfin, l'importance historique de l'union des pays roumains. Ce chapitre de l'histoire des Roumains a attiré Iorga dès sa jeunesse et jusqu'au seuil de la vieillesse³². Sa première monographie de grandes proportions concernant l'histoire des Roumains, tout comme la dernière, ont été dédiées à Michel le Brave et l'époque du même prince tient une place centrale dans sa dernière grande synthèse.

L'épopée roumaine, couronnée par la victoire de Călugăreni, et par celles qui lui ont suivi, nous apparaît ainsi dans une nouvelle lumière. C'est elle qui a rendu possibles « les combats pour l'unité politique des Roumains » menés par « cet homme sévère, avide de gloire et courageux (*sinister, reputativus, animosus*) ». Après la conquête de la Transylvanie, « le héros » s'est vu entourer par « des intrigants » — les nobles transylvains, valaques et moldaves, encouragés par les Impériaux, les féodaux polonais et les Turcs. Ce sont ces « intrigants » qui finalement amenèrent « la chute du héros ».

Le caractère engagé des études sur Michel le Brave, particulièrement les monographies ou les travaux de synthèse, est donc évident. Elle sont

³² *Basta și Mihai Viteazul*, Bucarest, 1895, 68 p.; *Luptele românilor cu turcii de la Mihai Viteazul încoace*, Bucarest, 1898, 80 p.; *Cumnata lui Mihai Viteazul*, dans « Convorbiri literare », 1905, p. 117 — 120; *Doamna Velica, iubita lui Mihai Viteazul, și stăpînierea Ardealului*, in « Floarea darurilor », II, 1907, p. 257 — 259; *Faze sufletești și cărți reprezentative la români, cu specială privire la legăturile « Alexandriei » cu Mihai Viteazul*, Bucarest, 1915, 61 p.; *Un sol la Praga al lui Mihai Viteazul*, in « Revista istorică », 1915, p. 165 — 168; *O veche legătură cu Moscova pe vremea lui Mihai Viteazul*, in « Neamul românesc », 1918, n° 105; *Politica lui Mihai Viteazul. Originile ei și însemnătatea ei actuală*, Jassy, 1918, 25 p.; *Mihai Viteazul la Praga (Michel le Brave à Prague)* in « Neamul românesc », 1918, n° 96; *Sfătuitorul bizantin al lui Mihai Viteazul : Dionisie Rali Paleologul*, in « Revista istorică », 1919, p. 26 — 35; *Soarta rămășițelor lui Mihai Viteazul*, Bucarest, 1920, 30 p.; *Conștiința națională românească de la Mihai Viteazul pînă astăzi*, in « Neamul românesc », 1920, n° 162 — 163, 166 — 167, 171 — 172, 174 — 176, 178 — 181; *Michel le Brave et la poésie populaire des Bulgares*, in « Revue historique du Sud-Est européen », 1933, p. 16 — 17; *În jurul lui Mihai Viteazul. Originea lui Mihai Viteazul, după o cronică românească*, Bucarest, 1936, 33 p.; *Istoria românilor*, V, p. 233 — 367.

pénétrées de l'idée de l'union des Roumains, réalisée pour un instant par ce prince ³³.

« L'héritage du *roi* roumain » est longtemps demeuré vivant, surtout à l'époque des « premiers successeurs du héros », incapables d'ailleurs de comprendre sa portée et sa signification. Certains de leurs projets, quoique inspirés par des intérêts bien différents, avaient en vue l'instauration d'une « Dacie » — tellement les hauts faits de Michel le Brave étaient présents à leur mémoire.

N. Iorga a étudié le XVII^e siècle sous l'aspect des relations politiques entre les trois pays roumains, relations qui, à partir de l'unité réalisée par Michel le Brave et face au péril ottoman, ont été de plus en plus étroites et ininterrompues ³⁴. La continuation de la politique de Michel, la lutte pour la sauvegarde de l'indépendance de la Valachie et la collaboration avec les impériaux au temps de Radu Șerban ont préoccupé Iorga tout particulièrement ³⁵, tout comme il a été préoccupé par le sens du règne de Basile Lupu, qui se considérait et se conduisait en continuateur des empereurs byzantins ³⁶. Toujours Iorga a été le premier à comprendre le vrai sens de l'émeute des « seimeni » (mercenaires) en 1653, mais plutôt sous son aspect politique qu'en tant que mouvement social ³⁷.

L'époque de Brancovan a attiré Iorga par la place occupée alors par la Valachie dans la vie culturelle, non seulement des pays roumains mais de l'Orient entier, et, aussi, par son rôle politique à un moment décisif, lorsque les trois grandes puissances, l'Autriche, la Russie et l'Empire ottoman, combattaient pour la suprématie dans l'orient et le sud-est de l'Europe. Brancovan est considéré comme ayant représenté à Bucarest, « dans la paisible et durable forme de la culture, l'indissoluble unité de l'organisme national ». Il est vrai, toutefois, que la politique sociale du règne de Brancovan — que l'on ne saurait apprécier comme positive — a échappé à l'attention de Iorga ³⁸. Les problèmes politiques de cette période sont aussi envisagés d'un autre point de vue, celui de l'activité de la plus puissante et influente famille noble de Valachie, les Cantacuzène, dont le rôle a été si important dans la politique intérieure et extérieure, pendant un demi-siècle ³⁹.

³³ *Istoria lui Mihai Viteazul pentru poporul românesc*, Bucarest, 1901, 96 p. ; *Istoria lui Mihai Viteazul*, in « Convorbiri literare », 1902, p. 67 — 74, 136 — 152, 233 — 244, 337 — 350, 416 — 430, 513 — 521, 611 — 633, 975 — 993, 1073 — 1082 ; 1903, p. 1 — 15 ; *Istoria lui Mihai Viteazul*, 2 vol., Bucarest, 1935 (réédition, Bucarest, 1968).

³⁴ *Legăturile principatelor române cu Ardealul de la 1601 la 1699. Povestiri și izvoare*. Bucarest, 1902 CCCXIX + 345 p.

³⁵ *Un biruitor : Radu-Vodă Șerban*, Văleni, 1911, 39 p.

³⁶ *Cei dintâi ani din domnia lui Vasile Lupu, 1634 — 1637*, Bucarest, 1900, 53 p. ; *Vasile Lupu ca următor al împăraților de Răsărit*, Bucarest, 1913, 30 p.

³⁷ *Răscoala seimenilor împotriva lui Matei Basarab*, Bucarest, 1910, 24 p.

³⁸ *Viața și domnia lui Constantin-Vodă Brâncoveanu*, Bucarest., 1913, 215 p. ; *Valoarea politică a lui Constantin Brâncoveanu*, Văleni, 1914, 62 p. ; *Activitatea culturală a lui Constantin Brâncoveanu*, Văleni, 1914, 17 p. ; *Biblioteca lui Vodă Brâncoveanu*, in « Revista istorică », 1925, p. 4 ; *Căderea și moartea lui Constantin-Vodă Brâncoveanu*, in « Cuget clar », 1933, p. 17 — 42.

³⁹ *Despre Cantacuzini. Studii istorice*, Bucarest, 1902, CCXIII p.

Des idées originales illustrent l'histoire de ce siècle. C'est le siècle des « monarches ». « La monarchie roumaine en lutte avec le patriarcalisme des boyards » voudrait désigner la période qui finit avec Mathieu Basarab et Basile Lupu. Mais, en réalité, cette monarchie était très fragile, au même titre que le régime des boyards n'était pas vraiment patriarcal, car il représentait la tendance de la nouvelle noblesse aux velléités de domination politique sur le gouvernement du prince et sur tout le pays. Il nous est également difficile de reconnaître dans la Moldavie de Basile Lupu une « monarchie byzantine » et une période « d'épanouissement de l'impérialisme byzantin », pour la raison que les seigneurs grecs y étaient très influents, ou parce que le prince moldave cherchait à imiter par son faste les anciens empereurs de Byzance, faisant figure de protecteur de la chrétienté orthodoxe, et visait à devenir maître des trois pays roumains. La fragilité d'une telle « monarchie » ressort du fait qu'elle était soumise au bon plaisir des boyards et surtout à celui de la Porte ottomane. Du reste, cette réalité est présentée par Nicolas Iorga lui-même, en affirmant : « maintenant il y a des partis autour de certaines grandes familles dominantes, et ce ne sont pas eux qui soutiennent le trône, mais bien le trône qui leur appartient » ; les grands de Constantinople, tel le vizir Ahmed Köprülü, « avaient introduit l'usage des règnes triennaux », en considérant les princes « comme des fonctionnaires de leur propre gouvernement, sans titre princier »⁴⁰. Georges Duca aurait essayé de faire revivre la « monarchie » de Basile Lupu, en lui imprimant un caractère oriental.

La solidarité des trois pays roumains se réalise à cette époque surtout sur le plan culturel — les livres imprimés dans l'un de ces pays étant aussi destinés aux deux autres, l'Église orthodoxe des Roumains de Transylvanie étant soumise à la juridiction de l'Église valaque —, et sous le rapport politique, par l'adhésion à la « nouvelle croisade occidentale », inspirée par les Habsbourg et soutenue par le royaume de Pologne.

L'époque du règne de Constantin Brancovan est celle d'une « monarchie culturelle », qui met son sceau non seulement sur les pays roumains mais sur tout l'Orient orthodoxe ; l'œuvre culturelle du sénéchal Constantin Cantacuzène et surtout celle de Démètre Cantemir s'imposent à la culture universelle.

De la période des phanariotes, Nicolas Iorga — se séparant ainsi de ses prédécesseurs — met en lumière, en même temps que certains inconvénients, les aspects positifs surtout en ce qui concerne les réformes sociales.

Après les conflits qui ont marqué le début de leurs relations avec les boyards, riches et orgueilleux, habitués à gouverner, les princes phanariotes ont vite trouvé le moyen de les contenter et de les convier à la collaboration. Celle-ci se réalisera pour affranchir la Petite Valachie de la domination autrichienne, action qui réunit les boyards et le clergé autour du prince phanariote Constantin Mavrocordato. C'est sous le signe de cette solidarité que s'est ouverte « l'ère des premières réformes » de Mavrocordato,

⁴⁰ *Istoria românilor*, VI, p. 251, 268, 276, *passim*.

réformes conseillées par les boyards et faites pour défendre leurs intérêts de classe, comme il ressort clairement de cette ordonnance : que nul homme dorénavant ne change de place, en quittant son village pour s'établir dans un autre »⁴¹.

Les réformes furent cependant difficilement acceptées par les grands boyards qui, bientôt, se révoltèrent à Bucarest et à Jassy, ayant l'appui du haut clergé qui faisait semblant d'être animé de sentiments patriotiques, contre les boyards et les prélats grecs, très influents dans les deux principautés. « L'activité révolutionnaire » des boyards se réduisait à leur demande de participation majeure au gouvernement du pays et au contrôle du budget princier. Les masses populaires, irritées par les charges fiscales très pesantes, dont elles étaient accablées par les boyards tant grecs que roumains, ont cherché d'imprimer aux mouvements sociaux et nationaux un autre sens.

En Transylvanie, les mouvements revêtent un triple caractère : social — pour des conditions de vie meilleures —, national — contre la noblesse magyare — et religieux — contre les tentatives de conversion à la religion gréco-catholique. L'évêque Innocent Micu s'est fait le porte-parole de ces aspirations, ouvrant ainsi la période des luttes politiques et nationales pour l'égalité en droits des Roumains. La lutte a continué et s'est développée, sur le terrain politique et culturel, grâce aux successeurs de l'énergique prélat, encouragés par les idées philosophiques de l'époque. Les idées « philosophiques », « réformatrices », pénètrent aussi dans les principautés danubiennes par le truchement des livres que l'on y publiait et dont les préfaces étaient de véritables programmes nationaux, comme c'est le cas pour les livres de Césaire de Rîmnic.⁴²

Contrairement aux œuvres de réforme et de lent progrès grandit toujours cet esprit révolutionnaire, que les « philosophes » n'avaient pas prévu, car ils comptaient s'arrêter à la « philanthropie » seulement⁴³.

Cet esprit révolutionnaire, précurseur et préparateur de la révolution de 1848, présenté dans un large cadre européen, occupe un volume entier de la grande œuvre de synthèse de N. Iorga, celui qu'il intitule « Les Révolutionnaires ». On y trouve aussi les différentes formes de mouvements et d'actions dirigées contre l'ancien régime, pour le renouvellement de la société dans l'esprit de l'époque, de nuance bourgeoise, démocratique : conspirations de petits boyards, toute sorte d'écrits contenant la nouvelle idéologie et surtout ceux de l'« Ecole transylvaine », les révoltes des masses, qui ont culminé par l'insurrection de Horea, les premiers contacts avec les idées de la Révolution française : encouragés par elles, les intellectuels s'adressent maintenant à un nouveau tribunal, l'opinion publique⁴⁴.

« Les Révolutions nationales », inaugurées par le mouvement insurrectionnel de 1821, conduit par Théodore Vladimirescu, constituent un autre chapitre étudié avec beaucoup d'intérêt par N. Iorga. Après la

⁴¹ *Ibid.*, VII, p. 135, *passim*.

⁴² *Ibid.*, p. 153 — 320.

⁴³ *Ibid.*, p. 348.

⁴⁴ *Ibid.*, VIII, p. 5 — 46.

monographie de popularisation écrite dans sa jeunesse, et dans laquelle « le prince Théodore » était présenté comme « le défenseur des pauvres »⁴⁵, l'étude s'élargit sans cesse, d'abord par la publication de la correspondance de Théodore, de 1814 à 1815, des documents relatifs à la situation économique et sociale de la Petite Valachie pendant l'insurrection et, enfin, par celle des sources contemporaines du mouvement. C'est à partir de ces dernières que N. Iorga a publié des études partielles au sujet des parents et du village de Théodore, de l'écho du mouvement en Transylvanie et de la trahison qui entraîna la fin du brave pandour⁴⁶.



L'étude de l'histoire roumaine du Moyen Age a été effectuée par N. Iorga avec le plus grand intérêt et la plus vive passion. Ses écrits abondent en nouveautés, idées et caractérisations originales, fondées sur une information exhaustive, puisée dans la masse immense de documents qu'il a découverts lui-même ou qu'il a ramené au jour, allant les chercher dans des ouvrages oubliés depuis longtemps. Un historien de la culture qui, à certains égards, rappelle Nicolas Iorga, notamment par sa culture encyclopédique, par l'originalité de ses interprétations et de ses vues, George Călinescu a formulé, à propos des recherches de Nicolas Iorga, le plus suggestif et le plus véridique des jugements — il convient surtout à ses études sur le Moyen Age —, en déclarant qu'« il n'est pas possible de choisir un domaine, si étroit et si obscur soit-il, de l'histoire roumaine, sans constater que Nicolas Iorga est passé par là et qu'il a traité le sujet en profondeur ». En rapport avec l'immense matériel étudié et publié, les erreurs de détail de Nicolas Iorga sont négligeables ; quant à l'interprétation des problèmes du Moyen Age, même si elle ne résiste pas toujours à une critique scientifique, elle n'est pas moins pleine de suggestions et de caractérisations qui ouvrent la voie à de nouvelles recherches.

⁴⁵ *Un apărător al săracilor, « Domnul Tudor » din Vladimiri*, Bucarest, 1906, 111 p.

⁴⁶ *Părinții și satul lui Tudor*, in « Lamura », 1920, p. 70—73 ; *Tudor și ardelenii*, in « Transilvania », 1921, 1 p. 346—347 ; *Iordache Olimpiotul, vânzătorul lui Iudor Vladimirescu*, Bucarest, 1916, p. 13 ; *Drama lui Tudor într-o nouă lumină*, in « Revista istorică », 1928, p. 27—33.

N. IORGA, HISTORIEN DES INSTITUTIONS ROUMAINES FÉODALES

VALERIA COSTĂCHEL

Professeur à l'Université de Bucarest

Les problèmes d'histoire sociale occupent, dans l'héritage historique de Nicolas Iorga, une place de choix. Son intérêt tout particulier pour les anciennes institutions roumaines se manifeste dès sa première œuvre de synthèse sur l'histoire du peuple roumain, œuvre où il s'est attaché à conjuguer l'histoire politique et celle des « institutions », en montrant que cette dernière est déterminée par les mêmes facteurs¹ et qu'un historien se doit de rassembler tous les phénomènes de la vie².

A l'époque où Iorga commençait son activité, les recherches touchant l'histoire des Roumains portaient spécialement sur l'histoire politique. Les études d'histoire sociale n'en étaient qu'à leurs débuts, ayant été abordées pour la première fois dans l'œuvre historique de Nicolae Bălcescu.

Les historiens qui l'époque auraient voulu à s'attaquer aux problèmes d'histoire sociale voyaient se dresser devant eux un sérieux obstacle : le manque de collections de documents nécessaires à la recherche. En soulignant cette difficulté, Iorga déclarait : « Pour les institutions, il n'y avait que de vieilles collections, pour la plupart mal faites, ou alors très bien faites mais réduites à trois cents pages »³. Afin de surmonter cet obstacle et de « jeter les bases des ouvrages futurs », Iorga entreprit de publier de nombreux volumes de documents⁴.

I. Bogdan, qui se heurta au même obstacle, soutenait pareillement que sans la réunion et la publication des documents internes, « l'évolution des anciennes institutions ne saurait être suivie »⁵.

En fait, c'est à lui que revient le mérite d'avoir ouvert la voie aux recherches sociales. Iorga déclarait à propos de son œuvre : « L'œuvre

¹ N. Iorga, *Materiale pentru o istoriologie umană* (Matériaux pour une historiologie humaine), Bucarest, 1968, p. 3.

² *Ibidem*.

³ N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités relatives aux études historiques), Bucarest, 1944, p. 186.

⁴ *Ibidem*.

⁵ I. Bogdan, *Documentul Rîzenilor din 1484 și organizarea armatei moldovene în sec. XV* (Le document des Rîzeni de 1484 et l'organisation de l'armée moldave au XV^e siècle), « AAR, Memorii », S. II, t. XXX, 1908, p. 10.

approfondie des institutions conféra une base sûre aux recherches touchant l'histoire moldave »⁶.

Les recherches de Iorga sur l'histoire sociale roumaine⁷ se déroulèrent parallèlement à celles de I. Bogdan. Dans ses travaux sur l'histoire roumaine, Iorga mit à profit les résultats des recherches de I. Bogdan, à propos duquel il déclarait : « Il a écrit des études d'histoire qui se situent parmi les plus belles de son époque, dans tous les pays »⁸.

Vu le vif intérêt de Iorga pour les problèmes d'histoire sociale, on conçoit qu'il se soit senti offensé quand, en 1936, des historiens de la jeune génération l'accusèrent de n'avoir fait que de l'histoire politique. Iorga rétorqua alors : « Il n'est pas de branche de la vie de notre peuple... dont je ne me sois pas occupé »⁹.

Les études de I. Bogdan et de N. Iorga dans le domaine de l'histoire sociale suscitèrent un profond écho dans les rangs des historiens roumains. A leur exemple, de nombreux chercheurs abordèrent des aspects variés touchant l'histoire sociale : C. Giurescu, R. Rosetti, P. P. Panaitescu, I. Filitti, I. Lupaș et autres.

Ces recherches nouvelles furent accueillies par Iorga avec un intérêt marqué, d'aucunes agréées par lui, d'autres donnant lieu à de vifs débats. Significative est à cet égard la discussion provoquée par la parution du livre de C. Giurescu « Sur les boyards ». A cette occasion, Iorga exposa en 1920, dans un compte rendu du livre de C. Giurescu, sa conception de la méthode qui doit présider à l'analyse des institutions¹⁰ : 1. Le matériel étudié doit embrasser les trois pays roumains : la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, de manière que l'historien puisse s'étayer d'« un matériel intégral » ; 2. Les « témoignages documentaires » doivent être soumis à une rigoureuse analyse critique, afin d'en établir l'« authenticité » et la « sincérité », autrement dit d'élucider quels étaient les intérêts que le document en question se proposait de soutenir¹¹. Iorga attachait une grande importance à ce facteur : « Les villageois ne font pas des chroniques pour consigner les faits et gestes des maires et ne gravent pas d'inscriptions votives sur des dalles en pierre... L'humble vie de là-bas ne laisse pas... de traces... Ce n'est qu'à l'occasion d'une révolte que les villages ont eu une vie historique proprement dite »¹² ; 3. L'historien doit recourir « aux phénomènes correspondants des Balkans, de Hongrie et de Pologne »¹³,

⁶ N. Iorga, *I. Bogdan*, dans « Buletinul Comisiei istorice a României », III, 1924, p. V.

⁷ N. Iorga, *Istoria poporului român* (Histoire du peuple roumain), Bucarest, 1922, I, p. 180—181 ; *Istoria Românilor și a civilizației lor* (Histoire des Roumains et de leur civilisation), Bucarest, 1930, p. 45—46 ; *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), Bucarest, 1936—1939, III, p. 35—36.

⁸ N. Iorga, *I. Bogdan*, p. I—II.

⁹ N. Iorga, *Școala nouă de istorie* (La nouvelle école d'histoire), Bucarest, 1936, p. 10.

¹⁰ N. Iorga, dans « Revista istorică », VI, p. 185—186.

¹¹ N. Iorga, *Istoria Românilor prin călători* (Histoire des Roumains par les voyageurs), I, p. 25.

¹² N. Iorga, *Sate și preoți din Ardeal* (Villages et prêtres de Transylvanie), Bucarest, 1905, p. 9.

¹³ N. Iorga, dans « Revista istorică », VI, p. 185—186.

et des régions avoisinantes. 4. Les questions d'histoire roumaine doivent être placées dans le courant des « grands mouvements sociaux européens »¹⁴.

Ainsi donc, selon Iorga, l'un des principaux facteurs qui devaient présider à l'étude des phénomènes sociaux était l'élément comparatif¹⁵. La méthode comparative gouvernera ses recherches et lui permettra d'aboutir à des résultats tout différents de ceux des historiens qui n'ont pas dépassé le cadre de l'histoire roumaine.

Dans la première période de son activité d'historien, en 1911, Iorga écrivait : « Les études d'histoire comparée et notamment d'histoire comparée des civilisations, l'analyse des relations qui ont existé entre les divers peuples... fournissent aujourd'hui une tout autre base et ouvrent un tout autre horizon »¹⁶.

L'idée de la nécessité d'étudier l'histoire des Roumains comparativement, dans le cadre de l'histoire universelle, a préoccupé Iorga bien avant qu'il n'eût écrit son livre sur la place des Roumains dans l'histoire universelle¹⁷. Ainsi, en 1927, il soulignait la haute portée de cette conception, qui assignait une large place à la méthode comparative. Il écrivait à ce propos : « Sans qu'il soit besoin de grossir démesurément le matériel, le placement de l'histoire des Roumains dans le cadre de l'histoire universelle est de nature à fournir ou à faciliter la solution de maints problèmes touchant le Moyen Age roumain, qui n'ont pas été résolus ou qui ne l'ont été que par de romantiques rapprochements, sans méthode et sans le sens des circonstances »¹⁸.

Dans l'application de la méthode comparative, Iorga se trouvait avantagé par rapport à ses prédécesseurs, et même vis-à-vis des historiens de son temps, du fait qu'il était un profond connaisseur de l'histoire universelle. Le vaste horizon que lui assurait ce riche bagage de connaissances lui permettait de faire jouer en maître les facteurs comparatifs. Tout en estimant que les phénomènes roumains devaient avant tout être comparés aux phénomènes similaires de l'histoire des peuples « du voisinage immédiat », ils ne pouvaient être caractérisés et compris réellement, ajoutait-il, qu'une fois situé dans le cadre général de l'histoire¹⁹.

Ainsi, Iorga est l'un des premiers historiens roumains à avoir amplement manié la méthode comparative dans l'étude des phénomènes d'histoire sociale, notamment en ce qui concerne l'histoire des campagnes et de la paysannerie.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ V. Costăchel, *Sravnitelno-istoriceskii metod v rumînscoi medievistihe*, dans « Romanoslavica », 1958, II, p. 250.

¹³ « Buletinul neamului românesc », 1911/6, p. 2—3.

¹⁷ N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I—III, Bucarest, 1935—1936.

¹⁸ N. Iorga, *Brodnicii și Români* (Les *Brodnici* et les Roumains), A.R., M.S.I., S. III, t. VIII, m. 6, p. 1.

¹⁹ N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice*, p. 154, 162, 172.

Malgré son vif intérêt pour l'histoire sociale des Roumains, Iorga n'a pas consacré à cette question une œuvre spéciale. Ses idées dans ce domaine sont répandues dans ses ouvrages de synthèse, consacrés à l'histoire des Roumains²⁰, ainsi que dans une série de travaux sur la question agraire chez les Roumains²¹. Une place de choix est dévolue à ses travaux relatifs à l'étude comparative des institutions du Sud-Est de l'Europe²². Le but de ces ouvrages était de signaler les éléments communs de la vie sociale des peuples qui y ont cohabité au long des siècles. Mais, outre l'existence d'institutions communes pour le Sud-Est de l'Europe, l'historien a également réussi à définir l'essence d'une série d'anciennes institutions roumaines.

La conception de Iorga quant aux institutions sociales du peuple roumain se dégage aussi de certains ouvrages à caractère spécial, consacrés au droit coutumier roumain²³, aux lettres de boyards et de princes régnants publiées par lui²⁴, aux anciens documents roumains touchant les habitudes, les coutumes et les institutions roumaines, documents édités et annotés par lui²⁵ et ainsi de suite.

Grâce à ces travaux et aux observations que l'on retrouve disséminées dans des œuvres traitant de tout autres problèmes, nous pouvons reconstituer sa conception des vieilles institutions roumaines et mettre en relief sa contribution à l'étude de l'histoire sociale roumaine.



Dans l'ensemble des problèmes touchant l'histoire sociale du peuple roumain, Iorga s'intéressait tout particulièrement à l'histoire des campagnes et des paysans, à l'ancienneté de ces facteurs et à leur évolution au long des siècles. Aussi, ses recherches sur l'histoire des campagnes remontent-elles à la période antérieure à la fondation de l'Etat. Iorga attachait une importance spéciale à cette période, estimant que c'est alors que s'étaient cristallisés la base économique et sociale, les us et les coutumes du peuple roumain. Le village était regardé par lui comme « un organisme archaïque, multiséculaire, qui peut vivre en soi, de soi et pour soi »²⁶. Il en résulte que le village a pu vivre par ses ressources et ses propres forces, en se dirigeant lui-même par l'entremise des vieillards du village. Les fondateurs des do-

²⁰ N. Iorga, *Istoria poporului român*, Bucarest, I—IV, 1922; *Istoria Românilor și a civilizației lor*, Bucarest, 1930; *Istoria Românilor*, Bucarest, 1936—1939, I—X.

²¹ N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a Românilor* (Constatactions historiques sur la vie agraire des Roumains) Bucarest, 1908; *Développement de la question rurale en Roumanie*, Jassy, 1917; *Evolution de la question rurale en Roumanie jusqu'à la réforme agraire*, Bucarest, 1929.

²² N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1920; *Le village byzantin*, dans le recueil *Etudes byzantines*, II, Bucarest, 1940, p. 373—412.

²³ N. Iorga, *Anciens documents de droit roumain. Avec une préface contenant l'histoire du droit coutumier roumain*, Paris—Bucarest, 1930.

²⁴ N. Iorga, *Scrisori de boieri* (Lettres de boyards), Vălenii-de-Munte, 1912.

²⁵ N. Iorga, *Documente românești din arhivele Bistriței* (Documents roumains des archives du dép. de Bistrița), Bucarest, 1901.

²⁶ N. Iorga, *Istoria Românilor*, III, p. 345.

maines-villages ont, de siècle en siècle, « ouvert des lieux » pour le labou-
rage et les ruchers, avec « leurs vieux » de l'ancienne forêt, au moyen de
la hache ou de l'assèchement des marais ²⁷ ».

Selon Iorga, la forme d'organisation de l'ancien village roumain
était la communauté villageoise, semblable à celle des Allemands et des
anciens Slaves ²⁸. L'élément essentiel, distinctif, de cette organisation
était la propriété collective de la terre ou, comme le dit l'historien « la
terre... détenue en commun, non seulement en ce qui concerne la forêt
et l'étang, mais aussi le champ où chacun avait une place pour la culture » ²⁹,
« une partie » qui n'était pas fixée pour toujours. Les parties déterminées
ne l'étaient que pour le territoire du village ³⁰. En soulignant le caractère
de possession communautaire de l'ancien village roumain, Iorga déclarait
que « ... à chaque modification de la propriété du village, tous les habitants
devaient se présenter devant le maire en tant que propriétaires du tout » ³¹.
L'auteur estime que dans une telle organisation de la communauté, il n'a
pu se produire de différenciation sociale : « Parmi les villageois, certains
n'étaient pas plus puissants que d'autres et il était impossible, dans les
circonstances d'une vie économique primitive..., que prît naissance une
classe dirigeante ». Pareils villages sans maîtres féodaux couvraient toutes
les régions habitées par les Roumains ³². C'est à cette période que se cris-
tallisèrent les droits du paysan sur la terre, en tant que résultat de son
travail ininterrompu. Ce travail était effectué par les paysans libres, qui
ne connaissaient ni l'oppression de l'Etat, ni celle d'un maître féodal, le
paysan disposant de sa terre et de sa personne ³³.

Un second facteur caractéristique dans l'organisation de la commu-
nauté, mis en lumière par Iorga, était le fait que la communauté se gouver-
nait elle-même, ayant à sa tête les vieillards du village, maires et juges,
lesquels étaient élus et changés selon la volonté de la communauté ³⁴.
L'historien affirme que dans la période antérieure à la fondation de l'Etat,
« à la tête de notre peuple, il n'y avait pas les boyards, mais d'autres diri-
geants et chefs qui n'avaient abandonné en rien l'habit et la manière d'être
des paysans » ³⁵. Ils rendaient la justice et répondaient de la défense du pays. Se
référant l'expression des documents à la mention « là où il y a eu des knèzes »
Iorga déclare que cela se rapporte au lointain passé de liberté ³⁶, que c'es,

²⁷ N. Iorga, *op. cit.*, p. 207.

²⁸ *Ibidem*, p. 347 ; *Développement de la question rurale en Roumanie*, p. 2.

²⁹ N. Iorga, *Istoria Românilor și a civilizației lor*, Bucarest, 1930, p. 47.

³⁰ N. Iorga, *Istoria poporului român*, I, p. 268.

³¹ *Ibidem*, p. 269.

³² N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, p. 6—7.

³³ N. Iorga, *Développement de la question rurale en Roumanie*, p. 18.

³⁴ N. Iorga, *Conferințe bucovinene* (Conférences bucoviniennes), Bucarest, 1919, p. 82.

³⁵ N. Iorga, *Istoria Românilor în chipuri și icoane* (Histoire des Roumains dans les por-
traits et les images), Bucarest, 1905, II, p. 148.

³⁶ N. Iorga, *Istoria Românilor*, III, p. 220.

une réminiscence de la période où le village était libre, sans maître, où le village jouissait de « sa liberté primitive », période où le « vieux » du village avait son droit populaire, lequel sera remplacé par celui de donation du boyard-miles³⁷. « Mais de ces *knèzes* et juges il nous est resté au moins des dirigeants jouissant d'un certain prestige et d'indépendance, des villages et des groupes de villages : le mot en est arrivé à ne plus signifier que paysans libres »³⁸. Le terme même de paysans désignait les gens du « pays », de la campagne, en opposition avec les boyards³⁹.

En étudiant l'organisation de ce village archaïque, Iorga affirme qu'il était autonome aussi sous le rapport religieux. Le prêtre en était élu et était l'un des chefs du village, prenant part aux jugements, à l'organisation de la vie et même aux combats, le cas échéant⁴⁰.

L'existence, à cette période, est présentée comme une existence paysanne simple, conservée presque sans interruption d'un siècle à l'autre⁴¹. Mais même ainsi les transformations n'ont pas tardé. Le passage aux formes étatiques a apporté des changements considérables dans la vie des paysans : « Avant qu'il n'y ait un pays de Valachie et un pays de Moldavie, il y avait des terres et des propriétaires terriens, mais c'étaient de petites terres et des propriétaires paysans. Les princes changèrent cet état de choses, de fraternelle pauvreté, en donnant des terres aux dignitaires et aux boyards »⁴². Iorga opinait que la classe des boyards n'a pu prendre naissance au sein de la communauté villageoise et qu'il a fallu que les princes eussent recours au système des donations de terres pour qu'apparaisse la propriété des boyards. L'adoption du système des donations eut lieu sous l'influence étrangère, hongroise et byzantine⁴³. Ainsi, relevant les changements qui se produisirent dans le régime agraire du pays après la fondation de l'État, Iorga attribue ces transformations à un facteur extérieur, aux influences venues du dehors, spécialement des États voisins, qui avaient atteint un stade plus avancé de développement. Il ne signale pas les transformations à l'intérieur de la communauté, qui ont mené à une différenciation sociale en son sein. Ceci étant, le processus de formation de la classe des boyards, à la suite de la différenciation sociale qui a donné naissance à une classe boyarde d'origine gentilice, est resté hors du champ visuel de Iorga.

Se refusant à admettre l'existence de la classe boyarde gentilice, apparue à la suite de la différenciation sociale à l'intérieur de la communauté villageoise, Iorga en vient à soutenir que « la classe des boyards n'est pas l'une des plus anciennes institutions de notre pays »⁴⁴. A son avis, l'institution des boyards figure parmi celles qui ont été empruntées au monde byzantino-

³⁷ *Ibidem*, III, p. 222.

³⁸ N. Iorga, *Scrisori de boieri*, Vălenii-de-Munte, 1912, p. II.

³⁹ N. Iorga, *Istoria românilor*, III, p. 217.

⁴⁰ N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, p. 111–112.

⁴¹ N. Iorga, *Istoria românilor*, III, p. 157.

⁴² N. Iorga, *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II, p. 163.

⁴³ N. Iorga, *Développement de la question rurale en Roumanie*, p. 12.

⁴⁴ N. Iorga, *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II, p. 145.

bulgare⁴⁵. Chez les Roumains, assure-t-il, cette institution n'a pas été engendrée par les conditions locales, le régime des boyards, emprunté, venu d'au-delà du Danube, ayant été « radicalement différent de la coutume ancestrale »⁴⁶. Pour ce qui est de l'origine des boyards, le savant opinait que ceux-ci comptaient dans leurs rangs bon nombre d'étrangers, fuyards ou hôtes du pays⁴⁷. Après la conquête de la péninsule des Balkans par les Turcs, nombre de Grecs, de Bulgares et de Serbes trouvèrent refuge dans les Pays roumains, pour s'assimiler bientôt à la population autochtone⁴⁸. Il admettait que certains paysans aient pu eux aussi devenir des boyards, ayant été élevés à ce rang à la suite de l'attribution de terres en récompense de leurs vertus militaires, mais en conservant toutes leurs habitudes paysannes. Iorga estimait que parfois un ancien « chef populaire » de village avait pu devenir boyard. Il relevait le fait qu'en Valachie les boyards étaient plus nombreux qu'en Moldavie, vivant sur leurs terres et donc plus proches des paysans⁴⁹. Ils n'avaient pas de blason, les noms de famille étaient encore très rares, il n'y avait pas de cour dans la véritable acception du mot⁵⁰.

Ainsi, les princes régnants modifièrent l'ancien état de choses, caractéristique de la vie patriarcale de la communauté. Ils firent don de terres désertes, de terres sans maître, et de terres confisquées⁵¹. Les boyards s'établirent sur les terres qui leur avaient été attribuées, mais, bien que le prince leur eût cédé le droit de percevoir la dîme, « ils ne sont pas encore pleinement maîtres du sol »⁵².

L'étude du problème de la formation de la propriété des boyards poussa Iorga à se pencher également sur le problème des immunités. En 1908, au cours de ses recherches touchant la vie agraire des Roumains, Iorga exposa son point de vue sur cette question⁵³. A ce propos, il convient de relever deux aspects principaux : l'origine de l'institution des immunités et le volume des droits immunitaires dont jouissaient les propriétaires de terres.

Quant à l'origine des immunités, l'historien estime que l'apparition de cette institution chez les Roumains est due à des influences venues de l'extérieur. Il commence par souligner le fait que l'institution des immunités a existé chez les Tatars, d'où l'apparition dans la diplomatie roumaine du terme de *tarcan*, comme suite aux relations entretenues par les Roumains avec les Tatars. Une influence similaire a également pénétré des régions de l'autre côté du Danube, à savoir l'influence bulgare-byzantine, ce qui a déterminé l'instauration d'un nouveau « régime des boyards »⁵⁴. Le prince concédait aux gens à son service des droits immunitaires sur certains villa-

⁴⁵ *Ibidem*, p. 147.

⁴⁶ N. Iorga, *Istoria românilor*, III, p. 348.

⁴⁷ N. Iorga, *Scrisori de boieri*, p. III.

⁴⁸ N. Iorga, *La caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, p. 121.

⁴⁹ N. Iorga, *Istoria românilor*, II, p. 113.

⁵⁰ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 148.

⁵¹ N. Iorga, *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II, p. 163.

⁵² N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 148—149.

⁵³ N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, p. 19.

⁵⁴ N. Iorga, *Istoria românilor*, III, p. 348.

ges « qui se séparaient par là-même ... du domaine de l'Etat et passaient dans le domaine privé »⁵⁵.

Pour ce qui est du volume des droits immunitaires, Iorga soutient que nous ne disposons pas à ce sujet d'informations suffisantes. Alors que l'existence de l'immunité fiscale ne fait aucun doute, celle de l'immunité judiciaire est fortement sujette à caution. Dans ses ouvrages datant de 1912, Iorga estime assez réduit le volume de l'immunité judiciaire, en soulignant le fait qu'un boyard ne détenant pas de haute fonction n'avait jamais le droit de justice et de châtement⁵⁶. Cependant, dans son dernier ouvrage de synthèse sur l'histoire des Roumains, il reconnaît à l'immunité judiciaire un rôle beaucoup plus considérable : « Les boyards et notamment les supérieurs des monastères avaient, tout comme en Occident et dans la Transylvanie voisine, le droit de juger, mais seulement jusqu'à un certain degré, au-delà duquel seul le prince pouvait décider de la condamnation »⁵⁷. Comme on le voit, Iorga revenait sur ses affirmations antérieures et nul doute que ce changement d'opinion ait été dû à la publication de nouvelles collections de documents, par exemple, les documents internes de Valachie⁵⁸ et de Moldavie des XIV^e—XV^e siècles, qui, considérés dans leur ensemble, créèrent de tout autres bases de recherche pour l'histoire des institutions roumaines. Ce matériel, disposé chronologiquement, mit en lumière certains aspects qui auraient pu échapper à l'attention du chercheur ne travaillant que sur la foi de matériaux d'archives, sans avoir une vue d'ensemble. L'idée directrice des études de Iorga sur la structure de la société roumaine aux premiers siècles de la vie d'Etat est celle de la lente évolution des institutions ancestrales, cristallisées au sein de la communauté villageoise. Même après le passage à de nouvelles formes de vie, on voit se maintenir la vie paysanne simple. La société roumaine du temps porte la forte empreinte du caractère paysan et des conceptions paysannes. Il n'est pas jusqu'aux princes qui n'aient été au début « des dirigeants et des chefs, qui n'avaient quitté en rien l'habit paysan et la manière d'être des paysans »⁵⁹. Les anciennes institutions se maintiennent longtemps encore. Les innovations ne pénètrent que lentement, « les voïévodes-princes n'ont pas eu de cour, et ils étaient certainement entourés, dans les premières décennies, uniquement de conseillers en costumes paysans, semblables aux vieillards appelés aux jugements paysans »⁶⁰. Leur Etat avait « une forme modeste de voïvodat paysan »⁶¹, et conservait les coutumes patriarcales simples. Sous l'influence des Etats voisins, qui avaient atteint un niveau plus haut de développement,

⁵⁵ N. Iorga, *Cercetări istorice privind viața agrară a românilor* (Recherches historiques concernant la vie agraire des Roumains), p. 14, 15, 18.

⁵⁶ N. Iorga, *Scrisori de boieri*, p. IV.

⁵⁷ N. Iorga, *Istoria românilor*, III, p. 349.

⁵⁸ P. P. Panaitescu, *Documentele Țării Românești* (Documents de Valachie), Bucarest, 1937; M. Costăchescu, *Documente moldovenesti înainte de Ștefan cel Mare* (Documents de Moldavie avant Etienne le Grand), I—II, Jassy, 1931—1932.

⁵⁹ N. Iorga, *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II, p. 148.

⁶⁰ N. Iorga, *Scrisori de boieri*, p. II.

⁶¹ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 127.

eurent lieu certains emprunts, surtout quant à la forme. Iorga fait à ce propos certaines remarques que l'on ne retrouve pas chez d'autres historiens, s'attachant à saisir le sens et la valeur desdits emprunts. Ceux-ci, déclare-t-il, ne sont que superficiels. Ainsi, l'habit de chevalier ne démontre pas aussi l'existence de l'institution de la chevalerie chez les Roumains. Les Roumains, assure l'historien, n'ont pas connu l'institution de la chevalerie médiévale, « mais en ont imité l'habit »⁶². Cette remarque a en vue Basarab, « enterré le chef orné d'un diadème, vêtu d'un habit pourpre parsemé de perles et ceint d'un cordon terminé par une boucle d'or finement ouvragée »⁶³. C'est sous le même jour qu'il voit Mircea l'Ancien en posture de « croisé uniquement en ce qui concerne l'habit dans lequel il est représenté à Cozia et à Argeş »⁶⁴. Etienne le Grand lui-même est caractérisé par Iorga comme « le défenseur de son domaine, le petit propriétaire de sa terre, le commandant de ses hommes, avec lesquels il avait le même sang »⁶⁵.

Vus au milieu de ce monde patriarcal, les premiers princes roumains sont qualifiés par Iorga comme des simples princes-paysans, « qui n'avaient encore assimilé qu'une partie de ce qui distingue une véritable vie d'Etat, supérieure aux simples habitudes patriarcales »⁶⁶. Le prince restera encore longtemps « un paysan couronné et vêtu de pourpre »⁶⁷, « le chef des paysans, ses meilleurs collaborateurs militaires »⁶⁸.



Une autre question étroitement liée à la conception de Iorga touchant l'élément paysan dans la structure des premiers Etats roumains est celle du servage. La contribution de Iorga à l'élucidation de cette question est des plus importantes. Il a combattu la thèse de C. Giurescu, qui avait affirmé que le servage remonte chez les Roumains à la fondation des Etats roumains ou à tout le moins à celle du pays de Moldavie⁶⁹.

Dans l'étude du problème de l'origine du servage, Iorga est parti de la reconstitution de la vie du village dans la période antérieure à l'apparition de l'Etat, lorsque le paysan était « maître de sa terre et de sa personne ». Il analyse avec une grande attention les changements qui se sont produits après la fondation de l'Etat. Il estime que « la grande masse des paysans » conservent encore leur liberté. Pour la période antérieure au XVI^e siècle, Iorga admet l'existence des serfs en Moldavie et en Valachie, mais il assure que ceux-ci n'étaient pas d'origine roumaine. Il affirme que les serfs « étaient étrangers et appartenaient le plus souvent à une autre nation : prisonniers de guerre ruthènes, immigrants szeklers... ou colons

⁶² N. Iorga, *Sfaturi pe întunerec* (Conseils dans la nuit), Bucarest, 1935, p. 231.

⁶³ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 127.

⁶⁴ N. Iorga, *Sfaturi pe întunerec*, p. 233; N. Iorga, *Deux conférences en Suisse*, Berne, 1930, p. 7-8.

⁶⁵ N. Iorga, *Sfaturi pe întunerec*, p. 234.

⁶⁶ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 127.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 147.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 145.

⁶⁹ C. Giurescu, *Studii de istorie socială* (Etudes d'histoire sociale), Bucarest, 1943, p. 66.

établis par les propriétaires terriens dans les villages nouvellement fondés »⁷⁰. Selon lui, les serfs provenant des rangs de la paysannerie roumaine « . . . ne se rencontrent qu'au XVI^e siècle, vers son milieu »⁷¹. En se référant aux termes désignant les serfs, (*rumâni*, en Valachie et *vecini* en Moldavie), Iorga estime que ces derniers étaient « des villageois nouvellement colonisés »⁷².

Pour ce qui est de la notion de « liberté », il est difficile de préciser ce qu'elle était dans la conception de Iorga. Le savant reconnaît qu'après l'apparition de l'Etat et comme suite à l'adoption du système de donation de terres, les propriétaires terriens se sont vu concéder le droit de percevoir la dîme, droit qui revenait aux princes. Mais il n'estime pas que l'attribution de terres aux propriétaires fonciers ait porté atteinte à la liberté des paysans, en créant des liens de dépendance. Il semble que seule l'obligation de faire la corvée constituait pour lui le facteur déterminant dans la définition de la situation d'un paysan. Les conditions d'existence du paysan asservi sont exposées en ces termes : « Désormais, le paysan n'eut plus affaire aux princes : il donna au boyard et la dîme, que jusque-là il avait donné au prince, et le travail, que jusque-là il avait effectué sur sa terre et pour son profit »⁷³. Les boyards s'étant vu concéder le droit de percevoir la dîme, selon Iorga, dès les premiers voévodes, il en résulte que les liens de dépendance économique du paysan vis-à-vis du propriétaire de la terre sont apparus alors même. Mais la chose n'est nulle part précisée ; en revanche le savant insiste sur le fait que le droit de percevoir la dîme et de rendre justice, dévolu au propriétaire terrien, n'a pas porté atteinte à la liberté personnelle du paysan. Il semble que lorsque Iorga parle de la « liberté » du paysan, il ait eu en vue tant la paysannerie libre, astreinte à des obligations uniquement vis-à-vis du prince régnant, que les paysans établis sur les domaines offerts en don, qui n'étaient pas astreints à la corvée et conservaient toute leur liberté personnelle.

Les atteintes à la liberté du paysan ne se produisirent qu'avec la perte de la terre, lorsque les paysans furent contraints, sous le poids des impôts, à vendre leurs lopins. Les obligations envers les Turcs étant devenues plus lourdes, on vit croître également les impôts, qui se firent toujours plus accablants. On exigea des paysans « qu'ils payent argent comptant leur part de tribut et, comme ils n'avaient pas cet argent, ils vendirent pour quelques centaines d'aspres leurs lopins, hérités des aïeux »⁷⁴. Le manque de terre fit empirer la condition du paysan. « Par la vente de la terre, le paysan libre, qui jusqu'alors n'avait payé que la dîme, passait tout naturellement dans la situation du paysan colonisé sur une terre étrangère, du serf »⁷⁵. En effet, le paysan, privé de terre, se voyait contraint de s'établir sur la terre d'un seigneur, ou bien de chercher des terrains en friche, ou même de quitter le

⁷⁰ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 151.

⁷¹ N. Iorga, *Istoria românilor*, III, p. 348.

⁷² *Ibidem*, p. 346.

⁷³ N. Iorga, *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II, p. 104.

⁷⁴ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 151.

⁷⁵ N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, p. 26.

pays ⁷⁶. C'est pourquoi, à partir de la fin du XVI^e siècle, lorsqu'on assiste aux ventes massives de terres paysannes, qui n'étaient pas encore délimitées, les conditions de vie devinrent telles pour les paysans qu'il leur aurait été bien difficile de conserver longtemps encore leur liberté personnelle ⁷⁷.

Dans la conception de Iorga, le droit du paysan sur son lopin ancestral et sa liberté sont indissolublement liés. Le paysan conserva ces droits jusqu'aux transformations économiques du XVI^e siècle lorsque l'économie marchande commença à jouer un rôle toujours plus important. Les boyards mirent pleinement à profit la situation sans issue du paysan et «... ils réussirent à amasser la richesse terrienne du pays» ⁷⁸. Ainsi, la terre ancestrale du paysan passa aux mains du boyard.

Ces idées, réitérées par Iorga dans tous ses ouvrages, préparèrent le terrain en vue de l'étude du problème, en se heurtant à la théorie exposée à peu près à la même époque par Constantin Giurescu.

En s'étayant de l'affirmation que, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, il n'existait en Valachie que trois catégories d'habitants — citadins, boyards et paysans ⁷⁹ — Giurescu aboutit à la conclusion que tout le sol du pays se trouvait aux mains des boyards ⁸⁰. Il soutient que «la propriété des boyards ne s'est pas formée par donations princières, mais qu'au contraire les villages relevant de la couronne représentent, tout comme ceux appartenant aux monastères, une partie de la propriété des boyards, tombée pour un temps aux mains de la couronne» ⁸¹. Alors que pour Iorga la terre appartenait depuis les temps les plus reculés aux paysans — terre qui fut ultérieurement accaparée par les boyards, ce qui mit également fin à la liberté des paysans —, dans la conception de Giurescu, la terre appartenait aux boyards et les paysans se virent asservis dès l'époque de la fondation de l'Etat.

Iorga a vigoureusement réaffirmé son point de vue après la parution du livre de Giurescu, intitulé « Sur les boyards ». D'un côté, il repoussa à nouveau la thèse de Giurescu, en montrant que celui-ci croyait dès l'abord en l'existence d'une paysannerie serve « qui petit à petit émerge quelque peu de son esclavage initial ; devant elle, bien entendu, il doit y avoir une classe de propriétaires, qui ne sauraient être tous paysans, jusqu'aux plus pauvres des petits boyards ». D'un autre côté, il s'en prend à la méthode de recherche de Giurescu, méthode qui pousse celui-ci à des conclusions erronées, vu qu'il n'utilise qu'un matériel documentaire partiel et n'applique pas la méthode comparative, pour recourir aux facteurs de comparaison de l'histoire sociale de l'Europe ⁸².

Aux yeux de Iorga, la théorie de Giurescu était radicalement fautive aussi du point de vue de la réalité historique concrète, plus précisément des conditions qui ont présidé à l'apparition de l'Etat. Vu les conjonctures spé-

⁷⁶ N. Iorga, *Evolution de la question rurale en Roumanie*, p. 9.

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ N. Iorga, *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II, p. 163 — 164.

⁷⁹ C. Giurescu, *Studii de istorie socială*, p. 22.

⁸⁰ *Ibidem*.

⁸¹ C. Giurescu, *Răspuns la o recenzie* (Réponse à un compte rendu), dans « Convorbiri literare », 115, n^o 10, p. 1076.

⁸² *Țărani și boieri* (Paysans et boyards), dans « Revista istorică », VI, p. 185 — 186.

ciales dans lesquelles se trouvaient les Roumains lors de l'apparition de l'Etat, les paysans attachés à la glèbe n'auraient jamais été en état de la créer dans des conditions aussi difficiles ⁸³.

Tout aussi véhémement fut la discussion autour de la question de l'«attache de Michel le Brave». Giurescu opinait que les mesures prises par le voievode avaient été déterminées par des nécessités d'ordre fiscal et que le servage, qui existait depuis la fondation de l'Etat valaque, n'avait pu être introduit par ledit voievode, encore que Nicolae Bălcescu eût relevé le fait que Michel le Brave avait attaché les paysans à la glèbe, en parachevant ainsi le régime féodal en Valachie ⁸⁴. Iorga, quant à lui, se dresse contre cette thèse, en estimant que «l'attache» ne fut pas une simple mesure fiscale. Après avoir accaparé les terres des paysans, les boyards avaient besoin de se voir assurer la main-d'œuvre nécessaire. Pour satisfaire ce besoin de la classe dominante, il n'y avait pas, dans les conditions de l'époque, d'autre moyen légal que d'attacher les paysans à la terre, de leur ravir leur liberté personnelle ⁸⁵.

Iorga nous montre que la disposition touchant l'attache des paysans à la glèbe figurait aussi dans le traité conclu par Michel le Brave avec Sigismond Báthori en 1595, en tant que clause «afin d'empêcher les paysans de quitter les anciennes terres» ⁸⁶. Giurescu, au contraire, ne voit aucune liaison entre l'introduction de l'attache à la glèbe et le traité conclu avec Sigismond Báthori. Iorga opine qu'en dehors de la clause figurant dans ledit traité, il existait aussi un document interne, qui entre temps s'est perdu ⁸⁷. Selon lui, cette disposition visait à annuler le droit des paysans à se transplanter. «La clause du traité avec Sigismond... prévoyait que leur paysannerie n'aurait plus le droit de quitter les terres» ⁸⁸. Pour rendre définitive leur condition, il ne restait plus qu'à les attacher *par une chaîne légale à la terre* qui à présent ne leur appartenait plus et qu'ils auraient été heureux d'abandonner, au grand dam de l'acheteur ⁸⁹. Giurescu, quant à lui, estimait que «l'attache» de Michel le Brave n'avait rien introduit de nouveau, le servage existant depuis la fondation de l'Etat. Quelques siècles durant, la situation des paysans n'avait pas changé: «Dans les rapports des paysans avec leurs maîtres, on ne constate... aucun changement; leur situation est la même, à l'époque de Michel le Brave, que deux siècles plus tôt» ⁹⁰. Iorga au contraire soutient que le servage ne commence qu'alors seulement, lorsque la paysannerie perd sa liberté d'antan, et que ce n'est qu'alors que le paysan est attaché à la terre «au sens que l'homme ne pouvait se détacher de cette terre... afin d'être enraciné de force dans la terre qui ne

⁸³ N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, p. 134.

⁸⁴ N. Bălcescu, *Reforma socială la români* (La réforme sociale chez les Roumains), dans *Opere*, 1953, vol. I, p. 253-255.

⁸⁵ N. Iorga, *Evolution de la question rurale en Roumanie*, p. 9.

⁸⁶ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 157.

⁸⁷ N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața rurală a românilor*, p. 30.

⁸⁸ *Ibidem*.

⁸⁹ N. Iorga, *Istoria românilor și a civilizației lor*, p. 151.

⁹⁰ C. Giurescu, *op. cit.*, p. 42.

lui appartenait plus, car il y avait beau temps que les boyards l'avaient achetée pour la poignée d'aspres due au sultan »⁹¹.

I. Bogdan, pour sa part, envisagea la question à partir de positions très proches de celles de Iorga. Lui aussi établit un rapport entre les nouvelles formes du servage dans les Pays roumains (Valachie et Moldavie) et la clause susmentionnée du traité conclu avec Sigismond Báthori en 1595, en montrant qu'elle devait satisfaire la classe dominante : « Il était dans l'intérêt du prince et des boyards de consacrer cette institution. Les paysans abandonnaient leurs terres et celles des boyards, afin d'échapper aux impôts et à la corvée ; les boyards perdaient leur main-d'œuvre, et le prince perdait la quote-part de l'impôt »⁹².

Cet exposé parallèle des conceptions contradictoires des deux historiens met irréfutablement en lumière la supériorité de la thèse de Iorga. Il présente en effet l'histoire de la paysannerie d'une manière évolutive, en mentionnant quelques étapes de la période antérieure au XVIII^e siècle ; au cours de la première étape, antérieure à la fondation de l'Etat, il existait des paysans libres, maîtres de leur terre et de leur personne ; dans la seconde étape la grande masse des paysans conservent leur liberté personnelle, y compris le droit d'aller s'établir ailleurs ; il y avait également une couche restreinte de serfs, « astreints à la dîme et à la corvée » ; une troisième étape commence vers la fin du XVI^e siècle, lorsque les paysans perdent leurs terres, privés des lopins hérités des ancêtres, et que les mesures législatives de Michel le Brave leur ôtent toute liberté personnelle, supprimant jusqu'au droit de transplancement.



La contribution de Iorga à l'élucidation du problème dont nous nous occupons ne laisse pas d'être considérable. Il a le mérite d'avoir placé les recherches sur un terrain réel et scientifique, en traçant la ligne directrice des recherches futures. Il s'est étayé d'un matériel documentaire immense, selon son expression « intégral », reflétant la vie des Roumains sur toute l'étendue du pays.

Il a eu amplement recours à la méthode comparative, en choisissant les facteurs de comparaison aussi bien dans l'histoire des peuples voisins que dans l'histoire universelle. Il a d'ailleurs fondé une méthode propre de recherche, fondée sur les principes énoncés plus haut, méthode qu'il a mise en œuvre dans ses études sur les anciennes institutions roumaines.

Il convient de relever également l'importance qu'il attachait à l'origine des institutions, cherchant à jeter par-dessus bord certaines idées préconçues, qui avaient pénétré dans l'historiographie roumaine. Ainsi, il s'est élevé contre le courant qui soutenait l'origine exclusivement latine des

⁹¹ N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul* (Histoire de Michel le Brave), Bucarest, 1929, II, p. 176—177.

⁹² I. Bogdan, *Patru documente de la Mihai Viteazul* (Quatre documents datant de Michel le Brave), dans *Prinos lui D. A. Sturdza* (Hommage à D. A. Sturdza), p. 154.

institutions roumaines, sans tenir compte de leur grande complexité⁹³. Selon lui, les institutions roumaines reproduisent pour une bonne part les anciennes institutions des Balkans⁹⁴, qui, outre les éléments slaves, romains et byzantins, se greffent aussi sur un fond ancestral, celui des races primaires thrace et illyrienne⁹⁵. Ainsi, Iorga mettait en garde les chercheurs adonnés à l'étude des institutions contre le simplisme et la présentation unilatérale de phénomènes sociaux d'une grande complexité.

Le chercheur de nos jours ne manquerait pas d'ajouter à la conception historique de Iorga sur les anciennes institutions roumaines une série de thèses nouvelles, exigées par le stade actuel de développement des sciences historiques. Il s'agit en premier lieu du féodalisme qui a existé dans les Pays roumains au Moyen Age. Bien que Iorga ait relevé l'existence d'institutions féodales, il n'a pas montré ce qu'elles ont signifié pour l'évolution de la société roumaine.

Si l'avait admis l'existence des relations féodales dans le passé de notre pays, Iorga aurait considérablement modifié la manière dont il a présenté l'histoire des villages, en premier lieu quant à la communauté villageoise au sein de laquelle les premiers éléments féodaux font leur apparition dans la période antérieure à la formation de l'Etat. Dans son exposé, la communauté ne serait donc plus apparue comme un groupe homogène de paysans à l'abri de toutes transformations venues de l'intérieur, bien que ce soit justement à cette stratification survenue au sein de la communauté que l'on doit la formation de la classe des boyards. De la sorte la formation non plus des grands domaines n'aurait plus été expliquée comme étant simplement le résultat d'influences venues de l'extérieur.

Si Iorga avait admis le caractère féodal de la société médiévale roumaine, il aurait envisagé autrement la concession de la dîme faite par le prince à ses boyards. Le droit de percevoir la dîme et de rendre justice, dévolu aux propriétaires terriens, ayant créé pour les paysans une dépendance économique, on ne saurait, en partant d'une thèse juste, soutenir que tous les paysans ont conservé leur liberté personnelle jusqu'à l'« attache » de Michel le Brave. Dans la période antérieure au XVII^e siècle, la paysannerie ne représentait pas une masse homogène : il y avait des paysans libres, des paysans dépendants, et, dans cette dernière catégorie, il ne fait aucun doute que différentes stratifications s'étaient produites. Pour peu que Iorga eût approfondi davantage le problème de la condition des paysans astreints à la dîme, il aurait pu expliquer la manière dont ces paysans étaient exploités. Et à déterminer les conditions d'exploitation du paysan, les conditions d'existence de celui-ci ne lui auraient plus semblé aussi proches de celles du boyard. Même dans les temps plus lointains, alors que la différenciation sociale n'avait pas encore pris toute son ampleur, le boyard a vécu de l'exploitation du paysan. Passant trop légèrement sur le fait que nos paysans étaient astreints à la dîme envers le maître de la terre, Iorga a présenté les relations

⁹³ N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, p. 3.

⁹⁴ *Ibidem*, p. 12.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 15.

entre le paysan et son seigneur et maître à partir de positions idéalistes. Il n'a pas assez vigoureusement souligné les contradictions sociales qui agitaient la société roumaine à l'époque, jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Il n'a pas assez clairement montré que le paysan a lutté avec acharnement lorsqu'il a vu qu'on lui ravissait son droit sur sa terre ancestrale. Ce qui ne l'a pas empêché de signaler à maintes reprises diverses manifestations de la paysannerie révoltée, par exemple, la rébellion des paysans dirigée par Muha⁹⁶.

L'historien de nos jours ne saurait être non plus d'accord avec la manière dont est présentée la catégorie des paysans dénommée *vecini*. La nouvelle interprétation du terme de *vecin*, en tant que membre de la communauté villageoise, dite de *vecinătate*⁹⁷, nous montre qu'au XV^e siècle aussi il existait des serfs dans les villages roumains, ce qui, aux dires de Iorga, ne se serait produit qu'au XVI^e siècle.

Dans l'analyse des anciennes institutions roumaines, Iorga s'est penché avec prédilection sur le problème des campagnes et de la paysannerie. Dans une période marquée par de violentes polémiques entre les historiens roumains, qui avaient abordé la question du servage aux temps d'autrefois, Iorga a eu le mérite de mettre en circulation des idées nouvelles, fondamentales, en précisant le droit ancestral du paysan sur sa terre et le rôle du paysan libre dans l'histoire du pays. Il est vrai par ailleurs que des institutions féodales typiques — le domaine féodal et les immunités — si étroitement liées à l'institution du servage, ont moins retenu son attention. On pourrait dire qu'il s'intéressait davantage à l'existence du paysan qu'à celle du propriétaire terrien, de sorte que leurs rapports n'ont pas toujours été présentés d'une manière véridique.

En revanche, aucun des aspects de la vie paysanne, y compris le droit coutumier, qui reflète la conception du paysan au Moyen Age et la structure de la société au sein de laquelle il vivait, n'est resté étranger à ses recherches. Celles-ci ont beaucoup élargi la vision sur l'existence d'autrefois du paysan roumain.

Dans une période où l'historiographie roumaine ne s'est occupée que bien peu des aspects sociaux, Iorga a soulevé des problèmes de la plus haute importance dans un large cadre d'histoire universelle et a jeté de solides jalons pour tous ceux qui se sont acheminés et s'achemineront plus avant sur ses traces dans l'étude des anciennes institutions roumaines.

⁹⁶ N. Iorga, *Polonais et Roumains*, p. 21 ; idem, *Istoria românilor*, IV, p. 222.

⁹⁷ V. Costăchel *Problema obștilor agrare din secolele XIV—XV* (Le problème des communautés agraires aux XIV^e—XV^e siècles), dans « Studii și cercetări de istorie medie », I, 1951, 100—105 ; P.P. Panaitescu, *Obștea țărănească* (La communauté villageoise), Bucarest, 1964, p. 43 ; *Introducere la istoria culturii românești* (Introduction à l'histoire de la culture roumaine), Bucarest, 1969, p. 176.

ȘT. ȘTEFĂNESCU

Directeur de l'Institut d'Histoire «N. Iorga»
Président de la Section historique de
l'Académie des Sciences sociales et politiques

I. N. Iorga considérait qu'après la retraite de l'administration romaine, dans l'ancienne province de Dacie, comme en d'autres provinces, a eu lieu un phénomène qu'on pourrait appeler «de ruralisation». Le village est devenu pour longtemps la forme naturelle d'organisation de nos ancêtres¹. La population des villes n'a pas disparu, mais, déçue, elle s'est confondue avec la paysannerie, qui allait représenter en même temps la longue tradition des Daces et la glorieuse tradition, plus récente, des Romains. Abandonnée aux barbares, cette paysannerie s'est organisée d'une manière tout à fait originale, comme «romanité rurale». Elle vivait dans des villages libres, dirigés par un conseil de paysans, composé d'anciens. Ce monde des villages s'inspirait dans son organisation des nécessités de la population, en se constituant en organismes locaux, engendrés par la vie même².

Comme cela s'était également passé ailleurs, la population romanisée, demeurée en Dacie après la retraite des autorités romaines, tout en adaptant son organisation aux nouvelles conditions historiques, avait conservé—et elle était fière de pouvoir les maintenir, même transformés—des éléments de l'ancienne organisation du temps de la domination romaine. Vis-à-vis des barbares établis dans son voisinage ou sur son territoire, elle représentait une «Romanie», un pays de «romanité nationale». Le souvenir et l'orgueil de la descendance romaine ont continué au cours du temps et se sont conservés dans le nom même de Roumanie, donné à l'ancienne province de Dacie³.

La population romanisée de Dacie, qui n'a pas connu une domination barbare sous forme d'Etat organisé, a continué, dans les conditions histori-

¹ N. Iorga, *Istoria Românilor*, I^{er} vol., II^e partie, Bucarest, 1936, p. 353.

² N. Iorga, *La «Romanie» danubienne et les barbares au VI^e siècle*, in «Revue belge de philologie et d'histoire», III, 1924, p. 36; du même, *Români și neromâni. Politica de stat față de neromâni*, in «Neamul românesc», 1935, n^o 184.

³ N. Iorga, *La «Romanie» danubienne*, p. 36.

ques créées par les migrations barbares, ses antiques occupations, et en premier lieu l'agriculture. La constatation faite par N. Iorga et par d'autres savants roumains que, dans la langue roumaine, les céréales et les occupations agricoles ont des noms latins, est particulièrement importante ⁴.

L'accent mis par Iorga sur les traditions romaines dans l'organisation de la population de la Dacie dans la période de migration des barbares ne signifiait nullement la négation ou la déconsidération de l'influence exercée sur l'organisation sociale roumaine par certains contacts avec des peuples voisins ⁵. La longue cohabitation avec les Slaves s'est fait ressentir, par exemple, dans l'organisation de la vie sociale de la population locale, qui, à son tour, a transmis aux Slaves des éléments d'une antique civilisation.

Avec certains emprunts slaves, le mode d'organisation de la population locale a été le même sur tout le territoire de la Roumanie : des villages libres, avec des habitants qui descendaient du même ancêtre et étaient dirigés par un vieillard, désigné par le terme latin de *jude* ou par le terme slave de *cneaz* ou *cnez*. Celui-ci, entouré des anciens du village (*juraiți*), assurait l'ordre dans le village et jugeait les litiges entre les habitants.

Lorsque les rois hongrois eurent conquis la Transylvanie, ils trouvèrent partout des *cnez*, et c'est à de pareils *cnez* que s'est heurtée la domination royale magyare lorsqu'elle a essayé, plus tard, de soumettre toute l'Olténie.

La résistance de la population locale devant les tentatives de la royauté magyare de lui ravir ses anciennes libertés, résistance renforcée par la tradition de son organisation « démocratique », a obligé les conquérants à tenir compte dans une grande mesure des réalités de Transylvanie, à adapter les formes de leur domination à l'état de choses existant. « Il n'y a nulle part — écrivait N. Iorga — un voïvode sous la couronne de Hongrie, excepté en Transylvanie, ce qui signifie qu'il y a été trouvé. Ses fonctions, les « descentes » (*descensus*) qu'il faisait, dans son activité de juge et de percepteur de l'impôt royal, sont exactement les mêmes que celles des voïvodes d'en-deçà des montagnes, à leurs débuts » ⁶.

En vue d'une plus grande mise en valeur des ressources naturelles de la Transylvanie ainsi que de la consolidation de leur domination dans cette province, les rois magyars ont accordé aux colons *széklers* et saxons — et pour peu de temps aux chevaliers de l'ordre teutonique venus en Transylvanie — différents privilèges. L'établissement parmi les Roumains d'éléments allogènes — constate N. Iorga — non seulement n'a pas engendré de contradictions, mais a donné lieu à une solidarité des populations qui y

⁴ N. Iorga, *Politica externă a popoarelor agricole*. Conférence faite au Congrès de 1912 de la Société roumaine d'agriculture, p. 28 — 29. Du même, *Politica și viața economică*, Bucarest, 1929, p. 6 — 7. Voir aussi *Istoria României*, II^e vol., Bucarest, 1962, p. 20 et suiv.

⁵ « Neamul românesc », 1931, n^o 70.

⁶ N. Iorga, *Istoria Românilor din Ardeal și Ungaria (de la mișcarea lui Horea pînă astăzi)*, Bucarest, 1915, p. X.

cohabitaient avec d'importantes conséquences pour le développement économique de la Transylvanie ⁷.

Tout comme dans les autres provinces roumaines, il existait aussi en Moldavie des *cnez* et des voïvodes locaux, avant l'établissement ici de quelques chefs politiques roumains du Maramureș, persécutés par les rois magyars ⁸. Les droits des voïvodes d'exercer la justice criminelle, de prononcer des condamnations capitales et des amendes, d'une part, de percevoir des dîmes, de l'autre, sont revenus, exactement comme en Valachie, au prince régnant qui les a cédés aux *preux* de son entourage ⁹.

II. Un progrès important dans l'évolution du peuple roumain a eu lieu — selon Iorga — aux XIII^e— XIV^e siècles. A cette époque, écrivait-il, « on est passé de la forme patriarcale, diffuse, à une forme d'Etat organisé, avec des institutions et de nombreux éléments de vie supérieure » ¹⁰. N. Iorga n'a pas compris l'essence de classe de l'Etat ; il n'a pas pu donner une explication scientifique à la naissance de celui-ci. L'Etat était conçu par Iorga comme une création paysanne née de la nécessité ressentie par « un certain nombre de paysans vaillants, fidèles à leurs engagements » de se défendre contre l'ennemi ¹¹. Le fait que la pensée politique roumaine fut fondée sur la mentalité du paysan libre ne dénotait pas — selon N. Iorga — un manque de réceptivité à certaines influences du dehors ; des emprunts ont eu lieu, mais non pas d'un seul endroit et par grands groupes d'éléments, mais par petites parties d'endroits différents ¹². Dans les premières décennies, les princes — les voïvodes — n'auraient pas eu de cour ; ils étaient entourés de conseillers en costume national roumain, semblables aux anciens appelés aux procès des paysans ¹³. Le voïvode lui-même, quoiqu' habillé de vêtements plus précieux, aurait continué à porter des costumes de la même coupe que ceux de ses sujets ¹⁴.

Dans la vision romantique de N. Iorga, les débuts de la vie d'Etat, roumaine auraient donc conservé le régime patriarcal, égalitaire, considéré par lui comme dominant dans la période qui a précédé la formation des Etats avec une paysannerie complètement libre sur les terres qu'elle travaillait, et cette situation aurait continué en grande mesure tout au long des XIV^e et XV^e siècles ¹⁵.

⁷ N. Iorga, *Români și neromâni*, in « Neamul românesc », 1935, n° 191.

⁸ N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, p. 18.

⁹ *Ibidem*, p. 19.

¹⁰ N. Iorga, *Suflet românesc și influențe neromânești*, in « Neamul românesc », 1935, n° 199.

¹¹ « Neamul românesc », 1915, n° 17 ; 1918, n° 345.

¹² *Idem*, 1935, n° 200 ; 1936, n° 76.

¹³ N. Iorga, *Scrisori de boieri. Scrisori de domni*, III^e édition, Vălenii de Munte, 1932, p. III. Du même, *Generalități cu privire la studiile istorice*, IV^e éd., Bucarest, 1944, p. 66.

¹⁴ N. Iorga, *Deux conférences en Suisse. Les luttes pour la liberté menées par les paysans au XIV^e siècle : le Sempach suisse et la Posada roumaine*, Berne, 1930, p. 7.

¹⁵ N. Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, *op. cit.*, p. 16 ; *Idem*, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, 1929, p. 134 ; *Idem*, *Scrisori de boieri, Scrisori de domni*, *op. cit.*, p. V.

La féodalité, selon N. Iorga, n'aurait pas existé dans les pays roumains¹⁶. L'aristocratie des débuts de l'organisation roumaine d'Etat, peu nombreuse, n'aurait pas été maîtresse de la terre dans le sens occidental du terme. Elle n'aurait pas disposé de grands domaines et était constituée surtout par des dignitaires qui, n'ayant pas de terre, étaient privés « de la première condition pour la création de l'hérédité des charges, indispensable à l'apparition d'une véritable aristocratie »¹⁷.

En tant que corps de dignitaires, l'aristocratie — considérait N. Iorga — était formée soit d'anciens paysans, soit d'étrangers. Les anciens dirigeants des villages étant arrivés à se transmettre héréditairement leurs fonctions, ils se sont transformés au cours du temps en boyards¹⁸. A ces boyards, issus de paysans, se sont ajoutés à un moment donné les boyards du sud du Danube — de Byzance et des pays sud-slaves — réfugiés au nord du Danube à cause des Turcs¹⁹.

Les boyards des débuts de l'organisation étatique roumaine, fussent-ils indigènes ou étrangers, étaient présentés par N. Iorga comme une personification du modèle idéal des maîtres — tels qu'il aurait souhaité que fussent ses contemporains. Ces anciens boyards, quoique n'étant pas — selon N. Iorga — possesseurs de grands domaines, ne les désiraient même pas, car, en premier lieu, ils n'aspiraient pas à un train de vie plus abondant et plus luxueux. En second lieu, pour qu'ils puissent transformer la terre, héritage des paysans libres, en propriété privée, ils auraient dû trouver des gens disposés à vendre ; or, les paysans ne ressentaient pas le besoin d'aliéner leurs terres. Les boyards sont devenus propriétaires grâce uniquement à la générosité des voivodes, qui ont récompensé par des dons en terres leurs compagnons de combat ou leurs prêteurs d'argent aux moments difficiles²⁰. Il s'est ainsi créé une propriété ayant sa source dans les donations, propriété à caractère occidental, différente de la propriété autochtone, transmise par héritage de père en fils²¹.

La création par donations de boyards propriétaires de terres et leur attraction dans les affaires publiques a abouti au cours du temps, sous l'influence de l'Occident — arrivée par la voie de la Péninsule balkanique ou de la Hongrie — à l'introduction dans les pays roumains de la notion de classe nobiliaire dans l'acception occidentale du terme²² quoique le contenu de cette notion ne fût pas identique à celui employé dans l'ouest de l'Europe.

Au XIV^e siècle, en Valachie et en Moldavie, l'aristocratie était d'ores et déjà complètement hiérarchisée. La dignité de boyard se transmettait de

¹⁶ « Neamul Românesc », 1917, p. 1052, 1053.

¹⁷ Ibidem ; N. Iorga, *Scrisori de boieri. Scrisori de domni*, op. cit., p. IV.

¹⁸ N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, p. 120 — 121.

¹⁹ N. Iorga, *La survivance byzantine dans les pays roumains*, Bucarest, 1913, p. 28 et suiv ; Idem, *Le caractère commun...*, op. cit., p. 12 — 13, 122 ; Idem, *Scrisori de boieri...*, op. cit., p. IV, « Neamul românesc », 1935, n^o 200 ; 1937, n^o 222.

²⁰ *Le caractère commun...*, op. cit., p. 120 ; *Scrisori de boieri...*, op. cit., p. V.

²¹ N. Iorga, *Istoria românilor*, III^e vol., *Ctitorii*, Bucarest, 1937, p. 345.

²² N. Iorga, *Le caractère commun...*, op. cit., p. 68 ; Idem, *Evolution de la question rurale en Roumanie jusqu'à la réforme agraire*, Bucarest, 1929, p. 5.

manière héréditaire. Mais sa non-participation à la vie politique, son absence des conseils du voïvode pendant une génération ou la perte du rang dans l'armée menait à la décadence. Le boyard devenait d'abord un paysan privilégié, et celui-ci pouvait devenir un paysan sans privilèges ²³.

Quant aux privilèges qui découlaient de la dignité de boyard, N. Iorga montrait que le voïvode, en conférant à quelqu'un la dignité de boyard et en lui faisant don de villages et de terres, lui concédait, en premier lieu, ce que lui appartenait en propre, à savoir les droits sur la terre paysanne libre découlant de sa qualité de voïvode, « la dîme » dont, au cours du temps et en recourant à la force, il pouvait retirer ensuite des droits plus étendus ; en second lieu, la possession de son héritage et des patrimoines confisqués aux traîtres ainsi que les terres sans maître. Par la colonisation pratiquée sur une échelle de plus en plus grande, aussi bien que par la confiscation de villages et de terres, occasionnée par les luttes entre les prétendants au trône du pays, une relation étroite s'établit dès le XV^e siècle entre la notion de dignitaire et celle de grand propriétaire, et une aristocratie roumaine put se former et s'élever ²⁴.

Il faut retenir l'observation générale, bien formulée par N. Iorga, qu'au début, les boyards « n'avaient pas, généralement, droit de propriété sur la terre, mais seulement, dans la plupart des cas, certains droits « régaliens », qui leur avaient été transmis par immunité » ²⁵.

En ce qui concerne la paysannerie, N. Iorga a émis la théorie selon laquelle, jusqu'au XVI^e siècle, en Valachie et en Moldavie il n'y a pas eu de paysans dépendants, mais seulement des paysans tout à fait libres.

Les paysans libres ont conservé aux XIV^e—XV^e siècles l'héritage paternel, dénommé en Valachie, comme en Serbie, *ocină* ou *baștină* ²⁶.

Par la notion de paysans libres, N. Iorga entendait aussi bien les paysans subordonnés à l'autorité directe du voïvode, que les paysans qui vivaient sur les domaines des boyards et qui—croyait-il—« circulaient sur le domaine des boyards comme sur leur propre terre, et avaient le droit, d'une génération à l'autre, d'y travailler et de s'y nourrir » ²⁷. Ils continuaient à y vivre, en vertu de l'ancien droit paysan de nature plutôt collective — ce qui n'excluait pas l'existence parallèle d'une propriété individuelle sur les terres défrichées. Mais peu à peu, pour les paysans vivant sur les domaines des boyards, s'est imposé le nouveau droit des boyards, « droit de nature foncièrement individuelle, comme dans le système romano-byzantin, et, enfin, accompagné d'une renonciation de l'Etat, représenté par le voïvode, à tous ses droits d'intervention par la justice, la dîme et l'amende » ²⁸.

²³ N. Iorga, *Le caractère commun...*, *op. cit.*, p. 123 — 125.

²⁴ N. Iorga, *Scrisori de boieri...*, *op. cit.*, p. V.

²⁵ « Neamul românesc », 1907, p. 1053.

²⁶ N. Iorga, *Développement de la question rurale en Roumanie*, Jassy, 1917, p. 15.

²⁷ Idem, *Le caractère commun...*, *op. cit.*, p. 133 — 134.

²⁸ Idem, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor*, p. 24.

N. Iorga ne faisait donc pas de distinction, pour les XIV^e — XV^e siècles, entre la situation des paysans établis sur les domaines des boyards, paysans dépendants, au fond — dont l'exploitation n'avait sans doute pas encore le caractère exagéré de plus tard — et la situation des paysans demeurés libres, et n'ayant d'obligations qu'envers l'Etat ; il identifiait les régimes des deux catégories de paysans, en les considérant comme une seule catégorie, composée de paysans complètement libres.

N. Iorga admettait toutefois qu'il y aurait eu également aux XIV^e — XV^e siècles, en dehors de la paysannerie libre, des paysans dépendants. Mais ces derniers auraient été, d'une part, peu nombreux et, d'autre part, n'auraient pas été des autochtones, mais des étrangers. Il se référait particulièrement aux colons étrangers établis dans les régions « désertes » données par le voïvode aux boyards. Leur nom « vecini » (voisins) aurait été dû au fait qu'ils provenaient surtout des pays voisins. Ce qui distinguait — selon N. Iorga — les paysans venus et établis à la suite d'« accords » sur la terre des boyards des paysans autochtones, c'était leur obligation de travailler quelques jours par semaine ou par an pour le propriétaire sur la partie réservée à celui-ci. Autrement dit, par rapport aux paysans autochtones, les « voisins » étaient en plus obligés à la corvée ²⁹.

En comparaison de la Valachie, il y aurait eu en Moldavie, à cause d'une moindre densité de la population, un nombre relativement plus élevé de « voisins », dont une bonne part étaient des Széklers ou des Ruthènes, prisonniers de guerre, ou venus de bon gré, attirés par la richesse du pays ³⁰.

La condition des « voisins » aux XIV^e — XV^e siècles, quoique plus désavantageuse que celle des paysans autochtones, ne connaissait pas encore les formes du servage, mais, à partir d'une certaine époque, les boyards ont essayé d'appliquer le régime des « voisins » à tous les paysans autochtones ³¹.

Pour ce qui est de la catégorie sociale des esclaves tziganes, N. Iorga considérait qu'il était difficile de préciser son origine ; on sait seulement qu'ils étaient venus comme musiciens ou forgerons lors de l'invasion mongole du XIII^e siècle. Ils ont emprunté et conservé au cours des siècles l'organisation primitive trouvée dans les endroits où ils se sont établis ³².

En présentant les classes et les catégories sociales des XIV^e — XV^e siècles, N. Iorga tenait à souligner qu'une entente parfaite régnait entre elles, une complète harmonie dominait l'atmosphère de la vie sociale du pays. L'existence d'une catégorie de paysans dépendants, en nombre réduit aux XIV^e — XV^e siècles, ne changeait en rien, selon lui, l'aspect d'ensemble de la société roumaine de l'époque, société qui vivait sous ce « régime patriarcal, égalitaire, des exploitations indépendantes et de l'échange en nature » ³³.

²⁹ N. Iorga, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 21 ; Idem, *Le caractère commun...*, *op. cit.*, p. 136.

³⁰ N. Iorga, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 22. Idem, *Développement de la question rurale*, *op. cit.*, p. 16 ; Idem, *Evolution de la question rurale...*, *op. cit.*, p. 6.

³¹ « Neamul românesc », 1907, p. 1053.

³² N. Iorga, *Le caractère commun...*, *op. cit.*, p. 137.

³³ Idem, *Scrisori de boieri...*, *op. cit.*, p. V.

La théorie de N. Iorga sur les « voisins », éléments uniquement étrangers, manque de fondement scientifique. Dans les pays roumains, comme dans toute l'Europe, le terme de « voisins » (*vicini*, *paroikoi*) ne désignait pas les émigrants — comme le croyait N. Iorga —, mais des co-propriétaires, membres des communautés villageoises, donc essentiellement autochtones.

Quoiqu'il résulte des sources qu'aux XIV^e—XV^e siècles l'exploitation de la paysannerie dépendante par les maîtres féodaux ne fut pas de nature à provoquer des formes supérieures de lutte de classe, telle l'insurrection, on ne saurait toutefois prétendre — comme l'affirmait N. Iorga — qu'à cette époque il eût existé une complète harmonie entre les classes. La tendance des maîtres féodaux d'étendre leurs domaines aux dépens des lots paysans, ainsi que leur tentative d'aggraver l'exploitation des paysans dépendants, ont engendré une lutte de classe permanente, qui s'est manifestée sous des formes inférieures, telle la résistance, le déplacement ou la fuite d'une terre à l'autre. Cette dernière semble avoir pris au XV^e siècle des proportions inquiétantes, ce qui a déterminé les maîtres féodaux, intéressés à s'assurer la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation du domaine, à limiter le droit de déplacement des paysans. A la fin du XV^e siècle, le déplacement d'un domaine à l'autre était conditionné par l'exécution de certaines obligations envers le maître féodal, concrétisées dans ce qu'on appelle dans les sources « l'impôt de sortie »³⁴, une sorte de compensation matérielle due au maître féodal en échange de la main-d'œuvre perdue.

A la lumière des progrès enregistrés ces derniers temps par notre historiographie dans l'étude du caractère spécifique de la féodalité sur le territoire de la Roumanie, conçue en tant que formation sociale et économique, la vision de N. Iorga sur les débuts paysans de notre vie étatique est de plus en plus remplacée par la conception qui situe les pays roumains dans le courant général du développement de l'Europe à ladite époque, la féodalité roumaine apparaissant comme l'une des variantes originales de la féodalité européenne. Pour les chercheurs de nos jours, il semble inconcevable qu'en écrivant l'histoire de la paysannerie à l'époque médiévale, ils n'y voient que le producteur de biens matériels et spirituels — comme le faisait N. Iorga et tant d'autres historiens du passé —, sans y reconnaître le combattant contre l'oppression féodale. C'est seulement si l'on envisage les choses de cette façon, dans cette unité, que les masses populaires productrices de biens matériels apparaissent comme le véritable facteur créateur de l'histoire.

III. N. Iorga admettait que du régime égalitaire existant aux XIV^e—XV^e siècle on avait passé, au XVI^e siècle, surtout dans sa seconde moitié, au régime de luttes, d'usurpations, de stratification sociale, dominé par l'argent³⁵. Il remarquait, à juste titre, que dans la seconde moitié du XVI^e

³⁴ *Documente privind istoria României, B. Țara Românească*, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, p. 252.

³⁵ N. Iorga, *Scrisori de boieri...*, *op. cit.*, p. V.

siècle s'est développée l'économie monétaire, fait lourd de conséquences pour la vie sociale et l'évolution des rapports agraires.

L'augmentation des obligations des pays roumains envers la Porte ottomane, en particulier celle du tribut en argent — remarquait N. Iorga — contraignait l'Etat à se procurer de grandes sommes d'argent. D'abord en qualité de créanciers des princes, qui achetaient leur trône à la Porte, engagés plus tard dans d'importantes affaires commerciales, les marchands de Constantinople, Grecs, Arméniens, Turcs-janissaires, Juifs — dénommés improprement par N. Iorga capitalistes — pénétrèrent au nord du Danube et amassèrent de grandes fortunes, en ruinant les paysans. A leurs côtés, beaucoup de boyards autochtones, intéressés dans l'échange de marchandises, réalisèrent par la vente de biens (bétail, porcs, laine) au-delà des frontières, d'importantes sommes qui leur permirent d'acheter les terres des paysans ruinés sous le poids des impôts³⁶. En se rendant d'abord « maîtres du sillon et ensuite du laboureur », les boyards sont devenus possesseurs de nombreux domaines et sont arrivés, de ce fait, à détenir un rôle des plus importants dans le gouvernement du pays³⁷.

Par la vente de la terre aux boyards, « le paysan libre, qui jusqu'alors ne donnait que la dîme, passait naturellement — écrivait N. Iorga — à l'état de colon sur la terre d'autrui, de "vecin" (voisin) ». Et comme le boyard, dans les conditions d'affaiblissement du trône, qui changeait souvent de titulaire, était le seul à pouvoir disposer des moyens nécessaires pour élargir et préciser le droit acquis sur la terre et le paysan, il utilise tous les moyens pour élargir et consolider ce droit. L'intérêt égoïste de classe — montrait N. Iorga — a abouti dans les pays roumains, comme ailleurs, à la « confusion entre la paysannerie libre et la paysannerie asservie, sans que le voïvode puisse intervenir, du moins jusqu'à une époque plus avancée, dans ce processus »³⁸.

Les boyards qui possédaient de très grands domaines se voyaient obligés de procurer la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation. C'est pourquoi ils ont cherché à supprimer le droit de déplacement des paysans d'une terre à l'autre et à les attacher à la terre. En Valachie, les efforts entrepris dans ce sens allaient être couronnés de succès à la fin du XVI^e siècle, lorsque l'attachement à la glèbe fut légalisé par un acte de Michel le Brave.

A la tendance des boyards à augmenter leurs revenus par l'exploitation du domaine au moyen de la corvée — et qui ne pouvait se réaliser que par l'attachement à la glèbe des paysans dépendants — s'ajoutèrent deux autres circonstances, que N. Iorga considère comme déterminantes dans la décision du gouvernement de décréter l'attachement à la glèbe des paysans. Il s'agit, en premier lieu, de la politique fiscale de l'Etat, qui avait intérêt à se procurer à des termes fixes l'argent si nécessaire à l'entretien

³⁶ N. Iorga, *Constatări istorice...*, op. cit., p. 25; Idem, *Développement de la question rurale...*, op. cit., p. 19; Idem, *Le caractère commun...*, op. cit., p. 134 — 135; Idem, *Scrisori de boieri...*, op. cit., p. V — VI.

³⁷ N. Iorga, *Scrisori de boieri...*, op. cit., p. V — VI.

³⁸ Idem, *Constatări istorice...*, op. cit., p. 12.

de l'armée de mercenaires, qui constituait en grande mesure la base de la force militaire de Michel le Brave ; en second lieu, l'exemple des normes féodales de Transylvanie, qui devaient être imitées à la suite de l'étroite alliance réalisée entre les trois pays roumains à la fin du XVI^e siècle ³⁹.

En décrétant l'attachement des paysans à la glèbe, exigée par les boyards, le prince espérait s'assurer en continuation le concours des boyards qui lui fournissaient des commandements d'armée et qui, lui étant obligés, pouvaient l'accompagner au combat, avec les détachements de paysans qui leur étaient soumis ⁴⁰.

Par l'attachement des paysans à la glèbe à la fin du XVI^e siècle, le terme de « rumân » (serf) — observait N. Iorga — a changé de sens. Jusqu'à cette date il n'aurait eu que la signification de roumain ; l'homme ordinaire, l'homme simple, sans impliquer une infériorité sociale, car — estimait N. Iorga — « il n'y aurait de précédent d'une pareille dégradation du nom national chez aucun autre peuple » ⁴¹. Mais avec l'attachement des paysans à la glèbe, le terme « rumân » est arrivé à désigner la dernière catégorie sociale ⁴². En faisant cette juste constatation, N. Iorga n'a pas tenté d'expliquer la manière dont le terme « rumân », avec son ancien sens ethnique, avait acquis un sens social et cela à une époque où, selon lui, le nom de la nation avait une importance de premier ordre ⁴³.

Quoiqu'il n'eût pas beaucoup insisté sur le processus social-économique de la seconde moitié du XVI^e siècle, N. Iorga a exactement saisi quelques-uns de ses traits généraux et il a indiqué certains éléments, dans le développement social-économique, communs à la Valachie et à la Moldavie ⁴⁴.

N. Iorga relevait que le processus de perte de la liberté par de nombreux paysans libres, ainsi que l'aggravation de la situation de la paysannerie dépendante, ont eu pour conséquence l'intensification, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, en Moldavie et en Valachie, des contradictions sociales et de la lutte de classe ⁴⁵.

En achevant la présentation des idées de N. Iorga concernant les changements survenus dans les rapports agraires durant la seconde moitié du XVI^e siècle, nous pourrions conclure que N. Iorga, en rattachant la décadence de la petite propriété paysanne aux transformations économiques qui avaient lieu alors en Valachie et en Moldavie, posait le problème de l'interdépendance causale des phénomènes historiques. Cependant, en con-

³⁹ *Ibidem*, p. 29.

⁴⁰ *Idem*, *Evolution de la question rurale...*, *op. cit.*, p. 10.

⁴¹ *Idem*, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 16.

⁴² *Idem*, *Le caractère commun...*, *op. cit.*, I, p. 137.

⁴³ *Ibidem* ; Des études récentes ont apporté quelques clarifications à cet égard. Voir : Șt. Ștefănescu, *Considerațiuni asupra termenilor « vlah » și « rumân » pe baza documentelor interne ale Țării Românești în veacurile XIV—XVII*, in « Studii și cercetări de istorie medie », IV, 1960, p. 63 — 75 ; Eugen Stănescu, *Premisele medievale ale conștiinței naționale românești. Român-rumânesc în textele românești din veacurile XV — XVII*, in « Studii », 5, 1964, p. 967 — 1000.

⁴⁴ N. Iorga, *Développement de la question rurale...*, *op. cit.*, p. 28.

⁴⁵ *Idem*, *Scrisori de boieri...*, *op. cit.*, p. V.

sidérant en même temps que la féodalité aurait été introduite chez nous à la fin du XVI^e siècle, sous l'influence des normes féodales de Transylvanie ⁴⁶, par le « lien » de Michel le Brave ⁴⁷, il commet une erreur en confondant deux notions différentes : la dépendance féodale, qui existait déjà, et sa forme aggravante, l'attachement des paysans à la glèbe, décrétée alors.

La théorie de N. Iorga sur la féodalité « introduite » sur le tard en Valachie, sous une influence étrangère et sur la base d'un acte du voïvode, ne trouve pas de fondement dans les sources historiques. Des études historiques approfondies, plus anciennes ou plus récentes, ont montré que la féodalité est apparue en Valachie et en Moldavie avant l'organisation des Etats indépendants, qu'elle s'est développée, comme d'ailleurs dans d'autres pays d'Europe, par la voie économique et a revêtu au cours du temps des formes déterminées par les particularités économiques du développement historique des deux pays.

IV. Par les décisions de la fin du XVI^e siècle en faveur des boyards, le terrain était préparé — écrivait N. Iorga — pour un régime oligarchique dont l'instauration a été tentée en Moldavie par les princes Movilă et en Valachie par Simion Movilă et Radu Șerban. Les luttes pour le trône du début du XVII^e siècle ont réduit, dans les deux pays, le nombre des boyards et ont eu pour effet la diminution de leur pouvoir politique.

En Valachie sous le règne de Șerban Cantacuzène et ensuite sous celui de Brancovan, nous retrouvons autour du voïvode une fastueuse cour de boyards, qui, examinée de plus près, se réduit à une seule famille avec son entourage. Quelques décapitations parmi les membres de la famille des Cantacuzène furent suffisantes pour que cette dernière apparence d'aristocratie qui dominait la vie politique du pays par un prince élu par elle, disparût.

En Moldavie, l'ancienne aristocratie, ruinée par les marchands étrangers de religion chrétienne, a cédé la place, sous les règnes de Vasile Lupu et de ses successeurs, à une nouvelle aristocratie, en grande partie étrangère, à la tête de laquelle se trouvaient les Cantacuzène et les Rosetti. Cette nouvelle aristocratie s'est rapidement assimilée au milieu local et a perdu son esprit de classe. Après son avènement au trône, Démètre Cantemir essaya, par une politique nouvelle, de relever la Moldavie. Connaissant l'inconstance de l'aristocratie et son manque d'influence dans le pays, il tenta de ramener à une vie politique plus intense la classe guerrière de jadis, les *mazili* (boyards destitués de leurs fonctions), qui vivaient à la campagne en étroites relations avec le peuple.

Quant à la paysannerie, au XVII^e siècle, à la suite de l'attachement à la glèbe survenu à la fin du XVI^e siècle, elle était arrivée à vivre en conditions inférieures, sur une terre qui ne lui appartenait plus, sa seule raison

⁴⁶ Idem, *Constatări istorice...*, p. 29 ; dans d'autres ouvrages, N. Iorga met l'accent sur l'influence venue dans ce sens du sud du Danube (*Le caractère commun...*, *op. cit.*, p. 134, *Istoria Românilor*, III^e vol.)

⁴⁷ Idem, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 56.

d'exister étant le travail qu'elle effectuait pour le maître⁴⁸. N. Iorga considérait que l'on peut parler au XVII^e siècle, en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, d'une disparition politique et économique de la paysannerie. Le paysan est devenu *instrumentum ruris*, tel que l'Occident l'a connu durant tout le Moyen Age ; il appartenait au boyard et dans les actes de vente on ne manque pas de mentionner, à côté des limites des propriétés, les noms des « rumâni », des « vecini », qui faisaient partie intégrante de l'inventaire rural⁴⁹. Attachés à la terre, « jirebie » en Moldavie, « delnitză » en Valachie, les « rumâni » ou « vecini » constituaient au XVII^e siècle la grande majorité des habitants des deux pays. Ils étaient obligés, en dehors de la dîme, « une partie sur dix » (sur les céréales, les foins, le miel), à la corvée. Cette dernière variait selon la région, la nature de la terre, la situation de la terre et la coutume. Vers le milieu du XVII^e siècle, les codes ont influencé, en quelque sorte, les coutumes dans le sens de l'unification des obligations⁵⁰.

Tandis que la situation de la paysannerie s'aggravait à la suite de l'augmentation des impôts et des obligations à la corvée, les boyards vivaient dans l'oisiveté sous un régime de larges exemptions d'impôts sans précédent. Les voïvodes ont essayé, en Valachie, sous Constantin Brancovan, en Moldavie sous le règne de son gendre, Constantin Duca, d'imposer aux boyards une participation plus importante aux charges de l'Etat, en les obligeant de payer une dîme sur le bétail (« vâcărit »)⁵¹.

V. Nicolas Iorga considérait qu'un moment important dans l'évolution des relations agraires dans les pays roumains a été marqué par l'époque phanariote, lorsque les voïvodes ont essayé à plusieurs reprises de régler par des actes du pouvoir les obligations des paysans envers les maîtres féodaux et envers l'Etat. L'époque phanariote, selon N. Iorga, n'a pas été une époque de domination par les Grecs. Les boyards de Valachie et de Moldavie — écrivait-il — étaient assez puissants, par les positions économiques qu'ils occupaient, pour dominer toute la vie politique du pays. Les phanariotes venus dans les pays roumains ont dû s'identifier avec les intérêts des partis aristocratiques : les Cantacuzène en Valachie, les Rosetti et les Sturdza en Moldavie.

Pendant les règnes phanariotes, de nouveaux éléments sont intervenus dans la hiérarchie des boyards ; on a établi des rangs qui se distinguaient par des costumes et avaient des attributions différentes⁵².

La fiscalité excessive, ainsi que l'effort permanent des boyards d'augmenter le nombre des journées de corvée, de transformer en serfs les paysans demeurés libres, d'assimiler la situation des paysans établis sur le domaine en vertu d'accords avec celle des serfs et de traiter les serfs de la même manière que les esclaves tziganes, ont maintenu durant tout le XVIII^e siècle

⁴⁸ Idem, *Développement de la question rurale... op. cit.*, p. 22.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 29.

⁵⁰ N. Iorga, *Constatări istorice... op. cit.*, p. 33.

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² N. Iorga, *Scrisori de boieri... op. cit.*, p. VII.

dans le monde des campagnes une atmosphère d'agitation et d'instabilité de la population. C'est pourquoi le pouvoir étatique s'est efforcé, dans son propre intérêt, d'améliorer — ne fût-ce que pour la forme — la situation de la paysannerie ⁵³.

Au courant d'un riche matériel documentaire de l'époque, N. Iorga a fait de nombreuses observations intéressantes, pour la plupart justes, concernant les changements intervenus dans les rapports agraires du XVIII^e siècle, se rattachant à la politique du prince à l'égard du problème agraire. Il a étudié le contenu des actes émis par les princes au XVIII^e siècle et a souvent décelé les nouveaux éléments qui se sont fait jour dans la situation de la paysannerie au XVIII^e siècle par rapport au passé et qui préparaient le passage de la propriété foncière de type féodal, à la propriété de type bourgeois. Quoiqu'il ressort des pénétrants jugements de N. Iorga sur les conditions historiques concrètes existant en Valachie et en Moldavie qu'il saisissait en fait le facteur principal qui a déterminé la politique princière dans les problèmes agraires, l'historien était parfois enclin à considérer que les mesures entreprises par le prince étaient le résultat d'influences extérieures, conséquences de la philosophie des Lumières. Sans exclure une certaine influence de ce courant dans nos pays, on ne peut toutefois affirmer qu'il ait été le facteur déterminant dans l'élaboration des actes princiers du XVIII^e siècle.

N. Iorga montrait qu'après une série de mesures préparatrices en vue de la liquidation du servage, C. Mavrocordato a pris la décision, approuvée par les boyards et le clergé, d'y mettre fin aussi bien en Valachie qu'en Moldavie. Les maîtres des domaines ont accepté cet acte « d'humanité et d'intérêt public à condition de la création de la catégorie des *scutelnici* et des *poslušnici*, contribuables qui leur étaient cédés en exclusivité » ⁵⁴.

A la suite des réformes de C. Mavrocordato, les dénominations de « rumâni » et de « vecini » disparurent peu à peu. Les paysans, englobés en apparence dans la même catégorie, considérée comme libre, mais sans être exemptés de charges, et leurs moyens d'existence n'étant pas assurés pour l'avenir, ont commencé à être désignés sans distinction sous le nom de paysans (« țărani »). Les propriétaires se voyaient reconnaître la situation légale de maître du domaine, la propriété prenant peu à peu l'aspect qu'elle avait en Occident ⁵⁵.

L'époque phanariote a vu se réaliser de grands progrès dans la direction de l'unification des normes législatives dans les deux pays, le changement des princes du trône d'un pays à celui de l'autre ayant joué un rôle

⁵³ Voir dernièrement, Ș. Papacostea, *Contribuție la problema relațiilor agrare în Țara Românească în prima jumătate a veacului al XVIII-lea*, in « Studii și materiale de istorie medie », III^e vol., 1959, p. 233 — 323; Fl. Constantiniu, *Situația clăcașilor în Țara Românească în perioada 1746 — 1774*, in « Studii », 3, 1959, p. 71 — 100; *Istoria României*, III^e vol., p. 340 — 352; 389 — 394; 433 — 453; 624 — 641.

⁵⁴ N. Iorga, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 34.

⁵⁵ *Ibidem*.

important dans ce sens. Le « nart », total des obligations du paysan envers son seigneur, a fini par s'unifier dans les deux pays et représenter, après la paix de Kutchuk-Kaïnardji (1774), sous les règnes réformateurs de Grigore Alexandru Ghica en Moldavie et d'Alexandru Ipsilante en Valachie, 12 journées de travail par an. Les boyards ont essayé d'augmenter le nombre de ces jours de travail forcé, en s'adressant à tous ceux qui avaient voix au chapitre⁵⁶.

N. Iorga a montré qu'en dehors de la dîme et de la corvée, les propriétaires fonciers disposaient de droits dits « régaliens », le droit d'avoir un moulin ou un cabaret, par exemple, droits qui rapportaient peu de chose au début, dans les conditions d'une économie uniquement domestique, alors que le paysan réalisait par ses propres moyens la mouture des céréales à la maison, à l'aide du moulin à bras, ainsi que la préparation des boissons, mais qui, au XVIII^e siècle, étaient devenus des sources importantes de revenus pour les seigneurs⁵⁷. En plus, et cela surtout en Valachie, les paysans étaient encore obligés de faire des cadeaux, qui ne figuraient dans aucune disposition légale⁵⁸.

Quoique se contredisant souvent dans ses affirmations, N. Iorga a maintes fois clairement saisi l'intérêt de l'Etat dans la politique de réformes du XVIII^e siècle. L'Etat, écrivait-il, « basé à cette étape phanariote, d'ailleurs très européenne, sur une fiscalité impitoyable, et quand même sur une philanthropie souvent menteuse ou entravée dans son action », se préoccupait des droits des paysans et intervenait dans les rapports entre boyards et paysans les deux en tant que sujets de l'Etat, dans la mesure où ce dernier pouvait profiter des normes agricoles établies⁵⁹.

N. Iorga considérait que, dans son ensemble, la situation des paysans au XVIII^e siècle — et il pensait surtout à la situation formelle, juridique — ne leur était pas « contraire », car l'Etat — dans la conception idéaliste de N. Iorga, en tant qu'organe situé « au-dessus des classes » — leur était favorable et il était hostile à la classe des boyards, turbulente, intrigante, désirant des changements et agitant le pays⁶⁰.

Le paysan, au XVIII^e siècle, était moins dépendant de son maître qu'auparavant. L'Etat l'avait délivré en grande mesure et le protégeait au besoin, dans son propre intérêt. Très lourdes étaient au XVIII^e siècle les charges fiscale des paysans. Les dettes anciennes et nouvelles envers la Sublime Porte, auxquelles s'ajoutaient l'usure et surtout les abus de l'appareil administratif, rendaient la vie du paysan insupportable et déterminaient un fort courant d'émigration au-delà du Danube⁶¹.

Avec une pénétration remarquable du processus social-économique, N. Iorga a compris et décrit en termes suggestifs les appétits des boyards

⁵⁶ *Ibidem*, p. 36.

⁵⁷ *Ibidem*.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 37.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 38.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 40.

⁶¹ *Ibidem*, p. 41

qui voulaient accéder à la pleine propriété, appétits qui s'étaient accentués vers la fin du XVIII^e siècle. « Les boyards — écrivait-il — cherchaient d'une part à gêner le prince et même, si possible, à s'en passer, de l'autre à restreindre les droits des paysans et à les courber de plus en plus sous leur joug. Ils voulaient être dorénavant non pas des *maîtres*, nom sous lequel ils étaient désignés dans les dispositions qui constituaient la tradition légale, mais de véritables propriétaires, à pleins pouvoirs, à l'instar des nobles de Transylvanie, des barons de Bucovine, des propriétaires de serfs des villages de Russie »⁶². Dans leur insatiable âpreté au gain et leur ardent désir de transformer leur maîtrise en propriété, les boyards roumains, ajoutait N. Iorga, « ne pouvaient invoquer aucun principe pour une nouvelle législation agraire à leur profit, car ils n'étaient pas, *partout*, d'anciens propriétaires à pleins pouvoirs, qui, par bonté et magnanimité, ou par une mauvaise administration, eussent fait, à des sens qui n'en avaient pas le droit, des concessions qu'ils pourraient révoquer à tout moment, mais, au contraire, ils étaient *surtout* de simples bénéficiaires de vieille date des droits « régaliens » de dîme, de donations et de justice qui, en profitant d'une crise fiscale ruineuse, étaient devenus, en vertu d'actes formels ou tacitement, possesseurs de biens qui demeuraient perpétuellement grevés du droit de jouissance des paysans — le paysan vendeur lui-même n'en ayant pas un véritable droit de propriété »⁶³.

En analysant le processus d'usurpation par les boyards des droits des paysans sur les terres, en particulier aux XVIII^e et XIX^e siècles, N. Iorga montre le peu de fondement de la prétention des boyards de se considérer propriétaires de la terre *ab antiquo*, les paysans n'étant que locataires ; c'est peut-être la partie la plus solide du résultat de ses recherches dans la question agraire. A cet égard, ses conclusions peuvent s'inscrire parmi les idées les plus avancées de l'époque et coïncident, en allant souvent même plus loin, avec les thèses formulées un demi-siècle plus tôt par le grand démocrate révolutionnaire N. Bălcescu.

VI. N. Iorga considérait, comme Bălcescu d'ailleurs, que le Règlement organique avait joué un rôle important dans la manière dont ont évolué les rapports agraires au XIX^e siècle. Il estimait même qu'il fallait rechercher l'origine de toutes les difficultés qui ont existé dans le domaine des relations agraires au XIX^e siècle et au début du XX^e dans cette loi⁶⁴ imposée de force du dehors en faveur des boyards⁶⁵. Par le Règlement organique, montrait N. Iorga, le paysan a été considérablement entravé dans son développement⁶⁶, il a été tout simplement privé de ses antiques droits sur la terre, il a été exproprié⁶⁷ et on lui a imposé le régime des accords agri-

⁶² *Ibidem*, p. 42.

⁶³ *Ibidem*, p. 43.

⁶⁴ N. Iorga, *În era « Reformelor »*, p. 88 — 89.

⁶⁵ « Neamul Românesc », 1907, p. 1054 — 1055.

⁶⁶ N. Iorga, *În era « Reformelor »*, p. 90.

⁶⁷ *Idem*, « Neamul românesc », 1887, p. 1055.

coles avec les propriétaires⁶⁸. En vertu du Règlement organique, les propriétaires résumaient leur credo dans la formule : « le propriétaire maître absolu de la terre, le paysan maître absolu de sa personne et de son travail ». Ils s'obstinaient dans leur opinion, énoncée ensuite au cours des débats de la commission pour la propriété de 1848, selon laquelle leurs droits dérivent depuis la conquête du voïvode Radu Negru, que l'historiographie de l'époque présentait comme le fondateur de la principauté de Valachie ; pour eux, « la corvée n'était qu'un loyer, remontant à des temps immémoriaux, que le paysan étranger payait au boyard, propriétaire dès le début »⁶⁹.

Dès lors, le propriétaire se considérant maître absolu de la terre, il ne restait plus au paysan — pour ne pas être réduit à la mendicité — que d'accepter les conditions onéreuses imposées par le boyard. Pour obtenir un emplacement nécessaire à sa maison et à son jardin et, lorsqu'il avait du bétail — un pré, il devait une dîme sur tous les produits et de nombreuses journées de corvée et de charroi, établies de façon à occuper le meilleur de son temps, temps qu'il aurait dû consacrer aux travaux agricoles. La concession de terres au paysan devenait de la sorte illusoire, du moment qu'il n'avait pas le temps de la travailler et que très souvent il manquait d'instruments agricoles.

Le Règlement organique prévoyait également de lourdes charges pour le paysan vis-à-vis de l'État. Outre l'impôt, il était obligé d'effectuer des corvées et de payer de nombreuses taxes.

Le paysan pouvait, en principe, abandonner la terre où il se trouvait ; en fait, son départ était conditionné par tant d'obligations que cela devenait impossible. Le Règlement organique livrait tout simplement le paysan à la discrétion du propriétaire.

N. Iorga montre qu'aux environs de 1848, on pouvait parler de « l'impératif d'un accord qui se concluait entre l'un qui pouvait tout et l'autre qui n'était en mesure de trouver aucun appui dans sa pauvreté et son manque de droits »⁷⁰.

L'application rigoureuse du Règlement organique provoquera les protestations des paysans ; elle sera la cause de mouvements paysans et déterminera un nouveau et considérable courant d'émigration des paysans dans les provinces voisines⁷¹.

Lorsque les révolutionnaires de 1848 jetèrent au feu le Règlement organique, ils ne firent qu'exprimer les sentiments des masses populaires qui y voyaient non seulement une loi imposée du dehors, mais aussi un obstacle sérieux à leur liberté sociale⁷².

En s'élevant contre le Règlement organique, les révolutionnaires de 1848 exigeaient l'émancipation des paysans par la distribution de terres

⁶⁸ *Ibidem*, p. 1053.

⁶⁹ N. Iorga, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 50.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 52.

⁷¹ Voir aussi *Istoria României*, III^e vol., p. 948 — 950.

⁷² N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IX^e vol., Bucarest, 1944, p. 179.

contre indemnité, l'abolition du servage, la suppression de la mainmorte, etc. ⁷³.

Après l'échec de la révolution de 1848, on revient en fait au Règlement organique et le problème agraire continue à se poser avec toute l'acuité aussi bien à cause des agitations paysannes, que des réformes réalisées dans tous les pays voisins et qui — soulignait N. Iorga — « ne permettaient pas à la Moldavie et à la Valachie de conserver un état de choses fondé sur les assises pourries du Moyen Age » ⁷⁴.

Après de longs débats dans des commissions restreintes, la Valachie et la Moldavie obtinrent, par les lois de Știrbei de 1851 et de Grigore Ghica de la même année, au lieu de la réforme agraire demandée par les révolutionnaires de 1848, une nouvelle détermination de la valeur de la journée de travail, une réglementation policière des rapports entre les soi-disant propriétaires et les paysans ⁷⁵.

Contre les lois de Știrbei et Ghica et pour l'amélioration de l'état des paysans, des voix se sont élevées dans les Divans ad-hoc de Bucarest et de Jassy. Discutée à la commission centrale de Focșani, la réforme agraire a continué d'être réclamée par des articles de la presse et des brochures.

VII. Les agitations paysannes, qui menaçaient de prendre la forme d'une insurrection générale, ont précipité les mesures de nature à éclaircir l'atmosphère sociale. Par la réforme de 1864, imposée par Alexandru Ion Cuza, à la suite du coup d'Etat du 2 mai 1864, le droit de servitude du paysan se transformait en droit de pleine propriété sur un lopin de terre. La partie laissée au propriétaire — remarquait N. Iorga — restée indemne de toutes charges, est devenue sa propriété, non pas dans le sens « romain », comme on l'a affirmé, mais dans le sens généralement accepté dans l'Europe occidentale ⁷⁶.

Tout comme pour d'autres moments de l'histoire des rapports agraires, N. Iorga n'a pas entrepris — il ne se l'était d'ailleurs pas proposé — une étude approfondie de la réforme de 1864 ; il a saisi cependant, en peu de mots, les traits essentiels et la signification historique de la réforme. Quoique, dans sa tendance à opposer à la classe dominante et aux partis politiques, antipopulaires et antipatriotiques, les figures de Cuza et de Kogălniceanu, il fût enclin à considérer la réforme de 1864 comme une œuvre personnelle et philanthropique de ceux-ci ⁷⁷, beaucoup de ses jugements sur la manière de réaliser la réforme et sur les conséquences de celle-ci sont encore valables ⁷⁸. Il démontrait ainsi que la réforme écartait pour le moment le danger d'un soulèvement paysan ⁷⁹, mais que son application était

⁷³ Idem, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 59.

⁷⁴ *Ibidem*, p. 61.

⁷⁵ *Ibidem*.

⁷⁶ N. Iorga, *În era « Reformelor »*, p. 115 — 116.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 61.

⁷⁸ *Istoria României*, IV^e vol., p. 374 — 385 ; N. Adăniloiaie, D. Berindei, *Legiuirile agrare din 1864*, in « *Lupta de clasă* », 7, 1964, p. 67 — 81.

⁷⁹ N. Iorga, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 67.

tellement défectueuse qu'elle a représenté en grande mesure, une nouvelle « expropriation »⁸⁰ des paysans.

L'application de la loi agraire, « loi infirme », réalisée sans la consultation des paysans « gardiens de la coutume du pays », sans tenir compte des enseignements de l'histoire, a eu pour résultat — concluait N. Iorga — l'insurrection de 1907, qui continuait une série de soulèvements antérieurs⁸¹.

VIII. Dans des articles de presse fulminants, N. Iorga prendra la défense des insurgés de 1907, fera un dur réquisitoire de la politique de la classe dirigeante vis-à-vis de la paysannerie et condamnera les atrocités commises au cours de la répression. Certains articles publiés dans les quotidiens qu'il dirigeait, « Neamul Românesc » et « Neamul Românesc pentru popor », demeurent inoubliables par le dramatisme des situations présentées et la beauté du style littéraire⁸².

N. Iorga considérait légitime le soulèvement des paysans et affirmait que le souvenir de leurs meurtriers sera gardé avec dégoût, qu'ils seront maudits « car étant puissants, ils ont foulé aux pieds et baigné dans le sang celui qui était plus faible »⁸³. Lorsque des représentants des boyards essayèrent d'apporter au parlement la discussion des dommages causés par l'insurrection, et d'exiger des dédommagements, N. Iorga leur en contesta le droit et soutint qu'il fallait discuter en même temps la question des crimes commis à l'occasion de la répression⁸⁴.

IX. Après la répression du soulèvement de 1907, N. Iorga a continué à demander instamment la solution du problème agraire en faveur de la paysannerie ; il s'est élevé contre la solution consistant en une « meilleure » réglementation des accords agricoles. Il militait pour la réalisation d'une grande réforme agraire, qui s'inspirerait de « l'ancien droit véritable », antérieur au Règlement organique et qui permettrait au peuple roumain d'évoluer librement à l'avenir⁸⁵.

Au mois de mai 1907, N. Iorga fut élu député. En cette qualité il demanda sans répit que la situation de la paysannerie fût améliorée, qu'une réforme agraire générale et complète fût réalisée, mais sous une forme peu réaliste, par la résurrection d'un passé qu'il idéalisait.

N. Iorga plaidait pour la réalisation pacifique, légale, de réformes en faveur de la paysannerie, de manière à ce que la grande propriété n'en souffrit pas trop, quoique cette dernière, vu son attitude — déclarait-il — ne lui inspirât ni sympathie, ni respect⁸⁶. Il exigeait que, si les grands

⁸⁰ « Neamul Românesc », p. 1055.

⁸¹ N. Iorga, *Constatări istorice...*, *op. cit.*, p. 68.

⁸² Voir en particulier l'article écrit à l'occasion de l'exécution des premiers paysans à Botoșani, intitulé « Dieu leur pardonne », in « Neamul românesc », 1907, p. 532.

⁸³ « Neamul românesc pentru popor », 1912, p. 98.

⁸⁴ N. Iorga, *În era « Reformelor »*, p. 98.

⁸⁵ « Neamul românesc », 1907, p. 1054, 1055 ; voir pour les détails G. Zane, « Nicolae Iorga et les problèmes sociaux de son époque », in « Revue Roumaine d'Histoire », 6, 1965, p. 1189—1199.

⁸⁶ N. Iorga, *În era « Reformelor »*, p. 124.

propriétaires n'entendaient pas faire certaines concessions en faveur des paysans, elles leur soient imposées à l'avenir, d'une façon « qui portera *vraiment* atteinte à la grande propriété »⁸⁷. Avec certaines améliorations dans la situation de la paysannerie, N. Iorga était pour le maintien de l'ordre social existant. Il ne préconisait pas la solution du problème paysan par voie révolutionnaire et l'éventuel gouvernement du pays par le peuple. Le problème agraire ne devait pas être résolu, selon lui « par la révolution, mais par la loi », et le gouvernement devait servir le peuple mais en aucun cas lui appartenir⁸⁸. Il plaidait pour une évolution lente, réalisée par la totalité des classes, empreinte de culture, « dirigée par l'aristocratie traditionnelle et la richesse honnêtement acquise, mais surtout (par) les hommes les plus distingués de la nation »⁸⁹. C'est ce qui explique pourquoi le député N. Iorga ait accepté des mesures opportunistes, présentées par le ministère, concernant la « Caisse rurale », la réorganisation de la justice de paix, la réglementation des accords agricoles, la création de terrains pour le pâturage, etc., qui pouvaient être et ont été facilement éludées par les intéressés⁹⁰.

Afin d'éviter l'ouragan social qui aurait mis en danger l'existence même de la grande propriété, et, conséquent dans son idéal politique tendant à l'élévation de la paysannerie en tant que soutien principal de l'Etat national, N. Iorga, en 1917, à un moment où le salut de l'existence de l'Etat imposait la mobilisation de toutes les énergies de la nation, soumettra avec décision aux gouvernants du pays le problème de la réalisation d'une grande réforme agraire ; il aura un rôle important lorsque sera décrétée la distribution des terres aux paysans⁹¹.

Mais la manière dont fut réalisée la réforme agraire de 1921 ne le satisfait pas, car elle ne correspondait pas à ses intentions. Prenant pour modèle le passé historique — qu'il imaginait, dénaturé, comme une forme idéale de l'harmonie de classe — N. Iorga estimait que la terre, une fois expropriée, ne devait pas être tout de suite distribuée individuellement, mais qu'il eût été préférable « que fût conservé pendant quelques années encore le lien de collaboration entre le propriétaire exproprié et les paysans qui, en lui succédant, avaient beaucoup à apprendre de lui »⁹². Par conséquent, la terre expropriée aurait dû être cultivée par les communautés villageoises, composées de paysans et de propriétaires, jusqu'au moment où aura été accomplie l'éducation agricole de la paysannerie sur laquelle s'étayera l'Etat⁹³.

⁸⁷ *Ibidem*.

⁸⁸ « Neamul românesc pentru popor », 1910, p. 307 ; « Neamul românesc », 1924, n° 132.

⁸⁹ « Neamul românesc », 1940, n° 16.

⁹⁰ N. Iorga, *Histoire des Roumains*, X^e vol., Bucarest, 1945, p. 360 — 364.

⁹¹ N. Iorga, *O mică lămurire despre înfăptuirea reformei agrare*, in « Neamul românesc », 1922, n. 76.

⁹² N. Iorga, *Constatări și amintiri*, in « Neamul românesc », 1935, p. 23.

⁹³ « Neamul românesc », 1930, n° 83 ; 1935, n° 23 ; 1936, n° 39.

L'idée anachronique de l'Etat paysan, que N. Iorga souhaitait voir réalisée chez nous, devait être fondée — dans sa conception — sur des organisations d'exploitations agricoles, florissantes au point de vue économique, basées sur le travail et la discipline des paysans, qui disposeraient de la terre en fonction de leur force physique et morale et seraient dirigés par les conseils agricoles⁹⁴.

Le rôle de l'Etat eût été — selon lui — celui d'empêcher l'augmentation du prolétariat agricole, d'assurer au paysan un établissement stable, que l'on devait arrondir de nouveau s'il avait été morcelé⁹⁵, faits pratiquement impossibles dans les conditions du capitalisme et qui contreviennent aux lois du développement capitaliste dans l'agriculture.

⁹⁴ Ibidem, 1935, n° 176; 1937, n° 169 et 189.

⁹⁵ Ibidem, 1918, n° 243.

GHEORGHE ZANE

Ancien professeur à l'Université de Jassy
Membre de l'Académie des Sciences
sociales et politiques

1. Tout au long de sa prodigieuse activité scientifique, N. Iorga a consacré à l'histoire économique un grand nombre d'ouvrages, de collections de documents, d'articles, de monographies et de synthèses. Plus de 40 années durant, il n'a cessé de publier un ouvrage après l'autre. Il n'est pas de domaine ou de question plus importante de l'histoire économique roumaine qui n'aient suscité son intérêt. Une analyse complète d'une œuvre de pareilles dimensions reste encore une chose à entreprendre. Dans la phase actuelle des études portant sur son œuvre, nous estimons qu'il serait particulièrement utile d'exposer celle-ci d'une manière succincte, sans avoir recours à des critiques de circonstance non plus qu'aux louanges hyperboliques.

N. Iorga a conçu et étudié l'histoire économique en historien ayant une formation et une orientation caractéristique à l'histoire générale et non en économiste de formation historique. Cela se fait sentir dans son œuvre, aussi bien en ce qui concerne la conception que la méthode. Je ne pense pas qu'il aurait reconnu l'existence indépendante d'une discipline de l'histoire économique. Lui eût-on demandé ce qu'est cette histoire économique, qu'il aurait très probablement répondu, tout comme H. Hauser à cette même question : « Il n'y a pas d'histoire économique. Ce qui seul existe, c'est une histoire des aspects économiques de l'histoire »¹.

L'histoire économique pose à tout chercheur des problèmes d'ordre général et méthodologique, envers lesquels celui-ci se doit de prendre attitude. Certains de ces problèmes furent, du vivant même de Iorga, et le sont restés de nos jours encore, de brûlants sujets de discussion. Sans se soucier expressément de conférer une base théorique à ses recherches d'histoire économique, il donna à quelques-uns de ces problèmes, lorsque l'occasion s'en offrait et de manière parfois sommaire, des réponses de principe, illustrées par la solution de problèmes concrets. Il en fut ainsi dans les problèmes essentiels du rapport entre la structure et la superstructure de la société, de l'importance des phénomènes économiques dans l'histoire, des relations entre l'histoire économique en tant que science et histoire générale, ou

¹ H. Hauser, *L'enseignement de l'histoire économique en France*, « Rev. hist. », 56, 1931, t. 168, p. 322.

bien en ce qui concerne le rôle dévolu à l'histoire économique dans la solution de certains problèmes de l'actualité.

Dans la question fort controversée de l'importance de la vie matérielle dans le processus de la vie sociale, politique et spirituelle, ainsi donc des thèses fondamentales du matérialisme appliqué à la société humaine et à son essor historique, Iorga, en prenant attitude envers certaines interprétations exagérées du matérialisme, déclarait, dès l'année 1913, qu'il ne voulait pas tomber dans l'erreur d'expliquer *toutes* choses par des causes économiques². En embrassant une conception éclectique de déterminisme économique limité, il faisait une distinction dans la structure des processus de la vie sociale, en différenciant les processus ayant leurs racines directes, voire exclusives, dans la vie matérielle, des processus dérivant de facteurs non matériels, d'ordre spirituel ; il faisait entrer dans cette dernière catégorie, par exemple, la lutte pour la liberté des peuples opprimés. Conséquent dans ses vues générales, il ne manqua pas de relever à maintes reprises l'importance souvent décisive de certains processus économiques pour le développement historique des peuples, en l'espèce du peuple roumain. Il souligna ainsi plus d'une fois le rôle dévolu à l'agriculture, dans la large acception du terme, dans le développement historique du peuple roumain ; il déclarait à ce propos : « de la culture du blé, de l'élevage pratiqué parallèlement et ça et là, sont issues les bases économiques qui ont permis un développement culturel »³. Iorga admettait sans réserves l'influence décisive de la production de base sur la structure de la société et sur la mentalité d'un peuple : « L'agriculteur — disait-il dans le style figuré qui lui était familier — sait une chose que le pâtre ne sait pas ; le pâtre sait le chemin, et ce chemin il le sait bien, sans quoi il perdrait ses troupeaux ; l'agriculteur doit savoir les démarcations, conserver et défendre sa terre ; c'est bien pourquoi les peuples agricoles ont une certaine politique intérieure et extérieure, différente de celle des peuples commerciaux et industriels »⁴. Le peuple roumain a pu créer des Etats solides parce qu'il a été, depuis les temps les plus reculés, un peuple d'agriculteurs, de cultivateurs de la terre ; les pâtres nomades ne peuvent créer des Etats ; et si malgré tout ils mettent sur pied, tant bien que mal, certains établissements politiques, ils ne peuvent les maintenir à moins de les asseoir avec le temps sur une base économique plus complexe, essentiellement sédentaire. Cet agriculteur fut, depuis des temps qui remontent avant la fondation des Etats roumains, un paysan propriétaire et libre. Iorga attribue à cette propriété une importance considérable dans le développement des Etats roumains et ses idées restèrent invariables à cet égard. Il convient à ce propos de citer le passage qui suit :

² *Politica externă a popoarelor agricole* (La politique extérieure des peuples agricoles), Bucarest, 1913, p. 6.

³ *Elemente economice în cultura românească. Conferințe și prelegeri* (Eléments économiques dans la culture roumaine. Conférences et leçons), Bucarest, 1943, p. 47.

⁴ *Politica externă a popoarelor agricole*, p. 30.

« L'époque héroïque commence chez nous avec la petite propriété paysanne et avec la disparition de cette propriété commence l'époque de notre honte et de notre humiliation. Telle est la vérité historique »⁵.

Se ralliant à la thèse selon laquelle certains processus économiques sont décisifs, Iorga s'arrêta à plusieurs reprises au rôle des échanges commerciaux, et notamment du commerce des professionnels, dans le développement de l'économie et de la société. Pour l'histoire des Roumains, l'histoire du commerce constitue une condition nécessaire pour pouvoir comprendre, sous tous les rapports, son origine et son évolution⁶.

Pour ce qui est de l'histoire universelle, Iorga s'attacha à trouver dans l'histoire du commerce « un point d'appui », afin de fixer les lignes générales de l'histoire européenne au Moyen Age⁷.

Dans l'histoire des Roumains, ce furent les échanges commerciaux entre les trois pays qui créèrent l'unité roumaine ; de par ces échanges, la Valachie et la Moldavie constituèrent, selon Iorga, un seul pays, depuis les temps les plus reculés ; l'unité existait en fait bien avant de devenir une idée des intellectuels et un but de la lutte nationale. « La première union des Roumains a existé alors que cette idée n'avait pas encore point dans la tête des intellectuels, elle a existé dans la parfaite unité de la vie économique, étayée de la parfaite unité de la vie générale. La Transylvanie est entrée elle aussi dans cette vie, de par l'intercirculation roumaine, un seul corps, un seul système, veinez pourrions-nous dire, à travers lequel coulait le même sang vivant »⁸.

Analysant l'importance des échanges commerciaux, Iorga se pencha plus d'une fois sur le rôle joué par les voies commerciales. Il est certain — disait-il — qu'entre les voies commerciales et le développement des Pays roumains il y eut une étroite liaison ; mais s'en tenant à sa conception qui le faisait refuser tout exclusivisme, il ajoutait : « il serait erroné de croire que seules les voies commerciales ont créé nos pays »⁹.

Les intérêts commerciaux de certaines grandes puissances contribuèrent eux aussi au maintien d'Etats sur les territoires roumains ; il importait que là se trouvât quelqu'un pour surveiller les routes, maintenir la tranquillité et garantir le commerce¹⁰. Les routes commerciales contribuèrent ainsi à faire de la sorte que, dans les conditions de l'histoire universelle, naisse de quelques groupes de paysans, par la mise en valeur de l'élément natif, spécifique de la population locale, « un Etat parfaitement organisé »¹¹.

⁵ *In Era « Reformelor »* (L'ère des réformes) ; Discours tenu le 13 décembre 1907 sur la loi agraire, p. 136 ; voir également p. 88—89 ; « *Histoire des Roumains* », III, p. 200.

⁶ *Istoria comerfului românesc* (Histoire du commerce roumain), I, Văleni, 1915, p. 5.

⁷ *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Age*. Conférences données à la Sorbonne, Paris, 1924.

⁸ *Elemente economice în cultura românească*, p. 53.

⁹ *Ibidem*, p. 50.

¹⁰ *Însemnătatea Românilor în istoria universală* (L'importance des Roumains dans l'histoire universelle), Vălenii-de-Munte, 1912.

¹¹ *Drumurile de comerț creatoare ale statelor românești* (Les routes commerciales créatrices des Etats roumains), Bucarest, 1928, p. 15.

Iorga s'attacha — et nous retrouvons cette préoccupation dans nombre de ses travaux sur l'histoire économique — à dégager l'influence, même limitée et combinée avec celle d'autres facteurs, que certains processus économiques ont exercée sur la vie sociale et politique. Mais le déterminisme économique qu'il professait, limité à certains processus et à certaines époques, semblait parfois le pousser à affirmer sa position de principe, de facture spiritualiste. « Je pense — déclarait-il en 1912, au Congrès de la Société roumaine d'agriculture, en énonçant une thèse idéaliste qui avait une large circulation à son époque — que tout ce qui existe au monde n'est rien d'autre que des idées en lutte ou des idées victorieuses »¹². La lutte des peuples pour la réalisation de leurs idéaux nationaux n'était pas dictée par des motifs d'ordre économique, mais il n'est pas moins vrai que Iorga considérait cette conscience comme un produit des occupations traditionnelles d'un peuple, des occupations économiques qui furent siennes, de génération en génération¹³. A vrai dire, Iorga n'avait des rapports intellectuels de dépendance directe avec aucune école philosophique ; son éclectisme lui appartenait en propre ; nous ne pensons pas que, par là, il ait eu des œillères ; et dans certaines questions, cela lui a évité d'être partiel.

Le contact étroit que Iorga a eu avec les économistes dans les dix dernières années de sa vie, en sa qualité de professeur d'histoire à l'Académie des hautes études commerciales et industrielles de Bucarest, lui fit comprendre, sous son véritable jour, l'utilité des sciences économiques en général et le profit qu'elles pouvaient constituer pour les sciences historiques et spécialement pour la formation de l'historien moderne. En 1935, il proposait l'élaboration d'une encyclopédie des sciences économiques en langue roumaine, en songeant sans doute aux modèles existant en anglais ou en allemand.

Il déplorait ouvertement le faible bagage de connaissances économiques des historiens et déniait à ceux d'entre eux qui ne s'occupent que de l'histoire politique, de ce qu'il appelait les riens de tous les jours de la vie courante, la capacité de comprendre les grandes transformations survenues dans le monde sur le plan social, économique et financier. Il critiquait par ailleurs l'orientation de l'historiographie contemporaine, uniquement préoccupée de questions politiques et ne se faisait pas faute de reconnaître qu'il avait lui-même certaines lacunes dans sa formation d'historien ; un général qui a perdu une bataille, par exemple, a son nom dans tous les manuels d'histoire, alors qu'il est bien rare d'y rencontrer le nom d'une personnalité qui a transformé l'humanité. Il soulignait tout aussi judicieusement la nécessité pour les économistes d'atteindre à une solide culture historique : « Rien n'est plus triste que de voir un économiste ne sachant pas l'histoire »¹⁴, déclarait-il, faisant une allusion directe à la formation des économistes de

¹² *Politica externă a popoarelor agricole*, p. 6.

¹³ *Ibidem*, p. 8.

¹⁴ *Necesitatea unei enciclopedii a științelor economice* (De la nécessité d'une encyclopédie des sciences économiques), Bucarest, 1935.

son époque, allusion qui a également gardé son actualité dans les années ultérieures.

Nonobstant, toutes ces considérations sur l'utilité d'une solide culture économique ne semblent pas avoir grandement influé sur l'œuvre de Iorga dans le domaine de l'histoire économique. Il demeure réfractaire aux méthodes de l'histoire économique occidentale de son temps. Il traite de l'histoire économique en historien de profession et non pas comme un économiste, ni comme un historien économiste proprement dit. Bien que disciple de Lamprecht, il n'a pas recouru à des schémas, n'a pas cultivé les généralisations ; il ordonne le matériel, quel qu'en soit le domaine, en se guidant sur les documents. Il généralise avec prudence, autant que le lui permet une interprétation serrée des sources ; il se refuse aux constructions qui sembleraient difficilement acceptables.

Sur le terrain de l'histoire économique, il s'en tient aux mêmes positions que dans les autres domaines de l'histoire ; déjà depuis 1895, il déclarait n'être pas hostile aux vastes conceptions, mais il ne manquait pas de faire observer que celles-ci sont dénuées de toute valeur si elles ne reposent pas non seulement sur la logique, mais aussi et surtout sur les faits¹⁵. Quarante ans plus tard, en 1935, en définissant lui-même sa méthode de recherche, il déclarait avoir débuté dans la science comme historien, colligeant et étudiant un très grand nombre de documents susceptibles de lui fournir quelque renseignement ; la théorie, la généralisation est issue de la teneur des documents¹⁶. On ne saurait affirmer, malgré tout, que Iorga, pourtant extraordinairement réceptif à son époque, n'ait pas transféré dans l'interprétation du passé les sentiments et les idées qu'ont fait naître en lui les événements auxquels il a assisté et même participé. C'est pourquoi, son œuvre d'histoire économique ne peut être encadrée dans aucune école d'époque ; elle a son originalité du fait non seulement de la nouveauté du matériel, mais aussi de par son interprétation ; elle se distingue par l'ambition de découvrir dans tous les problèmes étudiés ce qui est neuf par rapport à ce que l'on savait déjà à son époque.

Parvenu au faite de son expérience scientifique, Iorga admet qu'une histoire objective est une impossibilité, quelque valeur qu'on accorde aux documents ; une telle histoire est un « simple desideratum »¹⁷. Tout historien écrit l'histoire comme un homme de son époque ; il retient de la masse énorme des matériaux consultés uniquement ce qui l'intéresse ; le procédé est admissible et ne dénature pas l'œuvre historique ; la sélection est obligatoire et l'histoire revêt un *coloris* propre, puisque l'historien introduit dans le passé des éléments appartenant aux conceptions qui ont cours à son époque.

¹⁵ *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités sur les études historiques), III^e éd., Bucarest, 1944, p. 35.

¹⁶ *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain*, Acad. Roum., « Bull. sect. hist. », XIX, Bucarest, 1935, p. 99.

¹⁷ *L'interprétation de l'Orient et de l'Occident du Moyen Age*, Acad. Roum., « Bull. sect. hist. », XV, 1929, p. 15.

Homme de son temps, Iorga aborde les problèmes historiques qui ne laissent pas d'avoir une certaine actualité. Et ceci, dans l'intérêt de sa société comme au profit des études historiques. Il a proclamé plus d'une fois l'obligation pour l'historien d'interpréter l'histoire en rapport avec les nécessités du moment et a souligné que, dans la vision que l'historien se fait du passé, son pouls se doit de battre au rythme fiévreux de notre temps : « Quel que soit le sujet que nous traitons, nous devons l'interpréter dans le sens de notre époque ». Les prémisses qui l'ont guidé dans ses recherches historiques sont restées invariables tout au long de son activité : « Partons de l'époque contemporaine et revenons à elle »¹⁸. Mais, tout en encadrant son époque dans le développement économique, l'historien se doit d'être : « un évocateur inlassable de la tradition nationale ». Cet esprit marqué au sceau de l'actualité et du traditionalisme préside à ses recherches dans le domaine de l'histoire économique quant aux relations agraires, à l'industrie, au commerce.

Certaines thèses et interprétations de l'œuvre d'histoire économique de Iorga peuvent être regardées aujourd'hui comme périmées, comme suite à la découverte de nouveaux matériaux ou à la formulation d'autres points de vue. Mais c'est là le sort de toute œuvre historique, quelque prestigieuse qu'elle puisse être. Iorga lui-même est revenu sur certaines de ses propres interprétations, en soulignant qu'une probité élémentaire oblige tout homme de science à prendre en considération ce qui apparaît de neuf dans son domaine et à renoncer aux opinions qui ne sauraient résister au temps ; tranchant à l'adresse de certains critiques qui l'accusaient de manquer l'esprit de suite, il déclara une fois : « Seule une tête bornée ne change pas d'opinion ».



2. Les recherches touchant à l'histoire agraire constituent dans l'œuvre de Iorga une contribution de premier ordre. Elles exercèrent à son époque une influence considérable dans la lutte pour la réforme agraire et fournirent un apport substantiel au développement de l'école roumaine d'histoire agraire.

Dans l'histoire économique roumaine, l'histoire agraire continue de nos jours encore à détenir la première place. L'importance de la paysannerie et la gravité de la question agraire furent les facteurs décisifs de ce développement. Toutes les recherches d'histoire agraire effectuées jusqu'en 1944 ont donc un rapport direct avec la question agraire ; et, sans exception aucune, tous les historiens ou les économistes roumains qui se sont penchés sur notre histoire agraire subirent, qu'ils l'aient avoué ou non, son influence.

Les recherches de Iorga dans le domaine de l'histoire agraire sont elles aussi directement liées aux agitations paysannes ; ses écrits commen-

¹⁸ G. Zane, *Nicolas Iorga et les problèmes sociaux de son époque*, « Rev. roum. d'hist », IV, 1965, n° 6.

cent à prendre une forme plus nette au cours de la révolte paysanne de 1907. Dans nombre d'études et d'articles, il énonce une conception mûre en matière d'histoire et de réforme agraire, s'attachant à élucider, sur la foi des documents, les aspects principaux de l'histoire roumaine et à étayer historiquement les bases de la réforme devenue nécessaire à son époque. Ainsi, il étudie les classes sociales liées à l'agriculture, leurs rapports réciproques, les formes de propriété foncière, l'organisation agraire, les types prédominants de culture agricole, la question agraire telle qu'elle se posait à son époque et la réforme proposée par lui ¹⁹.

Sans être un apologiste sentimental de la classe paysanne, Iorga, tout comme Eminescu, voyait en la paysannerie la classe fondamentale du peuple roumain ; il en avait été ainsi dans le passé, et l'historien considérait qu'il continuait à en être de même à son époque ; la paysannerie avait donné naissance au peuple roumain, elle lui avait donné son organisation d'Etat, assuré sa défense et sa vitalité. A toutes les heures difficiles de l'histoire, son intervention avait été décisive : à Războieni, Etienne le Grand avait essuyé la défaite parce qu'il n'avait pas eu de paysans, mais à la bataille de Podul Înalt, il avait remporté la victoire du fait que les paysans avaient combattu à côté de lui ; « notre passé de luttes — déclare Iorga — est en grande partie paysan » ²⁰. La classe paysanne a créé une civilisation paysanne ²¹ et partant, un droit paysan ; la renaissance littéraire populaire

¹⁹ Au nombre des ouvrages plus importants, outre les articles publiés dans les journaux et spécialement dans « Neamul Românesc », pour lesquels nous renvoyons à la « Bibliographie » de Barbu Teodorescu, nous mentionnerons : *Constatări istorice cu privire la viața agrară a Românilor și politica agrară a țărilor românești* (Constatactions historiques concernant la vie agraire des Roumains et la politique agraire des pays roumains), (« Studii și Documente », XVIII, I^{re} partie, Bucarest, 1907 ; *Dans Era « Reformelor » : Discursuri politice rostite în Camera Deputaților* (Discours politiques prononcés à la Chambre des Députés), 1907—1909), Vălenii-de-Munte, 1909 ; *Les éléments originaux de l'ancienne civilisation roumaine*, conférence, Jassy, 1911 ; *Pagini de istorie culturală* (Pages d'histoire culturelle), II ; *Din viața moșnenilor vieri ai ținutului Săcuieilor* (Sur la vie des paysans vigneronns du district de Saac), « An. Ac. Rom. », S. II, t. XXXIV, 1911—1912, Bucarest, 1912 ; *Politica externă a popoarelor agricole* (conférence), Bucarest, 1913 ; *Opinions de l'ex-prince Barbu Știrbei dans la question rurale*, Acad. Roum., « Bull. Sect. hist. », 1913 ; *Cuvîntare la discuția necesității reformelor* (Allocution lors de la discussion de la nécessité des réformes), Vălenii-de-Munte, 1914 ; *Neamul Agarici. Răzeși fălcieni și vasluieni* (La famille Agarici. Petits propriétaires libres de Fălciu et de Vaslui. Quelques documents), « An. Acad. Rom. », S. II, t. XXXVII, 1914—1915, Bucarest, 1915 ; *Situația agrară, economică și socială a Olteniei în epoca lui Tudor Vladimirescu* (La situation agraire, économique et sociale de l'Olténie à l'époque de Tudor Vladimirescu), Văleni, 1915 ; *Développement de la question rurale en Roumanie. Une contribution*, Jassy, 1917 ; *Ancienneté de la culture du maïs en Roumanie*, Acad. Roum. « Bull. sect. hist. », 1921 ; *Le problème paysan en Roumanie*, « La Revue de Genève », 1922 ; *Documente de pe Valea Teleajenului* (Documents de la Vallée du Teleajen), Vălenii-de-Munte, 1925 ; *O gospodărie moldovenească la 1777 după socotelile cronicarului Ioniță Canta* (Une propriété moldave en 1777 d'après les comptes du chroniqueur Ioniță Canta), Acad. Roum., « Mem. Sect. ist. », S. III, t. IV, 1927—1928 ; *Evolution de la question rurale en Roumanie jusqu'à la Réforme agraire*, Bucarest, 1929 ; « *Moșnenii din Cremenari. O contribuție la vechea viață a satelor muntene* (« Petits paysans » de Cremenari. Une contribution à la vie d'antan des villages valaques), Acad. Roum., « Mem. sect. ist. », S. III ; t. XII, 1932 ; *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain*, Acad. Roum., « Bull. sect. hist. », t. XIX, 1935.

²⁰ *In Era « Reformelor »*, p. 137.

²¹ *Elemente economice în cultura românească*, p. 48.

de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle tient à l'originalité conservée dans le domaine économique et social par notre paysan²². La paysannerie a créé l'« originalité distincte, extrêmement intéressante de l'histoire roumaine »²³. Jusqu'à l'époque des Phanariotes, l'entière organisation du pays a continué de reposer sur les coutumes paysannes d'antan²⁴. A son tour, la civilisation paysanne a inspiré d'autres civilisations qui se sont élevées plus haut qu'elle. C'est à partir de cette position historique, mais idéologique dans la même mesure, que Iorga a envisagé l'histoire sociale roumaine.

Dans ses rapports avec la classe des boyards, la paysannerie a passé par trois grandes étapes : l'étape de liberté réelle au cours des premiers siècles après la fondation des Etats roumains, l'étape de l'asservissement du XVI^e au XIX^e siècle, et l'étape de la liberté formelle depuis 1864 jusqu'à son époque.

Reprenant une thèse des années 48, Iorga soutient avec résolution que la paysannerie roumaine fut libre à l'époque de la fondation des Principautés (aux XIII^e—XIV^e siècles), non astreinte à des obligations de type féodal, vu que les Roumains n'ont pas eu une organisation socio-politique du type du féodalisme occidental. Le régime de liberté paysanne dériverait dès lors du régime social local « exclusivement rural et égalitaire »²⁵.

Dans l'« Histoire des Roumains », œuvre qui nous présente une synthèse des opinions et des expériences historiques de l'auteur, Iorga réaffirme cette thèse en déclarant : « l'Etat s'appuie sur les paysans libres qui vivent non pas dans des communautés de familles gouvernées par des *starostas* comme chez les Slaves, mais dans des formations individuelles »²⁶.

Les paysans étaient des hommes libres, qu'ils vécussent soit sur leurs terres, soit sur celle du boyard ; le paysan établi sur la terre des boyards était un homme quasiment libre, car ses obligations envers le maître de la terre étaient des plus réduites ; ce n'est qu'avec le temps que celles-ci se sont aggravées et ont fait du paysan libre d'antan un paysan dépendant. Iorga a même soutenu, à un moment donné, l'idée que la dynastie même avait un caractère paysan, que les princes régnants étaient une sorte de paysans, mais après la découverte du tombeau d'Argeș, il renonça à cette thèse, en admettant que ce pays de paysans avait malgré tout une classe et un dirigeant à caractère nobiliaire²⁷. Néanmoins, aucun témoignage documentaire indubitable ne put être invoqué ni à l'appui, ni à l'encontre de sa thèse. Iorga a combattu la thèse opposée d'un asservissement ancestral et d'un progrès vers la liberté, en soutenant, par analogie avec d'autres peuples,

²² *Elemente economice în cultura românească*, p. 56.

²³ *Les éléments originaux de l'ancienne civilisation roumaine*.

²⁴ *In Era « Reformelor »*, p. 88—89.

²⁵ *Evolution de la question rurale*, p. 1 et suiv.

²⁶ *Histoire*, III, p. 200 ; *Evolution de la question rurale*, p. 5 et suiv.

²⁷ *Sensul tradițional al monarhiei* (La signification traditionnelle de la monarchie), Bucarest, 1934.

que chez nous non plus « on ne peut fonder un pays avec des hommes non libres, on ne peut défendre un pays avec des hommes non libres, un pays ne progresse pas avec des hommes non libres »²⁸. Le *rumân*, identifié par la suite avec le serf, est selon lui le *Roumain* ; la notion sociale est identique à une notion nationale²⁹. Il existait aussi des hommes non libres, les *vecini*, mais ceux-ci étaient, tout comme en Moldavie, venus ou amenés d'autres régions : Szeklers fuyards, paysans de Podolie et de Galicie, prisonniers capturés dans les guerres et habitants qui, tout d'abord, n'étaient pas des serfs, mais, tout au moins certains d'entre eux, des hommes ayant passé un contrat.

La liberté paysanne était assurée, principalement, par le droit de possession de la terre par les paysans. Dès l'instant où le paysan commence à aliéner sa terre, sous la contrainte des impôts qu'il doit verser afin de couvrir le tribut dû aux Turcs³⁰, le processus d'asservissement commence ; la nouvelle étape, qui remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle, marque la constitution d'un régime servile trois fois séculaire qui, se généralisant avec le temps, a revêtu des formes toujours plus compliquées³¹. Par ailleurs, les nécessités du trésor public attachaient la paysannerie à la glèbe ; on la priva de son droit de changer de domicile. La crise commença, selon Iorga, vers l'an 1570 et fut aggravée par le développement incessant de l'économie paysanne. Dans les conditions d'une nouvelle forme d'échange, les boyards, assoiffés de faire fortune, imposèrent eux aussi aux paysans des obligations toujours plus lourdes, en corvée et en dîme. Les réformes phanariotes n'apportèrent aucun changement à la condition de la paysannerie. Par le jeu des mêmes intérêts égoïstes de classe, déclare Iorga, dans notre pays comme ailleurs, la paysannerie libre fut peu à peu englobée dans les rangs de la paysannerie non libre³².

Enfin, la troisième étape commence avec la loi agraire de 1864, « loi estropiée », en dépit de l'importante réforme qu'elle réalisait. La réforme stipula, il est vrai, la restitution aux paysans de la terre sur laquelle ils avaient un droit historique, mais seulement en partie ; elle leur assura la liberté de droit, mais seuls certains virent leur condition s'améliorer ; la liberté ne pouvait à elle seule apporter la solution attendue. Au fond, Iorga critiquait tout le régime institué après 1859 à partir des positions d'une démocratie effective : « Ce siècle n'est pas un siècle de formalisme et d'idées

²⁸ *Doctrina naționalistă* (La doctrine nationaliste), Bucarest, (s.a.), p. 3 ; critique de la théorie de C. Giurescu, selon laquelle la paysannerie roumaine aurait été asservie dès l'époque de la fondation des Principautés ; *Boieri și țărani* (Boyards et paysans), « Rev. ist. », VI, 1920, n^{os} 7—9, juillet-septembre, p. 184—185 ; une analyse nouvelle des thèses d'histoire agraire de N. Iorga, avec des réserves mais aussi avec la reconnaissance de certaines contributions du grand prédécesseur ; Șt. Ștefănescu, *Nicolae Iorga, istoric al raporturilor agrare din Țările Române* (Nicolae Iorga, historien des rapports agraires dans les Pays roumains), « Studii », XVIII, 1965, n^o 6.

²⁹ *Constatări istorice* (Constatations historiques), p. 16.

³⁰ *Constatări istorice*, p. 16—17.

³¹ *Constatări istorice*, p. 12 et suiv.

³² *Evolution de la question rurale*, p. 18.

métaphysiques, humanitaires, philosophiques, ce siècle est le siècle de la démocratie, de la démocratie fondée sur la réalité »³³. Qu'ira faire le paysan de sa liberté? demandait-il au Parlement, en 1907. « Il a soif? Il n'a qu'à boire de la liberté! Il a faim, il n'a qu'à manger de la dignité personnelle... Cela se pourrait... si le paysan était un animal métaphysique »³⁴.

« De la chrysalide de la loi de 1864 — déclarait-il — est sorti dans les temps nouveaux le fantôme horrible du *rumân* ou *vecin* d'autrefois, du serf d'antan. En dépit de toutes les belles phrases sur la liberté, l'égalité et la fraternité, toutes choses continuaient à appartenir comme auparavant aux boyards »³⁵. Les nouvelles conditions socio-politiques d'après 1864 empirèrent la situation d'une partie de la paysannerie, suscitèrent des troubles et des révoltes paysannes, et firent apparaître la nécessité de nouvelles réformes.

Il est aussi injuste que faux de prétendre que Iorga aurait eu des préjugés en faveur des boyards³⁶, qu'il aurait professé une sorte d'admiration non historique envers cette classe. Au contraire, son attitude est nette à ce sujet; à l'instar de Nicolae Bălcescu et de Mihail Kogălniceanu, il a reconnu au sein de la classe dominante des éléments militaires et culturels de valeur, mais il ne s'est aucunement érigé en partisan et en défenseur des boyards en tant que classe. Dans le feu de la lutte pour la réforme agraire, personne n'a plus violemment stigmatisé la classe dominante de son époque. Dans des dizaines d'articles et d'allocutions, la classe des boyards fut dénoncée comme usurpatrice et exploiteuse, incapable d'administrer la grande propriété pour le bien du pays. Le savant la traita avec mépris, comme une classe hétérogène de parvenus; « les boyards d'autrefois s'élevaient de la terre pour arriver auprès du prince, cette prétendue classe de boyards s'est élevée des offices publics et des situations favorisées du politicianisme pour arriver à la terre »³⁷.

Les thèses de Iorga sur la paysannerie et le régime socio-politique du temps le mèneront à des idées analogues dans la question de la propriété foncière. Ses recherches historiques, conformes à ses vues politiques, se portèrent avec prédilection vers la petite propriété. Il en étudia l'origine, l'essor et la décadence, et fut un combattant pour son rétablissement et sa consolidation. Historien de la classe paysanne, il est tout à la fois historien et défenseur de la petite propriété paysanne. Il soutient la thèse d'une propriété communautaire paysanne avant l'époque de la fondation des prin-

³³ *Cuvîntare în Adunarea Deputaților la 13 dec. 1907* (Discours à la Chambre des Députés le 13 décembre 1907), « Neamul Românesc », II, n° 66, 1907. Voir aussi *Istoria Românilor prin călători* (L'Histoire des Roumains par les voyageurs), II^e éd., vol. I, Bucarest, 1928, p. 32, 219 etc., ainsi que d'autres sources.

³⁴ *In Era « Reformelor »*, p. 120.

³⁵ *Cain, Cain, ce ai făcut cu fratele tău Abel* (Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère Abel), « Neamul Românesc », I, 1906, n° 35.

³⁶ I. Iordan, *Omagiu lui Nicolae Iorga* (Hommage à Nicolae Iorga), « Studii », XVIII, 1965, n° 6.

³⁷ *Discursul dlui N. Iorga ținut la discuția reformelor în ședința Adunării Deputaților de la 9 iunie* (Discours de M. N. Iorga tenu lors de la discussion des réformes dans la séance de la Chambre des Députés du 9 juin), « Neamul Românesc », XII, 1917, 12, 13 juin.

cipautés et d'une propriété individuelle paysanne libre après cette fondation, après la fin de l'état d'indivision. La propriété individuelle est devenue la forme prédominante de possession du sol, mais elle s'est restreinte avec le temps, avec l'asservissement ; de maître qu'il était, le paysan est devenu un serf ayant l'usufruit d'une propriété ancestrale.

Il y aurait certes à discuter la question de savoir si l'analyse du régime social et de possession de la terre peut être faite correctement pour la première partie du Moyen Age, en usant des catégories socio-juridiques de l'époque moderne, la propriété et la liberté.

Parallèlement, il existait une grande propriété dont l'origine fut double : la concession par le prince de droits sur la terre, au début de l'existence des Etats, et, par la suite, l'acquisition, en fait l'usurpation par l'exploitation des besoins de la population rurale ; ces deux idées, sous des formes quelque peu différentes, avaient déjà été soutenues par certains historio-graphes roumains.

Avant la fondation des Etats, il y avait eu sur le territoire roumain quantité de villages ; ce que les documents attestent, c'est que chaque village vivait sous le régime de la communauté agricole, régime également connu par d'autres peuples.

Dans l'interprétation de Iorga, le village n'avait pas de seigneurs et maîtres, car leurs habitants vivaient sous un régime égalitaire ; ils se dirigeaient eux-mêmes par l'entremise des maires, des voïévodes élus, et il n'existait pas de familles nanties de droits antérieurs et supérieurs sur le territoire. Il ne pouvait y avoir de démarcations individuelles ; personne en effet n'avait intérêt à en faire, la terre appartenant à tous. Le territoire roumain n'a pas connu une propriété serve ; la servitude de la propriété a commencé avec l'asservissement de l'homme. Le féodalisme — répète Iorga — n'a pas existé chez les Roumains, car la féodalité aurait signifié conquête, et pour autant qu'aux siècles ultérieurs furent introduits entre le maître et le paysan des rapports d'asservissement, ceux-ci n'entraînaient pas la création d'un régime féodal du type occidental.

Les rapports entre les classes étaient pacifiques en soi, bien sûr c'est là une hypothèse ; sous différentes formes, des antagonismes apparurent par la suite avec le processus d'asservissement de la paysannerie et de dépossession de cette classe.

A l'époque qui a fait suite à la fondation des Etats, on assiste progressivement à la fin de l'état d'indivision ; on pourrait donc dire que se forme dès lors la propriété individuelle, du type familial.

Chaque villageois a sa maison et sa terre, et travaille autant qu'il peut. Le village est un organisme unitaire qui « peut vivre en lui-même, de lui-même et par lui-même »³⁸. L'exploitation est faite en commun. Cette propriété paysanne, soit sous la forme communautaire, soit sous la

³⁸ *Histoire*, III, p. 412 et suiv. ; *In Era « Reformelor »*, p. 139 et suiv. ; *Istoria Românilor prin călători*. II^e éd., vol. I, Bucarest, 1928, p. 14 ; *Evolution de la question rurale*, p. 1 et suiv. ; *Développement de la question rurale*, p. 3.

forme individuelle, était « absolument libre ». La garantie de la liberté personnelle et de la propriété était constituée en dernière instance par la puissance de la classe paysanne. C'est de ce régime multiséculaire que dérive le droit ancestral, le droit historique de la paysannerie sur la terre ; ce droit n'a jamais été abandonné, mais s'est conservé intact dans sa conscience, jusque de nos jours ; l'aliénation forcée des propriétés n'a pu étouffer ce droit ; le droit paysan est identique au droit roumain. Iorga a sans cesse réaffirmé cette thèse³⁹, et en a fait une plate-forme de lutte politique.

Dès lors que le paysan a perdu sa liberté, s'obligeant envers un seigneur et maître, d'après des modèles étrangers, soit d'au-delà du Danube, soit de Transylvanie, et est tombé dans le servage, la propriété individuelle a peu à peu perdu de son caractère absolu pour devenir finalement une sorte de droit d'usufruit, à la discrétion du boyard, et même contesté par le maître du sol au XIX^e siècle, annulé par différentes lois ou imposé du dehors, comme ce fut le cas pour les Règlements organiques. Iorga exposa ce processus dans des ouvrages de synthèse et s'attacha parfois à illustrer ses thèses en étudiant la situation de certaines localités, sur la foi de documents inédits⁴⁰. La propriété des *răzeși* (petits propriétaires terriens libres), toujours plus restreinte et plus grévée de son époque, est une propriété ancestrale, qui a réussi à survivre. La propriété foncière tend à se transformer au XVIII^e siècle en une propriété du type moderne. « Les boyards ... entendaient être désormais non pas des *maîtres*, comme le déclaraient les édits constituant la tradition légale, mais de vrais et pleins propriétaires, à l'instar des hobereaux de Transylvanie, des barons de Bucovine, des propriétaires de serfs des villages de Russie »⁴¹.

La grande propriété terrienne, aux dires de Iorga, n'a joué à aucune époque un rôle véritablement économique. C'est pourquoi il n'hésite pas à dire qu'il n'a ni sympathie ni respect pour elle⁴² ; à son époque, elle ne rend pas de réels services nationaux ; c'est une propriété fictive ; le principe de la grande propriété ne saurait être défendu, telle que la propriété se présentait en Roumanie.

Sans être foncièrement l'adversaire de la grande propriété, Iorga se prononce catégoriquement contre la grosse propriété et contre la manière dont celle-ci était cultivée. En 1917, aux environs de la réforme agraire, il formulait le jugement suivant sur la grande propriété : « Il est évident que la grande propriété détient de cette terre roumaine une proportion qui n'équivaut pas aux services qu'elle a rendus ... »⁴³ Il faut qu'il n'en demeure que la superficie nécessaire à une exploitation moderne. L'idée

³⁹ Voir aussi *Opinions de l'ex-prince Barbu Știrbei dans la question rurale*, Acad. Roum., « Bull. sect. hist. », I, 1913, p. 45–52.

⁴⁰ *Ostașii de la Prut. Cu un nou act de la Alexandru cel Bun. Răzeșii romășcani* (Les soldats du Prut. Avec un nouvel acte d'Alexandre le Bon. Les *răzeși* du dép. de Roman), « An. Acad. Rom. », S. II, t. XXXVI, 1913, Bucarest, 1914.

⁴¹ *Constatări istorice*, p. 42.

⁴² *In Era « Reformelor »* p. 124.

⁴³ *Développement de la question rurale*, p. 57.

du maintien d'une grande propriété avait frayé sa voie dans la littérature économique et historique de l'époque et Iorga s'y ralliera dans la seconde phase de la lutte pour la réforme agraire.

Iorga apporta des contributions nouvelles, en matière d'histoire agraire, en ce qui concerne la production agricole. Dans plusieurs de ses ouvrages, il a souligné l'importance qu'à eue autrefois la culture céréalière pour le peuple roumain, contrairement à certaines idées courantes qui soutenaient la prépondérance de l'élevage et le caractère essentiellement pastoral de l'économie roumaine au cours des siècles⁴⁴. « Nous avons de tous temps été des agriculteurs », n'a-t-il cessé d'affirmer et de réaffirmer. Il s'est attaché à démontrer, sur la foi de données archéologiques et historiques, l'ancienneté de la culture du blé dans certaines régions. Sans dénier — il n'aurait d'ailleurs pu le faire — l'importance de l'élevage, principale branche des exportations roumaines, il a cependant insisté sur l'importance de cette occupation ancestrale et permanente que constitue l'agriculture céréalière, car il y voyait un argument fondamental dans l'établissement permanent du peuple roumain sur le territoire actuel du pays, après l'abandon de la Dacie par les légions romaines, et il la considérait comme un facteur de progrès⁴⁵. Si la culture des céréales — blé, orge — a déchu, la chose est due aux ingérences des Turcs, car la Porte prétendait qu'on lui livrât ces céréales en guise de tribut. La culture du maïs s'est répandue de bonne heure et rapidement, justement parce qu'il n'était pas exigé par les Turcs. L'introduction de la culture du maïs remonterait au règne de Șerban Cantacuzène (1679—1688)⁴⁶. Un grand nombre de sources l'incitaient à affirmer que les Pays roumains ont toujours possédé un nombreux cheptel ; le fait est attesté avant même la fondation des Principautés et la base de l'élevage aurait été constituée par les moutons⁴⁷.

Les questions agraires de son époque détiennent elles aussi un rôle des plus importants dans l'œuvre de Iorga. La question paysanne le préoccupait tout spécialement ; il lui a consacré, dans le feu d'une lutte d'opinions des plus ardentes, des dizaines d'articles, de discours, de conférences et même d'amples études qui, de par l'attitude de l'auteur, enrichissent d'un fleuron de marque son œuvre scientifique aussi bien que son activité politique. Il a participé aux luttes politiques de son époque en tant qu'homme politique, bien entendu, mais également en historien. Selon lui, l'historien se doit de prendre part à la vie publique, « de descendre dans le présent ». Plus que d'autres, un historien est à même d'apporter « une compréhension plus large, formée à la longue et vaste école de toute l'expérience humaine,

⁴⁴ *Politica externă a popoarelor agricole*, p. 27—30 ; *Elemente economice în cultura românească*, p. 46—47 ; voir aussi : *Politica și viața economică* (La politique et la vie économique), Bucarest, 1929 ; *Popor de păstori sau de plugari* (Peuple de pâtres ou de laboureurs), *Pagini agrare și sociale*, 1926, p. 49—50.

⁴⁵ *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain*, p. 118.

⁴⁶ *Ancienneté de la culture du maïs en Roumanie*, Acad. Roum., « Bull. sect. hist. », t. IX, 1921, n^o 3—4.

⁴⁷ *Istoria Românilor prin călători*, p. 14.

un idéalisme plus pur ». C'était là une justification personnelle, que certains ne se sont pas fait faute de battre en brèche injustement.

Le trait distinctif de la contribution de Iorga à l'histoire agraire contemporaine est l'unité entre sa conception historique et sa conception politique, l'identité de position entre l'homme de science et l'homme d'action. Il a professé les mêmes opinions à l'endroit de la paysannerie dans les ouvrages qu'il lui a consacrés, aussi bien que dans les écrits portant sur les problèmes d'une époque plus reculée de l'histoire, et il en a tiré des arguments pour les solutions pratiques qu'il estimait adéquates. Il a vigoureusement réaffirmé l'importance dévolue à la paysannerie dans l'État moderne, ses droits sur la terre et à l'exercice du pouvoir politique, la place fondamentale de son labeur dans l'économie roumaine contemporaine. Il déclarait ainsi en 1913, dans le style plein d'envolée qui lui était familier : « Les forces les plus authentiques de notre peuple gisent en bas, chez ceux qui fouillent la terre et font lever la richesse la plus authentique de ce pays, et au-dessus s'est assise cette couche d'intellectuels d'emprunt, où tout est d'emprunt, parfois même jusqu'à la race »⁴⁸.

A une autre occasion, il déclarait dans le même esprit : « Il nous faut une Roumanie des villages, pouvant alimenter la Roumanie des villes — une Roumanie des villages capable de nourrir sans répit et de renouveler le sang frais de la Roumanie. Il nous faut et l'une et l'autre ». La forme littéraire qu'il a su conférer à ses thèses historiques et politiques n'a pas manqué de faciliter la diffusion dans le rang des masses de ses idées et de ses sentiments.

Dans le problème de la révolte de 1907, il s'est situé du côté de la paysannerie ; les personnes en cause le considérèrent même, à tort, comme l'un des grands instigateurs de la révolte ; les milieux de grands propriétaires et de fermiers entretinrent contre lui une hostilité publique, voire même la haine ; il fut en butte à toutes sortes de menaces et de dangers.

Iorga avait prévu la gravité du mouvement paysan qui s'annonçait. En 1906, il avait eu ces mots prophétiques : « Seuls les imbéciles ou les misérables peuvent nier aujourd'hui les souffrances et les droits des paysans et le rôle qui est le leur dans ce pays et le terrible danger qui peut s'abattre sur tous si on ne leur reconnaît pas la place économique, la place culturelle et la place politique qui leur revient de droit, si on ne leur donne pas de la terre, de l'instruction et des droits, ces trois choses, le plus vite possible, avec sagesse, et sans délai »⁴⁹.

Lorsque la révolte éclata, il s'efforça de l'expliquer devant l'opinion publique du pays et de l'étranger, en démontrant que ses véritables causes résidaient dans le régime agraire du pays. Il a condamné avec véhémence la répression. Ses interventions constituent l'un des moments réellement

⁴⁸ *Politica externă a popoarelor agricole*, p. 36.

⁴⁹ *Ce credem noi despre noul partid țerănesc* (Ce que nous pensons du nouveau parti paysan), « Neamul Românesc », I, 1906, n° 50, oct. 29.

dramatiques de la vie publique roumaine et enrichirent la littérature sociale de la Roumanie de pages d'une rare et noble humanité⁵⁰.

Iorga a analysé maintes fois la question agraire, telle qu'elle se posait en son temps. Il a mis en discussion, dans les grandes lignes, tout le régime social de la Roumanie, l'apparition tardive du capitalisme et son développement insuffisant, l'entrée de l'économie roumaine dans l'économie mondiale, la pénétration du capital étranger, l'exploitation de classe exercée par les propriétaires et aggravée par les fermiers⁵¹. Ses vues sur la réforme agraire ont évolué avec les événements politiques généraux : sous une première forme entre 1906 et 1914, sous une seconde entre 1914 et 1921, pour revêtir une troisième forme dans la période qui a suivi la réforme agraire. En 1906, Iorga réclamait un programme paysan de réformes « précis, large et audacieux », mais sans pouvoir fournir de solutions pratiques. En l'essence, la réforme devait constituer une réorganisation sur des bases démocratiques réelles de la société roumaine ; c'était là des desiderata de tous les esprits avancés. Vu les conditions politiques de la Roumanie d'autrefois, les réformes effectuées jusqu'à la première guerre mondiale étaient condamnées à être limitées ; seule la guerre a créé un climat propice à des réformes profondes et la révolution russe a accéléré la réforme, lui imprimant une extension qu'elle n'aurait pas eu autrement. L'idée directrice du programme agraire pour lequel Iorga militait, notamment après 1914, visait avant tout la répartition de la propriété foncière, une redistribution de la grande propriété et la transformation d'une partie considérable de celle-ci — par une mise en possession légale — en propriété paysanne ; c'était là une idée à laquelle il s'est rallié avec le temps. Après 1914, Iorga devint l'un des principaux champions en vue de sa mise en œuvre. En soutenant l'expropriation et la mise en possession des paysans, il réaffirma à maintes reprises l'idée que la propriété paysanne doit être créée « par tous les moyens, quelque révolutionnaires qu'ils soient... »⁵². En fait, il ne préconisait pas à proprement parler la voie révolutionnaire, mais une transformation par voie légale qui aurait entraîné par sa profondeur des modifications structurales.

A Ion I. C. Brătianu, premier ministre, qui lui opposait le danger de voir se soulever les propriétaires, il donna une réponse on ne peut plus énergique, demeurée célèbre : « De même que vous avez fait fusiller les paysans pour les propriétaires, de même vous ferez alors fusiller les propriétaires pour les paysans ». Ainsi, Iorga se situait du côté de cette catégorie de représentants de la vie politique et scientifique qui militait pour une redistribution de la propriété, pour l'abolition des grands domaines fonciers,

⁵⁰ G. Zane, *Nicolas Iorga et les problèmes sociaux de son époque. La question agraire*, « Rev. roum. d'hist. », IV, 1965, n° 6.

⁵¹ *Evolution de la question rurale*, p. 22.

⁵² *Cuvîntarea dlui N. Iorga la discuția necesității reformelor pentru clasa rurală* (Discours de M. N. Iorga lors de la discussion de la nécessité des réformes pour la classe rurale), Vălenii-de-Munte, 1914, p. 6.

de la grande propriété en général et pour l'extension de la petite propriété paysanne. Une autre question à l'ordre du jour était celle de l'organisation de la production agricole.

L'historien, qui d'ores et déjà s'était taillé un renom européen, a une confiance indéfectible en la valeur économique de la petite propriété ; celle-ci représente, à ses yeux, une nécessité dans la phase de développement historique dans laquelle nous nous trouvons à cette époque. Il déclarait à ce propos en 1914 : « Ce programme ne comprend pas seulement des mesures qui s'imposent par leur opportunité, et qui dérivent du développement de notre nation ; celles-ci sont un acte de restitution d'un vieux droit politique et économique de notre peuple »⁵³. Et d'ajouter, à la même occasion : « Quand on parle de donner de la terre aux paysans, il ne s'agit pas à vrai dire d'un don, il ne s'agit pas d'une action charitable, mais de la remise du propriétaire d'autrefois dans son droit qu'il n'a jamais oublié »⁵⁴. Malgré l'intransigeance de cette profession de foi, il n'en a pas tiré la conclusion qui se devait, la conclusion logique de la mise en possession des paysans sans aucun dédommagement, mais s'est rallié à l'idée de l'indemnisation, tout comme l'avaient fait, en 1848, N. Bălcescu, A. G. Golescu et les autres, et aussi tous ses contemporains partisans de la réforme. Dans l'opinion de Radu Rosetti, de C. Stere et d'autres défenseurs de la réforme agraire, une grande propriété moderne, d'une étendue limitée, aurait produit pour l'exportation.

Iorga n'est pas un romantique entretenant la nostalgie du passé et nourrissant le désir de le voir ressusciter ; ce qu'il cherche dans le passé, à l'instar de certains économistes historiens allemands, ce sont les racines des réformes qui s'imposent à son époque. En 1921, au fort des débats de la loi sur la réforme agraire, il réaffirmait au Parlement cette idée invariable, douée d'une grande force mobilisatrice, à savoir que « toute loi d'expropriation en quelque province roumaine que ce soit, signifie avant tout le rétablissement du peuple roumain dans ses droits »⁵⁵.

Cependant, l'expropriation et la mise en possession des paysans ne constituaient pas à ses yeux une solution définitive de la question agraire ; la marche de l'histoire confirmera l'idée que les réformes totales, complètes, n'appartiennent pas à une seule époque. Iorga prévoyait fort bien que les réformes ne seraient pas traduites dans les faits exactement comme elles avaient été votées ; les intérêts des classes dominantes sauraient les faire tourner à leur avantage⁵⁶.

Au cours des années qui ont suivi la réforme, Iorga est intervenu maintes fois dans la discussion de la question agraire. Non pas en économiste, car il ne s'est jamais prévalu d'un tel titre, mais en grande person-

⁵³ *Ibidem*, p. 20.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 17.

⁵⁵ *Drepturile țăranilor asupra pământurilor. Discurs ținut în Cameră la art. 1 din Legea Agrară* (Discours tenu à la Chambre sur l'art. 1 de la loi agraire), « Neamul Românesc », XVI, 1921, n° 141.

⁵⁶ *O carte despre reforme* (Un livre sur les réformes), « Neamul Românesc », 1918, n° 15.

nalité qu'il était, chargée de hautes responsabilités politiques et sociales. Également poussé par ses sentiments envers la paysannerie, il a fait sienne et popularisé l'idée que l'élévation de la paysannerie à une étape nouvelle dépendait non seulement de la répartition de la propriété, mais encore d'une autre organisation de l'agriculture, basée sur une technique supérieure, sur l'éducation des cultivateurs et sur l'organisation coopératiste. À l'encontre de certains économistes de son temps, Iorga ne s'est pas fait faute de plaider en faveur d'un changement dans l'orientation économique : « Un pays éminemment agricole, déclarait-il en 1923, nous ne pourrions plus jamais l'être comme par le passé »⁵⁷ ; « nous confiner dans la sauvagerie d'une autarchie agricole inférieure et d'industries parasitaires serait préparer notre propre mort »⁵⁸. Il est surprenant que Iorga ait trouvé le temps de se dédier aussi à des œuvres de vulgarisation, d'éducation morale et sociale de la paysannerie⁵⁹.

Iorga fut l'une des rares personnalités à combattre avec un courage extraordinaire la politique de réagrarisation que le nouveau Reich hitlérien voulait imposer à la Roumanie ; la réagrarisation signifiait pour lui le prélude à l'annexion politique⁶⁰. Champion auréolé d'un prestige immense de l'idée d'indépendance de la Roumanie et de résistance à l'Allemagne hitlérienne, il fit également valoir dans le feu de ce combat sa conception du rôle historique de la paysannerie, et il mourut en s'avérant là encore un combattant en faveur de la paysannerie.



3. Les recherches de Iorga dans le domaine de l'histoire économique portèrent aussi, de bonne heure, sur l'industrie. Il était fort naturel qu'une activité économique d'une telle importance retienne son attention. Cependant, les questions industrielles auxquelles il s'intéressa concernent presque exclusivement l'ancien régime. C'est pourquoi ses études traitent surtout des industries dans la phase précapitaliste : l'industrie domestique, les métiers, les manufactures. Nonobstant, le problème de la grande industrie était trop vivement débattu pour ne pas éveiller son intérêt et son esprit ouvert ne pouvait que prendre attitude vis-à-vis de quelques-uns des problèmes discutés. Iorga ne milita pas pour une industrialisation à tout prix, car en général il évitait d'aborder les questions économiques de stricte spécialité, mais il n'a nullement sous-estimé le rôle que pouvait jouer une grande industrie nationale en Roumanie, à son époque. Il a fait connaître ses vues sur certains aspects politiques et sociaux liés à la grande industrie, s'est dressé contre l'invasion du capital étranger, qui avait mis l'emprise sur l'industrie pétrolière et l'industrie forestière roumaines, a

⁵⁷ *Țară eminentemente agricolă* (Pays éminemment agricole), « *Plutus* », 1923, n° 45 ; *Înainte-a catastrofei agrare* (Avant la catastrophe agraire), « *Plutus* », 1923, n° 33.

⁵⁸ *Țară eminentemente agricolă*, « *Neamul românesc* », 1931, n° 81.

⁵⁹ *Pentru Țăranul român* (Pour le paysan roumain), Sibiu, 1931 ; voir aussi G. Zane, *N. Iorga et les problèmes sociaux de son époque*, p. 6 et suiv.

⁶⁰ *Ceea ce nu este îngăduit* (Ce qui n'est pas permis), « *Neamul Românesc* », 17 janvier 1940.

combattu les industries parasites, dans l'acception donnée à ce terme en son temps, à savoir d'industries ne vivant qu'à la faveur de tarifs protectionnistes et de fournitures assurées par l'Etat, et il a critiqué la tendance à une politique autarchique, tendance préconisée par certains milieux de gros industriels. Il a considéré avec sympathie la classe ouvrière, déplorant les souffrances et l'oppression dont elle était victime⁶¹, mais il n'a pas su aller jusqu'au bout. Il est intervenu dans le Parlement, lors de la discussion du projet de loi des contrats de travail, en faveur d'un régime légal protégeant la classe ouvrière, dans l'esprit d'un démocrate bourgeois⁶². Mais son œuvre d'historien est consacrée dans ce domaine à l'industrie sous l'ancien régime. Il a publié, outre un grand nombre d'études et d'articles⁶³, deux ouvrages volumineux, le dernier constituant une véritable synthèse de l'industrie en Roumanie sous l'ancien régime. Il y a lieu ici de relever tout d'abord le fait que non plus dans cette branche de l'histoire économique, il ne se ressentait pas de l'influence d'une école étrangère quelconque. Iorga avait entretenu dès ses années d'études un contact étroit avec la culture allemande, et l'historiographie industrielle comptait en Allemagne, à la fin du XIX^e siècle, des noms prestigieux que Iorga certes n'a pas ignorés, comme G. Schmoller, K. Bücher, W. Stieda, W. Sombart, mais on ne peut dire qu'il ait eu des affinités avec l'un ou l'autre d'entre eux. D'ailleurs, il nous faut dire que Iorga, en tant qu'historien, manifestait une certaine réserve vis-à-vis de ce qu'il appelait l'« Allemagne des économistes » ; et maints historiens économistes allemands de l'époque provenaient des rangs des économistes. Ainsi, Iorga a mis la marque de sa puissante personnalité jusque dans le domaine de l'histoire industrielle sous l'ancien régime, en nous laissant une œuvre de synthèse serrée, dans laquelle, comme ailleurs, il a puisé aux sources. Il n'a pas recouru aux schémas et ne se soucie pas de donner une définition correcte — ce qui, selon nous, constitue une lacune dans l'histoire économique — des notions fondamentales dont il se servait. Dans ces conditions, l'histoire économique devient descriptive et informative. La valeur des résultats acquis est fonction de la richesse des sources, de l'analyse et de la systématisation des informations recueillies.

Cependant, tout comme dans l'histoire agraire, Iorga apporte là encore une note affective. Il considère avec sympathie l'artisan sous l'ancien régime, comme il le faisait aussi pour le paysan, et s'attache à illustrer la contribution que le système industriel a apportée au développement du peuple roumain. Il considère avec sympathie et non sans une sorte d'admi-

⁶¹ *Plîngeri îndreptăfite ale muncitorilor de la căile ferate* (Requêtes légitimes des cheminots), « Neamul Românesc », 1910, p. 162.

⁶² *Cuvîntare la discuția proiectului de lege a contractelor de muncă* (Discours prononcé lors de la discussion du projet de loi des contrats de travail), « Dezbaterile Adunării deputaților », 1928, séance du 20 mars 1928.

⁶³ Șt. Olteanu, *Problema producției meșteșugărești medievale din Țările Române în opera lui N. Iorga* (La question de la production artisanale médiévale dans les Pays roumains, dans l'œuvre de N. Iorga), « Studii », XVIII, 1965, p. 1366, note 31 et p. 1372, note 59 ; bibliographie des articles.

ration l'artisan des bourgs et des villages qui, sous des formes encore traditionnelles, survivait jusqu'à son époque ; il nous a laissé, par exemple, une suggestive description des boutiquiers qu'il avait vus à Craiova au début du siècle. Il voit en eux des artisans des siècles révolus : « Des boutiques uniquement roumaines, tenues, pourrais-je dire, par des paysans pour les paysans ; quelle propreté, quel zèle au travail, quelle compréhension et quelle politesse ! Le maître pelletier coud avec probité, avec patience et avec goût les blanches touloupes ornées de broderies, le bonnetier ajuste sur la forme les touffes de laine du bonnet... et des apprentis proprement mis, des fils de paysans, vifs et vigoureux, au regard serein, disposent dans des caisses les belles choses confectionnées par leurs patrons... une industrie, un commerce roumain remontant aux temps anciens, nés de et pour la vie des campagnes, progressant en des temps modernes et prospérant »⁶⁴. Il nous brosse le portrait du maître patron avec lequel il s'est entretenu, dans l'esprit où une certaine historiographie voyait le maître artisan de l'ancien régime : plein de zèle au travail, soigné, probe, homme de goût, bien mis, les apprentis allègres, tous fils de paysans faisant bon ménage. Lorsqu'il dispose d'un matériel suffisant, il suit l'ascension de certains artisans. Ainsi, il nous signale que Hans Sachs, l'un des grands poètes allemands, fut cordonnier. Il relève quelques cas où des maîtres artisans roumains purent arriver « à des situations de quelque importance dans la capitale du pays »⁶⁵. Les rapports sociaux qui président à l'existence des maîtres artisans et de leurs apprentis ne le préoccupent pas. Il met en lumière, en tant que trait distinctif, l'origine historique de l'artisan moderne, en soutenant la thèse juste de la naissance des métiers à partir du milieu rural : « Le grand artisan fut et est resté jusqu'à nos jours le paysan »⁶⁶.

Dans ses travaux de synthèse⁶⁷, dans le tableau qu'il brosse de l'histoire des métiers, Iorga part de la distinction entre les métiers des villages et les métiers des villes ; la distinction est valable aussi bien pour les temps plus reculés que pour les temps modernes, et surtout pour ces derniers, étant donné que dans les campagnes le métier n'est que rarement détaché de l'agriculture. L'artisan est un paysan. Dans les bourgs ou dans les villes, le métier revêt un caractère indépendant, et devient, à tout niveau, une profession ; à de rares exceptions près, l'artisan des bourgs est encore lié à l'agriculture. Iorga distingue de prime abord les divers stades du développement de l'industrie : l'industrie domestique, l'industrie des paysans et des boyards, le métier indépendant, la manufacture et la fabrique, mais sans s'arrêter à la définition de chaque stade,

⁶⁴ Barbu Teodorescu, *Nicolae Iorga*, p. 81, cité de N. Iorga, *Drumuri și orașe din România* (Routes et villes de Roumanie), Bucarest, 1907, p. 18—19.

⁶⁵ *Ce poate ajunge un meseriaș român* (Ce que peut devenir un artisan roumain), Vălenii-de-Munte, (s.a.), p. 39.

⁶⁶ *Scrisori și zapise de meșteri români* (Lettres et documents d'artisans roumains), p. III.

⁶⁷ *Negoțul și meșteșugurile din trecutul românesc* (Le négoce et les métiers dans le passé de la Roumanie), Bucarest, 1906 ; *Istoria industriilor la Români* (Histoire des industries chez les Roumains), Bucarest, 1927.

ce qui, à l'heure où Iorga écrivait ses ouvrages, était regardé par certains esprits comme une nécessité méthodologique. D'où certaines difficultés dans la caractérisation de tel ou tel stade de développement ; ainsi, il fait entrer dans la catégorie des artisans villageois trois types : l'artisan travaillant pour ses propres besoins, l'artisan travaillant pour la communauté rurale et l'artisan travaillant pour le marché citadin. Il fait entrer le métier exercé sur le domaine du boyard dans la catégorie de l'industrie domestique, bien qu'il s'agisse en fait de deux types d'activité socialement distincts. Mais il nous faut dire que ce sont là des difficultés que l'on retrouve jusque chez des auteurs spécialisés dans de tels problèmes.

Iorga s'est proposé, dans les deux ouvrages signalés, de broser un tableau des métiers depuis l'époque de la fondation des Etats roumains jusque dans la première moitié du XIX^e siècle, mais faute d'un matériel documentaire suffisant portant sur les époques plus anciennes, il a dû ne s'occuper plus en détail que du XVIII^e et du XIX^e siècle. Mais, même ainsi, l'exposé est bien des fois discontinu. La réserve manifestée par l'historien envers les généralisations l'a parfois poussé à dresser de véritables inventaires par catégories de métiers, comme il le fit dans son ouvrage datant de 1927. Pour ce qui est de l'origine nationale des artisans chez les Roumains, il se rallia à une thèse qui circulait couramment dans la littérature occidentale, à savoir que dans les villes, aux premiers temps de leur fondation, au début du Moyen Age, les artisans étaient des étrangers. La population citadine qui aurait commencé par habiter une ville construite par le prince aurait été composée dans sa plus grande partie d'artisans ; en 1906, il opinait que dans cette catégorie les Allemands pratiquaient le négoce et les Hongrois divers métiers. Mais, si l'on s'en tient uniquement aux documents, on ne saurait considérer la thèse pour confirmée, si l'on prend en considération tous les bourgs et toutes les villes du pays. Aux premières générations d'artisans étrangers et à leurs descendants, succédèrent les artisans roumains. Mais jusqu'assez tard par la suite, l'artisan étranger continue d'être recherché, et lorsqu'il manque, on va le chercher hors des frontières. Vasile Lupu, nous fait savoir Iorga, fait venir des briquetiers et des maçons de Transylvanie. La circulation d'un pays à l'autre de certaines catégories d'artisans est chose courante sous l'ancien régime ; le phénomène se retrouve à l'échelle européenne. Mais le contingent de ces artisans ne peut être estimé fort nombreux ; il s'agit en effet d'artisans spécialisés.

A l'ancienne classe d'artisans étrangers viennent s'ajouter avec le temps des artisans autochtones, issus des campagnes. Vers l'an 1600, l'artisan roumain en vient à remplacer entièrement l'artisan étranger⁶⁸. Une classe réellement puissante d'artisans roumains se développe au XVII^e siècle⁶⁹, mais ceux-ci conservent jusque sur le tard une mentalité rurale ou de périphérie urbaine. Finalement, au seuil du XIX^e siècle, ces artisans constituaient dans les bourgs et les villes une population compacte et solidaire.

⁶⁸ *Ce poate ajunge un meseriaş român*, p. 11.

⁶⁹ *Scrisori și zapise de meşteri români*, p. V.

La division du travail dans les villages et l'apparition de l'artisan rural, — faisait observer à juste raison Iorga — sont la conséquence du développement de l'économie monétaire, « depuis que l'argent a commencé à marcher », pour employer sa propre expression. Les divers métiers attestés par d'innombrables sources éparses sont tout naturellement groupés et étudiés par branches, textiles et habillement, cuirs et peaux, bois, alimentation. Dans son ouvrage de 1927 surtout, Iorga étudie une série de métiers, certains disparus, d'autres conservés jusqu'à son époque, avec le même nom, ou bien avec des noms changés, d'un pittoresque tout particulier.

Certains documents attestent également l'exercice par certains artisans de la profession de négociant. La différenciation s'est accentuée par la suite, tout comme d'ailleurs dans tout l'Orient byzantin et turc ; au XVIII^e siècle, le processus n'est pas clarifié ; en effet il a survécu partiellement jusque beaucoup plus tard ; mais dans la seconde moitié du siècle, la chose n'est plus une rareté.

Iorga s'est penché avec un vif intérêt sur les professions artistiques également : architecture, sculpture, argenterie, mais cette fois l'accent est placé non point tant sur la production que sur l'art. L'interprétation qu'il donne de la genèse et du caractère de l'art roumain est on ne peut plus inédite et originale. L'ancien art roumain, qui se développe dans différents domaines, est une synthèse entre l'Occident, l'Orient et nos traditions d'origine thrace. Une profession qui le captiva et qui l'attirait tout particulièrement du fait qu'il avait lui-même une imprimerie, fut l'art de l'édition ; il lui consacra certaines études⁷⁰ qui gardent leur intérêt.

Outre les métiers, Iorga a retenu aussi le phénomène de la fabrique, « pratiquement » celui de manufacture, en signalant le matériel documentaire afférent ; il soutient que « de véritables fabriques » n'apparurent qu'au XVIII^e siècle, chose assez sujette à caution.

Il s'est arrêté pareillement à certaines exploitations minières, fournissant dans ce domaine une contribution documentaire nouvelle⁷¹, mais ses préférences allaient au type représentatif de l'industrie de l'ancien régime : l'artisan, campagnard ou citadin.

Les corporations ne manquèrent pas, elles non plus, d'éveiller l'intérêt de Iorga, qui disposait à cet égard d'un riche matériel interne. Signalons, entre autres contributions, une monographie, qui lui fut facilitée par la mise au jour d'un matériel documentaire inédit⁷². Comme à l'accoutumée, il tirait également du matériel consulté des conclusions d'ordre social ou faisait des considérations sur l'organisation corporative dans notre pays. La décadence et, finalement, la disparition de la corporation des pelletiers

⁷⁰ *Vechiul meşter de tipar* (Le vieux maître imprimeur), « Neamul Românesc », 1920, n^{os} 5—8, 10—14, 16—17, avec un historique des imprimeries et de l'art roumain de l'édition.

⁷¹ *Privilegiile şangăilor de la Tîrgu-Ocna* (Les privilèges des ouvriers hongrois de Tîrgu-Ocna), « An. Acad. Rom. », S. II, t. XXXVII, 1914—1915, Bucarest, 1915.

⁷² *Breasla blănarilor din Botoşani. Catastihul şi actele ei* (La corporation des fourreurs de Botoşani. Livre de comptes et documents), « An. Acad. Rom. », S. II, t. XXIV, 1911—1912, Bucarest, 1914.

de Botoșani, dont il évoque l'historique à la lumière des documents édités par lui, firent perdre, selon lui, à l'activité nationale l'une des formes de manifestation garantissant la discipline, la dévotion et l'amour de la patrie... Il se montre touché des plaintes des fourreurs et pelletiers de Botoșani, lésés par la concurrence des artisans étrangers, non membres des corporations; la corporation locale fut pour lui une pieuse fraternité d'artisans roumains.

Iorga voit dans l'apparition et l'essor des corporations, une expression des nécessités des artisans eux-mêmes; selon lui, ces corporations ne furent pas une institution de l'ancien régime, créée par la classe dirigeante; elles n'existaient pas en vertu d'une loi; étudiant les corporations, l'historien en souligne surtout les aspects positifs, la judicieuse organisation, la bonne entente empreinte d'esprit religieux, ce qui explique qu'elles aient eu quelque saint pour patron et une église sur laquelle elles veillaient; la corporation était avant tout « un être moral; c'était l'essence même de la vie des centres urbains »⁷³. Cette conception quant aux corporations sous l'ancien régime montre que Iorga s'écartait derechef des conclusions de certaines recherches occidentales et formulait un point de vue, sinon propre, à tout le moins conforme à sa théorie générale sur l'ancien régime roumain. Il est tout normal qu'il ait éprouvé un sentiment de regret à voir disparaître les corporations en tant que phénomène historique, mais bien entendu il n'a jamais songé qu'elles pourraient renaître à la vie. Pour ce qui est des nouvelles corporations, fondées sur l'initiative et en vertu de la législation spéciale de l'an 1902, il n'avait à leur égard aucune confiance, tout comme d'ailleurs nombre de ses contemporains. Il les considérait comme de simples « formes matérielles », incapables de présenter quelque utilité.



4. Le commerce avec ses principales institutions — routes, poids et mesures, monnaies — est un autre aspect de l'histoire économique, par lequel Iorga fut attiré. Ses contributions dans ce domaine se matérialisent dans la publication d'un grand nombre de documents, roumains aussi bien qu'étrangers, et par des études touchant l'histoire du commerce roumain et du commerce mondial. Sur l'histoire du commerce roumain, Iorga nous a laissé une vaste synthèse, son ouvrage d'histoire économique le plus achevé et qui est resté jusque de nos jours l'unique histoire du commerce roumain⁷⁴. Son penchant pour l'histoire du commerce s'explique, selon moi,

⁷³ *Ce poate ajunge un meseriaș român*, p. 39.

⁷⁴ Travaux plus importants : *Doc. Hurmuzachi*, X, 1897, préface; *Documente nouă în mare parte românești relative la Petru Schiopul și Mihai Viteazul* (Documents nouveaux pour la plupart roumains relatifs à Petru Schiopul et à Michel le Brave), « An. Acad. Rom. », Sec. ist. XX—1898; *Socotelile Brașovului și scrisori românești către Sfat în secolul al XVII-lea* (Les registres de Brașov et lettres roumaines adressées au Conseil au XVII^e siècle), Bucarest, 1899; *Socotelile Sibiului* (Registres de Sibiu), Bucarest, 1899; *Documente românești din arhivele Bistriței* (Documents roumains des archives de Bistrița), Bucarest, 2 vol., 1899—1900; *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe* (Etudes historiques sur Chilia et Cetatea Albă),

pour deux raisons : d'un côté, l'importance politique que le commerce avait pour lui en tant que phénomène économique, et de l'autre la richesse et la diversité du matériel dont il disposait. Peut-être aussi le fait, dont il faisait lui-même l'aveu non sans un sentiment de fierté, qu'il comptait parmi ses ascendants deux générations de commerçants⁷⁵, a-t-il aussi contribué à la passion qu'il a témoignée pour cette facette de l'histoire. Dans cet esprit, il invite les historiens roumains à se pencher avec « attention et amour » sur la classe de négociants roumains ou étrangers — chrétiens roumanisés⁷⁶ —, qui œuvrèrent au développement de l'ancienne société et du peuple roumain.

Bucarest, 1900 ; *Relațiile comerciale ale Țărilor noastre cu Lembergul* (Les relations commerciales de nos pays avec Lemberg), Bucarest, 1900 ; *Documente și cercetări asupra istoriei financiare și economice a principatelor române* (Documents et recherches sur l'histoire financière et économique des Principautés roumaines), *Economia națională*, 1900, tirage à part ; *Studii și documente cu privire la istoria Românilor* (Etudes et documents sur l'histoire des Roumains), Bucarest, 1901—1916, dans presque tous les volumes, documents d'un grand intérêt économique et commercial ; *Socotelile Bistriței (Ardeal)* (Registres de Bistrița-Transylvanie), 1901 ; *Documente privitoare la familia Callimachi* (Documents sur la famille Callimachi), Bucarest, 2 vol., 1902—1903 ; *Mărturii istorice privitoare la viața și domnia lui Știrbei Vodă* (Témoignages historiques sur la vie et le règne du prince Știrbei), Bucarest, 1905 ; *Brașovul și Români* (Brașov et les Roumains), Bucarest, 1905 ; *Studii și Documente*, vol. X ; *Negoțul și meșteșugurile în trecutul românesc* (Le négoce et les métiers dans le passé de la Roumanie), Bucarest, 1906 ; *Scrisori de boieri și negustori olteni și munteni către casa de negoț sibiană Hagi Pop* (Lettres de boyards et de négociants olteniens et munténiens à la maison de commerce Hagi Pop de Sibiu), Bucarest, 1906 (vol. VIII, *Studii și Documente*) ; *Negustorii și breslașii bucureșteni din epoca unirii* (Les négociants et les corporateurs bucurestois à l'époque de l'union), « *Conv. Lit.* », XL, 1906 ; *Acte și scrisori din arhivele orașelor ardelenne (Bistrița, Brașov, Sibiu)* (Actes et lettres des archives des villes transylvaines — Bistrița, Brașov, Sibiu), dans *Documente Hurmuzachi*, Bucarest, I, 1911, II, 1913 ; *Correspondența lui Dimitrie Aman, negustor din Craiova (1794—1832)* (La correspondance de Dimitrie Aman, négociant de Craiova (1794—1832)), Bucarest, 1913, *Studii și documente*, vol. XXV ; *Istoria comerțului românesc. Drumuri, mărfuri, negustori, orașe* (Histoire du commerce roumain ; routes, marchandises, négociants, villes), Văleni, I, 1915, II, 1925 ; *Cîteva știri despre comerțul nostru în veacurile al XVII-lea și al XVIII-lea* (Quelques données sur notre commerce aux XVII^e et XVIII^e siècles), « *An. Acad. Rom.* » Sec. II ; t. XXXVI, Bucarest, 1915 ; *O foaie de popularizare igienică și economică la 1845. Rolul fraților Vârnăv în renașterea românească* (Un journal de popularisation hygiénique et économique en 1845. Le rôle des frères Vârnăv dans la Renaissance roumaine) « *Rev. ist.* », V, 1918 ; *Negustori ieșeni* (Négociants de Jassy), « *Rev. ist.* », 1916 ; *Un negustor bucureștean acum 100 de ani (Alecă Vrăcășanu)* (Un commerçant bucurestois d'il y a cent ans), « *Rev. ist.* », VI, 1920 ; *Schimbarea de direcție și caracter a comerțului românesc* (Le changement de direction et de caractère du commerce roumain), Bucarest, 1921 *Banii lui Cuza Vodă* (Les monnaies du prince Cuza), « *Bul. Soc. num. rom.* », 1929, n° 47 ; *Scrisori de negustori* (Lettres de négociants), Bucarest, 1925 ; *Autonomia comerțului. Conferință* (L'autonomie du commerce. Conférence), Bucarest, 1928 ; *Tradițiile comerțului în regiunile dunărene* (Les traditions du commerce dans les régions danubiennes), Bucarest, 1935 ; *Legăturile comerciale ale României cu țările balcanice în trecut. Conferință* (Les relations commerciales de la Roumanie avec les pays balkaniques dans le passé. Conférence), Bucarest, 1936 ; *Istoria comerțului cu Orientul* (Histoire du commerce avec l'Orient), Bucarest, 1939, études sur le commerce et les villes dans l'œuvre de N. Iorga : Lia Lehr, *Comerțul și orașele în opera lui N. Iorga* (Le commerce et les villes dans l'œuvre de N. Iorga), « *Studii* », XVIII, 1965, n° 6 ; Radu Manolescu, *Nicolae Iorga ca istoric al comerțului românesc și universal* (Nicolae Iorga, historien du commerce roumain et universel), « *Probleme economice* », XVIII, 1965, n° 8.

⁷⁵ *Schimbarea de direcție și caracter a comerțului românesc*, p. 14.

⁷⁶ *Istoria comerțului românesc*, I, p. 4.

En comparaison avec l'historiographie européenne, Iorga témoigne dans ce domaine également d'une attitude d'indépendance. Sa conception personnelle se reflète dans plusieurs directions, comme par exemple le rôle du commerce et des routes commerciales dans la formation des Etats, les critères pouvant servir à déterminer le développement de l'histoire du commerce, la fonction remplie par le commerce extérieur dans le développement économique de tel ou tel pays. Si néanmoins nous trouvons chez Iorga des thèses identiques à certaines conceptions occidentales, par exemple sur le rôle des étrangers dans la vie commerciale du Moyen Age, il ne s'agit pas là d'emprunts, mais d'idées suggérées par un matériel similaire. Iorga a découvert dans l'histoire du commerce un domaine où il a pu illustrer éloquemment une thèse fondamentale de sa conception historique, à savoir l'obligation pour l'historien d'étudier la vie d'un peuple dans le cadre de l'histoire universelle et de son indépendance.

Le trait distinctif de l'œuvre de Iorga dans le domaine de l'histoire du commerce est qu'il met essentiellement l'accent sur le commerce *professionnel* ; l'échange, en tant que phénomène non organisé ou bien le commerce d'occasion, pratiqué par les paysans ou les boyards, a pour lui une importance secondaire. Il y manque, aux dires de Iorga, un système digne d'être étudié. Un échange continu entre la campagne et la ville, entre les villages de montagne et ceux de la plaine, n'a pas existé au temps jadis ; à vrai dire, nous manquons, assure Iorga, de sources suffisantes pour pouvoir tirer des conclusions sûres dans ce domaine. C'est là sous-estimer les échanges internes, car s'il n'y avait pas eu des échanges en argent effectués par les paysans, les citadins et les boyards, on ne pourrait s'expliquer l'existence des grandes quantités de monnaies et des nombreuses institutions fondées sur la monnaie, dès les premiers siècles de la fondation des Etats, et la tendance à la dissolution des économies fermées, soit des paysans, soit des propriétaires terriens, a été aggravée en permanence, avant tout à cause d'un système de perception des impôts reposant sur la monnaie. En s'occupant uniquement du commerce professionnel, Iorga se penche surtout sur le commerce urbain, dont il explique l'essor par le développement des villes⁷⁷. Il reconnaît néanmoins l'existence d'un commerce, mais de détail, entre les négociants chrétiens des bourgs et les paysans⁷⁸. Il se montre réceptif aux opinions contraires, étayées de matériaux et d'interprétations pertinentes ; ainsi, il a réservé un chaleureux accueil à un ouvrage, datant de 1930, de l'auteur du présent article, qui s'attachait à démontrer l'existence d'une économie monétaire, et partant, d'un échange interne dans les Principautés, assez développées, dès les XIV^e et XV^e siècles. Ce faisant, il lui faudra s'occuper des hommes de profession, de la couche des négociants. C'est pourquoi nous le voyons examiner à maintes reprises, dans ses travaux, la structure et les dimensions de la classe des négociants.

⁷⁷ *Istoria comerfului românesc*, I, p. 4.

⁷⁸ *Comerful nostru cu Orientul*, p. 35–36.

Conséquemment, il s'est penché, dans l'histoire des Roumains, sur le commerce extérieur. Adoptant un double critère dans la distinction des grandes périodes de l'histoire du commerce chez les Roumains, à savoir le caractère national ou international du commerce, et le caractère indigène ou allogène du négociant, il préconise une nouvelle périodisation, en distinguant trois époques : celle du commerce international par les étrangers, celle du commerce national par les Roumains, et celle du commerce national par les étrangers ⁷⁹. Le commerce international par les étrangers, à l'époque de la fondation des Etats et au cours des premiers siècles qui suivirent, est pratiqué, par les négociants étrangers, tant en Moldavie qu'en Valachie, dans la première principauté par les Saxons de Baia, par les Allemands et les Arméniens de Galicie, dans la seconde, par les Saxons et quelques Hongrois de Transylvanie ⁸⁰.

Iorga a soutenu à maintes reprises la thèse que notre vie commerciale ne commence pas avec les Roumains. Dans aucun des trois pays roumains, le Roumain n'aurait été dès le début négociant ⁸¹. A ce propos, il a également avancé la thèse de l'origine non commerciale des villes roumaines. En Valachie, de même qu'en Moldavie, la ville s'est formée autour de la citadelle : « Non pas dans les terrains vagues, où sont rassemblés les bestiaux pour la foire, mais là où veille la sentinelle du voïévode, au faite de la citadelle. C'est une ville faite avec l'épée et la lance », dit-il, en songeant probablement à certaines théories allemandes. En Valachie, ce processus est quelque peu différent, les villes se développant à partir de formations agricoles, issues des villages ; les négociants vinrent progressivement à la ville ou dans l'enceinte des villages ⁸². Seulement les négociants de cette époque n'y venaient pas en maîtres, mais en hommes d'affaires. Ils ne fondèrent pas des villes, comme en Occident.

Iorga a repris plus d'une fois la thèse de la présence et du rôle du négociant étranger dans le commerce des Principautés. La thèse ne laisse pas d'être fréquente dans l'historiographie européenne, et à cet égard il existait un abondant matériel susceptible de la confirmer pour notre pays aussi. Tous les historiens marquants du commerce européen, tels W. Heyd, Inama-Sternegg, A. Schaube, W. Sombart, insistent sur le rôle des étrangers dans le commerce professionnel au début du Moyen Age, chez tous les peuples.

⁷⁹ Bien entendu N. Iorga s'occupe aussi du commerce antérieur à l'époque de la fondation des Etats roumains. Dans sa synthèse *Istoria comerțului românesc* (Histoire du commerce roumain), il divise la période antérieure à cette fondation en trois époques : l'époque d'avant les Romains, l'époque romaine et l'époque d'après les Romains. Il soutient également l'idée qu'au cours de la dernière époque, la population a été contrainte de revenir à la situation, du pâtre et du paysan d'aujourd'hui (Notre commerce avec l'Orient. Conférences et leçons, Bucarest, 1943, p. 34).

⁸⁰ *Studii istorice asupra Chilieii și Cetății Albe*, Bucarest, 1900 ; *Negoțul și meșteșugurile din trecutul românesc*, p. 87 ; *Schimbarea de direcție și caracter a comerțului românesc*, p. 10 et suiv. ; *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, p. 129-130.

⁸¹ *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, p. 129-130 ; *Schimbarea de direcție și caracter a comerțului românesc*, p. 10 ; *Comerțul nostru cu Orientul*, p. 36.

⁸² *Istoria românilor prin călători*, p. 31.

Consignant le phénomène, Iorga a également relevé la contribution fournie à différentes époques par les négociants étrangers. Sa thèse ne cultive pas l'exclusivisme national. La colonisation allemande de Transylvanie et de la Haute Hongrie ne pouvait manquer dans l'analyse qu'il a faite de l'histoire du commerce roumain. Les deux villes fondées aux frontières, Braşov et Sibiu, apparues sur la carte vers l'an 1200, exercèrent, comme en font foi maints documents, une puissante influence sur la vie économique des Principautés, mais il n'est pas moins vrai que la vie économique des Principautés a influé à son tour sur le développement des deux villes. Toutes deux tirèrent avantage de l'économie roumaine.

Une ère nouvelle commence dès lors que l'Orient latin et grec envoient leurs négociants dans nos pays ; à partir du XV^e siècle les négociants de Pera et de Caffa traversent la Moldavie avec leurs marchandises ; au XVI^e siècle, une vague de négociants grecs déferle sur la Valachie ; jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le négoce avait une teinte grecque, mais le nombre des commerçants étrangers diminue, et leur place est prise peu à peu par une couche de négociants roumains. Cette couche de négociants autochtones se compose de Roumains ou d'étrangers chrétiens roumanisés. Ces derniers, assimilés, devenaient des négociants indigènes. Les incursions turques dans les Principautés eurent des effets néfastes sur le commerce, effets que Iorga ne manqua pas de relever à plusieurs reprises.

La circulation du commerce en vint à se réduire, le trésor public vit tarir ses coffres, car les négociants étrangers commencèrent à payer la douane aux Turcs. Mais cette vassalité entraîna aussi une conséquence favorable indirecte : elle réduisit le nombre des négociants étrangers, dont la place fut prise par les commerçants roumains.

A partir du XVII^e siècle, nous voyons se former une classe de négociants autochtones, classe assez nombreuse et prospère⁸³. Le commerce intérieur, affirme Iorga, s'intensifia lui aussi, mais seulement avec la formation d'une classe aisée de boyards ; la paysannerie entreprend de vendre et d'acheter à son tour moyennant espèces sonnantes, et le processus ira en s'intensifiant à mesure que nous entrons dans l'histoire moderne⁸⁴, à une époque qui peut donc être située vers le XVIII^e siècle.

Sous la domination turque, le commerce avec l'Orient est un commerce imposé ; les soi-disant négociants turcs étaient également les maîtres et achetaient à un prix fixe ; le régime se perpétua, comme on le sait, jusqu'assez tard, vers le début du XIX^e siècle. Il importe de retenir que la production du pays était assez élevée pour qu'il restât des produits librement exportables ou susceptibles d'être passés en fraude, la contrebande aidant. Iorga en vient ainsi à amender la conception traditionnelle d'une politique à outrance, visant à pressurer le peuple. Ainsi, le monopole turc fut en permanence sapé par les négociants du pays. Iorga reconnaît

⁸³ *Negoşul și meşteşugurile*, p. 180.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 77--78.

que, bien qu'abusif, ce commerce imposé n'était pas entièrement dénué d'avantages pour nous : « je dois respecter la vérité dans mon activité scientifique et je suis homme à le faire », déclarait-il en 1898. Mais la conséquence la plus importante de cet état de vassalité fut la nouvelle orientation imprimée à notre commerce extérieur. Alors que l'orientation toute naturelle allait vers le nord-ouest, tant en Valachie qu'en Moldavie, comme cela se passait dans le temps, avec l'instauration de la suzeraineté, cette direction se modifie, pour se tourner vers l'est ; ce n'est que vers le début du XIX^e siècle qu'il nous a été possible de nous détacher du passé, pour nous réorienter vers l'ouest⁸⁵, direction naturelle de notre commerce. Ceci démontre — souligne Iorga — combien nos liaisons avec la Transylvanie étaient organiques⁸⁶.

La troisième phase, celle du commerce national pratiqué par les étrangers, commence vers le milieu du XVIII^e siècle ; elle marquait le commerce de produits roumains pratiqué essentiellement par des négociants étrangers. L'époque des Phanariotes, qui s'ouvre au début de cette période, a apporté de profonds changements dans la situation des négociants roumains et étrangers, ces derniers solidement établis dans le pays et plus ou moins assimilés. L'organisation de la classe des négociants se modifie ; le mode turc d'organisation devient décisif ; au fond il n'y a là rien de vraiment turc, mais simplement une survivance des coutumes byzantines d'autrefois. En 1750 la nouvelle organisation était un fait accompli. Le régime ainsi constitué aurait été, aux dires de Iorga, « organique, complet et fécond ». Mais les Règlements organiques lui portèrent un coup dur⁸⁷. On sait qu'ils décrétèrent la liberté du commerce, la libre concurrence à l'intérieur du pays et la liberté d'importer et d'exporter.

La nouvelle période coïncide avec l'expansion commerciale de certaines grandes puissances occidentales vers l'Orient et avec l'instauration de nouveaux rapports entre les Principautés et l'Ouest de l'Europe. Dans le II^e volume de son « Histoire du commerce », Iorga étudie les relations commerciales roumaines précisément sous cet angle. Un rôle décisif dans les transformations intérieures survenues sur le plan commercial — marchandises, modes, et ainsi de suite — fut dévolu aux occupations militaires étrangères, fait maintes fois signalé par les sources. Iorga les analyse dans nombre de pages de ses travaux.

Au XIX^e siècle, le commerce des Principautés change de direction. De 1804 à 1822 les changements sont si profonds, que Iorga intitule « La révolution du commerce roumain » le chapitre respectif de son « Histoire du Commerce » ; l'époque qui suit, de 1830 à 1859, est à ses yeux une époque de création économique et la dernière étape, qui a suivi l'union, une époque de stagnation, de manque d'initiative. Il ne reconnaît à Cuza aucune action économique importante.

⁸⁵ *Comerțul nostru cu Orientul*, p. 41.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 31—32.

⁸⁷ *Scrisori de negustori*, p. XII.

A cette ébauche d'histoire du commerce roumain, telle que nous l'avons esquissée en simplifiant au maximum la conception de Iorga, il conviendrait d'ajouter quelques thèses complémentaires constituant autant de caractéristiques pour l'histoire de cette activité économique roumaine. Ainsi, le rôle du commerce de transit, du commerce avec la Transylvanie et des routes commerciales existantes sur le territoire roumain, mériterait quelque considérations.

Une idée principale qui se fait jour dans l'œuvre de Iorga est que le négoce de transit entre l'Europe centrale et l'Europe orientale par le territoire de nos pays a entraîné maints changements à nos frontières et dans notre pays, en apportant maints avantages dès les premiers siècles de l'histoire de nos Etats. « Lorsque entre deux grandes sources de richesse, soit naturelle, soit provenant du travail de l'homme, s'ouvre un chemin qui passe par ce pays, alors le pays en question commence à présenter un intérêt pour les deux régions qui entretiennent un échange de produits ; par ailleurs, il doit se donner une organisation qui soit conforme aux nécessités du commerce international pratiqué sur son territoire ». Iorga est si convaincu de l'importance de ce processus qu'il soutient que sans cette fatalité géographique, les Etats eux-mêmes n'auraient pas existé⁸⁸. Le commerce de transit a été une source de richesse ; par son entremise, princes et boyards ont fait fortune ; certains négociants, pratiquant le commerce à l'étranger, finissent par s'établir dans le pays et nos richesses commencent à être connues par le monde.

Le commerce des Principautés avec la Transylvanie, commerce permanent et en continuel essor, revêt dans l'histoire des Roumains une importance politique décisive, et non point seulement économique. Ce commerce était, selon Iorga, une véritable forme économique de l'Union des Roumains⁸⁹. C'était un commerce pratiqué par des Roumains ou des gens établis dans le pays, avec des produits roumains, pour des intérêts roumains. Iorga a publié un grand nombre de sources, maintes puisées dans les archives transylvaines, afin de démontrer les relations permanentes de la Transylvanie avec les régions sises de ce côté-ci des Carpates. Les colons allemands pratiquant le négoce contribuèrent à l'essor de ces relations et à leur tour les commerçants transylvains roumains, originaires surtout des villes situées à la frontière, jouèrent à cet égard un rôle actif. La grande maison de commerce roumaine de Hagi Constantin Pop est souvent citée dans les écrits de Iorga, aux côtés de maints autres négociants roumains de Macédoine.

Les routes commerciales jouèrent elles aussi, de l'avis de Iorga, un rôle décisif dans l'histoire des Etats roumains. A ses yeux, il ne pouvait s'agir d'une influence absolue, dans n'importe quelles conditions, des routes commerciales sur l'économie ou sur la vie politique des peuples, mais

⁸⁸ *Negoțul și meșteșugurile*, p. 88–95.

⁸⁹ *Scrisori de negustori*, p. XII.

seulement dans certaines conditions, dans des régions géographiques déterminées. Iorga se refuse là encore à des explications unilatérales.

Pour ce qui est de l'origine des Etats européens, il énonce quelques thèses qui méritent un examen plus approfondi : ces Etats n'ont pas tous eu la même origine historique, certains sont des Etats de province romaine, d'autres ont une origine barbare et d'autres enfin ont été créés par les routes commerciales. Les Etats roumains, quant à eux, sont des Etats résultant des voies commerciales ; ils n'auraient même pas existé s'ils n'avaient été situés sur de grandes voies internationales de commerce. Pour eux, « la route commerciale a été à la fois l'élément déterminant et l'élément nourrissant », affirme Iorga. L'argent qui sans cesse est entré dans le pays a fait de quelques groupes de paysans un Etat parfaitement organisé, ayant à sa tête « un prince vêtu de pourpre, ceint d'or, les doigts chargés de bagues, le front entouré d'un diadème de perles fines »⁹⁰.

Iorga soutient la thèse que si dès les débuts de notre histoire il a existé deux Etats, cela tient au fait qu'il y a également eu deux voies commerciales : une route terrestre allant de la mer jusqu'au cœur de l'Europe, créée par les nécessités commerciales des Génois de Crimée ; cette route a donné naissance vers 1340—1400 à la Moldavie ; une autre route, qui reliait l'Europe centrale aux provinces byzantines, a exigé des princes de la Cour d'Argeș qu'ils s'étendent jusqu'à Brăila, Chilia et jusqu'à la mer⁹¹, et a donné naissance à la Principauté valaque, au XIV^e siècle.

Versé comme il l'était dans l'histoire universelle, Iorga ne pouvait ne pas s'intéresser au commerce européen. Il a édité sur ce sujet des collections massives de documents concernant l'économie européenne et a également écrit, entre autres, deux synthèses sur le commerce oriental au Moyen Age et dans les temps modernes⁹². Cette fois, il s'est moins attaché à fixer les faits qu'à élaborer une synthèse exposant les lignes générales d'un grand système commercial ayant existé au Moyen Age et qui existait encore vers la fin du XIV^e siècle, pour se maintenir pendant quelque temps au long du XV^e siècle. Dans le cadre de ces synthèses, Iorga reprend quelques thèses plus anciennes, en combattant la théorie du cataclysme général que les invasions auraient soi-disant provoqué ; il soutient que dans les régions envahies, le commerce a survécu tout au long du Moyen Age et a joué un rôle positif. Ses synthèses d'histoire universelle du commerce sont des ouvrages marqués au sceau d'une forte personnalité ; elles diffèrent grandement de la littérature universelle de spécialité et complètent son œuvre d'histoire économique roumaine et d'histoire politique universelle.

L'œuvre d'histoire économique de Iorga, matérialisée dans un nombre impressionnant d'ouvrages traitant d'une grande diversité de thèmes,

⁹⁰ *Drumurile de comerț creatoare ale statelor* (Les routes commerciales créatrices des Etats), Bucarest, 1928, p. 15 ; *Istoria Românilor prin călători*, p. 6—7.

⁹¹ *Istoria comerțului*, I, p. 5—6.

⁹² *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Age* (Conférences données en Sorbonne), Paris, 1924 ; *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient à l'époque moderne* (Conférences données en Sorbonne), Paris, 1925.

œuvre réalisée au long de plus de quarante années, est pleinement unitaire, pour peu que l'on néglige certains détails ou certaines apparences. Elle traduit dans le domaine de la recherche économique sa conception générale de l'histoire roumaine, conception illustrée par quelques grandes thèses, dont certaines sont devenues un bien commun de notre historiographie. Il en est ainsi de l'idée de l'unité politique du peuple roumain et de l'encadrement de l'histoire des Roumains dans l'histoire universelle. L'ancien régime, qui, selon lui, s'est prolongé longtemps après l'an 1848, représentait pour lui un régime d'une unité organique et harmonieuse, au delà de tout le remous entre les classes et au sein de la classe dominante. Ce régime a conféré à notre histoire une note d'originalité, « notre note propre dans le concert de voix du monde » et c'est précisément cette note que Iorga s'est attaché à mettre en lumière dans son œuvre d'histoire économique.

LE CADRE EUROPÉEN DE LA CULTURE ROUMAINE DANS LA VISION HISTORIQUE DE NICOLAS IORGA

EUGEN STĂNESCU

de l'Institut d'Études sud-est européennes

Nicolas Iorga fut un investigateur passionné de la culture européenne. Dès les débuts de sa vie de savant épris du livre et de la pensée européens, il s'attacha avec persévérance à étudier certains moments particulièrement importants de la culture du continent. Les deux monographies qui lui valurent un renom considérable dans le monde scientifique international — la première (1894) consacrée à Thomas de Saluces, et la seconde (1896) à Philippe de Mézières, personnages intéressants, alliant l'action et la pensée, l'épée et la plume — illustrent en fait certains moments de la culture européenne. D'ores et déjà, on avait donc pu constater la capacité exceptionnelle de Iorga à faire renaître au moyen des monuments culturels, littéraires ou artistiques, l'histoire colorée et rythmée des vivants, avec leurs sentiments et leurs pensées, véritable univers on ne peut plus varié et complexe. Des dizaines d'années durant, les grands amphithéâtres des universités et des académies les plus éminentes d'Europe retentirent de la voix évocatrice de Iorga, qui faisait émerger de la brume du passé des silhouettes qui cessaient ainsi d'être fantomatiques. Le passé n'était plus mort mais prenait vie, devenait intéressant, riche d'enseignements pour les contemporains. Les hauts titres décernés à Iorga par les universités et les académies européennes peuvent être regardés comme une récompense bien méritée pour des efforts qui jamais ne fléchirent, dédiés à l'étude de la culture millénaire de notre continent.

L'étude entreprise par Iorga sur le rôle que les monuments littéraires et artistiques d'Europe jouèrent dans l'essor de la civilisation humaine, ne cessa jamais d'être animée d'une ligne de force fondamentale de sa pensée scientifique : l'idée de la concordance entre l'histoire universelle et l'histoire nationale. Certes, Nicolas Iorga s'est également penché sur la culture européenne pour la valeur intrinsèque de ses monuments de littérature et d'art, son admiration allant spontanément à ce qui incorporait, dans la forme concrète de l'écriture ou de la pierre, l'homme européen lui-même. De même que, pour lui, l'histoire européenne était le cadre naturel de l'histoire roumaine, de même la culture européenne était le cadre naturel de la culture roumaine. Culture roumaine considérée dans le cadre de la culture européenne, déterminée par l'unité et la diversité de celle-ci : d'où la multitude de traits communs et spécifiques que Iorga s'attacha à mettre en lumière. Sa conception de l'interdépendance des

grandes régions historiques, entre lesquelles on ne saurait concevoir des murs isolateurs mais au contraire des couloirs pour le passage continu des biens matériels et spirituels, lui permit d'expliquer les cultures régionales par l'ensemble de la culture du continent. De cette attitude est née une conception propre, à laquelle il ne cessera de se reporter, dans le problème des emprunts culturels, jamais envisagé sous l'angle de vue du hasard et très rarement comme un acte d'imitation dépourvu d'originalité. Inébranlable était en effet sa foi en la vocation historique des peuples européens, grands ou petits, anciens ou nouveaux, créateurs de leur propre histoire et de leur civilisation.

L'essai que voici n'est nullement une étude exhaustive tentant d'embrasser l'immense contribution de Nicolas Iorga à la question du cadre européen de la culture roumaine, ce que d'ailleurs elle mériterait pleinement. Nous nous proposons simplement de dégager quelques idées directrices, qui se font jour plus fréquemment dans ses ouvrages de ce genre. Iorga a écrit des centaines de travaux sur la littérature et l'art du peuple roumain, à l'intention des lecteurs autochtones ou étrangers, des ouvrages de synthèse ou des études spéciales, des livres de niveau académique ou des brochures de vulgarisation. Aucun de ces ouvrages ne présente la culture roumaine isolément, mais au contraire étroitement liée à la culture européenne par ce qu'elle a pris et donné, par ce qu'elle a conservé et renouvelé, par ce qu'elle a transmis et accentué. Dans l'ensemble de ses ouvrages d'histoire universelle, nombreux sont ceux consacrés au Moyen Age européen et à la culture médiévale européenne — car Iorga fut au premier chef un grand médiéviste —, mais non moins nombreux sont ses travaux consacrés au Moyen Age roumain et à la culture médiévale roumaine. En ce sens, Iorga s'est particulièrement attaché à étudier les monuments littéraires et artistiques créés entre le XIV^e et le XVIII^e siècle. Il estimait que c'est à cette époque que s'est formée et développée dans le cadre de la culture européenne et étroitement liée à celle-ci une culture roumaine originale en harmonie avec les nécessités et les aspirations historiques de notre peuple. Ce qui a suivi, du point de vue historique en général et historique-culturel en particulier, plonge ses racines dans cette époque, d'où l'importance de celle-ci. C'est pourquoi nous nous occuperons surtout des thèses et des observations de Iorga touchant les monuments culturels de ce temps.



La culture européenne est apparue et s'est développée comme une culture de synthèse par des contributions venues de différentes directions, fondues et transformées dans une forme et un contenu d'une rare originalité. Tout pareillement, la culture roumaine est elle aussi une culture de *synthèse* qui, dans sa région propre, s'est manifestée de la sorte en tant que partie intégrante de la culture européenne. Cette culture a synthétisé des influences diverses, éliminant les discordances et les harmonisant, opérant une sélection sévère et rejetant tout ce qui ne s'accordait pas avec l'esprit du temps et de ces lieux. Certes, il a pu y avoir des emprunts — et Iorga, loin de les nier, s'est au contraire attaché à les mettre en lumière par ses recherches — mais ceux-ci ne sont jamais restés tels quels et ont été trans-

formés qualitativement, par addition ou soustraction. Voilà en quels termes Iorga définit le caractère de synthèse de la culture roumaine : « Car le caractère remarquable de la civilisation qui s'est développée entre les Carpates et le Danube est d'avoir accueilli, sur un très ancien fonds rural de traditions paysannes, toutes les traditions byzantines ou slavo-byzantines du sud, et, en même temps, toutes les influences occidentales qui venaient de l'Ouest transylvain et de l'Est polonais »¹. Ce passage exprime la conception générale de Iorga sur la culture roumaine, regardée comme une synthèse entre l'Occident latin et l'Orient byzantin, sur un fonds propre nettement caractérisé du point de vue de l'ancienneté historique et de la structure sociale. Iorga revient sans cesse à cette idée, qui lui semble fondamentale non seulement quant à la manière dont la synthèse roumaine s'est cristallisée, mais aussi pour la direction dans laquelle elle a évolué. Ainsi, il souligne dans un autre passage : « Et pour appuyer les influences aussi bien que pour les humaniser, on a le fonds premier d'une civilisation populaire millénaire, carpato-balcanique, thrace, qui subsiste dans le travail délicat sortant des mains des paysans et surtout des paysannes, dans la broderie et la sculpture en bois »². Telle était assurément, aux yeux de Iorga, la force primaire mais permanente qui a assuré la vitalité et la viabilité de la culture roumaine au Moyen Âge et par la suite.

Selon la conception de Iorga, une synthèse culturelle est réellement créatrice de par son *ouverture* permanente, qui lui permet, pour un renouvellement incessant, d'accueillir les influences du dehors, tout en conservant inaltéré et inchangé son propre fonds. Cette ouverture se manifeste notamment par la continuité avec laquelle sont véhiculés, en des dehors sans cesse renouvelés, les idées et les états d'esprit, les biens de la culture écrite et artistique. En analysant, et en démontrant la continuité de l'ouverture vers l'Occident, Iorga a mis en lumière les diverses périodes de l'évolution de l'interdépendance de la synthèse roumaine et de la synthèse occidentale, les changements qui ont lieu d'une période à l'autre, démontrant précisément cette continuité dont il a été parlé plus haut. Pour ce qui est des éléments nouveaux qui se font jour à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle quant à l'ouverture vers l'Occident, le savant nous déclare : « Mais aussitôt après le commencement du XVIII^e siècle, l'influence de l'Occident ne se manifeste plus, ni par la Pologne, ni par les étudiants roumains se rendant en Italie pour écouter les leçons des maîtres de Padoue, elle se manifeste dans la forme de la civilisation française qui remplace alors l'influence italienne dans ces régions d'Orient »³. L'ouverture est tout aussi constante vers l'Orient. Iorga a sans cesse souligné l'interdépendance, dans son évolution, de la synthèse roumaine et de la synthèse byzantine, avant et surtout après que Byzance eut cessé d'exister en tant qu'Etat, pour survivre en tant que civilisation. Dans la préface de son ouvrage

¹ N. Iorga, *La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », 1 (1924), 1-5, p. 4.

² N. Iorga, *Histoire de l'art roumain ancien*, Paris, 1922, p. 1.

³ N. Iorga, *Etudes Roumaines, I, Influences étrangères sur la nation roumaine*, Paris, 1923, p. 87-88.

consacré aux formes de survivance de Byzance après 1453, il déclarait : « Ainsi, après la transformation, sous beaucoup de rapports seulement apparente, de 1453, elle s'annexera des formes de civilisation venant du monde gothique de Transylvanie, et de Pologne par la Moldavie roumaine et tout ce que, par différentes voies, lui enverra l'Occident à l'époque de la Renaissance. Beaucoup de choses nouvelles paraîtront ainsi à la surface, mais au fond il n'y aura, quand même, que l'immuable pérennité byzantine »⁴. C'est là une pertinente mise en lumière du caractère ouvert de la synthèse byzantine vis-à-vis de la synthèse roumaine et, réciproquement, de celle-ci vis-à-vis de celle-là.

Iorga a toujours estimé que la synthèse culturelle roumaine, — du fait précisément de son caractère ouvert — était on ne peut plus *vivante*, douée d'une grande vitalité. Souventes fois, en s'occupant de certains aspects de la culture européenne, il a fait des références à l'« âme » de certaines régions ou à l'« âme » de certaines époques. C'est bien pourquoi, en se penchant sur la culture roumaine des temps plus anciens, il s'est attaché à dégager ce qu'il estimait être l'âme roumaine, incorporée dans les différents monuments littéraires ou artistiques. En fait, c'est précisément cette « âme » qui est appelée à conserver le fonds ancestral et éternel, à filtrer de manière créatrice les influences et les inspirations extérieures. Voici par exemple ce qu'il nous dit sur l'apparition du romantisme dans la forme et le contenu spécifique de la culture roumaine : « Il y a eu surtout, d'abord, la réaction par la connaissance et le culte du passé, par la découverte des sources d'inspiration historique, des sujets historiques et de l'âme contenue dans ce passé séculaire. L'inspiration historique ne s'est exercée qu'à une certaine époque et elle s'est maintenue dans certaines limites. Elle n'a pas profondément transformé la littérature de ces régions, tandis que l'inspiration populaire, beaucoup plus vaste, beaucoup plus variée et surtout plus profonde, plus intime, a créé une autre âme, et c'est cette autre âme qui est, pour ainsi dire, à la base de la synthèse dernière du romantisme dans ces régions »⁵. Le principal véhicule de cette permanente animation est avant tout la langue. Iorga a caractérisé en ces termes le rôle de la langue dans la garantie de la détermination de l'âme nationale : « L'âme d'un peuple ne saurait d'aucune autre manière s'incarner plus pleinement et plus harmonieusement que dans la langue. La langue embrasse dans une forme sans cesse comprise par tous, sans cesse utilisée par tous, toute la vie, des siècles durant, et parfois même des millénaires durant, du peuple en question. La langue que nous parlons actuellement n'est pas la langue roumaine de nos jours, n'est pas quelque chose de fixé à présent par les grammaires, quelque chose que les hommes utiliseraient d'après les normes figurant dans ces grammaires ; elle est l'être vivant qui nous vient des temps les plus reculés de notre passé, elle est l'héritage le plus cher des ancêtres qui ont travaillé, une génération après l'autre, à l'élaboration de

⁴ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 6.

⁵ N. Iorga, *Le romantisme dans le Sud-Est de l'Europe*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », I (1924), 10—12, p. 345.

ce produit spirituel qu'est la langue »⁶. Cette thèse, valable pour la plupart des langues européennes, est également valable, selon Iorga, pour la langue roumaine.

Caractéristiques d'une telle synthèse ouverte et tout à la fois vivante sont ce que Iorga appelait les *livres représentatifs* de la culture roumaine. Il les mettait en rapport précisément avec ce qu'il estimait être les phases spirituelles du peuple roumain. Celles-ci ont pu parfois s'incarner dans l'écriture de livres qui n'ont pas été simplement la nourriture spirituelle de certaines générations, mais bien des fois le miroir même, fidèle, desdites générations. Ainsi que le soulignait Iorga : « Il y a surtout certains livres typiques qui sont plus que tous autres de nature à donner satisfaction aux aspirations fondamentales dont l'âme a un besoin impérieux ; ils se transmettent d'époque en époque en ne se modifiant que très peu pour correspondre dans une mesure tout aussi grande. Simples comme forme, profondément humains comme inspiration, riches en actions pouvant être imitées et en prescriptions mortes qui s'imposent, ils servent de modèle à la bravoure ou à la sagesse au cours de plusieurs générations et dans tous les pays du globe »⁷. N. Iorga s'est constamment attaché à mettre en relief ce qu'il estimait être les livres représentatifs de la culture européenne. Ainsi, il a attribué une place de choix, la place qu'ils méritaient réellement, aux livres de maximes et de conseils judicieux, d'actes de bravoure, de morale, naïve peut-être mais éducative, livres goûtés par un public parfois nombreux et, partant, représentatifs de la société de telle ou telle époque. De même que dans la culture européenne une place de choix a été dévolue aux ouvrages du type « Miroir du roi » ou « Fürstenspiegel », de même, dans la culture roumaine, un tel rôle fut joué par les Préceptes de Neagoe Basarab, ouvrage qui était plus qu'un recueil de conseils adressés par un prince à son héritier et représentait surtout un legs d'une génération à la suivante, car dans pareil ouvrage, comme le déclarait Iorga : « ... l'expérience du monde [y] avait accumulé un trésor de sagesse utile aux dominateurs de toute époque »⁸. Telle est également la place qui revient de droit à la célèbre *Alexandrie*, roman évoquant les prouesses d'Alexandre le Grand, et dont la version roumaine a enchanté un grand nombre de lecteurs dès le XVI^e siècle, d'autant plus qu'ils y voyaient une allégorie dont le personnage central n'était autre que le voïévode Michel le Brave lui-même. La version roumaine s'est avérée possible et nécessaire du fait que les circonstances historiques l'avaient imposée : « Ce livre était un miraculeux récit de combats terribles, enflammés, et les termes employés pour caractériser ces combats appartiennent évidemment à des régions qui avaient leur armée, roumaine »⁹.



⁶ N. Iorga, *Lupta pentru limba românească* (La lutte pour la langue roumaine), Bucarest, 1906, p. 16—17.

⁷ N. Iorga, *Phases psychologiques et livres représentatifs des Roumains*, dans « Bulletin de la section historique », III, (1915), 2, p. 163.

⁸ N. Iorga, *op. cit.*, p. 167.

⁹ N. Iorga, *op. cit.*, p. 182.

Iorga a soutenu avec une grande fermeté que l'un des caractères fondamentaux de la synthèse culturelle roumaine est l'*originalité*. Au demeurant, une synthèse sélective, ouverte et animée par l'âme d'une collectivité nationale, ne saurait être qu'originale. L'entière culture européenne ayant pour trait caractéristique le parallélisme unité-diversité, les synthèses régionales qui composent la grande synthèse continentale, par leur diversité rapportée à l'unité de culture européenne, ne peuvent être qu'originales. Cependant, Iorga n'a jamais hésité à reconnaître l'existence des emprunts et il lui semblait absurde, du point de vue de l'histoire de la culture, que de prétendre créer des biens culturels à partir de rien. Et cela est valable pour l'Occident aussi bien que pour l'Orient. Ce qui vient du dehors ne reste jamais inchangé et s'adapte, en revêtant tout d'abord une autre forme puis un autre contenu. La conception de Iorga à cet égard se trouve succinctement exprimée dans le passage suivant : « Lorsqu'on dit : l'image roumaine, il ne faut pas, bien entendu, entendre que ce sont des artistes roumains qui ont créé le type même. Ce serait absurde si on l'affirmait. Les différentes nations chrétiennes, et parmi elles les nations appartenant à l'orthodoxie orientale, n'ont pas inventé des icônes qu'on ne trouverait pas ailleurs. On commence toujours par des emprunts. Mais l'élément indigène finit par s'y introduire. On arrive à des adaptations : d'après l'œil du peintre, d'après la façon dont chaque nation comprend la beauté et la sainteté. La tradition existe ; elle peut être continuée, mais l'autre élément s'impose et s'intercale, et il faut faire la différence nette entre ce qui vient d'ailleurs et ce qui a été ajouté sur le sol où il a été transporté, j'ajouterai même : par quelqu'un qui est bien de là »¹⁰. Iorga ne s'est pas contenté d'énoncer une conception générale ; passant en revue diverses situations concrètes, il a mis en évidence l'aspiration de la culture roumaine à l'originalité, aspiration qui, de tout temps, s'est réalisée. Il invoque à l'appui maints exemples. Celui qui suit touche l'épanouissement de l'art religieux à influence serbe en Valachie, aux XIV^e—XV^e siècles : « ... il y a partout dans ces copies des églises conventuelles serbes quelque chose de nettement original. Les édifices tendent presque dès le début vers la hauteur, ils ont un élanement, venant de l'instinct d'une autre âme nationale, qu'on ne trouve pas dans les Balkans... et puis, dans des détails techniques, exigés par le climat ou imposés aussi par la vieille tradition paysanne... il y a encore une note, incontestable, d'originalité roumaine »¹¹. Seulement l'originalité ne s'exprime point simplement par l'adaptation de ce qui vient du dehors, mais aussi et surtout par l'existence d'une permanence culturelle indépendante vis-à-vis de l'extérieur. Ainsi, de l'avis de Iorga : « ... les Roumains ont possédé, et sans nulle influence venue de l'Occident, les principales sortes de manifestations littéraires de ces régions »¹². C'est pourquoi, du fait de certaines circonstances favorables, la culture roumaine dans son

¹⁰ N. Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, Bucarest, 1934, p. 7.

¹¹ N. Iorga, *Art et littérature des Roumains*, Paris, 1929, p. 26.

¹² N. Iorga, *La place des Roumains dans les littératures romanes*, dans « Bulletin de la section historique », III—IV (1916), 4, p. 60.

évolution, a été à même d'exprimer certaines idées avant d'autres régions du continent. Iorga avait en vue, entre autres, les débuts de l'historiographie critique et de la question nationale — à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle — à quel propos sa conclusion était on ne peut plus ferme : « Dans ce domaine les Roumains sont donc de quelques décades en avant sur les Romains de l'Ouest. Ce sont les circonstances qui l'ont voulu, et nous pouvons l'évidentier avec une fierté légitime »¹³.

L'originalité est en fait le résultat d'un mouvement marqué au sceau d'un *renouveau* incessant. Dans le cadre de la culture européenne, qui sans cesse se renouvelle, la culture roumaine aspire à son tour à la nouveauté et y parvient. Les transformations ont toujours cette direction. Quelque long que puisse être ce processus, le résultat reste bien celui-ci. L'affirmation, au nom du processus de renouvellement, de ce caractère indépendant est également mise en lumière par l'attitude adoptée vis-à-vis des influences fondamentales qui participent à la synthèse culturelle roumaine. Ainsi, celle-ci est ouverte vers l'Orient byzantin. Mais, innovant de prime abord, elle s'en est distinguée. Dans la culture roumaine, il n'y a que bien peu du formalisme, de la rigidité qui marquent la culture byzantine, car les hommes mêmes étaient différents : « Les hommes sont rudes, simples, ils parlent beaucoup et énergiquement, emploient des mots rudes quand ils sont en colère et des mots doux quand la paix ou la contrition est dans leur âme »¹⁴. Iorga se refuse à croire en l'existence de synthèses immobiles et l'Orient, à cet égard, ne lui semble être en rien inférieur à l'Occident. Selon lui, la synthèse orientale du type byzantin n'est nullement moins mobile que la synthèse occidentale du type latin. Voici ce qu'il déclare à ce sujet : « Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a pas eu en Orient des phases dans l'âme des nations ou dans celle des habitants d'une région politique déterminée et que dans l'esprit de ces hommes — pour le moins aussi intelligents et actifs que les Occidentaux — il y a eu une longue stagnation dans les formes de civilisation, dogmatisées une fois pour toutes. Des recherches récentes ont prouvé que ceci n'a pas eu lieu ni même dans le domaine de l'art, malgré les déclamations sur le caractère hiératique immuable de cet art, et d'autant moins dans d'autres domaines des manifestations de l'âme »¹⁵. Se penchant attentivement sur la littérature et l'art, Iorga met en lumière les traits distinctifs nouveaux de la synthèse culturelle roumaine. Pour ce qui est de la littérature, un trait fondamental nouveau est l'apparition, aux côtés de la littérature slavo-roumaine, de la littérature gréco-roumaine, et c'est là un témoignage de la diversité des formes nouvelles que pouvait revêtir la culture roumaine. Iorga déclare à ce propos : « La littérature gréco-roumaine constituait un chapitre tout à fait essentiel de l'histoire de notre développement psychologique, ... à

¹³ N. Iorga, *op. cit.*, p. 61.

¹⁴ N. Iorga, *Istoria Românilor în chipuri și icoane* (L'histoire des Roumains dans les portraits et les icônes), Craiova, 1921, p. 65.

¹⁵ N. Iorga, *Phases psychologiques et livres représentatifs des Roumains*, dans « Bulletin de la section historique », III (1915), 2, p. 165.

une époque où la culture grecque... trouva un refuge sûr et constant dans nos Principautés, lesquelles, apportant ainsi un hommage à la classicité, n'entendaient nullement — ainsi que le démontre le développement parallèle d'une littérature en langue nationale — abdiquer leur nationalité roumaine »¹⁶. En ce qui concerne l'art, pareil renouveau est dû au coloris moldave qui modifie radicalement la facture artistique, autrefois si byzantine : « Dans le domaine de la couleur aussi la Moldavie innove. Elle est un pays où on aime cet aspect bariolé que présentent les champs verts ou dorés, les pelouses semées de fleurs sur le fond vert des grands bois sous l'embrasement du vaste ciel bleu. L'art populaire entier est empreint du charme de cette polychromie aux secrets infinis, variant d'une pièce à l'autre »¹⁷. Cette capacité de renouvellement est au demeurant une autre preuve de pérennité.

Les rapports étroits de la culture roumaine avec la *société*, de par les forces principales de celle-ci, ont favorisé cette note d'originalité et de renouveau. C'est à la société qu'il incombe d'imposer l'originalité, par la mise en œuvre d'un programme qui nécessairement doit être renouvelé. Ainsi, selon Iorga, le fait que nous voyons apparaître dans la Moldavie du XVI^e siècle, une école propre de peinture, est dû aux circonstances sociales qui ont déterminé une certaine politique en général et une politique culturelle en particulier, à une époque où le Danube commençait à séparer un monde, où la société était asservie par les Turcs, d'un autre monde dont les structures autonomes pouvaient se manifester autrement du point de vue de la culture : « En effet, on ne bâtissait plus au-delà du Danube, où toute vie politique chrétienne avait cessé, alors que, comme la construction des églises se poursuivait continuellement, fiévreusement dans les pays roumains et que les traditions de la peinture byzantine étaient étrangères aux artistes occidentaux, de Transylvanie, de Pologne, même de Venise, une école de peinture dut nécessairement se former »¹⁸. Pertinentes sont à cet égard les considérations que l'on peut lire dans sa préface à l'ouvrage donnant un aperçu historique des arts mineurs en Roumanie, où les différentes périodes sont considérées en étroite liaison avec le développement de la société, périodes qu'il intitule ainsi « Première école indigène », suivie par une « Époque de réalisme », elle-même continuée par une « Époque de floraison maniériste » ; de ce point de vue la culture artistique roumaine plus ancienne s'achève par ce qu'il appelle « Art popularisé » et, enfin, « Folklore d'icônes »¹⁹. Faute de recourir à pareille méthode, soutenait Iorga, on ne saurait aboutir à des résultats à même d'offrir une image d'ensemble d'une époque donnée, avec les problèmes qui l'ont préoccupée. Ainsi, se référant à la manière dont on aurait dû écrire une histoire de la littérature roumaine plus ancienne, il déclarait sans ambages : « Pour en revenir à notre sujet, il ne peut être traité sans que l'on parle assez

¹⁶ N. Iorga, *op. cit.*, p. 101.

¹⁷ N. Iorga, *Art et littérature des Roumains*, p. 38.

¹⁸ N. Iorga, *op. cit.*, p. 101.

¹⁹ N. Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, p. 12–31.

amplement de la société de l'époque, de l'éducation de l'époque et de ces écrits de l'époque, qui ne sont point faits pour mettre en lumière une personnalité littéraire ou scientifique, mais sont appelés à satisfaire un besoin pratique »²⁰. Il y a dans ces mots non seulement une invitation méthodologique, mais aussi une présentation succincte de ce qu'est à même de réaliser un contact étroit d'une culture avec la société contemporaine.

Bien des fois, les portraits que Iorga brosse de certains *monuments* artistiques, regardés comme représentatifs, aspirent précisément à souligner cette note d'originalité et de renouveau, étroitement liée à une société incarnée dans la pierre travaillée par le ciseau du sculpteur. On ne peut plus significative est à cet égard la description de l'église princière de Curtea-de-Argheș : « Le tout donne une grande impression d'élancement et dans les complications du plan il n'y a rien de cette lourdeur qu'on rencontre parfois ailleurs. La discrétion élégante sera la note distinctive de l'architecture roumaine, qui ne se laisse pas envahir par le détail et élague décidément de ce qu'elle emprunte au Nord ou au Sud ce qui peut se superposer ou s'harmoniser »²¹. La description d'un seul et unique monument nous donne ainsi les dimensions de tout un domaine artistique qui acquiert par là un sens et une perspective. C'est bien pourquoi les monuments représentatifs et les livres représentatifs ont retenu à ce point l'attention de Iorga quant à sa vision historique de la culture roumaine dans le cadre de la culture européenne. Pour Iorga, les églises et les palais médiévaux roumains en disaient tout aussi long que les cathédrales gothiques et byzantines, les palais de la Renaissance occidentale ou ceux des empereurs de Constantinople, que sa plume s'est souvent attachée à dépeindre.



L'encadrement de la culture roumaine dans la culture européenne fait que la première porte les traits distinctifs de la seconde, parmi lesquels une place importante a été attribuée par Iorga au caractère actif et national, actuel et contemporain, vivant et populaire de ladite culture. La culture roumaine, partie intégrante de la culture européenne, a un tel caractère et Iorga n'a pas manqué de le souligner dans ses écrits. Ainsi, en ce qui concerne la littérature, on ne saurait passer sous silence l'invitation qu'il adresse à faire une distinction entre les différents écrits, du point de vue de leur *caractère actif*, de leur attitude vis-à-vis de la marche de l'histoire et de leur engagement au cœur de celle-ci. A ce propos, Iorga s'est refusé — et il a procédé de même à l'égard d'autres cultures européennes — à attacher plus d'importance qu'il ne convenait aux nombreuses traductions de livres religieux. Ce ne sont point ces écrits qui, d'après lui, incarnaient la véritable histoire du peuple. Il le dit tout net : « Une histoire littéraire conçue comme il convient, à une époque de création... ne poussera pas

²⁰ N. Iorga, *Istoria literaturii românești* (Histoire de la littérature roumaine), II, Bucarest, 1928, p. 9.

²¹ N. Iorga, *Histoire de l'art roumain ancien*, Bucarest, p. 35.

des cris naïfs d'admiration devant les traducteurs d'hymnes à la Vierge, de rituels, de chants religieux à huit voix, de recueils de prières, cantiques et autres livres d'une grande utilité pour l'âme, certes, mais qui n'ont rien à voir avec l'âme roumaine . . . et avec la pensée et la sensibilité de ceux qui l'ont le mieux représentée »²². Aussi, la littérature historique roumaine — à l'instar d'ailleurs de toute littérature historique européenne —, surtout celle écrite dans la langue du peuple, à ses débuts comme par la suite, est-elle étrangère à toute phraséologie, aux mots creux, et est en fait une littérature politique engagée, écrite par des hommes qui ne sont point seulement des érudits, mais aussi des hommes politiques. Voici ce qu'il nous dit des historiens de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle : « C'est une génération d'hommes politiques, de combattants, qui prennent la plume soit pour énoncer une théorie, soit pour noter ce qu'ils ont accompli eux-mêmes ou vu accomplir autour d'eux »²³. Ce caractère actif de la culture roumaine a été mis en évidence par Iorga dans l'analyse aussi bien des monuments d'art que des monuments littéraires, analyse dont il a dégagé les traits fondamentaux.

Le caractère actif de la culture roumaine détermine son caractère d'*actualité*. Il s'agit au premier chef de l'actualité contemporaine, qui fait la principale force de cette culture. C'est bien pourquoi Iorga se montre soucieux de relever que les différentes données, touchant les œuvres et les auteurs, ne sauraient avoir de valeur — en harmonie en cela avec sa conception générale — que si elles aident à comprendre certains phénomènes qu'il groupe sous le nom de « mouvement d'idées de l'époque » ou « pensée générale du temps ». D'où l'importance qu'il attribue aux courants culturels, du fait précisément de leur caractère de rigoureuse actualité historique. Ainsi : « En étudiant ces courants, leur formation, leur évolution, leur lutte pour la primauté, leur absorption par d'autres plus vigoureux ou leur victoire sur d'autres plus faibles, on étudie la vie spirituelle d'un peuple, sa pensée et sa sensibilité dans les personnes qui le résument le mieux et les expriment dans la forme impérissable de la littérature »²⁴. Ceci explique le grand intérêt de son œuvre d'histoire culturelle. En mettant en relief les différents courants d'idées, en les rattachant aux courants européens, Iorga a réussi non seulement à encadrer, de manière exceptionnelle, la culture roumaine dans la culture européenne, mais aussi à en éclairer pleinement la signification historique. Cette méthode, appliquée aux côtés d'autres procédés, lui a permis d'aboutir à ce résultat remarquable, de démontrer le caractère véridique, historique de culture européenne qui est celui de la culture roumaine.

Il était évident, pour Iorga, que ce caractère actif et actuel de la culture roumaine, qu'il s'agisse de littérature ou d'art, de culture religieuse ou laïque, tient à la *liaison indéfectible avec le peuple* sans cesse présent

²² N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, 1^{er}, p. 90.

²³ N. Iorga, *op. cit.*, p. 22.

²⁴ N. Iorga, *op. cit.*, p. 16.

dans le processus de la création culturelle. L'amour sans pareil de Iorga pour la grande masse du peuple transparait aussi dans l'affirmation catégorique de cette conception. Il voit partout le peuple et il exige qu'on lui rende justice en reconnaissant son rôle d'artisan de la culture. Témoin, les paroles que voici : « Il existe dans le Sud-Est européen un pays négligé par les historiens et les critiques d'art, où chaque humble village recèle sous ses vieux arbres un petit musée de l'art religieux, où pendant des siècles un labeur séculaire a réussi enfin à créer des types définitifs dans lesquels la simplicité des proportions s'allie à la discrétion de la couleur pour donner un ensemble de beauté souriante »²⁵. Ce souffle séculaire, qui renouvelle la culture et qui lui donne de la vitalité, requiert des formes originales qui la différencient de la culture des pays voisins. Ainsi s'explique, selon Iorga, le fait que l'art roumain ait pu se libérer des « modèles » byzantin et occidental : « Il y a comme une douceur rêveuse dans ces lignes fuyantes, d'une liberté que la discipline ne cherche pas à amoindrir et dans la couleur des rideaux d'église une passion de la couleur claire dans le fond, unie à un sens des nuances effacées dans les figures qui montrent très bien que dans l'art de l'Est européen une nouvelle race, avec ses qualités et avec ses défauts, fait son avènement »²⁶. Et c'est encore ce souffle ou instinct populaire qui préserve la culture, lorsque les influences extérieures s'avèrent écrasantes, de la dénaturation de son noyau authentique. Le niveau supérieur de la culture roumaine, à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, est mis en lumière en ces termes : « Si l'Italie, avec ses vaines Académies préoccupées de la forme seule, conserve encore dans l'isolement de ses villes autonomes les traditions de la Renaissance, elles s'attardent, dans une forme de grécité vieillote chez les uns, de curiosité insatiable chez les autres, dans les régions danubiennes ou cependant au fond, sous les modes savantes, il y a la volonté, invincible, de cet instinct populaire qui finit par s'imposer et à attirer vers lui pour s'en enrichir ce qui aurait paru devoir toujours rester un simple phénomène de surface »²⁷. C'est l'instinct populaire qui, dans le cas présent, a réussi une assimilation créatrice des influences extérieures, empêchant que l'instruction et la culture reçues par les personnalités roumaines marquantes dans les grands centres universitaires humanistes d'Europe n'en restent à un stade superficiel. C'est là l'idée directrice dont Iorga s'attache sans cesse à suivre la matérialisation historique.

En fait, tout cela apparaît on ne peut plus clairement dans la caractérisation des *personnalités créatrices* qui se sont assurée une place impérissable dans l'histoire de la culture roumaine, précisément parce que leur création artistique ou littéraire fut active, actuelle, populaire. Voici en quels termes il nous parle du métropolitain moldave dont le recueil d'homélies fut le livre de chevet de toute une génération de lecteurs : « Barlaam donna, pour les siens, dans leur langue de chaque jour, dans cette langue pétrie par le travail et nourrie de douleurs, un livre admirable, qui trouva

²⁵ N. Iorga, *Histoire de l'art roumain ancien*, p. 1.

²⁶ N. Iorga, *Art et littérature des Roumains*, p. 39–40.

²⁷ N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, II, p. 201–202.

son chemin jusque dans les plus humbles villages. . . »²⁸. Tout aussi éloignement nous est présenté Dimitrie Cantemir, avec sa vaste œuvre : « Il y a dans ces ouvrages une riche information servie par une critique parfois un peu gauche et revêtue dans un style qui sent trop la phrase latine, mais le princier érudit est, en même temps, bien le fils du paysan moldave arrivé au trône par un simple hasard. Il y a dans la « Vie » latine de son père comme un ton de ballade ; dans sa « Description de la Moldavie », il descend jusqu'aux coutumes et aux superstitions populaires et son « Histoire hiéroglyphique », présentant les intrigues de Constantinople, entre Moldaves, comme une fable orientale sous les noms d'animaux de l'apologue, renferme un substance qui est aussi celle des vieux contes qui de l'Inde lointaine étaient venus jusqu'au Danube »²⁹. La galerie de portraits culturels brossés par Iorga, pour quelque période historique que ce soit, revêt une signification identique.



En encadrant la culture roumaine dans la culture européenne, Iorga, de par la conception et la méthode de son entreprise, a incontestablement dépassé la question simpliste des influences et des emprunts. Il a mis en relief le fait que la culture roumaine, à l'instar de toute culture de niveau supérieur, est une synthèse. Comme quoi, elle est ouverte dans toutes les directions et susceptible de recevoir, mais aussi de donner, conformément au fonds d'authenticité ancestrale, qui opère la sélection créatrice. A l'exemple de toute culture européenne de niveau supérieur, essentiellement originale, la culture roumaine est étrangère à tout immobilisme historique. Elle appartient à la société et ne peut se concevoir en dehors de celle-ci. En conséquence de quoi, la culture roumaine est une culture d'action, portant l'empreinte de l'actualité et de la contemporanéité. Et en toutes circonstances, on y voit se manifester la permanence populaire. Telles sont les quelques idées directrices tirées du trésor de la pensée historique de Iorga dans le problème culturel, que nous nous sommes attaché à dégager dans le présent essai.

²⁸ N. Iorga, *Art et littérature des Roumains*, p. 72.

²⁹ N. Iorga, *op. cit.*, p. 76.



A la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu (avec Henri Focillon).

LA PLACE DE L'ART DANS L'ŒUVRE DE N. IORGA

MARIA-ANA MUSICESCU

de l'Institut des études sud-est européennes

Dans les nombreuses études dédiées, depuis sa mort, à la personnalité ainsi qu'à l'œuvre de N. Iorga, ses préoccupations, son activité, ses conceptions et ses écrits concernant l'art — histoire, critique, théorie — n'occupent, bien à tort, qu'une place de second ordre¹. Il n'est pas dans notre intention d'insister sur les causes de cet oubli. Reconnaissons toutefois que c'était aux historiens roumains de l'art de rappeler, dans la perspective du temps, tout ce qu'ils doivent à celui qui, il y a presque un demi-siècle, inaugurerait une nouvelle étape dans la recherche de l'art roumain du Moyen Age. Qu'il en soit ainsi et plus encore, dans le sens de la présence permanente et active de N. Iorga dans tous les domaines de l'histoire de l'art roumain, le prouvent les références à ses travaux, qui reviennent dans chaque étude, article et note informative concernant l'art roumain du passé, aussi bien que la vie artistique de la Roumanie moderne. Faut-il rappeler que dans la bibliographie des deux récentes synthèses d'histoire de l'art², les ouvrages dus à N. Iorga figurent manifestement en plus grand nombre que d'autres et souvent égalent en fréquence ceux des chefs de file dans cette discipline? Il est également vrai que de le considérer sous l'unique hypostase d'historien de l'art médiéval roumain ne saurait rendre compte de son apport à l'histoire de l'art en général, à celle de Byzance et du Sud-Est de l'Europe en particulier.

Quelle est la place de l'art dans l'œuvre de N. Iorga? Quel est le rôle de l'art dans sa conception d'historien et d'historien de la culture; quel est son apport en tant qu'historien de l'art roumain? Esquisser quelques réponses dans ce sens, voilà le but des pages qui suivent.



La prévention, maintes fois soulignée, de N. Iorga contre les a priori des philosophes (« ... rien de plus attrayant, dit-il, mais en même temps rien de plus dangereux que la théorie... »³) s'étend aussi aux problèmes

¹ N. Iorga, *Pagini alese*. Anthologie et étude introductive par M. Berza : 2 vol., Bucarest, 1965; Maria-Ana Musicescu, *Nicolae Iorga și studiul istoriei artelor în România*, dans « Studii și cercetări de istoria artei », Série Artă plastică, Tome 13, n° 1, Bucarest, 1966; *Nicolae Iorga. Scrieri despre artă*. Anthologie et préface par B. Theodorescu. Bucarest, 1968.

² V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în Țările Române*, I, Bucarest, 1959; *Istoria artelor plastice în România*, I, Bucarest, 1968; II, Bucarest, 1970.

³ N. Iorga, *Sfaturi pe întuneric*, II, Bucarest, 1940, p. 217.

de la création artistique et des jugements de valeur s'y référant. N. Iorga n'a pas été un théoricien de l'art, il n'a jamais essayé de fixer dans des formules, d'enfermer dans un système, cette réalité participant à toute vie du passé comme à celle du présent. C'est pourquoi, au premier abord, il semble presque impossible de limiter dans un schéma, aussi complexe et ouvert qu'il soit, les pensées de N. Iorga concernant l'art en général et l'art plastique en particulier. Si, en parcourant son immense œuvre, on trouve des livres et des études exclusivement consacrés à l'art— parmi lesquels figurent les premiers essais de synthèse sur l'art roumain du Moyen Age — un très grand nombre de pages, répandues là où parfois l'on s'y attendrait le moins, forcent l'attention du lecteur non seulement par leur remarquable puissance de communication, due à la beauté des images, à la richesse des suggestions ainsi qu'à l'ampleur, orchestrale, de la phrase, mais également par la justesse, souvent par l'originalité des remarques concernant soit une seule œuvre d'art (parfois des plus modestes), soit la création d'ensemble d'un artiste, soit l'art d'une époque ou celui d'un peuple. C'est que, intimement lié à la recherche du passé, à sa compréhension, à son interprétation, partie active, parfois déterminante, pour saisir la configuration culturelle d'une époque aussi bien que la qualité de sensibilité d'un peuple, l'art, expression intégrale de la vie de l'humanité, acquiert dans l'œuvre de N. Iorga non pas une place exceptionnelle, aristocratique, celle d'une « parure de la vie »⁴, mais bien une place à première vue insaisissable à force d'être omniprésente dans la vie culturelle, spirituelle et même matérielle des peuples à tous les niveaux de la culture et de la civilisation. D'où la qualité complexe de l'art : document pour l'histoire, témoin d'une époque, expression concrète de l'âme collective d'un peuple, c'est-à-dire, en égale mesure, instrument d'investigation et de compréhension du passé. Ceci ne veut nullement dire que « monument » d'art et « document » d'histoire soient interchangeables dans la pensée de N. Iorga, que l'œuvre d'art est comme une langue morte dont l'unique actualité serait d'ordre utilitaire, notamment le déchiffrement du passé. Bien au contraire, le langage de l'art est pour N. Iorga comme un « . . . surplus d'âme du matériau historique »⁵, un « contact direct, une impression immédiate et totale, qui vainc la plus complète et "pédagogique" description analytique »⁶. Car, dira l'historien, issu de la vie même d'une société, l'art « n'est explicable que par la société à laquelle il s'adresse, s'il ne veut pas devenir un simple jeu individuel, un simple exercice de technique, un tâtonnement de voies qui ne mènent nulle part »⁷. Cette idée d'un art issu de la vie sociale et qui acquiert sa signification intégrale dans et à travers le social reviendra souvent dans l'œuvre de l'historien, car il lui accorde même le rôle de critère déterminant dans le jugement de valeur d'ordre esthétique. Il est donc clair que N. Iorga accorde

⁴ A. Malraux, *Métamorphose des Dieux*, Paris, 1957, p. 1.

⁵ A. Dupront, *Langage et histoire*. XIII^e Congrès International des Sciences historiques, Moscou, 1970, p. 3.

⁶ N. Iorga, *Ce este un monument istoric*, Valenii de Munte, 1915, p. 9.

⁷ N. Iorga, *Istoria artei medievale și moderne în legătură cu dezvoltarea societății*, Bucarest, 1923, p. 3.

à l'art la signification active de porteur de message d'une époque, d'un peuple, d'une civilisation. « Individuel par ses modalités de réalisation, l'art demeure néanmoins social, non seulement par les liens qui unissent le créateur à la société à laquelle il appartient, mais également par ceux qui existent entre l'œuvre et la société à laquelle il s'adresse »⁸. Ailleurs, N. Iorga développe cette idée : « Je commence par répéter que toute littérature et tout art sont issus de la société, reflètent avec la nuance individuelle tout ce que l'individu porte en tant que race⁹ et souvenir... »¹⁰. Et « si l'une et l'autre (art et littérature, *n.n.*) ne sont que des formes de la vie nationale, une "extériorisation" de l'être moral qui l'anime »¹¹, la perspective de l'art s'amplifie, dépasse les frontières d'une nation et finit par s'intégrer dans l'humanité tout entière ». « ... littérature et art et science, je les considère liées à la vie humaine, enfermées à l'intérieur d'une nation et d'un Etat, et au-delà de la nation et de l'Etat, dans la vie d'ensemble de l'humanité »¹².

C'est ainsi que l'art, *signe* et *signifiant* à la fois, est en égale mesure témoin passif et porteur de message agissant. N. Iorga insiste, avec la puissance inégalable de son verbe et l'intensité de ses convictions, sur la valeur morale de la création artistique. « Car la morale est même chose que l'art et l'art que la morale »¹³ et ailleurs : « ... combien le contact intime et respectueux avec l'art a exercé d'influence sur notre moralité, sur notre conception du devoir... »¹⁴. On reconnaît, dans cette conception sur le rôle exemplaire que l'historien prête à l'art, le profond connaisseur de la peinture médiévale roumaine, ce trésor de symboles, s'adressant tantôt à la nation, tantôt à chaque être humain en tant qu'individu, que chrétien, que participant à la vie sociale de son pays.

Est-ce à dire que N. Iorga n'ait tout caractère de gratuité à l'art, qu'il repoussait sans appel le principe — qui faisait loi dans la première moitié du XX^e siècle — de l'art pour l'art, qu'il ignorait les joies de la contemplation de l'œuvre artistique, la simple jouissance de la beauté? Rien de plus contraire à la pensée comme surtout à la sensibilité du grand savant. S'il est vrai que « cette faculté d'appréhension du vivant — qualité maîtresse de l'historien »¹⁵ était exceptionnelle chez N. Iorga, sa puissance d'émotion devait être, de ce fait même, peu commune devant la nature, l'être humain et, par conséquent, l'art. Citons dans ce sens, un paragraphe

⁸ M. Berza, *op. cit.*, p. XLVII.

⁹ Pour la conception de N. Iorga sur l'idée de race, v. N. Iorga, *Permanențele istoriei*. Communication au Congrès international d'Histoire, Zürich, 1938, publiée également dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, Bucarest, 1944, III^e éd., p. 248—249.

¹⁰ N. Iorga, *Cîteva zile prin Spania*, Bucarest, 1927.

¹¹ N. Iorga, *Art et littérature des Roumains*, Paris, 1929, p. 3.

¹² N. Iorga, *Originea și dezvoltarea istoriei universale*. Conférence tenue en 1938—1939 à l'Institut d'Histoire de Bucarest, publiée également dans *Generalități...*, p. 276.

¹³ N. Iorga, *Ce este un muzeu istoric*, dans « Buletinul comisiunii monumentelor istorice », Bucarest, 1938, fasc. 96.

¹⁴ N. Iorga, *Cum să citim și să înțelegem arta*, Vălenii de Munte, 1939, p. 26.

¹⁵ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, 1964, p. 13.

du remarquable essai du Prof. Alphonse Dupront : *Langage et histoire*¹⁶, dont la lecture évoque immédiatement la personnalité de N. Iorga, en tant que représentant intégral d'un desideratum qui paraît, à première lecture, du domaine de l'idéal : « Notre métier historiographique, trop fixé sur le seul témoignage écrit, les autres disciplines historiques, histoire de l'art, histoire des techniques, histoire de la musique, trop centrées sur leur propre constitution, nous n'avons pas encore défini d'approche valable du "sens". Cette approche en effet ne saurait être l'œuvre de l'homme seul, hormis par intuition ou participation poétique »¹⁷. (Le « sens » défini par A. Dupront, c'est « ... la réalité, et parfois le surplus d'âme du matériau historique »¹⁸). En effet, l'érudition seule est loin de définir N. Iorga — comme il le dit lui-même, avec cette autorité qui lui est propre : « L'érudition n'est pas encore l'histoire. Elle la prépare, l'aide et parfois l'écrase, l'embrouille, l'entrave »¹⁹ — ainsi qu'on le croit encore trop souvent, en s'imaginant lui rendre un suprême hommage. Elle l'aurait rangé parmi ces historiens dont l'œuvre « affecte nécessairement l'allure un peu exsangue d'un monde sans individus »²⁰. C'est justement sa puissance remarquable de « participation poétique » que vient étoffer, renforcer, son étonnante intuition, qui permet à N. Iorga — qui osait dire : « ... l'histoire ... vérité et art en même temps... »²¹ — de saisir non seulement ce qui est précis, définissable, utile et exemplaire dans la création artistique, en tant que partie intégrante de la vie historique, mais en même temps de surprendre, de communiquer ce qu'a d'émouvant, d'insaisissable cette réalité valable par-delà le temps et l'espace, qui est la beauté. La belle anthologie du Prof. M. Berza²² offre au lecteur un choix de textes qui font la preuve éclatante non seulement de la sensibilité artistique de N. Iorga, mais aussi de sa capacité d'analyse purement formelle, alliée à celle d'évoquer la beauté sous ses formes les plus diverses, sous ses aspects les plus inattendus. Et tout ceci avec sa remarquable puissance d'expression verbale ; N. Iorga communique ses pensées et ses impressions sur l'art parfois de façon fragmentaire, presque sous forme d'aphorisme, d'autres fois « ... tout est fluide, tout s'assemble et se défait pour s'assembler à nouveau, dans d'autres images ... De là, le sentiment de perpétuelle avance dans l'espace... La phrase court tendue, comme poussée par un ressort intime, sans inutiles ornements, à l'aide de rares comparaisons, ne gardant que le stricte nécessaire d'attributs déterminants, avec de rares comparaisons et des métaphores encore plus rares »²³. Ainsi, sous la plume de N. Iorga, tel l'écho direct de sa participation la plus

¹⁶ A. Dupront, *op. cit.*, p. 6, 18.

¹⁷ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 4-5.

¹⁸ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 3.

¹⁹ N. Iorga, *Spiritul istoric* (Leçon inaugurale à l'Université de Bucarest, 1929), publiée également dans *Generalități...* p. 159.

²⁰ Marc Bloch, *op. cit.*, p. 23.

²¹ N. Iorga, *O notă despre valoarea morală a istoriei*, in « Revue bleue » n° 10, mai 1925, publiée également dans *Generalități...*, p. 145.

²² Ci-dessus p. 345, n. 1

²³ *Id.*, *op. cit.*, *Introduction*, p. XXIX.

intime, monument et œuvre d'art reprennent vie devant le lecteur, se composent dans leurs éléments essentiels, communiquent leur multiple et intégrale signification.

Sans prétendre avoir épuisé la pensée du grand savant concernant l'art et ses implications culturelles et historiques, pensée chargée d'un si puissant message, nous pourrions, toutefois, révéler trois aspects majeurs pour la compréhension de toute œuvre d'art selon N. Iorga et qui se complètent l'un l'autre :

1. L'œuvre d'art est un *document*, témoin passif, une référence historique sur la culture et la civilisation du passé.

2. L'œuvre d'art est un *témoin vivant*, capable de ressusciter la vie de la société du passé.

3. L'œuvre d'art est porteur d'un *message actif* et exemplaire, d'un rappel envers l'obligation morale qu'implique l'héritage du passé, munie donc d'une incontestable valeur éducatrice.



Par sa qualité d'historien de l'art roumain, par l'intérêt toujours actif et renouvelé avec lequel il se penche sur tout monument du passé, par les nombreuses pages qu'il a consacrées également à l'art européen des différentes époques, N. Iorga se range parmi les historiens de l'art les plus actifs et les plus intéressants de la première moitié du XX^e siècle. Sans être un « spécialiste » dans le sens trop souvent étroit et parfois aussi trop prétentieux qu'on accorde de nos jours à cette notion ; sans appartenir à aucune des nombreuses « écoles » qui prônent l'une ou l'autre des théories sur l'essence de l'art, N. Iorga n'en est pas moins un « connaisseur » de l'art (dans le sens de « l'intégration nécessaire de la pensée et de la culture » dans l'histoire et dans la critique d'art)²⁴ ; il le comprend et il le vit, tout comme il comprend et vit l'histoire ; il adhère à l'art comme à une des expressions essentielles de la vie.

C'est en évoquant la personnalité de Charles Diehl que N. Iorga esquisse comme un modèle, selon lui, de l'historien de l'art : « ... sa grande œuvre est en même temps /une œuvre/ d'archéologie, d'histoire, d'histoire de l'art, ce qui est très rare. Chaque fois que je trouve quelqu'un qui... d'une façon aussi magistrale, a eu le courage de prendre un sujet dans toute son intégralité et de le présenter dans une forme aussi belle... mon dilettantisme — qu'on m'a si souvent reproché — commence à prendre peu à peu confiance en lui-même »²⁵.

Quelles sont, dans l'œuvre d'historien de l'art de N. Iorga, les lignes de force autour desquelles s'organisent l'expérience, sa vaste information, sa vision d'ensemble sur l'art ?

C'est, en tout premier lieu, l'idée de l'*unité* dans toute manifestation de la vie humaine : « il n'y a qu'un seul développement et toute manifes-

²⁴ Pour la signification de la notion de « connaisseur », v. Lionello Venturi, *Histoire de la critique d'art*, III^e éd., Paris, 1969, p. 223—224.

²⁵ N. Iorga, *Etudes byzantines*, II, Bucarest, 1934, p. 3.

tation de vie s'y inclut... chacune jouissant de l'espace requis par la signification représentative ou la signification active de ces faits comme de ces événements »²⁶. Et ailleurs : « l'Histoire est un tout »²⁷. Il affirmait ainsi l'inutilité, l'impossibilité — au risque de fausser l'image intégrale — d'étudier, de saisir correctement, d'expliquer honnêtement n'importe quelle activité culturelle isolée de la vie historique. Littérature, philosophie, art, économie, etc., se trouvent dans une permanente et active interdépendance, s'expliquent l'une par l'autre, évoluent l'une en fonction de l'autre. Selon N. Iorga, l'histoire de l'art ne peut être étudiée ni uniquement par la méthode philologique (d'un Winckelmann ou d'un Ruskin), ni par celle purement technique (d'un Choisy, par exemple), ni par celle iconographique (d'un Millet ou même d'un Strzygowsky), encore moins par celles des théoriciens de la visualité pure (d'un C. Fiedler ou d'un A. Hildebrand).

N. Iorga étudie l'art comme un aspect de l'histoire de la culture, de la civilisation, un peu — malgré les différences — dans le sens que lui avaient donné un J. Burckhardt, un M. Dvorak, un A. Venturi, un M. Friedländer.

Une seconde idée maîtresse dans l'œuvre de N. Iorga est celle de la *continuité*, celle d'une conquête progressive, d'une évolution organique, ininterrompue de toute manifestation humaine. « En histoire toute chose apparaît d'une manière organique. Il ne s'agit pas d'un accord du hasard ou voulu de choses disparates et qui peuvent s'assembler n'importe comment et se répéter n'importe quand »²⁸. Dans un autre texte, aussi expressif qu'éloquent, par l'accord majeur des images ainsi que par la poésie de la pensée, cette idée de continuité a pris chez N. Iorga un accent inoubliable et convaincant : «... du gouffre des siècles, de l'incommensurable lointain, par des voies devinées ou à jamais ignorées, des éléments se sont nécessairement assemblés, pour créer une nouvelle forme de vie, qui est d'alors et de là, et laquelle n'aura désormais plus sa pareille nulle part ailleurs. De sorte que les constitutions ne se transfèrent point, et les législations ne se superposent pas. On ne peut les considérer comme point de départ vers une réalité vivante, mais elles-mêmes ne peuvent être, si elles veulent être une vérité, vérité durable, que l'expression suprême, mieux encore, l'ultime et le culminant afflux naturel d'une vie organisée où tous les éléments collaborent à un ensemble solidaire »²⁹.

Le corollaire de l'idée de continuité dans les recherches de l'histoire de l'art est, pour N. Iorga, la *tradition* — dont le rôle dans l'appréciation d'une œuvre d'art est très important. Cette tradition, entendue en tant que série ininterrompue d'expériences, d'innovations, de recherches, d'influences accumulées, lesquelles deviennent à leur tour tradition, s'ajoute, dans la conscience d'un peuple « à ces choses très anciennes, qu'aucune force du

²⁶ N. Iorga, *Două concepții istorice*. Discours prononcé à l'occasion de sa réception à l'Académie roumaine, 17 mai 1911, publié également dans *Generalități...*, p. 90.

²⁷ N. Iorga, *Spiritul istoric*. Leçon inaugurale à l'Université de Bucarest, novembre 1929, publiée également dans *Generalități...* p. 162.

²⁸ Id., *op. cit.*, dans *Generalități...*, p. 161.

²⁹ Id., *op. cit.*, dans *Generalități...*, p. 161–162.

monde n'est capable de détruire »³⁰. C'est cette accumulation de traditions successives, «... le même courant, issu de la même source... »³¹, qui définit et confère la valeur de spécificité à un peuple comme à un monument historique, à une œuvre d'art.

Le prestige et le poids que N. Iorga accorde à la tradition, entraîne, dans ses recherches d'histoire de l'art, la mise en valeur d'un autre facteur essentiel — qui revient de nos jours au premier plan d'intérêt dans l'histoire de l'art roumain — notamment la création d'art populaire comme source et terme non seulement de l'art du Moyen Age roumain, mais également comme accent fondamental dans la création plastique contemporaine. Nous reviendrons sur cet aspect un peu plus loin.

Unité, continuité, tradition ne sont, en fin de compte, que des aspects d'une réalité qui revient sans cesse dans l'œuvre de N. Iorga : les *permanences* de l'histoire : « Ce qu'on devrait sans cesse ressentir sous ce déroulement de scènes et de figures, qui de loin, ne représente pas tout. Pour comprendre il faut recourir aux permanences de l'histoire. Elles unissent à travers les temps et l'espace les phases de l'organisme en marche qu'est l'histoire même... Y trouver un appui, un squelette solide, à ce qui est soumis à toutes les fluctuations... »³².

Parmi les permanences de l'histoire d'un peuple, ainsi que parmi celles de l'humanité tout entière, la création d'art est une des plus riches de « sens », des plus évidentes, des plus expressives, des plus actives aussi. C'est ce qui d'ailleurs, en dernière instance, a conduit l'historien à étudier, dès les débuts de son activité, l'art du peuple roumain, depuis ses origines à travers son évolution et jusqu'à nos jours.



On peut distinguer trois étapes dans cette recherche : une première étape d'information, d'accumulation de connaissances, de prise de contact avec les monuments et les œuvres d'art de tout le pays, de tous les temps, de tous les genres. C'est comme une étape d'initiation dans un monde qui se révélait au jeune historien (au début du siècle), monde étonnamment vivant et riche, à mesure qu'il parcourait villes et villages, collines et montagnes de toutes les provinces de la Roumanie. Une seconde étape est celle d'une étude plus serrée, de description analytique, technique et iconographique, de datation et de mise en valeur des monuments (cette étape coïncide avec la prodigieuse activité de N. Iorga à la Commission des Monuments historiques, qui commence vers la fin de la première guerre mondiale et dure jusqu'à sa mort). C'est l'étape de la recherche en profondeur, comme en étendue, celle où N. Iorga, aux côtés des premiers grands spécialistes dans l'art du Moyen Age roumain, commence à esquisser les grands traits de l'évolution de cet art. Il y a enfin une troisième étape, celle des synthèses,

³⁰ N. Iorga, *Necesitatea cunoștințelor istorice*. Conférence à la Radio, 13 janvier 1939, publiée également dans *Generalități...*, p. 299.

³¹ N. Iorga, *Ce este un monument istoric*, Vălenii de Munte, 1915, p. 11–12.

³² N. Iorga, *Permanențele istoriei*, v. *Generalități...*, p. 255.

qui représente, également celle d'une démarcation qualitative entre l'étape précédente (dont le représentant le plus illustre avait été Alexandru Odobescu)³³ dans l'étude de l'art roumain du Moyen Age.

Cette énorme activité d'analyse et de synthèse, encore insuffisamment connue et appréciée, n'est pas encore entrée dans le passé; toute recherche actuelle d'ensemble ou de détail sur l'art roumain doit nécessairement commencer par l'étude de l'œuvre de N. Iorga. Sa contribution à la découverte ainsi qu'à la mise en valeur de l'art roumain du Moyen Age est remarquable aussi par l'étendue de son information, dans un domaine très peu connu jusqu'à lui. Enquêtes et recherches systématiques, lecture des inscriptions³⁴, datation des monuments, etc., tout ceci lui a permis de rédiger la première synthèse sur l'art roumain du Moyen Age³⁵, suivie d'autres synthèses³⁶, non moins révélatrices quant à la variété et à la richesse de cet art. A partir de la définition du monument historique³⁷, en passant par l'analyse détaillée d'un très grand nombre de monuments et d'objets d'art publiés dans les Bulletins de la Commission des Monuments historiques³⁸ et jusqu'aux étapes de l'évolution — première périodisation de l'art roumain — (et dont les assises demeurent valables jusqu'à nos jours), l'œuvre d'historien de l'art de N. Iorga est loin d'être, comme on est encore tenté de le croire, une simple accumulation quantitative de détails, plus ou moins significatifs, plus ou moins exacts. Il a légué aux historiens de l'art de nos jours une image cohérente et véridique, dans l'ensemble, de l'art religieux et profane du Moyen Age roumain, de l'art populaire et paysan et même, avec peut-être moins d'intérêt et partant moins de compréhension, de quelques aspects de l'art moderne.

Cette vaste et complexe enquête « intégrale » (dans le sens que N. Iorga donne à cette notion) aboutit à l'élaboration d'un concept de l'art du Moyen Age roumain. Cet art est, en fin de compte, une triple synthèse, englobant à son tour toute une succession de synthèses partielles (différentes selon les étapes chronologiques et les provinces historiques du pays). «... Nous avons tout adapté, dans une synthèse qui nous appartient et qui est essentielle dans le développement de notre goût artistique comme dans la création des œuvres d'art dans notre pays»³⁹.

Le premier facteur de la synthèse — chronologiquement le plus ancien, le plus stable aussi — c'est l'art populaire⁴⁰, celui des ancêtres (Thraces,

³³ Pour l'activité comme historien de l'art et sa place dans l'historiographie de l'art roumain, v. E. Lăzărescu, *L'historiographie roumaine de l'art* (sous presse).

³⁴ N. Iorga, *Inscripții din bisericile României*, 2 vol., Bucarest, 1905—1908.

³⁵ N. Iorga, *Histoire de l'art roumain ancien*, Paris, 1922 (suivie de G. Balș, *L'Architecture religieuse moldave*).

³⁶ Dont la plus importante est *Les arts mineurs en Roumanie*, 2 vol., Bucarest, 1934—1936.

³⁷ N. Iorga, *Ce este vechea noastră artă*, Vălenii de Munte, 1939.

³⁸ Pour l'activité de N. Iorga à la Commission des Monuments historiques, v. Horia Teodoru, *In Memoriam*, dans la nouvelle série de « Buletinul Monumentelor istorice », année XXXIX, 1, Bucarest, 1970, p. 5.

³⁹ N. Iorga, *Ce este vechea noastră artă*, v. Barbu Theodorescu, *op. cit.*, p. 169.

⁴⁰ N. Iorga, *L'art populaire en Roumanie, son caractère, ses rapports, son origine*, Paris—Craiova, 1923.

Illyres, Daces), lequel, à cause justement de son ancienneté, véhicule jusqu'à nos jours des expériences successives, autant d'acquis des siècles durant, qui l'enrichissent sans cesse : « La seconde chose que nous ayons créée /après la langue/ et qui représente le trésor le plus important... c'est l'ancien art populaire... continuation de l'ancien art préhistorique... »⁴¹. Nombreuses sont les pages que N. Iorga a dédiées à l'art populaire, sous tous ses aspects (à partir de la maison paysanne et jusqu'aux détails ornementaux des outils). « Les Roumains des forêts, écrit-il, les laboureurs des terrains abrités, les pâtres errants, ont créé pendant mille ans un ordre paysan qui leur est propre, qui fait le joint avec de très anciennes réalités qui se trouvent aujourd'hui dans notre âme. Cet ordre paysan tient à la tradition, à un traditionalisme souple, à un ordre traditionnel qui est local »⁴². Et ailleurs : « Les éléments de notre architecture tirent leurs origines du village millénaire, errent à travers Byzance, la Serbie, l'art gothique et au moment où s'achève sa configuration définitive... adaptée aux conditions de notre vie sociale, ils reviennent au village »⁴³.

Le second facteur de la synthèse, sa « seconde assise historique », c'est *l'art byzantin*, synthèse à son tour, et qui devient le fondement de l'art, surtout religieux, roumain du Moyen Age. Contemporain du grand essor de la byzantinologie, intéressé de très près au monde byzantin et post-byzantin (à la connaissance et à la compréhension duquel sa contribution est bien connue), N. Iorga a décelé, avant les grandes synthèses sur l'art byzantin, quelques-uns des traits essentiels de cet art ; il a surtout saisi, d'une manière très exacte, la qualité de son rayonnement dans l'art des pays balkaniques ainsi que dans l'art roumain⁴⁴.

Le troisième facteur de la synthèse présente un double aspect : l'apport de *l'Occident* et celui de *l'Orient*, dont le premier l'emporte de beaucoup sur le second dans les créations les plus représentatives de l'art roumain du Moyen Age.

Cette triple synthèse prend des aspects différents en Transylvanie, en Valachie, en Moldavie, selon l'équilibre des facteurs qui la composent, en fonction, à leur tour, des conditions historiques du pays.

Ces nuances différentes dans l'art des provinces roumaines s'expliquent également par ce que N. Iorga appelle « les horizons ». « Mais n'oublions pas les horizons, qui appellent vers l'épanouissement certaines régions, tandis que pour d'autres toute perspective est close. Sur un même territoire, une partie des habitants se dirigera d'un côté, un autre groupe regardera ailleurs : deux développements très différents... en résulteront... »⁴⁵. Il n'est pas aisé de tracer un contour clair à cette notion d'horizon ; mais c'est justement l'insaisissable qu'elle évoque qui la rend pré-

⁴¹ N. Iorga, *Afirmarea vitalității românești*, Vălenii de Munte, 1939, p. 46—47.

⁴² Id., *op. cit.*, p. 32.

⁴³ N. Iorga, *Ce este vechea noastră artă*, v. Barbu Theodorescu, *op. cit.*, p. 179.

⁴⁴ Pour la contribution de N. Iorga à la connaissance de l'art byzantin, v. Radu Lăzărescu, *N. Iorga, istoric de l'art byzantin*, dans *N. Iorga, istoric al Bizanțului*, Bucarest, 1971, p. 189—200.

⁴⁵ N. Iorga, *Permanențele istoriei*, v. *Generalități...*, p. 242—243.

cieuse pour la compréhension de cette « profonde participation poétique » aux choses de l'art, au message humain de la beauté que N. Iorga associait intimement à son activité d'historien. « J'aurai voulu pour ma part avoir plus de talent poétique, pour être plus près de la vérité »⁴⁶. C'est avec cette émouvante confession que N. Iorga achève la Préface à sa dernière œuvre, restée inachevée par sa mort⁴⁷.

Ces synthèses partielles, dont celle moldave des XV^e—XVI^e siècles est la plus originale, la plus brillante (N. Iorga lui consacre d'ailleurs de très belles pages), s'unissent au XVII^e s. pour donner naissance à ce que N. Iorga appelait « l'art roumain unitaire »⁴⁸. Il ne faut pas oublier non plus que les XVII^e—XVIII^e siècles ont intéressé N. Iorga d'une manière toute particulière et que c'est surtout dans son œuvre d'historien que cet art, considéré jusqu'à lui comme inférieur par rapport au passé, obtient pour la première fois sa signification véritable, celle d'un aspect essentiel de la culture roumaine en train de se renouveler grâce au contact de la culture populaire avec celle de l'Occident.

C'est vers la fin du XVIII^e siècle que s'arrête la recherche systématique en matière d'art de N. Iorga. Le XIX^e siècle lui est beaucoup moins familier. Il y avait eu, vers 1850, une rupture entre l'art du passé et celui du présent ; des formes occidentales, étrangères à la tradition artistique des Pays roumains, s'imposaient à tous les degrés de la société et dans tous les genres de l'art. Ce n'est pas aux influences que N. Iorga s'oppose, il a maintes fois souligné leur rôle créateur dans l'art d'un peuple, mais bien aux imitations : « Entre les mains du menu peuple, religieusement fidèle aux anciennes traditions et gardien des règles du goût le plus discret, cet art, millénaire à Byzance et cinq fois séculaire en terre roumaine, expire vers 1850 à peine, à la veille d'une époque qui est celle des imitateurs serviles de l'Occident »⁴⁹. Cet art moderne,⁵⁰ extérieur aux successives synthèses d'une évolution organique, qui ne s'intégrait pas dans le passé, devenait pour l'historien une expression fautive, voire dangereuse. Dorénavant, N. Iorga sera intéressé plutôt par l'œuvre en bloc de quelques artistes — un N. Grigorescu, un Șt. Luchian (qu'il apprécie d'ailleurs à leur juste valeur) — que par l'une ou l'autre des toiles, des sculptures, etc. En fin de compte, il n'est pas étonnant que l'historien saisisse mieux l'art du passé que celui en train de naître.

L'essentiel dans son œuvre d'historien de l'art, N. Iorga le consacre en premier lieu à l'art du Moyen Age, ainsi qu'à l'art paysan. Différents dans leurs expressions, ils n'appartiennent toutefois pas à « deux domaines différents », « chacun avec son origine et sa propre conception. Les arts sont

⁴⁶ N. Iorga, *Materiale pentru o istoriologie umană*, Fragments inédits publiés par Liliana N. Iorga, Préface par D. M. Pippidi, Bucarest, 1968, p. 5.

⁴⁷ Id., *op. cit.*, p. 5.

⁴⁸ N. Iorga, *Histoire de l'art roumain ancien*, Bucarest, 1922, p. 139.

⁴⁹ N. Iorga, *Quelques idées sur l'art roumain*, Histoire de l'art ancien, Bucarest, 1922, p. 44.

⁵⁰ C'est à peine après la seconde guerre mondiale que les débuts de l'art roumain moderne ont commencé à être étudiés de manière suivie.

issus des phases successives d'une synthèse et qui s'enchaînent des siècles durant, elles manifestent — chacun conformément à son but et dans les limites de ses possibilités — la même psychologie de la race sous l'influence de l'ensemble de civilisation qu'il rencontre d'une époque à une autre »⁵¹.

Nous sommes loin d'avoir atteint toutes les multiples facettes, les nombreux enrichissements que nous devons à N. Iorga dans la connaissance et dans l'appréciation de l'art roumain. Nous ne pouvons mentionner qu'en passant la nouveauté de l'apport qu'on lui doit dans la mise en valeur de l'ornementation des manuscrits, des broderies liturgiques, de l'argenterie, des icônes, de la sculpture en bois, etc.⁵² C'est à N. Iorga que nous devons l'intégration des arts appliqués, si importants dans la création artistique roumaine au Moyen Age — qu'il qualifie, selon la mode du temps, les « arts mineurs » —, dans le circuit permanent de l'art ; il leur reconnaissait le même intérêt qu'aux créations majeures, l'architecture, la peinture. Il n'y a pas de genre d'art sur lequel N. Iorga ne se soit penché avec le même souci de le bien connaître, d'en saisir la signification artistique et culturelle, de mettre en valeur le goût, l'habileté, la fantaisie des artistes et des artisans roumains. Bien plus, il ne s'est pas contenté d'expliquer à ses compatriotes les trésors d'art du passé roumain, il les a fait connaître à l'étranger, plus et mieux que n'importe quel spécialiste avant et même après lui⁵³. Car si l'art roumain dans ses grands traits était tant soit peu connu à l'étranger dans la première moitié du XX^e siècle, cela est dû en premier lieu aux livres, aux articles, aux conférences de N. Iorga. Un grand nombre de ses écrits sur l'art, parmi les plus importants, ont été publiés directement en français.

Cette prodigieuse activité de recherche, de publication, de diffusion, afin de faire connaître l'histoire, la culture et l'art des Roumains, n'a pas empêché N. Iorga de s'intéresser, non seulement à l'art des pays voisins ou ayant des rapports plus ou moins étroits avec son propre pays. Il a écrit des pages, très souvent d'une beauté saisissante et d'incontestable valeur quant au jugement esthétique, sur l'art d'autres pays. Il suffit de rappeler les pages sur la mer, la cité et la peinture de Venise⁵⁴, quelques esquisses, d'une admirable puissance d'évocation, sur les peintres espagnols ou ceux des Pays-Bas. La constatation de l'historien contemporain de la culture Pierre Chaunu se vérifie de très près dans ce que N. Iorga pensait en matière d'histoire de l'art : « Aucune activité n'engage plus totalement l'homme que l'expression artistique. C'est pourquoi une société s'exprime totalement dans et par son art »⁵⁵. Les écrits sur l'art de N. Iorga, ses évocations d'un moment de l'histoire ou de toute une époque, à travers l'œuvre d'art, viennent confirmer cette assertion.

⁵¹ N. Iorga, *România în chipuri și vederi*, Bucarest, 1926, p. 15.

⁵² N. Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, Bucarest, 1934—1936.

⁵³ L'unique œuvre comparable de ce point de vue à celle de N. Iorga est le livre de George Oprescu, *Peasant art in Romania*, Londres, 1929.

⁵⁴ N. Iorga, *Cinci conferințe despre Veneția*, Vălenii de Munte, 1926, (V. également Barbu Theodorescu, *op. cit.*, p. 295—342).

⁵⁵ Pierre Chaunu, *La civilisation de l'Europe classique*, Paris, 1970, p. 441.

Ce que N. Iorga affirmait pour la première fois il y a presque un demi-siècle, en creusant sans cesse en profondeur, paraît souvent de nos jours une vérité à la portée de tout spécialiste. Mais à l'époque où l'historien parlait des synthèses successives — différentes selon les époques et les circonstances historiques — entre Byzance, Orient et Occident dans la création artistique du Moyen Age roumain; du rôle actif des peuples du Sud-Est européen dans l'irradiation et l'interprétation de certains éléments artistiques essentiels provenant de la synthèse byzantine; du fondement populaire de l'art roumain du Moyen Age; de l'habileté créatrice des artisans roumains; de l'originalité de cet art, etc., tout ceci représentait autant de nouveautés, parfois téméraires, que de perspectives ouvertes sur le passé. C'est ainsi que N. Iorga a réussi à indiquer les fondements de la problématique de l'art roumain du Moyen Age. En ceci même, il n'est pas seulement un précurseur, mais très souvent un précieux conseiller. Prenant la relève de ce que Al. Odobescu avait commencé d'une manière fragmentaire, N. Iorga devient le *fondateur de l'histoire de l'art roumain du Moyen Age*, car — outre sa féconde activité de chercheur — il a posé quelques-uns des jalons qui sont à la base de tout essai de synthèse concernant cet art.

Dans ses écrits sur l'art N. Iorga a fait coïncider la *critique d'art* (celle-ci entendue strictement dans les limites objectivement contrôlables et non dans la manière absolument subjective, comme on la pratique très souvent de nos jours)⁵⁶ et *l'histoire de l'art*, en offrant ainsi une assise solide, un ordre objectif à la première, une puissance de communication accrue à la seconde.

Sans créer une philosophie de l'art, encore moins un système esthétique, mais proposant une modalité d'interprétation de l'œuvre d'art, N. Iorga a énoncé — tel un article de profession de foi — les fondements historiques d'une conception esthétique. S'il n'est pas l'unique à avoir pensé de la sorte, sa conception sur l'histoire de l'art et de la culture roumaine, l'image qu'il nous a léguée sur la création d'art roumain au Moyen Age, demeurent valables jusqu'à nos jours. C'est ainsi que N. Iorga continue, précise et enrichit en matière d'histoire de l'art l'héritage de Al. Odobescu. « Homme de lettres à son tour, mais également archéologue, historien de l'art, il /Odobescu/ marque le passage vers l'encyclopédisme scientifique contemporain, qui enregistre dans sa première phase la figure de N. Iorga, incessamment poussé à dépasser les frontières que lui imposaient les disciplines humanistes. Soutenu par le document, l'historien transgressait les limites des disciplines, abordant, à bon escient, les thèmes où art, littérature et tourment des pensées puissent fusionner pour offrir une image aussi

⁵⁶ Nous pensons, par exemple, à une définition de l'art comme celle donnée par Paul Klee, « L'art traverse les choses, il porte au-delà du réel aussi bien que de l'imaginaire »; ou « L'art n'est pas une science qui fait avancer pas à pas l'effort impersonnel des chercheurs. Au contraire, l'art relève du monde de la différence... » Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, Utrecht, 1969.

intégrale que possible de la vie spirituelle. N. Iorga est l'expression significative du moment de maturité de notre civilisation »⁵⁷.



Ce grand précurseur demeure-t-il notre contemporain aussi en tant qu'historien de l'art ? Son œuvre est-elle encore actuelle ; si oui, dans quel sens ?

Une fois admises les implications historiques de toute création artistique — ce qui ne limite nullement la qualité unique du chef-d'œuvre, ni n'entrave l'absolue gratuité de la contemplation — c'est intégrer celle-ci dans la complexité et en même temps dans l'unité de la vie — cette « unité absolue de la vie humaine dans le temps comme dans l'espace »⁵⁸, la faire donc participer, directement ou en tant que reflet, à toute activité humaine. C'est ce qui explique et justifie le fait que N. Iorga mêle — jamais de manière abrupte, injustifiable — l'art non seulement à l'histoire politique, mais à tout autre genre d'histoire. Cette qualité de N. Iorga, qui ne se fixe jamais sur un seul témoignage et qui est capable de pénétrer, au-delà des formes artistiques, jusqu'au « sens » (comme nous l'avons dit plus haut), est à l'origine de l'attitude envers l'art de la plupart des historiens roumains contemporains de l'art. D'autre part, l'histoire de la culture, telle qu'on la conçoit de nos jours, n'est-elle pas arrivée à appliquer ce même principe d'intégralisation, et partant d'unification, de l'image de la vie du passé ?

Sur de pareils fondements on arrive à comprendre non seulement le passé, mais également le présent. Prenons, comme exemple à l'appui (et ce n'est pas le seul), un texte tout récent, justement du domaine de l'histoire de la culture roumaine : « Histoire des êtres humains et de l'idée sur les êtres humains, l'évolution de l'encyclopédisme roumain découvre toute une série de synthèses, où chaque fois l'expérience du passé rencontre, en s'y mêlant, les grands courants de la pensée européenne pour ouvrir une porte vers l'avenir. C'est pourquoi la reconstitution intégrale et authentique de notre histoire culturelle impose la connexion de l'art des mots, parlé ou écrit, de l'art plastique, de la musique ou de la chorégraphie ; l'expression artistique porte ainsi un témoignage incontestable sur le développement de la vie spirituelle dans notre pays »⁵⁹.

L'esthétique de N. Iorga — qui n'a jamais obtenu une systématisation théorique — est également actuelle dans la critique d'art. Nombreux sont ceux qui de nos jours jugent l'art d'une époque en fonction du degré de son intégration dans la configuration sociale de l'époque respective. Et ceci n'est que normal, le présent n'étant — ainsi que N. Iorga l'affirmait et comme nos contemporains commencent à le percevoir — pas séparé du passé, tout en devenant passé avec chaque instant. Et c'est ainsi que N. Iorga réussit à unir passé et présent, à voir dans ce qui est également ce

⁵⁷ Al. Duțu, *Explorări în istoria literaturii române*, Bucarest, 1969, p. 14.

⁵⁸ N. Iorga, *Două concepții istorice*, v. *Generalități...*, p. 97.

⁵⁹ Al. Duțu, *op. cit.*, p. 15.

qui a été, car pour lui : « L'homme qui t'a précédé, l'homme dont tu procèdes et qui par les images que tu en as reçues, ou par d'autres qui ne sont jamais parvenues à tes yeux, est englouti dans la profondeur des âges jusqu'à se perdre dans son infini : les parents, les ancêtres, la vie que tu as été appelé à propager. D'eux provient quelque chose de plus précieux que tout héritage matériel . . . quelque chose qui, aux heures où il ne se trouve personne de vivant qui soit à tes côtés, prodigue les forces gardées dans la seule partie qui continue leur vie, pour la conserver au moins telle qu'elle fut, sinon pour l'élever encore »⁶⁰. On a rarement exprimé d'une manière plus simple et plus noble l'idée d'une tradition agissante et en même temps celle de la solidarité humaine. Et c'est justement cette émouvante confession qui nous prouve comment N. Iorga, entré aujourd'hui dans l'histoire, peut agir sur le présent.

⁶⁰ N. Iorga, *Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost*, I, Bucarest, 1934, p. 3–4.

N. IORGA ET LA PLACE DE L'HOMME DANS LA LITTÉRATURE UNIVERSELLE

ALEXANDRU DUȚU

de l'Institut des études sud-est européennes

« Il a les deux sortes d'intelligence, celle qui comprend et celle qui crée. Son impétuosité le fait sortir des chemins qu'il s'est à lui-même tracés ; il abonde en métaphores, en visions ; il veut être analytique, et tout d'un coup il procède par intuitions sublimes. Il démontre suivant les meilleures règles logiques ; et puis, pressé, il déborde sa propre démonstration, moins encore à cause de l'abondance touffue de la matière qu'il traite que par la nature de son esprit ».

Nous croirions lire là une caractérisation assez pertinente de Iorga, si, en ces pages de *La crise de la conscience européenne*, Paul Hazard ne se référerait à Giambattista Vico, lequel, selon le grand comparatiste français, entrevoyait le sens profond de la vie, non point dans la coquille d'une abstraction, mais dans la création continue ; qui entendait l'histoire non pas comme une suite d'événements, mais comme l'ensemble des traces laissées par l'humanité sur son passage dans le temps, et la science essentielle comme une connaissance du devenir collectif. Certes, une comparaison entre ces idées de Vico et celles si semblables de Iorga, lequel a naturellement distancé le génial philosophe italien, ne saurait suffire pour nous révéler l'historien roumain comme un interprète de la culture écrite universelle ; mais la référence au grand devancier n'a rien de gratuit : tous deux appartiennent à la même famille d'esprits et, à des époques distinctes, usant de moyens divers et jouissant de possibilités d'information toutes différentes, ils ont relié la création poétique aux autres manifestations intellectuelles pour atteindre des buts similaires.

Le savant roumain est revenu bien des fois aux œuvres littéraires créées à telle ou telle époque et en différentes régions du globe. En premier lieu parce qu'il fut un lecteur inégalable : il lui est arrivé, par exemple, de retenir au fil de ses lectures une poésie ou bien un fragment en prose ; enchanté, il en a fait aussitôt la traduction. C'est ainsi qu'on vit paraître la *Locandiera* de Goldoni dans la « Floarea darurilor » en 1901. Il a voyagé, a fait la connaissance de diverses personnalités ou bien il a écouté de la poésie ; il a pris sur le vif, dans ses discussions ou dans le chant enregistré, un état d'âme. Pareilles attestations nous révèlent qu'il a su pénétrer dans l'âme de diverses collectivités ou déchiffrer les aspirations et les préoccupations d'une époque. Et puis il a créé ; et lorsque dans ses tentatives de synthèse il s'est attaché à restituer intégralement la fresque d'une époque,

la littérature a détenu une place de choix. A vrai dire, il est impropre d'affirmer que Iorga a reconstitué la fresque du passé ; comme il le déclare fréquemment, et d'une manière on ne peut plus explicite dans la *Préface* à son *Historiologie*, l'historien est tenu d'élaborer « une construction dynamique. Car il s'agit en l'occurrence de la tragédie de ce genre humain et si nous y trouvons des scènes qui exposent, il y a aussi des actes qui poussent le conflit plus avant ». Une rare capacité imaginative, qui une fois de plus nous ramène à Vico, fait revivre devant le lecteur le drame du passé ; celui-ci prend corps grâce aux facultés poétiques et repose sur les témoignages fournis par les œuvres littéraires.

Traducteur et interprète de nombreuses œuvres de la littérature universelle, Nicolas Iorga est sans conteste un remarquable historien qui a su faire appel au vaste domaine où se révèle la mentalité des hommes, celui de l'élaboration artistique. Très caractéristique est à cet égard l'une des indications méthodologiques de son *Historiologie* : « Il ne saurait y avoir une histoire aux chapitres culturels annexés, comme dans une présentation archéologique. Les éléments compris sous le nom de culture doivent entrer eux aussi, en tant qu'éléments vivants, dans la physiologie du développement historique, où ils jouent parfois un rôle essentiel. Pas tous, cependant, car il est des noms d'institutions qui n'ont pas davantage leur place dans un tel exposé que n'aurait l'énumération de toutes les formes, si compliquées, de la société contemporaine ». Si l'on concluait qu'en fait le domaine littéraire est simplement annexé aux préoccupations historiques, pareille explication ne tiendrait pas compte des intentions et des visées du savant. Nul doute que pour Iorga l'œuvre littéraire ne soit au premier chef un document historique, mais cette précision non plus n'élucide pas entièrement les rapports de l'art et de l'histoire, dans sa conception.

Au fond, une double délimitation s'impose. Iorga est incontestablement un adepte de *l'interprétation historique* de la culture nationale et de la culture universelle et, partant, il s'écarte ouvertement des partisans de l'interprétation esthétique des œuvres artistiques. Le savant est trop parfait connaisseur des sociétés humaines pour se laisser aller à croire que l'œuvre artistique est une manifestation spirituelle détenant des valeurs spécifiques purement et simplement du fait qu'elle est belle. Rien de plus étranger à la conception de l'historien que le point de vue comme quoi toutes les créations littéraires et plastiques relèveraient d'une sphère où l'esprit donne libre cours à ses facultés et qu'elles sont assimilées de par la grâce d'une sympathie intellectuelle dévolue à l'amateur d'art et, à un degré suprême, au critique. Aussi, Iorga est-il resté étranger à la position de tous les critiques qui regardent la création artistique non pas comme une expression d'une réalité précise reflétée artistiquement, mais comme un message qui leur aurait été adressé personnellement. Entre le critique qui esquisse candidement le cadre historique pour insister, ensuite, dans son discours pédantesque sur les trajets des filiations, l'évolution des techniques artistiques et les méandres de ses propres approximations, et le critique historien, les relations spirituelles sont bien infimes. D'autre part, l'interprétation historique acquiert chez Iorga un sens nouveau.

Toujours dans les éclaircissements méthodologiques de son *Historiologie*, nous trouvons cette assertion on ne peut plus claire : « Fondamentale est la distinction entre l'histoire qui dit tout ce que l'on sait, pour le dire, et l'historiologie qui ne s'arrête qu'au fait caractéristique, expressif, aux fins de le commenter »¹. Ainsi donc, l'historiologie fait son tri et extrait de la multitude de faits ceux qui lui semblent être les plus significatifs, aux fins de mettre en lumière le « drame de l'humanité ». Dans la trame qui demeure résolument historique, vu qu'elle se déroule sur les fils indiqués par l'évolution, et vu qu'elle est tissée avec les éléments offerts par la durée, nous verrons s'allier, avec une valeur égale, le document politique, aux côtés du document social et du document artistique. Pour mettre en relief la « vie spirituelle » des collectivités, l'acte politique, et l'œuvre artistique apporteront tour à tour leur témoignage avec un poids égal et une portée égale. Dans le cadre de cet exceptionnel effort de synthèse, mis au service de la reconstitution de la *vie* humaine, la création littéraire n'a pas été annexée à l'histoire, mais a occupé la place que le plus souvent elle a détenue effectivement dans l'existence des sociétés.

Invoquant à l'appui des affirmations extraites des derniers ouvrages du savant, nous ne pensons pas forcer par là ses intentions qui auraient bien pu être autres à des étapes antérieures, dans sa jeunesse ou à l'âge mûr. L'entière activité d'historien littéraire de Iorga est gouvernée par au moins deux critères majeurs : la sélection des œuvres écrites représentatives et l'analyse de ces œuvres en vue de dégager les aspects essentiels de la « vie spirituelle » d'une société, se trouvant dans un milieu précis et ayant atteint un certain degré de développement historique.

Telles sont les coordonnées sur lesquelles, selon nous, s'est déployée l'activité de Nicolas Iorga dans le domaine de l'histoire de la littérature universelle. Le savant a énormément traduit, aussi bien des œuvres présentées en volumes à part ou sous forme d'articles occasionnels dans les périodiques, que des fragments inclus ensuite dans ses synthèses : en vient-il à devoir citer Shakespeare, il n'a pas recours à une version roumaine existante, mais traduit le passage sans hésiter ; invoque-t-il Camões, il traduit les vers dont il a besoin ; pour Lope de Vega, il donne la version roumaine de scènes intégrales ; aux fins de mettre en lumière la beauté des anciens hymnes égyptiens, il reproduit en roumain des vers figurant dans les anthologies allemandes ou anglaises. A cet égard, Iorga est l'un des traducteurs les plus prolifiques de la culture roumaine et il n'est presque pas de bibliographie consacrée aux versions roumaines des grandes littératures du monde ou des pays voisins, qui ne se doive d'enregistrer, sous une forme ou une autre, son nom. Son activité marque une étape d'ample ouverture sur la littérature universelle, d'autant plus importante que maintes traductions

¹ Les citations sont tirées de N. Iorga, *Materialie pentru o istoriologie umană* (Matériaux pour une historiologie humaine), Fragments inédits publiés par Liliana N. Iorga. Avant-propos de D. M. Pippidi, Ed. Academiei, 1968. Nous avons consulté les études indiquées par le prof. D. M. Pippidi à la note 36, p. XV, spécialement celles dues au prof. M. Berza et à Eugen Stănescu (article paru dans « *Secolul XX* », 1965, n° 12, p. 13-24).

ont été incluses dans les périodiques destinés aux habitants des campagnes, ou bien dans des livres s'adressant à un grand nombre de lecteurs. A l'encontre de certains de ses devanciers du siècle précédent, Iorga a déployé une activité de vulgarisation des plus méritoires, du fait surtout de la sélection qu'il a su faire. Encore que la réalisation artistique laisse parfois à désirer, on peut affirmer que, grâce à ses traductions, la connaissance des littératures étrangères a fait par lui un grand pas en avant dans notre pays. Et ceci également parce que l'historien n'a pas hésité à jeter au rebut, par des critiques violentes et pertinentes, des traductions d'œuvres marquantes (par exemple de certaines pièces de Shakespeare), traductions dues à des hommes de culture qui possédaient un vaste horizon, mais n'avaient que des moignons d'ailes poétiques.

Il s'est également occupé des influences et des contacts entre diverses littératures, sans perdre de vue l'importance que le facteur récepteur détient dans la circulation des œuvres littéraires ; notables sont avant tout les études consacrées au destin d'écrivains qui ont fait date dans la culture roumaine (comme Alfieri, Rousseau) ou à des influences globales sur toute une zone géographique (par exemple *Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe*). Il a dédié des études, qui conservent leur actualité, à des auteurs de valeur européenne ; les communications faites à l'Académie, à l'occasion de certains anniversaires, la présentation de la personnalité et de l'œuvre de certains créateurs comme Virgile, Dante, Pétrarque, Léopardi, ou d'autres hommes de culture, tels Edgar Quinet, Ernest Renan, ont dépassé le cadre conventionnel pour pénétrer jusqu'aux éléments les plus significatifs de l'œuvre réalisée par l'écrivain considéré. Ainsi, dans la création de Goethe, l'exégète découvre avec finesse la note classique dont elle est marquée, la capacité de l'écrivain à contrôler son art, de même que la survivance des idées du siècle des Lumières dans la conception du grand écrivain allemand. Il nous faut dire au demeurant que Iorga ne suit jamais les chemins battus, et c'est pourquoi ses analyses ont toujours un cachet inédit, dû à la mise en lumière d'aspects oubliés ou ignorés, aussi bien qu'au contact direct avec le texte ; ce faisant, il donne délibérément une leçon à tous ceux qui attachent plus d'importance à l'historiographie littéraire qu'à la lecture attentive du texte de l'œuvre considéré : « pour parler d'un sujet, on doit avoir eu un contact prolongé avec ledit sujet, on doit avoir travaillé sur l'être qui parle, pour qu'à son tour celui qui parle puisse introduire d'autres éléments que ceux qui sont présentés d'ordinaire » (*Tennyson*). Le critique détient de la sorte un rôle principal dans l'interprétation d'une création artistique, intervenant avec toute sa sensibilité, en même temps qu'avec un immense bagage de connaissances. A cet égard, le critique s'éloigne de l'interprète esthétisant qui, après avoir fait valoir le goût qu'il s'est formé avec le temps, dédaigne d'étudier le milieu littéraire où l'œuvre en question est apparue, évitant de faire des références précises aux coordonnées de ce milieu pour s'en tenir aux aspects anecdotiques et amusants (à supposer que ce soit un homme d'esprit !) de certaines données biographiques. Pour Iorga l'interprétation n'est pas une causerie : « un écrivain doit être connu en lui-même, dans

la vie dont il fait partie, dans le monde dont il est issu et auquel nul ne peut échapper, et c'est là le seul correctif des caprices personnels, susceptibles d'égarer un écrivain. La société n'est pas toujours poursuivie par ce qui s'écrit, mais nous sommes, quant à nous, poursuivis par une vie où nous sommes nés, où nous avons vécu, qui ne nous lâche pas et qui fait partie intégrante de notre développement spirituel » (*Ibidem*).

Faut-il en déduire que l'écrivain ne serait qu'une expression du milieu où il a vécu ? Dans cette étude même, l'historien affirme que la théorie de Taine « est trop dogmatique » pour pouvoir être intégralement acceptée ; bien plus, on ne saurait demander à un créateur de n'exposer que les aspirations limitées formulées par l'époque, car il se doit de façonner les impératifs du moment pour donner un sens majeur aux aspirations de la collectivité ou bien même de l'humanité, quand c'est un génie. C'est bien à tort, affirme Iorga, que l'on a reproché à Goethe de n'avoir pas soutenu les aspirations de moment des jeunes romantiques : « Il est de l'époque de l'Homme, et non de celle du Germain... Il vient à nous tous, mais ne ressemble à personne d'entre nous, et pourtant nous l'aimons car il porte en lui une partie si noble et si profonde, sinon même si touchante de nous-mêmes » (*Goethe*). L'écrivain est une voix des aspirations inavouées, un instrument qui transforme les notes isolées en mélodie, un être qui éclaire des questions embrouillées : « Tu es pour cette épouse bien ou mal lunée, pour ces enfants qui te ressemblent peu ou prou en leur essence et leur évolution spirituelle, tu es pour tes voisins, même s'ils ne te laissent pas tranquille, pour ceux qui te voient passer dans la rue et peut-être se moquent de toi, tu es pour les curieux qui envahissent ta demeure, quelque bien gardée qu'elle soit, avec des questions et des interviews, avec des appareils photographiques ou des caméras, tu es pour ton ennemi le plus féroce, qui lui aussi semble avoir des droits sur toi. Homme, tu es pour les hommes. Et ce, non point pour leur épargner la charge de prendre soin de toi, mais pour assumer la charge de prendre soin d'eux » (*A la mort de Tolstoï*). L'écrivain ne doit pas être, pour autant, un visionnaire chimérique ; il est ancré dans le groupe humain auquel il appartient et c'est pour celui-ci qu'il œuvre. Les évasions individualistes ne sont pas au gré de l'historien, qui les explique mais ne se fait pas faute aussi de les condamner : Byron n'est pas épargné par Iorga, et sa pose est mise en contraste avec l'image de l'écrivain authentique qui, « parlant à l'humanité, est resté l'homme de sa nation » (*Sienkiewicz*).

Iorga, de toute évidence, fait office de juge ; il répugne à décrire purement et simplement et à enregistrer, sans intervenir personnellement dans le « drame » qu'il présente, mais auquel il confère également le rôle d'opérer une « catharsis » sur les auditeurs. Nul doute que l'historien accorde la prépondérance à l'éthique sur l'esthétique ; mais avec une telle affirmation, nous ne pénétrons pas, pour autant, dans la signification des incursions du savant dans l'histoire de la littérature universelle.

Il nous semble que cette signification apparaît dans les grandes synthèses que furent *Livres représentatifs dans la vie de l'humanité* (1916) et *Histoire des littératures romanes dans leur développement et leurs rapports* (1920),

où l'auteur analyse l'apparition et l'écho des œuvres où a trouvé son expression la « vie spirituelle » des diverses sociétés. L'historien sélectionne, dans l'immense littérature médiévale et de la Renaissance, puis dans la littérature romane, tous les livres qui ont influé, de manière permanente ou passagère, sur la mentalité des hommes. En 1936—1937, Iorga faisait à l'École de missionnaires un cours intitulé *L'histoire universelle vue à travers la littérature*, dans l'introduction duquel il déclarait sans ambages : « nulle part l'homme ne se fait voir de manière plus complète et plus parfaite que dans l'histoire... La connaissance de l'homme peut être tirée des livres de littérature, mais ici l'homme se présente avec ce qu'il a de meilleur, non pas aussi avec le reste de son être » ; l'expression directe apparaît dans les documents, dans les lettres d'où émergent les différents aspects de l'immédiat. « Ces leçons — ajoutait le professeur — vous les complétez ensuite par des lectures sur l'histoire politique et sur l'art des peuples en question... car tous les domaines d'activité de la vie d'un peuple sont reliés entre eux ». Reliée à la philosophie, à l'art, à l'histoire, aux sciences juridiques, à tous les domaines devenus des disciplines distinctes sous l'empire des nécessités didactiques, la littérature place au premier plan l'homme. Elle en brosse une image transformée par la technique artistique ; ce qui se perd sous le rapport de l'authenticité strictement documentaire est regagné sur le plan des valeurs qui donnent un sens à la vie intellectuelle et anoblissent la personnalité. Ainsi donc, toute incursion dans l'histoire de la littérature universelle se propose dans l'acception de Iorga, de mettre en lumière l'évolution de la mentalité des différentes sociétés. A chaque étape, au sein de chaque collectivité, l'œuvre littéraire a fourni une réponse aux problèmes qui agitaient les esprits et s'est attachée à élucider les questions que les hommes se posaient. Il est fort possible que l'écrivain ne se soit pas limité au nœud de questions qu'il avait devant lui et qu'il se soit proposé de donner des réponses plus amples, d'un souffle plus large : il existe en conséquence des « livres représentatifs » pour certains moments, mais il existe aussi des œuvres qui parlent des nécessités fondamentales de l'homme, considéré dans l'ensemble de ses rapports : aux côtés de ceux qui l'estiment, mais aussi vis-à-vis de son ennemi, aux côtés de ceux qui l'écoutent, mais vis-à-vis aussi de ceux qui tentent de couvrir sa voix. Envisagée dans sa dramatique complexité, la vie de l'humanité se révèle à nous dans « tous les domaines d'activité » d'un peuple et avec prédilection dans le destin des œuvres littéraires.

Cette préoccupation majeure et ce but au service duquel il a mis son œuvre ont fait que le savant ait fréquemment condamné la narration qui ne visait qu'une simple succession chronologique, et qu'il ait insisté sur l'impératif de restituer à l'exposé historique sa fonction humaine : l'enseignement de l'histoire ne saurait figurer parmi les disciplines sollicitant surtout la mémoire ni se borner à des jugements simplistes ; « l'enseignement de l'histoire est l'enrichissement des connaissances sur l'humanité et soi-même au sein de l'humanité par la connaissance de ce que les hommes ont

fait depuis toujours. C'est là un enrichissement, un essor et un anoblissement de la vie de chacun »².

Une fois l'accent déplacé de l'événement sur l'homme, des actes de tel ou tel souverain sur la vie des peuples, l'œuvre littéraire s'inscrit pleinement dans le processus historique ; l'historien s'est arrêté aux livres où il a trouvé, condensée, une instructive vie spirituelle, et surtout aux hommes : personnages et auteurs pour autant qu'ils ont été authentiquement humains, ont constitué une illustre galerie d'« hommes qui furent ».

Assurément, l'historien reconstituait de la sorte une tradition de pensée. On pourrait se laisser à croire qu'il a en vue un modèle étranger ; dans les dernières pages de l'*Histoire des littératures romanes* il estimait que le traditionalisme britannique représentait un modèle à suivre aux fins de faire renaître l'« idéalisme ». Bien entendu, l'historien fait jouer ici ses opinions personnelles, qui n'étaient point sans se ressentir de certains préjugés artistiques et, de manière plus générale, idéologiques, du fait notamment que l'existence économique des hommes ne s'imposait pas à lui comme un facteur déterminant de l'évolution de la « vie spirituelle ». Mais par-delà cette recommandation, le problème en soi relevait d'une autre tradition de pensée : à savoir la culture roumaine même, qui constamment avait maintenu au centre de ses préoccupations le problème de la formation et du développement de la personnalité humaine. Cet appel à l'être humain, que le savant retrouve chez les chroniqueurs, dans les livres de sagesse, dans tous les livres populaires et dans l'ensemble de la création littéraire qu'il avait scrutée et dans l'ambiance de laquelle il s'était formé (constituant « la vie où il était né, où il avait vécu, qui ne le lâchait pas et qui faisait partie intégrante de son développement spirituel », pour le paraphraser) explique la prépondérance accordée à la « vie spirituelle » tout au long de ses incursions dans le trésor de la littérature universelle. Au demeurant, si nous plaçons le problème mis en discussion par Iorga dans l'atmosphère agitée qui, depuis le début du siècle, avait incité un Brunetière, un Croce ou un Giovanni Gentile à préconiser l'affirmation de l'idéalisme en tant que solution pour repousser un scientisme déshumanisant, par la réactualisation de la dynamique de la vie³, nous constaterions que le point d'appui de Iorga était beaucoup plus solide, car il proposait de résoudre la crise spirituelle non pas au moyen de formules élaborées avec l'aide des abstractions, mais par une plus profonde investigation de la psychologie humaine et de l'éthique, telles qu'elles s'étaient développées dans un cadre social et historique concret, en partant, bien entendu, de l'expérience intellectuelle du peuple roumain.

Se fondant donc sur la tradition culturelle roumaine, où l'écriture, la peinture, le chant, la création orale s'étaient concentrées sur l'univers

² *Sensul învățămîntului istoriei* (Le sens de l'enseignement de l'histoire), dans *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités concernant les études historiques), Bucarest, 1944, p. 306.

³ Eugenio Garin, *Storia della filosofia italiana*, III^e volume. Einaudi, 1966, p. 1297 — 1303.

psychique de l'homme; Iorga avait opéré une sélection, comme traducteur et comme interprète, et réalisé une synthèse unique sur le plan européen : l'*Histoire des littératures romanes*, considérées dans leur évolution continue et dans leurs rapports entre elles, favorisés par les activités dues à l'existence d'un esprit commun. Son itinéraire à travers les littératures étrangères et la signification accordée aux valeurs artistiques élaborées sur le continent européen et ailleurs, rendent également intelligibles les options de ce remarquable représentant de l'encyclopédisme roumain.

Transposant en roumain ou commentant des créations où se trouvait exprimée la vie spirituelle d'une société ou d'une époque, le savant a brossé peu à peu un panorama de la littérature universelle telle qu'elle pouvait être entrevue par un représentant de la civilisation roumaine ; et c'est bien pourquoi nous pouvons retrouver dans ce panorama le trajet suivi par les lettrés roumains de jadis, qui s'étaient préoccupés constamment d'approfondir et d'enrichir l'univers humain, de même que l'on y décèle la tentative du grand érudit d'attirer l'attention de ses contemporains sur les dimensions historiques et sociales de l'homme, avec la conviction que, refondus dans une véritable *Scienza nuova*, les acquis humanistes du passé pourraient éclairer le présent.

N. IORGA, ÉCRIVAIN ET HISTORIEN LITTÉRAIRE

ȘERBAN CIOCULESCU

Professeur à l'Université de Bucarest
Directeur de la Bibliothèque de l'Académie

L'œuvre de N. Iorga est caractérisée par sa multilatéralité et son imprévu. La vocation de l'homme de science est précédée d'une soif intellectuelle inassouvie, qui commence par s'abreuver aux sources littéraires. A l'âge de 18 ans, le jeune Iorga, frais émoulu de la Faculté des Lettres de Jassy, spécialisé en humanités gréco-latines, avait lu toute la littérature moderne et les principaux ouvrages de critique et d'histoire littéraire européenne. Il était au courant de tout et se sentait déjà à même d'informer, de juger et de donner des directives. Il jugeait sévèrement le naturalisme de Zola et son influence sur la prose roumaine, chez Constantin Mille et Barbu Delavrancea. Comme feuilletoniste au journal « Lupta » du radical G. Panu, il prendra la défense du drame *Năpasta* (Le malheur) de Caragiale contre ses détracteurs, relevant chez l'auteur l'intuition profonde de l'âme paysanne et approuvant sa nouvelle orientation. Il admettait le caractère national de la littérature, mais le restreignait à la langue et au milieu, étant convaincu que le monde avançait à pas de géant « vers la cité universelle »¹. Il voyait dans le roman « un complexe de nouvelles rattachées par le fil de l'action principale » ; il dénonçait la faiblesse du genre dans la littérature roumaine et, considérant le roman social *Brazi și putregai* (Sapins et pourriture) de N. Xenopol comme « le meilleur roman écrit en roumain », il arrivait à la conclusion que nous n'aurons un roman dans notre littérature que lorsque nous disposerons d'« une catégorie sociale éminemment moderne, d'hommes de lettres de profession »².

L'ambiance intellectuelle de Jassy et les influences du groupe socialiste de la revue « Contemporanul », où il fait ses débuts de poète, auront une profonde emprise sur le jeune écrivain. Le poète se ressent de l'influence d'Eminescu et tente de toutes ses forces à s'en débarrasser. Ce qu'il tient d'Eminescu, c'est le timbre de la mélancolie et les cadences métriques obsédantes : le poète débutant cherche son émancipation par la variété des thèmes. Nous nous arrêterons quelque peu à ce secteur de la littérature de N. Iorga, pour en isoler certains motifs poétiques, lesquels détermineront les idées qui le guideront dans la vie. L'un de ces motifs sera le culte du travail, dans le quatrain ayant le titre *Qui...* et une épigraphe prise au *Psalme*

¹ « Lupta » du 18 mars 1890.

² « Lupta » du 1^{er} avril 1890.

de la vie de Longfellow : « Da, să lucrezi te'nvață/ Dă lumii partea ta/ aici și-n altă viață/ nimic nu aștepta ». Le mythe de Prométhée revient souvent dans les thèmes du jeune poète. « Prometeu, titan sălbatic, suferința ta senină/ Luminoasă strălucește din anticele povești/ Și pe stînca ta, în lanțuri, pradă vulturilor ești/ Mai măreț decît sus, Zeus în splendoarea lui divină''³. La flamme des nouveaux Prométhées par laquelle l'homme arrache aux dieux les secrets de la nature, ce sont les *Idées*, et chaque nouvelle idée est définie : « ...un/ punct nemuritor/ în viața noastră muritoare »⁴. La contribution la plus brillante de N. Iorga à la promotion des idées socialistes, nous la trouvons dans le cri de combat d'*En avant*....

« Celui ce predică-n pustiu/ Și-n jurul său tovarăși n-are/ Trăiască numele lui viu/ Căci tristă-i munca lui și mare !

« Cînd glasul tău răsunător /Și cald în inimă străbate/ Nu-i greu a fi mîntuitor/ Căci ceasul de trezire bate.

« Dar să lucrezi nebănuind/Izbînda stăruinții tale/ Să uiți prietenii zîmbind/ Și brațul tău să taie cale !... »

« Răbdare-n noapte, muncitori, /Profeți cu ochi de foc, răbdare/ Lumina falnicilor zori/Acum sau mai tîrziu răsare »⁵.

Ces vers, parus dans la revue, « Literatură și știință », le périodique de Gherea, seront reproduits de mémoire et complétés par leur auteur 40 ans après, dans ses admirables mémoires, *Orizonturile mele. O viață de om cum a fost*⁶ (Mes horizons. Une vie d'homme telle qu'elle fut). Je laisse de côté les variantes involontaires, tours que la mémoire jouait à l'homme génial, doué d'une prodigieuse mémoire ! Mais, s'opposant à leur interprétation révolutionnaire et voulant nous faire croire qu'il s'agissait simplement d'une désillusion, N. Iorga, en précise et en aggrave la signification incendiaire dans des variantes comme : « La lumière de l'aube *rouge* », au lieu de « la lumière de l'aube *superbe* » de la revue et du volume. Jamais un démenti n'aura davantage revêtu le caractère d'une confirmation.

Le socialisme de jeunesse du poète prenait ainsi des accents prophétiques à une époque où l'idée était servie par peu d'illuminés, et les masses ouvrières n'étaient pas encore organisées et conscientes de leur force.

³ « Oui, apprends à travailler /Donne au monde ta part /ici et dans une autre vie/ n'attends rien ».

« Prométhée, titan sauvage, ta sereine souffrance/Brille lumineuse dans les mythes anti-ques/Et sur ton rocher, tu est enchaîné, proie des vautours/Plus magnifique que Zeus, là-haut, dans sa splendeur divine ».

⁴ « ... un/pont immortel/Dans notre vie mortelle ». *Versuri*, vol. I, p. 105.

⁵ « De celui qui prêche dans le désert/Et autour de lui n'a pas de compagnons/Vive le nom vivant/Car son travail est triste et grand !

« Lorsque ta voix retentissante/Et chaude pénètre dans le cœur / Il n'est pas difficile d'être sauveur / Car l'heure du réveil sonne.

« Mais travaille, sans soupçonner / La victoire de ta persévérance / Oublie les amis en souriant / Et que ton bras fraie la voie !... »

« Patience dans la nuit, travailleurs / Prophète aux yeux de feu, patience, / La lumière de l'aube superbe / Se lèvera — maintenant ou plus tard ! » *Ibid*, mp. 136.

⁶ 1^{er} vol., p. 254.

Sous le titre *Răzbunarea vulcanului* (La vengeance du volcan), une autre poésie de jeunesse significative, il mettra l'accent sur la force d'éruption volcanique des énergies populaires, longtemps comprimées : « De veacuri n-a vorbit vulcanul/Dar în adîncuri fierbe lava/Și-odată totul sfârîma-va/în calea ei, ca uraganul.

« Pe coasta lui se-nalță sate/Crezînd că-nuntru-i stinsă viața/În solul dur hîrlețul bate/Trezînd ironică verdeța !

« El rabdă, dar, cu cît mai mare/Îi e răbdarea, mai grozavă/Va fi la urmă-n revărsare/Fierbîntea curgere de lavă.

« Atît de mult ai îndurat,/Poporul meu, popor de trudă/Dar răzbunarea-ți va fi crudă,/Căci multe ai de răzbunat »⁷.

Une variante de ce dynamique et bref poème aura le titre restrictif de *Avenir transylvain*⁸.

Un idéal éthique pénètre tout le lyrisme de N. Iorga, qui n'a jamais cessé de voir dans la poésie aussi un instrument d'éducation de l'homme, d'anoblissement de l'âme, un guide plus qu'un divertissement, acte social et non pas acte gratuit. Partant, sans doute, d'une autre conception que la nôtre, il appelle les artistes « Soldats de l'Art » et s'adresse à eux avec des exhortations militantes et des accents prophétiques qui s'achèvent ironiquement par des effets erronés de perspective.

« Ostași ai artei, cînd semnalul/De luptă singuri voi vi-l dați/Că ținta este, nu uitați/Nu gloria, ci idealul.

« Adesea un profet cînd este/Ajuns alătura de zeu/El pare de pe vîrful său/Mai mic în lumile aceste »⁹.

Mais la poésie ne doit pas être cherchée chez Iorga dans le vers. Elle réside dans son tempérament impressionnable d'artiste, dans l'irritabilité toujours plus accentuée de son amour-propre, qui engendre des réactions de pamphlétaire, mais aussi dans celle de son œil, qui perçoit la couleur, le jeu des lumières et des ombres, qui aboutit à des transpositions verbales inattendues, d'une grande puissance plastique, faculté qui se révèle dans les impressions de voyage de sa jeunesse, ainsi que dans les enquêtes du patriote, voyageur passionné et lucide à travers toutes les provinces roumaines, avant la réalisation de l'unité politique. Mais, ne nous enfermons pas dans des limites trop étroites. Si la poésie ne triomphe pas toujours

⁷ « Le volcan n'a plus parlé depuis des siècles / Mais la lave bout dans ses profondeurs / Un jour elle brisera tout / Dans son chemin, comme l'ouragan.

« A sa surface s'élevaient des villages / Croyant qu'à l'intérieur la vie est éteinte / La bêche frappe le sol dur / Faisant surgir ironiquement la végétation.

« Il patiente, mais plus est grande / Sa patience, plus terrible / Sera dans son débordement final / Le brûlant flot de lave.

« Tu as tellement souffert / Mon peuple, peuple à la peine / Mais ta vengeance sera cruelle / Car tu as beaucoup à venger » (*ibid.*, p. 167).

⁸ *Ibid.*, p. 210.

⁹ « Soldats de l'Art, lorsque le signal / De lutte vous le donnez à vous-mêmes, / N'oubliez pas que le but est / Non la gloire, mais l'idéal.

« Souvent lorsqu'un prophète est / Arrivé auprès du dieu / Il semble du haut de son sommet / Plus petit dans ces mondes » (*ibid.*, p. 184).

dans les œuvres d'imagination de Iorga, elle jouit d'une vie répandue dans toute son œuvre : on la retrouve chez l'historien, le mémorialiste, le journaliste, le voyageur, le nécrologue, l'orateur, le critique et l'historien de la littérature. N'étant pas particulièrement doué dans l'art de l'exposition, N. Iorga a donc été critiqué pour la construction de sa phrase, le déroulement du plan, la clarté dans ses œuvres scientifiques. Des lecteurs, fuyant l'effort, se sont plaints de ces vastes périodes, parsemées de digressions et de méandres syntaxiques, préjudiciables au sens. Esprit spontané, direct, incontrôlé, comme s'il transcrivait le sténogramme de son tumulte intérieur, poursuivi par la vision hallucinante du passé avec lequel ils'était plus intimement familiarisé qu'avec le présent, l'historien ne se soucie ni de mettre en ordre parfait ses matériaux, ni de relire son texte. Il écrit comme un « possédé », désireux de se libérer du bouillonnement du volcan intérieur. A un pareil processus de création, on ne saurait donner des notes, à la manière didactique, d'après les qualités de l'exposition, l'ordre des idées, la systématisation des connaissances, l'éclaircissement des faits, l'effort pédagogique. Ne prétendons pas, dans la prose scientifique du grand historien, des qualités de composition exigibles de tout autre, car s'il ne les satisfait pas, il nous fait don, en revanche, d'une incalculable richesse d'intuitions, d'aperçus, d'observations qui jettent une lumière nouvelle sur des questions qui ne sont « classées » qu'en apparence.

Je n'ai pas lu une seule page de N. Iorga qui ne m'ait appris quelque chose de nouveau, auprès duquel les auteurs de manuels clairs et instructifs ont passé sans en soupçonner l'existence ou la signification. Et je n'ai pas lu une page d'histoire signée N. Iorga sans sentir le battement d'aile du Pégase, cet élan de la connaissance de l'inconnu à la vérité, ou du fait catalogué comme tel à la révélation de son sens véritable. La clarté de Iorga n'est pas le plus souvent, il est vrai, d'origine grammaticale ou syntaxique ; elle se révèle à nous par une interprétation originale, impressionnante parfois comme le mystère de la génération. Il est facile, sans doute, de mettre de l'ordre dans la littérature actuelle d'une question scientifique, de mettre ensuite en balance toutes les opinions et de choisir celles qui ont le plus de poids. Mais il me paraît plus difficile, dans le domaine de l'histoire, d'être contemporain en esprit de chaque moment, de n'importe où et de le revivre dans toute sa variété et toute sa complexité, pour qu'ensuite seulement, affranchi de la véritable calamité de la vision intérieure, on en trouve la nouvelle explication, dans une formule personnelle, d'intuition fulgurante. Aucun historien roumain n'a bénéficié de cette faculté de s'identifier avec les événements et les hommes, de s'approprier leur couleur et leur physionomie, de les exprimer dans leur identité matérielle et morale. N. Iorga a ainsi été un véritable démiurge historique. Et si je me suis permis d'empiéter sur le domaine de l'histoire, qui ne m'appartient pas en vertu de certificats et de diplômes, je l'ai fait à cause de l'interférence entre l'acte de vivre l'histoire et celui de la revivre par écrit, dans lequel apparaît dans toute la lumière le poète, restaurateur d'un passé défunt et de figures de légende, surpris dans leurs ressorts secrets et révélés par la force incandescente du verbe.

La même intuition de l'homme nous est révélée dans les portraits des contemporains qu'on trouve dans les livres de mémoires ou dans les articles de nécrologie, réunis dans la série de quatre volumes sous le titre *Oameni care au fost* (Hommes qui ne sont plus). Mais avant d'y glaner quelques exemples typiques, je dois souligner que je ne connais dans toute notre littérature des pages plus poignantes d'émotion autobiographique que celles du premier volume du livre *Orizonturile mele. Copilărie și tinerețe* (Mes horizons. Enfance et jeunesse). Enfance et jeunesse, les deux pauvres, d'un orphelin de père, entretenu par le travail manuel de sa mère, veuve d'un avocat sans fortune. Et pourtant, de la triste enfance dans la ville de Botoșani, l'adulte a gardé dans son souvenir ensorcelé l'image enchantée des jardins de la ville, auxquels il a consacré une page intensément poétique :

« Les jardins fleuris de vis-à-vis, les jardins dont j'ai eu la nostalgie toute ma vie, errant d'un pays à l'autre, dans des villes entassées, construites banalement d'après le même plan, hanté par leurs parfums, pendant que des abeilles, alourdies par le nectar, me bourdonnent aux oreilles, et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dansent devant mes yeux ensorcelés qui se penchent au loin sur le passé. Là-bas c'est la rose trémière, grande, rouge, triomphalement épanouie, montrant l'épi des semences blanches, menues, à l'arôme de lait ; c'est la capucine qui sort sa petite botte rouge-brun tachée de jaune-pâle et exhale un arôme vif, frais ; c'est le pied d'alouette bleu-effacé et rose-pâle, qui tremble, entre les feuilles menues comme celle du fenouil, de toutes les clochettes de ses grappes ; c'est la fleur de pierre de l'euphorbe, qui ouvre entre les feuilles charnues le grand œil innocent, de la fleur multicolore qui semble être faite de cire par les mains de maître d'une fée capricieuse ; ce sont les pivoinés qui vous appellent de tous les fils, nombreux, de la fleur charnue et les églantines doubles qui leur font face encore plus fières. Voici les œillets aux sépales comme des trompes de papillon, la fleur aux calices profonds, qui grisent, et les giroflées rondes, petites, entre les feuilles sèches comme du papier. Et voilà — que faut-il de plus ? »

« Au fond, il y a des cerisiers et des griottiers, surtout les griottiers aux feuilles luisantes et le rouge transparent des fruits aigres ; il y a les abricotiers, à la chair jaune, molle, douceuse, remplie du parfum de la fleur, et surtout les hauts et imposants noyers aux grandes branches créatrices d'ombre, dont l'odeur forte, piquante, répand tout autour une atmosphère de profonde religiosité païenne »¹⁰.

Mais les noyers reviennent avec la mère qui apporte au précoce enfant de 5 ans la nouvelle qu'il sera envoyé à l'école. « Le mystère de l'âpre arôme des noyers immenses, dont l'ombre empoisonnée me faisait rêver la nuit des fantômes terribles dans leur cachette... »

L'hyperesthésie de tous les sens est le cachet somatique de l'artiste. N. Iorga voit avec des yeux dilatés, il entend, il flaire et il tâte avec une

¹⁰ *Orizonturile mele*, p. 28.

intensité qui nous ferait croire que ces lignes d'une grande richesse sensorielle n'ont pas pu être écrites par un homme de science exacte, par un très grand historien.

Je serais tenté de transcrire du même volume une page de vie champêtre, qui s'est passée au seuil de sa vie universitaire. Comme, plus tard, M. Sadoveanu, le futur grand intellectuel a goûté des sensations inédites, il a vu « le loup, en été, tapi au bord du champ ensemencé de maïs », et ensuite « couché sous l'aire odoriférante de blé doré auquel se heurtaient les lourds bourdons aux ailes rouges » ; il a regardé, « non sans arrière-pensée, les filles robustes qui charriaient les gerbes », et « les a entendues crier et chanter — autre chose que la *Rodica* d'Alecsandri » ; il a assisté à la prise au filet dans l'étang d'innombrables poissons d'argent ; il a vu « chasser des moineaux sous la pluie » ; il a gardé vivant dans son souvenir « le désespoir des yeux... jaunes » d'une chouette tuée ; il a essayé d'élever une bécasse blessée et a « pleuré pour le cheval abattu, livré à la mort sur le fumier ». Mais surtout il a vu pour la première fois l'image de l'exploitation agraire, avec des hommes « venant confiants, pour faire leurs comptes, et partant désespérés en apprenant que leur dette avait augmenté » ; il a « grincé des dents lorsque le fouet du maître a entouré le corps du faucheur retardataire », et il a « quitté ces lieux en ennemi d'une société fondée sur de pareilles bases »¹¹. On retrouve ici une page révélatrice de la fervente sympathie, jamais démentie, pour la paysannerie, de celui qui en 1907, lors de l'insurrection paysanne, a été taxé d'« instigateur ».

A la griserie pure des sens, étourdis par le parfum des fleurs et des feuilles de noyer iodées, s'ajoutera celle des lectures frénétiques, parfois debout, chez l'antiquaire ou le libraire, sans couper les pages d'un livre neuf, qu'il lira par transparence : l'intellectuel reconnaissant élève un hymne à leur gloire :

« O, mes saints livres, bons ou mauvais, envoyés par le destin favorable, je vous suis tellement redevable d'être un homme, un homme véritable, pareil aux hommes des pays où la culture n'a jamais connu de point d'arrêt ; voilà pourquoi, malgré l'absence d'une fortune, héritée ou acquise, avec quel amour infini, avec quelle passion insatiable vous ai-je cueillis sur tous les chemins, dans tous les tristes coins de votre abandon, en vous arrachant à la dispersion de tant d'orages et de catastrophes domestiques pour faire de vous ce que l'humanité de partout et de n'importe où a laissé de plus précieux dans ma maison, souvent déménagée, jusqu'à la permanence d'un don amical, l'église des quarante mille voix qui élèvent un hymne au-delà de la mort de celui qui vous a écrit, à ce grand et saint martyr de toujours qui est l'idéal humain ! »¹².

Je ne sais pas dans notre littérature une période plus splendide, d'une élévation spirituelle plus noble, telle une cassolette brûlant sur l'autel de notre âme.

¹¹ *Ibid.*, p. 142–143.

¹² *Ibid.*, p. 140–141.

L'autobiographie de Iorga est émaillée de nombreux portraits, certains plus amples, tel celui de son professeur de lycée Burlă, auquel Sadoveanu a également consacré des lignes de pieux souvenir, d'autres plus brèves, mais quand même d'inoubliables croquis. Voici Creangă, qu'il a vu deux fois : « une première fois à une réunion de professeurs, gros, gras, rouge, gauche et rusé, disant tout ce qu'il fallait pour justifier un vote „pour contre” ; la seconde fois, comme vivant, le visage vermeil, tranquille, les traits anoblis, dans le cercueil, entouré de quelques amis »...¹³.

Voilà aussi Eminescu, à la triste époque de son obnubilation : « l'apparition soudaine, près de l'hôtel Trajan, du corps épaissi, à la démarche lourde, au visage bouffi ¹⁴ ».

Dans une ample période, il brosse le caractère complexe et contradictoire de Caragiale : « Dès cette première visite, j'ai pu connaître les trésors d'improvisation, avec tant de verve, de couleur, d'humour et de feinte violence, avec un sens raffiné, hérité, de grand acteur, de celui qui, toute sa vie, à l'affût d'héritages, comme celui de la „Momoulo”, si vite dissipé et après beaucoup d'autres fantaisies, dont il n'y avait rien à dissiper, il a été, comme dans son inégalable conversation, un romantique doué d'une imagination formidable et d'un caprice brillant ; et il s'est quand même opiniâtré, contre sa nature, de demeurer, aussi bien dans ses comédies réalistes, que dans ses nouvelles dont les sujets appartenaient au même milieu réel et dans ses observations corrosivement critiques, un classique jusqu'à l'obsession et à la manie, en revoyant sans cesse le premier jet, au risque même de lui enlever toute la fraîcheur de la spontanéité créatrice »¹⁵.

Mais le grand amour des hommes de N. Iorga doit être cherché dans ses articles nécrologiques du livre *Oameni care au fost*. Roumain ou étranger, chef d'Etat ou illustre inconnu, jeune ou vieux, celui dont il déplore la mort est toujours surpris dans sa fibre morale, souvent cachée, dans le sanctuaire de sa solitude morale, qui a échappé aux autres. Le secret de la pénétration psychologique du nécrologue réside dans cette rare faculté, que les esthéticiens allemands ont nommée « Einfühlung », cette intuition sympathique qui permet d'élucider aussi bien le secret de l'œuvre d'art, que celui des âmes verrouillées. Dans le second article nécrologique dédié à Caragiale — remarquons-le entre parenthèses — nous trouvons employée, peut-être pour la première fois dans notre langage, une formule courante de nos jours : « ...son œuvre, l'une des formes les plus accomplies et des plus harmonieuses du *réalisme critique*... »¹⁶ Parfois, le nécrologue réserve au défunt le verdict sans appel de l'histoire, comme ce fut le cas lorsque, à la mort de l'historien et de l'orateur ampoulé que fut N. Ionescu, frère de Ion Ionescu de la Brad, l'œuvre stérile du premier est confrontée avec l'œuvre féconde du grand agronome. L'orateur à effets rhétoriques faciles

¹³ *Ibid.*, p. 174.

¹⁴ *Ibid.*, p. 137.

¹⁵ *Ibid.*, p. 137.

¹⁶ *Oameni care au fost*, II, 1935, p. 56.

est rangé par l'impitoyable nécrologue dans une catégorie spéciale parmi les défunts : « que la mort trouve morts et les enlève non seulement sans combat, mais sans soumission virile et sereine, elle les enlève avec une sorte de désillusion, comme du tombeau »¹⁷.

Nous trouvons un autre riche filon d'émotion, au double aspect affectif et esthétique, dans les pages consacrées par le voyageur aux régions variées de notre pays, des provinces libres ou subjuguées, dans les livres qui portent les titres *Neamul românesc din Ardeal și țara unghurească* (Le peuple roumain de Transylvanie et du pays hongrois), et d'ailleurs, *Drumuri și orașe* (Routes et villes), *Sate și mănăstiri din România* (Villages et monastères de Roumanie), etc. Le voyageur surprend le caractère spécifique local, dans la situation géographique, dans les particularités démographiques, le costume, les mœurs, les traditions, les monuments publics, l'habitat. Un éminent ethnographe, ayant la sensibilité d'un poète, nous est révélé dans ces livres qui, publiés dans la première décennie de notre siècle, n'ont pas peu contribué à la connaissance des Roumains de partout entre eux, à l'entretien de cette flamme de notre unité sans cesse menacée par le souffle desséchant de l'esprit sceptique des classes superposées, détachées du pays.

L'activité de journaliste de N. Iorga, révélée dans le journal « Epoca », à l'aube de notre siècle, devient quotidienne à partir du 10 mai 1906, lorsque le brillant publiciste fonde son propre journal, « Neamul Românesc », où il écrira chaque jour, sans interruption, durant presque 35 ans. Au début, son style sera riche, débordant, persuasif, occupant deux ou trois colonnes, tel un discours tumultueux. Vers la fin, l'éditorial se resserre dans des formes plus lapidaires, dans des sentences nettes, d'une rare concentration. Comme son éloquence, l'activité de publiciste de N. Iorga se déroule sur un vaste registre, allant de la causerie familière à l'invective impétueuse, le style revêtant parfois une forme prophétique, d'imprécation. D'ailleurs, seul celui qui a entendu N. Iorga, en chaire universitaire ou dans des salles de réunion publique, peut se rendre compte, comme le disait Eschine en parlant de Démosthène, de ce « démon », de cette force intérieure gigantesque, pour ne pas dire surhumaine, qui l'enflammait, l'inspirait, lui donnait le pouvoir de se rendre maître absolu de son auditoire.

Au pôle opposé à l'éloquence, qui implique un flux verbal intarissable — chez N. Iorga souvent torrentiel — se situe la concentration suprême de genre aphoristique. J'ai relu son premier recueil dans ce genre, modestement intitulé par le penseur *Ginduri și sfaturi ale unui om ca oricare altul* (Pensées et conseils d'un homme comme tout autre)¹⁸. Quelques brèves définitions jettent une puissante lumière sur la personnalité dynamique de leur auteur, qui fut aussi un grand travailleur : « La chance est le levier de la paresse »¹⁹. Le moraliste ne voit guère dans le travail un moyen de s'assurer le repos de la vieillesse, mais une fin en soi, seule justification, peut-être, de notre existence sur la terre, qui doit être création.

¹⁷ *Ibid.*, éd., 1934, p. 86.

¹⁸ Ed. Minerva, 1905.

¹⁹ p. 54.

Une telle création se retrouve dans l'œuvre de N. Iorga, aussi bien dans l'histoire à base scientifique, que dans l'histoire littéraire. En tant qu'historien littéraire, il pose les fondements documentaires de cette discipline, inexistante dans notre pays jusqu'à lui. Il a donné à notre histoire littéraire des œuvres fondamentales : *Istoria literaturii religioase a Românilor pînă la 1688* (L'histoire de la littérature religieuse des Roumains jusqu'en 1688)²⁰ et *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle (1688—1821) parue en 1901. L'historien littéraire a parcouru tous les documents, slaves, grecs et roumains, manuscrits et imprimés, les a étudiés, interprétés et situés dans le cadre du moment respectif ; il a mis le premier en valeur la littérature populaire, en lui consacrant un vaste chapitre, en étudiant « la ballade populaire roumaine, son origine et ses cycles », « la poésie populaire lyrique et satirique », les « contes et les anecdotes », « la littérature gnomique »²¹. Une autre vaste fresque est constituée par *Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea* (Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle) à partir de 1821 — en rapport avec le développement culturel de la nation²². Le dernier ouvrage, *Istoria literaturii românești contemporane*, I^{er} vol. *Création de la forme* (1867—1890), II^e vol. *A la recherche du fond* (1891—1934), est une œuvre de combat. L'écrivain avait débuté dans la critique à 18—19 ans, manifestant un aigu esprit de modernité, point incompatible avec la compréhension historique de toutes les écoles littéraires du passé et de l'époque, à savoir la dernière décennie du XIX^e siècle.

Malgré son inclination précoce vers l'érudition, le critique, sous l'influence de la méthode confessionnelle de Paul Bourget et de ses *Essais de psychologie contemporaine*, a eu recours lui-même à cette manière d'examen moral intime : « Dans notre jeunesse à tous, un moment vint où le sentiment religieux nous à quittés : habitués à créer des idéaux, nous avons conservé la faculté d'en créer, sans objet défini auquel nous vouons l'adoration que nous vouions à la divinité »²³. Dans son essai *Iubirea în literatura noastră* (L'amour dans notre littérature), paru en 1890 dans la revue « Archiva » de Jassy, il ne craint pas de définir l'amour comme « le maître absolu de notre sensibilité à nous, les modernes ». Retenons surtout ce sincère manifeste littéraire dans la formule : « Nous, les modernes ». Plus tard, le combattant qui se dédiera dans la revue « Sămănătorul » à une campagne de rappel des contemporains au sens perdu de la tradition, se montrera moins compréhensif à l'égard des nouvelles formes de sensibilité lancées par des poètes novateurs comme Petică, Săvescu, Anghel, Minu, lescu, Bacovia, Arghezi, ou par des critiques symbolistes comme Ovid-Densusianu et E. Lovinescu.

²⁰ Ed. Socec, 1904.

²¹ *Istoria literaturii românești*, I, 2^e éd., 1925, p. 23—87.

²² Bucarest, 1907—1909.

²³ *Pagini de critică din tinereță*, Ed. Ramuri, 1922, p. 169—170.

Le critique donnant des directives dans les pages de cette revue, fondée par G. Coșbuc et A. Vlahuță sur l'initiative de Spiru Haret, imprimera au périodique, entre les années 1903 et 1906, une orientation nationale, justifiée en partie par le dédain des classes dominantes autochtones vis-à-vis de notre littérature, mais parfois avec des exclusivismes et des déviations par rapport à l'universalisme généreux de sa jeunesse. Les limites idéologiques du penseur, dues à sa formation idéaliste, se faisaient sentir dans la conception patriarcale des rapports entre le capital et le travail, dans la sous-estimation de la conscience des masses et de leur force révolutionnaire, dans la solution des problèmes sociaux à travers le prisme de la philosophie des Lumières.

Son horizon littéraire s'élargit dans des œuvres de synthèse, telle *Istoria literaturilor romanice în dezvoltarea și legăturile lor* (L'histoire des littératures romanes dans leur développement et leurs rapports)²⁴, ouvrage d'ample information.

Sa dernière histoire de notre littérature, ayant un prononcé caractère *pro domo*, reflète fidèlement les attitudes du combattant et ses attitudes successives, au cours de presque 45 ans. Comme tout penseur doublé d'un homme d'action, dans ses évolutions, le critique a pu être accusé de contradictions et de palinodies. Mais son unité réside dans la conscience d'une responsabilité morale, d'une mission. Le messianisme de N. Iorga perce dans tout ce qu'il a écrit, y compris le théâtre, auquel il a fait don de pas moins de 40 compositions, comédies et drames, en vers et en prose, en majorité historiques. Il n'y a pas à s'étonner si dans la pièce *Doamna lui Ieremia*, reprise tout récemment, c'est la note mystique qui constitue, avec la malédiction proférée par le métropolitain, un moment culminant du drame. Interprète original des figures du passé, le dramaturge prête à Tudor Vladimirescu, pour expliquer sa chute, je ne sais quelle tendance hésitante de son tempérament, une sorte de hamletisme qui a pu surprendre. Il est intéressant de constater que le poète, tel qu'il se définit lui-même dans sa dernière histoire littéraire, revendique pour lui le droit « de s'être tenu le plus au courant avec l'époque », d'avoir exprimé dans une formule différente de celle des innovateurs, la possibilité du renouvellement, d'avoir revêtu le symbole dans une forme « non forcée », même d'avoir réalisé « la forme de la nouvelle poésie », dans « la même manière, moderniste, si l'on veut », dans ses souvenirs de voyage²⁵.

Comme nous nous sentons obligé de dire la vérité n'importe où et n'importe quand, nous ne craignons pas d'affirmer que l'on découvre le poète plutôt dans les pages mêmes de l'histoire littéraire, lorsqu'il fait revivre, sous forme de portraits, les grandes figures de notre littérature, ou lorsqu'en interprète les grandes œuvres de cette dernière, plutôt qu'en la forme versifiée. C'est pourquoi nous considérons la poésie et le théâtre de N. Iorga comme accidentels dans son œuvre monumentale, mais nous attirons instamment l'attention sur l'ubiquité, pour ainsi dire,

²⁴ 3 vol., Bucarest, 1924.

²⁵ *Istoria literaturii românești contemporane*, II, 1934, p. 276–277.

du poète dans la totalité des ouvrages du publiciste, de l'homme de science et de l'orateur. Et si, à cause d'un défaut dans l'exposition, explicable par l'ampleur de l'œuvre dont nous avons fait le tour, nous n'avons pas réussi à être très explicite sur la notion de poésie, il ne nous reste plus qu'à rechercher une délimitation finale : est poète celui qui, percevant l'univers à travers un tempérament d'artiste et étant doué d'une instrumentation verbale toute aussi riche que sa sensibilité, sait prêter à ses perceptions, à ses idées et à ses sentiments, cette expression unique, sans précédent, fulgurante, qui nous ouvre l'horizon sur ce qui a été dit, sur l'ineffable, sur la perception-limite. Illimité dans ses moyens de visionnaire et d'écrivain, Nicolas Iorga nous écrase, en nous imposant la reconnaissance des limites de notre perception, scientifique aussi bien qu'artistique. Les lumières déversées par son intelligence géniale ne s'éteindront jamais.

Dans l'amphithéâtre de l'Académie, chacune de ses interventions fendait les ténèbres dans un secteur de notre histoire ou de notre culture, ou éclaircissait d'anciens problèmes, par de nouvelles solutions.

Son verbe incandescent, débordant comme la lave, conservait aussi sa température dans les écrits. Sa haute et généreuse combustion a électrisé plusieurs générations d'auteurs et de lecteurs.

En prenant la liberté de ne pas nous soumettre à des formes didactiques d'analyse et de synthèse, nous nous sommes uniquement proposé de relever, dans ce cadre solennel, la grandeur du poète, égale à celle de l'homme de science. Et, par les amples citations, nous avons essayé de faire retentir à nouveau son verbe dans cet amphithéâtre.

I. D. ȘTEFĂNESCU

Ancien professeur à l'Université de Bucarest

La prodigieuse activité d'historien de Nicolas Iorga a embrassé un domaine très étendu. Elle a eu toutefois un centre d'où il a rayonné dans de nombreuses directions : l'histoire des Roumains et de leur civilisation, but, point de départ et de contrôle. Animé d'une soif exceptionnelle de chercheur, il a étudié et écrit l'histoire et la vie de Byzance et celles des peuples balkaniques. Il a fouillé les archives de Venise et de Raguse, les actes des comptoirs italiens de Galata et de la mer Noire. L'histoire de la Turquie et de ses sultans a trouvé en lui, après Hammer, un interprète averti et richement informé. Philippe de Mézières, héros de croisade, sujet de son premier travail important de jeunesse, l'a conduit dans le monde européen du Moyen Age. Mais il n'a jamais perdu de vue l'objet essentiel de ses préoccupations : la vie et la civilisation des Roumains. Pour faire la lumière et arriver à en retracer le parcours, il s'est heurté à de nombreuses difficultés. Les documents écrits, en premier lieu assez rares et d'un caractère limité pour ce qui est des événements politiques et des relations commerciales, l'éclairaient insuffisamment. Nicolas Iorga a entrepris l'examen des archives roumaines et des fonds transylvains. Sourcier de génie et travailleur infatigable, il a voyagé en Valachie, Moldavie et Transylvanie. Il a tout vu, pour se former une idée exacte de la vie du peuple, pour y découvrir et distinguer l'héritage du passé. Les combles des églises lui ont révélé des livres anciens, des manuscrits enluminés, des icônes, de vieilles étoffes, des croix et souvent de l'argenterie. Il a trouvé dans les *conacs* des boyards et dans les vieux coffres des villageoises, des pièces d'ameublement et de revêtement ornées de broderies artistiques. Les monuments à leur tour, églises monastiques et chapelles des villages, palais princiers en ruine et maisons de boyards élevés il y a deux ou trois siècles, tout l'a charmé. Parti à la recherche des documents écrits, il s'est trouvé ému devant des témoignages autrement intéressants et éloquents. Il en a voulu interpréter les données et les employer comme matériel de premier ordre dans la construction de l'édifice auquel il rêvait. Nous sommes ainsi renseignés sur les origines et la formation d'historien d'art du grand savant.

L'histoire du peuple roumain publiée à Gotha, en 1905, sous la direction de Karl Lamprecht, laissait prévoir l'orientation de ses idées en matière d'art. L'œuvre en deux volumes, organisée scientifiquement, est suivie par les *Inscriptions des églises de Roumanie* (Bucarest, 1905 et 1907). L'auteur révèle dès les premiers pas la tendance à mener de pair la descrip-

tion des faits et des matériaux historiques avec la synthèse et les vues d'ensemble. Il fait paraître à Paris, en 1922, son premier livre de recherche presque exhaustive *Histoire de l'art roumain*. L'ingénieur G. Balș, dont il s'était assuré la collaboration, avait conçu cette dernière sur un plan et des directions différentes. En se limitant à l'étude de l'architecture religieuse moldave, Balș a entrepris l'étude de « la province d'art byzantin que constituaient la Moldavie et la Valachie ». Il les considère comme un des terrains artistiques les plus intéressants à étudier « sinon par l'importance de ses monuments ou la qualité exceptionnelle des artistes, en tout cas par la complexité des problèmes que leur étude soulève ». Il a su distinguer l'architecture moldave de l'architecture valaque et, dans ce second domaine, présenter avec un soin minutieux et beaucoup d'ordre les principaux monuments, mettre aussi en lumière leurs caractères byzantins et occidentaux. Il s'est occupé des monuments et de leurs parures sculptées et peintes. Placée à part et à la suite, l'étude de Balș s'accorde assez mal avec celle de Iorga, qui comporte un texte complexe rempli de données et de faits exposés chronologiquement en plus de 300 pages d'in-folio, enrichies de nombreuses illustrations. Nous y lisons dans la préface : « Il existe dans le Sud-Est européen un pays, négligé par les historiens et les critiques d'art, où chaque humble village recèle sous ses vieux arbres un petit musée d'art religieux ; où pendant des siècles un labeur populaire a réussi à créer des types définitifs dans lesquels la simplicité des proportions s'allie à la discrétion de la couleur pour donner un ensemble de beauté souriante ». C'est la Roumanie. « Une partie des éléments de cette civilisation artistique vient de l'Orient chrétien, l'autre de l'Occident latin ou germanique. Ils se mélangent cependant de manière à donner une création, nouvelle dans son caractère général ». Le livre, ajoute l'auteur, est une exposition historique destinée à fournir des matériaux aux chercheurs de détails et à fixer en même temps les rapports entre les divers monuments et les différentes époques.

L'introduction comprend des renseignements sur la maison paysanne comparée aux maisons de Bulgarie, de la Serbie inférieure, de la Hongrie et de la Petite-Russie ; sur son ameublement et le costume des paysans. Des renseignements historiques rappellent l'héritage thrace et romain, l'art byzantin à l'époque des Paléologues, l'art athonite et l'influence de l'Italie. On y analyse les églises valaques du XIV^e et du XV^e siècle. L'église princière « Saint-Nicolas », élevé à Argeș et datée du milieu du XIV^e siècle, fait l'objet d'une étude pénétrante. Les fouilles qu'on y pratiquait vers l'époque où Iorga écrivait son livre lui ont fourni bien des éléments. Pour expliquer plus loin les églises de Vodița, Tismana et Prislop, monument transylvain apparenté aux premiers, il se rapporte aux monuments serbes de tradition byzantine. Guidé par la chronologie, l'auteur cite tour à tour des églises monastiques et des maisons princières en ruines, et note parfois de véritables découvertes.

Soulignons un fait important. Pour arriver à dresser le tableau des monuments, et pour les caractériser, Iorga était obligé de les dater. Des informations documentaires ou des traditions locales l'ont souvent guidé.

La source principale de ses informations a été naturellement formée par les inscriptions sur pierre ou peintes des monuments. Malgré un certain nombre de doutes, qui nous inspireraient aujourd'hui quelque défiance, un historien ne saurait aucunement négliger les données des inscriptions dédicatoires, d'époque en leur grande majorité et dignes de confiance. Iorga en a fait toujours état ; non sans de prudentes réserves. Signalons, à ce propos, l'intuition exceptionnelle d'historien et de critique d'art dont fait preuve notre chercheur dans le cas d'un monument significatif, devenu encore plus intéressant à la suite des dernières recherches. C'est le cas du monastère de Snagov, situé aux environs de Bucarest. Sa fondation a été attribuée au prince Neagoe Basarab de Valachie, régnant au premier tiers du XVI^e siècle. Devançant les résultats des découvertes postérieures, et à l'encontre des inscriptions, Iorga le date du XIV^e siècle tout en rappelant les faits établis et les données qu'on possédait. Son intuition a été confirmée de nos jours d'une manière presque inattendue.

Après avoir compulsé les archives et les documents, Iorga a pris la peine de voir sur place les monuments dont il parle. Voyageant en voiture traînée par des chevaux, sur des voies de fortune, gravissant à pied des pentes d'accès difficile, s'attardant à tout examiner et noter, il a manqué excessivement peu de monuments. La liste qu'il a donnée et l'étude qu'il en a publiée peuvent à peine être enrichies aujourd'hui de quelques églises rupestres et de bois. Bien peu de choses lui ont échappé. Dans une église, la construction l'occupe en premier lieu. Elle reçoit une détermination de style ou une description qui nous permet d'en saisir le caractère. Les peintures du Moyen Age ne parlent qu'à celui qui connaît l'iconographie, science dont l'intérêt n'a été relevé que depuis un petit nombre d'années et qui demande des études approfondies. Iorga aussi est souvent empêché, souvent ou dans la majorité des cas, de distinguer les éléments du décor encrassés par la suie, enfumés, noircis et abîmés. Il s'attarde aux portraits des donateurs, princes, princesses ou boyards. Il lit leurs noms, rappelle l'époque, détaille les figures et les costumes. Ses remarques sont toujours justes et parfois surprenantes. Si les peintures se voient mieux, il prend le loisir d'analyser les détails, la conception et l'harmonie tonale. Il s'aide de toutes ses connaissances historiques et de toute son expérience pour planter le personnage d'un portrait. Citons pour exemple les images de Cozia : « Dans la grande église et dans la chapelle funéraire, Mircea et son fils Michel associé au trône ont, comme le despote Constantin de Justendil, comme le despote Olivier à Boïana, en Bulgarie, un court vêtement rouge à petits cercles noirs ornés de bleu. Des galons d'or entourent les bras au-dessous du coude et bordent le bout de la manche ; un petit manteau de pourpre brodé d'or est jeté sur les épaules ; les pieds entrent dans des cnémides étroites, ayant sur les genoux l'aigle byzantin des despotes ; des chaussures à la poulaine en fil d'or chaussent le pied ; l'épée pend au côté du guerrier, qui porte une couronne à trois branches pointues au-dessus des cheveux flottants. Mircea a les moustaches tombantes et la barbe pointue du Christ. Sur un portrait conservé au musée, d'Ambras... Vlad (prince de Valachie au XV^e siècle) apparaît avec un chapeau triangulaire en

velours rouge orné de bordures de perles à la base ; l'aigrette de plumes et de fils d'argent est soutenue par une agraphe en forme d'étoile, dans laquelle un gros rubis est entouré de perles... ». Les points de comparaison et d'appui, les souvenirs qui rappellent des images semblables affluent chez l'auteur et imposent des éclaircissements et des explications. Souvent des détails en apparence insignifiants parlent et l'aident à préciser l'époque, le nom du personnage, s'il n'est pas donné par une inscription précise, et l'école ou le pays du peintre.

Les monuments ruinés se reforment sous les yeux du lecteur grâce à la vertu des descriptions de l'historien. Les donateurs, les personnages de marque du passé ressuscitent. Des éclairs semblent jaillir de tous les côtés. Ils chassent l'obscurité et ravivent une foule de souvenirs. Ces derniers s'associent historiquement et logiquement, et s'entrecroisent pour former un réseau rempli de vie. On est conduit loin, et c'est ce qui rend parfois assez difficile l'enregistrement et l'appréciation des données essentielles. Rappelons à ce sujet un endroit choisi dans le grand nombre, celui où, parlant du monastère de Govora, fondation valaque du XV^e siècle, l'auteur passe sans une transition autrement ménagée à la description du panagiaire donné en 1431 par le grand *stolnic* Drăghici au couvent de Snagov. On ne nous explique pas la fonction de l'objet. Des adjectifs, des qualificatifs désignent les qualités du travail et la présentation des figures. On donne sans explication Venise ou Raguse comme ateliers d'origine. On passe aux monnaies qui sont analysées succinctement. Des observations d'ordre technique se mêlent aux attributions historiques dans des synthèses hâtives qui s'imposent d'autorité au lecteur par la clarté et leur brièveté. Les portes « impériales » d'une ancienne chapelle au monastère de Snagov deviennent « l'ancienne porte de l'église de Snagov » ; le thème principal du décor, l'Annonciation à Marie, n'est pas rappelé pour faire place aux « deux lignes verticales parallèles de portraits de saints ». « Digne d'être comparée aux meilleurs produits de l'art occidental, la manière de la sculpture est de tout point semblable à celle qu'on observe sur la porte de l'église de Saint-Nicolas, à Okhrid, qui date du XIII^e siècle ». Le monument est remarqué et marqué à sa place ; les précisions sont à reviser, mais c'est toujours Iorga qui nous en suggère l'idée et le moyen.

Les églises de bois de Roumanie se rattachent aux origines de son histoire. Nombreuses dans le Maramureș, en Transylvanie et dans le Nord de la Moldavie, elles obligent le chercheur à se poser des problèmes difficiles à résoudre. Avant de passer à l'étude des plus anciens monuments moldaves construits en briques et pierre, l'auteur cite quelques-uns des premiers, moins caractéristiques peut-être que d'autres. En quelques mots, on nous oriente vers l'architecture russe, et l'on passe aux châteaux moldaves et aux églises élevées dans la première moitié du XV^e siècle. La châsse métallique ornée de sculptures ciselées et destinée aux reliques de saint Jean le Nouveau précède la description du « cercueil en bois avec de délicates sculptures qui contenait au XV^e siècle ces reliques vénérées », et celle de l'épitrachile d'Alexandre le Bon gardé au musée de saint Alexandre Nevsky à Pétrograd. On en détaille les traits caractéristiques et on en discute la pro-

venance. Nous pourrions multiplier les exemples et rappeler les présentations de l'évangélicaire moldave d'Oxford, offert par le burgrave transylvain Lațco Cîndea, dans la première moitié du XV^e siècle, au monastère de Neamțu, et celle de l'épithios de Sylvain, daté de 1437. Avant ou après beaucoup d'autres, Iorga voit tout ; ses notations se suivent et s'accumulent. Son esprit aimanté semble attirer et souder les faits. Des révisions s'imposent plusieurs fois, mais on ne doit pas oublier que les matériaux lui appartiennent et souvent, chose curieuse, les suggestions et les directions des révisions elles-mêmes aussi. Un « épilogue » concentre des informations sur l'art roumain du XIX^e siècle. Elles tendent surtout à rattacher l'art roumain de la seconde moitié de cette époque principalement à la terre et au peuple roumains, à l'histoire du passé en même temps. Nous n'y trouvons pas ce qui aurait été peut-être utile et ce qu'on était en droit d'espérer, une synthèse et un rappel des idées directrices et des grandes lignes d'évolution de l'art roumain.

L'Art roumain de N. Iorga comprend un nombre considérable de faits, découvertes personnelles pour la plupart. À côté de la chronologie, un petit nombre d'idées générales et de fils conducteurs nous aident à le parcourir. On est d'ailleurs vite averti par la masse des faits et des considérations, par la diversité des matières et des points de vue, qu'il ne peut être question de le parcourir. Il n'est pas fait pour être lu, mais étudié. Source riche et masse de détails accrochés aux idées générales, c'est une forêt. Les mérites scientifiques en sont évidents et de premier ordre. C'est d'abord un répertoire des monuments d'architecture, sculpture, peinture et orfèvrerie. L'art religieux en forme le fond ; les édifices d'art civil, forteresses, palais princiers et maisons de boyards prennent place dans le temps et se présentent à nos yeux dans l'atmosphère de l'époque. L'art des campagnes n'est pas oublié. Au nombre immense des œuvres analysées ou seulement citées il n'est pas facile, après plus de quarante ans, d'ajouter beaucoup d'autres. Rappelons en outre que ce riche répertoire est composé de découvertes dues à l'auteur. Il est le fruit de ses recherches. Il a en effet beaucoup voyagé, examiné sur place les monuments et noté leurs traits. Les relations historiques et des associations de faits parfois surprenantes composent la trame du répertoire et dessinent les cadres. Iorga facilite ainsi et nous aide à entendre ces voix des monuments qu'il veut faire participer aux créations historiques en qualité de sources éloquents.

Une troisième contribution ne peut être laissée dans l'ombre. Iorga court souvent. Il veut gagner du temps et il y est forcé non seulement par la qualité de son esprit, mais aussi par la richesse et la complexité de la matière. Souvent il ne fait que toucher aux faits. On pourra dans la suite et on aura les moyens de mieux comprendre certaines données. On ne pourra pas oublier pourtant qu'il a pris la peine de penser et de formuler la majeure partie des problèmes que nous nous sommes posés depuis et ceux qu'on se posera plus tard. Il nous les a suggérés, s'il ne nous les a pas tous clairement indiqués ou résolus. Nous lui devons ainsi la découverte d'importance exceptionnelle d'un art transylvain différent de l'art valaque ; l'idée aussi de l'art valaque et de l'art moldave séparés par bien des points d'ordre essen-

tiel. Son sens de la mesure l'a empêché d'exagérer la valeur des notes différentielles, car il n'a pas manqué d'en démêler le fond commun et les relations à travers les siècles. Le problème des influences, l'un des plus difficiles en matière d'histoire de l'art, a trouvé chez lui un interprète judicieux. En distinguant les influences occidentales et en rappelant le courant balkanique, il n'a jamais négligé l'héritage byzantin et surtout la force créatrice et le génie du peuple roumain. Il est à peine nécessaire, en dernier lieu, de relever que c'est encore à Iorga qu'on doit en bonne partie reconnaître l'insigne mérite d'avoir attiré l'attention des chercheurs sur les produits d'art paysan, qu'il a prôné de sa plus chaude voix.

L'Art populaire en Roumanie, paru à Paris, en 1923, fait suite à *L'Art roumain*. La préface nous avertit que « *L'Art populaire roumain* n'est pas en général un art "popularisé", comme c'est le cas pour un grand nombre de manifestations artistiques venant des masses ». Insuffisamment peut-être éclairés par cette introduction, on y est renseigné sur les origines byzantines dont on limite l'étendue, et sur le fonds commun de l'art de l'Ukraine, des Carpates polonaises, de la Grèce et de quelques infiltrations en Suède ; des produits de notre art des campagnes aussi. Ce fonds commun ne peut appartenir selon l'auteur qu'aux anciens Thraces. L'introduction reprend une communication faite au Congrès d'histoire de Bruxelles. En notant les relations et les points de contact avec l'art occidental de Transylvanie et de Pologne, avec l'Ukraine et les Balkans, Iorga y souligne une idée maîtresse : « Mais il y a quelque chose d'unitaire dans tous ces produits de l'art populaire ; c'est, dans l'ornementation, la réduction de tout ce que prétendent représenter ces figures schématiques à des constructions linéaires, à des notations abstraites. Des triangles, des rhombes, des lignes obliques parallèles, des croix servent à rendre tout ce qui se présente au regard de l'artiste "naïf" ». Il accentue le rôle réduit des influences et met en relief les points délicats de la méthode des comparaisons. En étudiant la maison roumaine, l'auteur fait appel, dans le même esprit que dans *L'Art roumain*, aux multiples connexions d'événements et considérations historiques qui rayonnent de toutes parts et, tout en charmant par leur richesse et leur diversité, embuent un peu la vue du lecteur. De bonnes illustrations appuient les découvertes de son esprit perçant et étayent la conclusion.

D'un véritable intérêt, un passage de cette dernière. Il formule la méthode selon laquelle on devrait étudier l'art roumain des campagnes. Nous y lisons : « Se baser sur les seuls objets d'une authenticité incontestable, les expliquer dans leur usage et dans leur nom, trouver les caractères réels et communs de leur ornementation, comparer les formes roumaines entre elles et leur rapport avec les formes balkaniques, serbes, bulgares, albanaises, même grecques ; recourir à l'ethnographie pour en trouver l'origine commune, contribuer et mettre en lumière ainsi la grande civilisation artistique d'une nombreuse et ancienne nation méconnue, tel a été le but que nous avons poursuivi dans cet ouvrage », tel doit être surtout, on nous permettra d'ajouter, l'esprit dans lequel on devra étudier scientifiquement l'art roumain des campagnes, et c'est la méthode qu'on suivra utilement. Plusieurs autres publications d'histoire de l'art ont paru à la suite des pre-

mières : *Icoana românească* (L'icône roumaine), Bucarest, 1933 ; *Miniaturile românești* » (Miniatures roumaines), Bucarest, 1933 ; *Argintăriile românești* (L'orfèvrerie roumaine), Bucarest, 1933 ; *Les arts mineurs en Roumanie*, Bucarest, 1934.

Les icônes d'une valeur considérable par leur ancienneté ou leur art sont extrêmement rares en Roumanie. On n'en compte que bien peu en Transylvanie, où l'on garde surtout des icônes sur bois et des icônes sur verre, datées de la seconde moitié du XVIII^e siècle et des premières années du XIX^e siècle. La Valachie a perdu des trésors importants. Il en reste à peine quelques œuvres de la première moitié du XVI^e siècle et des icônes du XVII^e ou du XVIII^e siècle. La Moldavie, un peu plus heureuse, en offre plusieurs spécimens, les plus anciens datés de la première moitié du XVI^e siècle. La plupart des monuments dont nous parlons, conservés dans les trésors des monastères ou dans des collections privées, commencent à peine à être découverts ou mieux connus. De 1930 à 1933, Iorga eut l'occasion et le loisir d'en étudier plusieurs des plus remarquables. Son livre se rapporte principalement à des icônes valaques et à des œuvres de la seconde moitié du XVII^e siècle. Des considérations générales et des vues historiques remplacent l'analyse des images. Son livre reste pourtant un signal et marque l'appel à l'attention des spécialistes.

Il en est presque de même et dans les mêmes proportions des miniatures. Celles de Transylvanie viennent à peine d'être consignées, dans un beau catalogue, et réunies dans l'exposition organisée par le Musée d'Art de Bucarest. Les miniatures de Valachie et de Moldavie, plus nombreuses, d'une valeur artistique supérieure aussi, n'ont pas encore été étudiées. Le livre de Iorga ne pouvait en ces conditions viser à autre chose qu'à compléter le programme proposé aux spécialistes de l'avenir. Il a non seulement suggéré le sujet et montré son importance, mais il a cherché comme toujours à imprimer une direction et à fournir d'utiles points de départ. L'argenterie de Roumanie se présente, à son tour, sous l'aspect d'un assez pauvre héritage, la plupart des objets importants ayant été détruits par les événements et le temps ; sous la figure ensuite un peu uniforme d'objets liturgiques, revêtements d'icônes, couvertures en repoussé de livres, chandeliers, vases d'autel, etc. Les objets d'art « civil », témoins significatifs de la vie domestique, sont extrêmement peu nombreux. Tout n'est pas encore étudié et peu de chose l'était au moment où Iorga a écrit son livre. Son utilité reste comparable à celle du précédent.

En 1934, le grand savant fait paraître les deux volumes de ses *Arts mineurs en Roumanie*, suivis de *Portraits des princes régnants et des princesses*. La première publication comprend des notes et l'esquisse d'une étude portant sur les icônes, les miniatures, l'argenterie et les sculptures décoratives sur bois. Elles résument la matière de plusieurs conférences, enrichie de bonnes reproductions photographiques. C'est une mise en place passablement fouillée et un exposé de vues générales sur l'art religieux de Roumanie et sur l'art des campagnes. On y revient au fonds thrace commun aux régions situées au nord du Danube et des Carpates roumaines aussi bien qu'au monde balkanique. Les sources byzantines et les influences occidentales

et russes n'échappent pas à l'auteur. Il s'efforce à en doser l'importance tout en attirant l'attention sur les éléments d'originalité dus au travail et au progrès de l'esprit national. La seconde publication porte sur les portraits princiers qu'on voit sur les parois des églises de Roumanie, et sur les figures brodées sur des voiles, épitrachiles et autres tissus liturgiques. On désirerait sûrement des précisions sur l'authenticité et le caractère de ces portraits pour la plupart refaits, on exécutés de mémoire, sans pose ni étude du personnage, mais les analyses y manquent.

De nombreuses conférences publiques et des communications académiques données par Iorga enrichissent considérablement l'œuvre de découverte et le répertoire des monuments publiés ; contribution d'un immense intérêt et point de départ des études ultérieures des savants, déjà entreprises ou à venir. Le don de chercheur et le fruit du prodigieux labeur dont nous avons succinctement fait entrevoir les réalisations et l'horizon suffisent à placer Iorga historien de l'art à un rang éminent. Des recherches limitées et plus sévèrement encadrées, l'occasion heureuse d'utiliser des matériaux nouveaux provenant des fouilles et des restaurations artistiques réalisées au cours de ces dernières années, permettront des rectifications, un meilleur agencement des faits, des analyses détaillées et des vues parfois plus justes. On ne pourra pas toutefois oublier que c'est Iorga qui a ouvert la voie et que c'est à ses directions d'études qu'on doit les résultats dont plus d'un serait aujourd'hui tenté de s'enorgueillir.

Les historiens du Moyen Age commencent à peine à s'aider des lumières de l'iconographie. C'est une science qui nécessite non seulement la connaissance des sources de pensée mais aussi les méthodes d'interprétation de ces sources et des œuvres d'art qui s'en inspirent ou en cristallisent les idées et leur sens. Du temps où le grand savant roumain effectuait ses recherches, on n'avait fait que préluder aux applications et à l'utilisation des lumières de l'iconographie. Aussi, on n'en saurait assez prôner le mérite. Leur originalité ressort encore mieux si l'on considère son sens historique et sa faculté exceptionnelle de faire parler les monuments et les gens du passé ; de percevoir leurs suggestions. Il n'a pas négligé, par ailleurs, dans cette voie de signaler toute exagération et de blâmer ce qui lui semblait hardi, mal ou insuffisamment fondé. Son tempérament ardent et la rapidité avec laquelle il élevait ses constructions ne l'ont pas épargné. Il a ébauché des explications et émis des vues parfois hasardeuses. Guidé par des idées générales et poussé par l'amour de la synthèse, mais tout de même il lui a échappé de franchir à grands pas des espaces vides ou remplis par des éléments peu contrôlés. Il n'en reste pas moins admirable même dans ses erreurs. Trop de choses n'étaient pas claires ou connues vers 1920—1940. Byzance englobait l'Orient chrétien dont on distinguait mal les frontières. La Cappadoce n'en était qu'une province qu'on venait de découvrir ; A. Grabar n'avait pas encore publié son livre sur les peintures murales de Bulgarie ; les peintures et les icônes des monuments serbes en voie de restauration étaient mal connues. L'idée d'un art balkanique ne faisait que poindre. On n'avait ensuite que mal étudié l'influence de l'Occident. En Roumanie même, nous savions bien peu de chose sur nos églises et nos palais princiers : et les peintures murales

en étaient souvent entachées par des restaurations maladroites ou recouvertes par la fumée et les impuretés.

À la lumière d'une conception scientifique de l'histoire de l'art, l'œuvre de Nicolas Iorga acquiert, à notre sens, encore plus d'importance. L'histoire de l'art, rappelons-nous, a été longtemps rattachée au goût, critère essentiel et concept mal défini. Il évolue en effet dans des limites imprécises et revêt des formes puissamment influées par la mode. Des erreurs retentissantes ont suscité des doutes. L'inquiétude et les progrès de l'esprit scientifique ont obligé les historiens à se rapprocher de l'archéologie et à lui emprunter avec de nombreux points de vue les procédés de travail et les méthodes de recherche. Emile Mâle et Henri Focillon avaient obtenu de beaux résultats en étudiant les sculptures et les peintures du Moyen Age français. Nous devons à ce dernier une définition de la discipline : « L'histoire, c'est l'étude des relations qui, diverses selon les temps et selon les lieux, s'établissent entre les faits, les sujets et les formes ». « L'art du Moyen Age, ajoute-t-il, n'est une concrétion naturelle, ni l'expression passive d'une société ; dans une large mesure il a fait le Moyen Age même ».

Pour s'expliquer une œuvre d'art et la comprendre, pour en saisir le sens et le mettre en lumière, des connaissances d'ordre technique s'avèrent, en second lieu ou au même degré, indispensables. Les matériaux de l'architecture, pierre, marbre, brique, fer et ciment armé imposent leur pesanteur, et leur possibilité de formes et de durée, de véritables lois réglées par la vertu du nombre et de la géométrie. La pierre, le marbre et la glaise s'imposent au sculpteur qui doit lutter pour réaliser sa conception et considérer des résistances prévues ou imprévisibles. Les matières, mur, bois, toile, parchemin ou papier, couleurs, liants et vernis entravent ou facilitent la réalisation des visions du peintre. Ces dernières sont régies à leur tour par les lois de la perspective, elles-mêmes d'ordre évolutif et fonction de la pensée, d'une époque et de la mode. Les connaissances d'ordre technique, fournies à l'artiste par la pratique et l'expérience, ne peuvent manquer à l'historien de l'art qu'au grand détriment de son activité de recherche.

L'histoire de l'art mieux conçue et ramenée à sa véritable voie avec un horizon riche et heureux exige en outre l'intervention d'un don qu'on peut appeler le tact ou le sens de l'art. Il est, croyons-nous, inné et d'une valeur exceptionnelle en même temps qu'irremplaçable. Ajoutons aussi que le but de l'histoire de l'art est de découvrir les belles choses, de les expliquer, de nous apprendre à les comprendre et à les aimer. Si l'historien de l'art est avant tout un historien qui étudie les relations des faits, des idées et des formes, et définit les idéaux des artistes et les courants d'idées, les problèmes aussi qu'ils se sont posés, il lui incombe, au même degré, une seconde fonction, celle-ci d'ordre pédagogique et social, celle de mettre en lumière la formation des artistes et d'apaiser l'inquiétude des esprits en même temps que la soif de ceux qui cherchent un appui dans l'énergie des œuvres d'art.

Iorga possédait à un degré supérieur le sens et le sentiment de l'art. Il voyage pour des recherches vers 1912 et revoit Venise et Paris, les milieux de travail où il a longuement vécu dans ses jeunes années. Les souvenirs affluent et se pressent. Il les consigne dans un admirable petit livre « Notes

de voyage », empreint du regret du temps qui passe et des choses qui ne sont plus ou semblent ne plus être les mêmes. Un mot, une ligne réveillent dans l'âme du lecteur, alliée à une profonde sympathie, la soif de connaître les parages et les lieux qu'il évoque. Les monuments d'art dessinés d'un trait se dressent devant nous et prennent un visage de connaissance. Les termes dont il se sert n'ont rien de recherché. Ils ont tous pourtant la vertu inattendue d'une signification explicative et éducatrice.

Des conférences sur Venise données à Bucarest et publiées en 1914 fournissent au savant l'occasion d'exposer des idées propres à fonder un sain programme concernant l'intelligence des œuvres d'art. Claires et originales, elles intéressent par leur vérité. Elles témoignent en même temps du sentiment artistique de l'auteur. Nous lisons dans le livre *Cinq conférences sur Venise* : « ... le moyen le plus propre pour arriver à comprendre un monument d'art est de le saisir dans son entier et dans son milieu, non modifié et resté en place, à l'endroit où il a été érigé surtout, car toute modification implique un changement. ... A Venise vit seul le passé. ... Un tableau, une sculpture sont conçus et créés pour un endroit déterminé et dans l'intention de produire une certaine impression. Déplacer un tableau, l'arracher à l'ensemble dont il a fait partie équivaut à l'amoindrissement de l'effet qu'il pourrait produire sur notre âme. ... Les beaux tableaux ne font que perdre par suite de la juxtaposition administrative ... ». Et, quelques lignes plus loin, « Celui qui veut bénéficier pleinement et en vérité de l'effet d'une œuvre d'art doit la voir et la contempler à la place que lui a assignée son auteur ; à la place où l'ont admirée ceux auxquels elles a été destinée. ... »

« A l'église Sainte-Marie "dei Frari", franchissez-en le seuil et pénétrez dans les cellules des franciscains, avec leurs fenêtres ouvertes sur un petit bout de jardin. Les premières fleurs des abricotiers égaient de blanc la verdure, des grappes de fleurs rouges pendent aux balcons des maisons d'en face. Dans l'église spacieuse, avec ses nombreuses chapelles et ses recoins d'ombre et de prière, avec ses passages où des chevaliers du Moyen Age parquent au-dessus des sarcophages de marbre, ... recueillez-vous respectueusement. N'y entrez pas en curieux et préparés à la critique. Laissez-vous appeler, prendre et dominer par les œuvres d'art, recherchez-en les détails. Ce n'est qu'à ce prix que vous revivrez la vie du passé. ... Les madones vous diront que les douleurs de la terre sont rattachées à la toute-puissance des cieux, et qu'elles sont figurées par leur propre beauté. Les saints vous rappelleront les tourments qu'ils ont enduré pour vous. ... Les chevaliers enfermés dans leurs armures vous donneront l'assurance qu'on peut vivre dans l'au-delà de la vie qu'on a menée ici-bas. ... »

Le vif sentiment du passé s'allie chez Iorga au sens profond de l'œuvre d'art, capable pour lui de s'incorporer dans l'âme du spectateur averti et de le nourrir de sa vie élevée. Cette idée revient souvent sous sa plume et dans plus d'un de ses ouvrages. Un principe extrêmement judicieux y est brillamment exposé, et il le développe à plusieurs reprises. C'est celui des liens qui rattachent les œuvres d'art aux monuments et aux endroits auxquels elles ont été originellement destinées. Elles participent en effet à la vie du monument et lui transmettent à leur tour une partie de leur propre

être. Les en arracher et les abstraire c'est les blesser ou les tuer ; c'est détruire l'ensemble, parce qu'on lui ravit des éléments constitutifs. Un tableau, une sculpture, transposés et isolés, s'étiolent et s'appauvrissent. On les prive de la lumière pour laquelle ils ont été conçus et « vus » par l'artiste. Ils cessent de remplir leur fonction originelle et se dressent étrangers devant nous comme avec la conscience de leur douloureux déplacement.

Poète inspiré et auteur de vers émus, Iorga est ensuite extrêmement sensible à la poésie des ruines. Il les exalte et il revit leur vie. Son immense savoir l'aide à retrouver les pierres qui manquent et à les remettre à leur place. Il relève les murailles et refait les intérieurs qu'il peuple de leurs hôtes disparus. C'est le don des créateurs et la marque des esprits guidés par un goût sûr appuyé par une documentation éclairée.

Tout en poussant à fond et le plus loin possible ses analyses, Nicolas Iorga s'est posé presque tous les problèmes requis par l'intelligence de la matière et la construction de l'édifice qu'il a rêvé. Il a déblayé les voies et indiqué les moyens propres à leur élargissement. Ses conseils et son exemple fournissent aussi les fondements des révisions et des conquêtes historiques de l'avenir. Il a en outre, par écrit et dans un grand nombre de conférences, exposé ses idées sur l'histoire de l'art. Il a formé le goût du public en Roumanie et promu la passion de la recherche. Membre et président de la Commission des monuments historiques de Roumanie, il a aidé de toutes ses forces et promu l'activité de conservation et de restauration des églises, palais et maisons anciens. On lui reste redevable des meilleures directions pratiques. Fondateur du musée d'art de Vălenii de Munte, il a mis de l'ordre et dirigé l'organisation du musée d'art religieux de Bucarest. Ses articles publiés dans le « Bulletin » de la Commission fournissent par ailleurs des précisions scientifiques et des études d'art d'un grand intérêt. Dans les congrès des byzantinistes à Bucarest, Belgrade, Athènes, Rome et Sofia, de 1924 à sa mort, Nicolas Iorga n'a cessé de semer des idées fécondes et d'éclairer les découvertes et les problèmes d'art d'une voix et d'une conviction qu'on n'oubliera pas.



A Jassy, en 1918, au mois de février, par un soir de neige et de grand froid ; chez lui, dans la maison qu'il occupait *strada* Română. Une chambre basse à l'angle d'une ruelle déserte et enténébrée. Assis devant la cheminée, le haut front plissé par les malheurs du pays et les soucis de l'heure, il se lève pour l'accueil le plus aimable. Bienveillant et de bonne grâce il veut bien agréer à ma demande et consent à me céder, pour des conférences, l'amphitéâtre de l'université retenu pour lui-même.

Iorga aiguille la conversation sur l'art et me fait admirer des assiettes et des écuelles paysannes ornées de motifs dont il voudrait démêler le sens et l'histoire. Il en souligne le dessin et relève l'éclat estompé de l'émail. Sa parole s'enflamme pour évoquer les intérieurs villageois aux parois tendues de tapis tissés il y a plusieurs dizaines d'années par des mains gercées qui ne sont plus. Il se délecte au souvenir de la senteur des bouquets

de basilic pendus aux poutres du plafond. Pour présenter de petites icônes du XVI^e ou du XVII^e siècles récemment découvertes dans une ancienne skite de religieuses moldaves, sa voix acquiert des accents chaleureux. « Fébronie, Cathérine, Eugénie, Eupraxie », les noms compris dans les inscriptions dédicatoires peintes en rouge au bas des saintes images désigneraient-ils des donatrices ou des religieuses-peintres? L'immense intérêt de ces œuvres dans le dernier cas !... Je le revois, en pensée, en chaire à la faculté des lettres de Bucarest, dix ans auparavant et je l'entends expliquer Byzance et son art prestigieux. Charmeur émouvant, il peint avec des mots et ouvre des horizons dans une causerie que j'aurais souhaité ne pas voir prendre fin.

Vingt ans plus tard, à Subiaco, dans la grotte, j'ai le douloureux bonheur de le rencontrer. C'était pour la dernière fois. Sans bouger ni changer de place, il contemple le portrait de saint François d'Assise pendant de longues minutes. Il se croit seul. En se retournant, ses grands yeux éclairés d'une flamme intérieure nous découvrent sans surprise, et il prononce à petite voix des paroles qui résument une pensée et synthétisent de vives impressions d'art : « Etre bon, en toute franchise et du fond du cœur, toujours et pour tous ; aimer afin de comprendre et transformer le monde ... »

NICOLAS IORGA

— MARTYR DE LA LIBERTÉ DES PEUPLES¹ —

NICOLAE BĂNESCU

De l'Académie roumaine
Ancien professeur à l'Université de Bucarest

Dans ces jours dramatiques pour l'Europe, où touche à sa fin la lutte gigantesque dont l'enjeu est le rétablissement du droit et de la liberté des peuples, alors que la Roumanie s'est arrachée à l'alliance qui lui avait été imposée contre sa volonté pour reprendre sa politique traditionnelle aux côtés de ses anciens alliés, la lumineuse figure de Nicolas Iorga, martyrisé pour sa foi dans la force inflexible des lois morales, apparaît dans toute sa grandeur prophétique. Nul autre ne mérite comme lui d'être évoqué au seuil de la victoire pour laquelle il a lutté et qu'il a payée de sa propre vie.

Depuis la première agression de la brutalité armée qui devait multiplier les attaques contre tant de peuples, l'incomparable savant, fort de sa longue expérience de l'histoire, n'a jamais cessé de s'élever avec audace contre la violence et de prédire, par-delà les succès éphémères de la technique militaire, la victoire finale de ces forces mystérieuses que recèlent les profondeurs de la vie nationale.

La force destructive déclenchée contre le monde entier et soutenue par une idéologie démente, négation absolue de tout principe, n'a jamais eu d'adversaire plus craint et plus implacable. Alors que les villes succombaient à la destruction l'une après l'autre, entraînant dans leur ruine les trésors précieux de leur civilisation amassés au cours des siècles, alors que les Etats s'écroulaient sous les coups d'une formidable machine de guerre, Nicolas Iorga enregistrait jour par jour les événements dans ces brefs mais brillants articles de « Neamul Românesc », où jaillissait en quelques lignes sous nos yeux l'infaillible jugement de l'histoire.

Elles sont connues les étapes minutieusement réglées de l'aggression allemande qui, débutant par l'Autriche et la Tchécoslovaquie, alla si loin dans la suite.

La tentative de Chamberlain pour empêcher la catastrophe avait été saluée, au milieu de l'émotion générale, par un sentiment d'attente. Partageant ce sentiment, Nicolas Iorga préconisait dans les termes suivants l'attitude du peuple roumain en ces heures critiques :

« Au moment où j'écris ces lignes, j'ignore ce qui résultera du geste de M. Chamberlain.

¹ Communication faite à l'Académie roumaine. Séance du 10 novembre 1944.

Mais je n'ignore pas ce que sent, ce que veut et ce que peut le peuple roumain.

Il n'éprouve qu'aversion pour la violence sans limites qui s'érige en arbitre suprême entre les peuples et les Etats. Sa conscience se révolte contre des actes d'agression qu'il n'a jamais commis.

Il veut pouvoir vaquer en paix à ses travaux dans ce pays dont les frontières englobent la majorité de ses enfants.

Il peut et il entend respecter toutes les obligations que lui imposent les traités qu'il a signés » ².

L'exceptionnelle gravité des événements dont l'Europe était le théâtre et qui faisaient prévoir le cataclysme proche ne devait pas tarder à éveiller, au-delà de l'Océan également, un puissant écho. C'est avec satisfaction que Nicolas Iorga note le changement d'attitude de l'Amérique, changement si décisif pour l'issue de la guerre :

« Le gouvernement des Etats-Unis, si décidé à liquider la Grande Guerre, s'était cantonné depuis dans une indifférence complète, se bornant à envoyer des "observateurs" à toutes les conférences qui se succédèrent sans résultats.

Aujourd'hui cette attitude est abandonnée.

Les Américains prennent part au procès qui se débat sous nos yeux chaque jour et nous menace d'une terrible catastrophe. Ils se rappellent les paroles qui s'adressent à l'Ucalégon de Virgile : "C'est ton intérêt qui est en jeu quand le mur de ton voisin brûle". *La notion de la solidarité humaine qui échappe à un Hitler ou à un Mussolini, s'impose à l'homme de Washington* » ³.

Lorsque, après l'annexion de l'Autriche et des Sudètes, les armées allemandes pénétrèrent en Tchécoslovaquie et y instaurèrent le protectorat, Nicolas Iorga indique, avec l'autorité de son savoir, la route que doit suivre la Roumanie dans ces heures difficiles. Déçu par les mœurs politiques qu'il a vu s'instaurer chez nous après une guerre qui aurait dû ranimer toutes nos énergies vitales, il montrait que ce qui nous fit défaut ce fut « une de ces missions impératives qui maintiennent en éveil l'âme d'un peuple ». « Nous aussi, dit-il avec autant de pénétration, nous devons aspirer à un "espace vital" qui eût signifié non le vulgaire désir d'élargir nos frontières, mais celui de répandre à l'étranger les produits de notre labeur national et une culture portant le sceau de notre race » ⁴.

Un peu plus tard, le 23 mars 1939, Iorga, avec la sûre intuition des réalités qui lui était propre, exposait aux agresseurs la vanité de leurs efforts :

« Il ne s'agit rien moins, observe-t-il, que de fonder de nouveaux empires : on y procède au mépris de toute justice, de tout principe, de toute considération d'humanité, et avec un déploiement de force brutale dont l'histoire de l'humanité n'offre pas d'exemple.

² *România în fața realităților*, « Neamul Românesc » (= N.R.), 17 septembre 1938.

³ *Convertirea « observatorului » american*, N.R., 15 juillet 1938.

⁴ *Pentru hotarele și independența noastră*, N.R., 18 mars 1939.

M. Paulin
après avoir le
conseil Paulin

J'espère que le sentiment
le plus noble de l'humanité
et d'admettre l'honorable
attendu en ce qui concerne
le chef aimé de la République
française par un tel acte
être ignoble qui déshonorerait
l'humanité le gouvernement
français associé au M. Doumer
seul et le France

Mme Doumer
Elysée

Le
Permettez-moi de vous
dire tout de suite de tous vos collègues,
ce me vient au sentiment
de profonde douleur qui s'unit
en ce moment tout ce qui est
humain au monde.

Président du conseil
de Paris le
M. Doumer
le 10/10/1900
Paris France

Je ne peut pas trouver de termes capables
d'exprimer l'honneur que se ressent, pour le
partie à venir d'un ignoble assassinat.

Brouillons des télégrammes expédiés au Président du Conseil français et
à Mme Doumer, après l'assassinat du Président Doumer.

Ceux qui travaillent au renversement d'un état de choses dont l'établissement avait fait naître tant d'espérances sont absolument "anhistoriques", étrangers à toute pensée historique. De même, ceux qui se lamentent que, à l'avenir, leur peuple a disparu, comme ceux qui se réjouissent que ce peuple va tomber sous le joug, sont, dans leur douleur comme dans leur joie, également dénués de tout sens historique.

S'ils avaient compris l'histoire, ils se seraient rendu compte que tous ces "béhémots" bibliques, tous ces plésiosaures et ichtyosaures, sortis de leur période géologique, ne peuvent durer.

C'est ce que n'ont pu faire les prédécesseurs de ces bâtisseurs de tours blasphématoires à la Babel, alors qu'ils mettaient à la base une idée religieuse. C'est ce que n'a pu davantage réaliser le génie extraordinaire, guerrier et organisateur de Napoléon.

Et la supériorité mécanique et la machine militaire actuelle pourrait à elle seule y réussir sans le facteur d'une intelligence géniale ? »⁵

Cette inébranlable conviction s'affirme à maintes reprises dans les exposés du grand historien. S'il ne se réjouit pas outre mesure de la naissance des Etats, affirme-t-il dans une conférence de même époque, il ne s'effraie pas davantage de leur disparition, car il croit à l'héroïsme de l'âme immortelle des peuples, à l'invincible résistance des nations « dont la persévérance inlassable rétablit ce que la folie des chefs a pu renverser en un moment »⁶.

Au mépris des accords conclus, le vent de la folie guerrière soufflait bientôt sur la Pologne ; la France et l'Angleterre prenaient position dans le conflit et un frisson d'angoisse traversait le monde entier. Notre historien note avec inquiétude :

« Bien des souvenirs nous lient aux Belges, aux Hollandais et même aux Nordiques, à ces derniers depuis le temps du "lion invincible" que fut Charles XII. Mais avant tout nous avons le sentiment que, si l'on renverse encore un de ces bastions de la liberté, l'heure des autres ne tardera pas à sonner »⁷.

Tout en suivant le déroulement des événements, Nicolas Iorga faisait appel à ses souvenirs et il esquissait l'avenir qui se préparait à l'humanité, en exprimant sa confiance inébranlable dans le triomphe du droit :

« Si, en promenant mes regards sur le globe entier, je ne voyais plus un seul endroit où placer une espérance, une seule île où je puisse débarquer sans y trouver un maître, une seule possibilité de rédemption pour ma pensée, un seul élément de vie que je puisse respirer, un seul coin de roche où je puisse être moi-même, je ferais comme l'Australien (qui sent sa fin proche) : je m'assiérais sur la rive et je me laisserais mourir.

Ces mots de fierté humaine se trouvent dans *La Création*, le beau livre où Edgar Quinet exilé expliquait, voilà bientôt un siècle, la naissance de la civilisation.

⁵ *A nu cunoaște istoria*, N.R., 23 mars 1939.

⁶ *Probleme baltice*, conférence, 6 octobre 1939, du cycle inédit « Explications historiques ».

⁷ *Spre cine merge gîndul nostru*, N.R., 14 novembre 1939.

Que de temps plein de changements et de révolutions a passé depuis lors, que de grandes découvertes ont perfectionné la technique ou élevé l'esprit ! Or, parmi les extraits des journaux qui me parviennent et où se mêlent, à quelques lueurs d'espérance, tant d'insultes et de menaces, je retrouve chez un penseur français la même idée : s'il est question de partager le monde entre deux tyrannies quel prix pourrait avoir l'existence ?

Pour moi, je me refuse à croire, affirme en terminant l'historien, que la vie elle-même, dans ce qu'elle a de plus sacré, ne s'élève un jour avec une force supérieure à celle de toutes les machines, contre ces odieuses perspectives »⁸.

On a souvent affirmé, au cours de cette brutale offensive de la force, que les petits Etats qui brouillent les calculs des grands impérialismes manquent de raison d'être et doivent disparaître de leur chemin. Une simple métaphore suffit à l'éminent historien pour combattre cette téméraire absurdité : « quoi qu'en dise une nouvelle philosophie politique, la civilisation humaine n'est pas un fleuve unique jaillissant des cimes les plus élevées, des sources les plus profondes ; dans son cours se confondent les eaux vives de maints affluents qui lui communiquent la mystérieuse vitalité sans laquelle il irait se perdre dans les marécages »⁹.

Devant l'effroyable vision du massacre où sont entraînés, l'un après l'autre, tant de peuples, l'homme de bien ne cesse de déplorer la fin de la bonne entente qui régnait entre les nations et à laquelle il avait lui-même si largement contribué dans plus d'un domaine :

« Il y eut jadis, écrit-il vers la fin de 1939, une communauté humaine qui maintenant est en pièces. D'un bout du monde à l'autre, on ne voit que ruine et destruction et les îlots privilégiés qui pourraient encore offrir un refuge sont continuellement battus par des vagues de menaces, en dehors de toute notion de bien et de mal, de civilisation et de barbarie. La force déchaînée célèbre ses Saturnales. Pour l'homme en qui subsiste le sentiment, vivre à une pareille époque équivaldrait à avoir été témoin des jours les plus sombres des invasions qui ont anéanti l'ordre romain ».

Rien ne reste intact, comme autrefois, autour du théâtre de la guerre. Aux armes qui se heurtent sur le champ de bataille s'ajoute l'arsenal d'une propagande éhontée en quête d'adhésions qui lui facilitent le chemin du triomphe. Une presse asservie, une littérature tendancieuse, une science sans prestige qui ne craint pas de dénaturer des notions fixées depuis des siècles et d'ériger en principes de véritables hérésies, inondent tous les pays et y font des prosélytes.

Il fallait l'intuition d'un grand esprit pour déjouer cette mystification.

Ces tragiques événements, ces transformations aussi profondes que rapides de choses qui paraissaient immuables, ces théories nébuleuses, bien faites pour semer le trouble dans les esprits, étaient autant de sujets d'une actualité brûlante sur lesquels tombait le jugement définitif comme un axiome.

⁸ N.R., 8 décembre 1939.

⁹ N.R. 10 décembre 1939.

Ce « nouvel ordre » européen dont on claironne sans relâche l'avènement ne paraît à Iorga qu'une illusion trompeuse. Quelles que soient les apparences du moment, le vieil impérialisme ne peut plus être ressuscité aux frais des nations. *Celles-ci demeurent*, proclame-t-il avec décision. « On peut édifier sur leur échine les constructions les plus audacieuses ; mais là-dessous, elles sont pareilles à l'éléphant enseveli de la légende indienne, qui en se secouant, ébranle la terre tout entière »¹⁰.

L'historien expose la genèse de l'état d'esprit qui a jeté l'humanité dans la catastrophe présente et montre pourquoi cet état d'esprit ne saurait durer :

« On a cru de plus en plus que, puisque nous avons des avions et des automobiles, on pouvait appliquer aussi à l'être humain le même système. A lui seul, l'outil et l'homme déshumanisé, robot vivant à soumission de cadavre, pouvaient tout faire. Et l'on a élevé la jeunesse selon des formules dynamiques en lui proposant comme modèle l'homme préhistorique.

Mais les conquêtes morales de la civilisation ne sauraient être anéanties. Partout les âmes blessées ou menacées proclament leur foi qui va se transformer en une force irrésistible »¹¹.

L'historien condamne sans ménagement la coupable propagande qui s'est efforcée d'acclimater en Roumanie la doctrine hitlérienne, la théorie du droit absolu de la force. « Se soumettre à cette doctrine et nous la prêcher, écrit-il, équivaut à légitimer tout coup de force dont nous pourrions être les victimes. C'est donc *un acte de trahison* »¹².

Le racisme devient une doctrine et la philosophie politique du régime totalitaire l'agite à tout moment sur la route de ses ambitions. Nicolas Iorga dénonce la naïveté de cette doctrine contre laquelle il invoque l'opinion d'historiens de jadis, entre autres celle qui s'exprime dans les lignes étrangement prophétiques de Victor Duruy dans *l'Histoire des Romains*, III, p. 92, note 1 :

« La question des races a fait au cours de ce siècle une brillante et dangereuse fortune par la science, la politique et la guerre, — observe le fameux historien français. Sous les influences diverses de la géographie et de l'histoire et par l'union d'éléments souvent hétérogènes, on a vu des nationalités se former, grandir et prendre un caractère déterminé qui a été appelé justement l'esprit national. Mais j'avoue ne pas connaître cette fée mystérieuse qui, penchée sur le berceau des races naissantes les a douées de qualités bonnes ou mauvaises qu'elles garderont éternellement.

Trois quarts de siècles se sont écoulés depuis, poursuit N. Iorga. Les nations ont formé, et ce n'est que justice, des États nationaux qui ont vécu en assez bonne intelligence les uns avec les autres. Elles n'ont pas fondé leur droit sur des théories, mais sur un phénomène moral, la conscience de soi qui, plus que la différence de crânes, peut exister elle-aussi. Et après ces

¹⁰ N.R., 1^{er} janvier 1940.

¹¹ N.R., 4 janvier 1940.

¹² N.R., 17 janvier 1940.

quatre-vingts ans de civilisation, le racisme vient sans motif contester le droit des nations à former des Etats.

Voilà où mène l'ignorance et le manque de jugement »¹³.

D'ailleurs, comme il le proclame dès le titre même dans un autre article, nous vivons *en plein chaos de toutes les idées*. L'écrivain s'étonne à bon droit qu'on emploie encore de nos jours des idées dont le sens a complètement disparu et qui « ne sont plus que des concepts falsifiés ou confus, flottant vainement dans l'air ébranlé et sillonné de flammes ».

L'économie politique de l'Allemagne nationale-socialiste a mis en circulation une notion, celle de « l'espace vital », susceptible de justifier toute agression. Le savant roumain dénonce sans ambages cette hérésie à laquelle la réalité oppose un démenti formel :

« Une fois de plus, écrit-il, un penseur allemand, adepte d'une économie politique qui a depuis longtemps dévié... nous fait une leçon sur les articles de foi de la "géopolitique" à laquelle nous devons le dogme hégémonique de "l'espace vital", qui ne crée pas d'Etats nouveaux, mais est prêt à englutir n'importe lequel de ceux qui existent.

La formule consacrée est simple. Vous êtes un peuple "d'agriculture inférieure", vous devez donc vous soumettre à un Etat qui fabrique des machines, mais qui ne peut apaiser sa faim dans les limites de ses frontières. A dater de ce jour, vous êtes englobé dans "l'espace vital" du peuple supérieur et vous ne pourrez plus vous en affranchir, car il vous est désormais interdit de vendre vos produits agricoles à d'autres pays ou de fonder des industries nouvelles ; quant aux anciennes, elles doivent disparaître sur-le-champ. Il va sans dire qu'il vous faut par surcroît accepter le contrôle de votre production.

De l'économie politique cela ? Oh non, à moins que l'économie politique ne soit qu'un simple camouflage pour des annexions politiques.

Tout homme capable de raisonnement sait qu'il ne peut exister dans les circonstances actuelles d'Etat complètement indépendant. Cette notion périmée a fait place à celle de l'interdépendance des Etats reliés entre eux par un réseau de liens aussi complexes qu'instables. Toute nation est supérieure ou inférieure, dans un domaine donné, à d'autres nations qui ne sont de façon absolue ni supérieures, ni inférieures. Marquer ces gradations est une erreur de théorie, mais les transformer en réalité politique serait une insolence.

La grande supériorité c'est la Morale, qui s'accorde à la fois d'une pauvreté momentanée et du retard de l'organisation économique. L'infériorité la plus noire consiste à employer à des fins de domination les avantages d'une supériorité économique éphémère »¹⁴.

Présageant que cette notion d'« espace vital », que l'on brandit avec acharnement depuis des années, entraînera fatalement les plus terribles catastrophes, N. Iorga lui consacra dès 1938 une série de leçons aux cours

¹³ *Racism*, N.R., 19 janvier 1940.

¹⁴ *Superiori și inferiori*, N.R., 9 mars 1940.

d'été qu'il avait organisés à Vălenii de Munte. Il la discute et la combat sur des bases historiques, prouvant de façon éclatante l'absurdité des formules agressives par lesquelles elle s'exprime.

A cette dangereuse théorie, le savant roumain oppose sa formule propre : celle de la *vitalité* nationale qu'un peuple a en toute vérité le droit d'affirmer, et il le peut avec succès sans recourir à la conquête ou à la guerre. En une série de leçons où la logique la plus rigoureuse s'allie à une documentation impeccable, l'historien développe cette idée, montrant « ce qu'a réalisé la vitalité pacifique, la noble et humaine vitalité des nations dignes de ce nom ». De nos jours, l'autarcie s'efforce de briser les liens qui ont toujours existé entre les membres de la famille humaine. Les échanges si naturels ne se limitent pas seulement au domaine matériel, ils pénètrent, bien plus encore, dans le domaine moral.

« Peut-être, écrit-il, ne vivrons-nous pas jusqu'au jour où l'on verra si ce que l'on demande actuellement au peuple allemand ou à ce peuple italien que nous aimons tant, si ces exigences sont ou non conformes au développement de la nation elle-même. On ne peut des mois et des années durant maintenir un peuple en état d'exaltation furieuse. Au lieu d'inciter une nation à des actes qui dépassent ses forces, mieux vaudrait infiniment garder chez elle ses grandes possibilités et développer par les voies traditionnelles une civilisation qui lui assure pour toujours ce qu'une conquête n'obtient que de façon éphémère ».

Il s'adresse une fois de plus à l'histoire pour lui demander des exemples éloquents. Au XVIII^e siècle, le monde est dominé par la France, par le royaume vaincu de Louis XIV. Cette France, défaite par les armes, n'avait rien perdu de sa vitalité de jadis et cette vitalité lui assure en Europe la première place.

Plus tard, la Révolution française fait de vastes conquêtes. Puis vient Napoléon dont les conquêtes sont plus vastes encore. Mais la conquête n'était pas le but suprême de ces conquérants. La Révolution annonçait la délivrance aux peuples soumis à des gouvernements absolus : et pour Napoléon, la guerre, loin de constituer une fin en soi, n'était que le moyen d'instaurer une ère de paix analogue à celle qu'avait fait régner Rome, vers laquelle sa pensée retournait sans cesse. En outre, Napoléon a été dans bien des domaines un grand précurseur ».

Voici en quels termes Iorga caractérisait l'inanité des événements auxquels nous assistons, la fatalité tragique qui pèse sur la violence :

« Nous sommes encore les sujets de Napoléon, mort voilà plus d'un siècle, parce que nous sommes régis par les formes juridiques qu'il a imposées à tous. Gardons-nous donc de placer celui qui dort de son dernier sommeil dans le sarcophage de porphyre du Dôme des Invalides à côté de tous les Görings et de tous les Goebbels de notre époque, qui sans trêve encouragent un mystique à pousser sa nation sur des voies qui pour cette nation même ne sont pas les meilleures, puisqu'elles rendent odieux au monde entier un peuple doué de tant de qualités. Même s'il pouvait après l'Autriche conquérir la Hongrie, la Roumanie, la péninsule balkanique et les régions ruthènes

de Russie, même si l'énergie allemande pénétrait jusqu'au cœur des steppes pour s'y briser dans cette lutte contre l'impossible, même alors l'Allemagne ne posséderait plus la force créatrice qui était sienne au temps où elle était divisée en une poussière d'Etats ». En ce temps-là, poursuit l'historien, alors que l'Allemagne n'avait pas encore d'industrie et encore moins de commerce, on a vu se fermer « une pensée allemande qui jusqu'à ce jour, par-delà l'hitlérisme, nourrit la nation ».

L'un après l'autre, les Etats situés dans les limites de « l'espace vital » étaient submergés par le flot envahisseur. Mais, pour la vaste expérience de l'historien, ces effondrements successifs ne sont qu'un épisode passager. Dans la structure complexe de la vie humaine, il est de facteurs contre lesquels le temps et la mort ne peuvent rien. A leur heure, qui sonne tôt ou tard, ils surgissent pour renverser ce qui a été élevé au mépris des lois les plus élémentaires de la morale.

Pénétré des ces choses simples mais d'une portée éternelle, Nicolas Iorga intitule de façon significative, *Quand les spectres reviendront*, un article qui mérite d'être cité en entier :

« Détruire un Etat peut être une entreprise aisée, surtout quand une société entière de grande civilisation technique travaille des années durant sous les yeux aveugles des autres à atteindre ce but. Les « surprises » sont prêtes et on les lance pour que, en un court délai, dans une proportion que n'ont jamais atteinte tous les barbares d'autrefois réunis, des villes entières ne soient plus qu'un amas de ruines, avec tout ce qu'elles renferment d'objets irremplaçables.

La matière a détruit la matière.

Mais l'homme demeure, si diminué, si avili, si méprisé qu'il soit. Qu'on le laisse vivre en liberté et les fruits de son labeur serviront au monde entier. Si son âme au contraire est brisée par toutes les souffrances auxquelles on l'a soumise, elle ne reste pas dans le tombeau où on a voulu l'ensevelir à jamais. Elle s'en échappe pour errer par le monde et y mener une ombre de vie qui effraie et empoisonne l'existence des autres.

Qu'on se rappelle ce qu'il est advenu des Polonais après le dernier partage. Tout mouvement révolutionnaire, où qu'il se produisît, les avait en tête : dans la Prusse de 1848, en Italie, chez nous. Même phénomène dans le même temps chez les Hongrois sans Hongrie, chez les Italiens sans Italie.

S'il reste, de nos jours encore, pareils hommes « enterrés », ils ne tarderont pas à errer à travers le globe et nul sortilège au monde ne pourra les retenir dans leurs tombeaux »¹⁵.

Cette idée traverse sans cesser l'esprit de l'historien. On nous assure de tous côtés que tout va pour le mieux dans les pays où les peuples ne disposent plus d'eux-mêmes. « Sous la domination étrangère l'ordre promis, qui est sa seule excuse, règne partout : il assure le pain quotidien, naturellement ce qu'en laisse le maître ; le calme, hors duquel on doit s'attendre à

¹⁵ N.R., 10 mars 1940.

une terrible répression ; le bon fonctionnement des écoles avec des maîtres déterminés et un programme correspondant, une littérature qui n'excite pas les esprits et, au lieu de théâtre, les flots d'harmonie que déversent les représentations d'opéra. On peut ainsi aller, croient certains, à l'infini, d'une génération de bienheureux à l'autre ».

« Oui, à la surface c'est bien cela, observe Iorga. Mais au fond il y a quelque chose de plus. Il se peut que, dans un moment de faiblesse, la génération actuelle accepte cette situation. Il se peut qu'à bout de forces, elle s'y soumette. Mais nous sommes *l'expression actuelle d'un peuple qui a vécu des siècles entiers*. Nous pouvons faiblir, nous pouvons être brisés. Mais ceux-là n'ont éprouvé ni l'affaiblissement ni le malheur. Ils sont là, au fond, avec leurs luttes, leurs souffrances et leurs triomphes et personne ne peut les atteindre. Ils sont indestructibles »¹⁶.

L'occupation du Danemark et de la Norvège est pour Iorga « un acte de profanation ». Sa révolte contre cette violation des sentiments humains les plus sacrés lui arrache la déclaration suivante : « Deux conceptions de vie se heurtent en ce moment, quels que soient leurs représentants. Si celle qui proclame qu'il y a un droit, une justice dans le monde, qu'il y a une humanité, une sainteté des traités, qu'un peuple a le droit de vivre, qu'un Etat national doit nécessairement se maintenir, ... si cette conception était représentée par les derniers des sauvages, et si la conception opposée, celle de l'envahissement et de l'asservissement par la force était représentée par les nations les plus avancées, en bien, moi je me mettrais à la suite des hommes qui représentent ce principe et contre les tenants de la plus brillante civilisation, au cas où ces derniers représenteraient l'autre conception »¹⁷.

La sauvage destruction des biens accumulés par le travail des générations lui suggère le thème d'un intéressant article qu'il intitule : *Le dégoût du travail*. Plus d'une fois, dit-il, au cours de l'histoire, on a vu ce dégoût se manifester, au grand dam de la civilisation humaine.

« Tout travail humain, affirme-t-il, doit être garanti dans ses résultats. Lorsqu'il n'en est pas ainsi, et que la violence abuse des forces qu'elle a accumulées dans ce but, chaque nation et, dans la nation, chaque individu, hormis les grands esprits créateurs dont nul ne peut entraver l'activité passionnée, ne font plus que ce qui est strictement nécessaire pour assurer leur entretien ou poursuivre des plaisirs d'autant plus violents que l'avenir est plus incertain ».

L'histoire nous en donne maints exemples éloquentes, poursuit Iorga. Pourquoi un peuple aussi doué que le nôtre n'a-t-il produit que ce qui s'est réalisé en quelques murs et s'est conservé dans des écrits plus pauvres qu'on n'eût pu l'attendre ? C'est parce que nous nous sommes trouvés sans cesse, comme le dit le proverbe, "dans la gueule du canon". Et, vers la fin du Moyen Age occidental, au milieu des grandes réalisations en tous domaines,

¹⁶ N.R., 30 mars 1940.

¹⁷ *Vederi istorice și geografice despre țările nordice*. Conférence inédite prononcée à l'Institut d'Histoire Universelle, avril 1940.

Florence n'offre, au temps de la peste noire que les scènes de folle passion de ceux que la mort pouvait faucher à tout moment.

De tous les péchés, ajoute-t-il pour terminer, qui seront mis au compte de celui qui a entravé dans tous les domaines les rapides progrès de notre époque, le plus grave sera d'avoir tué dans tous les cœurs la joie de créer »¹⁸.

De même, ce mépris de tout droit et cette insensibilité devant toute souffrance lui remet en mémoire le passé à la trame pleine de défaites, de douleurs et d'humiliations de cette pauvre humanité.

« Et une voix monte du fond des temps : *Memento ! Remember !* »¹⁹.

II

En mai 1940, la guerre, après avoir porté en Europe centrale et orientale des coups décisifs, franchit le Rhin vers l'Occident. Attaquées les premières, la Belgique et la Hollande luttent héroïquement pour arrêter l'envahisseur. Dans leur tombeau d'Aachen, les cendres de Charlemagne sont ébranlées, comme elles devaient l'être plus fortement encore au cours de ces dernières semaines, au son de « la barbare musique des combats ». L'historien roumain saisit l'occasion de souligner l'enseignement qui se dégage de ce reliquaire, au moment où la nation allemande se dresse contre la justice et l'humanité :

« Germain de naissance et de langue, vivant au milieu d'une armée exclusivement composée de Germains, Charles, qui n'est commémoré sous la forme latine de son nom que par les Français, était un chrétien qui s'inclinait devant les suprêmes exigences morales auxquelles ne peut se soustraire nulle politique, sauf celle qui mène au suicide enthousiaste au milieu du carnage. Mais il était un empereur romain, universel, *Empereur de la paix, Empereur du droit*. C'est le seul impérialisme qui se puisse pardonner »²⁰.

Des combats extraordinaires se livrent bientôt en Hollande, en Belgique, en France. L'écrasante supériorité mécanique de l'Allemagne brise toutes les résistances et ces Etats s'écroulent. Seule l'Angleterre reste debout, sauvée par l'héroïque retraite de Dunkerque.

Ecœuré par les commentaires que suscite cette chute navrante, N. Iorga se demande s'il existe encore dans ce monde avili, « où le moindre mercenaire se croit l'étoffe d'un grand stratège », s'il existe encore des hommes sensibles à *cet héroïsme qui, en dépit de tout, réussira à remporter la victoire finale* ». Il montre combien sont illusoirs tous les artifices d'une « guerre de choc et de surprise » du moment où l'on peut au tank de 60 tonnes en opposer un de 100, aux avions qui momentanément ont la maîtrise de l'air, en opposer un nombre bien plus grand²¹.

En cette heure tragique de la suprême épreuve de la France, l'historien ne peut s'empêcher d'admirer le calme impressionnant — présage d'une

¹⁸ N.R., 16 avril 1940.

¹⁹ *Durevi cave au mai fost*, N.R., 20 avril 1940.

²⁰ N.R., 15 mai 1940.

²¹ N.R., 6 juin 1940.

victoire qui viendra à son heure — de toute la presse française, calme qui a son équivalent dans le ton modéré et ouvert des brefs communiqués :

« Une surprise aux frontières, l'apparition de moyens de combats auxquels on n'était pas habitué, de tristes hésitations dans le commandement, l'encercllement d'une armée qui ne pouvait se dégager qu'au prix des plus rares prouesses d'héroïsme et d'une parfaite discipline, la menace planant directement sur une capitale unique au monde par les trésors de civilisation qu'elle renferme, pilonnage, un jour entier, de ses environs et même de son centre, quel peuple, en dehors peut-être du peuple anglais, se demande Iorga, n'aurait pas cédé sous le poids de ces coups immérités du sort ?²² »

Quelques jours plus tard, enregistrant avec un serrement de cœur « La fin tragique », la chaude admiration qu'il éprouve pour les grandes traditions de la France lui arrache ces émouvantes paroles : « Ma main se refuse à définir l'acte auquel s'est cru obligé le plus glorieux des généraux de l'armée française ». Il trouve encore au fond de sa conscience la force d'affirmer que les conséquences de cet acte « ne seront certainement pas celles que l'on croit en ce moment terrible de l'immense tragédie historique ». « Un commandement n'est pas la même chose qu'une armée, une armée n'est pas non plus la même chose qu'une nation, comme le plus grand succès technique n'entraîne pas forcément la victoire », affirme-t-il avec sa prophétique intuition²³.

L'infailible enseignement de l'histoire lui avait révélé les lois permanentes qui règlent la marche de la vie des peuples. S'il n'existait au monde que des Etats « exposés à tous les hasards et caprices du sort », écrit-il dans sa foi inébranlable, ce serait un malheur, « un malheur absolu et définitif ». Mais il y a en plus la nation. « Elle ne peut être humiliée pour toujours et personne, s'y prendrait-on tout au long des siècles, ne pourrait l'anéantir. Elle est l'élément primordial et plastique. C'est d'elle que procède toute chose. C'est grâce à elle que l'Etat peut s'épanouir aux heures de prospérité, c'est en elle qu'il trouve un refuge aux jours sombres ; elle le cache dans son mystère sacré jusqu'à une nouvelle éclosion, tel l'arbre qui absorbe à l'automne la sève en vue d'un nouveau printemps »²⁴.

Mais une nouvelle phase de la guerre s'ouvrait.

III]

Les articles évoqués ne sont qu'une infime partie de la chronique où Nicolas Iorga a commenté pendant plus d'un an les événements qui ensanglantent encore l'humanité. Mais ils soulignent amplement la noble et courageuse attitude de ce grand esprit altéré de réalité morale.

Ces écrits prophétiques, d'une verve incomparable, où il proclame à chaque page l'impuissance du crime à remporter la victoire définitive, mal-

²² *Liniste franceză*, N.R., 13 juin 1940.

²³ N.R., 20 juin 1940.

²⁴ *Ibid.*, 17 mai 1940.

gré la gigantesque tuerie qu'il a déclenchée, ont été pour bien des esprits un réconfort dans la confusion générale qui régnait chez nous ; ils éveillaient, en outre, de profonds échos dans les pays durement éprouvés où la réputation de l'historien lui avait valu des amis aussi nombreux que sincères.

On ne devait pas tarder à voir en lui un sérieux obstacle sur la voie du triomphe. Des voix hostiles s'élevaient bientôt en Allemagne contre le savant « de culture française » si influent parmi les siens. Une poignée de traîtres aux intérêts de leur pays se sont mis au service de l'étranger qui les séduisait en tout lieu. Ils faisaient le coup d'Etat du 6 septembre, ils usurpaient le pouvoir pour devenir les instruments inconscients de leur maîtres. La Roumanie, attachée à ses alliances naturelles, était inféodée à l'Allemagne hitlérienne. Un régime de terreur s'instaurait dans ce pays, préparant les assassinats qui devaient imprimer une tache ineffaçable au front de notre peuple si doux. Le sort de N. Iorga était scellé.

Conscientes de l'énormité de ce crime, les âmes perdues ont commencé dans la presse les délations. Ecœuré par tant de bassesse, le savant abandonna Bucarest pour son patriarcal refuge de Vălenii de Munte. Dans une lettre adressée au bureau de l'Académie roumaine, il annonçait que ses communications seraient désormais envoyées de là et il priait qu'elles fussent lues, car son intention était de ne plus revenir dans la capitale tant que durerait ce régime odieux. Le tremblement de terre de novembre 1940 le contraignit à chercher refuge dans sa maisonnette de Sinaia.

Le grand Roumain avait le pressentiment du crime qui se tramait autour de sa personne. Comme une suprême protestation de sa conscience, il reproduisit dans « Neamul Românesc » du 1^{er} octobre 1940 un article publié deux ans auparavant, au moment où la dictature sans raison aucune commençait à s'instaurer. L'article porte ce titre : *Les délateurs*.

« Dans la Rome antique où fut versé tant de sang innocent, écrivait-il, et où les plus notables figures du monde politique sont tombées elles-mêmes victimes des mesures de proscription qu'elles avaient appliquées à d'autres, il n'existait aucune catégorie d'hommes plus couverte de dégoût public que les délateurs, comme en témoigne l'histoire.

C'étaient ceux qui, profitant des temps anormaux qui appellent les dictatures, satisfaisaient toutes leurs passions, celle de la vengeance, celle de la convoitise, dénonçant les autres et attirant sur eux le malheur. Au près de ces démons incarnés, les sycophantes d'Athènes étaient des anges... ».

L'historien attire notre attention sur le fait que, dans les circonstances exceptionnelles que nous traversons aujourd'hui, cette espèce abjecte se manifeste de nouveau et il termine par le sage conseil : « Ne prêtons pas l'oreille aux délateurs ! ».

Attaqué avec une ignoble véhémence, censuré dans le journal qu'il dirigeait depuis trente-cinq ans, Nicolas Iorga se vit obligé de cesser la publication de ses articles dont le dernier porte la date du 25 septembre 1940. Le 8 octobre, il informait la direction du journal que sa collaboration prenait fin :

« Les quelques amis qui n'ont reculé devant aucun sacrifice pour que ce journal puisse faire face à l'adversité, écrivait-il, sont au bout de leurs ressources. Il y a d'ailleurs longtemps qu'ils se demandent pourquoi ils le maintiendraient sous cette forme, alors qu'il ne leur est plus permis d'y exprimer toute leur pensée.

Après une défaite, poursuit-il dans son style coloré, on ne livre pas le drapeau, on l'enroule autour de son cœur.

L'âme de nos luttes fut l'idée de la culture nationale.

La revue « Cuget clar », que l'on peut encore soutenir, la représente.

C'est autour d'elle, en y joignant le nom, cher entre tous, de « Neamul Românesc », que nous enroulons l'étendard de notre foi »²⁵.

Complètement isolé du monde, le penseur qui au cours de sa longue carrière scientifique, s'était maintes fois attaché à définir sa conception de l'histoire, se console en approfondissant à nouveau ce problème. Son dessein était de nous donner, sous le nom d'*historiologie*, les résultats de sa pensée d'historien. Mais la vision de la mort qui le guettait s'était implantée dans son cœur. Dans la solitude accablante qui l'entourait — ce fut de la part de notre société un de ces égarements qui ne se peuvent oublier — dans cette froide solitude, vingt-quatre heures avant d'être arraché aux siens, il jetait sur le papier quelques poèmes inspirés par cette douloureuse vision. L'un d'eux, intitulé *Brad bătrîn* (Vieux sapin), revêt une signification symbolique. Son histoire est simple. On l'a coupé, parce qu'il projetait trop d'ombre. On entendit alors, dans la forêt une voix :

Pourquoi vous être ainsi pressés ?

Dans sa vie aux longues années,
tout le long des heures amères,
sous ses branches révoltées
nombreux sont ceux qui s'abritèrent.

Droit sur la cime se dressant,
il montrait la route au passant,
le vieillard qui dans la tempête
aux moments durs lui tenait tête.

Tant qu'il vécut, il fut utile
Mais mort, maintenant qu'il n'est plus,
qu'en tirer qui ne soit futile
si ce n'est un cercueil de plus ?²⁶

Le jour qui allait mettre un terme à cette attente dramatique frappait à la porte : *venit summa dies*... Les sicaires des « légionnaires » étaient lancés sur ceux qui d'avance étaient proscrits. Le 27 novembre, vers le soir, Nicolas Iorga était arraché du milieu de sa famille et tombait percé

²⁵ N.R., 11 octobre 1940.

²⁶ Traduction de V.L.

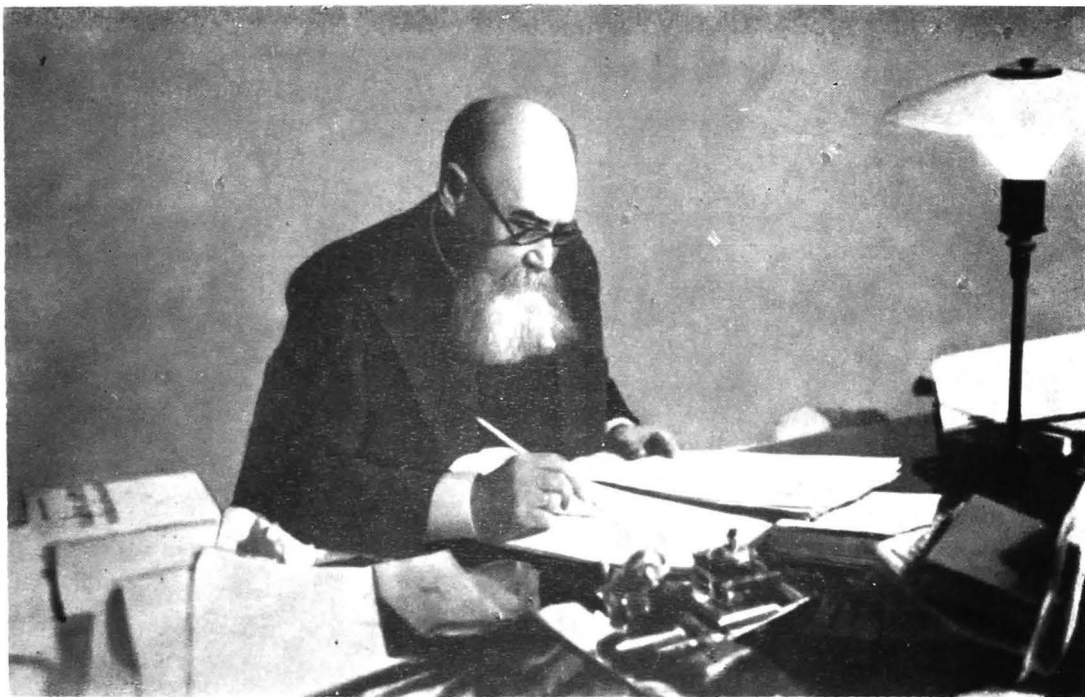
de balles, à l'aube du 28, sur l'éteule d'un champ au bord de la chaussée qui mène de Strejnic à Ploiești.

De hautes complicités n'ont pas été étrangères à cet odieux forfait. Ce qui permet de l'affirmer, c'est le silence absolu qui fut imposé autour de l'acte monstrueux, l'impunité des assassins qui purent se réfugier là où ils s'efforcent, aujourd'hui encore, de troubler les esprits par l'entremise d'un poste de radio allemand. A l'Université, un recteur de triste mémoire interdisait d'arborer le drapeau noir. Seule, l'Académie roumaine se réunissait, séance tenante, pour adresser par la voix émue de son président, un hommage attristé à l'illustre disparu. Mais une foule immense où se mêlaient toutes les classes sociales, s'est pressée, dans ces instants de profonde affliction et de sombre terreur, aux bords du tombeau où descendait celui qui avait été son maître.

C'est ainsi qu'est sorti « de la vie et des orages du monde » le géant qui pendant un demi-siècle n'a jamais cessé d'être aux heures critiques un des guides de son peuple.

S'il nous a été arraché, l'idée qu'il représentait avec une telle conviction n'est pas descendue avec lui dans le tombeau. Comme il l'avait affirmé avec insistance dans sa vision de prophète, elle est restée pour parcourir le monde, relever les peuples et garantir aujourd'hui la victoire.

Quand, après des souffrances telles que l'humanité n'en avait jamais connues, le Droit et la Liberté sont restaurés en ce monde, c'est pour nous une dette sacrée que d'évoquer, à côté des milliers d'hommes qui sont tombés pour eux, la personnalité titanique de Nicolas Iorga et de nous incliner pieusement devant son ombre immortelle.



Dernière photographie de Iorga à sa table de travail, 1940.

TABLE CHRONOLOGIQUE

- 1871, 5/17 juin : naissance de N. Iorga à Botoșani (Moldavie du Nord), fils de N. Iorga, avocat, et de Zulnie Iorga, née Arghiropol.
- 1889 : licencié ès Lettres de l'Université de Jassy.
- 1892 : diplômé de l'École Pratique des Hautes Etudes de Paris (avec, comme mémoire de diplôme : *Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896).
- 1893 : docteur en Philosophie de l'Université de Leipzig (thèse : *Thomas III marquis de Saluces. Etude historique et littéraire, avec une introduction sur la politique des ses prédécesseurs et un appendice de textes*, Paris, 1893).
- 1894 : professeur suppléant à la chaire d'Histoire universelle (médiévale et moderne) de l'Université de Bucarest.
- 1895 : professeur titulaire à la même chaire (qu'il conservera jusqu'au début d'octobre 1940).
- 1896 : première d'une très longue série de communications qu'il présentera à l'Académie roumaine jusqu'à la veille de sa mort : *Contribuțiuni la istoria Munteniei în a doua jumătate a sec. al XVI-lea*.
- 1898 : élu membre correspondant de l'Académie roumaine.
- 1905 : assume la direction de la revue littéraire « Sămănătorul », fondée en 1903 par Gh. Coșbuc et Alexandru Vlahuță.
- 1906 : fonde le quotidien politique « Neamul Românesc », qu'il dirigera sans interruption jusqu'en 1940 (11 octobre).
- 1907 : fait paraître la revue littéraire « Floarea Darurilor ».
- : élu pour la première fois député au Parlement, où, un mois plus tard, il prononcera un mémorable discours pour exiger l'amnistie des paysans révoltés quelques mois plus tôt.
- 1908 : devient Secrétaire général de la « Ligue culturelle pour l'Unité de tous les Roumains ».
- : crée, à Vălenii de Munte, une Université populaire, dont les cours se poursuivront, sans autre interruption que celle imposée par la 1^{re} guerre mondiale, jusqu'en 1940.
- : Correspondant de l'Académie Serbe.
- 1910 : fonde le Parti rationaliste-démocrate (dissous en 1938).
- : Membre titulaire de l'Académie roumaine.
- 1911 : prononce son discours de réception à l'Académie : *Două concepții istorice*.
- : élu membre d'honneur de la « R. Deputazione Veneta di Storia patria ».

- 1912 : membre correspondant de l'« Ateneo Veneto ».
- 1913 : fait paraître, sous sa direction, le *Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine*.
- 1914 : fonde, avec la collaboration de V. Pârvan et de Gh. Murgoci, l'« Institut Sud-Est européen », qui, peu après, commencera la publication d'un « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale » (1914—1924).
- : la même année, il fonde également la « Revista Istorică » (1914—1947).
- 1916—1918 : réfugié à Jassy, devenue capitale de la Roumanie après l'occupation de Bucarest par les troupes allemandes. Il y poursuit son activité scientifique et didactique, mais aussi une intense action politique, visant à renforcer l'esprit de résistance à l'ennemi et à promouvoir pour la période de l'après-guerre des réformes démocratiques et l'expropriation des grands domaines au bénéfice des paysans privés de terre.
- 1919 : président de la première Chambre des députés de la Roumanie unifiée.
- : président de la Commission historique de Roumanie.
- : docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg.
- : Correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles Lettres).
- 1920 : premier cours en Sorbonne : *Les Latins d'Orient*.
- : docteur *honoris causa* de l'Université de Cernaoutzi.
- : propose et finit par obtenir la création de deux *Ecoles roumaines à l'étranger* : celle de Rome (confiée à Vasile Pârvan) et celle de Paris, dont il assurera lui-même la direction (en publiant des *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France*).
- 1923 : président de la Commission des Monuments historiques.
- : docteur *honoris causa* de l'Université de Lyon.
- : Correspondant de l'Académie de Stockholm.
- : Correspondant de l'Académie de Cracovie.
- : la même année, il jette les bases de la « Fondation N. Iorga », à laquelle il fait don de sa maison de Bucarest (depuis, siège de l'Institut de Philosophie de l'Académie), ainsi que de sa bibliothèque personnelle (environ 60 000 volumes, aujourd'hui à l'Institut d'Histoire qui porte son nom).
- 1924 : fait paraître la « Revue historique du Sud-Est européen », qu'il ne cessera de diriger jusqu'à sa mort, en 1940.
- : organise à Bucarest le 1^{er} Congrès international d'études byzantines, convoqué sur son initiative.
- : devient président de la Ligue culturelle, dont il avait été pendant de longues années le secrétaire.
- 1926 : docteur *honoris causa* de l'Université de Genève.

- 1926 : docteur *honoris causa* de la Faculté de Théologie protestante de Paris.
- : correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne.
- 1927 : doyen de la Faculté des Lettres de Bucarest.
- 1928 : fait paraître à Bucarest la revue littéraire « Cuget clar » (1928—1934 ; 1936—1940).
- : membre correspondant de l'« Istituto Veneto ».
- 1929 : fonde à Venise une « Casa romena », destinée à accueillir des artistes et des chercheurs venus parfaire leurs études en Italie.
- : docteur *honoris causa* de l'Université de Wilno.
- : recteur de l'Université de Bucarest.
- 1930 : docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford.
- : membre correspondant de l'Accademia dei Lincei, Rome.
- 1931 : Président du Conseil et ministre de l'Instruction publique et des Cultes.
- : docteur *honoris causa* de l'Université de Paris.
- : membre correspondant de l'Académie tchèque.
- 1932 : docteur *honoris causa* de l'Université de Bratislava.
- : membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
- 1933 : docteur *honoris causa* de l'Université de Rome.
- : membre associé de l'Institut d'études byzantines d'Athènes.
- 1934 : membre correspondant de l'Académie de « San Lazzaro », Venise.
- 1935 : membre correspondant de l'Académie polonaise.
- 1936 : membre correspondant de l'Académie Stanislas, de Nancy.
- 1937 : crée, à Bucarest, l'Institut pour l'étude de l'histoire universelle.
- : membre de l'Académie d'Histoire de Santiago du Chili.
- 1938 : vice-président du Comité international des sciences historiques.
- 1939 : président du Sénat.
docteur *honoris causa* de l'Université d'Alger.
- 1940, octobre : mis à la retraite d'office, comme professeur d'Université, par le régime du maréchal Antonesco, qui le déclare « indésirable ».
- 1940, 27 novembre : assassinat de N. Iorga par une bande de « gardes de fer » à la solde de l'Allemagne hitlérienne.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DES TRAVAUX DE N. IORGA CONCERNANT L'HISTOIRE GÉNÉRALE ET L'HISTOIRE CULTURELLE

I. THÉORIE DE L'HISTOIRE

1 *Généralités concernant les études historiques* (en roum.), 3^e éd., Bucarest, 1944

II. OUVRAGES DE SYNTHÈSE GÉNÉRALE

1. *Observations d'un non-spécialiste sur l'histoire de l'Antiquité* (en roum.), Bucarest, 1916
2. *Développement des institutions politiques et sociales de l'Europe* (en roum.), 3 vols., Bucarest, 1920
3. *Eléments d'unité du monde médiéval, moderne et contemporain* (en roum.), 3 vols., Bucarest, 1921—1922
4. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, 4 vols., Paris, 1926—1929
5. *Matériaux pour une historiologie humaine*, fragments inédits publiés par Liliana N. Iorga, avant-propos de D. M. PIPPIDI (en roum.), Bucarest, 1968

III. BYZANCE, CROISADES, EMPIRE OTTOMAN ET SUD-EST DE L'EUROPE

1. *Philippe de Mézières (1327—1405) et la Croisade au XIV^e siècle* (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, fasc. 110), Paris, 1896
2. *The Byzantine Empire*, London, 1907
3. *Geschichte des Osmanischen Reiches* (Coll. „Allgemeine Staatengeschichte”), 5 vols., Gotha, 1908—1913
4. *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest, 1919
5. *Brève histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre Sainte*, Paris, 1924
6. *Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe*. Leçons faites à la Sorbonne (I. La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe au XVIII^e siècle; II. Le romantisme dans le Sud-Est de l'Europe). Etudes roumaines, II. Paris, 1924
7. *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient*, Conférences à la Sorbonne, 2 vols., Paris, 1924—1925
8. *Histoire des Etats balkaniques jusqu'en 1924*. Paris, 1925
9. *Les voyageurs orientaux en France*. Paris, 1927
10. *Les voyageurs français dans l'Orient européen*. Conférences faites en Sorbonne, Paris, 1928
11. *Livres populaires dans le Sud-Est de l'Europe et surtout chez les Roumains*. Quatre conférences données en Sorbonne. — Académie roumaine. « Bull. de la Section historique ». XIV, 1928, p. 7—122.

12. *Les narrateurs de la première croisade*. Paris, 1928
13. *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929
14. *La création religieuse du Sud-Est européen*. Conférences données en Sorbonne, Paris, 1929
15. *Brève histoire de la Petite Arménie. L'Arménie cilicienne*, Paris, 1930
16. *France de Chypre* (Coll. de l'Institut néo-hellénique de l'Univ. de Paris, fasc. 10), Paris, 1931, nouvelle édition 1968
17. *Rhodes sous les Hospitaliers*. Conférences données à la Sorbonne, Paris—Bucarest, 1931
18. *Une ville romane devenue slave : Raguse*. Trois conférences données en Sorbonne. Académie roumaine. « Bull. de la Section historique », XVIII, 1931, p. 1—75
19. *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*. D'après les sources, illustrée par les monnaies. 3 vols., Bucarest, 1934
20. *La France de Terre Sainte. Considérations synthétiques*. Conférences données en Sorbonne, Bucarest, 1934
21. *France de Constantinople et de Morée*. Conférences en Sorbonne. Bucarest, 1935
22. *Byzance après Byzance. Continuation de l'Histoire de la vie byzantine*, Bucarest, 1935 (nouvelle édition, Bucarest, 1972)
23. *Etudes byzantines* (recueil d'écrits publiés à partir de 1906). Bucarest, Institut d'Etudes byzantines, 2 vols., 1939—1940

IV. AUTRES OUVRAGES D'HISTOIRE GÉNÉRALE

1. *Thomas III marquis de Saluces. Etude historique et littéraire*. Paris, 1893
2. *La question du Rhin. Histoire de l'Europe occidentale par rapport à cette question*. Leçons faites à l'Ecole de Guerre (en roum.), Vălenii de Munte, 1912
3. *La question du Danube. Histoire de l'Europe orientale par rapport à cette question*. Leçons faites à l'Ecole de Guerre (en roum.), Vălenii de Munte, 1914
4. *Origines et développement de l'Etat autrichien. Prolégomènes à une histoire universelle* (en roum.). Jassy, 1918
5. *Pensée et action allemandes. Prolégomènes à une histoire universelle* (en roum.), Jassy, 1918; nouvelle édition 1938
6. *Histoire du peuple français* (en roum.). Bucarest, 1919
7. *Brève histoire des Slaves orientaux : Russie et Pologne* (en roum.). Bucarest, 1919
8. *La question des océans* (en roum.), Bucarest, 1919
9. *Histoire des littératures romanes dans leur développement et leurs relations* (en roum.). Académie roumaine. Etudes et Recherches IV, 3 vols., Bucarest, 1920; nouvelle édition, avec une étude introductive par AL. DUȚU, Bucarest, 1968
10. *Histoire de l'art médiéval et moderne en relation avec le développement de la société* (en roum.), Bucarest, 1923
11. *Livres représentatifs dans l'histoire de l'humanité* (en roum.). 5 vols., Bucarest, 1924—1935
12. *Quatre figures françaises sous un éclairage roumain. Essais sur Ernest Renan, Jules Michelet, Paul Bataillard, Edgar Quinet*. Bucarest, 1925
13. *La littérature populaire, source de haute littérature*. « Mercure de France », XXXVI, 1925 (vol. 179), p. 289—316
14. *Cinq conférences sur Venise* (en roum.), 2^e édition, 1926
15. *L'Angleterre et le peuple anglais*. Quatre conférences (en roum.), Bucarest, 1928
16. *L'évolution de l'idée de liberté* (en roum.). Vălenii de Munte, 1928

17. *Les commencements de Venise*. Académie roumaine. « Bull. de la Section historique », XVIII, 1931, p. 101—143; II. *Deux siècles d'histoire de Venise*. Conférences données en Sorbonne, Bucarest, 1932 (extr. de la « Rev. hist. du Sud-Est européen », IX, 1932); III. *Venise à l'époque moderne*, Paris, 1935
18. *Figures représentatives dans la conduite des guerres* (en roum.). Bucarest, 1943 (posthume)

V. HISTOIRE DES ROUMAINS ET DE LA CIVILISATION ROUMAINE

1. *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*. (coll. « Allgemeine Staatengeschichte »). 2 vols., Gotha, 1905
2. *Histoire des Roumains et de leur civilisation*. 2^e édition, Bucarest, 1922; éd. anglaise 1925; éd. italienne 1928; édition allemande 1929
3. *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*. 10 vols. (le 1^{er} en deux tomes), Bucarest, 1937—1945 (l'édition roumaine: 1936—1939)
4. *La place des Roumains dans l'histoire universelle*. 3 vols., Bucarest, 1935—1936
5. *Villages et prêtres de Transylvanie* (en roum.). Bucarest, 1902
6. *Histoire d'Etienne le Grand racontée au peuple roumain*. Bucarest, 1904; nouv. édition, avec un avant-propos de M. BERZA, Bucarest, 1966
7. *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle* (en roumain). 3 vols., Bucarest, 1907—1909
8. *Développement de l'idée de l'unité politique chez les Roumains* (en roum.). Vălenii de Munte, 1915
9. *Histoire des relations russo-roumaines*. Jassy, 1917
10. *Histoire des relations entre la France et les Roumains*. (2^e éd.), Préface de CH. BÉMONT, Paris, 1918
11. *Pages roumaines*. Préface de CH. DE LA RONCIÈRE, Paris—Nancy, 1918
12. *Le rôle des Roumains dans la latinité*. Bucarest, 1919
13. *Histoire des Roumains de la Péninsule balkanique*. (Publ. de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale), Bucarest, 1919
14. *Roumains et Grecs au cours des siècles*. Bucarest, 1921
15. *Polonais et Roumains*. Acad. Roumaine, « Bull. de la Section historique », IX, 1921
16. *Relations entre Serbes et Roumains*, Bucarest, 1922
17. *Roumains et Slaves — Roumains et Magyars*. Conférences à l'Institut des études sud-est européennes (en roum.), Bucarest, 1922
18. *Histoire de l'art roumain ancien* (en collab. avec G. Balş). Paris, 1922
19. *Histoire de la presse roumaine depuis ses débuts jusqu'en 1916* (en roum.) Bucarest, 1922.
20. *Influences étrangères sur la nation roumaine*. *Etudes roumaines* I, Paris
21. *L'art populaire en Roumanie, son caractère, ses rapports et son origine*. Paris, 1923; éd. ital. 1930
22. *Histoire du commerce chez les Roumains* (en roum.). 2 vols, 2^e éd., Bucarest, 1925
23. *Histoire de la littérature roumaine* (en roum.). 3 vols., 2^e éd., 1925—1933; nouv. éd. 1969
24. *Les écrivains réalistes en Roumanie comme témoins du changement de milieu au XIX^e siècle*. Conférences à la Sorbonne, Vălenii de Munte, 1925
25. *La société roumaine au XIX^e siècle dans le théâtre roumain*. Conférences à la Sorbonne, Paris, 1926
26. *Ancien art et vieilles modes en Roumanie*, Paris, 1926
27. *Histoire et historiens depuis cinquante ans en Roumanie*. « Revue historique », 1927, p. 320—340.
28. *Histoire des industries chez les Roumains* (en roum.). Bucarest, 1927
29. *La Guerre d'indépendance de la Roumanie. Actions diplomatiques et états d'esprit* (en roum.), Bucarest, 1927

30. *Histoire des Roumains par les voyageurs* (en roum.). 4 vols., 2^e éd., Vălenii de Munte, 1928—1929
31. *Art et littérature des Roumains. Synthèses parallèles*, Paris, 1929; éd. ital. 1931
32. *Histoire de la littérature roumaine. Introduction synthétique* (en roum.). Bucarest, 1929
33. *Histoire de l'armée roumaine* (en roum.), 2 vols., 2^e éd., Bucarest, 1929—1932; nouv. édition 1970
34. *Histoire de l'Eglise roumaine* (en roum.). 2 vols., 2^e éd., Bucarest, 1929—1932
35. *Les portraits des princes roumains. D'après les portraits contemporains et les fresques*. Commission des Monuments historiques, Sibiu, 1929
36. *Les Arméniens en Roumanie*. Bucarest, 1929
37. *Ospiti romeni in Venezia (1570—1610). Una storia ch'è un romanzo e un romanzo ch'è una storia*. Bucarest, 1932
38. *Histoire de l'enseignement en pays roumains*, Bucarest, 1933
39. *Histoire de la littérature roumaine contemporaine* (en roum.), 2 vols., Bucarest, 1934
40. *Penseurs révolutionnaires roumains de 1804 à 1830*. Conférence donnée à Paris à la Société de la Révolution française, Bucarest, 1934
41. *Les arts mineurs en Roumanie*, 2 vols., Bucarest, 1934—1936
42. *Histoire de Michel le Brave* (en roum.). 2 vols., Bucarest, 1935; nouv. édition 1968
43. *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII^e siècle*, « Bull. of the Intern. Committee of Hist. Sciences », IX, 1937, p. 101—115
44. *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, 2 vols., 2^e éd., Bucarest, 1940

VI. PUBLICATIONS DE SOURCES

1. *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*. 3 vols., Bucarest, 1895—1897
2. *Documents concernant l'histoire des Roumains*. Collection Hurmuzaki (doc. externes). Editions de l'Académie roumaine, tomes X, XI, XII, XIV, XV, Bucarest, 1897—1917
3. *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, 6 vols., 1899—1916, Paris (I—III), Bucarest (IV—VI)
4. *Etudes et documents relatifs à l'histoire des Roumains* (en roum.). 31 vols., Bucarest et Vălenii de Munte, 1901—1916

VII. BIBLIOGRAPHIES

1. V. IANCULESCU, *Bibliographie des travaux de M. N. Iorga*, dans *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et de langue française*, Paris, 1933, p. XIII—LXXIX
2. B. THEODORESCU, *Bibliografia istorică și literară a lui N. Iorga. 1890—1934*, Bucarest, 1935; *Bibliografia politică, socială și economică a lui N. Iorga. 1890—1934*, Bucarest, 1937
3. A. SACERDOȚEANU, *Opera lui N. Iorga. 1934—1941*, in « Revista Arhivelor », 4, 1940—1941, p. 410—437

VIII. QUELQUES ÉTUDES ET RECUEILS D'ARTICLES, CONSACRÉS À NICOLAS IORGA ET À SON ŒUVRE À DIFFÉRENTS MOMENTS DE SA CARRIÈRE

1. M. BERZA, *Nicolas Iorga et les études sud-est européennes*, « Bulletin de l'Assoc. intern. d'études du Sud-Est europ. », I, 1–2, p. 27–30
2. M. BERZA, *Nicolas Iorga*, Univ. de Bucarest, Cours d'été et colloques (texte bilingue), Bucarest, 1965
3. M. BERZA, *Nicolas Iorga (1891–1940)*, « East European Quarterly », II, 1968, 3, p. 224–257
4. M. BERZA, *Nicola Iorga e l'Italia*, « Il Veltro », XIII, 1969, 1–2, p. 199–202
5. M. BERZA, *Nicolas Iorga et les traditions du Sud-Est européen dans le domaine de la culture*, « Cahiers d'histoire mondiale », XIII, 3, 1971, p. 390–416
6. GH. BRĂTIANU, *Nicolae Iorga. Trei cuvîntări*, Bucarest, 1943
7. AL. BUSUIOCEANU, *Dl. N. Iorga, istoric al artei românești*, « Gindirea » XI, 6–7–8, 1931, p. 279–285
8. JOHN C. CAMPBELL, *Nicolas Iorga*, « The Slavonic and East European Review », XXVI, 1947, p. 44–59
9. C. TH. DIMARAS, *Nicolas Iorga*, « Ο ΕΠΑΝΙΣΤΗΣ », Athènes, 1965, p. 218–221
10. AL. ELIAN, *Nicolas Iorga et le Sud-Est européen*, « Bul. Assoc. intern. d'ét. du Sud-Est europ. », IX, 1–2, 1971, p. 12–21
11. H. FOCILLON, *Iorga et la France*, dans *Témoignage pour la France*, New York, 1945, p. 77–87
12. T. GEORGESCU, *Nicolae Iorga împotriva hitlerismului*, Bucarest, 1966
13. V. LAURENT, *Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine*, « Rev. des études byz. » IV, 1946, p. 5–23
14. J. MAČUREK, *Nicolas Iorga (1871–1940)*, « Byzantinoslavica », IX, 1944, p. 150–154
15. V. NETEA, *Nicolas Iorga, historien et défenseur des peuples d'Autriche-Hongrie*, « Nouv. études d'hist. », III, 1965, p. 475–489
16. D. M. PIPPIDI, *Une œuvre inédite de Nicolas Iorga : l'Historiologie humaine*, « Rev. Hist. du Sud-Est europ. », XXIII, 1946, p. 21–30
17. R. SAMARDZIČ, *Nicolas Iorga et les Serbes*, « Bul. Assoc. intern. d'ét. du Sud-Est europ. » IX, 1–2, 1971, p. 22–28
18. E. STĂNESCU, *Nicolas Iorga, historien du monde byzantin*, « Bul. de l'Assoc. intern. d'ét. du Sud-Est europ. » III, 1965, 2, p. 15–27
19. T. VIANU, *Pe marginea « Cugetărilor » lui N. Iorga*, « Gindirea », XI, 6–7–8, 1931, p. 279–285
20. D. ZAKYTHINOS, *Nicolas Iorga, historien de Byzance après Byzance*, « Bul. Assoc. intern. d'ét. du Sud-Est europ. », IX, 1–2, 1971, p. 5–11



21. *Omăgiu lui Nicolae Iorga*, Craiova, 1921
22. *Închinare lui Nicolae Iorga, cu prilejul împlinirii vârstei de 60 de ani*, Cluj, 1931
23. *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et des pays de langue française*, Paris, 1933
24. *Ani. Anuar de cultură armeană : În memoria lui N. Iorga, marelui prieten al culturii armenie*, Bucarest, 1941
25. « Revue roumaine d'histoire », IV, 1965 : *25 ans depuis la mort du professeur Nicolas Iorga* (Contributions de : A. OȚETEĂ, C. DAICOVICIU, AL. ELIAN,

- Ș. CIOCULESCU, E. STĂNESCU, EM. CONDURACHI, ȘT. PASCU, G. FOTINO, G. ZANE, ȘT. ȘTEFĂNESCU, I. POPESCU-PUȚURI)
26. Studii, 18, 1965 (6) ; *25 de ani de la moartea lui Nicolae Iorga*, (Contributions de : I. IORDAN, VALENTIN AL. GEORGESCU, ȘT. OLTEANU, LIA LEHR, N. ADĂNILOAIIE, V. NETEA, TITU GEORGESCU, V. CURTICĂPEANU, P. SIMIONESCU)
 27. « Revue roumaine d'histoire », X, 4, 1971 : *A l'occasion du centenaire de la naissance de Nicolae Iorga* (Contributions de : ȘT. ȘTEFĂNESCU, AL. ZUB, DAN BERINDEI, V. MIHORDEA, P. POPESCU-GOGAN, GH. CRONȚ, V. NETEA)
 28. *N. Iorga : Omul și opera*, volum editat de N. GRIGORAȘ și GH. BUZATU, Iași, 1971
 29. *Nicolae Iorga, istoric al Bizanțului*. Culegere de studii îngrijită de EUGEN STĂNESCU, București, 1971
 30. « Studii », XXIV, 1971, 4 : *100 de ani de la nașterea lui Nicolae Iorga* (Contributions de : ȘT. ȘTEFĂNESCU, MATEI IONESCU, MIRCEA IOSA, P. POPESCU-GOGAN, ELIZA CAMPUS, V. NETEA).

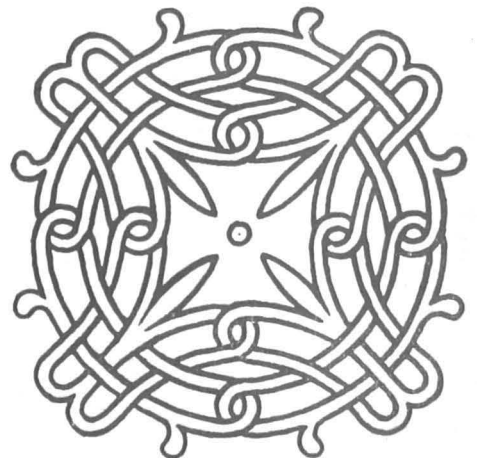
IMPRIMÉ EN ROUMANIE

V MIRON CONSTANTINESCU et collab., **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu Vechea Românie** (Le parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. L'union de la Transylvanie à la Roumanie), Bucarest, 1968

VI HENRI H. STAHL, **Les anciennes communautés villageoises roumaines. Asservissement et pénétration capitaliste**, Bucarest, 1969. Coédition avec le Centre National de la Recherche Scientifique, Paris

VII MIRON CONSTANTINESCU et collab., **Unification of the Romanian National State. The Union of Transylvania with Old Romania**, Bucarest, 1971

VIII D. PRODAN, **Supplex Libellus Valachorum or The Political Struggle of the Romanians during the 18th Century**, Bucarest, 1971



101 25

